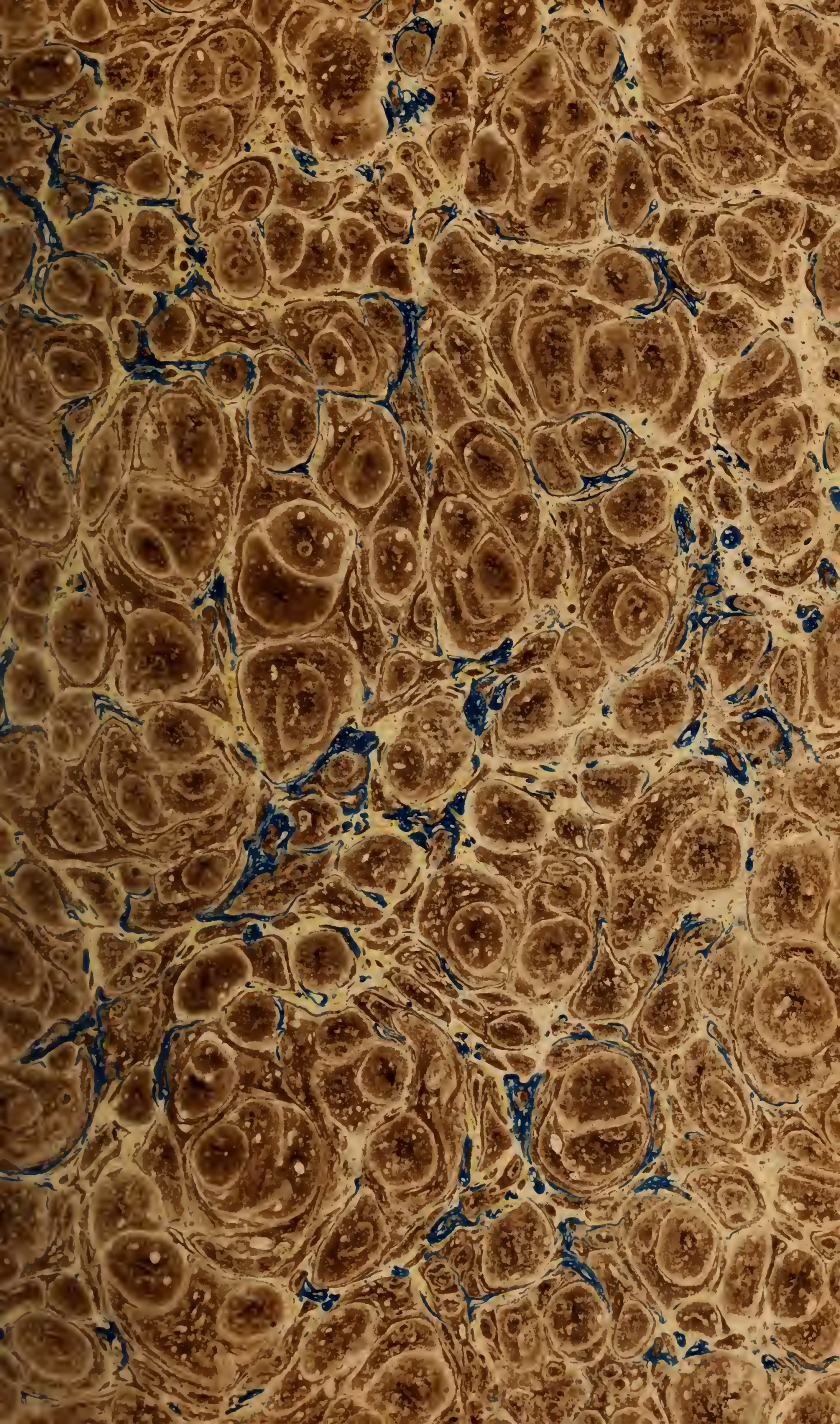

U d'/of OTTAWA
39003001013209



434

P. A. CARON.

Cl

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
BOSSANGE, Libraire, rue de Tournon, n° 6;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME III.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXI.



HISTOIRE ANCIENNE

DES PERSES,

DES MACÉDONIENS ET DES GRECS.

LIVRE SIXIÈME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

Ce livre comprend l'histoire des Perses et des Grecs sous les règnes de Darius I et de Xerxès I, pendant l'espace de quarante-huit ans, depuis l'an du monde 3483 jusqu'à l'an 3531. Ces deux princes commencèrent à former des entreprises et des expéditions contre la Grèce, qui ne fut jamais plus féconde en grands hommes ni en grands événements, et qui ne fit jamais éclater de plus grandes ni de plus solides vertus. On y verra les célèbres journées de Marathon, des Thermopyles, d'Artémise, de Salamine, de Platée, de Mycale; etc. Les plus grands capitaines de la Grèce y signaleront leur courage: Miltiade, Léonide, Thémistocle, Aristide, etc.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DE DARIUS JOINTE A CELLE DES GRECS.

Herod. l. 6, cap. 98. Val. Max. lib. 9, c. 2.

DARIUS s'appelait auparavant Ochus. Il prit le nom de *Darius*, qui, selon Hérodote[1], signifie en langue persane un vengeur, un homme qui s'oppose aux entreprises de quelqu'un, peut-être parce qu'il avait arrêté et puni l'insolence du mage. Il régna trente-six ans.

§ I. *Mariages de Darius. Imposition de tributs. Insolence et punition d'Intapherne. Mort d'Orétès. Histoire de Démocède, médecin. Permission donnée aux Juifs de continuer le bâtiment du temple. Générosité de Syloson récompensée.*

Avant que Darius fût nommé roi, il avait épousé une fille de Gobryas, dont le nom n'est point connu. Artabazane, l'aîné des trois fils qu'il en eut, est celui qui dans la suite disputera l'empire à Xerxès.

AN. M. 3483 Av. J. C. 521. Herod. l. 3, cap. 88.

Quand Darius fut monté sur le trône, il épousa, pour s'y affermir davantage, deux filles de Cyrus, Atosse et Artystone. La première avait été d'abord femme de Cambyse, son propre frère, et ensuite du mage Smerdis, tandis qu'il occupa le trône. Artystone était encore fille lorsqu'il l'épousa, et ce fut de toutes ses femmes celle qu'il aima le plus. Il épousa aussi Parmys, fille du véritable Smerdis, frère de Cambyse, et Phédyme, fille d'Otane, par l'adresse de laquelle l'imposture du mage

[1] Hérodote dit ἑρξείης, mot dont le sens n'est pas bien net. — L.

avait été découverte. Il eut de ces femmes un grand nombre d'enfants de l'un et de l'autre sexe.

On a vu que les sept conjurés qui avaient fait mourir le mage étaient convenus que celui d'entre eux dont le cheval, en un certain jour marqué, hennirait le premier au lever du soleil, serait déclaré roi; et que celui de Darius, par l'industrie et l'ingénieuse précaution de son écuyer, lui avait procuré cet honneur. Il voulut transmettre aux siècles futurs sa reconnaissance pour cet insigne bienfait, et se fit ériger une statue équestre avec cette inscription : DARIUS FILS D'HYSTASPE A ACQUIS LE ROYAUME DE PERSE PAR LE MOYEN DE SON CHEVAL (le nom en était marqué) ET D'ŒBARÈS SON ÉCUYER. Il y a dans cette inscription, où l'on ne rougit point de devoir à un cheval et à un écuyer un bienfait tel que la royauté, que l'on aurait, ce semble, intérêt de faire regarder comme le fruit d'un mérite extraordinaire; il y a, dis-je, dans cette inscription une simplicité et une sincérité qui ressent tout-à-fait le caractère des temps anciens, et qui est fort éloignée du faste des nôtres.

Herod. l. 3, cap. 88.

Un des premiers soins de Darius, quand il se vit établi sur le trône, fut de régler l'état des provinces, et de mettre de l'ordre dans ses finances. Avant lui, Cyrus et Cambyse se contentaient de recevoir des peuples conquis des dons gratuits qu'on semblait offrir volontairement, et d'exiger d'eux certain nombre de troupes dans le besoin. Darius comprit qu'il ne lui était pas possible de maintenir dans la paix et dans la sûreté toutes les nations qui lui étaient soumises, sans avoir sur pied des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes

Herod. l. 3, cap. 89-97.

sans les soudoyer, ni de payer exactement cette solde sans mettre des impositions sur les peuples.

Pour mettre donc plus d'ordre dans l'administration de ses finances, il divisa tout l'empire en vingt départements ou gouvernements [1], dont chacun devait payer tous les ans une certaine somme au satrape commis pour cet effet. Les sujets naturels, c'est-à-dire les Perses, étaient exempts de toute imposition. Hérodote fait un dénombrement exact de ces provinces, qui peut beaucoup servir pour connaître l'étendue de l'empire des Perses.

Voici à-peu-près l'idée que l'on s'en peut former. Ils possédaient en Asie tout ce qu'y possèdent aujourd'hui les Perses et les Turcs; en Afrique, l'Égypte, et partie de la Nubie, et de plus les côtes de la Méditerranée jusqu'au royaume de Barca; en Europe, partie de la Thrace, et la Macédoine [2]. Mais il est bon de remarquer que dans cette vaste étendue de pays il y avait plusieurs peuples qui étaient plutôt tributaires que sujets: ce qui a lieu aussi maintenant par rapport à l'empire des Turcs.

Plut. in Apophtheg. p. 172.

L'histoire observe que Darius [3], en imposant ces tributs, montra une grande sagesse et une grande mo-

[1] Ou *satrapies*. Voyez plus haut, p. 259. — L.

[2] Ceci n'est point exact; ni la Thrace ni la Macédoine n'étaient comprises dans les vingt satrapies. Hérodote a le soin de remarquer que les Magnètes qui faisaient partie de la première satrapie, et les Thraces compris dans la troisième, étaient les *Magnètes* et les *Thraces d'Asie* : Μαγνῆται οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ... Θρήϊκες οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ (Herod. III. 90); excluant ainsi très-clairement de l'empire de Darius toute contrée européenne. La Thrace et la Macédoine furent soumises plus tard par l'armée de Mégabyse. — L.

[3] Platon dans le Ménexène (p. 239) et dans les Lois (III. p. 695), et

dération. Il fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvaient le mieux connaître le fort et le faible, et qui avaient intérêt de parler avec sincérité. Il leur demanda si une certaine somme, qu'il proposait à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montait point trop haut, et n'excédait point leurs forces; son intention, leur disait-il, n'étant pas d'accabler ses sujets, mais de tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, et qui étaient absolument nécessaires pour la défense de l'état. Ils répondirent tous que cette somme leur paraissait fort raisonnable, et qu'elle ne serait point à charge aux peuples. Il en rabattit pourtant encore la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en-deçà des justes bornes que de s'exposer peut-être à passer au-delà.

Malgré une si étonnante modération, comme les impôts ont toujours quelque chose d'odieux, les Perses, qui avaient donné à Cyrus le surnom de père, à Cambyse celui de maître, n'en trouvèrent point d'autre pour caractériser Darius que celui de marchand [1].

Les sommes que Darius tirait par l'imposition des tributs montaient à-peu-près, autant qu'on peut le conjecturer par le calcul d'Hérodote, qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions [2].

Après la mort du mage, on était convenu que les seigneurs persans qui avaient conspiré contre lui, outre plusieurs autres marques de distinction, auraient les entrées libres chez le roi en tout temps, excepté lors- Herod. l. 3, c. 118, 119.

Eschyle, dans les Perses, rendent à Darius le même témoignage que Plutarque. — L.

[1] Κάπηλος porte une idée plus basse et plus méprisable; mais je n'ai su comment l'exprimer. Il peut signifier, *un courtier, un revendeur*, un homme qui achète pour revendre.

[2] Voyez ma note à ce sujet, t. I, p. 274. — L.

qu'il serait seul avec la reine[1]. Intapherne, l'un de ces seigneurs, à qui l'on avait refusé pour cette raison de l'admettre dans l'appartement du prince, transporté de colère contre les officiers du palais, les maltraita d'une manière étrange, leur ayant balafré tout le visage à coups de sabre[2]. Darius sentit vivement une telle injure. Il craignit d'abord que ce ne fût un complot entre les seigneurs. Mais ayant été assuré du contraire, il fit arrêter Intapherne avec ses enfants, et tous ceux de sa famille, et les fit condamner à mort, confondant, par un excès aveugle de sévérité, les innocents avec le coupable. La femme du criminel venait tous les jours aux portes du palais, se lamentant, versant des larmes en abondance, jetant des cris, poussant des sanglots, et ne cessant d'implorer la clémence du roi. Il ne put résister à un spectacle si touchant, et lui accorda la grace de celui de sa famille qu'elle lui désignerait. Ce fut un grand embarras pour cette femme infortunée, qui aurait souhaité les pouvoir tous sauver. Enfin, après une longue délibération, elle se détermina en faveur de son frère. Ce choix, où il paraissait qu'on avait peu consulté les sentiments que la nature doit inspirer à une mère et à une femme, étonna le roi; et comme il lui en fit demander la raison, elle répondit qu'un second mariage pouvait lui procurer un mari et des enfants, mais que son père et sa mère étant morts, elle ne pouvait pas recouvrer un frère. Darius, outre son frère, lui accorda l'aîné de ses enfants.

Herod. l. 3, c. 120-128. J'ai marqué plus haut par quelle perfidie Orétès, l'un

[1] Le texte dit *avec une de ses femmes*. — L.

[2] Hérodote dit: *Leur ayant coupé le nez et les oreilles*. — L.

des gouverneurs de l'Asie mineure pour le roi, avait fait mourir Polycrate, tyran de Samos. Un crime si noir et si détestable ne demeura pas impuni. Darius apprit que ce satrape abusait d'une manière étrange de son autorité, et qu'il ne comptait pour rien le sang de ceux qui avaient le malheur de lui déplaire. Orétès porta l'insolence jusqu'à faire mourir un courrier que le roi lui avait envoyé, parce que l'ordre dont il était chargé lui était désagréable. Darius, qui ne se croyait pas encore bien affermi sur le trône, n'osa pas l'attaquer ouvertement. Ce satrape n'avait pas moins de mille soldats armés pour sa garde, sans compter les secours qu'il pouvair tirer de son gouvernement, qui comprenait la Phrygie, la Lydie et l'Ionie. Il s'y prit donc d'une manière sourde et cachée pour se défaire d'un ennemi si dangereux. Il chargea de l'exécution de cet ordre l'un de ses officiers les plus fidèles et les plus affectionnés à sa personne. Cet officier, sous un autre prétexte, se rendit à Sardes. Il pressentit habilement les esprits. Il commença par présenter aux principaux officiers de la garde des lettres du roi qui ne renfermaient que des ordres généraux. Bientôt après il en produisit de secondes qui étaient plus précises; et quand il se fut parfaitement assuré de la disposition des troupes, il leur fit la lecture d'une dernière lettre par laquelle le roi leur ordonnait de mettre à mort le satrape, et cet ordre fut exécuté sur-le-champ. Tous ses biens furent confisqués au profit du trésor royal, et tous ceux qui se trouvèrent dans sa maison furent transportés à Suse. De ce nombre était un célèbre médecin de Crotone, nommé Démocède. L'histoire de ce médecin est fort singulière, et elle donna lieu à de grands événements.

An. M. 3483 Herod. l. 3, c. 129-130. Il arriva, quelque temps après, que Darius, étant tombé de son cheval à la chasse, se donna une violente entorse au pied, et que son talon se déboîta. Les Égyptiens passaient alors pour les plus habiles dans la médecine, et le roi en avait plusieurs auprès de lui [1]. Ils entreprirent de le traiter, et déployèrent tout leur art dans une occasion si importante : mais ils s'y prirent si maladroitement et si durement en lui maniant le pied, qu'ils lui causèrent des douleurs incroyables; et il fut sept jours et sept nuits sans dormir. Quelqu'un pourlors indiqua Démocède, dont il avait entendu parler à Sardes comme d'un médecin très-habile. Il était actuellement en prison. On le fit venir sur-le-champ dans l'état où on le trouva, c'est-à-dire avec ses chaînes, et avec un habit fort malpropre. Le roi lui demanda s'il avait quelque connaissance de la médecine. Il le nia d'abord par la crainte qu'il avait que, s'il faisait preuve de son art, on ne le retînt en Perse, et qu'il ne fût privé pour toujours de la vue de sa patrie, pour laquelle il avait une extrême passion. Darius, mécontent de sa réponse, ordonna qu'on le mît à la question. Il fallut avouer la vérité. Voilà donc Démocède reconnu pour médecin. Il commence par appliquer des fomentations douces sur la partie malade. L'effet du remède fut prompt; le sommeil revint au roi, et en peu de jours il fut parfaitement guéri, et le talon fut remis à sa place. Darius lui fit présent de deux paires de chaînes d'or. Démocède lui demanda s'il prétendait le bien récompenser de l'heureux succès de sa cure en doublant son mal. Ce mot fit rire le roi : il le fit conduire par les eunuques chez ses femmes, pour leur montrer celui à qui il était

1 Anciennement les mêmes exerçaient la médecine et la chirurgie.

redevable de sa santé. Elles le comblèrent toutes de présents magnifiques, et ce jour seul l'enrichit extrêmement.

Ce Démocède était de Crotone, ville de la grande Grèce en Italie, dans la Calabre ultérieure, d'où les mauvais traitements de son père l'avaient obligé de sortir. Il avait[1] passé en Égine, où il commença à se faire connaître par plusieurs cures fort heureuses : les habitants lui assurèrent par an un talent : le talent avait soixante mines et revenait à trois mille livres de notre monnaie[2]. Quelque temps après il fut appelé à Athènes, où l'on fit monter ses appointements à cinq mille livres par an[3]. Enfin il s'établit chez Polycrate, tyran de Samos, qui lui donna deux mille écus[4]. Il est honorable aux villes et aux princes de s'attacher par des établissements honnêtes et par des pensions considérables, des personnes utiles au public, en les attirant même des pays étrangers. Les Crotoniates, depuis ce temps-là, passèrent pour les plus habiles des médecins, et après eux ceux de Cyrène dans l'Afrique. Les Argiens, dans le même temps, avaient la réputation d'exceller dans la musique. Herod. l. 3, cap. 131.

Démocède, depuis la guérison du roi, devint fort puissant à Suse et il avait l'honneur de manger à sa table. Il obtint la grace des médecins d'Égypte, qui avaient tous été condamnés à être pendus pour avoir été moins habiles que le médecin de Grèce, comme s'ils eussent été tenus de répondre du succès, et que ce fût un crime de ne pouvoir guérir un prince : étrange Herod. l. 3, cap. 132.

[1] Ile entre le Péloponnèse et l'Attique.

[2] 5,500 francs. — L.

[3] Cent mines. = Environ 9,000 fr. — L.

[4] Deux talents. = 11,000 francs. — L.

abus et effet assez ordinaire d'une puissance sans bornes, qui n'est point conduite par la raison ni par l'équité, qui est accoutumée à voir tout plier sous ses ordres et qui prétend que ses volontés, quelles qu'elles soient, ne doivent jamais demeurer sans exécution! On a vu quelque chose de pareil dans l'histoire de Nabuchodonosor, qui prononça un arrêt de mort généralement contre tous les mages, parce qu'ils n'avaient pu deviner le songe qu'il avait eu pendant la nuit et qu'il avait lui-même oublié. Démocède tira aussi de la prison plusieurs de ceux qu'on y avait mis avec lui. Il était dans une abondance universelle et avait un crédit extrême auprès du roi; mais il était éloigné de sa patrie, et il tournait sans cesse ses regards et ses desirs vers la Grèce.

Herod. l. 3, c. 135-137.

Une autre cure continua encore beaucoup à augmenter la réputation et le crédit de Démocède. Atosse, fille de Cyrus et l'une des femmes du roi, fut attaquée d'un cancer au sein. Tant que la douleur fut médiocre, elle la supporta avec patience, ne pouvant se résoudre, par pudeur, à découvrir son mal. Mais enfin elle y fut forcée; et elle fit venir Démocède, qui lui promit de la guérir, et la pria en même temps de vouloir bien de son côté lui promettre de lui accorder une grace qu'il lui demanderait, laquelle ne préjudicierait en rien à son honneur: elle s'y engagea et fut guérie. Cette grace était de lui procurer un voyage dans sa patrie. La reine n'oublia pas sa promesse. Il[1] n'est pas inutile de se rendre attentif à ces sortes d'événements, peu considérables en eux-mêmes, mais qui souvent donnent

[1] « Non sine usu fuerit introspicere illa primo aspectu levia, ex queis magnarum sæpè rerum motus oriuntur. » (Tacit. lib. 4, cap. 32.)

occasion aux plus grandes entreprises des princes, et qui en sont le mobile secret et la cause éloignée.

Un jour qu'Atosse s'entretenait avec Darius, elle lui représenta qu'étant à la fleur de l'âge, d'une complexion forte et capable de soutenir les fatigues de la guerre, et ayant à sa disposition des armées nombreuses, il était de son honneur de former quelque grand projet et de montrer aux Perses qu'ils avaient pour roi un homme de courage. Vous avez deviné ma pensée, répliqua Darius, et je roulais dans mon esprit le dessein d'aller attaquer les Scythes. J'aimerais bien mieux, dit Atosse, que vous tournassiez d'abord vos vues du côté de la Grèce. J'entends fort parler des femmes de Lacédémone, d'Argos, d'Athènes, de Corinthe; je souhaiterais fort en avoir pour me servir. D'ailleurs vous avez un homme qui pourrait vous être d'un grand secours pour cette entreprise et vous donner une parfaite connaissance du pays : c'est Démocède, qui nous a guéris vous et moi. Il n'en fallut pas davantage ; l'affaire fut conclue sur-le-champ. Le roi chargea quinze des principaux des Perses de suivre Démocède en Grèce et d'en examiner avec lui, le plus exactement qu'il leur serait possible, les places maritimes; et il leur recommanda sur-tout de ne point perdre de vue ce médecin, de peur qu'il ne s'échappât, et de le ramener avec eux.

Ce prince, en donnant un tel ordre, faisait voir qu'il ignorait comment il fallait s'y prendre pour attirer dans ses états et pour arrêter auprès de sa personne des gens d'esprit et de mérite. Prétendre employer pour cela l'autorité et la contrainte, c'est un moyen sûr d'étouffer dans un royaume toute industrie

et d'en écarter les beaux-arts, qui sont libres comme l'esprit dont ils partent. Pour un homme habile qu'on retient de force, on en éloigne des milliers, que la liberté et les bons traitements auraient attirés.

Quand Darius eut formé le dessein d'envoyer en Grèce, il fit venir Démocède. Il lui exposa ses vues et le besoin qu'il avait qu'il conduisît les seigneurs persans dans la Grèce, et principalement dans les villes maritimes, pour en connaître la situation et les forces, et le pria instamment, quand cela serait fait, de revenir avec eux. Il lui permit d'emporter avec lui tous ses meubles pour les donner à son père et à ses frères, lui promettant de lui en rendre à son retour de plus magnifiques; et il ajouta qu'il ferait charger la galère dans laquelle il partirait des présents les plus précieux, pour en faire part à sa famille. L'intention du roi, en parlant ainsi, paraissait simple et sans artifice: mais Démocède craignit que ce ne fût un piége qu'il lui tendît pour connaître s'il avait dessein de revenir ou non; et pour écarter tout soupçon, il laissa ses meubles à Suse et accepta seulement les présents qui étaient destinés pour ses frères.

Les députés arrivèrent d'abord à Sidon en Phénicie, où ils équipèrent deux grands vaisseaux, et transportèrent dans un vaisseau de charge tout ce qu'ils avaient apporté. Après avoir parcouru et examiné avec soin les principales villes de la Grèce, ils passèrent à Tarente en Italie. Les seigneurs persans y furent arrêtés comme espions: Démocède, profitant de ce moment, leur échappa et s'enfuit à Crotone. Les Persans, ayant recouvré leur liberté, l'y poursuivirent: mais ils ne purent persuader aux Crotoniates de leur livrer leur

concitoyen. Ceux-ci se saisirent même du vaisseau de charge; et les députés, n'ayant plus leur guide, ne songèrent pas davantage à parcourir le reste de la Grèce, et prirent la route de leur pays. Démocède leur fit dire, à leur départ, qu'il épousait la fille de Milon, célèbre athlète de Crotone, dont le nom était fort connu du roi, et dont il sera parlé dans la suite. Le voyage des seigneurs persans en Grèce n'eut pas de suite alors, parce qu'à leur retour ils trouvèrent le roi occupé d'autres soins.

An. M. 3485
Av. J.C. 519.
Esdr. cap. 5.

La troisième année du règne de ce prince, qui n'était que la seconde selon le calcul des Juifs, les Samaritains suscitèrent de nouvelles affaires aux Juifs. Ils avaient obtenu contre eux, sous les règnes précédents, et leur avaient fait signifier une défense de passer outre à la construction du temple de Jérusalem. Mais, sur les vives exhortations des prophètes, et sur l'ordre exprès de Dieu, les Israélites avaient depuis peu recommencé l'ouvrage interrompu pendant plusieurs années, et le poussaient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritains eurent recours à leurs anciennes intrigues pour y mettre obstacle. Ils s'adressèrent à Thatanaï, à qui Darius avait donné le gouvernement des provinces de Syrie et de Palestine. Ils se plaignirent à lui de l'audace des Juifs qui, de leur propre autorité, et malgré les défenses qui leur en avaient été faites, relevaient le temple; ce qui ne pouvait qu'être préjudiciable aux intérêts du roi. Sur leurs plaintes, ce gouverneur se rendit à Jérusalem. Comme il était modéré et équitable, après qu'il eut pris connaissance de l'ouvrage, il ne crut pas devoir l'arrêter brusquement et avec violence, et il s'informa des anciens des

Juifs qui leur avait permis de l'entreprendre. Les Juifs lui ayant produit l'édit de Cyrus, il ne voulut rien ordonner de lui-même qui y fût contraire : mais il en écrivit au roi, pour savoir quelle serait sa volonté sur ce sujet. Il lui exposa le fait de bonne foi : il lui marqua que les Juifs alléguaient en leur faveur l'édit de Cyrus, et le pria d'ordonner qu'on consultât les registres pour savoir si en effet Cyrus avait donné un tel édit, et qu'il lui plût lui prescrire ce qu'il avait à faire dans cette rencontre. Darius ayant fait faire cette

Esdr. cap. 6.

recherche, l'édit fut trouvé à Ecbatane dans la Médie, où Cyrus était lorsqu'il le donna. Comme il était plein de respect pour la mémoire de ce prince, il le confirma, et en fit dresser un où celui de Cyrus était rappelé. Ce motif, quand il aurait été seul, serait fort louable; mais l'Écriture nous apprend que ce fut Dieu lui-même qui agit sur l'esprit et le cœur du roi, et qui le rendit favorable aux Juifs : *converterat Dominus cor Regis Assur ad eos, ut adjuvaret manus eorum in opere domûs Domini Dei Israel.* La teneur de l'édit le fait assez connaître. Premièrement il ordonne qu'on fournisse abondamment toutes les victimes, les oblations, et les autres dépenses du temple selon que les prêtres le demanderont. En second lieu, il exige que les prêtres de Jérusalem, en offrant ces sacrifices au Dieu du ciel, prient pour la conservation de la vie du roi et des princes ses enfants. Enfin il va jusqu'à faire des imprécations contre les rois et les peuples qui troubleront le travail du bâtiment du temple, ou qui entreprendront de le détruire: par où il reconnaît clairement que le Dieu d'Israël est le maître de renverser les royaumes de la terre et de détrôner les plus grands rois.

En vertu de cet édit, non-seulement ce peuple fut autorisé à poursuivre le bâtiment du temple, mais encore les frais lui en furent fournis des impôts de la province. Que seraient devenus les Juifs accusés de désobéissance et de révolte, si dans cette occasion on n'avait écouté que leurs ennemis, et qu'on ne leur eût point donné lieu de se justifier?

Le même prince, quelque temps après, donna une preuve bien plus éclatante de son amour pour la justice, et de l'horreur qu'il avait des délateurs, ces hommes détestables, ennemis par état de tout mérite et de toute vertu. On sent bien que je veux parler du célèbre édit qu'il publia contre Aman, en faveur des Juifs, à la sollicitation d'Esther, qui avait été substituée à Vasthi, épouse du roi. Selon Ussérius, cette Vasthi est la même que celle qui est appelée *Atosse* par les historiens profanes, et l'*Assuérus* de l'Écriture sainte, le même que Darius. D'autres[1] croient que c'est Artaxerce. Le fait est connu de tout le monde, et appartient à l'histoire sacrée : je l'ai rapporté ailleurs en abrégé.

Ces actions de justice rendent la mémoire d'un prince respectable. Darius fit paraître de la reconnaissance dans une occasion qui lui fait aussi beaucoup d'honneur. Syloson, frère de Polycrate, tyran de Samos, Herod. l. 3, c. 139-149.
avait fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il témoignait beaucoup d'envie,

[1] Scaliger, Calvisius, veulent que ce soit Xerxès : Petau, Labbe et Riccioli, sur l'autorité de Josèphe, prétendent que c'est Artaxerce I, dit *Longuemain* ; tandis que Philon et Eusèbe y voient Artaxerce Mnémon ; enfin Des Vignoles soutient que c'est le père d'Astyage, Cyaxare. Il est donc bien difficile de combiner ce fait, d'ailleurs si connu et si certain, avec les récits des historiens profanes. — L.

et n'avait jamais voulu en recevoir le prix. Darius était pour-lors simple particulier, officier dans les gardes de Cambyse, qu'il avait suivi à Memphis en Égypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, et se fit annoncer comme un Grec à qui le roi avait obligation. Darius, surpris de cette annonce et curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'était son bienfaiteur, et loin de rougir d'une aventure qui paraissait ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une générosité qui n'avait eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avait rien à attendre, et lui promit de lui donner beaucoup d'or et d'argent. Ce n'était point ce que Syloson désirait : l'amour de la patrie était sa passion. Il demanda au roi de vouloir l'y rétablir, mais sans répandre le sang des citoyens, et en chassant seulement de Samos celui qui en avait usurpé la domination depuis la mort de son frère. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers seigneurs de sa cour, qui s'en acquitta avec joie et avec succès.

§ II. *Révolte et réduction de Babylone.*

An. M. 3488
Av. J. C. 516.
Herod. l. 3, c. 150-160.

Au commencement de la cinquième année de Darius arriva la révolte de Babylone, dont la réduction lui coûta vingt mois de siége. Cette ville autrefois la maîtresse de l'Orient, ne pouvait supporter le joug des Perses, sur-tout depuis que le siége de l'empire avait été transféré à Suse, ce qui lui avait fait beaucoup perdre de sa grandeur et de son opulence. Les Babyloniens, profitant de la révolution qui arriva en Perse, premièrement à la mort de Cambyse, et ensuite après

le massacre des mages, firent secrètement pendant quatre ans toute sorte de préparatifs de guerre. Lorsqu'ils crurent leur ville suffisamment pourvue de provisions pour plusieurs années, ils levèrent l'étendard de la rébellion; ce qui obligea Darius à les assiéger avec toutes ses forces. Dieu continuait d'accomplir les terribles menaces qu'il avait faites contre Babylone, qui consistaient, non seulement à dégrader et à humilier cette ville superbe et impie, mais à la dépeupler, à la mettre à feu et à sang, à l'exterminer, à la réduire en une solitude éternelle. Pour accomplir ces prédictions, Dieu permit que les Babyloniens se révoltassent contre Darius, et attirassent contre eux toutes les forces de l'empire : et ils furent les premiers à mettre ces prophéties à exécution, en égorgeant eux-mêmes une partie des habitants, comme on le verra dans un moment. Il y a apparence que les Juifs, qui étaient restés à Babylone en assez grand nombre, en sortirent avant que le siége en fût formé, comme Isaïe et Jérémie, long-temps auparavant, et Zacharie tout récemment, les y avaient exhortés. Voici les paroles du dernier : *Sion, qui demeures avec la fille de Babylone, sauve-toi, et fuis du pays.*

Isai. 48, 20. Jer. 50, 8, et 51, 6-9, 45. Zachar. 2, 6-9.

Les Babyloniens, pour faire durer plus long-temps les provisions, et soutenir plus vigoureusement le siége, prirent la résolution la plus désespérée et la plus barbare dont on eût jamais ouï parler : ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblèrent donc toutes les femmes et tous les enfants, et les étranglèrent. Tout ce qui ne pouvait servir à la guerre fut mis à mort. Il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il

aimait le plus, et une servante pour faire l'ouvrage de la maison [1].

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitants se croyant entièrement en sûreté, et par leurs fortifications qui paraissaient imprenables, et par l'abondance des vivres qu'ils avaient amassés, insultaient du haut des murs aux assiégeants, et les accablaient d'injures. Les Perses, pendant dix-huit mois [2], mirent en usage tout ce que la ruse et la force peuvent dans les siéges, et n'oublièrent pas le moyen qui avait si heureusement réussi à Cyrus quelques années auparavant, c'était de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, et Darius commençait presque à désespérer de pouvoir se rendre maître de la place, lorsqu'un stratagème, inouï jusque-là, lui en ouvrit les portes. Il fut fort surpris un jour de voir arriver devant lui Zopire, l'un des plus grands seigneurs de sa cour, fils de Mégabyse, l'un des sept qui avaient conspiré contre les mages, de le voir, dis-je, tout couvert de sang, le nez et les oreilles coupés, et tout le corps déchiré de plaies [3]. Se levant de son trône, il s'écria : Hé! qui a donc pu vous traiter ainsi? Vous-même, seigneur, reprit Zopyre. Le désir de vous rendre service m'a réduit en cet état. Persuadé que vous ne voudriez jamais y consentir, je n'ai pris conseil que de mon zèle. Il lui exposa ensuite le dessein qu'il avait de passer chez les ennemis, et convint avec lui de tout ce qu'il faudrait faire. Ce

[1] Rollin n'a pas bien compris Hérodote : chaque Babylonien ne garda qu'une *seule* de ses femmes, *qui devait lui préparer à manger*. L'historien ne parle point d'une *servante*. — L.

[2] Hérodote dit *un an et sept mois :* c'est *dix-neuf mois*. (HÉROD. III. § 53.) — L.

[3] Le texte dit : *La tête rasée et tout le corps déchiré de coups de fouet*. — L.

ne fut point sans une extrême douleur que le roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, et ayant dit qui il était, il y fut admis. On le conduisit chez le commandant[1]. Là il exposa son malheur, et la cruauté que Darius avait exercée à son égard, parce qu'il lui conseillait de ne pas demeurer davantage devant une ville qu'il lui serait impossible de prendre. Il fit offre de ses services, qui pourraient n'être pas inutiles aux assiégés, parce qu'il était instruit de tous les desseins des Perses, et que le desir de la vengeance lui inspirerait un nouveau courage et de nouvelles lumières. Le nom et le visage de Zopyre étaient fort connus à Babylone. L'état où il paraissait, son sang, ses plaies, faisaient foi pour lui, et attestaient par des preuves non suspectes la vérité de tout ce qu'il avançait. On se fia donc pleinement à lui, et on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une première sortie, il fit périr mille hommes des assiégeants. Quelques jours après il en tua le double. Une troisième fois, quatre mille demeurèrent sur la place. Tout cela se faisait de concert. Chez les Babyloniens on ne parlait que de Zopyre : c'était à qui l'exalterait le plus, et les termes manquaient pour exprimer le cas qu'on en faisait, et le bonheur qu'on avait de posséder un si grand homme. Il fut déclaré généralissime des troupes, et on lui confia la garde des murailles. Darius ayant fait approcher son armée dans le temps et vers les portes dont on était convenu, il les lui ouvrit, et le rendit ainsi maître d'une ville qu'il n'aurait jamais pu prendre ni par assaut, ni par famine.

[1] Dans le texte : ἐπὶ τὰ κοινά, c'est-à-dire, *vers l'assemblée générale* et non *chez le Commandant*. (Wesseling *ad Herodot.* III. § 156.)—L.

Quelque puissant que fût ce prince, il se trouva hors d'état de pouvoir récompenser dignement un tel bienfait, et il répétait souvent qu'il aurait sacrifié de bon cœur cent Babylones, s'il les avait, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'était fait lui-même. Il lui laissa pendant sa vie le revenu entier de cette ville opulente dont lui seul l'avait rendu maître, et le combla de tous les honneurs qu'un roi peut accorder à un sujet. Mégabyse, qui commanda l'armée des Perses en Égypte contre les Athéniens, était son fils; et Zopyre, qui passa chez les Athéniens en qualité de transfuge, son petit-fils.

Dès que Darius se vit en possession de Babylone, il fit enlever les cent portes, et abattre les murailles de cette superbe ville, pour la mettre hors d'état de pouvoir encore se révolter dans la suite. Il pouvait, usant des droits de vainqueur, exterminer tous les citoyens; il se contenta d'en faire pendre [1] trois mille de ceux qui avaient eu le plus de part à la revolte, et pardonna à tout le reste. Et pour empêcher que la ville ne fût bientôt sans habitants, il y envoya, de toutes les provinces de l'empire, cinquante mille femmes, pour remplacer celles dont ils s'étaient si cruellement défaits au commencement du siége. Voilà quel fut le sort de Babylone, et la manière dont Dieu vengea sur cette ville impie le cruel traitement qu'elle avait fait aux Juifs, en attaquant sans raison un peuple libre; en détruisant son gouvernement, ses lois, son culte; en l'arrachant à sa patrie pour le transporter dans un pays étranger; en le chargeant des travaux les plus humiliants de la servitude, et employant tout son pouvoir pour accabler

[1] Dans le texte : *Mettre en croix environ trois mille.* — L.

un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, et qui avait l'honneur d'en porter le nom.

§ III. *Darius se prépare à marcher contre les Scythes. Digression sur les mœurs de ce peuple.*

Après la réduction de Babylone, Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs de guerre contre les Scythes, qui habitaient cette étendue de pays qui est entre le Danube et le Tanaïs. Le prétexte de cette guerre était de punir ces peuples de l'invasion que leurs ancêtres avaient faite autrefois dans l'Asie : prétexte également frivole et ridicule, qui réveillait une vieille querelle, passée il y avait environ six-vingts ans. Pendant cette irruption, dont la durée fut assez longue, les femmes des Scythes avaient épousé leurs esclaves. Quand leurs maîtres voulurent revenir dans leur pays, ces esclaves allèrent au-devant d'eux avec de nombreuses troupes pour leur en disputer l'entrée, et il se donna quelques batailles où l'avantage fut à peu près égal de part et d'autre. Les Scythes, faisant réflexion que c'était faire trop d'honneur à leurs esclaves que de les traiter comme des soldats, marchèrent contre eux le fouet à la main pour les faire ressouvenir de leur condition. En effet, ils ne purent soutenir cette vue, et prirent tous la fuite.

An. M. 3490. Av. J. C. 514. Herod. l. 4, cap. 1. Justin. l. 2, cap. 5.

28 ans.

J'imiterai ici Hérodote, qui prend occasion de cette guerre pour décrire ce qui regarde les Scythes; mais j'abrégerai de beaucoup ce qu'il en dit.

Digression sur les Scythes.

Il y avait anciennement des Scythes en Europe et en

Asie, situés pour la plupart vers le septentrion. Il s'agit ici principalement des premiers, c'est-à-dire de ceux d'Europe.

Les historiens, dans les relations qu'ils nous ont laissées des mœurs et du caractère des Scythes, en disent des choses tout-à-fait opposées, et qui semblent absolument se contredire. D'un côté, ils les représentent comme les peuples du monde et les plus justes et les plus modérés: de l'autre, ils en font une nation féroce et barbare, qui porte la cruauté à des excès qui font horreur à la nature. Cette contrariété est une preuve évidente qu'il faut appliquer des traits si différents à différents peuples répandus dans ces contrées si étendues et si vastes, et, quoiqu'ils soient tous compris sous un même nom, ne les pas confondre sous une même idée.

Strab. l. 7, pag. 278.

Des auteurs cités par Strabon parlent des Scythes qui habitaient sur les bords du Pont-Euxin, lesquels égorgeaient tous les étrangers qui arrivaient chez eux, se nourrissaient de leur chair, et après avoir fait dessécher leurs crânes, s'en servaient comme de pots et de vases pour boire. Hérodote, en décrivant les sacrifices que les Scythes offraient au dieu Mars, dit qu'ils lui immolaient des victimes humaines. Il rapporte une coutume assez bizarre de faire les traités, usitée parmi ces peuples[1]. Ils versaient du vin dans un grand vase de terre, et les deux parties contractantes, après s'être découpé les bras avec un couteau, y faisaient couler de leur sang, y teignaient leurs

Herod. l. 1, cap. 62.

Id. ibid. cap. 70.

[1] Cette coutume subsistait encore parmi les Ibériens, peuple scythe d'origine, du temps de Tacite, qui en fait mention. (*Annal.* lib. 12, cap. 47.)

armes, et buvaient de cette liqueur, eux et tous les assistants, en faisant de grandes imprécations contre celui qui violerait le traité.

Ce que le même historien raconte des cérémonies observées dans les obsèques des rois est bien plus extraordinaire. Je ne rapporte que celles qui font connaître la cruauté de ces peuples. Après avoir embaumé le corps mort du roi, et l'avoir enduit de cire, ils le promènent sur un chariot de ville en ville, et le montrent à tous les peuples qui étaient de sa dépendance. Quand cette course est achevée, ils le déposent dans le lieu destiné à sa sépulture, où ils font une large fosse, dans laquelle ils enterrent le roi, et avec lui une de ses femmes, son grand-échanson, son maître-d'hôtel, son grand-écuyer, son chancelier, son secrétaire d'état, après les avoir tous égorgés. Ils y mettent aussi plusieurs chevaux, grand nombre de coupes d'or, et quelque partie de chacun des meubles du défunt: après quoi ils ferment la fosse, et la couvrent de terre. Ce n'est pas tout: quand le jour de l'anniversaire est arrivé, ils égorgent encore cinquante des officiers du roi défunt, et autant de chevaux, dont ils préparent les corps en leur nettoyant le ventre, et le remplissant de paille; et ensuite ils placent ces officiers sur les chevaux autour du tombeau, apparemment pour lui servir de gardes. Il paraît que l'esprit de ces cérémonies était de regarder le roi comme vivant encore, et, dans cette vue, de laisser toujours auprès de lui sa cour et ses officiers ordinaires. Je ne sais pas si des charges qui aboutissaient à une telle fin étaient fort briguées.

Id. ibid. cap 71-72.

Il est temps de passer à des mœurs plus douces et

plus humaines : peut-être que, dans un autre sens, elles ne paraîtront pas moins sauvages. C'est Justin sur-tout qui fait la description que je vais rapporter. Les Scythes, selon cet auteur, vivaient dans une grande innocence et une grande simplicité. Tous les arts leur étaient inconnus, mais ils ne connaissaient point non plus les vices. Ils n'ont point partagé entre eux les terres, dit Justin : inutilement l'auraient-ils fait, puisqu'ils ne les cultivent point. Horace, dans une ode dont je rapporterai bientôt une partie, nous marque que quelques uns d'entre eux cultivaient une certaine portion de terre, mais pour un an seulement; après quoi ils étaient relevés par d'autres, qui leur succédaient aux mêmes conditions. Ils n'ont point de maisons, point de demeure fixe. Ils errent sans cesse de campagne en campagne avec leurs troupeaux. Ils transportent avec eux leurs femmes et leurs enfants dans des chariots couverts de peaux, qui leur tiennent lieu de maisons. La justice[1] y est observée et maintenue par le caractère propre et le goût de la nation, non par la crainte des lois, qu'ils ignorent. Aucun crime parmi eux n'est puni plus sévèrement que le vol, et cela avec raison : car, leurs troupeaux, qui font toutes leurs richesses, n'étant jamais renfermés, comment pourraient-ils subsister, si le vol n'était rigoureusement interdit? Ils ne desirent point l'or et l'argent comme le reste des hommes. Le lait et le miel sont leur principale nourriture. Ils ne connaisssent point l'usage de la laine et des étoffes, et, pour se défendre des froids violents et continuels de leur climat, ils n'emploient que des peaux de bêtes.

Justin. l. 2, c. 2.

[1] « Justitia gentis ingeniis culta, non legibus. »

J'ai dit que ces mœurs des Scythes pourraient paraître à plusieurs grossières et sauvages. En effet, pourrait-on dire, ils ont des terres, et ne les cultivent point; ils ont des troupeaux, ils se contentent d'en tirer le lait, et en négligent la chair. La laine de leurs moutons leur pourrait fournir des habillements commodes, et ils n'ont d'autres vêtements que des peaux de bêtes. Mais ce qui, dans l'esprit du plus grand nombre des hommes, est le plus capable de les convaincre de grossièreté et d'ignorance, c'est qu'ils n'estiment point l'or et l'argent, qui ont toujours été en si grand honneur parmi tous les peuples policés.

Heureuse ignorance! grossièreté infiniment préférable à notre prétendue politesse! Ce mépris de toutes les commodités de la vie [1], continue Justin, leur a donné une droiture de mœurs qui les empêche de jamais rien desirer du bien d'autrui. Aussi la passion des richesses n'a lieu que lorsqu'on en peut faire usage. Et plût à Dieu, dit le même auteur, que l'on vît régner parmi le reste des hommes une pareille modération, et un pareil éloignement de tout desir du bien d'autrui! L'on n'aurait pas vu les guerres se succéder sans cesse les unes aux autres dans tous les siècles et dans tous les pays; et le nombre de ceux qui périssent par le fer et par les armes ne serait pas plus grand que celui des hommes qui sont enlevés par la nécessité inévitable de la nature.

Justin termine le portrait des Scythes par une ré-

[1] « Hæc continentia illis morum quoque justitiam indidit, nihil alienum concupiscentibus. Quippe ibidem divitiarum cupido est, ubi et usus. Atque utinam reliquis mortalibus similis moderatio et abstinentia alieni foret! profectò non tantùm bellorum per omnia secula terris omnibus continuaretur, neque plus hominum ferrum et arma, quàm naturalis fatorum conditio raperet. »

flexion bien sensée [1]. C'est une chose bien surprenante, dit-il, qu'un naturel heureux, destitué du secours de l'éducation, ait donné aux Scythes une modération et une sagesse où les Grecs n'ont pu parvenir, ni par les établissements de leurs législateurs, ni par les préceptes de leurs philosophes, et que les mœurs d'une nation barbare soient préférables à celles de ces peuples cultivés et polis par les arts et par les sciences : tant l'ignorance du vice a de plus heureux effets dans les uns, que dans les autres la connaissance de la vertu!

Plut. de garrul. p. 511.

Les pères croyaient avec raison laisser à leurs enfants une précieuse succession en leur laissant la paix et l'union entre eux. Un de leurs rois (il s'appelait Scylure), se voyant près de mourir, fit venir ses enfants, et, leur présentant à tous successivement un faisceau de dards liés fortement ensemble, les exhorta à les rompre. Quelque effort qu'ils fissent, ils n'en purent venir à bout. Quand le faisceau fut délié, ils rompirent tous les dards sans peine. Voilà, leur dit-il, l'image de ce que pourra parmi vous la concorde et l'union. Pour fortifier et étendre ces avantages domestiques, ils y joignaient le secours des amis. L'amitié chez eux était regardée comme une alliance sacrée et inviolable, qui approchait beaucoup de celle que la nature a mise entre les frères, et à laquelle on ne pouvait donner atteinte sans se rendre coupable d'un grand crime.

Lucian. in Toxar. p. 51.

Il semble que les auteurs anciens se soient efforcés à l'envi de relever l'innocence des mœurs qui régnait

[1] « Prorsùs ut admirabile videatur, hoc illis naturam dare, quod Græci longâ sapientium doctrinâ præceptisque philosophorum consequi nequeunt, cultosque mores incultæ barbariæ collatione superari : tantò plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis ! »

parmi les Scythes, par de magnifiques éloges. Je transcrirai ici en entier celui qu'on lit dans Horace. Il associe aux Scythes les Gètes, qui étaient fort voisins. C'est dans la belle ode où ce poëte s'élève contre le luxe et les désordres de son siècle. Après avoir dit que ni les plus immenses richesses, ni les plus superbes bâtiments, ne peuvent procurer le repos et la tranquillité de l'esprit, il ajoute : « Plus heureux cent fois les Scythes [1], « qui roulent sur des chariots leurs maisons errantes ! « plus heureux les Gètes, qui habitent des terres glacées « par les frimas! Chez eux la terre, sans être partagée « par des bornes, produit des grains et des fruits qui se « recueillent en commun. Les travaux de la campagne « ne durent qu'un an pour chacun d'eux ; et celui qui « vient d'achever son année ne manque point d'être « relevé par un successeur qui prend sa place aux « mêmes conditions. Là, les belles-mères, loin de faire « tort aux enfants du premier lit, les ménagent avec « bonté, et ne se permettent point d'attenter sur la vie « des enfants d'un premier lit. Les femmes sont en garde « contre les discours séduisants de ceux qui cherchent « à les corrompre, et ne tirent point de leur dot le droit « de maîtriser leurs maris. La plus grande dot d'une fille, « c'est la vertu de ses père et mère, c'est son inviolable « attachement pour son époux, et l'éloignement qu'elle « a pour tout autre; c'est enfin la persuasion où elle est

Horat. l. 3, od. 24.

1 Campestres meliùs Scythæ,
Quorum plaustra vagas ritè trahunt domos,
Vivunt, et rigidi Getæ!
Immetata quibus jugera liberas
Fruges et Cererem ferunt;
Nec cultura placet longior annuâ,
Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens:
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos est magna parentium
Virtus, et metuens alterius viri
Certo fœdere castitas;
Et peccare nefas, aut pretium est mori.

« que l'infidélité est un crime, et que la mort en est le « salaire. »

Quand on examine sans prévention le caractère et les mœurs des Scythes, est-il possible de refuser à ces peuples son estime et son admiration? Leur manière de vivre, pour l'extérieur, est-elle fort éloignée de celle des patriarches, qui n'avaient point de demeure fixe, qui ne cultivaient point la terre, qui ne s'appliquaient qu'à la nourriture des troupeaux, et qui habitaient sous des tentes? Croit-on ce peuple fort à plaindre d'avoir ignoré et même méprisé l'usage de l'or et de l'argent? Ne serait-il pas à souhaiter[1] qu'ils fussent toujours demeurés dans les entrailles de la terre, et qu'ils n'en eussent jamais été arrachés pour devenir la cause et l'instrument de tous les crimes? Quel usage les Scythes en pouvaient-ils faire, eux qui n'estimaient que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme, et qui mettaient à ces besoins des bornes si étroites? Il n'est point étonnant que, vivant sans maisons, ils ne fissent nul cas des arts si vantés ailleurs, tels que sont l'architecture, la sculpture, la peinture, non plus que de la somptuosité des vêtements et des meubles, trouvant dans les dépouilles des bêtes de quoi se défendre des injures du temps. Après tout, peut-on dire que ces avantages prétendus contribuent au bonheur réel de la vie? Les peuples qui les avaient en partage étaient-ils plus sains et plus robustes que les Scythes? vivaient-ils plus long-temps? menaient-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus exempte de soins et de chagrins?

1 Aurum irrepertum, et sic meliùs situm
Quum terra celat, spernere fortior,
Quàm cogere humanos in usus,
Omne sacrum rapiente dextrâ.
(Hor. lib. 3, od. 3.)

Avouons-le à la honte de l'ancienne philosophie, les Scythes, qui ne faisaient point une étude particulière de la sagesse, l'avaient portée plus loin que ni les Égyptiens, ni les Grecs, ni les autres peuples policés. Ils ne donnaient le nom de biens et de richesses qu'à ce qui le mérite véritablement, en parlant selon le langage humain, je veux dire à la santé, à la force, au courage, à l'amour du travail et de la liberté, à l'innocence des mœurs, à la bonne foi, à l'horreur pour tout mensonge et toute dissimulation; en un mot, à toutes les qualités qui rendent l'homme meilleur et plus estimable. Ajoutez à ces heureuses dispositions la connaissance et l'amour du vrai Dieu et du Médiateur, sans quoi elles leur étaient inutiles, ils deviennent un peuple parfait [1].

En comparant les mœurs des Scythes avec celles du siècle présent, on est tenté de croire qu'un si beau portrait est flatté, et que Justin, aussi-bien qu'Horace, leur prête des vertus qu'ils n'avaient point. Toute l'antiquité leur rend le même témoignage; et Homère, dont le suffrage doit être d'un grand poids, les appelle *les plus justes des hommes*.

Mais (qui le croirait?) le luxe, qui semblerait ne pouvoir subsister que dans un pays agréable et délicieux, pénétra dans cette région âpre et inculte; et forçant les barrières que lui avait opposées jusque-là un usage constant de plusieurs siècles, fondé dans la nature du

[1] Ce portrait romanesque des vertus des Scythes cadre peu, dans beaucoup de parties, avec celui qu'en a tracé l'historien grec, et qui porte tous les caractères de la ressemblance. Les Scythes étaient simples comme des sauvages, sobres comme des peuples étrangers aux raffinements de la civilisation : c'est avec ces deux traits, communs à d'autres nations également peu civilisées, que l'imagination des Grecs a composé le tableau fantastique que nous ont conservé Justin et Horace. — L.

climat et dans le génie des habitants, il vint à bout enfin de corrompre aussi les mœurs des Scythes, et de les égaler en ce point aux autres peuples dont il s'était rendu maître. C'est Strabon qui nous apprend cette particularité très-digne de remarque : il vivait du temps d'Auguste et de Tibère. Après avoir beaucoup loué la simplicité, la frugalité, l'innocence des anciens Scythes, et leur extrême éloignement de toute fourberie, et même de toute dissimulation, il avoue que le commerce qu'ils avaient eu dans les derniers temps avec les autres peuples avait substitué à ces vertus des vices tout contraires. Il semblerait, dit-il, que l'effet naturel d'un tel commerce avec des nations polies et civilisées n'aurait dû être que de les humaniser et de les apprivoiser, en leur faisant perdre cet air sauvage et farouche qu'ils avaient; et cependant il causa la ruine entière de leurs mœurs, et les transforma en d'autres hommes. C'est sans doute par rapport à ce changement qu'Athénée dit que les Scythes se livrèrent à la volupté et aux délices, en même temps qu'ils se livrèrent à l'amour du gain et des richesses.

Strab. l. 7, pag. 301.

Athen. l. 12, p. 524.

Strabon, en faisant la remarque que je viens de rapporter, ne dissimule pas que c'est aux Romains et aux Grecs que les Scythes dûrent ce funeste changement. Notre exemple, dit-il, a perverti presque tous les peuples de la terre, en y portant avec le luxe l'amour des plaisirs et des délices, la mauvaise foi, et mille sortes de fourberies honteuses pour amasser de l'argent. C'est une triste distinction et un malheureux talent pour un peuple que de devenir, par son habileté à inventer des modes, et raffiner sur tout ce qui nourrit et entretient

le luxe, le corrupteur de tous ses voisins, et leur maître pour le déréglement et le vice.

Ce fut contre ces Scythes, mais encore entiers et dans leur plus grande vigueur, que Darius tourna ses armes. C'est ce que je dois maintenant exposer.

§ IV. *Expédition de Darius contre les Scythes.*

J'ai déja fait observer que le prétexte dont se servit Darius pour entreprendre la guerre contre les Scythes, était l'irruption qu'ils avaient faite anciennement dans l'Asie; mais il n'avait d'autre but réellement que de satisfaire son ambition, et d'étendre ses conquêtes. Herod. l. 4, c. 82-96.

Son frère Artabane, pour qui il avait un grand respect, et qui, de son côté, n'avait pas moins de zèle pour les véritables intérêts du roi, se crut obligé dans cette occasion de lui découvrir ses sentiments avec toute la liberté que demandait l'importance de l'affaire. « Grand prince, lui dit-il, ceux qui forment quelque « grande entreprise doivent considérer avec soin si elle « sera utile ou préjudiciable à l'état, si l'exécution en « sera aisée ou difficile, si elle pourra contribuer ou « nuire à leur gloire; enfin, si elle est conforme ou con- « traire aux règles de la justice. Je ne vois point, « seigneur, quand même vous seriez assuré du succès, « quel avantage vous pouvez attendre de la guerre que « vous entreprenez contre les Scythes. Ce sont des « peuples séparés de votre empire par de longs espaces « de terre et de mer, qui habitent de vastes déserts, « qui sont sans villes, sans maisons, sans établisse- « ments, sans richesses. Qu'y a-t-il à gagner pour vos « troupes dans une telle expédition? ou plutôt que n'y « a-t-il point à perdre! Accoutumés comme ils sont

« à passer d'une contrée dans une autre, s'ils s'avisent « de prendre la fuite devant vous, non par crainte ou « par lâcheté, car ils sont très-courageux et très- « aguerris, mais dans le dessein de harasser et de rui- « ner votre armée par de continuelles et de pénibles « courses, que deviendrons-nous dans un pays inculte, « stérile et dénué de tout, où nous ne trouverons ni « fourrage pour nos chevaux, ni nourriture pour nos « soldats? Je crains, seigneur, qu'une fausse idée de « gloire et des conseils flatteurs ne vous précipitent « dans une guerre qui pourra tourner à la honte de la « nation. Vous jouissez d'une paix tranquille au milieu « de vos peuples, dont vous faites l'admiration et le « bonheur. Vous savez que les dieux ne vous ont placé « sur le trône que pour être le coadjuteur, ou plutôt le « ministre de leur bonté encore plus que de leur puis- « sance. Vous vous piquez d'être le protecteur, le tu- « teur, le père de vos sujets; et vous nous répétez sou- « vent, parce que vous le pensez ainsi, que vous ne « vous croyez roi que pour les rendre heureux. Quelle « joie pour vous, grand prince, d'être la source de tant « de biens, et de faire vivre à l'ombre de votre nom tant « de peuples dans un si aimable repos! La gloire d'un « roi qui aime son peuple et qui en est aimé, qui, loin « de faire la guerre aux nations voisines ou éloignées, les « empêche de l'avoir entre elles, n'est-elle pas infini- « ment plus touchante que celle de ravager la terre « en répandant par-tout le carnage, le trouble, l'hor- « reur, la consternation, le désespoir? Mais un der- « nier motif doit encore faire plus d'impression sur « votre esprit que tous les autres; c'est celui de la « justice. Vous n'êtes point, graces aux dieux, de ces

« princes [1] qui ne reconnaissent d'autre loi que celle du « plus fort, et qui regardent comme un privilége at- « taché à la royauté, à l'exclusion des simples particu- « liers, d'envahir le bien d'autrui. Vous ne faites point « consister [2] votre grandeur à pouvoir tout ce que vous « voulez, mais à ne vouloir que ce que vous pouvez « selon les lois, et ce que vous devez. En effet, sera- « t-on injuste et ravisseur quand on ne prend que quel- « ques arpents de terre à son voisin? et sera-t-on « héros quand on usurpe et qu'on envahit des provinces « entières? Or j'ose vous demander, seigneur, quel « titre avez-vous sur la Scythie? Quel tort vous ont « fait les Scythes? Quelle raison pouvez-vous alléguer « pour leur déclarer la guerre? Celle que vous avez « portée contre les Babyloniens était en même temps et « nécessaire et juste; aussi les dieux l'ont-ils favorisée « d'un heureux succès. C'est à vous, seigneur, de juger « si celle que vous entreprenez maintenant a les mêmes « caractères [3]. »

Il n'y avait que le zèle généreux d'un frère uniquement occupé de la gloire de son prince et du bien public, qui pût inspirer une telle liberté; mais aussi il n'y avait du côté du prince qu'une parfaite modération capable de la souffrir. Darius [4], comme Tacite le re-

[1] « Id in summa fortuna æquius, quod validius: et sua retinere, privatæ domûs; de alienis certare, regiam laudem esse. » (TACIT. *Annal.* lib. 15, cap. 1.)

[2] « Ut felicitatis est quantum velis posse, sic magnitudinis velle quantum possis. » (PLIN. *in paneg. Traj.*)

[3] Il n'y a rien de tout ce discours dans Hérodote. L'historien se contente de dire: « Artabane lui repré- « senta la pauvreté des Scythes; mais, « quand il vit que ses remontrances, « quoique sages, ne le persuadaient « pas, il n'insista pas davantage « (HÉROD. IV. § 83). » Voilà le fond: le reste est broderie. — L.

[4] « Nerva Cæsar res olim disso-

marque d'un grand empereur, avait su joindre deux choses qui, pour l'ordinaire, sont inalliables, la souveraineté et la liberté. Loin de se choquer de celle que son frère avait prise, il le remercia de son conseil, mais n'en profita pas. L'engagement était pris. Il partit de Suse à la tête d'une armée de sept cent mille hommes : sa flotte était de six cents vaisseaux, composée principalement d'Ioniens, et d'autres nations grecques qui habitaient les côtes de l'Asie mineure et de l'Hellespont. Il marcha vers le Bosphore de Thrace, qu'il passa sur un pont de bateaux : après quoi, s'étant rendu maître de toute la Thrace, il arriva sur les bords du Danube, appelé autrement *Ister*, où il avait ordonné à sa flotte de le venir joindre. Il érigea en plusieurs endroits de son passage des colonnes avec des inscriptions magnifiques, dans l'une desquelles il s'appelait LE MEILLEUR ET LE PLUS BEAU DE TOUS LES HOMMES. Quelle vanité! quelle petitesse!

Encore si les défauts de ce prince se fussent terminés à des sentiments d'orgueil et de vanité, ils paraîtraient peut-être plus pardonnables; du moins n'auraient-ils pas été si funestes pour ses sujets. Mais comment concilier avec le caractère de Darius, qui paraissait plein de bonté et de douceur, la cruauté barbare qu'il exerça à l'égard d'Œbazus, vieillard respectable par sa qualité et par son mérite? Il avait trois enfants qui se préparaient à suivre le prince dans son expédition contre les Scythes. A son départ de Suse, ce père lui demanda par grace de vouloir bien lui laisser un de ses enfants pour être la consolation de

Herod. l. 4, cap. 84. Senec. de ira, l. 3, c. 16.

ciabiles miscuit, principatum ac libertatem. » (TACIT. *in vita Agric.* cap. 3.)

sa vieillesse. Un seul ne suffit pas, répliqua Darius, je veux vous les laisser tous trois; et sur-le-champ il les fit mourir [1].

Après avoir passé le Danube sur un pont de bateaux, il avait dessein de le rompre, afin de ne point affaiblir son armée par le gros détachement des troupes qu'il serait obligé de laisser à sa garde. Un de ses officiers lui représenta qu'il était bon de se réserver cette ressource, en cas de quelque accident fâcheux dans la guerre qu'il entreprenait. Il le crut, et confia la garde du pont aux Ioniens qui l'avaient construit, avec permission de s'en retourner chez eux, s'il ne revenait dans l'espace de deux mois [2]; puis il s'avança dans la Scythie. Herod. l. 4 c. 97-101.

Dès que les Scythes eurent appris que Darius marchait contre eux, ils délibérèrent ensemble sur les mesures qu'ils devaient prendre. Ils sentirent bien qu'ils n'étaient pas en état de résister seuls à un ennemi si formidable. Ils députèrent vers tous les peuples voisins pour leur demander du secours, en leur remontrant que le danger était commun, et qu'ils avaient tous un égal intérêt à repousser un ennemi qui en voulait à tous. Quelques-uns répondirent favorablement à leur demande; d'autres refusèrent absolument d'entrer dans Id. ibid. c. 102, et 118-119.

[1] Cette action, aussi impolitique qu'elle était cruelle, est tellement en contradiction avec la sagesse et la modération si vantées dans ce prince, qu'il est bien difficile d'y ajouter foi. — L.

[2] Il fit soixante nœuds à une courroie, dit Hérodote, la donna aux chefs des Ioniens, et leur prescrivit de défaire chaque jour un des nœuds, et de retourner dans leur patrie, s'il n'était pas revenu lorsqu'ils auraient défait tous les nœuds (Herodot. IV. § 98). Cette manière de supputer le temps, qui annonce encore beaucoup d'ignorance de la part des Perses, est digne d'attention. — L.

une guerre qui ne les regardait point, et ils eurent bientôt lieu de s'en repentir.

Herod. l. 4, c. 120-125.

Les Scythes avaient pris la sage précaution de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfants, en les faisant passer sur des chariots vers les parties les plus septentrionales avec tous leurs troupeaux, ne se réservant que ce qui était nécessaire à l'armée pour les vivres. Ils avaient eu soin aussi de boucher tous les puits et toutes les fontaines, et de consumer tous les fourrages dans les lieux où les Perses devaient passer. Ils allèrent donc à leur rencontre avec leurs alliés, non pour leur livrer combat, ils avaient bien résolu de l'éviter, mais pour les attirer dans les lieux où ils avaient intérêt qu'ils vinssent. En effet, dès que les Perses paraissaient vouloir les attaquer, ils se retiraient toujours devant eux en avançant dans le pays; et ils les conduisirent ainsi de contrée en contrée chez tous les peuples qui avaient refusé d'entrer dans leur alliance, dont les terres furent entièrement ravagées par la double armée des Perses et des Scythes.

Id. ibid. c. 126-127.

Darius, fatigué par ces longues courses qui ruinaient son armée, envoya un héraut au roi des Scythes, appelé Indathyrse, et lui dit par sa bouche : « Prince des « Scythes, pourquoi fuis-tu continuellement devant moi? « Que ne t'arrêtes-tu enfin, ou pour me donner bataille, « si tu te crois en état de me résister; ou, si tu te sens « trop faible, pour reconnaître ton maître, en lui pré« sentant la terre et l'eau? » Les Scythes étaient fiers, extrêmement jaloux de leur liberté, et ennemis déclarés de tout esclavage. Indathyrse répondit ainsi : « Si je fuis devant toi, prince des Perses, ce n'est pas

« que je te craigne : je ne fais autre chose maintenant que ce que j'ai coutume de faire en temps de paix. Nous n'avons, nous autres Scythes, ni villes ni terres à défendre : si tu veux nous forcer au combat, viens attaquer les tombeaux de nos pères, et tu sentiras qui nous sommes. Pour la qualité de maître que tu prends, garde-la pour d'autres que pour les Scythes. Je ne reconnais pour maîtres que le grand Jupiter, l'un de mes aïeux, et la déesse Vesta. »

Plus Darius s'avançait dans le pays, plus son armée avait à souffrir. Elle était réduite à une fort grande extrémité, lorsqu'il arriva de la part des Scythes un héraut chargé d'offrir pour présents à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Il demanda ce que signifiaient ces présents. L'officier répondit qu'il avait ordre simplement de les lui offrir, et rien de plus; que c'était à lui d'en pénétrer la signification. Ce prince conclut d'abord que les Scythes lui livreraient la terre et l'eau, marquées par la souris et la grenouille; leur cavalerie, qui avait la légèreté des oiseaux; leurs propres personnes et leurs armes, désignées par les flèches. Gobryas, l'un des sept qui avaient conjuré contre le mage, donna un autre sens à l'énigme. « Sachez, dit-il aux Perses, que, si vous ne vous envolez dans l'air comme les oiseaux, ou si vous ne vous cachez dans la terre comme les souris, ou si vous ne vous enfoncez dans l'eau comme les grenouilles, vous ne pourrez échapper aux flèches des Scythes. » Herod. l. 4, c. 128-132.

En effet l'armée entière, conduite dans une région vaste, inculte, déserte, et absolument destituée d'eau, se trouva exposée à un danger presque inévitable de périr; et Darius lui-même ne fut pas exempt de ce Strab. lib. 7, p. 105, et l. 16, p. 737.

péril. Il dut son salut à un chameau qui, chargé d'eau, le suivit avec beaucoup de peine dans cet affreux désert. Le prince n'oublia pas son bienfaiteur. Pour le récompenser du service qu'il lui avait rendu, et des fatigues qu'il avait essuyées, à son retour en Asie, il lui assigna pour sa nourriture un certain endroit qu'il possédait en propre et qu'on nomma par cette raison *Gaugamele*, c'est-à-dire, en langue persane, *Maison du Chameau*. C'est auprès de cette petite ville que Darius Codoman fut vaincu pour la seconde fois par Alexandre-le-Grand.

Herod. l. 4, c. 134-140.

Darius ne délibéra pas davantage, et il se vit forcé malgré lui de renoncer à sa folle entreprise. On songea donc sérieusement au retour, et l'on juge bien qu'il n'y avait point de temps à perdre. Quand la nuit fut venue, pour tromper l'ennemi, les Perses allumèrent beaucoup de feux à l'ordinaire, et ayant laissé dans le camp les vieillards et les malades avec tous les ânes, qui faisaient beaucoup de bruit, ils se mirent en marche pour regagner le Danube. Les Scythes ne s'en aperçurent que le lendemain matin. Ils firent sur-le-champ un gros détachement pour aller vers le Danube, et, comme ils connaissaient parfaitement les chemins, ils arrivèrent au pont beaucoup de temps avant les Perses. Ils y avaient déja envoyé auparavant pour exhorter les Ioniens à rompre le pont et à s'en retourner. On leur en avait donné parole, mais sans dessein de l'exécuter. Ici ils les pressèrent bien plus vivement, en leur représentant que le temps que Darius leur avait prescrit pour l'attendre était passé; qu'ils pouvaient, sans manquer à leur parole ni à leur devoir, retourner chez eux; qu'il ne dépendait que d'eux de secouer pour toujours le joug de la servitude, et de se rétablir dans une

entière liberté; et que les Scythes mettraient Darius hors d'état de former aucune entreprise contre qui que ce fût.

On mit l'affaire en délibération. Miltiade, Athénien, prince, ou, comme les Grecs l'appellent, tyran de la Chersonèse de Thrace à l'embouchure de l'Hellespont, était du nombre de ceux qui avaient accompagné Darius, et fourni des vaisseaux pour favoriser cette entreprise. Plus[1] sensible à l'intérêt public qu'à son avantage particulier, il fut d'avis de donner satisfaction aux Scythes, et de profiter d'une si favorable occasion pour remettre l'Ionie en liberté: tous les autres chefs pensèrent comme lui, à l'exception d'Hystiée, tyran de Milet. Quand son rang de parler fut venu, il représenta aux chefs des Ioniens, que leur fortune était liée à celle de Darius; que c'était sous la protection de ce prince qu'ils étaient maîtres chacun dans leur ville; que, si la puissance des Perses venait à tomber ou à s'affaiblir, les villes d'Ionie ne manqueraient pas de chasser leurs tyrans et de se rétablir en liberté. Ce dernier avis fut goûté de tous les autres chefs; et, comme c'est l'ordinaire, l'intérêt particulier l'emporta sur le bien public. Il fut résolu qu'on attendrait Darius. Mais, pour tromper les Scythes, et les empêcher de faire eux-mêmes quelque entreprise, ils leur déclarèrent qu'ils avaient pris le parti de se retirer comme ils le souhaitaient, et ils firent mine effectivement de rompre le commencement du pont, après avoir exhorté les Scythes à faire aussi de leur côté leur devoir, et à retourner promptement contre l'ennemi commun pour

[1] « Amicior omnium libertati quàm suæ dominationi fuit. » (Corn. Nep.)

l'attaquer et le défaire. Les Scythes, trop crédules, se retirèrent, et furent encore trompés une seconde fois.

Herod. l. 4, c. 141-144.

Ils manquèrent Darius, qui avait pris un autre chemin que celui où ils avaient compté l'atteindre. Ce prince arriva de nuit au pont du Danube, et, le trouvant rompu, il ne douta point que les Ioniens ne se fussent retirés, et pour-lors il se crut perdu. On appela à haute voix Hystiée le Milésien, qui répondit enfin, et tira le roi d'inquiétude. Le pont fut entièrement rétabli. Darius repassa le Danube, et vint dans la Thrace. Il y laissa Mégabyse, un de ses premiers généraux, avec une partie de son armée, pour achever la conquête de ce pays-là, et le soumettre entièrement à son obéissance. Après quoi il repassa le Bosphore[1] avec le reste de ses troupes, et se retira à Sardes, où il passa tout l'hiver, et la plus grande partie de l'année suivante, pour rafraîchir ses troupes, qui avaient extrêmement souffert dans cette expédition, aussi malheureuse que mal concertée.

Id. lib. 5, cap. 1-11.

Mégabyse demeura quelque temps dans la Thrace. Les peuples qui l'habitent auraient, selon Hérodote, été invincibles, s'ils avaient su réunir leurs forces et se donner un seul chef. Quelques-uns d'eux avaient des coutumes fort particulières. Dans un certain canton, quand un enfant venait au monde, tous ses proches s'abandonnaient à la douleur, et répandaient des larmes en abondance, dans la vue des maux auxquels il allait être exposé : ce n'était que joie, au contraire, à la

[1] Ceci n'est point exact : Darius vint à Sestos dans la Chersonèse, où il s'embarqua pour passer en Asie (IV. § 143). Ce prince, au retour, traversa donc l'*Hellespont*, non le *Bosphore*, Hérodote le dit positivement un peu plus loin (V. § 11). — L.

mort de leurs proches, parce que ce n'était que de ce moment qu'ils les croyaient heureux, les voyant délivrés pour toujours des misères de la vie. Dans un autre canton où la polygamie était d'usage, lorsque le mari était mort, c'était une grande dispute entre ses femmes pour savoir laquelle était la plus aimée. Celle à qui cet avantage était adjugé avait le privilége d'être immolée par son plus proche parent sur le tombeau de son mari, et d'y être ensevelie avec lui; et toutes les autres portaient envie à son bonheur, et se croyaient en quelque sorte déshonorées.

Darius, à son retour à Sardes, après sa malheureuse expédition contre les Scythes, ayant été pleinement informé qu'il devait son salut et celui de toute son armée à Hystiée, qui avait persuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont sur le Danube, le fit venir à sa cour, et lui dit de demander hardiment la récompense qu'il souhaitait. Hystiée lui demanda Mircine d'Édonie, territoire sur la rivière de Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir sa demande, et il s'en retourna à Milet, d'où il partit pour la Thrace après avoir fait équiper une flotte. Ayant pris possession du territoire qui lui avait été accordé, il s'appliqua sur-le-champ à exécuter l'entreprise qu'il avait projetée d'y bâtir une ville. Herod. l. 5, cap. 11 et 23.

Mégabyse, qui était alors gouverneur de la Thrace de la part de Darius, s'aperçut bientôt du préjudice que cette entreprise pourrait apporter aux affaires du roi dans ces quartiers-là. Il considérait que cette nouvelle ville était sur une rivière navigable; que le pays des environs abondait en bois de charpente, propre à construire des vaisseaux; qu'il était habité par diverses Id. ibid. cap. 23-25.

nations tant grecques que barbares, qui pouvaient fournir un grand nombre de gens propres à servir sur terre et sur mer; que, si une fois ces peuples avaient à leur tête un chef aussi adroit et aussi entreprenant qu'Hystiée, ils pourraient devenir si puissants sur terre et sur mer, qu'il serait ensuite impossible au roi de les contenir dans le devoir, sur-tout étant maîtres de plusieurs mines d'or et d'argent qui étaient dans ce pays-là, et qui pouvaient leur donner les moyens de faire réussir toutes les entreprises qu'ils voudraient former. A son retour à Sardes, il représenta toutes ces choses au roi, qui goûta fort toutes ces raisons, et manda à Hystiée de le venir trouver à Sardes, sous prétexte qu'ayant de grands desseins en vue, il avait besoin de ses conseils. L'ayant ainsi attiré à sa cour, il l'emmena avec lui à Suse, lui faisant entendre qu'il savait faire tout le cas qu'il devait d'un ami aussi fidèle et aussi intelligent que lui, deux qualités qui le lui rendaient bien précieux, et dont il lui avait donné d'éclatantes preuves dans son voyage en Scythie; qu'au reste il trouverait en Perse de quoi se dédommager avantageusement de tout ce qu'il pourrait quitter. Hystiée, flatté agréablement d'une distinction si honorable, et d'ailleurs se voyant dans la nécessité d'obéir, accompagna Darius à Suse, et établit Aristagoras pour gouverner à Milet en sa place.

Herod. l. 5, cap. 17-21.

Pendant que Mégabyse était encore en Thrace, il avait député plusieurs seigneurs de Perse vers Amyntas, roi de Macédoine, pour lui demander qu'il donnât la terre et l'eau à Darius son maître: c'était la formule ordinaire de soumission. Amyntas accorda sans peine ce qu'on desirait de lui, et fit à ces envoyés tout

l'honneur possible. Dans un repas qu'il leur donna, ils demandèrent vers la fin qu'on fît venir les dames, ce qui était contre l'usage du pays : cependant le roi n'osa le leur refuser. Échauffés par le vin, et se croyant tout permis comme dans leur pays, ils gardèrent peu de mesures à l'égard de ces princesses. Le fils du roi, nommé Alexandre, n'avait pu voir sans une extrême indignation la manière dont on avait traité sa mère et ses sœurs. Il les fit sortir de la salle sous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, et eut aussi la précaution de faire retirer le roi son père. Dans l'intervalle il fit habiller en femmes des jeunes gens, qu'il arma de poignards sous leurs habits. Quand les prétendues dames furent rentrées, et que les députés se mirent en état de les traiter comme ils avaient déja fait auparavant, alors les poignards furent tirés, et l'on fit main-basse sur les seigneurs persans et sur toute leur suite, sans qu'un seul de leurs gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suse, et l'on y nomma des commissaires pour en informer : mais Alexandre, à force de présents, étouffa l'affaire, et elle n'eut point de suites.

Les Scythes, pour se venger de l'invasion que Darius avait faite dans leur pays, passèrent le Danube, et ravagèrent toute cette partie de la Thrace qui s'était soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont. Miltiade, pour éviter leur fureur, abandonna la Chersonèse; mais, après la retraite des ennemis, il y retourna, et fut rétabli dans le même pouvoir qu'il avait auparavant sur les habitants du pays.

Herod. l. 6, cap. 40.

§ V. *Darius fait la conquête de l'Inde.*

Av. J. C. 3496 Av. J. C. 508. Vers le même temps (c'était la treizième année du règne de Darius), ce prince, voulant étendre sa domination du côté de l'orient, pour se faciliter la conquête de ces pays-là, forma le dessein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet il fit construire et équiper une flotte à Caspatyre, ville située sur l'Inde, et en plusieurs autres endroits sur le même fleuve, jusqu'aux frontières de Scythie [1]. Il en donna le commandement à Scylax, Grec de Caryandie, ville de Carie, qui entendait parfaitement bien la marine. Il lui donna ordre de descendre ce fleuve, et de découvrir, autant qu'il lui serait possible, tous les pays qui étaient le long de ses bords, d'un et d'autre côté, jusqu'à son embouchure; de passer de là dans l'océan méridional, et de prendre ensuite sa route vers l'occident pour retourner par là dans son pays. Scylax [2], ayant exactement exécuté ses ordres et parcouru le fleuve de l'Inde, entra par le détroit de Babelmandel dans la mer Rouge, et, après un voyage de trente mois depuis son départ de Caspatyre, il aborda en Égypte dans le même port d'où autrefois Néchao, roi d'Égypte, avait fait partir les

Herod. l. 4, cap. 44.

Id. lib. 3, c. 42.

[1] Il entend la Scythie asiatique. = Hérodote dit simplement que Darius envoya des hommes sûrs qui s'embarquèrent à Caspatyre dans la Pactyice, et descendirent le fleuve jusqu'à la mer. — L.

[2] Nous avons un ouvrage de géographie intitulé περίπλους, et composé par un Scylax de Caryandie, qu'on croit être le même que celui dont il est parlé ici. Cette opinion souffre pourtant quelques difficultés, qui ont donné lieu à plusieurs savantes dissertations.

= Ce périple, dans lequel on trouve des traces d'une antiquité assez reculée (voy. *trad. de Strabon*, t. V, p. 359) et en même temps des faits d'une date récente, paraît être un extrait rédigé vers le temps de Polybe, d'après plusieurs périples dressés à différentes époques (DODWELL, *de Scylacis ætate*, § 13-15, et mes *Recherches sur Dicuil*, p. 200). — L.

Phéniciens qui étaient à son service pour faire le tour des côtes d'Afrique. Il y a beaucoup d'apparence que ce port est le même que celui où est aujourd'hui située la ville de Suez, au fond de la mer Rouge. De là il se transporta à Suse, où il rendit compte à Darius de ses découvertes. Après cela Darius entra dans les Indes avec une armée, et réduisit tout ce grand pays sous sa domination. On s'attendrait naturellement à connaître les circonstances d'une guerre si importante; Hérodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend seulement que le pays des Indes faisait le vingtième des gouvernements de l'empire de ce prince, et qu'il lui rapportait tous les ans trois cent soixante talents d'or; ce qui monte à près de onze millions [1].

Herod. l. 4, cap. 44.

§ VI. *Révolte des Ioniens.*

Depuis que Darius fut revenu à Suse après son expédition de Scythie, il avait donné le gouvernement de Sardes à Artapherne un de ses frères, et à Otane le commandement en chef de la Thrace et des pays voisins le long de la mer, à la place de Mégabyse.

An. M. 3500. Av. J. C. 504. Herod. l. 4, cap. 25.

Une légère étincelle, formée par une sédition qui s'éleva à Naxe, alluma un grand incendie, et donna lieu à une guerre considérable. Naxe était la plus puissante des îles Cyclades, dans la mer Égée, aujourd'hui l'Archipel. Les principaux habitants ayant été accablés par le plus grand nombre, plusieurs des riches furent chassés de l'île et exilés. Ils se réfugièrent à Milet, où ils implorèrent l'assistance d'Aristagore, pour les faire rétablir dans leur patrie. Il gouvernait alors cette ville

Id. lib. 5, cap. 28-34.

[1] Plus de 25 millions; voyez tom. II, pag. 274, note. — L.

comme lieutenant d'Hystiée[1], dont il était neveu[2] et gendre, et que Darius avait emmené avec lui à Suse. Aristagore promit aux exilés tous les secours qu'ils demandaient.

Mais, n'étant pas assez puissant de lui-même pour exécuter ce qu'il avait projeté, il se rendit à Sardes, et communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui représenta que c'était là une occasion très-favorable pour réduire Naxe sous la puissance du roi; que, si une fois il en était maître, toutes les autres Cyclades tomberaient d'elles-mêmes l'une après l'autre sous sa domination; qu'ensuite l'île d'Eubée (Négrepont), qui était aussi grande que celle de Cypre, en étant tout près, serait fort facile à conquérir, ce qui donnerait au roi un libre passage en Grèce, et les moyens de soumettre tout ce pays à son obéissance; qu'au reste cette entreprise ne demandait qu'une centaine de vaisseaux pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaisseaux qu'Aristagore lui demandait, il lui en promit deux cents, pourvu qu'il obtînt le consentement du roi.

An. M. 3501 Av. J. C. 503. Le roi, ébloui par les grandes espérances dont on le flattait, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui pourtant n'était qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perfidie de la part d'Aristagore et d'Artapherne. Aucune considération ne l'arrête un moment. Le projet le plus criant est formé et accepté sans la moindre hésitation. L'utilité, la convenance, décident seules. Cette île est à la bienséance des Perses : c'est un titre suffisant pour y porter la guerre. Et il faut

[1] Rollin écrit toujours *Hystiée* : la vraie orthographe est *Histiée* Ἱστιαῖος. — L.

[2] *Cousin*, ἀνεψιός. — L.

juger à peu près de même de presque toutes les autres expéditions de ce prince.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consentement du roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein, et de surprendre ceux de Naxe, il fit courir le bruit que la flotte allait vers l'Hellespont, et il envoya au printemps suivant à Milet le nombre de vaisseaux dont il était convenu, sous le commandement de Mégabate, noble Persan de la famille royale d'Achémène. Mais, sa commission portant qu'il obéirait aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put supporter d'être sous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agissait à son égard avec hauteur et empire. Cette pique fit naître entre ces deux généraux une division qui alla si loin, que Mégabate, pour se venger d'Aristagore, fit savoir sous main aux Naxiens que c'était à eux qu'on en voulait. Sur cet avis ils pourvurent si bien à leur défense, que les Perses, après avoir employé quatre mois au siége de la capitale de l'île, et consumé toutes leurs provisions, furent obligés de se retirer.

Cette entreprise ayant ainsi échoué, Mégabate en rejeta toute la faute sur Aristagore, et le décria absolument auprès d'Artapherne. L'Ionien sentit tout d'un coup que l'affaire entraînerait non-seulement la perte de son gouvernement, mais sa ruine entière. L'extrémité où il se voyait réduit lui fit naître la pensée de se révolter contre le roi, n'envisageant point d'autre moyen de se tirer de cet embarras. A peine avait-il formé ce dessein, qu'il reçut un messager de la part d'Hystiée, qui lui conseillait la même chose. Hystiée, après avoir demeuré quelques années à la cour de Perse, dégoûté des manières persanes, et desirant ardemment de re-

An. M. 3502.
Av. J. C. 502.
Herod. l. 5, cap. 35-36.

tourner en son pays, donna ce conseil à Aristagore, comme le moyen le plus apparent de parvenir à ses fins. Il se flattait qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourrait persuader à Darius de l'envoyer en ce pays-là pour les apaiser, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Aristagore eut vu ses desseins appuyés des ordres d'Hystiée, il les communiqua aux chefs des Ioniens, qu'il trouva très-disposés à entrer dans ses vues. Il ne délibéra donc plus, et, déterminé à la révolte, il ne songea plus qu'à en préparer les voies.

An. M. 3502
Av. J. C. 502.

Les Tyriens, après la prise de leur ville par Nabuchodonosor, ayant été réduits dans l'esclavage, avaient gémi sous cette oppression pendant le cours de soixante et dix ans. Mais, ce terme expiré, ils furent rétablis [1], selon la prédiction d'Isaïe, dans la jouissance de leurs anciens priviléges, avec la liberté d'avoir leur propre roi, liberté dont ils jouirent jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand. Il semble que cette grace leur fut accordée par Darius, en considération des services qu'il pouvait tirer de cette ville, très-puissante sur mer, pour remettre les Ioniens sous son obéissance. C'était la dix-neuvième année de son règne.

An. M. 3503
Av. J. C. 501.
Herod. l. 5, cap. 37-38.

L'année suivante, Aristagore, pour engager les Ioniens à se tenir plus fortement attachés à son parti, les rétablit tous dans leurs priviléges et dans leur liberté. Il commença par Milet, où il renonça à son autorité, et la remit entre les mains du peuple. Il parcourut ensuite toute l'Ionie, où il obligea [2] tous les autres tyrans

1 « Et erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, et reducet eam ad mercedes suas. » (Isai. 23. 17.)

2 Selon le texte d'Hérodote, Aristagore *chassa* les tyrans des autres villes de l'Ionie. Ainsi, il n'employa plus, dans aucun cas, la seule autorité de son exemple. — L.

par son exemple, par son crédit, et peut-être aussi par la crainte d'y être forcés malgré eux, à faire la même chose dans chaque ville. Ils s'y déterminèrent avec d'autant plus de facilité, que la puissance persane, depuis l'échec reçu en Scythie, était moins en état de les protéger contre les Ioniens, naturellement amateurs de la liberté et de l'indépendance, et ennemis de toute tyrannie. De cette manière, les ayant tous unis dans une commune ligue, et s'en étant fait déclarer le chef, il leva l'étendard de la révolte contre le roi, et arma puissamment par terre et par mer pour lui faire la guerre.

Aristagore, dans la vue de pousser plus vigoureusement cette guerre, se rendit à Lacédémone au commencement de l'année suivante, pour engager cette ville à entrer dans ses intérêts et à lui donner du secours. Cléomène était pour-lors sur le trône. Son père Anaxandride l'avait eu d'une seconde femme, que les éphores l'avaient obligé d'épouser, parce que la première était stérile. Celle-ci, après la naissance de Cléomène, eut trois fils, savoir Doriée, Léonide, et Cléombrote, dont les deux derniers régnèrent dans la suite. Aristagore s'adressa donc à Cléomène; et après qu'on fut convenu d'un lieu pour l'entrevue, il s'y rendit, et lui représenta que les Ioniens étaient leurs compatriotes : qu'il était digne de Sparte, la plus puissante ville de la Grèce, de concourir au dessein qu'il avait de les rétablir dans leur liberté : que les Perses, leurs ennemis communs, étaient une nation peu belliqueuse, et en même temps infiniment riche, dont les Lacédémoniens viendraient aisément à bout : qu'avec les facilités qu'ils trouveraient dans la disposition pré-

Herod. l. 5, c. 38-41, et 49-51.

sente des peuples, il leur serait aisé de porter leurs armes victorieuses jusqu'à Suse, capitale de l'empire des Perses, où leur roi faisait sa résidence; et il lui montra en même temps, sur une petite table d'airain qu'il avait apportée avec lui, tous les peuples et toutes les villes par où il fallait passer. Cléomène prit trois jours pour délibérer. Quand ce terme fut expiré, il demanda à l'Ionien combien il y avait de chemin de la mer d'Ionie à Suse, et combien il fallait de temps pour faire ce voyage. Aristagore, sans faire réflexion à l'effet que produirait ce qu'il allait dire, répondit qu'il y avait pour trois mois de chemin[1]. Cléomène, effrayé d'une telle proposition, lui ordonna de sortir de Sparte avant le coucher du soleil. Cependant il le suivit jusque dans sa maison, et employa une autre voie pour se le rendre favorable, ce fut celle des présents. Il commença par lui offrir dix talents, ce qui valait de notre monnaie trente mille livres; et allant toujours en augmentant, il poussa ses offres jusqu'à cinquante talents. Gorgo, qui était la fille de Cléomène, âgée de huit ou neuf ans, et que son père n'avait pas voulu faire sortir de la chambre, ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorsqu'elle entendit toutes ces propositions :

1 Selon le calcul que fait ici Hérodote, qui compte la parasange, mesure de Perse, pour trente stades (on met ordinairement vingt stades pour une de nos lieues communes), il y a de Sardes à Suse 450 parasanges, qui font 13,500 stades, et de nos lieues 675. Ainsi, en faisant chaque jour 150 stades, ce qui monte à sept lieues et demie, il y a de Sardes à Suse pour 90 jours de chemin. Si l'on partait d'Éphèse, il faudrait ajouter près de quatre jours; car Éphèse est éloignée de Sardes de 540 stades.

= Le total de 13,500 stades, donné par l'historien, ne s'accorde pas avec la somme des distances partielles. Il existe des lacunes dans ce passage, qui offre de grandes difficultés. — L.

« Fuyez, mon père, fuyez; cet étranger vous corrompra. » Cléomène se mit à rire, et se retira en effet. Aristagore sortit de Sparte.

Il passa de là à Athènes, où on lui fit un accueil plus favorable. Il eut le bonheur d'y arriver dans un temps où les Athéniens étaient parfaitement préparés à accepter tout ce qui pouvait leur être proposé contre les Perses, contre qui ils étaient extrêmement irrités pour le sujet que je vais rapporter. Hippias [1], fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, ayant été banni de cette ville environ dix ans auparavant, après avoir essayé inutilement divers moyens pour s'y rétablir, se rendit enfin à Sardes, et s'adressa à Artapherne. Il eut l'adresse de s'insinuer si bien dans son esprit, qu'Artapherne écouta favorablement tout ce qu'il lui dit pour lui rendre les Athéniens odieux, et l'irriter contre eux. Les Athéniens, en ayant eu avis, lui envoyèrent une ambassade à Sardes, pour le prier de ne point écouter ce que leurs proscrits pouvaient dire à leur désavantage. La réponse d'Artapherne fut que, s'ils voulaient vivre en paix, il fallait qu'ils rappelassent Hippias. Quand cette réponse arrogante eut été rapportée aux Athéniens, elle mit toute la ville en fureur contre les Perses. Aristagore, y étant arrivé dans cette conjoncture, obtint sans peine tout ce qu'il demanda. Il est bien plus aisé, dit Hérodote, d'en imposer à la multitude qu'à un seul. Aussi ce qu'Aristagore n'avait pu persuader à Cléomène, il le persuada ici à trente mille Athéniens. Ils résolurent d'abord d'envoyer vingt vaisseaux à son secours. On peut dire que cette petite flotte fut la pre-

Herod. l. 5, cap. 55, et 96-97.

[1] Ce fait a été traité plus au long dans le volume précédent, tom. II, pag. 415 de cette édition. — L.

mière cause et l'origine de tous les maux qui arrivèrent depuis, tant aux Perses qu'aux Grecs.

An. M. 3504. Av. J. C. 500. Herod. l. 5, cap. 99-103.

La troisième année de cette guerre, les Ioniens ayant rassemblé toutes leurs forces, et assistés des vingt vaisseaux d'Athènes et de cinq d'Érétrie, ville de l'île d'Eubée, firent voile pour Éphèse; et y ayant laissé leurs vaisseaux, ils marchèrent vers la ville de Sardes, qu'ils trouvèrent sans défense, et dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne se retira, et où on ne put le forcer. Comme la plupart des maisons de cette ville étaient construites de roseaux, et par conséquent fort combustibles, un soldat ayant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua aux autres, et réduisit toute la ville en cendres. Après cet accident, les Perses et les Lydiens ayant rassemblé leurs forces pour leur défense, les Ioniens comprirent qu'il était temps de songer à la retraite. Pour cet effet, ils marchèrent avec toute la diligence possible pour regagner leurs vaisseaux à Éphèse : mais les Perses y étant arrivés presque aussitôt qu'eux, les attaquèrent fort vivement, et en défirent un grand nombre. Les Athéniens, de retour chez eux, ne voulurent plus prendre de part à cette guerre, quelques instances que leur fît Aristagore pour les y engager de nouveau.

Ibid. c. 105.

Darius, ayant appris l'incendie de Sardes, et la part que les Athéniens y avaient eue, résolut, dès ce temps-là, de faire la guerre à la Grèce; et afin qu'il ne vînt jamais à l'oublier, il ordonna à un de ses officiers de lui dire à haute voix chaque jour, lorsqu'il prendrait son repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il arriva, dans l'incendie de Sardes, que le temple de Cybèle, la déesse du pays, fut consumé avec le reste

de la ville. Cet accident servit ensuite de prétexte aux Perses pour mettre le feu à tous les temples qu'ils trouvèrent dans la Grèce; et ils y furent aussi portés par un motif de religion que j'ai expliqué ailleurs.

Comme Aristagore, chef de la révolte, était lieutenant d'Hystiée à Milet, Darius crut que celui-ci pourrait bien avoir conduit toute cette trame; et il eut avec lui une explication, où il lui découvrit sa pensée, et les justes raisons qu'il avait de le soupçonner. Hystiée, qui était un rusé courtisan, et un maître habile dans l'art de dissimuler, parut surpris et affligé, et prenant un ton qui marquait en même temps et de la douleur et de l'indignation, « Quoi, seigneur, lui dit-« il, avez-vous donc pu concevoir un soupçon si inju-« rieux contre le plus fidèle et le plus affectionné de « vos serviteurs! Moi, exciter une révolte contre vous! « Hé! quel aurait été mon but? me manque-t-il ici « quelque chose? je tiens un des premiers rangs dans « votre cour; j'ai l'honneur d'assister à tous vos con-« seils, et je ressens tous les jours de nouvelles preuves « de votre bonté pour moi par les bienfaits dont vous « me comblez. » Il ajouta que la révolte d'Ionie ne venait que de son éloignement de ce pays-là; qu'on avait attendu son absence pour la faire éclater; que, s'il fût resté à Milet, ce complot n'aurait jamais eu lieu; et que le moyen le plus sûr de rétablir les affaires du roi, était de l'y envoyer pour apaiser ces troubles; qu'il lui promettait sur sa tête de lui livrer Aristagore, et s'engageait outre cela à lui rendre tributaire la grande île de Sardaigne[1]. Les meilleurs princes sont souvent trop

An. M. 3505
Av. J.C. 499.
Herod. l. 5, cap. 105-107.

[1] Cette île est bien éloignée de l'Ionie, et n'y a nul rapport. Je

crédules, et quand ils ont donné leur confiance à quelqu'un de leurs sujets, ils ont peine à la retirer, et ne se détrompent pas aisément. Darius, séduit par cet air de bonne foi avec lequel Hystiée lui parlait, le crut sur sa parole, et lui permit de retourner en Ionie, en lui enjoignant de revenir à sa cour quand il aurait exécuté ses promesses.

An. M. 3506
Av. J.C. 498.
Herod. l. 5, c. 103-104 et 108-122.

Cependant les révoltés, malgré la désertion des Athéniens, et l'échec considérable qu'ils avaient reçu en Ionie, ne perdirent point courage, et poussèrent toujours leur pointe. Leur flotte fit voile vers l'Hellespont et la Propontide, et réduisit Byzance et la plupart des autres villes grecques situées de ce côté-là. Après quoi les confédérés, retournant sur leurs pas, obligèrent les Cariens à se joindre à eux dans cette guerre, aussi-bien que ceux de Cypre. Les généraux persans, ayant partagé les troupes entre eux, marchèrent par trois différentes routes pour aller attaquer les rebelles, et les défirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué.

Id. lib. 6, c. 1-5.

Quand Hystiée fut arrivé à Sardes, son génie intrigant lui fit former un complot contre le gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perses. Mais ayant reconnu, par quelques discours qu'il eut avec Artapherne, que ce gouverneur n'ignorait pas la part qu'il avait eue à la révolte d'Ionie, il comprit qu'il n'y avait point de sûreté pour lui à rester plus long-temps à Sardes; et, s'étant retiré secrètement la nuit suivante, il passa dans l'île de Chio. De là il envoya une per-

ne sais si ce ne serait point une faute dans le texte d'Hérodote. = M. Larcher explique cette difficulté d'une manière satisfaisante (*Traduct.* t. IV, p. 366 et 367) — L.

sonne de confiance à Sardes avec des lettres pour ceux des Perses qu'il avait gagnés. Cette personne le trahit, et remit ses lettres à Artapherne, par où tout le complot fut découvert, tous ses complices mis à mort, et son projet absolument déconcerté. S'imaginant néanmoins qu'il pourrait encore exécuter quelques entreprises d'importance, s'il était une fois à la tête de la ligue ionienne, il fit quelques tentatives pour entrer à Milet, et y être admis par les citoyens, mais elles ne lui réussirent pas. Il fut donc obligé de retourner à Chio.

Là, comme on lui eut demandé pourquoi il avait si fortement pressé Aristagore de se révolter, et avait attiré ainsi de si grands malheurs à l'Ionie, il répondit que c'était parce que le roi avait résolu de transférer les Ioniens en Phénicie, et les Phéniciens en Ionie. C'était une pure supposition de sa part, et une imposture qu'il avait fabriquée, un semblable dessein n'étant jamais venu dans l'esprit de Darius. Cet artifice néanmoins servit merveilleusement, tant à le justifier dans l'esprit des Ioniens qu'à les animer à poursuivre la guerre avec vigueur; car, alarmés de cette transmigration, ils prirent une ferme résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité. Ibid. c. 3.

Artapherne et Otane, avec les autres généraux de Perse, voyant que Milet était le centre de la confédération ionienne, résolurent d'y conduire toutes leurs forces, comptant que, s'ils pouvaient emporter cette ville, toutes les autres tomberaient d'elles-mêmes. Les Ioniens, en ayant eu avis, convinrent dans leur assemblée générale, de ne point mettre d'armée en campagne, mais de fortifier Milet, et de la pourvoir, autant qu'il

An. M. 3507
Av. J.C. 497.
Herod. l. 6, cap. 6-10, et 31-33.

leur serait possible, de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un siége, et de rassembler toutes leurs forces pour combattre les Perses sur mer, leur habileté dans la marine leur faisant croire qu'ils auraient l'avantage dans un combat naval. Leur rendez-vous fut à Lade, petite île vis-à-vis de Milet, où ils se trouvèrent avec trois cent cinquante-trois vaisseaux. A la vue de cette flotte, les Perses, quoique plus forts de la moitié pour le nombre des vaisseaux, craignirent l'événement du combat, et l'évitèrent, jusqu'à ce que par le moyen de leurs émissaires ils eurent débauché la plus grande partie des confédérés, et les eurent engagés à se retirer : de sorte que, quand on en vint aux mains, ceux de Samos, de Lesbos, et plusieurs autres, firent voile pour retourner en leur pays; et la flotte confédérée ne se trouva forte que d'une centaine de vaisseaux. Aussi fut-elle bientôt accablée par le nombre, et presque absolument détruite. Ensuite la ville de Milet, ayant été assiégée, devint la proie des vainqueurs, qui la ruinèrent entièrement, ce qui arriva six ans après la révolte d'Aristagore. Toutes les villes, tant celles du continent que celles qui étaient sur le bord de la mer et dans les îles, rentrèrent bientôt après dans le devoir, soit volontairement, soit par force. On traita ceux qui firent quelque résistance comme on les en avait menacés. Les jeunes gens les mieux faits furent destinés à servir dans le palais du roi, toutes les filles furent envoyées en Perse : les villes, de même que les temples, furent réduites en cendre. Voilà ce que leur attira la révolte où ils furent entraînés par les desseins ambitieux d'Aristagore et d'Hystiée.

Herod. l. 6, cap. 29-30.

Ce dernier eut aussi sa part dans le malheur général.

Car, cette même année, ayant été pris par les Perses, il fut conduit à Sardes, où Artapherne le fit pendre[1] sur-le-champ, sans en demander la permission à Darius, de peur que l'affection de ce prince pour Hystiée ne le portât à lui accorder son pardon, et qu'il ne laissât en vie un dangereux ennemi, qui pourrait susciter de nouvelles affaires aux Perses. La suite fit voir que cette conjecture était bien fondée. Car, dès que la tête d'Hystiée eut été apportée à Darius, il témoigna beaucoup de mécontentement contre les auteurs de sa mort, et fit enterrer honorablement cette tête, comme les restes d'un homme à qui il avait des obligations infinies, dont le souvenir gravé profondément dans son esprit, n'avait pu être effacé par la grandeur des fautes qu'il avait commises depuis. Hystiée était de ces hommes inquiets, hardis, entreprenants, qui joignent à beaucoup de grandes qualités des vices encore plus grands; à qui tous moyens sont bons pour parvenir à leur but; qui regardent la justice, la probité, la bonne foi, comme des noms sans réalité; qui ne se font aucun scrupule d'employer le mensonge, la fourberie, la perfidie même et le parjure, quand tout cela peut leur être de quelque utilité; et qui ne comptent pour rien la ruine des peuples et de leur propre patrie, si elle est nécessaire à leur élévation. Il eut une fin digne de ses sentiments, et assez ordinaire à ces politiques irréligieux qui sacrifient tout à leur ambition, et qui ne connaissent d'autre règle ni presque d'autre dieu que leur intérêt et leur fortune.

[1] *Mettre en croix.* — L.

§ VII. *Expédition des armées de Darius contre la Grèce.*

An. M. 3510
Av. J. C. 494.
Herod. l. 6, cap. 43-45.

Darius, ayant rappelé tous ses autres généraux, dans la vingt-huitième année de son règne, envoya Mardonius, fils de Gobryas, jeune seigneur d'une illustre famille de Perse qui venait d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Grèce, et de le venger des Athéniens et des Érétriens pour l'incendie de Sardes. Le prince montrait peu de sagesse dans ce choix, où il préférait un jeune homme de faveur à ses plus vieux et plus expérimentés généraux, sur-tout dans une guerre très-difficile, dont le succès lui tenait fort à cœur, et qui intéressait infiniment la gloire de son règne. La qualité de gendre du roi pouvait augmenter son crédit, mais n'ajoutait rien à son mérite, et ne le rendait pas excellent général.

A son arrivée dans la Macédoine, où il était passé avec l'armée de terre après avoir traversé la Thrace, tout le pays, effrayé de sa puissance, se soumit. Mais sa flotte, ayant voulu doubler le mont Athos (nommé présentement Capo-Santo [1]), pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une si violente tempête,

[1] Les Grecs l'appellent Ἅγιον ὄρος et les marins, *Monte Santo*. Ce mot signifie également dans les deux langues *montagne Sainte*, dénomination que le mont *Athos* doit aux couvents qui s'y trouvent. Cette montagne est située à l'extrémité d'une presqu'île qui s'avance dans la mer, dans la direction du S.-E. D'après les dernières observations du capitaine Gauttier, son élévation au-dessus du niveau de la mer, est de 2063 mètres : c'est beaucoup plus qu'on ne l'avait pensé.

Cette hauteur est plus que suffisante pour expliquer ce que disent les Anciens du prolongement de l'ombre de la montagne jusqu'à la place publique de *Myrina*, dans l'île de *Lemnos*. — L.

que plus de trois cents vaisseaux, avec plus de vingt mille hommes, y périrent. Dans le même temps, l'armée de terre reçut un échec non moins considérable. Car, comme elle campait dans un lieu mal sûr, les Thraces tombèrent de nuit sur le camp des Perses, en firent un grand carnage, et blessèrent Mardonius lui-même. Tous ces mauvais succès l'obligèrent bientôt après de retourner en Asie avec la honte et la douleur d'avoir mal réussi dans cette expédition tant par terre que par mer.

Darius, s'apercevant trop tard que la jeunesse et le peu d'expérience de Mardonius étaient la cause de l'échec qu'avaient reçu ses troupes, le rappela, et mit dans la suite à sa place deux autres généraux, Datis, Mède de nation, et Artapherne, fils d'Artapherne son frère, qui avait été gouverneur de Sardes. Ce prince songeait sérieusement à mettre en exécution le grand dessein qu'il roulait depuis long-temps dans son esprit; c'était d'attaquer la Grèce avec toutes ses forces, et sur-tout de tirer une illustre vengeance des Athéniens et de ceux d'Érétrie, dont l'entreprise contre Sardes lui était toujours présente.

I. *État d'Athènes. Caractères de Miltiade, de Thémistocle et d'Aristide.*

Il faut nous rappeler dans l'esprit l'état où était pour-lors Athènes, qui seule soutint le premier choc des Perses à Marathon, et nous former par avance quelque idée des grands hommes qui eurent part à cette célèbre victoire.

Athènes, délivrée tout récemment du joug de la servitude, qu'elle s'était vue contrainte de porter pendant

plus de trente ans sous Pisistrate et sous ses enfants, goûtait en paix les avantages de la liberté, dont cette longue privation n'avait servi qu'à lui faire mieux sentir et le prix et la douceur. Lacédémone, qui dominait pour-lors dans la Grèce, et qui d'abord avait beaucoup contribué à cet heureux changement, sembla dans la suite s'en repentir, et, jalouse du tranquille repos qu'elle-même avait procuré à ses voisins, elle entreprit de le troubler en essayant de faire remonter sur le trône Hippias, fils de Pisistrate. Ses efforts furent inutiles, et ne servirent qu'à marquer sa mauvaise volonté, et la douleur qu'elle avait de voir qu'Athènes voulût se maintenir dans l'indépendance, même à son égard. Hippias eut recours aux Perses. Artapherne, gouverneur de Sardes, fit dire aux Athéniens, comme nous l'avons rapporté ci-dessus, qu'ils eussent à le rétablir dans son autorité, s'ils ne voulaient s'attirer sur les bras toute la puissance de Darius. Cette seconde tentative n'ayant pas mieux réussi que la première, Hippias attendit une occasion plus favorable. Nous verrons bientôt qu'il servit de guide et de conducteur aux généraux que le roi de Perse envoya contre la Grèce.

Herod. l. 6, cap. 34-41. Corn. Nep. in Milt. c. 1-3.

Athènes, depuis le recouvrement de sa liberté, était tout autre que sous les tyrans, et montrait un courage tout nouveau. Parmi ses citoyens, Miltiade fut celui qui se distingua le plus dans la guerre contre les Perses dont nous allons parler. Il était fils de Cimon, illustre Athénien. Celui-ci avait un frère, de mère, non de père, nommé aussi Miltiade, d'une maison fort noble et fort ancienne, originaire d'Égine, qui avait été reçu depuis peu au nombre des citoyens d'Athènes. Il y était

fort puissant du temps même de Pisistrate : mais comme il souffrait avec peine son pouvoir despotique, il accepta avec joie l'offre qu'on lui fit d'aller s'établir avec une colonie dans la Chersonèse de Thrace, où il était appelé par les Dolonces, habitants du pays, pour être leur roi, ou, comme on parlait pour-lors, leur tyran. Étant mort sans enfants, il laissa la souveraineté à Stésagore son neveu, fils aîné de son frère Cimon : et celui-ci étant mort aussi sans postérité, les fils de Pisistrate, qui gouvernaient alors la ville d'Athènes, avaient envoyé dans ce pays-là, pour lui succéder, Miltiade son frère, qui est celui dont nous parlons ici. Il y arriva et s'y établit l'année même que Darius entreprit la guerre contre les Scythes. Il accompagna ce prince avec quelques vaisseaux jusqu'au Danube ; et ce fut lui qui conseilla aux Ioniens de rompre le pont, et de se retirer sans attendre Darius. Pendant son séjour dans la Chersonèse, il épousa Hégésipyle[1], fille d'Olore, un roi de Thrace du voisinage, de laquelle il eut Cimon, ce fameux général des Athéniens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Miltiade ayant renoncé, pour plusieurs raisons, à son établissement dans la Thrace, s'embarqua avec tout ce qu'il avait sur cinq vaisseaux, et fit voile vers Athènes. Il s'y établit de nouveau, et y acquit une grande réputation.

Dans le même temps, deux autres citoyens, plus jeunes que Miltiade, commençaient à se faire connaître à Athènes, savoir, Aristide et Thémistocle. Plutarque observe que le premier s'était formé sur le modèle de Plut. in Arist. p. 319-320 ;

[1] Après la mort de Miltiade, cette princesse eut d'un second mari un fils appelé Olore, du nom de son grand-père, qui fut père de Thucydide l'historien. (HEROD. ib. [c. 39].)

et in Themist. p. 112-113. An seni sit ger. resp. p. 790-791.

Clisthène, l'un des plus grands hommes de son temps, et zélé défenseur de la liberté, qui avait beaucoup contribué à la rétablir à Athènes, en chassant de cette ville les Pisistratides. C'était une salutaire coutume établie chez les Anciens, et qu'il serait à souhaiter qui le fût aussi parmi nous, que les jeunes gens qui aspiraient aux charges [1] s'attachassent particulièrement aux vieillards qui s'y étaient le plus distingués, et qu'ils apprissent par leurs conversations, et encore plus par leurs exemples, l'art de se bien conduire eux-mêmes, et de gouverner sagement les autres. C'est ainsi, dit Plutarque, qu'Aristide s'attacha à Clisthène, Cimon à Aristide; et il en rapporte plusieurs autres, parmi lesquels il met Polybe, dont nous avons parlé si souvent, qui se rendit le disciple assidu et l'imitateur fidèle du célèbre Philopémen.

Thémistocle et Aristide étaient d'un caractère très-différent, mais ils rendirent tous deux de grands services à la république. Thémistocle, qui penchait naturellement vers le gouvernement populaire, ne négligea rien pour se rendre agréable au peuple et pour se faire des amis, se montrant affable à tous, complaisant, toujours prêt à rendre service aux citoyens, qu'il connaissait

Cic. de senect. n. 21. Plut. an seni sit gerenda resp. p. 806-807.

tous par leurs noms, et n'était pas fort délicat sur les moyens qu'il employait pour leur faire plaisir. Aussi, quelqu'un lui disant qu'il gouvernerait parfaitement s'il conservait l'égalité parmi les citoyens, et qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre : « A Dieu ne « plaise, répondit-il, que je sois jamais assis sur un « tribunal où mes amis n'aient pas plus de crédit et de « faveur que les étrangers! » Cléon, qui parut quelque

[1] « Discere a peritis, sequi optimos. » (Tacit. *in Agric.*)

temps après à Athènes, garda une conduite tout opposée, mais qui n'était pas exempte de blâme. En entrant dans le maniement des affaires publiques, il assembla tous ses amis, et leur déclara que dès ce moment il renonçait à leur amitié, parce qu'elle pouvait être pour lui une occasion de manquer à son devoir et de commettre des injustices. C'était leur faire peu d'honneur, et juger d'eux peu favorablement. Mais, dit Plutarque, ce n'est pas à ses amis, mais à ses passions qu'il devait renoncer.

Aristide sut garder un sage tempérament entre ces deux excès vicieux. Porté pour l'aristocratie, à l'exemple de Lycurgue, dont il était grand admirateur, il marcha pour ainsi dire seul, ne cherchant point à plaire à ses amis aux dépens de la justice, toujours prêt néanmoins à leur rendre service quand il le pouvait justement. Il évitait avec grand soin d'employer la recommandation de ses amis pour arriver aux charges, craignant que ce ne fût pour lui un engagement dangereux, et pour eux un prétexte plausible d'exiger de lui les mêmes services en pareille occasion. Il avait coutume de dire que le véritable citoyen, l'homme de bien ne devait faire consister son crédit et son pouvoir qu'à pratiquer lui-même en toute occasion et à conseiller aux autres ce qui était honnête et juste.

Avec cette contrariété d'humeurs et de principes, il n'est pas étonnant que, pendant tout le temps de leur administration, il y ait eu une opposition continuelle entre eux. Thémistocle, qui était hardi et entreprenant, trouvait presque toujours à sa rencontre Aristide, qui se croyait obligé de s'opposer à ses desseins, quelquefois même lorsqu'ils étaient justes et utiles, pour l'empêcher de prendre un ascendant et une auto-

rité qui serait devenue pernicieuse à la république. Un jour qu'il l'emporta sur Thémistocle, qui avait proposé une chose fort avantageuse, il ne put se retenir en sortant de l'assemblée, et dit tout haut « qu'il n'y avait « de salut pour les Athéniens qu'à les jeter tous deux « dans le barathre : » c'était le lieu où l'on jetait les coupables condamnés à mort [1]. Mais l'intérêt commun les réunissait ; et quand ils étaient près de partir pour une campagne, ou pour quelque autre expédition, ils convenaient ensemble de déposer, au sortir de la ville, leurs dissensions, avec liberté de les reprendre à leur retour, s'ils le jugeaient à propos.

Plut. Apophtheg. pag. 186. [in Aristid. pag. 320.]

La passion dominante de Thémistocle était l'ambition et l'amour de la gloire, qui parut en lui dès ses plus tendres années. Après la bataille de Marathon, dont nous parlerons bientôt, comme on célébrait partout la valeur et la conduite de Miltiade, qui l'avait gagnée, on le voyait le plus souvent renfermé en lui-même tout pensif. Il passait les nuits entières sans fermer l'œil ; il ne se trouvait plus aux festins publics, comme il avait coutume ; et lorsque ses amis, étonnés de ce changement, lui en demandaient la raison, il leur répondait que *les trophées de Miltiade ne lui laissaient point de repos*. Ils furent pour lui comme une espèce d'aiguillon qui le piquait et l'animait sans cesse. Dès-lors la passion des armes saisit Thémistocle, et s'empara entièrement de lui.

[Plutarch. in Themist. p. 113.]

Pour Aristide, l'amour du bien public était le grand mobile de toutes ses actions. On admirait sur-tout en

[1] Le barathre était une fosse en forme de puits, dans laquelle on précipitait les condamnés : ils y étaient mis en pièces, en roulant, par les crochets placés les uns plus haut, les autres plus bas, dont on avait garni les parois de cette fosse (Schol. Aristoph. *ad. Plut.* v. 431). — L.

lui la constance et la fermeté dans les changements imprévus auxquels sont exposés ceux qui se mêlent du gouvernement, ne se laissant ni élever par les honneurs qu'on lui rendait, ni abattre par les mépris et les refus qu'il avait quelquefois à essuyer. Il conservait en tout sa tranquillité et sa douceur ordinaires, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie, et la servir avec un parfait désintéressement, encore plus du côté de la gloire que de celui des richesses. L'estime générale qu'on faisait de la droiture de ses intentions, de la pureté de son zèle pour les intérêts de l'état, et de la sincérité de sa vertu, parut un jour où l'on jouait une pièce d'Eschyle; car l'acteur ayant récité ce vers qui contenait l'éloge d'Amphiaraüs, *il ne veut point paraître homme de bien et juste, mais l'être effectivement*[1], tout le monde jeta les yeux sur Aristide, et lui en fit l'application.

Ce qu'on raconte de lui à l'occasion d'une charge qu'il exerça est tout-à-fait remarquable. Il ne fut pas plus tôt élu trésorier-général de la republique, qu'il fit voir que ceux qui l'avaient précédé dans cette charge avaient pillé de grosses sommes, et sur-tout Thémistocle; car celui-ci, avec tout son mérite, n'était pas sans reproche de ce côté-là. C'est pourquoi, lorsque Aristide voulut rendre ses comptes, Thémistocle fit une grosse brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, et vint à bout de le faire condamner; mais, les principaux de la ville et les plus gens de bien s'étant élevés contre un jugement si inique, non-seulement l'amende lui fut remise, mais on le nomma encore trésorier pour l'année suivante. Alors il

[1] Οὐ δοκεῖν ἄριστος, ἀλλ' εἶναι θέλει. (ÆSCHYL. *Sept. contr. Thebas*, v. 577). — L.

fit semblant de se repentir de sa première administration. Se montrant donc plus traitable et plus facile, il trouva le secret de plaire à tous ceux qui pillaient la république : car il ne les reprenait point, et n'épluchait point exactement leurs comptes; de sorte que tous ces pillards, engraissés de vols et de rapines, comblaient de louanges Aristide. Il lui était facile, comme on voit, de s'enrichir dans un poste comme celui-là, qui semble presque y inviter par les occasions qu'il en présente, sur-tout avec des officiers qui, ne songeant de leur côté qu'à piller, étaient tous préparés à dissimuler les vols de leur trésorier, à charge de retour.

Ils firent donc eux-mêmes des brigues auprès du peuple pour le faire continuer une troisième année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme tous les suffrages se réunissaient pour le nommer, Aristide, se levant, fit une forte réprimande aux Athéniens : « Quoi! leur dit-il, quand j'ai administré vos finances avec toute la fidélité et toute la vigilance d'un homme de bien, j'ai essuyé de votre part « les traitements les plus durs et les plus humiliants; et « aujourd'hui que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable et le meilleur des citoyens! Je vous déclare donc que j'ai plus « de honte de l'honneur que vous me faites en ce jour, « que je n'en eus l'an passé de la condamnation que « vous prononçâtes contre moi; et je vois avec douleur « qu'il est plus glorieux ici d'user de complaisance envers les méchants, que de ménager et de conserver « les biens de la république. » Par ce discours, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, et s'acquit l'estime de tous les gens de bien.

Tel était le caractère de ces deux illustres Athéniens, qui commencèrent à faire connaître toute l'étendue de leur mérite dans le temps sur-tout que Darius attaqua la Grèce.

2. *Darius envoie des hérauts dans la Grèce pour sonder les peuples, et pour demander qu'ils se soumettent.*

Ce prince, avant que de s'engager entièrement dans cette entreprise, jugea à propos de sonder les Grecs, et de savoir quelle était la disposition de ces différents peuples à son égard. Dans cette vue, il envoya des hérauts par toute la Grèce pour demander en son nom la terre et l'eau : c'était la manière dont les Perses avaient coutume d'exiger la soumission de ceux qu'ils voulaient assujettir. A l'arrivée de ces hérauts, plusieurs villes de la Grèce, redoutant la puissance des Perses, firent ce qui leur était commandé. De ce nombre furent les habitants d'Égine, petite île située vis-à-vis et tout près d'Athènes. Cette conduite des Éginètes fut regardée comme une trahison publique. Les Lacédémoniens, à la prière de ceux d'Athènes, y envoyèrent Cléomène, l'un des deux rois de Sparte, pour se saisir des coupables. Les Éginètes refusèrent de lui obéir, apportant pour prétexte de ce refus, de ce qu'il ne venait point avec son collègue : c'était Démarate, l'autre roi, qui leur avait lui-même suggéré ce moyen. Aussitôt que Cléomène fut de retour à Sparte, pour se venger de cet affront il entreprit de chasser du trône Démarate, comme n'étant point de la famille royale; et il y réussit par le secours de la prêtresse de Delphes, qu'il suborna pour rendre une réponse favorable à ses desseins. Dé-

An. M. 3511
Av. J.C. 493.
Herod. l. 6, cap. 49-86.

5.

marate, ne pouvant souffrir une injure si ignominieuse, se bannit lui-même de sa patrie, et se retira vers Darius, qui le reçut à bras ouverts, et lui fit un établissement considérable dans la Perse. On lui donna pour successeur Leutychide. Il se joignit à son collègue, et s'étant rendus tous deux de concert à Égine, ils en enlevèrent dix des plus puissants citoyens, qu'ils confièrent à la garde des Athéniens, leurs ennemis déclarés. Cléomène étant mort quelque temps après, et la fraude qu'il avait faite à Delphes ayant été découverte, les Lacédémoniens voulurent obliger ceux d'Athènes à rendre les Éginètes; mais ils le refusèrent.

Herod. l. 7, c. 133-136.

Les hérauts qui allèrent à Sparte et à Athènes n'y furent pas reçus aussi favorablement que ceux qui avaient été envoyés dans les autres villes. L'un fut jeté dans un puits, et l'autre dans une fosse profonde[1], avec ordre de prendre de là de l'eau et de la terre[2]. Je serais moins étonné de ce traitement indigne, s'il ne s'agissait que d'Athènes : c'est une suite et un effet du gouvernement populaire, brusque, impétueux, violent, où rarement la raison est écoutée, et où l'on n'agit que par passion. Je ne reconnais point ici l'équité et la gravité spartaine. Ils pouvaient refuser ce qu'on leur demandait : mais traiter ainsi des officiers publics, c'était violer ouvertement le droit des gens. Si l'on en croit les historiens, ce crime ne demeura pas impuni. Talthybius, héraut d'Agamemnon, était honoré à Sparte comme un dieu, et y avait un temple. Il vengea l'in-

Pausan. in Lacon. p. 182-183.

1 Hérodote dit, *dans le barathre*. Voyez plus haut, p. 64. — L.

2 Il semblerait, d'après ces mots *l'un, l'autre*, que Darius n'avait envoyé que deux *hérauts*, l'un à Sparte, l'autre à Athènes : mais Hérodote parle de *plusieurs* hérauts envoyés dans chacune de ces deux villes. C'est une remarque de l'abbé Bellanger (*Essais de critique*, p. 61). — L.

jure faite aux hérauts du roi des Perses, et fit sentir sa colère aux Lacédémoniens par plusieurs accidents funestes. Ceux-ci, pour l'apaiser, et pour expier leur faute, envoyèrent dans la suite en Perse plusieurs de leurs principaux citoyens, qui s'exposèrent volontairement à la mort pour leur patrie. On les livra entre les mains de Xerxès; mais ce prince les renvoya sans leur avoir fait souffrir aucun mal. Pour les Athéniens, Talthybius fit tomber sa colère sur la famille de Miltiade, qui avait eu part au mauvais traitement fait aux hérauts de Darius.

3. *Défaite des Perses à Marathon par Miltiade. Triste fin de ce général.*

Darius fit partir avec empressement Datis et Artapherne, qu'il avait nommés pour généraux à la place de Mardonius. Leurs ordres portaient de mettre au pillage Érétrie et Athènes, d'en brûler toutes les maisons et tous les temples, d'en faire prisonniers tous les habitants, et de les lui envoyer; et pour cet effet ils s'étaient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flotte de cinq ou six cents vaisseaux [1], et une armée de cinq cent mille hommes [2]. Après s'être rendus maîtres sans peine des îles de la mer Égée, ils firent route vers Érétrie, ville de l'Eubée, qu'ils emportèrent, après un siége de sept jours, par la trahison de quelques-uns des principaux habitants, la réduisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux

An. M. 3514
Av. J. C. 490.
Herod. l. 6, c. 94-100.

Plut. in Moral. pag. 829.

[1] Hérodote dit 600 trirèmes (VI. § 95). — L.

[2] C'est Platon, dans le Ménexène, qui porte les forces des Perses à 500,000 hommes, sans doute en y comprenant les matelots et les esclaves à la suite de l'armée. — L.

Herod. l. 6, cap. 119. qu'ils y trouvèrent, et les envoyèrent en Perse. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, et leur donna pour habitation un village du pays de Cissie, qui n'était qu'à une journée de Suse, où Apollone de Tyane trouva encore de leurs descendants six cents ans après.

Philost. [vit. Apoll. Tyan.] lib. 1, c. 17.

Après l'expédition d'Érétrie, les Perses s'avancèrent vers l'Attique. Hippias les conduisit à Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Ils firent savoir à Athènes le sort d'Érétrie, et comment aucun de ses citoyens ne leur avait échappé, espérant que cette nouvelle obligerait la ville de se rendre sur-le-champ. Les Athéniens avaient envoyé à Lacédémone demander du secours contre l'ennemi commun, qui leur fut accordé promptement et sans délibérer, mais qui ne put partir que quelques jours après, à cause d'une coutume ancienne et d'une maxime superstitieuse de religion, qui ne leur permettait de se mettre en marche qu'après la pleine lune. Aucun des autres alliés ne se mit en état de les secourir, tant l'armée formidable des Perses avait répandu par-tout la terreur. Il n'y eut que ceux de Platée qui leur amenèrent mille soldats. On fut obligé à Athènes, dans cette extrémité, de faire prendre les armes aux esclaves, ce qui ne s'était point encore pratiqué jusque-là.

Herod. l. 6, c. 102-120. Corn. Nep. in Milt. cap. 4-6. Justin. l. 2, cap. 3. Plut. in Arist. p. 321.

L'armée des Perses, commandée par Datis, était de cent mille hommes d'infanterie, et de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montait en tout qu'à dix mille hommes. Elle était conduite par dix chefs, dont Miltiade était le premier, qui devaient commander successivement l'un après l'autre, chacun leur jour. Il y eut une grande dispute parmi les chefs pour savoir s'il fallait hasarder le combat ou attendre l'ennemi

[Pausan. Attic. c. 32.]

dans la ville. Ce dernier avis l'emportait de beaucoup, et paraissait fort raisonnable. Quelle apparence en effet d'aller avec une petite poignée de soldats à la rencontre d'une armée aussi nombreuse que celle des Perses? Miltiade se déclara pourtant pour l'avis contraire, et fit voir que l'unique moyen de relever le courage de leurs troupes, et de jeter la terreur parmi celles des ennemis, était de s'avancer vers elles avec un air de confiance et d'intrépidité. Aristide appuya fortement cet avis et y fit revenir quelques autres, en sorte que les suffrages se trouvèrent également partagés. Miltiade alors s'adressa à Callimaque, qui était polémarque[1], et avait droit de suffrage comme les dix chefs. Il lui représenta avec vivacité que le sort de la patrie était entre ses mains, que son suffrage allait décider si Athènes serait libre ou esclave, et qu'un mot sorti de sa bouche l'égalerait à Harmodius et Aristogiton, auteurs de la liberté dont jouissaient les Athéniens. Il le prononça ce mot, et se joignit au parti de Miltiade. Ainsi la bataille fut résolue.

Aristide, faisant réflexion qu'un commandement qui change tous les jours est nécessairement faible, inégal, peu suivi, contraire souvent à lui-même, et ne peut avoir ni projet, ni exécution uniformes, crut que le danger était trop grand et trop pressant pour s'exposer à tous ces inconvénients. Afin de les prévenir, il jugea nécessaire de réunir tout le pouvoir dans un seul; et pour y porter ses collègues, il en donna l'exemple le

[1] Le *polémarque*, à Athènes, était un officier, un magistrat considérable, employé également à commander dans les troupes et à rendre la justice. Il en sera parlé ailleurs. = C'était le troisième des neuf archontes. — L.

premier. Ainsi, quand le jour d'Aristide fut venu, il remit le commandement à Miltiade, comme plus habile et plus expérimenté que lui. Les autres en firent autant, l'amour du bien public étouffant en eux tout sentiment de jalousie, et l'on vit en ce jour qu'il est presque aussi glorieux de reconnaître le mérite dans les autres que de l'avoir soi-même. Miltiade cependant crut devoir attendre que son tour fût arrivé. Pour-lors, en habile capitaine, il songea à regagner par l'avantage du poste ce qui lui manquait du côté du nombre. Il rangea son armée au pied d'une montagne, afin que l'ennemi ne pût l'envelopper et la prendre par les derrières. Il fit jeter sur les deux côtés de grands arbres qu'il avait fait couper exprès, afin de couvrir ses flancs, et de rendre inutile la cavalerie des Perses. Datis, leur chef, sentit bien que le lieu ne lui était pas favorable; mais comptant sur le nombre de ses troupes, infiniment supérieur à celui des ennemis, et d'ailleurs ne voulant pas attendre que le renfort des Lacédémoniens fût arrivé, il accepta le combat. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Dès qu'on eut donné le signal, ils coururent de toutes leurs forces contre l'ennemi. Les Perses regardaient cette première démarche comme une folie pour des gens qui étaient en si petit nombre, et absolument destitués de cavalerie et d'archers; mais ils furent bientôt détrompés. Hérodote remarque que c'est ici la première fois que les Grecs allèrent ainsi au combat en courant; ce qui peut paraître étonnant. En effet, n'était-il pas à craindre que la première impétuosité et la force de ces troupes ne fussent émoussées et affaiblies par cette course, et que les soldats, ayant rompu leurs rangs, n'arrivassent

tout hors d'haleine, épuisés et en désordre, vers un ennemi qui, les attendant de pied ferme et sans branler, devait, ce semble, être plus en état de soutenir avantageusement leur choc? C'est ce qui engagea Pompée, dans la bataille de Pharsale, à tenir ses troupes immobiles, et à leur défendre de faire aucun mouvement jusqu'à ce que l'ennemi vînt les attaquer; mais César [1] blâme sa conduite. La raison qu'il en apporte, c'est que l'impétuosité de la course remplit d'un certain enthousiasme et d'une fureur martiale l'ame des combattants, qu'elle donne plus de force et de roideur aux coups qu'ils portent, et qu'elle enflamme le courage, qui est, si l'on peut parler ainsi, soufflé et animé par le mouvement rapide de tant de milliers d'hommes, comme la flamme par le vent. Je laisse aux gens du métier à décider entre ces deux grands capitaines, et je reviens à mon sujet.

Cæs. in bello civil. lib. 3. [§ 92.]

Plut. in Pomp. p. 656. et in Cæs. pag. 729.

Le combat fut rude et opiniâtre. Miltiade avait extrêmement fortifié ses deux ailes, mais avait laissé le corps de bataille plus faible et plus dégarni; et la raison en paraît assez claire. N'ayant que dix mille hommes à opposer à une si grande multitude d'ennemis, il ne pouvait ni faire un grand front, ni donner à ses troupes une égale profondeur. Il fallait donc

[1] « Quod nobis quidem nullâ ratione factum a Pompeio videtur: propterea quod est quædam incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quæ studio pugnæ incenditur. Hanc non reprimere, sed augere imperatores debent. » (Cæsar.)

Καῖσαρ δὲ καὶ περὶ τοῦτο διαμαρτεῖν φησὶ τὸν Πομπήϊον, ἀγνοήσαντα τὴν μετὰ δρόμου καὶ φοβερὰν ἐν ἀρχῇ γενομένην σύῤῥαξιν, ὡς ἔντε ταῖς πληγαῖς βίαν προςίθησι, καὶ συνεκκαίει τὸν θύμον ἐκ πάντων ἀναῤῥιπιζόμενον. (Plut. *in Cæsar.* l. I. [§ 44].)

= Appien rapporte la même chose d'après les lettres de César, dont il extrait un fragment (*Bell. civil.* II. § 79, ed. Schweigh). — L.

opter; et il crut que la victoire ne pouvait venir que des efforts qu'il ferait aux deux ailes pour enfoncer et dissiper les deux ailes des Perses, bien persuadé que, quand ses deux ailes seraient victorieuses, elles prendraient en flanc le corps de bataille des ennemis, et achèveraient la victoire sans grand obstacle. C'est le même plan qu'Annibal se proposa à la bataille de Cannes, qui lui réussit si parfaitement, et qui ne peut guère manquer de réussir. Les Barbares attaquèrent donc le corps de bataille des Grecs, et donnèrent surtout de ce côté-là. Ils avaient en tête Aristide et Thémistocle, qui les soutinrent long-temps avec un courage intrépide, mais qui furent enfin obligés de plier. Dans ce moment survinrent les deux ailes victorieuses, qui avaient défait et mis en fuite celles des Perses. Ce fut fort à propos pour le corps de bataille, qui commençait à se rompre, et était accablé par le nombre des combattants; alors la déroute des Perses fut entière. Ils prirent tous la fuite, non vers leur camp, mais vers leurs vaisseaux, pour s'y sauver. Les Athéniens les y poursuivirent, et mirent le feu à plusieurs de leurs vaisseaux. C'est dans cette occasion que Cynégire, frère du poëte Eschyle, qui se tenait à un vaisseau pour y entrer avec les fuyards [1], ayant eu la main droite coupée, tomba dans la mer et y périt. Les Athéniens se rendirent maîtres de sept vaisseaux. Il périt de leur côté,

[1] Justin ajoute que Cynégire, ayant eu d'abord la main droite, puis la gauche, coupées à coups de hache, il s'attacha encore au vaisseau avec les dents sans vouloir quitter prise; tant il était acharné contre l'ennemi. Récit purement fabuleux, et sans aucune apparence de vrai.

= Le récit de la bataille de Marathon donné par Justin est, presque en tous points, un roman absurde. — L.

dans le combat, près de deux cents hommes, et du côté des Perses plus de six mille, sans compter ceux qui tombèrent dans la mer en fuyant, ou qui furent consumés par le feu qu'on mit aux vaisseaux.

Hippias fut tué dans le combat. Cet ingrat et perfide citoyen, pour recouvrer l'injuste domination que Pisistrate, son père, avait usurpée sur les Athéniens, avait eu la lâcheté de se rendre servilement le courtisan d'un roi barbare, et d'implorer son secours contre ses propres citoyens. Animé de haine et de vengeance, il lui avait suggéré tous les moyens qu'il avait pu imaginer pour mettre sa patrie dans les fers; et lui-même s'était mis à la tête de ses ennemis pour réduire en cendres la ville qui lui avait donné le jour, et à qui il ne pouvait reprocher de crimes que celui de ne vouloir point le reconnaître pour son tyran. Une mort honteuse, qui devait être suivie de l'exécration de tous les siècles, fut la juste récompense d'une si noire perfidie.

Aussitôt après la bataille, un soldat athénien, encore tout fumant du sang des ennemis, se détacha de l'armée et courut de toutes ses forces à Athènes pour porter à ses concitoyens l'heureuse nouvelle de la victoire. Quand il fut arrivé à la maison des magistrats, il ne leur dit que deux mots [1], *réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs*, et tomba mort à leurs pieds. Plut. de glor. Atheniens. pag. 347.

Les Perses avaient tellement compté sur la victoire, qu'ils avaient apporté du marbre à Marathon pour y ériger un trophée. Les Grecs se saisirent de ce marbre, et en firent faire par Phidias une statue à la déesse Pausan. l. 1, pag. 62.

[1] Χαίρετε, χαίρομεν. Je n'ai pu rendre en français la vivacité du grec. — En latin on en approcherait davantage : *Salvete, salvi sumus.* — L.

Némésis [1], qui avait un temple près du lieu où se donna le combat.

La flotte persane, au lieu de prendre le chemin des îles pour regagner l'Asie, doubla le cap de Sunium, dans le dessein de surprendre Athènes avant que les Athéniens pussent y être arrivés pour la secourir. Mais ceux-ci marchèrent au secours de leur patrie avec neuf tribus, et ils firent tant de diligence, qu'ils arrivèrent le jour même. De Marathon à Athènes il y a environ quarante milles, c'est-à-dire plus de quinze lieues [2]. C'était beaucoup pour une armée qui avait essuyé la fatigue d'un long et rude combat. Ainsi le dessein des Perses avorta.

Aristide, laissé seul à Marathon avec sa tribu pour garder les prisonniers et le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avait de lui; car l'or et l'argent étant semés çà et là dans le camp ennemi, et toutes les tentes, aussi-bien que toutes les galères qu'on avait prises, étant pleines d'habits et de meubles magnifiques, et de toutes sortes de richesses sans nombre, non-seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent.

Dès que le jour de la pleine lune fut passé, les Lacédémoniens se mirent en chemin avec deux mille hommes, et, ayant fait toute la diligence possible, ils arrivèrent dans l'Attique après une marche forcée de
Isocrat. in panegyr. pag. 113. trois jours, où ils firent 1200 stades de chemin, c'est-à-dire 70 lieues [3]. La bataille avait été donnée la veille.

[1] C'était la déesse chargée de venger les injustices.

[2] La distance au juste n'est que de 17 milles géographiques, ou environ 6 lieues, en comptant un huitième pour les détours. — L.

[3] 1200 stades grecs ou olympiques ne font que 40 lieues. — L.

Ils ne laissèrent pas d'aller jusqu'à Marathon, dont ils virent les campagnes couvertes de corps morts et de richesses. Après avoir félicité les Athéniens sur l'heureux succès de la bataille, ils retournèrent dans leur pays.

Une vaine et ridicule superstition les empêcha d'avoir part à l'action la plus glorieuse dont il soit parlé dans l'histoire; car il est presque sans exemple qu'une petite poignée de gens, comme étaient les Athéniens, non-seulement ait tenu tête à une armée aussi nombreuse que celle des Perses, mais l'ait entièrement dissipée et mise en fuite. On est étonné de voir une puissance si formidable venir échouer contre une petite ville, et l'on est presque tenté de refuser sa croyance à un événement qui paraît si peu vraisemblable, et qui est cependant très-certain. Cette bataille seule fait voir ce que peut l'habileté d'un général qui sait prendre ses avantages, l'intrépidité de soldats qui ne craignent point la mort, le zèle pour la patrie, l'amour de la liberté, la haine et la détestation de l'esclavage et de la tyrannie, sentiments naturels aux Athéniens, mais dont la vivacité était sans doute beaucoup augmentée en eux par la présence seule d'Hippias, qu'ils redoutaient d'avoir de nouveau pour maître après tout ce qui s'était passé.

[Herod. l. 1, § 120.]

Platon, en plus d'un endroit, prend à tâche de relever la journée de Marathon, et il veut qu'on la regarde comme la source et la première cause de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet, c'est elle qui ôta à la puissance persane cette terreur qui la rendait si formidable, et qui faisait tout plier devant elle; qui apprit aux Grecs à connaître leurs forces, et à ne pas trembler devant un ennemi qui n'avait de terrible que le nom; qui leur fit comprendre que la vic-

In Menex. p. 239-240. Et lib. 3, de leg. p. 698-699.

toire ne dépend point du nombre, mais du courage des troupes; qui mit dans tout son jour la gloire qu'il y a à sacrifier sa vie pour le salut de la patrie et pour la conservation de la liberté; qui les remplit enfin, pendant toute la suite des siècles, d'une noble émulation et d'un vif desir d'imiter leurs ancêtres, et de ne point dégénérer de leur vertu : car, dans toutes les occasions importantes, on leur remettait devant les yeux Miltiade et sa troupe invincible, c'est-à-dire une petite armée de héros, dont le courage intrépide avait fait tant d'honneur à Athènes.

Pausan. in Attic. p. 60 et 61.

On rendit aux morts sur-le-champ tout l'honneur qui leur était dû. On leur érigea à tous, dans le lieu même où la bataille s'était donnée, d'illustres monuments, où leurs noms, et celui de leurs tribus, étaient marqués. On en construisit trois séparément, l'un pour les Athéniens, l'autre pour les Platéens, et un troisième pour les esclaves qu'on avait armés dans cette occasion. Dans la suite, on y ajouta le tombeau de Miltiade.

Corn. Nep. in Milt. cap. 61.

Je ne dois pas omettre ici la réflexion de Cornélius Népos, l'historien, sur ce que firent les Athéniens pour honorer la mémoire de leur général. Autrefois, dit-il, en parlant des Romains, nos ancêtres récompensaient la vertu par des marques de distinction peu fastueuses, mais qu'ils accordaient rarement, et qui, par cette raison-là même, étaient d'un grand prix, au lieu que, maintenant qu'elles sont prodiguées, on n'en fait nul cas. Il en a été ainsi, ajoute-t-il, parmi les Athéniens : tout l'honneur qu'on rendit à Miltiade, le libérateur d'Athènes et de toute la Grèce, fut que, dans le tableau où les Athéniens firent peindre la bataille de Marathon, on le représenta à la tête des dix chefs, exhortant les

soldats, et leur donnant l'exemple. Mais ce même peuple, dans les siècles postérieurs, devenu plus puissant, et corrompu par les flatteries de ses orateurs, décerna trois cents statues à Démétrius de Phalère.

Plutarque fait la même réflexion, et il remarque sagement que [1] l'honneur qu'on rend aux grands hommes ne doit pas être regardé comme la récompense de leurs belles actions, mais simplement comme la marque de l'estime qu'on en fait, dont on veut par-là perpétuer le souvenir. Ce n'est donc pas la richesse ni la magnificence des monuments publics qui en fait le prix, ni qui les rend durables, mais la sincère reconnaissance de ceux qui les érigent. Les trois cents statues de Démétrius de Phalère furent toutes renversées de son vivant même, et le tableau où le courage de Miltiade était représenté subsista plusieurs siècles après lui. In. præc. de rep. ger. pag. 820.

Ce tableau était placé à Athènes dans une galerie qui était ornée et enrichie de différentes peintures, toutes excellentes, et de la main des meilleurs maîtres, et qui, pour cette raison, fut appelée *Pécile*, d'un mot grec qui signifie *variée*. Le célèbre Polygnote, qui était de l'île de Thasos, l'un des premiers peintres de son temps, avait peint ce tableau, du moins pour la plus grande partie; et comme il se piquait d'honneur, et était plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, il l'avait fait gratuitement, et sans vouloir en tirer aucune récompense. Athènes le paya en une monnaie qui était de son goût, en lui décernant, par l'ordre des Amphictyons, un logement public dans la ville, où il pourrait demeurer tant qu'il lui plairait. Plin. l. 35, cap. 9. Ποικίλη.

[1] Οὐ γὰρ μισθὸν εἶναι δεῖ τῆς πράξεως, ἀλλὰ σύμβολον, τὴν τιμὴν, ἵνα καὶ διαμένῃ πολὺν χρόνον.

Herod. l. 6, c. 132-136. Corn. Nep. in Milt. c. 7-8.

La reconnaissance des Athéniens à l'égard de Miltiade ne fut pas de longue durée. Après la bataille de Marathon, il avait demandé et obtenu une flotte de soixante et dix vaisseaux, pour aller punir et soumettre les îles qui avaient favorisé les Barbares. Il en subjugua plusieurs; mais ayant mal réussi dans l'île de Paros, et sur un faux bruit de l'arrivée de la flotte ennemie, s'étant cru obligé de lever le siége qu'il avait mis devant la principale ville, où il avait reçu une blessure fort dangereuse, il revint à Athènes avec sa flotte; et il y fut appelé en jugement par un citoyen nommé Xanthippe, qui l'accusa d'avoir levé ce siége par trahison, et après avoir reçu de grandes sommes du roi des Perses. Quelque peu de vraisemblance qu'eût cette accusation, elle prévalut contre le mérite et l'innocence de Miltiade. Il fut condamné à perdre la vie, et à être jeté dans le barathre, qui était le lieu où l'on précipitait les coupables convaincus des plus grands crimes [1]. Le magistrat s'opposa à l'exécution d'un jugement si inique. Toute la grace qu'on fit au libérateur de la patrie, fut de commuer la sentence de mort en une amende de cinquante mille écus [2], qui était la somme où montaient les frais de la flotte qu'on avait équipée sur ses remontrances et ses avis. Comme il était hors d'état de la payer, il fut mis en prison et y mourut [3] de la bles-

Plat. in Gorg. p. 516.

[1] Voyez plus haut, p. 64. — L.

[2] 50 talents. = 275,000 fr. — L.

[3] Selon Cornélius Népos, Plutarque, Valère-Maxime et Justin, Miltiade fut mis en prison et y mourut. Hérodote, comme le remarque Bayle (article *Cimon*), ne dit rien de la prison ni du père ni du fils. « Miltiade fut déchargé de la peine « de mort, dit Hérodote, mais con- « damné à une amende de 50 talents : « la gangrène ayant fait des progrès, « il mourut quelque temps après, et « son fils Cimon paya les 50 ta- « lents (VI. p. 136). » L'historien insinue clairement dans ce récit que Miltiade ne fut point emprisonné. Platon garde également le silence sur

sure qu'il avait reçue à Paros. Cimon, son fils, qui était alors fort jeune, signala en cette occasion sa piété, comme nous verrons dans la suite qu'il signala son courage. Il acheta la permission d'ensevelir le corps de son père, en payant pour lui les cinquante mille écus auxquels il avait été condamné, somme qu'il ramassa du mieux qu'il put dans la bourse de ses parents et de ses amis.

Cornélius Népos remarque que ce qui engagea principalement les Athéniens à en user ainsi à l'égard de Miltiade, fut son mérite et même sa grande réputation, qui fit craindre au peuple, délivré assez récemment du joug de la servitude sous Pisistrate, que celui-ci, qui avait été autrefois tyran dans la Chersonèse, ne voulût le devenir à Athènes[1]. Ainsi il aima mieux punir un innocent que d'avoir toujours devant les yeux un tel sujet de crainte. C'est ce même principe qui établit l'ostracisme à Athènes. J'ai rapporté ailleurs les raisons les plus plausibles sur lesquelles pouvait être fondé l'ostracisme. Mais il est difficile d'excuser pleinement une si étrange politique, à qui tout mérite devient suspect et qui convertit la vertu même en crime.

Manière d'étudier

On le vit bien clairement dans l'exil d'Aristide. Son attachement inviolable à la justice l'obligea en plusieurs occasions de s'opposer à Thémistocle, qui ne se piquait pas de délicatesse sur ce point, et qui mit en usage

Plut. in Arist. p. 322-323.

cette circonstance; il se contente de dire : « Miltiade, le vainqueur de « Marathon, fut condamné à être « jeté dans le barathre; et, sans le « prytane, la sentence eût été exé« cutée (*in Gorg.*, p. 516). »

On peut donc se ranger à l'avis de Bayle, s'en tenir aux textes d'Hérodote et de Platon, et rejeter, comme suspect, le témoignage des autres écrivains. — L.

[1] « Hæc populus respiciens, maluit eum innoxium plecti, quàm se diutiùs esse in timore. »

toutes sortes d'intrigues et de cabales pour écarter par les suffrages du peuple un rival qu'il trouvait toujours contraire à ses desseins ambitieux. Il[1] parut bien dans cette occasion qu'on peut être supérieur en mérite et en vertu sans l'être en crédit. L'éloquence impétueuse de Thémistocle l'emporta sur la justice d'Aristide, et il vint à bout de le faire bannir. Dans cette sorte de jugement, les citoyens donnaient leurs suffrages en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille, appelée en grec ὄστρακον, d'où est venu le nom d'*ostracisme*. Ici un paysan qui ne savait pas écrire, et qui ne connaissait pas Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. « Cet homme « vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Aristide, pour le « condamner ainsi? Non, répliqua l'autre; je ne le « connais pas même; mais je suis fatigué et blessé de « l'entendre par-tout appeler *le juste.* » Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, et la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Le grand Camille[2], en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité, et fit une prière toute contraire, en demandant aux dieux de forcer sa ville ingrate, par quelque malheur, à avoir besoin de lui, et à le rappeler au plus tôt.

1 « In his cognitum est, quantò antistaret eloquentia innocentiæ. Quanquam enim adeò excellebat Aristides abstinentià, ut unus post hominum memoriam, quod quidem nos audierimus, cognomine *justus* sit appellatus, tamen a Themistocle collabefactus testulà illà exilio decem annorum mulctatus est. » (Cornel. Nep. *in Arist.*)

2 « In exilium abiit, precatus ab diis immortalibus, si innoxio sibi ea injuria fieret, primo quoque tempore desiderium suî civitati ingratæ facerent. » (Liv. lib. 5, n. 32.)

Heureuse république, s'écrie Valère Maxime, en parlant de l'exil d'Aristide, qui a pu, après un si indigne traitement fait au plus homme de bien qu'elle ait jamais eu, trouver encore des citoyens attachés avec zèle et fidélité à son service! *Felices Athenas, quæ post illius exilium invenire aliquem aut virum bonum, aut amantem suî civem potuerunt, cum quo tunc ipsa sanctitas migravit!* Val. Max. lib. 5, c. 3.

§ VIII. *Darius songe à porter la guerre contre l'Égypte et contre la Grèce. Il est prévenu par la mort. Dispute entre deux de ses fils pour la royauté. Xerxès est élu roi.*

Quand Darius apprit la défaite de son armée à Marathon, il entra dans une grande colère; et ce mauvais succès, loin de le décourager, et de le détourner de la guerre contre la Grèce, ne fit que l'animer à la poursuivre et à la pousser avec plus de vigueur, pour se venger en même temps et de l'incendie de Sardes, et de la honte reçue à Marathon. Ainsi, résolu de marcher en personne avec toutes ses forces, il envoya ordre à tous ses sujets, dans toutes les provinces de son empire, de s'armer pour cette expédition. Herod. l. 7, cap. 1.

Après avoir employé trois ans à ces préparatifs, il eut à soutenir une nouvelle guerre par la révolte de l'Égypte. Il paraîtrait, par ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, que Darius y alla lui-même pour l'apaiser, et en vint à bout. Cet historien raconte que, ce prince voulant y faire mettre sa statue avant celle de Sésostris, le grand-prêtre des Égyptiens lui représenta qu'il n'avait pas encore égalé la gloire de ce conquérant, et An. M. 3517 Av. J.C. 487. Diod. lib. 1, p. 53 et 85.

6.

que le roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Égyptien, répondit qu'il travaillerait à la surpasser. Diodore ajoute que Darius, détestant la cruauté impie dont Cambyse, son prédécesseur, avait usé en Égypte, témoigna beaucoup de respect pour les dieux et pour leurs temples, qu'il eut plusieurs entretiens avec les prêtres égyptiens sur ce qui regarde la religion et le gouvernement, et qu'ayant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens rois traitaient leurs sujets, il s'était appliqué, après son retour en Perse, à se former sur leur modèle. Mais Hérodote, plus digne de foi en cela que Diodore [1], marque seulement que ce prince, résolu de punir tout-à-la-fois ses sujets révoltés et de se venger de ses anciens ennemis, se détermina à leur faire la guerre en même temps, et à tomber lui-même en personne sur la Grèce avec le gros de ses troupes, pendant qu'il en emploierait une autre partie pour réduire l'Égypte.

Herod. l. 6, cap. 2.

An. M. 3519
Av. J. C. 485.
Herod. l. 6, cap. 2 et 3.

Selon un ancien usage des Perses, il n'était point permis à leur roi d'aller à la guerre sans avoir nommé celui qui devait monter sur le trône après lui; coutume sagement établie, pour ne point exposer l'état aux troubles qui accompagnent ordinairement l'incertitude du successeur, les inconvénients de l'anarchie, et les cabales des divers prétendants. Darius, avant que de s'engager dans l'expédition contre la Grèce, se crut obligé de satisfaire à cette loi, d'autant plus qu'il était

[1] Il faut observer néanmoins qu'Aristote semble confirmer le témoignage de Diodore de Sicile. « Darius, « dit-il, n'a passé en Grèce qu'après « avoir soumis l'Égypte; et aussitôt « qu'il l'eut réduite, il tourna ses « armes contre les Grecs. » (*Rhetor.* II. cap. 20). Toutefois, il est difficile de ne point préférer le témoignage d'Hérodote sur un fait qu'il a été plus à portée de connaître qu'Aristote et Diodore. — L.

avancé en âge, et qu'il y avait une dispute entre deux de ses enfants au sujet de la succession à l'empire, qui pourrait exciter une guerre civile après sa mort, s'il laissait ce différend indécis. Darius avait trois fils de sa première femme, fille de Gobryas, tous trois nés avant qu'il fût parvenu à la couronne; et quatre autres d'Atosse, fille de Cyrus, qui étaient nés depuis qu'on l'avait choisi pour roi. Artabazane, appelé par Justin *Artémène*[1], était l'aîné des premiers; et Xerxès, des seconds. Artabazane alléguait en sa faveur qu'étant l'aîné de tous ses frères, la coutume et l'usage de toutes les nations lui adjugeaient la succession préférablement à tout autre. Xerxès répliquait qu'il était fils de Darius par Atosse, fille de Cyrus, qui avait fondé l'empire des Perses; et qu'il était plus juste que la couronne de Cyrus tombât à un de ses descendants qu'à un autre qui ne l'était pas. Démarate, roi de Lacédémone, qui, après avoir été déposé injustement par ses sujets, vivait alors en exil à la cour de Perse, lui suggéra secrètement une autre raison, c'est qu'Artabazane était à la vérité le fils aîné de Darius, mais que lui Xerxès était le fils aîné du roi; qu'ainsi Artabazane étant né lorsque son père n'était encore qu'homme privé, il ne pouvait prétendre par son droit d'aînesse qu'à ses biens propres; mais que, pour lui, étant le fils aîné du roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenait. Il appuya cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appelaient à la succession du royaume que les enfants qui étaient nés depuis que leur père était roi. La succession fut adjugée à Xerxès.

[1] Plutarque (*Frat. Amor.* p. 488), et Themistius (*Orat.* p. 74, D.), l'appellent *Artamène*. — L.

Justin. l. 2, cap. 10. Plut. de frat. amore, pag. 488.

Justin, aussi-bien que Plutarque, place cette dispute après la mort de Darius. L'un et l'autre font remarquer la sage conduite de ces deux frères dans une conjoncture si délicate. Selon cette autre manière de rapporter le même fait, Artabazane était absent quand le roi mourut. Xerxès prit aussitôt toutes les marques de la royauté, et en exerça les fonctions. Dès que son frère fut arrivé, il quitta le diadême et la tiare, qu'il portait d'une manière qui ne convenait qu'au roi, alla au-devant de lui, et le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différend Artabane leur oncle, et de s'en rapporter sans appel à son jugement [1]. Pendant tout le temps que dura cette dispute, les deux frères se donnèrent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présents, et se donnant même des repas, d'où l'estime et la confiance mutuelles écartaient de part et d'autre toute crainte et tout soupçon, et y faisaient régner une joie pure et une pleine sécurité : spectacle bien digne d'admiration, s'écrie Justin, de voir que, pendant que la plupart des frères se disputent presqu'à main armée un médiocre patrimoine, ceux-ci attendaient avec une modération si tranquille un jugement qui devait décider du plus grand empire qui fût dans l'univers. Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même son frère se prosterna devant lui, le reconnaissant pour son maître, et le plaça de sa propre

[1] « Adeò fraterna contentio fuit, ut nec victor insultaverit, nec victus doluerit; ipsoque litis tempore invicem munera miserint; jucunda quoque inter se non solùm, sed credula convivia habuerint; judicium quoque ipsum sine arbitris, sine convicio fuerit. Tantò moderatiùs tum fratres inter se regna maxima dividebant, quàm nunc exigua patrimonia partiuntur. » (JUST.)

main sur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'ame véritablement royale et infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines. Ce prompt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses intérêts n'était point l'effet d'une adroite politique qui sait dissimuler dans l'occasion, et se faire honneur de ce qu'elle ne peut empêcher; c'était respect pour les lois, vraie affection pour un frère, et indifférence pour ce qui pique si vivement l'ambition des hommes, et arme souvent les plus proches les uns contre les autres. Pour lui, il demeura toujours attaché aux intérêts de Xerxès avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie à son service dans la bataille de Salamine.

En quelque temps que cette dispute doive être placée, il est constant que Darius ne put exécuter la double expédition qu'il méditait, l'une contre l'Égypte, et l'autre contre la Grèce, et qu'il fut prévenu par la mort. Il avait régné trente-six ans. Herod. l. 6, cap. 4.

L'épitaphe[1] de ce prince, où il se vante d'avoir eu le mérite de boire beaucoup et de bien porter le vin, montre que c'était là véritablement une gloire chez les Perses. Nous verrons dans la suite que le jeune Cyrus s'attribuait cette qualité, comme une perfection qui le rendait plus digne du sceptre que ne l'était son aîné. Qui de nous s'aviserait de mettre un tel mérite parmi les qualités d'un bon roi? Plut. in Artax. p. 1014.

Darius avait d'excellentes qualités, mais qui étaient mêlées de plusieurs défauts; et l'empire se sentit des unes et des autres[2]. Car telle est la condition des rois :

[1] Ἠδυνάμην καὶ οἶνον πίνειν πολὺν, καὶ τοῦτον φέρειν καλῶς. (ATHEN. lib. 10, p. 434.)

[2] « Ita nati estis, ut bona malaque vestra ad remp. pertineant. » (TACIT. lib. 4, c. 8.)

ils ne vivent et n'agissent point pour eux seuls. Tout ce qu'ils font, soit en bien, soit en mal, ils le font pour leurs sujets, et leurs intérêts sont inséparables. On voyait en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence, de bonté pour les peuples : il aimait la justice, et respectait les lois : il estimait le mérite, et le récompensait : il n'était point jaloux de son rang ni de son autorité jusqu'à exiger des respects forcés, et à se rendre presque inaccessible : quelque habile qu'il fût par lui-même, il écoutait les avis, et savait en profiter : c'est de lui que l'Écriture sainte dit qu'il ne faisait rien sans consulter les sages de sa cour : *interrogavit sapientes... et illorum faciebat cuncta consilio* : il payait de sa personne dans les combats, où il gardait toujours son sang-froid, et il disait de lui-même que le danger le plus vif et le plus pressant ne servait qu'à augmenter son courage et sa prudence. Enfin il y a eu peu de princes plus habiles que lui dans l'art de régner, et plus expérimentés dans la guerre. La gloire de conquérant, si c'en est une véritable, ne lui manqua pas ; car non-seulement il rétablit et affermit entièrement l'empire de Cyrus, qui avait été fort ébranlé par Cambyse et par le Mage : il y ajouta encore plusieurs grandes et riches provinces, et en particulier les Indes, la Thrace, la Macédoine, et les îles qui baignent les côtes de l'Ionie.

Esth. I. 13.

Plut. in Apophtheg. p. 172.

Mais quelquefois ces bonnes qualités faisaient place à des défauts tout opposés. Reconnaît-on la bonté et la douceur de Darius dans le traitement qu'il fit à ce père infortuné, qui de trois fils qu'il avait le pria de lui en laisser un pendant que les autres le suivraient dans ses campagnes[1] ? Y eut-il jamais occasion où le conseil fût

[1] Voyez la note à ce sujet, tome 3, page 35.

plus nécessaire que dans le dessein qu'il forma de porter la guerre contre les Scythes? et pouvait-on lui en suggérer un plus sage que celui que lui donna son frère? il ne l'écouta pas. Paraît-il dans toute cette expédition aucune marque de sagesse ou de prudence? et n'y voit-on pas partout un prince enivré de sa grandeur, qui croit que rien ne lui peut résister, et en qui la folle ambition de se signaler par une conquête extraordinaire étouffe tout ce qu'il avait montré jusque-là de bon sens, de jugement, d'habileté même dans la guerre?

Ce qui fait la solide gloire de Darius, c'est d'avoir été choisi de Dieu même, aussi-bien que Cyrus, pour être l'instrument de ses miséricordes sur son peuple, le protecteur déclaré des Israélites, et le restaurateur du temple de Jérusalem. On en peut voir l'histoire dans Esdras, et dans les prophètes Aggée et Zacharie.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE XERXÈS, JOINTE A CELLE DES GRECS.

Le règne de Xerxès n'a été que de douze ans, mais il est rempli de grands événements.

§. I. *Xerxès, après avoir réduit l'Égypte, se prépare à porter la guerre contre les Grecs. Il tient conseil. Sage discours d'Artabane. La guerre est résolue.*

Xerxès, étant monté sur le trône, employa la première année de son règne à continuer les préparatifs An. M. 3519. Av. J. C. 485. Herod. l. 7, cap 5.

Joseph. Antiq. l. 11, cap. 5.

que son père avait commencés pour la réduction de l'Égypte. Il confirma aux Juifs de Jérusalem tous les priviléges qui leur avaient été accordés par son père, et particulièrement celui qui leur assignait le tribut de Samarie pour se fournir de victimes dans le culte qu'ils rendaient à Dieu dans son temple.

An. M. 3520 Av. J. C. 484. Herod. l. 7, cap. 7.

La seconde année de son règne, il marcha contre les Égyptiens, et, après avoir vaincu et subjugué ces rebelles, il appesantit le joug de leur servitude : et ayant donné le gouvernement de cette province à son frère Achémène, il revint vers la fin de l'année à Suse.

Aul. Gel. l. 15, c. 23.

Le fameux historien Hérodote naquit cette année à Halicarnasse en Carie; car il avait cinquante-trois ans lorsque la guerre du Péloponnèse commença.

An. M. 3521 Av. J. C. 483. Herod. l. 7, c. 8-18. Plut. in Apophth. p. 173.

Xerxès, enflé du succès qu'il avait eu contre les Égyptiens, résolut de faire la guerre aux Grecs. (Il ne prétendait plus, disait-il, qu'on achetât pour lui des figues de l'Attique, qui étaient excellentes, et ne voulait en manger que lorsque le pays lui appartiendrait.) Avant que de s'engager dans une entreprise de cette importance, il crut devoir assembler son conseil, et prendre les avis de tout ce qu'il y avait de plus grands et de plus illustres personnages à sa cour. Il leur proposa le dessein qu'il avait de porter la guerre contre la Grèce. Ses motifs étaient, le desir d'imiter ses prédécesseurs, qui tous avaient illustré leur nom et leur règne par de nobles entreprises; l'obligation où il était de venger l'insolence des Athéniens, qui avaient osé attaquer Sardes, et l'avaient réduite en cendres; la nécessité de réparer l'affront reçu à la bataille de Marathon; l'espérance des grands avantages qu'on pourrait tirer de cette guerre, qui entraînerait après elle la

conquête de l'Europe, le plus riche et le plus fertile pays qui fût dans l'univers. Il ajoutait que cette guerre avait déja été résolue par son père Darius, dont il ne faisait que suivre et exécuter les intentions; et il finit en promettant de grandes récompenses à ceux qui s'y distingueraient par leur valeur.

Mardonius, le même qui sous Darius avait si mal réussi, mais que ses mauvais succès n'avaient pas rendu plus sage ni moins ambitieux, et qui desirait extrêmement d'avoir le commandement des troupes, parla le premier. Il commença par élever Xerxès au-dessus de tous les rois qui l'avaient précédé, et de tous ceux qui devaient le suivre. Il montra l'indispensable nécessité de venger l'injure faite au nom persan. Il décria les Grecs comme des peuples lâches et timides, sans courage, sans force, sans expérience de la guerre: il en apporta pour preuve la conquête que lui-même avait faite de la Macédoine, qu'il exagéra avec des termes pleins de faste et de vanité, montrant qu'il n'avait trouvé aucune résistance. Il ne craignait pas d'assurer qu'aucun peuple de la Grèce n'oserait venir à la rencontre de Xerxès, qui marchait avec toutes les forces de l'Asie: et que, s'ils avaient la témérité de se présenter devant lui, ils apprendraient à leurs dépens que les Perses étaient les peuples de la terre les plus guerriers et les plus courageux.

Comme on s'aperçut que ce discours flatteur plaisait extrêmement au roi, personne, dans le conseil, n'osait le contredire, et tous gardaient le silence. C'était une suite presque inévitable de la manière dont Xerxès s'était expliqué. Un prince sage, quand il propose une affaire dans son conseil, et qu'il desire sincèrement

qu'on lui dise la vérité, a une extrême attention à cacher ses propres sentiments pour ne point gêner ceux des autres, et pour leur laisser une entière liberté. Xerxès, au contraire, avait marqué ouvertement son penchant ou plutôt sa détermination pour la guerre. Quand cela est ainsi, les flatteurs, qui sont artificieux, empressés à s'insinuer et à plaire, toujours prêts à entrer dans les passions de celui qui consulte, ne manquent pas d'appuyer son sentiment par des raisons spécieuses et plausibles, pendant que ceux qui seraient capables de donner de bons conseils sont retenus par la crainte, y ayant peu de courtisans qui aiment assez le prince et qui soient assez courageux pour oser lui déplaire en combattant son goût.

Les louanges excessives que Mardonius donnait à Xerxès, langage ordinaire des flatteurs, auraient dû le lui rendre suspect, et lui faire craindre que ce seigneur, sous une apparence de zèle pour sa gloire, ne cachât son ambition et le desir violent qu'il avait de commander l'armée. Mais ces paroles douces et flatteuses, qui se glissent comme un serpent sous les fleurs, loin de déplaire aux princes, les charment et les entraînent. Ils ne savent pas qu'on ne les loue que parce qu'on les croit faibles et assez vains pour se laisser tromper par des louanges disproportionnées à leur mérite et à leurs actions.

Voilà ce qui ferma la bouche à tous ceux qui étaient dans le conseil. Dans ce silence général, Artabane, oncle de Xerxès, prince recommandable par son âge et par sa prudence, eut le courage de prendre la parole : « Grand roi, dit-il en s'adressant à Xerxès, « souffrez que je vous dise ici mon sentiment avec la

« liberté qui convient à mon âge et à vos intérêts. Quand « Darius, votre père et mon frère, songea à porter la « guerre contre les Scythes, je fis tout mon possible « pour l'en détourner. Vous savéz ce que lui coûta « cette entreprise, et quel en fut le succès. Les peuples « que vous allez attaquer sont infiniment plus à crain- « dre que les Scythes. Les Grecs passent pour être, et « sur mer et sur terre, les meilleures troupes qu'il y « ait. Si les Athéniens seuls ont pu défaire l'armée « nombreuse commandée par Datis et par Artapherne, « que faut-il attendre de tous les peuples de la Grèce « réunis ensemble? Vous songez à passer d'Asie en « Europe en jetant un pont sur la mer. Et que devien- « drons-nous, si les Athéniens vainqueurs font avancer « leur flotte vers ce pont, et le rompent? Je tremble « encore, quand je pense que, dans l'expédition de « Scythie, on fit dépendre la vie du roi votre père et « le salut de toute l'armée de la bonne foi d'un seul « homme, et que, si Hystiée le Milésien eût, comme on « l'y exhorta fortement, rompu le pont qu'on avait jeté « sur le Danube, c'en était fait de l'empire persan. Ne « vous exposez point, seigneur, à un pareil danger, « d'autant plus que rien ne vous y oblige. Prenez du « temps pour y réfléchir. Quand on a délibéré mûre- « ment sur une affaire, quel qu'en soit le succès, on « n'a rien à se reprocher. La précipitation, outre qu'elle « est imprudente, est presque toujours malheureuse, « et suivie de funestes effets. Sur-tout, grand prince, « ne vous laissez point éblouir ni par le vain éclat d'une « gloire imaginaire, ni par le pompeux appareil de vos « troupes. Ce sont les arbres les plus élevés qui ont le

« plus à craindre de la foudre [1]. Comme Dieu seul est « grand, il est ennemi de l'orgueil, et il se plaît à « abaisser tout ce qui s'élève; et souvent les plus nom- « breuses armées fuient devant une poignée d'hommes, « parce qu'il remplit ceux-ci de courage, et jette la « terreur parmi les autres. »

Après qu'Artabane eut ainsi parlé au roi, il se tourna vers Mardonius, et lui reprocha le peu de sincérité ou de jugement qu'il avait fait paraître en donnant au roi une idée des Grecs entièrement contraire à la vérité, et le tort extrême qu'il avait de vouloir engager témérairement les Perses dans une guerre qu'il ne souhaitait que par des vues d'ambition et d'intérêt. « Au reste, ajouta-t-il, si l'on conclut pour la « guerre, que le roi, dont la vie nous est chère, de- « meure en Perse : et pour vous, puisque vous le de- « sirez si fortement, marchez à la tête des armées les « plus nombreuses que vous aurez pu amasser. Cepen- « dant, qu'on mette quelque part en dépôt vos enfants « et les miens, pour répondre du succès de la guerre. « S'il est favorable, je consens que mes enfants [2] soient « mis à mort : mais, s'il est tel que je le prévois, je « demande que vos enfants, et vous-même à votre re- « tour, soyez traités comme le mérite le téméraire « conseil que vous donnez à votre maître. »

Xerxès qui n'était pas accoutumé à se voir contredire de la sorte, entra en fureur : « Remerciez les « dieux, dit-il à Artabane, de ce que vous êtes le « frère de mon père, sans quoi vous porteriez dans le

[1] Φιλέει ὁ Θεὸς τὰ ὑπερέχοντα πάντα κολούειν... οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν μέγα ἄλλον ὁ Θεὸς, ἢ ἑωϋτόν.

[2] Pourquoi fallait-il que les enfants fussent punis de la faute de leurs peres?

« moment même la juste peine de votre audace. Mais « je vous en punirai autrement, en vous laissant ici « parmi les femmes, à qui vous ressemblez par votre « lâche timidité, pendant qu'à la tête de mes troupes « je marcherai où mon devoir et la gloire m'appellent. »

Le discours d'Artabane était très-mesuré et très-respectueux; cependant Xerxès en fut extrêmement choqué. C'est le malheur des princes gâtés par la flatterie [1], de trouver sec et austère tout ce qui est sincère et ingénu, et de traiter de hardiesse séditieuse tout conseil libre et généreux. Ils ne font pas réflexion qu'un homme de bien même n'ose jamais leur dire tout ce qu'il pense, ni leur découvrir la vérité tout entière, sur-tout dans les choses qui peuvent leur être désagréables; et que le plus pressant besoin qu'ils aient, c'est de trouver un ami sincère et fidèle qui ne leur cache rien. Un prince se doit croire trop heureux quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état, et, s'il était permis de s'exprimer ainsi [2], l'instrument de la royauté le plus nécessaire et le plus rare.

Xerxès le reconnut dans l'occasion dont il s'agit. Quand son premier emportement de colère fut passé, et que la nuit lui eut laissé le loisir de faire réflexion sur les deux différents avis qu'on lui avait donnés, il reconnut qu'il avait eu tort de maltraiter de paroles son oncle, et il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein conseil, avouant nettement que le feu de la jeunesse et son peu d'expérience l'avaient fait

[1] « Ita formatis principum auribus, ut aspera quæ utilia, nec quicquam nisi jucundum et lætum accipiant. » (Tacit. *Hist.* lib. 3, c. 56.)

[2] « Nullum majus boni imperii instrumentum, quàm bonos amicos. » (Tacit. *Hist.* lib. 4. c. 7.)

manquer à ce qu'il devait à un prince aussi respectable qu'était Artabane et par son âge et par sa sagesse; qu'il se rangeait de son avis malgré un songe qu'il avait eu la nuit, où un fantôme l'avait vivement exhorté à entreprendre cette guerre. Tous ceux qui composaient le conseil furent ravis d'entendre ce discours, et témoignèrent leur joie en se prosternant tous devant le roi, et relevant à l'envi la gloire de cette démarche, sans que de telles louanges pussent être suspectes [1]; car on discerne aisément si celles qu'on donne aux princes partent du cœur et naissent de la vérité, ou si elles ne sont que sur les lèvres, et un pur effet de la flatterie. Cet aveu, si sincère et si humiliant, loin de leur paraître une faiblesse dans Xerxès, fut regardé comme l'effort d'une grande ame, qui s'élève au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Ils admirèrent d'autant plus la noblesse de cette démarche, qu'ils savaient que les princes élevés comme Xerxès dans une vaine hauteur et une fausse gloire ne veulent jamais avoir tort, et n'emploient pour l'ordinaire leur autorité qu'à soutenir avec fierté les fautes qu'ils ont faites par ignorance ou par imprudence. On peut dire qu'il est plus glorieux de se relever ainsi que de n'être jamais tombé. En effet, rien n'est plus grand, ni en même temps plus rare que de voir un roi puissant, et dans le temps de sa plus grande prospérité, reconnaître ses fautes quand il lui arrive d'en faire, sans chercher ni prétexte ni excuse pour les couvrir; rendre hommage à la vérité, lors

[1] « Nec occultum est quando ex veritate, quando adumbratâ lætitiâ facta imperatorum celebrentur. » (TACIT. *Annal.* lib. 4, c. 41.)

même qu'elle le condamne ; et laisser à des princes faussement délicats sur la grandeur la honte d'être toujours pleins de défauts et de n'en jamais convenir.

La nuit suivante, le même fantôme, si l'on en croit Hérodote, se montra encore au roi, ajoutant au premier discours qu'il avait tenu de nouvelles menaces. Xerxès en fit part à son oncle ; et, pour reconnaître si ce songe venait des dieux ou non, il le pressa vivement de se revêtir des habits royaux, de monter sur le trône, et de passer ensuite la nuit dans son lit à sa place. Artabane lui parla très-sensément sur la vanité des songes, puis, venant à ce qui le regardait personnellement, « J'estime presque également[1], dit-il, de bien penser « par soi-même, et de se rendre docile aux bons avis « d'un autre. Vous avez ces deux qualités, grand prince ; « et, si vous suiviez votre naturel, vous ne vous porteriez qu'à des sentiments de sagesse et de modération. Il n'y a que les discours empoisonnés des flatteurs qui vous poussent à des partis violents[2], comme « la mer, tranquille par elle-même, n'est troublée que « par une impression étrangère. Au reste, ce qui m'a « affligé dans le discours que vous avez tenu à mon « égard, n'a pas été mon injure personnelle, mais le « tort que vous vous faisiez à vous-même par votre « mauvais choix entre deux conseils qu'on vous donnait, rejetant celui qui vous portait à des sentiments « de modération et d'équité, et embrassant l'autre, qui

[1] Cette pensée est dans Hésiode (*Opera et Dies*, v. 293 ; Cic. pro *Cluent.* n. 84 ; et Tit.-Liv. xxii, n. 29) : « Sæpè ego audivi, milites, eum primum esse virum, qui ipse consulat quid in rem sit : secundum eum, qui benè monenti obediat : qui nec ipse consulere, nec alteri parere sciat, eum extremi ingenii esse. »

[2] Cette pensée est aussi dans Tite-Live, liv. 28, n. 27.

« ne tendait au contraire qu'à nourrir l'orgueil et à « irriter l'ambition. »

Artabane, par complaisance, passa la nuit dans le lit du roi, et y eut la même vision qu'avait eue Xerxès, c'est-à-dire qu'en dormant il vit un homme qui lui faisait de violents reproches, et qui le menaçait des plus grands malheurs, s'il continuait à s'opposer au dessein du roi. Il céda pour-lors, et se rendit, croyant qu'il y avait en cela quelque chose de divin; et la guerre contre les Grecs fut résolue. Je rapporte les choses telles que je les trouve dans Hérodote.

Xerxès soutint mal cette gloire dans la suite. Nous ne verrons en lui que de courtes lueurs de sagesse et de raison qui brillent un moment, et font place aux excès les plus condamnables. On peut juger par là qu'il avait un bon fonds et un naturel heureux. Mais les qualités les plus excellentes sont bientôt gâtées et corrompues par le poison de la flatterie, et par celui d'une puissance souveraine et sans bornes : *vi dominationis convulsus.*

Tacit. [Annal. VI, 48.]

C'est un beau sentiment dans un ministre, d'être moins touché de l'affront qu'on lui fait que du tort qu'on faisait à son maître en lui donnant un funeste conseil.

Le conseil de Mardonius était funeste en ce que, comme le remarque Artabane, il n'était propre qu'à nourrir et à augmenter dans le prince une pente à la hauteur et à la violence, qui ne lui était déja que trop naturelle, ὕϐριν αὐξούσης [1]; et en ce qu'il accoutumait son esprit à porter toujours ses desirs au-delà de sa

[1] Ὡς κακὸν εἴη διδάσκειν τὴν ψυχὴν πλέον τι δίζεσθαι ἄιει ἔχειν τοῦ παρέοντος.

fortune présente, à vouloir toujours aller en avant, et à ne mettre aucune borne à son ambition. C'est la passion de ceux qu'on appelle *conquérants*, et qu'on nommerait à plus juste titre, avec l'Écriture sainte [1], *brigands des nations*. Parcourez [2], dit Sénèque, toute la suite des rois de Perse, en trouverez-vous quelqu'un qui se soit arrêté de lui-même dans sa course, qui ait été content de ses premières conquêtes, et que la mort n'ait pas surpris formant encore quelque nouveau projet? Et cette disposition ne doit pas étonner, ajoute-t-il; car l'ambition est un gouffre et un abîme sans fond, où tout se perd, et où l'on entasse en vain des provinces et des royaumes, sans en pouvoir remplir le vide.

§ II. *Xerxès se met en marche, et passe d'Asie en Europe en traversant le détroit de l'Hellespont sur un pont de bateaux.*

La guerre étant résolue, Xerxès, pour ne rien omettre de ce qui pouvait faire réussir son dessein, entra en confédération avec les Carthaginois, le plus puissant peuple qui fût alors en Occident, et convint avec eux que, pendant que les Perses attaqueraient la Grèce, les Carthaginois tomberaient sur les nations grecques qui étaient en Sicile et en Italie, pour les empêcher de venir au secours des autres Grecs. Les

An. M. 3523
Av. J.C. 481.
Diod. l. 11, p. 1 et 2.

[1] « Prædones gentium. » (JEREM. 4. 7.)

[2] « Nec hoc Alexandri tantùm vitium fuit, quem per Liberi Herculisque vestigia felix temeritas egit, sed omnium quos fortuna irritavit implendo. Totum regni persici stemma percense, quem invenies, cui modum imperii satietas fecerit, qui non vitam in aliquâ ulteriùs procedendi cogitatione finierit? Nec id mirum est. Quidquid cupiditati contigit, penitùs hauritur et conditur: nec interest quantum eò, quod inexplebile est, congeras. » (SENEC. lib. 7, *de Benef.* c. 3.)

Carthaginois élurent pour général Amilcar, qui ne se contenta pas de lever autant de troupes qu'il put en Afrique, mais, avec l'argent que Xerxès lui avait envoyé, engagea à son service un grand nombre de soldats tirés d'Espagne, de Gaule et d'Italie; de sorte qu'il assembla une armée de trois cent mille hommes, et des vaisseaux à proportion, pour exécuter les projets de la ligue[1].

Ainsi Xerxès, conformément à la prédiction de Daniel[2], *ayant, par sa puissance et par ses grandes richesses, soulevé contre le royaume de la Grèce tous les peuples* du monde alors connu, c'est-à-dire tout
Herod. l. 7, cap. 26. l'Occident sous le commandement d'Amilcar, et tout l'Orient sous le sien propre, partit de Suse, pour com-
An. M. 3524 Av. J.C. 480. mencer la guerre, l'an cinquième de son règne, qui était le dixième depuis la bataille de Marathon, et marcha vers Sardes, où était le rendez-vous de l'armée de terre, pendant que celle de mer s'avançait aussi le long des côtes de l'Asie mineure vers l'Hellespont.

Id. c. 21-24. Il avait donné ordre qu'on perçât le mont Athos. C'est une montagne de Macédoine, province de la Turquie en Europe, qui s'avance dans l'Archipel en forme de presqu'île. Elle ne tient à la terre que par un isthme d'une demi-lieue[3]. Nous avons déja vu que la mer en cet endroit était fort orageuse, et que les naufrages y étaient fréquents. Ce fut là le prétexte de l'ordre qu'avait donné Xerxès de couper cette montagne; mais

[1] Voyez tom. I, pag. 190, n. 1. — L.

[2] « Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside; et quartus (id est Xerxes) ditabitur opibus nimiis super omnes: et, quum invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversùm regnum Græciæ. » (Dan. c. 11, v. 2.)

[3] Douze stades dans Hérodote; c'est environ 2,200 mètres. — L.

la véritable raison était de se signaler par une entreprise extraordinaire et d'une exécution difficile, comme Tacite le dit de Néron : *erat incredibilium cupitor.* Aussi Hérodote remarque-t-il que ce travail était plus fastueux que nécessaire, puisqu'il aurait pu à moins de frais faire transporter ses vaisseaux par-dessus l'isthme, comme c'était l'usage de ce temps-là. La fosse qu'il y fit creuser était de largeur à y faire passer deux trirèmes de front, c'est-à-dire deux vaisseaux à trois rangs de rames. Ce prince, qui avait la folie de croire qu'il était le maître des éléments et de toute la nature, avait en conséquence écrit une lettre au mont Athos en ces termes, pour lui intimer ses ordres : *Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres et des roches qu'ils ne puissent couper. Autrement, je te couperai toi-même en entier, et te précipiterai dans la mer.* Il contraignait en même temps ses travailleurs, à force de coups de fouet, à avancer l'ouvrage.

Plut. de irâ cohib. p. 455.

Plut. de anim. tranq. p. 470.

Un voyageur, qui vivait du temps de François I[er], et qui a composé en latin un livre touchant les faits singuliers, révoque celui-ci en doute et marque qu'en passant auprès du mont Athos, il n'y a vu aucune trace du travail dont il est parlé ici [1].

Belon. singul. rer. observ. p. 78.

[1] MM. de Chanaleilles et Racord, qui ont levé le plan de l'Isthme du mont Athos, par les ordres de M. de Choiseul-Gouffier, ont au contraire reconnu les vestiges de ce canal et suivi parfaitement sa direction. « C'est « faute d'avoir cherché avec assez « d'intelligence, dit M. de Choiseul-« Gouffier (*Voy. pittor. de la Grèce*, « tom. II, p. 148), que Belon et « Thevet assurent qu'on n'en voit « aucune trace : Je les soupçonne « d'avoir partagé l'incrédulité de Ju-« vénal (*Satyr. X.* 173). » Ce passage et le plan inséré dans le Voyage pittoresque (tom. II, pag. 145) justifient pleinement Hérodote : il eût été bien extraordinaire en effet que cet historien, ainsi que Platon (*Legg.* III, p. 699), Isocrate (*Panegyr.* § 25),

Herod. l. 7, cap. 26-29. Nous avons déja dit que Xerxès s'avançait vers Sardes. Au sortir de la Cappadoce, ayant passé le fleuve Halys, il vint à Célène, ville de la Phrygie, près de laquelle le Méandre prend sa source. Pythius, Lydien, faisait sa résidence dans cette ville : c'était le prince le plus opulent qui fût alors, après Xerxès. Il le reçut, et toute son armée, avec une magnificence incroyable, et lui offrit tous ses biens pour fournir aux frais de son expédition. Xerxès, surpris et en même temps charmé d'une offre si généreuse, eut la curiosité d'apprendre à quoi montaient donc ses richesses. Ce prince lui répondit que, dans la vue de les lui offrir, il en avait fait un compte exact, et qu'elles montaient, pour l'argent, à deux mille talents (c'est-à-dire six millions); et pour l'or, à quatre millions de dariques, moins sept mille (c'est-à-dire quarante millions, moins soixante-dix mille livres, en comptant le darique sur le pied de dix livres [1]). Il lui offrit toutes ces sommes, ajoutant que ses revenus lui suffisaient pour l'entretien de sa maison. Xerxès lui marqua une vive reconnaissance, fit une amitié particulière avec lui; et, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, au lieu d'accepter ses offres, il l'obligea de recevoir les sept mille dariques qui manquaient à sa somme pour faire un compte rond.

Après un trait comme celui que je viens de rapporter, qui ne croirait que la vertu particulière et le caractère

Lysias (*Epitaph.* t. V, p. 94), Eschine (*contr. Ctesiph.* t. III, p. 522), eussent attesté l'existence d'un canal qui n'aurait jamais été exécuté. — L.

[1] 2000 talents valent 11,000,000 fr.; et 3,993,000 dariques, environ 80,300,000 fr. : en tout 91,300,000 francs. Le darique vaut 20 fr. 11 c. (tom. II, pag. 275, not. 2) : cette somme prodigieuse serait incroyable, si l'on ne savait que ce Pythius avait découvert des mines d'or fort riches, qu'il forçait les citoyens d'exploiter pour son compte, et dont il amassait continuellement les produits. (Plut. *de Virtut. mulier.* pag. 262-263). — L.

personnel de Pythius[1] aurait été la générosité et le mépris des biens? Cependant c'était le prince du monde le plus ménager, et qui à une sordide avarice pour lui-même joignait une dureté inhumaine à l'égard de ses sujets, qu'il occupait sans cesse à des travaux pénibles et infructueux, en les obligeant de creuser pour lui des mines d'or et d'argent qui se trouvaient dans son domaine. Pendant son absence, fondant tous en larmes, ils portèrent leurs plaintes devant la princesse, épouse de Pythius, et implorèrent son secours. Elle employa un moyen fort extraordinaire, pour faire sentir à son mari et lui faire toucher au doigt l'injustice et le ridicule de sa conduite. A son retour, elle lui fit servir un repas, magnifique en apparence, mais qui n'était rien moins que repas. Entrée, service, rôti, entremets, tout était d'or ou d'argent, et le prince, au milieu de ces riches mets et de ces viandes en peinture, demeura affamé. Il devina facilement le sens de l'énigme, et comprit que la destination de l'or et de l'argent n'était pas le simple spectacle, mais l'usage; et que négliger, comme il faisait, la culture des terres, en occupant tous ses sujets au travail des mines, c'était réduire le pays et se réduire lui-même à la famine. Il se contenta donc dans la suite d'y en faire travailler seulement la cinquième partie. C'est Plutarque qui nous a conservé ce fait dans un traité, où il en ramasse beaucoup d'autres pour prouver l'habileté et l'industrie des dames. La fable a voulu marquer le même caractère dans ce qu'elle raconte d'un prince qui avait régné dans le même pays[2], pour qui tout ce qu'il touchait se changeait sur-

Plut. de virt. mulier. pag. 262.

[1] Il est appelé Pythis dans Plutarque (*de Virt. mulier.* p. 262.)

[2] Midas, roi de Phrygie.

le-champ en or, selon la demande qu'il en avait faite aux dieux, et qui par là courut risque de périr de faim.

Herod. l. 7, cap. 38-39. Senec. de ira lib. 3, c. 17.

Ce même seigneur, qui avait fait des offres si obligeantes à Xerxès, lui ayant demandé en grace, quelque temps après, que de cinq de ses fils qui servaient dans l'armée il voulût bien lui laisser l'aîné pour être l'appui et la consolation de sa vieillesse, le roi, outré jusqu'à la fureur d'une proposition si raisonnable, fit égorger ce fils aîné sous les yeux de son père, lui faisant entendre que c'était par grace qu'il lui laissait la vie à lui et au reste de ses enfants; et ayant fait couper le corps mort en deux parts, qu'on plaça à droite et à gauche, il fit passer au milieu toute son armée, comme pour l'expier par un tel sacrifice. Quel monstre dans la nature qu'un prince de cette sorte! Quel fonds est-il possible de faire sur l'amitié des grands, et sur les protestations les plus vives de services et de reconnaissance?

Herod. l. 7, cap. 30-32.

De Phrygie Xerxès arriva à Sardes, où il passa l'hiver. De là il envoya des hérauts à toutes les villes de la Grèce, excepté à Athènes et à Lacédémone, pour demander qu'on lui donnât l'eau et la terre, ce qui était la marque de soumission.

Id. c. 44-46.

Dès que le printemps fut venu, il partit de Sardes, et tourna sa marche vers l'Hellespont. Quand il y fut arrivé, il voulut se donner le plaisir de voir un combat naval. On lui avait préparé un trône sur une hauteur. Voyant de là toute la mer chargée de ses vaisseaux, et toute la terre couverte de ses troupes, il sentit d'abord un mouvement secret de joie en mesurant ainsi de ses propres yeux toute l'étendue de sa puissance, et se regardant comme le plus fortuné de tous les mortels :

mais, faisant réflexion que de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un seul dans cent ans, il ne put refuser des larmes à l'instabilité des choses humaines. Un autre objet aurait mérité plus justement ses larmes, et il aurait dû se faire des reproches d'abréger lui-même ce terme fatal à des millions d'hommes, que sa cruelle ambition allait faire périr dans une guerre entreprise sans justice et sans nécessité.

Artabane, qui ne perdait aucune occasion de se rendre utile au jeune prince, et de lui inspirer des sentiments de bonté pour son peuple, profitant de ce moment où il le trouvait touché et attendri, lui fit faire une autre réflexion sur les misères qui accompagnent la vie de la plupart des hommes, et qui la leur rendent si triste et si ennuyeuse; et il lui fit sentir en même temps l'obligation d'un prince qui, ne pouvant prolonger la vie à ses sujets, devait au moins employer tous ses soins à leur en adoucir les peines et les amertumes.

Dans la même conversation, Xerxès demanda à son oncle s'il persévérerait dans son premier sentiment, qui était de ne point porter la guerre contre la Grèce, supposé qu'il n'eût pas vu les songes qui le lui avaient fait quitter. Celui-ci avoua qu'il n'était point sans crainte, et que deux choses l'effrayaient. Hé quoi donc? reprit Xerxès. La terre et la mer, dit Artabane: la terre, car il n'y a point de pays qui puisse nourrir une si nombreuse armée; la mer, car il n'y a point de ports capables de contenir un si grand nombre de vaisseaux. Le roi sentit bien la force de ce raisonnement; mais, ne pouvant plus reculer, il dit que, dans les grandes entreprises, il ne fallait pas examiner de si

Herod. l. 7, cap. 47-42.

près tous les inconvénients : qu'autrement on n'entreprendrait jamais rien ; et que, si ses prédécesseurs avaient suivi une politique si scrupuleuse et si timide, l'empire de Perse ne serait pas parvenu à ce point de grandeur où on le voyait.

Artabane lui donna encore un autre avis fort sage, mais qui ne fut pas plus suivi : c'était de ne point employer les Ioniens contre les Grecs, dont ils tiraient leur origine ; ce qui devait les lui rendre suspects. Xerxès, après ces discours, lui fit beaucoup d'amitié, le combla de marques d'honneur et le renvoya à Suse, pour veiller en son absence à la garde de l'empire, en le rendant dépositaire de toute son autorité.

Herod. l. 7, cap. 23-36. Xerxès avait fait construire à grands frais un pont de bateaux sur la mer pour faire passer les troupes d'Asie en Europe. L'espace qui sépare les deux continents, appelé autrefois l'*Hellespont*, et maintenant le *détroit des Dardanelles* ou de *Gallipoli*, depuis Abyde jusqu'à l'autre côté, est de sept stades [1], c'est-à-dire de plus d'un quart de lieue. Une violente tempête survint tout-à-coup, et rompit le pont. Xerxès, ayant appris à son arrivée cette nouvelle, fut transporté de colère ; et, pour se venger d'un si cruel affront, il commanda qu'on jetât dans la mer deux paires de chaînes, comme pour la mettre aux fers, et qu'on lui donnât trois cents coups de fouet, en l'apostrophant ainsi : « O amer et malheureux élément, ton maître te « punit ainsi pour l'avoir outragé sans raison. Xerxès « saura bien, soit que tu le veuilles ou non, passer à

[1] Sur la carte de l'Hellespont, levée par les ordres de M. de Choiseul-Gouffier, le détroit entre la pointe d'Abydos, et le rivage vis-à-vis, près de Sestos, a de largeur 1000 toises, ou environ 9 $\frac{1}{3}$ stades olympiques. — L.

« travers tes flots. » Il ne s'en tint pas là, et rendant les entrepreneurs responsables des événements qui dépendent le moins de la puissance des hommes, il fit couper la tête à tous ceux qui avaient eu la conduite de l'ouvrage.

On construisit de nouveau deux ponts, l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage et les bêtes de charge. Xerxès choisit des ouvriers plus habiles que les premiers; et voici comme ils s'y prirent: ils mirent en travers trois cent soixante vaisseaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regardaient le Pont-Euxin; et du côté qui regarde la mer Égée, ils en mirent trois cent quatorze; ensuite ils jetèrent dans l'eau de grosses ancres de part et d'autre, pour affermir tous ces vaisseaux contre la violence des vents, et contre le courant[1] de l'eau[2]. Ils laissèrent du côté de l'orient trois passages entre les vaisseaux, par où de petites barques pussent aller au Pont-Euxin et en revenir facilement. Après cela, ils plantèrent des pieux en terre ferme avec de gros anneaux, et y attachèrent de part et d'autre six gros câbles sur chacun des ponts, deux faits de chanvre, et quatre faits d'une sorte de roseaux appelés βίβλος, dont on se servait pour faire des cordages. Il fallait que ceux de chanvre fussent d'une force extraordinaire, puisque chaque coudée pesait un talent[3]. Les câbles,

Herod. l. 7, cap. 36.

[1] Polybe remarque qu'il y a un courant d'eau du lac Méotis et du Pont-Euxin dans la mer Égée, causé par les fleuves qui vont se rendre dans ces deux mers. (POLYB. lib. IV, pag. 307-308.)

= Ce courant est très-rapide, et fait ordinairement trois nœuds, ou une lieue à l'heure. (WOOD, *Descript. of the Troade*, pag. 320-321). — L.

[2] Le texte d'Hérodote offre en cet endroit une difficulté qui embarrasse beaucoup les critiques. — L.

[3] Le talent, pour le poids, était

placés sur la longueur des vaisseaux, allaient d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangèrent en travers, sur la largeur des vaisseaux et sur les câbles dont il a été parlé, des troncs d'arbres coupés exprès pour cet usage, et mirent dessus des planches liées et jointes ensemble, pour tenir lieu de sol et de plancher : puis ils couvrirent le tout de terre, et ajoutèrent de côté et d'autre des barrières (c'est ce que nous appelons des *garde-fous*), afin que les bêtes et les chevaux ne s'épouvantassent point en voyant la mer. Telle fut la construction du fameux pont de Xerxès.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le jour du passage. Dès que les premiers rayons du soleil commencèrent à paraître, on répandit sur l'un et l'autre pont des odeurs de toutes sortes, et l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès en même temps versa des libations sur la mer, et, se tournant vers le soleil, la principale divinité de l'empire, il implora son secours pour l'entreprise qu'il commençait, et le pria de lui continuer sa protection jusqu'à ce qu'il eût fait la conquête entière de l'Europe, et qu'il l'eût toute soumise à son empire : après quoi il jeta dans la mer le vase qui avait servi aux libations, une autre coupe d'or, et un cimeterre persan. L'armée employa sept jours et sept nuits à passer le détroit, ceux qui étaient préposés

de 60 mines, c'est-à-dire, de 42 liv. de notre poids, et la mine de cent dragmes.

= Nous avons déja vu que le talent attique pesait 26 kilogrammes 177 grammes, ou environ 53 livres. Je soupçonne qu'Hérodote a mis par mégarde le nom d'une mesure pour un autre, savoir : *coudée* pour *orgyie,* mesure qui contenait 4 coudées, ou 6 pieds, égale à 1 mètre 848 mil. Comment concevoir en effet qu'une coudée d'un cable quelconque pèse 53 liv. ? — L.

pour cela faisant avancer les soldats à grands coups de fouet, selon l'usage de la nation, qui n'était, à proprement parler, qu'un assemblage d'esclaves.

§ III. *Dénombrement de l'armée de Xerxès. Démarate marque librement sa pensée sur l'entreprise de ce prince.*

Xerxès, prenant sa marche au travers de la Chersonèse de Thrace, arriva à Dorisque, ville située à l'embouchure de l'Hèbre dans la Thrace, où, ayant fait camper son armée, et ordonné à la flotte de le suivre le long du rivage, il fit la revue de l'une et de l'autre. Herod. l. 7, cap. 56-99 et 184-187.

Il trouva son armée de terre qu'il avait amenée d'Asie, forte de dix-sept cent mille hommes de pied, et de quatre-vingt mille chevaux, qui, joints à vingt mille hommes qu'il fallait au moins pour la garde et la conduite des chariots et des chameaux, faisaient en tout dix-huit cent mille hommes. Quand il eut passé l'Hellespont, les nations qui se soumirent à lui fortifièrent son armée de trois cent mille hommes. Ce qui fait en tout pour l'armée de terre deux millions cent mille hommes.

Sa flotte, telle qu'elle était partie d'Asie, consistait en douze cent sept vaisseaux de combat appelés *trirèmes*, c'est-à-dire à trois rangs de rames. Chaque vaisseau portait deux cents hommes originaires du pays qui les avait fournis, et outre cela trente Perses, ou Mèdes, ou Saces : ce qui faisait en tout deux cent soixante et dix-sept mille six cent dix hommes. Les peuples d'Europe augmentèrent sa flotte de six-vingts vaisseaux, dont chacun portait deux cents hommes,

ce qui en fait vingt-quatre mille; et le tout ensemble trois cent un mille six cent dix hommes.

Outre la flotte composée de grands vaisseaux, les petites galères de trente et de cinquante rames, les vaisseaux de transport, ceux qui portaient les vivres, et autres sortes de bâtiments, montaient à trois mille. En mettant dans chacun, l'un portant l'autre, quatre-vingts hommes, cela en faisait en tout deux cent quarante mille.

Ainsi, quand Xerxès arriva aux Thermopyles, ses forces de terre et de mer faisaient ensemble le nombre de deux millions six cent quarante et un mille six cent et dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, et ces autres sortes de gens qui suivent les armées, et qui montaient à un nombre égal. De sorte que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt personnes. C'est le calcul que nous en donne Hérodote: Plutarque et Isocrate s'accordent avec lui. Diodore de Sicile, Pline, Élien, et d'autres, rabattent beaucoup de ce nombre: en quoi ils paraissent moins croyables qu'Hérodote, qui a vécu dans le siècle même où se fit cette expédition, et qui rapporte une inscription mise, par l'ordre des Amphictyons, sur le tombeau de ces Grecs qui furent tués aux Thermopyles, laquelle marque qu'ils combattirent contre trois millions d'hommes [1].

Diod. l. 11, pag. 3. Plin. lib. 33, cap. 10. Ælian. l. 13, cap. 3.

[1] Ctésias, si enclin à l'exagération, ne porte l'armée de Xerxès qu'à 800,000 hommes, non compris les chars. (*In Persic.* § 23.) Diodore de Sicile compte 800,000 fantassins. (XI. § 3.) Cornélius Népos (*In Themist.* c. 2, § 5), et Justin (II. c. 10), 700,000 fantassins; Pline, plus précis que tous les autres, compte 788,000 hommes en tout. (XXXIII. c. 10, p. 648.)

On voit qu'en général, ces nombres

Pour nourrir toutes ces personnes, il fallait chaque jour, selon la supputation qu'en fait Hérodote, plus de cent dix mille trois cent quarante médimnes, mesure qui, selon Budé, vaut six de nos boisseaux [1], en comptant pour chaque tête un chœnix [2], qui était la portion journalière que les maîtres donnaient à leurs esclaves chez les Grecs. L'histoire ne fait mention d'aucune autre armée aussi nombreuse que celle-ci. De tant de millions d'hommes nul ne le disputait à Xerxès pour la beauté du visage, ni pour la grandeur de la taille : faible louange pour un prince, quand elle est seule. Aussi Justin, après le dénombrement de ces troupes, ajoute-t-il qu'une si grande armée manquait de chef : *huic tanto agmini dux defuit.* Herod. l. 7, cap. 187.

On aurait peine à comprendre comment il était possible de trouver des vivres suffisamment pour un aussi grand nombre de personnes, si l'historien ne nous avait avertis que Xerxès avait employé quatre années en- Id. l. 7, cap. 20.

se réduisent à 700,000 et 800,000, différence qui semble tenir à ce que les uns ne parlent que des fantassins; les autres comprennent dans le nombre l'infanterie et la cavalerie.

Il est à remarquer que ces nombres diffèrent de celui d'Hérodote, précisément d'un *million :*

car, infanterie........	1,700,000
cavalerie.........	80,000
gardiens des chars.	20,000
Total......	1,800,000

Les autres auteurs donnent seulement 800,000

Les Grecs, dans l'ivresse de la victoire, et pour relever la gloire du succès, auraient-ils ajouté un *million* de soldats, au nombre déja si grand de leurs ennemis ?

Hérodote, avec sa candeur ordinaire, ne dissimule pas qu'il a peine à concevoir comment on pouvait approvisionner une telle armée (VII, § 187). — L.

[1] Le médimne ne valait que 3 ½ boisseaux de Paris : c'est 391,700 boisseaux par jour, et 11,751,210 par mois : par jour 7,834,140 livres de farine; par mois, 235,024,280 livres de farine. L'étonnement d'Hérodote n'est pas mal fondé !

[2] La *chénice* (χοῖνιξ) était le 48e du médimne, environ le 14e du boisseau, c'est 1 livre ½ de farine par jour. — L.

tières à faire les préparatifs de cette guerre. Nous avons vu combien il y avait de vaisseaux de charge qui côtoyaient toujours l'armée de terre; et il en arrivait sans doute tous les jours de nouveaux qui mettaient l'abondance dans le camp.

Herod. l. 7, cap. 60.

Hérodote marque la manière dont se fit le calcul de ces troupes, qui étaient presque innombrables. On assembla dix mille hommes, que l'on serra le plus qu'il fut possible; après quoi l'on décrivit un cercle autour d'eux, et l'on éleva sur ce cercle un petit mur à hauteur de la moitié du corps d'un homme; on fit passer dans ce même intervalle toute l'armée, et l'on connut par là à quel nombre elle montait.

Cap. 61-88.

Le même Hérodote marque en détail les différentes armures de toutes les nations qui composaient cette armée. Outre les chefs de chaque nation qui commandaient chacun les troupes de leurs pays, l'armée de terre avait six généraux persans, savoir : Mardonius, fils de Gobryas; Tritantechme, fils d'Artabane, et Smerdoménès, fils d'Otane, tous deux proches parents[1] du roi; Masiste, fils de Darius et d'Atosse; Gergis, fils d'Ariaze, et Mégabyze, fils de Zopyre. Les dix mille Perses qu'on appelait *immortels* étaient commandés par Hydarne. La cavalerie avait ses commandants particuliers.

Cap. 89-99.

La flotte avait aussi quatre généraux persans. On peut voir dans Hérodote le détail des nations qui la fournirent. Artémise[2], reine d'Halicarnasse, qui, de-

[1] Dans le texte, *fils des frères*, c'est-à-dire, *neveux* de Darius. — L.

[2] Il ne faut pas confondre cette princesse avec Artémise, femme de Mausole, roi de Carie, qui vivait plus de quatre-vingt-douze ans après cette bataille.

puis la mort de son mari, gouvernait pour son fils encore pupille, n'amena avec elle que cinq vaisseaux, mais c'étaient les mieux équipés et les plus lestes de toute la flotte après ceux des Sidoniens. Elle se distingua dans cette guerre par son courage, et encore plus par sa prudence. Hérodote remarque qu'entre tous les officiers de Xerxès aucun ne lui donna des conseils si sages que cette reine: mais il ne sut pas en profiter.

Xerxès, ayant fait le dénombrement de ses troupes de terre et de mer, demanda à Démarate s'il croyait que les Grecs osassent l'attendre. J'ai déja dit que ce Démarate était un des deux rois de Lacédémone qui, ayant été exilé par la faction de ses ennemis, s'était réfugié en Perse, où il avait été comblé de biens et d'honneurs. Comme on s'étonnait un jour qu'un roi se fût laissé exiler, et qu'on lui en demandait la cause: *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la loi est plus forte que les rois.* Il fut fort considéré en Perse. Mais [1] ni l'injustice de ses citoyens, ni les bons traitements du roi, ne purent lui faire oublier sa patrie. Dès qu'il sut que Xerxès travaillait aux préparatifs de la guerre, il en avait donné avis aux Grecs par une voie secrète. Obligé dans cette occasion de s'expliquer, il le fit avec une noblesse et une liberté dignes d'un Spartiate, et d'un roi de Sparte.

Plut. in Apophtheg. Lacon. pag. 220.

Démarate, avant que de répondre à la question du roi, lui avait demandé si son intention était qu'il lui parlât selon la vérité, ou avec flatterie; et Xerxès ayant exigé de lui une grande sincérité, « Puisque vous « me l'ordonnez, grand prince, reprit Démarate, la

Herod. l. 7, c. 101-105.

[1] « Amicior patriæ post fugam, quàm regi post beneficia. » (Just. [III, 10].)

« vérité va vous parler par ma bouche. Il est vrai que « de tout temps la Grèce a été nourrie dans la pau- « vreté : mais on a introduit chez elle la vertu que la « sagesse cultive, et que la vigueur des lois maintient. « C'est par l'usage que la Grèce sait faire de cette vertu « qu'elle se défend également des incommodités de la « pauvreté et du joug de la domination. Mais, pour ne « vous parler que de mes Lacédémoniens, soyez sûr « que, nés et nourris dans la liberté, ils ne prêteront « jamais l'oreille à aucune proposition qui tende à la « servitude. Fussent-ils abandonnés par tous les autres « Grecs, et réduits à une troupe de mille soldats, ou « à un nombre encore moindre, ils viendront au devant « de vous, et ne refuseront point le combat. » Le roi, entendant un tel discours, se mit à rire; et comme il ne pouvait comprendre que des hommes libres et indépendants, tels qu'on lui dépeignait les Lacédémoniens, qui n'avaient point de maître qui pût les contraindre, fussent capables de s'exposer ainsi aux dangers et à la mort : « Ils sont libres et indépendants de tout homme, « répliqua Démarate; mais ils ont au-dessus d'eux la loi « qui les domine, et ils la craignent plus que vous- « même n'êtes craint de vos sujets. Or cette loi leur dé- « fend de fuir jamais dans le combat, quelque grand que « soit le nombre des ennemis; et elle leur commande, « en demeurant fermes dans leur poste, ou de vaincre, « ou de mourir. »

Xerxès ne fut point choqué de la liberté avec laquelle Démarate lui avait parlé, et il continua sa marche.

§ IV. *Les Lacédémoniens et les Athéniens députent inutilement vers les alliés pour demander du secours. Commandement de la flotte accordé aux Lacédémoniens.*

Lacédémone et Athènes, qui étaient les deux plus puissantes villes de la Grèce, et celles à qui Xerxès en voulait le plus, ne s'étaient pas endormies à l'approche d'un ennemi si redoutable. Averties depuis longtemps des mouvements de ce prince, elles avaient envoyé des espions à Sardes, pour s'informer plus exactement du nombre et de la qualité de ses troupes. Ils furent arrêtés, et, comme on était prêt de les faire mourir, Xerxès commanda au contraire qu'on les menât au travers de l'armée, et qu'on les renvoyât sans leur faire aucun mal. Leur retour apprit aux Grecs ce qu'ils avaient à craindre. Herod. l. 7, c. 145, 146.

On envoya en même temps des députés à Argos, en Sicile, vers Gélon, tyran de Syracuse, aux îles de Corcyre et de Crète, pour demander du secours et faire une ligue contre l'ennemi commun.

Les Argiens offrirent un secours considérable, à condition qu'ils partageraient par moitié l'autorité et le commandement avec les Lacédémoniens. Ceux-ci consentirent que le roi d'Argos eût la même autorité que chacun des deux rois de Lacédémone. C'était leur accorder beaucoup : mais que ne peut pas un point d'honneur mal entendu, et une vaine jalousie de commandement! Les Argiens ne se contentèrent point de cette offre, et refusèrent de secourir les Grecs ligués, sans penser que, s'ils les laissaient périr, la perte de la Grèce entraînerait infailliblement la leur. Id. c. 148-152.

Herod. l. 7, c. 153-162. Les députés passèrent d'Argos en Sicile, et s'adressèrent à Gélon : c'était le plus puissant prince qui fût alors parmi les Grecs. Il promit de fournir deux cents vaisseaux à trois rangs de rames, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, outre deux mille soldats armés à la légère, autant d'archers et de frondeurs, et d'entretenir de vivres l'armée des Grecs pendant tout le temps de la guerre, à condition qu'on l'élirait généralissime des troupes de terre et de mer. Les Lacédémoniens se récrièrent à une telle proposition. Il se rabattit à demander qu'au moins il eût le commandement de la flotte, ou de l'armée de terre. Les Athéniens s'y opposèrent fortement, en répondant que le commandement de la flotte leur appartenait de droit, si les Lacédémoniens y renonçaient. Gélon avait une raison bien plus forte de ne pas dégarnir la Sicile de troupes, qui était l'approche de la formidable armée des Carthaginois, commandée par Amilcar, et qui montait à trois cent mille hommes.

Id. ibid. cap. 168. Ceux de Corcyre, appelée aujourd'hui *Corfou*, firent aux députés une réponse favorable, et se mirent aussitôt en mer avec une flotte de soixante vaisseaux. Mais ils ne s'avancèrent pas au-delà des côtes de la Laconie, apportant pour prétexte les vents contraires, mais en effet attendant quel serait le succès du combat pour se ranger ensuite du côté du vainqueur.

Les Crétois, ayant consulté l'oracle de Delphes sur
cap. 169-171. le parti qu'ils avaient à prendre, refusèrent absolument d'entrer dans la ligue.

cap. 132. Ainsi les Lacédémoniens et les Athéniens se trouvèrent réduits presqu'à eux seuls, tous les autres peuples s'étant soumis aux hérauts que Xerxès avait envoyés

pour demander la terre et l'eau, excepté ceux de Thespie et de Platée. Dans un danger si pressant on songea avant tout à faire cesser toute discorde et toute division, et les Athéniens firent la paix avec les Éginètes, contre qui ils étaient actuellement en guerre. Id. ibid. cap. 145.

Un de leurs premiers soins fut de nommer un général. Jamais il n'avait été plus nécessaire d'en choisir un qui pût dignement remplir cette place que dans la conjoncture présente, où toute l'Asie était prête à fondre sur la Grèce. Les plus expérimentés et les plus habiles, effrayés de la grandeur du danger, avaient pris le parti de ne point se présenter. Il y avait à Athènes un citoyen nommé Épicyde, qui avait quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs homme sans mérite, décrié pour son peu de courage, et encore plus pour son avarice. Cependant on appréhendait que dans l'assemblée les suffrages ne lui fussent favorables. Thémistocle, qui savait que [1] dans un grand calme tout marinier presque est propre à conduire un vaisseau, mais que dans un temps d'orage et de tempête les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore assez, comprit que la république était perdue si l'on nommait pour général Épicyde, dont l'ame vénale donnait tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perses. Il y a des occasions où, pour agir sagement, et je dirais presque régulièrement, il faut s'élever au-dessus des règles. Thémistocle, qui sentait bien que dans l'état où étaient les affaires il était le seul capable de commander, ne fit point difficulté d'écarter son compétiteur à force de Plut. in Themist. pag. 114.

[1] « Quilibet nautarum vectorumque tranquillo mari gubernare potest : ubi orta sæva tempestas est, ac turbato mari rapitur vento navis, tum viro et gubernatore opus est. » (Liv. lib. 24, n. 8.)

présents et de libéralités, et [1] ayant ainsi trouvé moyen de dédommager l'ambition d'Épicyde en satisfaisant son avarice, il se fit élire en sa place. Il me semble qu'on peut appliquer ici bien justement à Thémistocle ce que Tite-Live dit de Fabius dans une occasion toute pareille. Ce grand homme, voyant que, dans le temps qu'Annibal était dans le cœur de l'Italie, on songeait à nommer pour consul un homme sans mérite, employa tout son crédit et celui de ses amis pour se faire continuer dans le consulat, sans se mettre en peine de tout ce qu'on pouvait dire contre lui, et il en vint à bout. L'historien ajoute [2] : « La conjoncture du temps, et l'extrême danger « où se trouvait la république, firent que personne ne « fut blessé d'une conduite qui pouvait paraître con- « traire aux règles, et écartèrent des esprits tout soupçon « qu'en cela Fabius eût agi par aucun motif d'intérêt « ou d'ambition. On admirait au contraire sa grandeur « d'ame, en ce que, sachant que la république avait « besoin d'un général accompli, et ne pouvant se dis- « simuler à lui-même qu'il était ce général, il avait « mieux aimé hasarder en quelque sorte sa réputation, « et s'exposer peut-être aux traits de l'envie, que de « manquer à ce qu'il devait à sa patrie. »

Les Athéniens firent aussi un décret qui rappelait tous les bannis. Ils craignirent qu'Aristide ne se joignît à leurs ennemis, et n'en entraînât avec lui beaucoup

[1] Χρήμασι τὴν φιλοτιμίαν ἐξωνήσατο παρὰ τοῦ Ἐπικύδους.

[2] « Tempus ac necessitas belli, ac discrimen summæ rerum, faciebant ne quis aut in exemplum exquireret, aut suspectum cupiditatis imperii consulem haberet. Quin laudabant potiùs magnitudinem animi; quòd, quum summo imperatore esse opus reip. sciret, seque eum haud dubiè esse, minoris invidiam suam, si quâ ex re oriretur, quàm utilitatem reip. fecisset. » (Liv. lib. 24, n. 9.)

d'autres dans le parti des Barbares. Ils connaissaient bien peu leur citoyen, qui était infiniment éloigné d'une telle perfidie. Quoi qu'il en soit, ils songèrent à le rappeler. Thémistocle, loin de s'opposer à ce décret, l'appuya de tout son crédit. La haine et la division de ces grands hommes n'avait rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains des derniers temps de la république. Le salut de l'état les réconciliait, sans qu'ils gardassent de jalousie ni de rancune : et nous verrons bientôt qu'Aristide, loin de traverser secrètement son ancien rival, concourut avec zèle au succès de ses entreprises et à sa gloire.

L'alarme augmentait dans la Grèce à mesure qu'on apprenait que l'armée des ennemis était plus près. Si les Athéniens et les Lacédémoniens n'avaient eu que leurs troupes de terre à lui opposer, c'en était fait de la Grèce. On sentit pour lors tout le prix de la sage prévoyance de Thémistocle, qui, sous un autre prétexte, avait fait bâtir cent galères. Au lieu que le reste des Athéniens avait regardé la journée de Marathon comme la fin de la guerre, lui, au contraire, la regarda comme le commencement et le signal de plus grands combats auxquels il devait préparer son peuple : et dès-lors il songea à rendre sa patrie supérieure à Lacédémone, qui depuis long-temps dominait sur toute la Grèce. Dans cette vue, il crut devoir tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, voyant bien que, faible par terre comme elle était, elle n'avait que ce seul moyen de se rendre nécessaire aux alliés et formidable aux ennemis. Son avis passa malgré les efforts de Miltiade, arrêté sans doute par le peu d'apparence qu'il y avait qu'un peuple tout neuf aux combats de

mer, et qui n'était en état d'armer que de petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi formidable que celle des Perses, qui, avec une flotte de plus de mille vaisseaux, avaient encore une nombreuse armée de terre.

Plut. in Themist. p. 113.

Les Athéniens avaient accoutumé de distribuer entre eux tous les revenus qu'ils tiraient des mines d'argent, qui étaient dans un lieu de l'Attique appelé *Laurium*. Thémistocle eut le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, et d'employer cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Éginètes, contre lesquels il réveilla leur ancienne jalousie. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses intérêts particuliers à l'utilité publique, et n'aime pas à acheter le bien de l'état par ses propres pertes. Il le fit pourtant en cette occasion, et, touché par les vives remontrances de Thémistocle, il consentit que l'argent qui revenait des mines fut employé à bâtir cent galères. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès, et ce fut cette flotte qui sauva la Grèce.

Herod. l. 8, cap. 213.*

Quand il fut question de nommer un généralissime pour commander la flotte, les Athéniens, qui seuls en avaient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenait, et rien n'était plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade, Lacédémonien. Thémistocle, quoique fort avide de gloire, crut que dans cette occasion il devait oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie; et ayant fait entendre aux Athéniens que, pourvu qu'ils se conduisissent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreraient d'eux-mêmes le commandement; il leur persuada

* Citation fausse; lisez: *Plutarch. in Themistocl.*, § 7. — L.

de céder, aussi bien que lui, aux Lacédémoniens. On peut dire encore que cette sage modération de Thémistocle sauva l'état. Car les alliés menaçaient de se séparer, si l'on prenait un autre parti; et c'en était fait de la Grèce, si cela fût arrivé.

§ V. *Combat des Thermopyles. Mort de Léonide.*

Il ne s'agissait plus que de savoir où l'on attendrait les Perses pour leur disputer l'entrée de la Grèce. Les Thessaliens représentèrent qu'étant les premiers exposés à l'attaque des ennemis, il était juste qu'on pourvût à leur sûreté, qui faisait aussi celle de la Grèce, sans quoi ils seraient obligés de prendre d'autres mesures qui seraient contre leur inclination, mais qu'un tel abandon rendrait absolument nécessaires. Il fut résolu qu'on enverrait dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre les monts Olympe et Ossa. Mais Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, leur ayant fait savoir que, s'ils attendaient en cet endroit les Perses, ils seraient infailliblement accablés par leur nombre, ils se retirèrent vers les Thermopyles. Les Thessaliens, se voyant ainsi abandonnés, ne délibérèrent plus, et se soumirent aux Perses.

An. M. 3245
Av. J. C. 400.
Herod. l. 7, c. 172-173.

Les Thermopyles sont un défilé ou passage du mont Œta, entre la Thessalie et la Phocide, qui n'a que vingt-cinq pieds de largeur, qu'un petit nombre de troupes pouvait défendre, et qui était l'unique endroit par où l'armée de terre des Perses pouvait entrer en Achaïe, et venir assiéger Athènes. Ce fut donc là que l'armée des Grecs s'arrêta. Elle avait pour chef Léonide, l'un des deux rois de Sparte.

Id. Ibid. c. 175-177.

Herod. l. 7, c. 108-132.

Xerxès cependant était en marche. Il avait ordonné à sa flotte de le suivre le long de la côte, et de régler ses mouvements sur ceux de l'armée de terre. Par-tout il trouvait des vivres et des rafraîchissements, qu'on avait préparés de loin, selon les ordres qu'il avait envoyés, et chaque ville, à son arrivée, lui donnait un magnifique souper, qui coûtait des sommes immenses. C'est ce qui donna lieu à un assez bon mot d'un citoyen d'Abdère, ville de Thrace, qui, après qu'il fut parti, dit qu'il fallait rendre graces aux dieux de ce que Xerxès ne faisait qu'un repas.

Id. lib. 8, cap. 116.

Il y eut, dans le même pays de Thrace, un prince qui témoigna une grandeur d'ame extraordinaire: c'était le roi des Bisaltes. Pendant que tous les autres couraient à la servitude, et se soumettaient bassement à Xerxès, il refusa fièrement de subir le joug et d'obéir. Il n'était pas en état de résister à force ouverte : il se retira sur le haut du mont Rhodope, dans un lieu inaccessible, et défendit à ses enfants de porter les armes contre la Grèce : ils étaient au nombre de six. Soit crainte de Xerxès, soit curiosité de voir une telle guerre, ils le suivirent. A leur retour, leur père, oubliant cette qualité, punit d'une manière bien cruelle la désobéissance de ses fils, en leur faisant crever les yeux à tous. Xerxès continua sa marche à travers la Thrace, la Macédoine et la Thessalie. Tout plia devant lui jusqu'au défilé des Thermopyles.

Pausan. l. 10, pag. 645.

On ne peut voir sans étonnement combien était petit le nombre des troupes que la Grèce opposa à l'armée innombrable de Xerxès. On en trouve le dénombrement dans Pausanias. Toutes ces troupes, jointes ensemble, ne faisaient que onze mille deux cents hommes. On n'en

plaça que quatre mille aux Thermopyles [1] pour en défendre le passage. Mais tous ces soldats, ajoute l'historien, étaient déterminés à vaincre ou à mourir. Que ne peut point une telle armée!

Lorsque Xerxès fut arrivé près des Thermopyles, il fut étrangement surpris d'apprendre qu'on se préparait à lui disputer le passage. Il s'était toujours flatté qu'au premier bruit de son arrivée les Grecs prendraient la fuite, et il n'avait pu se mettre dans l'esprit ce que Démarate, dès le commencement de la guerre, lui avait dit, qu'une poignée d'hommes arrêterait tout court son armée au premier passage. Il envoya un espion pour reconnaître les ennemis. Cet espion rapporta qu'il avait trouvé les Lacédémoniens hors des retranchements, qui se divertissaient aux exercices militaires, et qui peignaient leur chevelure : c'était leur manière de se préparer au combat.

Herod. l. 7, c. 207-231. Diod. l. 11, pag. 5-10.

Le roi, ne perdant pas encore toute espérance, attendit quatre jours pour leur donner le temps de se retirer. Il essaya, pendant cet intervalle, de gagner Léonide par de magnifiques promesses, en le faisant assurer qu'il le rendrait maître de toute la Grèce, s'il voulait embrasser son parti : une telle proposition fut rejetée avec hauteur et indignation. Puis Xerxès lui ayant écrit qu'il eût à lui livrer ses armes, Léonide lui répondit en deux mots, d'un style et d'une fierté véritablement laconiques : *Viens les prendre* [2]. Il ne fut plus question que de se préparer au combat contre

Plut. de Lacon. Apopht. pag. 225.

[1] L'abbé Barthélemy a discuté les témoignages des Anciens, relativement aux troupes grecques que commandait Léonidas (*Voy. d'Anach.*, tom. I, not. 7). — L.

[2] Ἀντέγραψε, Μολὼν λάβε.

Herod. l. 7, c. 210-239. les Lacédémoniens. Le roi fit marcher d'abord contre eux les Mèdes, avec ordre de les saisir tout vivants, et de les lui amener. Les Mèdes ne purent soutenir l'effort des Grecs, et, ayant été honteusement mis en fuite [1], ils montrèrent, dit Hérodote, que Xerxès avait beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Ils furent relevés par les Perses surnommés *les immortels*, qui formaient un corps de dix mille hommes: c'étaient les meilleures troupes de l'armée. Elles n'eurent pas un meilleur succès que les premières.

Xerxès, désespérant de pouvoir forcer des troupes si déterminées à vaincre ou à mourir, était dans un grand embarras, et ne savait quel parti prendre, lorsqu'un habitant [2] du pays vint lui découvrir un sentier détourné [3], vers une éminence qui était au-dessus des ennemis, et qui les commandait. On y envoya un détachement, qui, ayant marché toute la nuit, y arriva à la pointe du jour, et s'en empara.

Les Grecs en furent bientôt avertis. Léonide, voyant qu'il était impossible de résister aux ennemis, obligea le reste des alliés de se retirer, et demeura avec ses trois cents Lacédémoniens, résolus de mourir tous, à l'exemple de leur chef, qui, ayant appris de l'oracle qu'il fallait que Lacédémone ou son roi pérît, n'hésita

Senec. epist. 82. pas à se sacrifier pour sa patrie. Ils étaient donc sans espérance de vaincre ni de se sauver, et ils regardaient les Thermopyles comme leur tombeau. Le roi les ayant exhortés à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils

[1] Ὅτι πολλοὶ μὲν ἄνθρωποι εἴεν, ὀλίγοι δὲ ἄνδρες. « Quòd multi homines essent, pauci autem viri. »

[2] Nommé *Éphialtès*. — L.

[3] Quand les Gaulois, deux cents ans après, vinrent attaquer la Grèce, ils s'emparèrent du défilé des Thermopyles par le même sentier que les Grecs avaient encore négligé de garder. (PAUSAN. lib. 1, pag. 7 et 8.)

souperaient ensemble chez Pluton, ils jetèrent tous des cris de joie, comme si on les eût invités à un festin. Il les mena ensuite au combat pleins d'ardeur. Le choc fut très-rude et très-sanglant. Léonide tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroyables de courage pour défendre son corps mort. Enfin, accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous, excepté un seul qui se sauva à Lacédémone, où il fut traité comme un lâche et comme un traître à sa patrie, sans que personne voulût avoir commerce avec lui, ni lui parler. Mais peu de temps après il répara avantageusement sa faute dans la bataille de Platée, où il se distingua d'une manière particulière. Xerxès, outré de dépit contre Léonide, qui avait osé lui tenir tête, fit attacher son cadavre à une potence, et se couvrit lui-même de honte en voulant déshonorer son ennemi.

Herod. l. 7, cap. 238.

On éleva dans la suite, par ordre des Amphictyons, un superbe monument, tout près des Thermopyles, à ces braves défenseurs de la Grèce, avec deux inscriptions, dont l'une regardait en général tous ceux qui étaient morts aux Thermopyles, et portait que les Grecs du Péloponnèse, au nombre seulement de quatre mille, avaient tenu tête à l'armée des Perses composée de trois millions d'hommes. L'autre inscription était particulière aux Spartiates. La simplicité en est remarquable : elle était du poëte Simonide. La voici :

Ὦ ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇδε
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις [1].

[1] Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides :

Dic, hospes, Spartæ nos te hic vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.
(Cic. *Tusc. Quæst.* lib. I, n. 101.)

Pausan. l. 3, pag. 185.

C'est-à-dire : *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.* Quarante ans après, Pausanias, qui remporta la victoire de Platée, fit transporter des Thermopyles à Sparte les ossements de Léonide, et lui érigea un magnifique tombeau. Le sien fut placé aussi tout près. On y prononçait tous les ans une oraison funèbre en leur honneur, et l'on y célébrait des jeux auxquels les Lacédémoniens seuls avaient droit d'assister, pour marquer qu'eux seuls avaient eu part à la gloire remportée aux Thermopyles.

Herod. l. 9, cap. 24-25.

Xerxès y avait perdu plus de vingt mille hommes, du nombre desquels se trouvèrent deux frères du roi. Il sentit bien qu'une si grande perte, qui était une preuve sensible du courage des ennemis, était capable de jeter l'alarme et le découragement dans ses troupes. Pour leur en dérober la connaissance, il fit enterrer dans de grandes fosses, que l'on couvrit après de terre et d'herbes, tous ceux de son parti qui avaient été tués dans le combat, excepté mille, dont il laissa les corps dans la campagne. Cette ruse lui réussit mal ; et lorsque dans la suite ceux de la flotte, curieux de voir le champ de bataille, eurent obtenu la permission d'y venir, elle ne servit qu'à découvrir la petitesse de son esprit, et non à cacher le nombre des morts.

Id. l. 7, c. 234, 233.

Effrayé d'une victoire qui lui avait coûté si cher, il demanda à Démarate si les Lacédémoniens avaient encore beaucoup de pareils soldats. Celui-ci lui répondit que la république de Lacédémone avait un assez grand nombre de villes dont tous les habitants étaient fort braves ; mais que ceux de Lacédémone, qu'on appelait proprement Spartiates, et qui montaient à-peu-près à

huit mille, surpassaient tous les autres en bravoure, et étaient tels que ceux qui avaient combattu avec Léonide.

Je reviens encore un moment au combat des Thermopyles, dont l'issue, funeste en apparence, pourrait laisser dans les esprits une idée peu favorable aux Lacédémoniens, et faire regarder leur courage comme l'effet d'une témérité présomptueuse et d'une hardiesse désespérée.

L'action de Léonide avec ses trois cents Spartiates n'était pas un coup de désespoir, mais une conduite sage et généreuse, comme Diodore de Sicile a soin de le faire remarquer, en relevant par un éloge magnifique la gloire de cette fameuse journée, et lui attribuant le succès de toutes les campagnes suivantes. Sachant que Xerxès marchait à la tête de toutes les forces de l'Orient pour accabler un petit pays par le nombre, il comprit, par une supériorité de lumière, que, si l'on faisait consister le succès de cette guerre à opposer la force à la force et le nombre au nombre, jamais tous les Grecs rassemblés ne pourraient égaler les Perses ni leur disputer la victoire : qu'il était donc nécessaire d'ouvrir à la Grèce alarmée une autre voie de salut : qu'il fallait montrer à tout l'univers attentif ce que peut la grandeur d'ame contre la force de corps, le véritable courage contre une impétuosité aveugle, l'amour de la liberté contre une oppression tyrannique, une troupe aguerrie et disciplinée contre une multitude confuse. Ces braves Lacédémoniens crurent qu'il convenait à l'élite du premier peuple de la Grèce de se dévouer à une mort certaine pour faire sentir aux Perses ce qu'il en coûte pour réduire des hommes libres en servitude,

Diod. l. 11, pag. 9.

et pour apprendre aux Grecs à vaincre ou à périr comme eux.

Ce ne sont point ici des sentiments que je tire de mon propre fonds, et que je prête à Léonide; ils sont renfermés dans la courte réponse que fit ce digne roi de Sparte à un Lacédémonien, lequel, effrayé de la généreuse résolution où il le voyait, lui dit: « Quoi « donc, seigneur, est-ce que vous songez à marcher « avec une petite poignée de gens contre une armée « innombrable? S'il s'agit du nombre, répliqua Léo- « nide, la Grèce entière n'y suffirait pas, puisqu'elle « n'égale qu'une petite partie de l'armée persane; mais, « s'il s'agit du courage, ma petite troupe est plus que « suffisante. »

Plut. in Lacon. Apopht. p. 225.

La suite fit voir combien il pensait juste. Cet exemple de courage étonna les Perses et ranima les Grecs. La mort de ces braves soldats et de leur chef fut utilement employée, et produisit un double effet, plus grand et plus durable qu'ils ne l'avaient espéré. D'un côté, elle fut comme le premier germe des victoires suivantes, qui firent perdre aux Perses pour toujours la pensée de venir attaquer la Grèce; et, pendant les sept ou huit règnes suivants, il ne se trouva aucun prince qui osât en former le dessein, ni aucun flatteur qui osât en donner le conseil. D'un autre côté cette hardiesse intrépide laissa une persuasion profondément gravée dans le cœur de tous les Grecs, qu'ils pouvaient vaincre les Perses, et détruire leur vaste monarchie. Cimon en fit d'abord avec succès le premier essai; Agésilas poussa plus loin ce projet, et le porta jusqu'à faire trembler dans Suse le grand-roi; et Alexandre enfin l'exécuta

avec une facilité incroyable : il ne douta jamais, non plus que les Macédoniens qui le suivaient, ni que toute la Grèce, qui l'avait nommé son chef pour cette expédition, qu'il ne pût avec trente mille hommes renverser l'empire des Perses, après que trois cents Spartiates avaient suffi pour en arrêter toutes les forces réunies.

§ VI. *Combat naval près d'Artémisium.*

Le jour même de l'action des Thermopyles, il se donna aussi un grand combat sur mer. La flotte des Grecs, sans compter les petites galères et les barques, était composée de deux cent soixante-onze vaisseaux. Elle s'était arrêtée à Artémise, promontoire de l'Eubée, sur la côte septentrionale, vers le détroit. Celle des ennemis, beaucoup plus nombreuse, était tout près de là ; mais elle venait d'essuyer une rude tempête, qui avait fait périr plus de quatre cents vaisseaux. Cependant, comme elle était encore infiniment supérieure à celle des Grecs, qu'ils se préparaient à attaquer, ils détachèrent deux cents vaisseaux, avec ordre de se tenir vers l'Eubée, afin qu'aucun des vaisseaux ennemis ne pût leur échapper. Les Grecs, en ayant eu avis, mirent à la voile de nuit, pour attaquer ce détachement à la pointe du jour. Ne l'ayant point rencontré, ils allèrent, vers le soir, attaquer le gros de la flotte ennemie : elle fut fort maltraitée. La nuit étant survenue, il fallut se séparer, et chacun se retira à son poste. Mais cette nuit même fut encore plus rude pour les Perses que le combat qui l'avait précédée, à cause d'une violente tempête, accompagnée de pluies et de tonnerres, qui les tint dans le mouvement et l'agitation

Herod. l. 8, c. 1-18. Diod. l. 11, pag. 10-11.

jusqu'à la pointe du jour; et les deux cents vaisseaux qui avaient été détachés se brisèrent presque tous sur les côtes de l'Eubée; les dieux, dit Hérodote, voulant que les deux flottes devinssent à-peu-près égales.

Un renfort de cinquante-trois vaisséaux était survenu ce jour-là même aux Athéniens, et les Grecs, ayant eu avis du débris d'une partie de la flotte ennemie, attaquèrent encore, à la même heure que la veille, les vaisseaux des Ciliciens, et en coulèrent à fond un grand nombre. Les Perses, honteux de se voir ainsi insulter par un ennemi beaucoup inférieur en nombre, se mirent le lendemain les premiers en mer. Le combat fut fort opiniâtre, et le succès à-peu-près égal des deux côtés, si ce n'est que les Perses, se trouvant embarrassés par la grandeur et le nombre de leurs vaisseaux, firent une bien plus grande perte. On se retira en bon ordre de part et d'autre.

Plut. in Themist. p. 116-117. Herod. l. 8, cap. 21-31.

Toutes ces actions, qui se passèrent auprès d'Artémise[1], ne furent pas absolument décisives; mais elles servirent beaucoup à animer les Athéniens, en les convainquant, par leur propre expérience, que ni le grand nombre et les magnifiques décorations des vaisseaux, ni les cris insolents et les chants de victoire des Barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, et qui ont le courage de combattre de pied ferme; et en leur faisant voir qu'il ne faut que mépriser toute cette vaine montre, aller droit à l'ennemi, et l'attaquer vivement sans jamais lâcher prise.

Les Grecs, ayant pour-lors appris ce qui s'était passé aux Thermopyles, ne délibérèrent plus sur le parti

[1] Lisez *Artemisium*. — L.

qu'ils avaient à prendre. Ils partirent d'Artémise, et, s'avançant vers l'intérieur de la Grèce, ils s'arrêtèrent à Salamine, petite île tout près et vis-à-vis de l'Attique. Dans cette retraite, Thémistocle, passant par les lieux où il fallait nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir et pour y faire de l'eau, grava en grosses lettres sur des pierres et des rochers ces mots, qu'il adressait aux Ioniens : *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté ; reprenez le parti de vos pères, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de votre liberté : ou, si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses, dans la mêlée, le plus de mal que vous pourrez, et jetez le désordre dans leur armée*[1]. Par là il espérait, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux Barbares. On voit que Thémistocle, toujours attentif à son but, ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer au succès de ses entreprises.

[Herod. l. 8, § 40.]

Id. ibid. cap. 22.

§ VII. *Les Athéniens abandonnent leur ville ; Xerxès la prend et la brûle.*

Cependant Xerxès était entré dans la Phocide par le haut de la Doride, brûlant et saccageant les villes des Phocéens. Les peuples du Péloponnèse, ne songeant qu'à sauver leur pays, avaient résolu d'abandonner tout le reste, et d'assembler toutes les forces de la Grèce au-dedans de l'isthme, qu'on prétendait fermer d'une grosse muraille depuis une mer jusqu'à l'autre : cet espace était de près de deux lieues[2]. Les Athéniens,

[1] Dans le texte : « *Conduisez-vous avec mollesse dans le combat : n'oubliez pas que nous sommes vos pères, et que vous êtes la première cause de cette guerre.* » — L.

[2] L'isthme de Corinthe, à l'endroit où se voient encore des débris d'une muraille qui le fermait, peut avoir 3000 toises de largeur. — L.

irrités d'une si lâche désertion, se voyaient tout près de tomber entre les mains des Perses, et de porter tout le poids de leur colère et de leur vengeance. Ils avaient consulté, quelque temps auparavant, l'oracle de Delphes, qui leur avait répondu que la ville ne trouverait son salut que dans des murs de bois. Cette expression ambiguë partagea les esprits. Quelques-uns l'interprétaient de la citadelle, parce qu'autrefois elle avait été environnée de palissades de bois. Thémistocle lui donnait un autre sens bien plus naturel, l'entendant des vaisseaux, et montrait que le seul parti qu'ils eussent à prendre était d'abandonner leur ville et de s'embarquer; mais c'est à quoi le peuple ne voulait nullement entendre, comme ne se souciant plus de vaincre, et ne voyant aucun moyen de se sauver après avoir abandonné les temples de leurs dieux et les tombeaux de leurs ancêtres. Thémistocle eut ici besoin de toute son adresse et de toute son éloquence pour ébranler le peuple. Après leur avoir représenté qu'Athènes ne consistait ni dans les murs, ni dans les maisons, mais dans les citoyens, et que conserver ceux-ci, c'était sauver la ville, il chercha à les toucher par le motif qui était le plus capable de faire impression sur eux dans l'état de malheur, d'affliction et de danger où ils se trouvaient, je veux dire par le motif de l'autorité divine, leur faisant entendre par les paroles mêmes de l'oracle, et par les prodiges qui étaient arrivés, que la volonté des dieux était qu'ils s'éloignassent d'Athènes pour un temps.

Herod. l. 7, c. 139-143.

On fit donc un décret, par lequel, pour adoucir ce qu'il y avait de dur dans la résolution d'abandonner la ville, il était ordonné « qu'on mettrait Athènes en dé-

Id. lib. 8, cap. 51-54. Plut. in Themist. pag. 117.

« pôt entre les mains et sous la sauvegarde de Minerve, « patrone des Athéniens; que tous ceux qui étaient en « état de porter les armes monteraient sur les vaisseaux; « et que chacun pourvoirait comme il pourrait au sa- « lut et à la sûreté de sa femme, de ses enfants et de « ses esclaves. »

Une démarche singulière de Cimon, encore jeune pour-lors, fut d'un grand poids dans cette occasion. Plut. in Cim. pag. 481.

On le vit, suivi de ses camarades, et avec un visage gai, monter le long de la rue du Céramique à la citadelle, pour y consacrer dans le temple de Minerve un mors de bride qu'il portait à la main, voulant faire entendre par cette cérémonie religieuse, mais frappante, qu'il n'était plus question de troupes de terre, et qu'il fallait se tourner du côté de la mer. Après avoir fait l'offrande de ce mors, il prit un des boucliers qui étaient appendus aux parois du temple, fit ses prières à la déesse, descendit sur le rivage, et fut le premier qui, par son exemple, inspira la confiance à la plupart des autres, et leur donna le courage de s'embarquer.

La plupart firent passer leurs pères et leurs mères, qui étaient âgés, avec leurs femmes et leurs enfants, dans la ville de Trézène[1], dont les habitants les reçurent avec beaucoup de générosité et d'humanité; car ils firent ordonner qu'ils seraient nourris aux dépens du public, et leur assignèrent à chacun deux oboles par jour[2], qui valaient à-peu-près trois sous et demi de notre monnaie; ils permirent outre cela aux enfants de prendre des fruits par-tout, et établirent encore un fonds pour le paiement des maîtres qui les instrui-

[1] C'est une petite ville située sur le bord de la mer, dans la partie du Péloponnèse appelée l'*Argolide*.

[2] Environ 30 centimes. — L.

raient. Il est beau de voir une ville, exposée comme celle-ci aux plus grands maux, étendre son attention et sa libéralité, au milieu de telles alarmes, jusqu'à l'éducation des enfants d'autrui.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle, le plus triste et le plus touchant qui fut jamais, tirait les larmes des yeux de tous les assistants, et excitait en même temps des sentiments d'admiration pour la fermeté et le courage de ces hommes qui envoyaient ailleurs leurs pères et leurs mères, et qui, sans être ébranlés par leurs gémissements, ni par les tendres embrassements de leurs enfants et de leurs femmes, passaient avec tant de résolution à Salamine. Mais ce qui augmentait infiniment la compassion, c'était un grand nombre de vieillards qu'on était forcé de laisser dans la ville à cause de leur âge et de leur faiblesse, et dont plusieurs même voulurent y rester par un motif de religion, entendant de la citadelle ce que l'oracle avait dit des murailles de bois. Il n'y eut pas (car l'histoire a jugé cette circonstance digne d'être rapportée), il n'y eut pas jusqu'aux animaux domestiques qui ne prissent part à ce deuil public, et l'on ne pouvait s'empêcher d'être touché et attendri en les voyant courir avec des hurlements après leurs maîtres qui s'embarquaient. Entre tous les autres on remarqua le chien de Xanthippe, père de Périclès, qui, ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, se jeta à la mer, nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il abordât presque sans force à Salamine, et mourut incontinent sur le rivage. On montrait encore dans le même lieu, du temps de Plutarque, l'endroit

où l'on prétend qu'il fut enterré, et que l'on appelait *la sépulture du chien*.

Pendant que Xerxès continuait sa marche, quelques transfuges d'Arcadie vinrent se rendre dans son armée. Leur ayant demandé ce que faisaient alors les Grecs, il fut bien surpris d'apprendre qu'ils étaient occupés à regarder les jeux et les combats qui se célébraient à Olympie; et il le fut encore plus quand on lui eut dit que la récompense du vainqueur n'était autre qu'une couronne d'olivier. Quels hommes, s'écria par admiration l'un des seigneurs persans, qui ne sont sensibles qu'à l'honneur, et point à l'argent!

Herod. l. 8, cap. 26.

Xerxès avait fait un détachement assez considérable pour aller piller le temple de Delphes, où il savait qu'il y avait des richesses immenses, n'ayant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres dieux, dont il avait saccagé les temples. Si l'on en croit Hérodote et Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'était-il avancé jusqu'au temple de Minerve, surnommée *la Prévoyante*[1], que l'air s'obscurcit tout-à-coup, et qu'il s'éleva une furieuse tempête, accompagnée de vents impétueux, de tonnerres, d'éclairs et de foudres; et que deux gros rochers, s'étant détachés de la montagne, écrasèrent la plupart de ces troupes.

Id. ibid. cap. 35-39. Diod. lib. 11, pag. 12.

Le reste de l'armée marcha vers la ville d'Athènes, que ses habitants avaient abandonnée, excepté un petit nombre de citoyens qui s'étaient retirés dans la cita-

Herod. l. 8, cap. 50-54.

[1] Rollin a lu dans le texte Προνοίης : la vraie leçon est Προναίης ; et il faut traduire *Minerve Pronæa* : ce surnom de Minerve venait de ce que son temple était placé en avant ou en face du temple d'Apollon, πρὸ τοῦ ναοῦ. — L.

delle, où ils se défendirent jusqu'à la mort avec un courage incroyable, sans vouloir entendre à aucun accommodement. Xerxès, ayant forcé la citadelle, y mit le feu et la brûla. Il dépêcha aussitôt un courrier à Suse pour porter cette agréable nouvelle à Artabane, son oncle; et il lui envoya en même temps un grand nombre de tableaux et de statues. Celles d'Harmodius et d'Aristogiton, libérateurs d'Athènes, en faisaient partie. Un Antiochus, roi de Syrie (je ne sais pas lequel, ni en quel temps[1]), les renvoya aux Athéniens, ne croyant pas leur pouvoir faire un présent plus agréable.

Pausan. l. 1, pag. 14.

§ VIII. *Bataille de Salamine. Retour précipité de Xerxès dans l'Asie. Éloge de Thémistocle et d'Aristide. Défaite des Carthaginois en Sicile.*

Herod. l. 8, c. 56-65. Plut. in Themist. pag. 117.

Alors la division se mit dans la flotte des Grecs; et les alliés, dans un conseil de guerre qui se tint, se trouvèrent fort partagés pour déterminer l'endroit où se devait donner le combat. Les uns, c'était le plus grand nombre, qui avaient pour eux Eurybiade, généralissime de la flotte, voulaient qu'on s'approchât de l'isthme de Corinthe, pour être plus près de l'armée de terre qui gardait cette entrée sous la conduite de Cléombrote, frère de Léonide, et plus à portée de défendre le Péloponnèse. D'autres, et ils avaient Thémistocle à leur tête, prétendaient que c'était trahir la patrie que d'abandonner un poste aussi avantageux que celui de Salamine: et comme celui-ci soutenait son sentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade

[1] Voyez la note 1, tom. II, pag. 417. — L.

leva la canne sur lui. L'Athénien, sans s'émouvoir, *Frappe*, dit-il, *mais écoute ;* et, continuant de parler, il montra de quelle importance il était pour la flotte des Grecs, dont les vaisseaux étaient plus légers et beaucoup moins nombreux que ceux des Perses, de donner la bataille dans un détroit comme celui de Salamine, qui mettrait l'ennemi hors d'état de faire usage d'une grande partie de ses forces. Eurybiade, qui n'avait pu voir sans surprise la modération de Thémistocle, se rendit à ses raisons, et sans doute encore plus à la crainte qu'il eut que les Athéniens, dont les vaisseaux faisaient plus de la moitié de la flotte, ne se séparassent des alliés, comme leur général l'avait laissé entrevoir.

Du côté des Perses, on avait tenu aussi un conseil de guerre pour savoir s'il fallait hasarder un combat naval : Xerxès était venu à la flotte pour prendre avis de ses capitaines. Tous furent pour donner la bataille, parce qu'ils savaient que le roi penchait de ce côté-là. Il n'y eut que la reine Artémise qui s'opposa à ce dessein. Elle représenta qu'il était dangereux d'en venir aux mains avec des gens beaucoup plus expérimentés et plus habiles dans la marine que les Perses ; que la perte d'une bataille sur mer serait suivie de la ruine de l'armée de terre ; qu'en traînant la guerre en longueur, et s'approchant du Péloponnèse, ils feraient naître, ou plutôt augmenteraient parmi les ennemis la division qui y était déja fort grande ; que les alliés ne manqueraient pas de se séparer pour aller défendre chacun son propre pays ; et qu'alors le roi se rendrait maître sans peine, et presque sans coup férir, de toute

Herod. l. 8, cap. 67-70.

la Grèce. Cet avis si sage ne fut point suivi, et l'on résolut de donner la bataille.

Comme Xerxès attribuait à son absence le mauvais succès des premiers combats qu'on avait donnés sur mer, il voulut être témoin de celui-ci du haut d'une éminence où il fit placer son trône. Ce pouvait être un moyen d'animer les troupes; mais il en est un autre plus sûr et plus efficace, je veux dire la présence même et l'exemple du prince qui prend part au péril, et qui par-là se montre digne d'être l'ame et le chef de tant de gens de cœur prêts à mourir pour lui. Quand un prince n'a pas cette sorte de fermeté qui ne s'étonne de rien, et que le péril même réveille, il peut avoir d'ailleurs de bonnes qualités, mais il n'est pas propre à commander une armée. Dans un général, rien ne peut suppléer le courage [1]; et plus il tâche d'en montrer l'apparence quand il n'en a pas la réalité, plus il découvre sa peur. Il y a à la vérité une extrême différence entre un général et un simple soldat. Xerxès ne devait s'exposer que comme il convient à un prince; comme la tête, et non comme la main; comme celui qui doit donner les ordres, et non comme ceux qui doivent les exécuter. Mais se tenir entièrement écarté du danger, et se réduire à la simple fonction de spectateur, c'est renoncer à la qualité de général.

Herod. l. 8, cap. 74-78.

Thémistocle, sachant que dans la flotte grecque on songeait encore à aller vers l'isthme, fit donner avis sous main à Xerxès que, les alliés grecs étant réunis dans le même lieu, il lui serait facile de les vaincre et de les accabler tous ensemble; au lieu que, s'ils se sé-

[1] « Quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifestiùs pavidi. » (Tacit. *Histor.*)

paraient, comme ils étaient près de le faire, il manquerait pour toujours une occasion si favorable. Le roi le crut, et, par son ordre, un grand nombre de vaisseaux environnèrent de nuit Salamine, pour ôter aux Grecs tout moyen de sortir de ce poste.

Personne ne s'aperçut que l'armée fût ainsi enveloppée. Aristide vint la nuit même d'Égine, où il commandait quelques troupes, et traversa avec un très-grand danger toute la flotte des ennemis. Quand il fut arrivé à la tente de Thémistocle, il le tira à part, et lui parla ainsi : « Thémistocle, si nous sommes sages, nous renoncerons désormais à cette vaine et puérile dissension « qui nous a divisés jusqu'ici ; et, par une plus noble et « plus salutaire émulation, nous combattrons à l'envi à « qui servira mieux la patrie : vous, en commandant et « en faisant le devoir d'un bon et sage capitaine ; et « moi, en vous obéissant et en vous aidant de ma per- « sonne et de mes conseils. » Il lui donna ensuite avis que l'armée était enveloppée par les vaisseaux des Perses, et l'exhorta fort à ne point différer de donner le combat. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame et d'une si noble franchise, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival, et, ne rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, et même, s'il le pouvait, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Puis, après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avait imaginée pour tromper le Barbare, il le pria d'aller trouver Eurybiade, pour lui représenter qu'il n'y avait d'autre salut pour eux que de combattre par mer à Salamine : ce qu'il fit avec joie et avec succès, car il avait beaucoup de crédit sur l'esprit de ce général.

Plut. in Arist. p. 323. Herod. l. 8, cap. 78-82.

Herod. l. 8, cap. 84-96.

On se prépara donc de part et d'autre au combat. La flotte des Grecs était composée de trois cent quatre-vingts voiles. Elle suivait en tout l'impression et les ordres de Thémistocle. Comme rien n'échappait à sa prévoyance, et qu'en habile capitaine il savait profiter de tout, il attendit, pour engager l'action, qu'un vent qui se levait tous les jours régulièrement à une certaine heure, et qui était tout-à-fait contraire aux ennemis, commençât à souffler. Alors on donna le signal. Les Perses, qui savaient que le roi avait les yeux attentifs sur eux, s'avancèrent avec une impétuosité et un courage capables de répandre par-tout la terreur; mais ce premier feu se ralentit bientôt quand on fut dans la mêlée. Tout leur était contraire: le vent, qui leur donnait directement dans le visage; la hauteur et la pesanteur de leurs vaisseaux qui se remuaient difficilement; le grand nombre de ces vaisseaux, qui, loin de leur être utile, ne servait qu'à les embarrasser dans un lieu étroit et serré: au lieu que, du côté des Grecs, tout se faisait avec ordre et mesure, sans trouble et sans confusion, parce que tout obéissait à un seul ordre. Les Ioniens, que Thémistocle avait avertis par des caractères gravés sur des pierres le long des côtes de l'Eubée de se souvenir d'où ils tiraient leur origine, furent les premiers qui prirent la fuite, et ils furent bientôt suivis du reste de la flotte. Artémise se signala par des efforts incroyables de hardiesse, en sorte que Xerxès, la voyant ainsi combattre, s'écria que [1], dans cette ba-

[1] Οἱ μὲν ἄνδρες γεγόνασι μοὶ γυναῖκες, αἱ δὲ γυναῖκες, ἄνδρες.

« Artemisia inter primos duces bellum acerrimè ciebat. Quippe, ut in viro muliebrem timorem, ita in muliere virilem audaciam cerneres. » (Justin. lib. 2, cap. 12.)

taille, les hommes avaient paru des femmes, et que les femmes avaient montré un courage d'hommes. Les Athéniens, indignés de ce qu'une femme avait osé venir porter les armes contre eux, avaient promis dix mille dragmes de récompense [1] à quiconque la pourrait prendre en vie; mais elle échappa à leur poursuite. S'ils l'eussent prise, elle n'aurait mérité que d'être comblée de louanges et d'honneurs.

La manière dont cette reine se sauva [2] ne doit pas être omise. Se voyant vivement poursuivie par un vaisseau athénien, auquel il ne paraissait pas qu'elle pût échapper, elle arbora le pavillon grec, et attaqua un vaisseau des Perses monté par Damasithymus, roi de Calynde [3], avec qui elle avait eu une querelle, et le coula à fond : ce qui fit croire à ceux qui la poursuivaient que son vaisseau était du parti des Grecs, et ils ne songèrent plus à l'attaquer. Herod. l. 8, cap. 87 et 88. Polyæn. l. 8, cap. 53.

Tel fut le succès de la bataille de Salamine, l'une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'histoire ancienne, et qui a rendu à jamais célèbre le nom et le courage des Grecs. Il y eut beaucoup de navires des Perses de pris, un plus grand nombre encore qui furent coulés à fond. Plusieurs de leurs alliés, qui ne craignaient

[1] Cinq mille livres. — 9160 francs. — L.

[2] Il paraît qu'Artémise ne se piquait pas moins de ruse que de courage, et en même temps qu'elle n'avait pas beaucoup de délicatesse sur le choix des ruses qu'elle employait. On dit que voulant se rendre maîtresse de Latmus, petite ville de Carie qui était à sa bienséance, elle mit ses troupes en embuscade, et que, sous prétexte de celébrer la fête de la mère des dieux dans le bois qui lui était consacré auprès de la ville, elle s'y rendit avec un grand équipage d'eunuques, de femmes, de trompettes et de tambours. Les habitants accoururent pour voir cette cérémonie religieuse; et pendant ce temps les troupes d'Artémise s'emparèrent de Latmus. (Polyæn. *strateg.* lib. 8, cap. 53.)

[3] Ville de Lycie = sur les confins de la Carie et de la Lycie. — L.

pas moins la cruauté du roi que l'ennemi, se retirèrent dans leur pays.

Herod. l. 8, cap. 97-110. Thémistocle, dans un entretien secret [1] qu'il eut avec Aristide, mit en délibération, pour le sonder et pour connaître ses véritables sentiments, s'il ne serait pas utile d'envoyer des vaisseaux pour rompre le pont que Xerxès avait fait bâtir, afin, disait-il, de prendre l'Asie dans l'Europe : il pensait tout le contraire. Aristide lui fit de vives remontrances sur un tel projet, et lui exposa combien il était dangereux de réduire au désespoir un ennemi si puissant, dont on ne pouvait être trop tôt délivré. Thémistocle parut céder à ses raisons, et, pour hâter le départ du roi, il le fit avertir secrètement que les Grecs songeaient à faire rompre le pont. Il paraît que le but de Thémistocle, dans cette fausse confidence, était de s'autoriser du sentiment d'Aristide, qui était d'un grand poids, contre celui des autres généraux, s'ils songeaient à aller rompre le pont. Peut-être aussi cherchait-il à se mettre à couvert de la mauvaise volonté de ses ennemis, qui pourraient un jour l'accuser de trahison devant le peuple, s'ils venaient jamais à savoir qu'il eût fait donner cet avis secret à Xerxès.

Id. ibid. c. 115-120. Ce prince, effrayé d'une telle nouvelle, ne perdit point de temps, et partit de nuit, ayant laissé Mardonius avec une armée de trois cent mille hommes, pour réduire la Grèce, s'il le pouvait. Les Grecs, qui s'attendaient que Xerxès donnerait le lendemain un nouveau combat, ayant appris sa fuite, le poursuivirent,

[1] Hérodote ne parle pas de cet entretien secret. Ce que Rollin attribue à Aristide, Hérodote le dit d'Eurybiade : selon cet historien, ce fut Eurybiade qui dissuada les Grecs de rompre le pont, par les raisons que donne Rollin. C'est Plutarque qu'il aurait dû citer en marge au lieu d'Hérodote (PLUTARCH. *in Themist.*, § 16). — L.

mais inutilement. Ils avaient détruit deux cents vaisseaux ennemis, sans compter ceux qu'ils prirent. Le reste de la flotte persane, après avoir été fort maltraité en chemin par les vents, se retira vers la côte d'Asie, où elle entra dans le port de Cume, ville d'Éolie, et y passa l'hiver, sans oser depuis revenir en Grèce. Herod l. 8, c. 130.

Xerxès emmena avec lui le reste de son armée, et prit le chemin de l'Hellespont. Comme il n'y avait point de vivres préparés, elle souffrit infiniment pendant toute la marche, qui fut de quarante-cinq jours. Après avoir consumé tous les fruits qui se rencontrèrent, les soldats furent obligés de se nourrir d'herbes, et même de feuilles et d'écorces d'arbres. La maladie se mit dans l'armée. La dyssenterie et la peste en firent périr une grande partie.

Le roi, impatient de se sauver, avait pris les devants avec peu de monde, afin d'arriver plus promptement; mais il trouva le pont rompu par une rude tempête qui s'était élevée, et fut obligé de passer le trajet dans une barque de pêcheur[1]. C'était un spectacle bien propre à faire connaître l'instabilité des choses humaines, que de voir dans une petite barque, presque sans suite et sans équipage, un prince aux armées et aux vaisseaux duquel, peu de temps auparavant, à peine la terre et la mer avaient pu suffire. Tel fut le succès de l'expédition de Xerxès contre la Grèce.

En rapprochant Xerxès de lui-même en deux différents temps, on a peine à le reconnaître. Quand il

[1] « Erat res spectaculo digna, et æstimatione sortis humanæ, rerum varietate miranda, in exiguo latentem videre navigio, quem paulò ante vix æquor omne capiebat; carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus, propter multitudinem, terris graves erant. » (JUSTIN, lib. 2, cap. 13.)

s'agissait de délibérer, rien de plus courageux ni de plus intrépide que ce prince : il est surpris et même indigné qu'on envisage dans l'avenir aucune difficulté, et qu'on témoigne aucune alarme. Mais lorsque l'heure de l'exécution et du péril est venue, il fuit lâchement, et ne songe qu'à mettre sa vie en sûreté. On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre le véritable courage, qui n'est jamais sans prudence, et la témérité, qui est toujours aveugle et présomptueuse. Un prince habile et sage pèse tout, examine tout avant que de s'engager dans une guerre [1] qu'il ne craint pas, mais qu'il ne souhaite pas aussi ; et, dans le temps de l'action, la vue du danger ne sert qu'à l'animer. La présomption change cet ordre [2]. Comme elle a mis la bravoure et la hardiesse où devait être la sagesse et la circonspection, elle place l'épouvante et le désespoir où devrait être le courage et l'intrépidité.

Herod. l. 8, c. 122-125.

Le premier soin des Grecs, après la bataille de Salamine, fut d'envoyer à Delphes les prémices du riche butin qu'ils avaient fait. Cimon, encore tout jeune, se signala particulièrement dans cette journée, et y fit des actions d'une valeur distinguée, qui lui attirèrent une grande réputation, et le firent regarder dès-lors comme un citoyen capable de rendre un jour d'importants services à sa patrie.

Plut. in Cim. pag. 481.

Id. in Themist. p. 120.

Mais Thémistocle eut presque tout l'honneur de cette victoire, la plus signalée que les Grecs aient jamais remportée contre les Perses. La vérité força ceux

1 « Non times bella, non provocas. » (Plin. *de Traj.*)
« Fortissimus in ipso discrimine, qui ante discrimen quietissimus. » (Tacit. *Hist.* lib. 1, cap. 84.)

2 « Ante discrimen feroces, in periculo pavidi. » (*Ibid.* cap 68.)

qui étaient les plus jaloux de sa gloire, à lui rendre ce témoignage. C'était une coutume dans la Grèce qu'après un combat les capitaines déclarassent ceux qui s'y étaient le plus distingués, en marquant sur un billet le nom de celui qui avait mérité le premier prix, et le nom de celui qui avait mérité le second. Ici, par un jugement qui marque la bonne opinion qu'il est naturel d'avoir de soi-même, chacun s'adjugea le premier rang, et accorda le second à Thémistocle; ce qui était le mettre réellement au-dessus de tous les autres.

Les Lacédémoniens, l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étaient dus, décernèrent à leur général Eurybiade le prix de la valeur, et à Thémistocle celui de la sagesse, qui fut une couronne d'olivier pour l'un et pour l'autre. Ils firent aussi présent à Thémistocle du plus beau char qui fût dans la ville; et, à son départ, ils le firent accompagner par trois cents jeunes hommes des plus considérables de la ville jusqu'aux frontières du pays; honneur que jusque-là ils n'avaient encore rendu à personne.

Mais ce qui lui causa un plaisir encore plus sensible, ce furent les acclamations publiques qu'il reçut aux premiers jeux olympiques qui se célébrèrent après la bataille de Salamine, où toute la Grèce était assemblée. Dès qu'il parut, tout le monde se leva pour lui faire honneur. Personne n'était attentif aux jeux ni aux combats : Thémistocle seul faisait le spectacle. Tous les yeux étaient tournés vers lui, et chacun s'empressait de le montrer de la main aux étrangers qui ne le connaissaient pas. Il avoua depuis à ses amis qu'il regardait ce jour comme le plus beau de sa vie; que jamais il n'avait ressenti une joie si douce ni si vive, et que cette récom-

pense, juste fruit de ses travaux, passait tous ses desirs.

On a sans doute remarqué dans Thémistocle deux ou trois traits principaux, qui doivent lui donner rang parmi les plus grands hommes. Le dessein qu'il forma, et qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, marquait en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vues, pénétrant dans l'avenir, et saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athènes, ne possédant qu'un territoire stérile et peu étendu, n'avait que ce seul moyen pour s'enrichir et s'agrandir. On peut regarder ce projet comme la source et la cause de tous les grands événements, qui rendirent dans la suite la république d'Athènes si florissante.

Mais je mets encore infiniment au-dessus de cette sage prévoyance la rare modération qu'il fit paraître en deux occasions décisives, où c'en était fait de la Grèce s'il eût écouté les conseils d'une ambition mal entendue, et qu'il se fût piqué d'un faux point d'honneur, comme il est si ordinaire aux personnes de sa profession et de son âge. La première est lorsque, malgré l'injustice criante qu'on commettait à l'égard de sa république et de sa propre personne en nommant pour généralissime de la flotte un Lacédémonien, il porta les Athéniens à se désister de leur prétention, quelque juste qu'elle fût, pour prévenir les funestes effets que la division entre les alliés n'aurait pas manqué d'avoir. Et combien est admirable sa présence d'esprit et son sang-froid, lorsque ce même Eurybiade, avec un geste menaçant et des paroles piquantes, leva la canne sur lui! Qu'on se souvienne que Thémistocle n'était pas alors fort âgé; qu'il était plein d'ardeur

pour la gloire; qu'il commandait une flotte nombreuse; qu'il avait pour lui la raison. Que feraient nos jeunes officiers dans une pareille conjoncture? Celui-ci souffrit, et la victoire de Salamine fut le fruit de sa patience.

J'aurai lieu dans la suite de parler avec plus d'étendue du mérite d'Aristide. C'était, à proprement parler, l'homme de la république. Pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importait peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenait le sien propre par l'approbation qu'il lui donnait. Nous l'avons vu traverser la flotte ennemie, non sans risque de sa vie, pour aller donner un avis salutaire à Thémistocle; et Plutarque observe que [1], pendant tout le temps du commandement de ce dernier, Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils et de son crédit, quoiqu'il pût le regarder comme son rival, et même comme son ennemi. Qu'on compare cette noblesse et cette grandeur d'ame avec la petitesse d'esprit et la bassesse de cœur de ces hommes pointilleux, délicats, et jaloux sur ce qui regarde le commandement; incompatibles avec leurs collègues; uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout; toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à leurs intérêts particuliers, et à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en tirer avantage.

Le jour même de l'action des Thermopyles, la formidable armée des Carthaginois, composée de trois cent mille hommes, avait été entièrement défaite par Gélon, tyran de Syracuse. Hérodote place ce combat

Herod. l. 7, c. 165-167. Diod. l. 11, p. 16-22.

[1] Πάντα συνέπραττε καὶ συνεβούλευεν, ἐνδοξότατον ἐπὶ σωτηρίᾳ κοινῇ ποιῶν τὸν ἔχθιστον. (*In vita Arist.* pag. 323.)

au jour que se donna celui de Salamine[1]. J'en ai marqué les circonstances dans l'histoire des Carthaginois.

Herod. l. 8, cap. 111-112. Plut. in Themist. p. 122.

Après la bataille de Salamine, les Grecs étant revenus de la poursuite des Perses, Thémistocle parcourut les îles qui avaient suivi leur parti, pour y faire des exactions et pour en tirer de l'argent. Il commença par celle d'Andros, et demanda une somme considérable à ses habitants, leur ayant dit : *Je viens à vous accompagné de deux puissantes divinités, la Persuasion et la Force.* Ils répondirent : *Nous avons aussi de notre côté deux autres divinités, qui ne sont pas moins puissantes que les vôtres, et qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez, la Pauvreté et l'Impuissance.* Sur ce refus, il fit mine de les assiéger, et les menaça de ruiner entièrement leur ville. Il traita de la même sorte plusieurs autres îles, qui n'osèrent pas lui résister comme Andros, et il en tira de grosses sommes à l'insu des autres capitaines; car il passait pour aimer l'argent et vouloir s'enrichir.

§ IX. *Bataille de Platée.*

An. M. 3525
Av. J.C. 479.
Herod. l. 8, c. 113-131-136, et 140-144. Plut. in Arist. p. 324. Diod. l. 11, p. 22-23.

Mardonius, qui était resté en Grèce avec un corps d'armée de trois cent mille hommes, fit passer l'hiver à ses troupes dans la Thessalie; et le printemps suivant il les mena dans la Béotie. Il y avait dans le pays un oracle fort célèbre, c'était celui de Lébadie, qu'il crut devoir consulter pour savoir quel serait le succès de la guerre. Le prêtre, dans l'enthousiasme dont il fut

[1] Voyez ma note, tom. I, pag. 192, n. 1. — L.

saisi, répondit en une langue que personne des assistants n'entendait, comme pour insinuer que l'oracle ne daignait pas s'expliquer à un Barbare. Il envoya dans le même temps Alexandre, roi de Macédoine, avec plusieurs seigneurs persans à Athènes, et fit faire à ses habitants, de la part de son maître, des offres très-avantageuses pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettait de rétablir entièrement leur ville qui avait été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, de leur permettre de vivre selon leurs lois, et de leur donner le commandement sur toute la Grèce. Alexandre les exhorta en son nom, et comme leur ancien ami, à profiter d'une occasion si favorable de rétablir leurs affaires, leur marquant qu'ils étaient hors d'état de tenir tête à une puissance aussi formidable que celle des Perses, et qui était infiniment supérieure à celle des Grecs. Les Lacédémoniens, sur le premier bruit de cette ambassade, avaient aussi de leur côté envoyé des députés à Athènes pour en détourner l'effet. Ils assistaient à l'audience. Après qu'Alexandre se fut tu, ils prirent la parole en s'adressant aux Athéniens, les exhortèrent fortement à ne pas abandonner l'intérêt commun de la Grèce, et à ne se point séparer du corps des alliés, leur représentant que l'union, dans la conjoncture où se trouvait la Grèce, faisait toute leur force, et les rendrait invincibles. Ils ajoutèrent que la république de Sparte était fort sensible à la triste situation des Athéniens, qui étaient sans maisons et sans retraite, et dont les moissons avaient été ruinées deux années consécutives; qu'elle s'offrait à nourrir et à entretenir pendant tout le temps de la guerre leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, et à pourvoir

Plut. de Orat. defec. p. 412.

abondamment à tous leurs besoins. Ils finirent par ce qui regardait Alexandre, dont ils dirent que le discours avait été tel qu'on devait l'attendre d'un tyran qui parlait en faveur d'un tyran; mais qu'il semblait avoir oublié que le peuple auquel il s'adressait s'était montré en toute occasion le plus zélé défenseur de la liberté commune.

Aristide était pour-lors en charge, c'est-à-dire le premier des archontes. Il répondit qu'il pardonnait aux Barbares, qui n'estimaient que l'or et l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses; mais qu'il ne pouvait voir sans surprise et sans quelque sorte d'indignation que les Lacédémoniens, n'envisageant que la pauvreté et la misère présente des Athéniens, et oubliant leur courage et leur grandeur d'ame, vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Grèce, par la vue de quelques récompenses et de quelques nourritures qu'ils leur offraient : qu'ils déclarassent à leur république que tout l'or du monde n'était pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défense de la liberté commune; qu'ils étaient sensibles, comme ils le devaient, aux offres obligeantes de Lacédémone, mais qu'ils feraient en sorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis se tournant vers les députés de Mardonius, et leur montrant de sa main le soleil : « Sachez, leur dit-il, que, tant que cet astre « continuera sa course, les Athéniens seront mortels « ennemis des Perses, et qu'ils ne cesseront de venger « sur eux le ravage de leurs terres, et l'incendie de « leurs maisons et de leurs temples. » Il pria le roi de Macédoine, s'il voulait être véritablement leur ami,

de ne plus se rendre auprès d'eux le porteur de telles paroles, qui ne pouvaient que le déshonorer sans produire aucun fruit.

Aristide ne se contenta pas d'une déclaration si forte et si précise. Pour inspirer encore plus d'horreur de semblables propositions, et pour interdire à jamais tout commerce avec les Barbares par un motif de religion, il ordonna que les prêtres maudissent et chargeassent d'anathèmes quiconque oserait proposer de faire alliance avec les Perses ou d'abandonner celle des Grecs.

Quand Mardonius eut appris [1], par la réponse des Athéniens, que nul prix, nul avantage ne pouvait les porter à vendre leur liberté, il marcha avec toute son armée vers l'Attique, détruisant tout ce qu'il rencontrait dans son chemin. Les Athéniens, n'étant pas en état de résister à ce torrent, s'étaient retirés à Salamine, et avaient une seconde fois abandonné leur ville. Mardonius, ne perdant pas encore toute espérance d'accommodement avec eux, leur envoya un député pour leur faire les mêmes propositions qu'auparavant. Un Athénien, nommé *Lycidas*, étant d'avis qu'on l'écoutât, fut lapidé sur-le-champ; et les femmes athéniennes coururent en même temps à sa maison, et lapidèrent aussi sa femme et ses enfants : tant la paix avec le Barbare paraissait un crime détestable. On respecta néanmoins dans le député le caractère dont il était revêtu, et on le renvoya sans lui faire aucun mauvais traitement. Mardonius connut alors qu'il n'y avait point de paix à attendre. Il entra dans Athènes, brûla et dé-

Herod. l. 9, cap. 1-13. Plut. in Arist. pag. 324. Diod. l. 11 p. 23.

[1] Posteaquàm nullo pretio libertatem his videt venalem, etc. (JUST. lib. 2, cap. 14.)

molit tout ce qui avait échappé au saccagement de l'année précédente.

Lib. 10, pag 679. Pausanias nous apprend que dans la suite on laissa exprès quelques temples dans l'état où les Perses les avaient mis, sans les rétablir, afin que ces ruines sacrées fussent des motifs toujours subsistants de la haine irréconciliable qui devait être entre les Grecs et les Barbares.

Les Lacédémoniens, au lieu de conduire leurs troupes dans l'Attique comme ils s'y étaient engagés, songeaient à se renfermer dans le Péloponnèse pour s'y défendre, et, dans cette vue, avaient commencé à élever un mur sur l'isthme pour en fermer l'entrée à l'ennemi, et par là ils comptaient qu'ils seraient en sûreté, et n'auraient plus besoin des Athéniens. Ceux-ci députèrent à Sparte pour se plaindre de la lenteur et de la négligence de leurs alliés. Les éphores ne parurent pas fort touchés de leurs remontrances; et comme ce jour était la fête d'Hyacinthe [1], ils le passèrent en festins et en réjouissances, remettant leur réponse au lendemain; et traînant l'affaire en longueur sous différents prétextes, ils gagnèrent dix jours, pendant lesquels la muraille fut achevée. Ils étaient près de renvoyer honteusement les députés, lorsqu'un particulier leur ayant représenté quelle indignité il y aurait à traiter ainsi les Athéniens après toutes les pertes volontaires qu'ils avaient souffertes si généreusement pour

[1] Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe durait trois jours. Le premier et le dernier étaient des jours de tristesse et de deuil pour la mort d'Hyacinthe; mais le second était un jour de réjouissance : il y avait des festins, des jeux, des spectacles, et toutes sortes de divertissements. Cette fête se célébrait toutes les années au mois d'août, en l'honneur d'Apollon et d'Hyacinthe.

la défense commune de la liberté, et tous les services importants qu'ils avaient rendus à la Grèce, ils ouvrirent les yeux, et eurent honte d'une si noire perfidie. La nuit même qui suivit ils firent partir à l'insu des Athéniens cinq mille Spartiates, qui avaient avec eux chacun sept Ilotes. Le lendemain matin, les députés, renouvelant leurs plaintes avec beaucoup de vivacité, furent très-surpris d'apprendre que le secours était en chemin et s'approchait de l'Attique.

Mardonius l'avait quittée pour reprendre le chemin de la Béotie. Il crut que, ce pays étant ouvert et uni, il lui convenait mieux d'y combatte que dans l'Attique, pays rude et raboteux, plein de hauteurs et de défilés, qui, par cette raison, ne pourrait lui fournir de terrain propre à ranger en bataille sa nombreuse armée, ni donner lieu d'agir à sa cavalerie. Il campa à son retour sur la rivière d'Asope. Les Grecs l'y suivirent sous le commandement de Pausanias, roi de Lacédémone, et d'Aristide, général des Athéniens. L'armée des Perses était, selon Hérodote, de trois cent mille hommes; ou, selon Diodore, de cinq cent mille. Celle des Grecs n'était que de soixante-six mille hommes. Il n'y avait que cinq mille Spartiates : mais ils étaient accompagnés de trente-cinq mille Ilotes, sept pour chaque Spartiate; ces derniers étaient des troupes armées à la légère : les Athéniens n'étaient qu'au nombre de huit mille. Tout le reste était des alliés [1]. Les Spartiates commandaient l'aile droite, et les Athéniens la gauche; honneur que les Tégéates leur disputèrent, mais inutilement.

Herod. l. 9, cap. 12-76. Plut. in Arist. p. 325-330. Diod. l. 11, pag. 24-26.

Pendant que la Grèce était en suspens dans l'attente

Plut. Ibid. pag. 326.

[1] En tout, l'armée des Grecs était de 110,000 hommes, dont 69,500 armés à la légère (HÉRODOT. IX, § 29, 30). — L.

d'une bataille qui allait décider de son sort, un complot secret, formé au milieu du camp des Athéniens par quelques citoyens mécontents, qui songeaient à ruiner le gouvernement populaire ou à livrer la Grèce aux Perses, jeta Aristide dans un grand embarras. Il eut besoin ici de toute sa prudence. Ne sachant pas au juste le nombre de ceux qui pouvaient avoir trempé dans cette conjuration, il se contenta d'en faire arrêter huit : et de ces huit, les deux seuls contre lesquels il fit faire des informations, parce qu'ils étaient les plus chargés, se sauvèrent du camp pendant qu'on faisait leur procès, Aristide sans doute favorisant leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, et que leur punition ne causât quelque émeute. Pour les autres, il les relâcha, leur laissant penser qu'on n'avait rien trouvé contre eux, et il leur dit que la bataille serait le tribunal où ils pourraient se justifier pleinement, et montrer qu'ils étaient bien éloignés d'avoir songé à trahir leur patrie. Cette sage dissimulation, qui donnait lieu au repentir, et qui évitait de pousser au désespoir les coupables, apaisa tout le mouvement.

Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya sa cavalerie escarmoucher contre eux, en quoi il était le plus fort. Les Mégariens, qui étaient campés dans la plaine, en souffrirent beaucoup; et quelque vigoureuse résistance qu'ils fissent, ils étaient près de plier, lorsqu'un détachement de trois cents Athéniens, avec quelques gens de trait, s'avança pour les soutenir. Masistius, général de la cavalerie des Perses, l'un des plus considérables seigneurs de la nation, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride et poussa contre eux. Les Athéniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut là un

choc fort rude, les deux partis cherchant également à montrer par le succès de ce combat quel serait celui de la bataille générale. La victoire fut long-temps disputée : mais enfin le cheval de Masistius, ayant été blessé, jeta son maître par terre, qui fut tué sur-le-champ; et aussitôt les Perses prirent la fuite. Quand on eut appris sa mort chez les Barbares, la douleur fut extrême. Ils se coupèrent les cheveux, coupèrent les crins de leurs chevaux et de leurs mulets, et remplirent tout le camp de cris et de gémissements, comme ayant perdu le plus brave homme de l'armée.

Après ce combat contre la cavalerie des Perses, les deux armées furent long-temps sans en venir aux mains, parce que les devins, sur l'inspection des entrailles des victimes, leur prédisaient également aux uns et aux autres la victoire, s'ils ne faisaient que se défendre, au lieu qu'ils les menaçaient également d'une défaite entière, s'ils attaquaient.

Ils passèrent ainsi dix jours à se regarder. Mardonius, qui était d'un caractère vif et bouillant, souffrait avec peine un si long délai. D'ailleurs il ne lui restait plus de vivres que pour peu de jours, et les Grecs se fortifiaient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivaient journellement. Il assembla donc son conseil pour délibérer si l'on donnerait la bataille. Artabaze, seigneur d'un rare mérite et d'une grande expérience, était d'avis qu'on ne hasardât point de bataille, mais qu'on se retirât sous les murs de Thèbes, où l'on aurait soin d'amasser des vivres et des fourrages. Il représentait que le seul délai était capable de ralentir beaucoup l'ardeur des alliés; qu'on travaillerait à

en détacher plusieurs par l'or et l'argent qu'on répandrait parmi les chefs, et parmi ceux qui avaient le plus de crédit dans chaque ville; et que, par ce moyen, ils pourraient plus facilement et plus sûrement se rendre maîtres de la Grèce. Cet avis était fort sage; mais l'avis contraire l'emporta, parce que c'était celui de Mardonius, que personne n'osait contredire. Il fut résolu qu'on donnerait la bataille le lendemain. Alexandre, roi de Macédoine, qui était dans le cœur pour les Grecs, s'approcha secrètement de leur camp vers minuit, et instruisit Aristide de tout ce qui s'était passé.

Aussitôt Pausanias donna ordre aux officiers de se préparer au combat, et il communiqua à Aristide le dessein qu'il avait formé de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Athéniens de l'aile gauche à l'aile droite pour les opposer aux Perses, contre lesquels ils étaient accoutumés à combattre. Soit prudence, soit timidité qui lui eût fait proposer ce parti, les Athéniens l'acceptèrent avec joie. On n'entendait parmi eux que des exhortations qu'ils se faisaient les uns aux autres de se montrer gens de cœur : que ni eux, ni leurs ennemis, n'étaient point changés depuis la bataille de Marathon, si ce n'est que la victoire avait augmenté le courage des Athéniens, et abattu celui des Perses. Nous ne combattons pas, comme eux, disaient-ils, pour un pays et pour une ville seulement, mais pour les trophées érigés à Marathon et à Salamine, afin qu'ils ne paraissent pas l'ouvrage de Miltiade et de la fortune, mais l'ouvrage des Athéniens. En parlant ainsi ils allaient gaîment changer de poste. Mais Mardonius, sur l'avis qu'il en eut, ayant pareillement

changé son ordre de bataille, on remit les choses de part et d'autre dans leur premier état. Ainsi tout ce jour-là se passa sans rien faire.

Le soir on tint un conseil parmi les Grecs, où il fut résolu qu'on décamperait, et que l'on irait chercher un lieu commode pour les eaux. La nuit étant venue, et les capitaines commençant à s'avancer à la tête de leurs corps vers le camp qu'on avait marqué, il y eut beaucoup de confusion parmi les troupes, dont les unes allaient d'un côté, et les autres d'un autre, sans garder d'ordre dans leur marche. On s'arrêta près de la petite ville de Platée.

Au premier bruit du départ des Grecs, Mardonius mit toute son armée en bataille, et s'avança contre l'ennemi avec de grands cris et d'horribles hurlements des Barbares, qui pensaient marcher bien moins pour combattre que pour dépouiller des fuyards; et leur général, se tenant sûr de la victoire, insultait fièrement à la timide et lâche prudence d'Artabaze, et à la fausse idée qu'il avait conçue des Lacédémoniens, que l'on prétendait ne prendre jamais la fuite devant l'ennemi; et cependant on voyait ici le contraire. Il sentit bientôt que cette idée n'était pas fausse. Il tomba sur les Lacédémoniens, qui étaient seuls et séparés du corps de l'armée, au nombre de cinquante mille hommes, avec trois mille Tégéates. Le choc fut des plus rudes : de part et d'autre on montra un courage de lions, et les Barbares connurent qu'ils avaient affaire à des soldats déterminés à vaincre ou à mourir. Les Athéniens, vers qui Pausanias avait dépêché un officier, s'étaient mis en marche pour l'aller secourir : mais les Grecs qui

tenaient le parti des Perses, au nombre de cinquante mille hommes, vinrent à leur rencontre, et les empêchèrent de passer outre. Aristide avec sa petite troupe soutint de pied ferme leur attaque, et leur fit voir que le grand nombre ne peut rien contre le courage et la bravoure.

La bataille étant ainsi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui rompirent les Perses, et les mirent en déroute. Mardonius leur chef étant tombé mort d'une blessure qu'il reçut, toute l'armée prit la fuite, et les Grecs qui combattaient contre Aristide en firent autant, dès qu'ils eurent appris la défaite des Barbares. Ceux-ci s'étaient réfugiés dans leur premier camp, et s'y étaient enfermés d'une enceinte de bois. Les Lacédémoniens les y avaient poursuivis, et ils attaquaient le retranchement, mais avec faiblesse et nonchalance, comme des gens peu accoutumés à faire des siéges et à forcer des murailles. Les Athéniens qui en eurent avis, cessant de poursuivre les Grecs, marchèrent vers le camp, l'emportèrent après plusieurs assauts, et firent un grand carnage.

Artabaze, qui avait prévu ce malheur sur la mauvaise manœuvre qu'il voyait faire à Mardonius, après avoir donné dans le combat toutes les marques possibles de courage et d'intrépidité, se sauva de bonne heure avec quarante mille hommes qu'il commandait, et prévenant par sa prompte marche le bruit de sa défaite, arriva en sûreté à Byzance, et passa de là en Asie : de tout le reste de l'armée il n'y en eut pas quatre mille qui échappèrent au carnage de cette journée : tous furent tués et taillés en pièces par les Grecs, qui se délivrèrent

par là une bonne fois des invasions de ces peuples, aucune armée persane ne s'étant plus fait voir depuis ce temps-là en-deçà de l'Hellespont.

Cette bataille fut donnée le quatre du mois [1] Boédromion, selon la manière de compter des Athéniens. Aussitôt après, les alliés, pour marquer leur reconnaissance, firent faire à frais communs une statue de Jupiter qu'ils posèrent dans son temple d'Olympie. Les noms de tous les peuples de la Grèce qui s'étaient trouvés au combat étaient gravés sur le côté droit du piédestal de la statue, les Lacédémoniens à la tête, les Athéniens après eux, et tous les autres de suite. An. M. 3525 Av. J. C. 479. Pausan. l. 5, pag. 332.

Un des premiers citoyens d'Égine vint trouver Pausanias, et l'exhorta à venger l'affront que Mardonius et Xerxès avaient fait à Léonide, dont le corps mort avait été attaché par leur ordre à une potence, et le pressa de traiter de la même sorte le corps de Mardonius. Pour l'y porter plus fortement, il ajoutait que satisfaire ainsi aux mânes de ceux qui avaient été tués aux Thermopyles, c'était un moyen sûr d'immortaliser son nom parmi tous les Grecs, et pendant la durée de tous les siècles. « Portez ailleurs vos lâches conseils, « lui répliqua Pausanias. Il faut que vous vous entendiez « bien mal en vraie gloire, de penser que j'en doive « beaucoup acquérir en me rendant semblable aux Bar- « bares. S'il faut agir ainsi pour plaire à ceux d'Égine, « j'aime mieux me conserver l'estime des Lacédémoniens, « chez qui l'on ne met point en comparaison le bas et Herod. l. 9, cap. 77-78.

[1] Ce jour répond au 19 de notre mois de septembre : — selon Dodwel (*Ann. Thucyd. ad Olymp.* LXXV, 2), ce jour est le 22 de septembre. Dans la vie d'Aristide (§ 19), Plutarque dit que la bataille se donna le 4 de Boédromion : mais, dans la vie de Camille (§ 19), et dans le traité sur la gloire des Athéniens (pag. 349), il dit que ce fut le 3 de ce mois. — L.

« indigne plaisir de la vengeance avec celui de montrer « de la clémence et de la modération à l'égard de nos « ennemis, et sur-tout après leur mort. Pour ce qui « regarde les mânes des Spartiates, ils sont suffisam- « ment vengés par la mort de tant de milliers de Perses « qui sont demeurés sur la place dans le dernier « combat. »

Plut. in Arist. pag. 331.

Une contestation qui s'éleva entre les Athéniens et les Lacédémoniens, pour savoir auquel des deux peuples on assignerait le prix de la valeur, et lequel poserait un trophée, pensa souiller la gloire et troubler la joie de la victoire qu'on venait de remporter. Ils allaient décider ce différend par les armes, et se porter aux dernières extrémités, si Aristide, par ses bonnes raisons, ne leur eût persuadé de remettre au jugement des Grecs la décision de cette affaire. La proposition fut acceptée. Les Grecs étant donc assemblés dans ce lieu-là même pour juger ce différend, Théogiton de Mégare dit, dans son avis, qu'il ne fallait adjuger ce prix de la valeur ni à Athènes, ni à Sparte, mais à une troisième ville, s'ils ne voulaient allumer une guerre civile plus funeste que la guerre qu'ils venaient de terminer. Après lui, Cléocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, personne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur pour sa patrie; car Corinthe était la première ville de la Grèce en puissance et en dignité après celles d'Athènes et de Sparte. Mais on fut agréablement trompé, quand on vit que son discours était tout entier à la louange des Platéens, et qu'il conclut que, pour éteindre cette contention si dangereuse, il fallait leur décerner à eux seuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendants ne pourraient être jaloux ni fâchés. Ce discours

fut reçu de toute l'assemblée avec applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour les Athéniens, et après lui Pausanias pour les Lacédémoniens.

Étant ainsi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingts talents [1] pour les Platéens, qui les employèrent à bâtir un temple à Minerve, à lui élever une statue, et à enrichir ce temple de beaux tableaux qui duraient encore du temps de Plutarque, c'est-à-dire plus de six cents ans après, et qui étaient aussi frais que s'ils fussent sortis des mains du peintre. Pour ce qui est du trophée, les Lacédémoniens en érigèrent un en leur particulier, et les Athéniens un autre. Herod. l. 9, cap. 79-80.

Le butin fut immense. On trouva dans le camp de Mardonius des sommes infinies d'or et d'argent monnayés; des coupes, des vases, des lits, des tables, des colliers, des bracelets d'or et d'argent, sans nombre et sans prix. Un historien remarque que [2] ces dépouilles devinrent funestes à la Grèce, et commencèrent à y jeter l'amour des richesses et le goût du luxe. On commença, selon la religieuse coutume des Grecs, par mettre à part la dîme de tout le butin pour les dieux: le reste fut partagé également entre les villes et les peuples qui avaient fourni des troupes; et les chefs qui s'étaient distingués dans le combat le furent aussi dans cette distribution. On envoya un trépied d'or à Delphes. Pausanias avait marqué dans l'inscription, *qu'il avait défait les Barbares à Platée, et qu'en reconnaissance* Corn. Nep. in Pausan. c. 1.

[1] Quatre-vingt mille écus. = 440,000 fr. — L.

[2] « Victo Mardonio, castra referta regalis opulentiæ capta; unde primùm Græcos, diviso inter se auro persico, divitiarum luxuria cepit. » (JUSTIN. lib. 2, cap. 14.)

de cette victoire, il avait fait ce présent à Apollon[1]. Cette inscription fastueuse, où il s'attribuait à lui seul et la victoire et l'offrande, blessa les Lacédémoniens: et pour punir son orgueil par l'endroit même par lequel il prétendait s'élever, et pour rendre en même temps justice aux alliés, ils firent effacer son nom, et mirent à sa place celui des villes qui avaient contribué à la victoire. Un desir de gloire trop ardent lui laissait ignorer qu'on ne perd rien par une sage modestie qui évite de faire trop valoir les services[2], et qu'en mettant à couvert de l'envie, elle ne sert qu'à augmenter la réputation.

Herod. l. 9, cap. 81.

Pausanias avait fait paraître davantage l'esprit et le goût spartain dans un double repas qu'il fit préparer peu de jours après le combat, l'un superbe et magnifique, où l'on avait étalé tout ce qui servait à parer la table de Mardonius; l'autre simple et frugal, à la manière des Spartiates. Puis, les comparant ensemble, et en faisant remarquer la différence à ses officiers qu'il avait mandés exprès: « Quelle folie, leur dit-il, « à Mardonius accoutumé à de tels repas de venir at- « taquer des gens qui savent, comme nous, se passer « de tout! »

Plut. in Arist. p. 331-332.

Les Grecs envoyèrent en commun à Delphes consulter l'oracle sur le sacrifice qu'ils devaient faire. Le dieu leur répondit qu'ils élevassent un autel à Jupiter libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice avant que d'avoir éteint tout le feu qui

[1] En voici le texte:

Ἑλλήνων ἀρχηγὸς ἐπεὶ ϛρατὸν ὤλεσε Μήδων.
Παυσανίας, φοίβῳ μνῆμ' ἀνέθηκε τόδε.

Cette inscription est citée par Thucydide (I, § 132), Démosthènes (*Cont. Neær.* p. 1378), Plutarque (*Opp. Mor.* p. 873). — L.

[2] Ipsâ dissimulatione famæ famam auxit. (Tacit.)

était dans le pays, parce qu'il avait été pollu et profané par les Barbares, et qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appelé l'*autel commun*.

Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs, les généraux allèrent d'abord dans tout le pays, et firent éteindre tout le feu; et Euchidas de la ville de Platée, s'étant chargé d'apporter, avec toute la diligence possible, le feu du dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, et reprit le chemin de Platée, où il arriva avant le coucher du soleil, ayant fait ce jour-là mille stades (cinquante lieues [1]). En arrivant il salua ses concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds, et un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emportèrent, et l'enterrèrent dans le temple de Diane, surnommée *Eucleia* (*de la bonne renommée*), et mirent sur son tombeau cette épitaphe en un seul vers : *Ci-gît Euchidas, qui fit une course à Delphes, et revint ici le même jour* [2].

Dans la première assemblée générale de la Grèce, qui se tint quelque temps après, Aristide proposa ce décret : que chaque année toutes les villes de la Grèce enverraient à Platée leurs députés, pour faire des sacrifices à Jupiter libérateur et aux dieux de la ville (cette assemblée se tenait encore régulièrement du temps de Plutarque); que de cinq ans en cinq ans on y célébrerait des jeux, qu'on appelerait *les jeux de la liberté*; qu'on leverait par toute la Grèce dix mille hommes de pied, et mille chevaux; qu'on équiperait

[1] En stades olympiques, seulement 33 lieues ; c'est environ 16 lieues pour la distance de Platée à Delphes. — L.

[2] Εὐχίδας Πυθῶδε θρέξας ἦλθε τᾷδ' αὐθημερόν. — L.

une flotte de cent vaisseaux, qui seraient entretenus pour faire la guerre aux Barbares; et que les Platéens, dévoués uniquement au service du dieu, seraient regardés comme sacrés et inviolables, n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prières et des sacrifices pour le salut des Grecs.

Tous ces articles étant approuvés et passés, les Platéens se chargèrent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui avaient été tués à cette bataille; et voici l'ordre et la manière de ce sacrifice. Le seizième [1] jour du mois de maimactérion (qui répond à notre mois de décembre [2]), on fait à la pointe du jour une procession, précédée par un trompette qui sonne la charge. Après ce trompette marchent plusieurs chariots pleins de couronnes et de branches de myrte. Ces chariots sont suivis d'un taureau noir : après le taureau marchent des jeunes gens, qui portent des cruches pleines de vin et de lait, effusions ordinaires qu'on fait aux morts, et des fioles d'huile et d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre; car il n'est permis à aucun esclave de se mêler dans cette cérémonie, qu'on fait pour des hommes qui sont morts pour la liberté. Enfin, cette pompe est fermée par l'archonte, ou le premier magistrat des Platéens, à qui, en tout autre temps, il est défendu de toucher seulement le fer, et de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc. Mais ce jour-là revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, et tenant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le

[1] Le 24 novembre. — L.

[2] Trois mois après celui où la bataille de Platée s'était donnée. Apparemment qu'on ne fit ces funérailles pour la première fois qu'après que les ennemis se furent entièrement retirés, et que le pays fut libre.

greffe public, il s'avance au travers de la ville vers le lieu où sont les tombeaux. Dès qu'il y est arrivé, il puise de l'eau avec son urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colonnes qui sont à ces tombeaux, les frotte d'essence, et égorge ensuite le taureau sur un bûcher qu'on a préparé. Après avoir fait des prières à [1] Jupiter et à Mercure terrestres, il invite ces vaillants hommes à ce festin funèbre et à ces effusions mortuaires, et remplissant de vin une coupe, il la verse, et dit à haute voix : *Je présente cette coupe à ces vaillants hommes qui sont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà les cérémonies qui s'observaient encore du temps de Plutarque.

Diodore ajoute que les Athéniens en particulier dé- Lib.11,p.26.
corèrent avec magnificence les tombeaux de ceux qui étaient morts dans la guerre contre les Perses, instituèrent en leur honneur des jeux funèbres, et établirent un panégyrique solennel qui se réitérait apparemment tous les ans.

On sent assez, sans que je sois obligé de le faire remarquer, combien ces témoignages solennels et perpétuels d'honneur, d'estime, de reconnaissance envers ces soldats morts pour la défense de la liberté, contribuaient à relever le mérite de la valeur et des services rendus à la patrie, et à inspirer du courage aux spectateurs ; et combien tout cela était propre à perpétuer la bravoure dans un peuple, et à former des troupes invincibles.

[1] *Jupiter terrestre* n'est autre que Pluton; et *Mercure* était aussi appelé *terrestre*, à cause de son emploi de conduire les ombres dans les enfers. = Les mots χθόνιοι θεοί, se traduisent par *Dieux infernaux*, plutôt que par *Dieux terrestres*. — L.

On n'aura pas moins été frappé sans doute de l'attention merveilleuse de ces peuples à s'acquitter en tout des devoirs de religion. L'événement que je viens de rapporter, c'est-à-dire la bataille de Platée, en fournit des preuves bien éclatantes dans le sacrifice annuel et perpétuel à Jupiter Libérateur, qui continuait encore du temps de Plutarque; dans le soin de consacrer aux dieux la dîme de tout le butin; dans le décret proposé par Aristide, d'établir à perpétuité, tous les ans, une fête solennelle. Il est beau, ce me semble, de voir des peuples idolâtres protester ainsi publiquement qu'ils attendent tout de la Divinité; qu'ils se croient obligés de lui rapporter tout; qu'ils la regardent comme la source des succès et des victoires, comme l'arbitre souveraine des états et des empires; comme donnant les conseils salutaires, et inspirant la prudence et le courage; comme digne, par tous ces titres, d'avoir la première part au butin, et méritant une reconnaissance éternelle pour des bienfaits si importants.

§ X. *Combat près de Mycale. Défaite des Perses.*

Herod. l. 9, cap. 89-105. Diod l. 11, p. 26-28.

Le même jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale remporta en Asie une mémorable victoire sur les restes de la flotte des Perses; car, pendant que celle des Grecs était à Égine sous le commandement de Léotychide, roi de Lacédémone, et de Xanthippe l'Athénien, il leur vint des ambassadeurs de la part des Ioniens pour les inviter à venir en Asie délivrer les villes grecques de la servitude des Barbares. Sur cet avis, ils firent voile pour l'Asie, et prirent leur route par Délos. Pendant qu'ils y étaient, d'autres ambassadeurs vinrent de Samos les y trouver, et leur

apprirent que la flotte des Perses, qui avait passé l'hiver à Cume, était alors à Samos, et pouvait y être facilement defaite et détruite, les priant instamment de ne point négliger une occasion si favorable. Les Grecs firent donc voile vers Samos. Mais les Perses, ayant eu avis de leur approche, se retirèrent à Mycale, promontoire du continent d'Asie, où campait leur armée de terre, forte de cent mille hommes, qui était le reste de ceux que Xerxès avait ramenés de Grèce l'année précédente. Ils tirèrent là leurs vaisseaux à terre, ce qui était ordinaire aux Anciens, et les environnèrent d'un fort rempart. Les Grecs les ayant suivis jusque-là, defirent, par le secours des Ioniens, leur armée de terre, forcèrent leur rempart, et brûlèrent tous leurs vaisseaux.

La bataille de Platée fut donnée le matin, et celle de Mycale l'après-midi du même jour. Cependant tous les écrivains Grecs rapportent qu'on apprit à Mycale la victoire de Platée avant le commencement du combat, quoiqu'il y eût entre-deux toute la mer Égée, qu'on ne pouvait traverser qu'en plusieurs jours de navigation. Mais Diodore de Sicile nous explique ce mystère. Il nous apprend que Léotychide, remarquant que ses soldats étaient fort troublés par la crainte que leurs compatriotes ne succombassent à Platée sous la nombreuse armée de Mardonius, imagina un stratagème pour relever leur courage; et que, sur le point qu'il devait donner le premier assaut [1], il fit répandre le

[1] Ce qu'on dit aussi de la victoire de Paul Émile sur les Macédoniens, qui fut sue à Rome le jour même qu'elle avait été gagnée, arriva sans doute de la même sorte. (PLUT. *in Paul. Æmil.*, pag. 268, et LIV. lib. 45, n. 1.)

bruit parmi ses troupes que les Perses avaient été défaits, quoiqu'il n'en eût aucune connaissance [1].

Diod. l. 11, p. 28.

Xerxès, ayant appris ces deux grandes défaites, abandonna Sardes avec la même précipitation qu'il avait fait Athènes après la bataille de Salamine, et se retira précipitamment en Perse, pour se mettre le plus loin qu'il était possible hors de la portée de ses ennemis victorieux. Mais avant que de partir, il donna ordre de brûler et de démolir tous les temples des villes grecques d'Asie; ce qui fut exécuté, n'y ayant eu d'épargné que le temple de Diane à Éphèse. Il en usa ainsi à l'instigation des mages, ennemis déclarés des temples et des simulacres. Le second Zoroastre l'avait instruit à fond de leur religion, et l'en avait rendu un ardent defenseur. Pline nous apprend qu'Ostane, le chef des mages et le patriarche de cette secte, qui en soutenait les maximes et les intérêts jusqu'à la fureur, accompagna Xerxès dans son expédition contre la Grèce. Ce prince, passant par Babylone dans son retour à Suse, y détruisit aussi tous les temples, comme il avait fait dans la Grèce et dans l'Asie mineure, par le même principe sans doute, et en haine de la secte des Sabéens, qui adoraient Dieu par des images, culte que les mages détestaient souverainement. Peut-être aussi que le desir de se dédommager des frais que lui avait coûté son expédition contre la Grèce le porta à piller et à détruire ces temples pour profiter de leurs dépouilles; car il y trouva des richesses immenses, que

Strab. l. 14, pag. 634.

Cic. lib. 2, de leg. n. 29.

Plin. lib. 30, cap. 1.

Arrian. l. 7,

[1] Il pouvait cependant avoir eu connaissance de l'affaire dans laquelle la cavalerie Perse avait été défaite et Masistius tué (plus haut, pag. 155). Ce triomphe était déja bien propre à enflammer les troupes. Peut-être les historiens ont-ils confondu avec la victoire complète, ce premier succés des Grecs, que Léotychide a pu connaître. — L.

la superstition des peuples et des princes y avait amassées pendant une longue suite de siècles.

La flotte grecque, après la bataille de Mycale, fit voile vers l'Hellespont, pour se saisir des ponts que Xerxès avait fait jeter sur ce détroit, les croyant encore dans leur entier; mais, les ayant trouvés rompus par la tempête, Léotychide, et ceux du Péloponnèse reprirent le chemin de leur pays. Pour Xanthippe, il resta avec les Athéniens et les confédérés d'Ionie, et ils se rendirent maîtres de Sesté et de la Chersonèse de Thrace, où ils firent un grand butin et un grand nombre de prisonniers. Après quoi, aux approches de l'hiver, ils retournèrent chacun dans leurs villes. Herod. l. 9, c. 113-120.

Depuis ce temps-là toutes les villes d'Ionie se révoltèrent contre les Perses; et étant entrées en confédération avec les Grecs, elles conservèrent la plupart leur liberté pendant tout le temps que cet empire subsista.

§ XI. *Inhumaine et barbare vengeance d'Amestris, femme de Xerxès.*

Pendant que Xerxès était à Sardes, il y avait conçu une violente passion pour la femme de Masiste, son frère, prince d'un rare mérite, qui l'avait toujours servi avec zèle, et ne lui avait jamais donné aucun sujet de mécontentement. La vertu de cette dame, sa fidélité et sa tendresse pour son mari l'avaient rendue inébranlable à toutes les sollicitations du roi. Il espéra la pouvoir gagner en la comblant de bienfaits; et entre autres graces qu'il lui accorda, il fit épouser à Darius son fils aîné, qu'il destinait pour son successeur, Ar- An. M. 3525. Av. J.C. 479. Herod. l. 9, c. 107-112.

taïnte [1], fille de cette princesse, et dès qu'il fut arrivé à Suse, il voulut que le mariage fût consommé. Mais Xerxès, malgré toutes ces avances, ne la trouvant pas moins inaccessible à ses attaques, changea tout-à-coup d'objet, et devint passionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la sage et vertueuse fermeté de sa mère. Pendant toutes ces intrigues, Amestris, femme de Xerxès, lui fit présent d'une riche et magnifique robe qu'elle avait faite elle-même. Xerxès trouvant cette robe fort à son gré, la prit la première fois qu'il rendit visite à Artaïnte. Dans la conversation, il la pressa de marquer ce qu'elle desirait de lui, avec promesse et même serment de lui accorder tout ce qu'elle voudrait. Artaïnte lui demanda la robe qu'il portait. Xerxès, qui prévoyait les malheurs que ce présent entraînerait après soi, fit tout ce qu'il put pour en détourner l'effet, offrant toute autre chose en la place; mais ne pouvant la persuader, et se croyant lié par l'engagement imprudent de sa promesse et de son serment, il lui donna sa robe. Cette femme ne l'eut pas plus tôt reçue, qu'elle la porta publiquement par manière de trophée.

Cette action ayant confirmé Amestris dans ses soupçons, elle en fut irritée au dernier point; mais, au lieu de porter sa vengeance sur la fille, qui était la seule coupable, elle résolut de la faire tomber sur la mère, à qui elle attribuait toute cette intrigue, quoiqu'elle en fût entièrement innocente. Elle attendit le temps de la grande fête, qui se célébrait tous les ans le jour de la naissance du roi, et qui n'était pas loin, dans laquelle le roi, selon la coutume établie, devait lui accorder tout ce qu'elle demanderait. Le jour donc

[1] La vraie orthographe est *Artaynte*. — L.

étant venu, elle lui demanda que la femme de Masiste lui fût livrée. Xerxès qui comprit le dessein de la reine, et qui en frémit d'horreur, tant par considération pour son frère, qu'à cause de l'innocence de cette dame, contre laquelle il voyait que sa femme était violemment irritée, lui refusa d'abord sa demande, et fit tout ce qu'il put pour l'en détourner; mais n'ayant pu ni la gagner, ni prendre sur soi d'agir avec fermeté, il céda, par une complaisance également faible et cruelle, préferant aux devoirs inviolables de la justice et de l'humanité les droits arbitraires d'une coutume établie uniquement pour donner lieu à la libéralité et à la bonté.

Cette dame fut donc saisie par les gardes du roi, et livrée à Amestris, qui lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles et les lèvres; les fit jeter aux chiens en sa présence, et la renvoya ainsi mutilée en la maison de son mari. Cependant Xerxès l'avait mandé, pour le préparer à cette triste nouvelle. Il lui témoigna qu'il desirait qu'il se séparât de sa femme, et qu'il lui donnerait en sa place une de ses filles en mariage. Masiste, qui avait un attachement extrême pour sa femme, ne put se résoudre à l'abandonner : ce qui fit que Xerxès lui dit tout en colère que, puisqu'il refusait sa fille, il n'aurait ni elle ni sa femme, et qu'il apprendrait à ne pas rejeter les offres de son maître : et il le renvoya avec cette inhumaine réponse.

Un tel procédé ayant jeté Masiste dans un grand trouble, et lui faisant tout craindre, il se hâta de retourner chez lui pour voir ce qui s'y passait. Il y trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer. En étant irrité au point que l'on peut s'ima-

giner, il assembla toute sa famille, ses domestiques, et tous ceux qui étaient dans sa dépendance, et fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane, dont il était gouverneur, résolu, dès qu'il y serait arrivé, de lever une armée, et de faire la guerre au roi pour se venger de ce traitement barbare. Mais Xerxès, informé de son départ précipité, et soupçonnant par là ce qu'il avait dessein de faire, le fit suivre par un parti de cavalerie, qui, l'ayant atteint, le mit en pièces avec ses enfants, et tous ceux qui étaient avec lui. Se trouve-t-il un exemple plus tragique de vengeance que celui que je viens de rapporter ?

Herod. l. 7, cap. 114.

On rapporte d'Amestris une autre action non moins cruelle ni moins impie. Elle fit brûler vifs quatorze enfants des meilleures maisons de Perse, en sacrifice aux dieux infernaux, pour obéir à une coutume superstitieuse usitée chez les Perses.

Diod. l. 11, pag. 53.

Masiste étant mort, Xerxès donna le gouvernement de la Bactriane à Hystaspe, son second fils, qui, se trouvant par là obligé de vivre loin de la cour, fournit à Artaxerxe, son plus jeune frère, l'occasion de monter à son préjudice sur le trône après la mort de leur père, comme on le verra ci-après.

Ici finit l'histoire d'Hérodote, c'est-à-dire à la bataille de Mycale, et au siége de la ville de Seste par les Athéniens.

§ XII. *Les Athéniens rétablissent les murs de leur ville, malgré l'opposition des Lacédémoniens.*

An. M. 3526. Av. J.C. 478. Thucyd. l. 1, p. 59-62.

La guerre, appelée vulgairement *la guerre de Médie*, qui n'avait duré que deux ans, ayant été terminée comme on l'a vu, les Athéniens, de retour dans leur

patrie, y firent revenir leurs femmes et leurs enfants, qu'ils avaient mis en dépôt ailleurs pendant la guerre, et ils songèrent à rétablir leur ville, qui avait été presque entièrement détruite par les Perses, et à l'environner de bonnes murailles, pour la mettre hors d'insulte. Les Lacédémoniens, en ayant eu avis, entrèrent en jalousie, et commencèrent à craindre qu'Athènes, déja trop puissante sur mer, venant à se fortifier de jour en jour, n'entreprît de leur faire la loi, et de leur enlever l'autorité et la prééminence qu'ils avaient toujours eue jusque-là dans la Grèce. Ils députèrent donc vers les Athéniens, pour leur représenter que l'intérêt commun de la Grèce demandait qu'on ne laissât hors du Péloponnèse aucune ville fortifiée, de peur qu'en cas d'une seconde irruption elle ne servît de place d'armes aux Perses, qui ne manqueraient pas de s'y établir, comme ils avaient fait auparavant à Thèbes, et qui de là infesteraient tout le pays, et s'en rendraient bientôt maîtres. Thémistocle, qui, depuis la bataille de Salamine, avait un grand crédit à Athènes, pénétra sans peine dans le véritable dessein des Lacédémoniens, caché sous le faux prétexte du bien public : mais comme ils étaient en état, en se joignant aux alliés, d'empêcher par la force l'ouvrage commencé, si on leur donnait une réponse absolue et négative, il conseilla au sénat d'user de ruse aussi-bien qu'eux. La réponse fut donc qu'on enverrait des députés à Lacédémone pour satisfaire la république sur les craintes et les soupçons qu'elle avait. Il se fit nommer parmi les députés, et avertit le sénat de ne pas faire partir ses collègues avec lui, ni tous ensemble, afin de gagner du temps, et d'avancer l'ouvrage. La chose fut ainsi exécutée. Il ar-

Diod. l. 11, pag. 30-31. Justin. l. 2, cap. 15.

riva le premier à Lacédémone, mais laissa passer plusieurs jours sans rendre visite aux magistrats, et sans se transporter au sénat. Et sur ce qu'on le pressait de le faire, et qu'on lui demandait les raisons d'un si long délai, il répondit qu'il attendait que tous ses collègues fussent arrivés pour se rendre conjointement avec eux dans le sénat, et témoigna beaucoup de surprise de ce qu'ils étaient si long-temps à venir. Ils arrivaient successivement les uns après les autres. Pendant tout ce temps-là on pressait extrêmement l'ouvrage à Athènes. Les femmes, les enfants, les étrangers, les esclaves, tous en un mot étaient occupés à ce travail, et l'on ne se donnait de repos ni jour ni nuit. On ne l'ignorait pas à Lacédémone, et l'on en fit de grandes plaintes à Thémistocle, qui nia absolument le fait, et pressa les Lacédémoniens d'envoyer à Athènes de nouveaux députés pour s'assurer par eux-mêmes de ce qui en était, et de ne point s'arrêter à des bruits vagues et confus qui étaient sans fondement. Il fit donner avis sous main à Athènes d'y retenir les députés jusqu'à leur retour comme autant d'ôtages, craignant avec sujet qu'on ne l'arrêtât lui et ses collègues à Lacédémone. Pour-lors, quand tous ses collègues furent arrivés, il demanda audience, et déclara en plein sénat qu'il était vrai que les Athéniens avaient résolu d'environner et de fortifier leur ville de bonnes murailles, que l'ouvrage était presque fini, qu'ils l'avaient jugé d'une nécessité absolue, et pour leur propre sûreté, et pour le bien commun des alliés : qu'après tout ce qui s'était passé on ne pouvait pas les soupçonner de manquer de zèle pour l'intérêt commun; mais que, la condition de tous les alliés devant être égale, il était juste que les

Athéniens pussent, comme tous les autres, pourvoir à leur propre sûreté par tous les moyens qu'ils jugeraient nécessaires; qu'ils l'avaient fait, et qu'ils étaient en état de défendre leur ville contre quiconque oserait l'attaquer : qu'au reste les Lacédémoniens [1] avaient fort mauvaise grace de vouloir établir leur pouvoir, non sur leurs propres forces et leur courage, mais sur la faiblesse de leurs alliés. Ce discours déplut beaucoup aux Lacédémoniens : mais, soit par un sentiment d'estime et de reconnaissance pour les Athéniens, qui avaient rendu de si grands services à la patrie, soit par impuissance de s'opposer à leur entreprise, ils dissimulèrent; et les députés, renvoyés de part et d'autre avec honneur, retournèrent dans leur ville.

Thémistocle, toujours attentif à augmenter la puissance et la gloire de la république, ne s'en tint pas aux murs de la ville; il s'appliqua, avec la même ardeur à achever de bâtir et de fortifier le Pirée, car, dès le temps qu'il entra en charge, il avait commencé ce grand ouvrage. Avant lui, Phalère était l'unique port d'Athènes, peu spacieux et peu commode, et qui ne convenait point aux grands desseins qu'avait Thémistocle. Il tourna donc ses vues du côté du Pirée, qui semblait l'y inviter par sa situation avantageuse, et par la commodité de ses trois grands ports, où il pouvait tenir plus de quatre cents vaisseaux. On y travailla avec un empressement et une vivacité qui avança l'ouvrage considérablement en assez peu de temps. Thémistocle fit ordonner aussi que tous les ans on bâtirait vingt vaisseaux pour augmenter la flotte; et, afin d'attirer un grand nombre

Thucyd. pag. 62-63. Diod. l. 11, p. 32-33.

Pausan. l. 1, pag. 1.

[1] « Graviter castigat eos quòd, non virtute, sed imbecillitate sociorum, potentiam quærerent. » (Just. lib. 2, cap. 15.)

d'ouvriers et de matelots dans la ville, il leur fit accorder des immunités particulières. Son dessein était, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer; en quoi il suivit une politique toute contraire à celle des anciens rois d'Athènes, qui, ne cherchant qu'à éloigner de la marine et de la guerre leurs citoyens, et à les employer uniquement à la culture de la terre et à la paix, publièrent cette fable : que Minerve, plaidant un jour contre Neptune, pour savoir qui d'elle ou de lui serait déclaré patron de l'Attique, et donnerait son nom à la ville nouvellement bâtie, gagna sa cause en montrant à ses juges le rameau d'olivier qu'elle avait planté, heureux symbole de la paix et de l'abondance; au lieu que Neptune avait fait sortir de la terre un cheval fougueux, image du trouble et de la guerre.

§ XIII. *Noir dessein de Thémistocle rejeté d'un commun accord par le peuple d'Athènes. Condescendance d'Aristide pour ce peuple.*

Plut. in Themist. p. 121-122; in Arist. pag. 332.

Thémistocle, qui avait formé en lui-même le dessein de supplanter les Lacédémoniens, et de substituer les Athéniens à leur place dans le gouvernement de la Grèce, ne perdit point de vue ce grand projet. Peu délicat sur le choix des moyens, il trouvait bonne et légitime toute voie qui pouvait le conduire à ce but. Un jour donc il déclara en pleine assemblée qu'il avait conçu un dessein important, mais qu'il ne pouvait le communiquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avait besoin d'un profond secret; il demanda qu'on lui donnât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommèrent Aristide, et s'en rapportèrent entière-

ment à son avis, tant ils comptaient sur sa probité et sur sa prudence. Thémistocle, l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeait à brûler la flotte des Grecs[1], qui était dans un port voisin, et que par là Athènes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide retourna à l'assemblée, et déclara simplement que rien ne pouvait être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même temps rien n'était plus injuste. Tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par là que ce ne fut point sans quelque fondement qu'on accorda à Aristide, de son vivant même, le surnom de *juste :* surnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les conquérants recherchent avec tant d'ardeur, et qui approche en quelque sorte l'homme de la Divinité.

Au reste, je ne sais si dans toute l'histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui que je viens de rapporter. Ce ne sont point des philosophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes et de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête; c'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on

[1] Cicéron ne parle que de la flotte lacédémonienne mouillée à Gythium (*Offic.* III. 1, 14); et ce fait est bien plus probable. On conçoit à la rigueur que, dans le temps où les Lacédémoniens montraient une jalousie si basse à l'égard des Athéniens, Thémistocle ait conçu l'idée de s'en venger en brûlant leur flotte. Mais que son projet fût de brûler la flotte de tous les Grecs alliés, c'est ce qu'on peut à bon droit regarder comme invraisemblable. Comment peut-on supposer Thémistocle assez fou pour avoir conçu l'idée d'un projet aussi extravagant? A la vérité, les Athéniens auraient par ce moyen possédé seuls une puissance maritime, mais où auraient-ils ensuite trouvé des alliés? C'eût été abattre l'arbre pour en cueillir les fruits. — L.

lui fait, qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'état, et qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raison qu'elle est contraire à la justice. Quelle noirceur au contraire, et quelle perfidie dans le dessein que Thémistocle propose, de brûler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens! Eût-il encore cent fois plus de mérite qu'on ne lui en donne, cette action suffirait seule pour ternir tout l'éclat de sa gloire: car c'est le cœur, c'est-à-dire la probité et la droiture, qui décide du vrai mérite.

Je suis fâché que Plutarque, qui pour l'ordinaire juge fort sainement des choses, semble ici ne pas condamner Thémistocle. Après avoir parlé des travaux qu'il fit dans le Pirée, il passe ainsi à l'action dont il s'agit: *Thémistocle imagina encore quelque chose* de plus grand *pour augmenter ses forces de mer*[1].

Plut. in Themist. p. 122.

Les Lacédémoniens ayant proposé dans le conseil des Amphictyons que toutes les villes qui n'avaient pas pris les armes contre Xerxès fussent exclues de cette assemblée, Thémistocle, qui craignait que, si les Thessaliens, les Argiens et les Thébains n'y étaient plus reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, et ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils voulaient exclure, et fit changer de sentiment aux députés, en leur remontrant qu'il n'y avait que trente et une villes qui fussent entrées dans la ligue, dont la plupart étaient fort petites et fort peu considérables: que ce serait donc une chose fort étrange, et même très-dangereuse, que, le reste de la

1 μεῖζόν τι διενοήθη.

Grèce venant à être banni de cette assemblée, cet auguste conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes, qui, par cette exclusion, donneraient la loi à toutes les autres, et aboliraient l'égalité, que l'on regardait avec raison comme l'ame de toutes les républiques. L'ouverture de cet avis lui attira la haine des Lacédémoniens, qui se déclarèrent ouvertement contre lui.

Il s'était mis mal aussi avec les alliés par la manière dure et avare avec laquelle il avait exigé d'eux des contributions.

Quand la ville d'Athènes fut entièrement rétablie, le peuple, se voyant tranquille et paisible, chercha par toutes sortes de voies à s'emparer du gouvernement, et à le rendre absolument populaire. Cette trame, quoique secrète, n'échappa point à la vigilance d'Aristide, et il en vit toutes les suites. Mais faisant réflexion, d'un côté, que ce peuple méritait quelque considération à cause de la valeur qu'il avait témoignée dans toutes les batailles qu'on venait de gagner; et de l'autre, qu'il n'était pas aisé de réduire et de contenir ce même peuple, qui avait les armes à la main, et qui était devenu plus fier que jamais par ses victoires, il crut devoir le ménager et user de tempérament. Il fit donc un décret qui portait que le gouvernement serait commun à tous les citoyens, et que les archontes, qui étaient les premiers magistrats de la république, et qu'on ne choisissait que parmi les plus riches de la république, et parmi ceux qui tiraient au moins de leurs terres cinq cents médimnes, seraient choisis désormais indifféremment et sans distinction parmi tous les Athéniens. En relâchant ainsi quelque chose au peuple, il

Plut. in Arist. pag. 332.

prévint de funestes dissensions, qui auraient pu causer la ruine d'Athènes et de toute la Grèce.

§ XIV. *La fierté de Pausanias fait perdre le commandement aux Lacédémoniens.*

An. M. 3528 Av. J.C 476. Thucyd. l. 1, p. 63 et 84-86. [Diod. Sic. XI, § 44.]

Les Grecs, animés par l'heureux succès qu'avaient eu par-tout leurs armes victorieuses, envoyèrent une flotte pour délivrer du joug leurs alliés qui étaient encore sous le pouvoir des Perses. Elle était commandée, pour les Lacédémoniens, par Pausanias : Aristide et Cimon fils de Miltiade y commandaient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Cypre, et mit toutes ses villes en liberté; puis, tournant sa route vers l'Hellespont, elle attaqua et prit la ville de Byzance, où l'on fit un grand nombre de prisonniers, dont plusieurs étaient des plus riches et des plus considérables seigneurs de Perse.

Pausanias, qui dès-lors songeait à trahir sa patrie, crut devoir profiter de cette occasion pour gagner les bonnes graces de Xerxès. Il fit courir le bruit dans l'armée que ces seigneurs persans, qu'il avait confiés à la garde d'un de ses officiers, s'étaient échappés de nuit, et avaient disparu. Il les avait lui-même renvoyés à ce prince avec une lettre où il s'engageait à lui livrer la ville de Sparte et toute la Grèce, à condition qu'il lui donnerait sa fille en mariage. Le roi ne manqua pas de lui faire une réponse favorable, et il lui fit tenir de grosses sommes d'argent pour gagner ceux des Grecs qu'il verrait disposés à entrer dans ses vues. Il chargea Artabaze de toute cette négociation, et, afin de le mettre à portée de la suivre plus facilement et plus

sûrement, il lui donna le gouvernement des côtes maritimes de l'Asie mineure.

Pausanias, déja enivré de sa grandeur future, changea dès ce moment de conduite. La vie pauvre, frugale et modeste de Sparte, et l'assujettissement à des lois dures et austères, qui n'épargnaient et ne ménageaient personne, et qui étaient également inexorables pour les grands comme pour les petits et les pauvres, tout cela lui devint insupportable. Il craignit, en retournant à Sparte après les souverains commandements qu'il avait eus, de rentrer dans une égalité qui le confondrait avec les derniers des citoyens; et c'est ce qui le porta à traiter avec les Barbares. Il quitta donc absolument les manières et les mœurs de son pays, prit l'habillement et la fierté des Perses, imita leur somptuosité et leur magnificence. Il traitait les alliés avec une dureté insupportable, ne parlait aux officiers qu'avec hauteur et menaces; se faisait rendre des honneurs extraordinaires, et par cette conduite rendait odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les manières douces, honnêtes et prévenantes d'Aristide et de Cimon; un éloignement infini de tout air impérieux et fier, qui n'est propre qu'à révolter les esprits; une bonté et une affabilité qui ne se démentait en rien, et par laquelle ils savaient tempérer l'autorité du commandement et le rendre aimable; l'humanité et la justice qui paraissaient dans toutes leurs actions; l'attention qu'ils avaient à n'offenser personne et à faire du bien à tout le monde, tout cela nuisait infiniment à Pausanias par le contraste, et augmentait le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, et tous les alliés passèrent sous le commandement des Athéniens, et se mirent sous leur pro-

Plut. in Arist. p. 332-333.

tection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide, en opposant à la dureté et à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur et d'humanité, et inspirant à Cimon son collègue les mêmes sentiments, détacha des Lacédémoniens, insensiblement et sans qu'ils s'en aperçussent, l'esprit des alliés, et leur enleva enfin le commandement, non de vive force en employant des armées et des flottes, et encore moins en usant de ruse et de perfidie, mais en rendant aimable, par une conduite sage et douce, le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens, dans cette occasion, firent paraître une grandeur d'ame et une modération qu'on ne peut assez admirer. Car, s'apercevant que la trop grande autorité rendait leurs capitaines fiers et insolents, ils renoncèrent de bon cœur à la supériorité qu'ils avaient eue jusque-là sur les autres Grecs, et cessèrent d'envoyer de leurs chefs pour avoir le commandement des armées, aimant mieux, ajoute l'historien, avoir des citoyens sages, modestes, et parfaitement soumis à la discipline et aux lois du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

§ XV. *Trame secrète de Pausanias avec les Perses. Sa mort.*

An. M. 3529
Av. J. C. 475.
Thucyd. l. 1, p. 86-89.
Diod. l. 11, pag. 34-36.
Corn. Nep. in Pausan.

Cependant, sur les plaintes qu'ils recevaient de tous côtés au sujet de Pausanias, ils le rappelèrent à Lacédémone, pour lui faire rendre compte de sa conduite. Ils ne purent encore le convaincre d'entretenir des intelligences avec Xerxès. S'étant tiré avec avantage de ce premier jugement, il retourna de son autorité particulière, et sans l'aveu de la république, à Byzance; et de là il continuait ses pratiques secrètes avec Arta-

baze. Comme il y exerçait encore beaucoup de violences et d'injustices, les Athéniens l'obligèrent d'en sortir. Il se retira à Colone, petite ville de la Troade. Là il reçut ordre des éphores de se rendre à Sparte, sous peine d'être déclaré, en cas de désobéissance, ennemi public et traître à sa patrie. Il s'y rendit, dans l'espérance de se tirer encore de ce jugement à force d'argent. On commença par le mettre en prison, puis il fut produit devant les juges. On avait contre lui de violents soupçons et de forts préjugés. Plusieurs de ses esclaves avouaient que Pausanias leur avait promis la liberté, s'ils voulaient entrer dans tous ses desseins, et le servir avec zèle dans l'exécution de ses projets. Mais, comme les éphores étaient accoutumés à ne point prononcer peine de mort contre un Spartiate sans une entière évidence, ces preuves ne leur paraissaient point suffisantes, sur-tout contre un homme de la famille royale, et qui était actuellement en charge; car Pausanias remplissait les fonctions de la royauté, comme tuteur et le plus proche parent de Plistarque, fils de Léonide, encore enfant. Il fut donc élargi.

Pendant que les éphores étaient dans cette incertitude et dans cet embarras, un esclave, nommé l'Argilien[1], les vint trouver, et leur remit en main une lettre de Pausanias au roi des Perses, dont il était porteur, et qu'il devait rendre à Artabaze. Celui-ci et le Lacédémonien étaient convenus ensemble de ne laisser survivre à leur message aucun des courriers qu'ils s'enverraient réciproquement, pour ôter toute trace de leur commerce. L'Argilien, qui ne voyait revenir au-

[1] Dans Thucydide, *un Argilien*, Ἀργίλιος ἀνὴρ (I, 132), c'est-à-dire, natif de la ville d'Argilus en Thessalie. — L.

cun de ses camarades, eut quelque soupçon; et, quand son rang fut venu, il ouvrit la lettre dont il était chargé, qui marquait effectivement à Artabaze de le faire mourir dès qu'il la lui aurait rendue. C'est cette lettre qui fut portée aux éphores. Ils ne se contentèrent pas encore de cette preuve, et voulurent la fortifier par le témoignage même de Pausanias. L'esclave, de concert avec eux, se retira à Ténare dans le temple de Neptune, comme dans un asyle où il serait en sûreté. On y avait ménagé secrètement deux petites loges, où des éphores et quelques Spartiates se cachèrent. Dès que Pausanias eut appris que l'Argilien s'était réfugié dans ce temple, il y courut aussitôt pour en savoir la raison. L'esclave avoua qu'il avait ouvert sa lettre, et que la crainte de la mort dont il y était menacé lui avait fait prendre le parti de se réfugier dans ce temple. Pausanias, ne pouvant pas nier le fait, s'excusa du mieux qu'il put, lui fit de grandes promesses, et tira de lui parole qu'il tiendrait la chose secrète. Ils se séparèrent de la sorte.

Le crime de Pausanias n'était plus douteux. Dès qu'il fut rentré dans la ville, les éphores se mirent en devoir de l'arrêter. Il reconnut à l'air du visage de l'un d'eux et à un signe qu'il lui donna, qu'on avait pris quelque fâcheuse résolution contre lui, et courut de toutes ses forces dans le temple de Pallas, surnommée *Chalciœcos*, qui était voisin, et où il arriva avant qu'on eût pu l'atteindre. L'entrée en fut fermée sur-le-champ avec de grosses pierres, et l'on dit que la mère du coupable fut la première à y en porter. On découvrit aussi le toit de la chapelle. Les éphores, n'osant pas l'en tirer de force, de peur de violer la sainteté de cet asyle sacré, prirent le parti de l'y laisser mourir de faim et

de misère, exposé comme il était aux injures de l'air : ils l'en tirèrent pourtant un moment avant sa mort. Son corps fut enterré dans un lieu voisin : mais l'oracle de Delphes, qu'ils consultèrent bientôt après, déclara que, pour apaiser la colère de la déesse, justement irritée par le violement de son temple, il fallait y ériger deux statues en l'honneur de Pausanias; ce qui fut exécuté.

Telle fut la fin de Pausanias, en qui une folle ambition étouffa tous les sentiments de probité, d'honneur, d'amour de la patrie, de zèle pour la liberté, de haine et d'aversion contre les Barbares; sentiments naturels en quelque sorte aux Grecs, et sur-tout aux Lacédémoniens.

§ XVI. *Thémistocle, poursuivi par les Athéniens et les Lacédémoniens comme complice de la conjuration de Pausanias, se réfugie chez Admète.*

Thémistocle se trouva aussi enveloppé dans l'accusation qu'on forma contre Pausanias. Il était pour-lors en exil. Une violente passion pour la gloire, accompagnée d'un vif desir de dominer seul, l'avait rendu fort odieux à ses citoyens. Il avait bâti, tout près de sa maison, un temple à Diane, sous le nom de *Diane Aristobule*, c'est-à-dire *du bon conseil*, comme pour avertir les Athéniens qu'il avait donné de bons conseils à leur ville et à toute la Grèce; et il n'avait pas oublié d'y mettre sa statue, qu'on y voyait encore du temps de Plutarque : elle montrait, dit-il, qu'il avait la physionomie aussi héroïque que le courage. Voyant qu'on prêtait volontiers l'oreille à toutes les calomnies que ses ennemis répandaient contre lui, il ne cessait, pour

An. M. 3531. Av. J.C. 473. Thucyd. l. 1, pag. 89-90. Plut. in Themist. p. 123-124. Corn. Nep. in Themist. cap. 8.

leur fermer la bouche, de parler dans toutes les assemblées des services qu'il avait rendus à sa patrie; et comme on était las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choses, *Hé! vous lassez-vous,* leur disait-il, *de recevoir souvent du bien des mêmes personnes?* Il ne faisait pas réflexion que [1] leur remettre si souvent ses bienfaits devant les yeux, c'était presque leur reprocher qu'ils les avaient oubliés, ce qui n'est point obligeant; et il paraissait ignorer que le moyen sûr d'être loué, c'est de laisser ce soin aux autres, et de ne songer qu'à faire des choses louables; et qu'une fréquente mention de ses propres vertus et de ses grandes actions, loin de calmer l'envie, n'est propre qu'à l'irriter.

Plut. in Themist. p. 112.

Thémistocle, banni d'Athènes par l'ostracisme, se retira à Argos. C'est pendant qu'il y demeurait que Pausanias fut poursuivi comme un traître qui avait conjuré contre sa patrie. Il avait d'abord caché sa trame à Thémistocle, quoiqu'il fût un de ses meilleurs amis; mais, dès qu'il le vit chassé, et plein de ressentiment pour cette injure, il lui communiqua ses projets, et le pressa d'y entrer. Pour l'y engager, il lui fit voir les lettres que lui écrivait le roi de Perse, et tâcha de l'animer contre les Athéniens, en lui exagérant leur injustice et leur ingratitude. Thémistocle rejeta bien loin la proposition de Pausanias, et refusa absolument de prendre aucune part à ses desseins; mais il lui garda le secret, et ne découvrit à personne les discours qu'il lui avait tenus, ni l'entreprise qu'il avait faite, soit qu'il espérât qu'il y renoncerait de lui-même, ou qu'il

[1] « Hoc molestum est. Nam isthæc commemoratio
« Quasi exprobratio est immemoris beneficii. »
(TERENT. *in Andr.*)

ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert par quelque autre voie, une entreprise aussi hasardeuse et aussi mal concertée que celle-là ne pouvant jamais avoir une bonne issue.

Pausanias ayant été mis à mort, on trouva parmi ses papiers des lettres et d'autres écrits qui donnaient beaucoup de soupçon contre Thémistocle. Les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes pour l'accuser et le faire condamner à mort; et les envieux qu'il avait parmi ses citoyens se joignirent à ces accusateurs. Aristide avait alors une belle occasion de se venger des mauvais traitements qu'il avait reçus de son rival, s'il eût été sensible à ce cruel plaisir; mais il refusa constamment d'entrer dans un si noir complot, aussi éloigné de jouir avec une secrète joie de l'infortune de son adversaire qu'il l'avait été auparavant de s'affliger de ses heureux succès. Thémistocle répondait par lettres à toutes les calomnies dont il était chargé, et représentait aux Athéniens qu'ayant toujours cherché à dominer, et n'étant pas d'humeur à se laisser maîtriser par d'autres, il n'y avait aucune apparence qu'il eût voulu se livrer lui-même, et livrer la Grèce entière à des ennemis et des Barbares.

Cependant le peuple, persuadé par ses accusateurs, envoya des gens pour se saisir de sa personne et pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le conseil de la Grèce. Thémistocle, qui en fut averti assez à temps, passa dans l'île de Corcyre, à laquelle il avait rendu autrefois quelque service; mais, ne s'y trouvant pas en sûreté, il s'enfuit en Épire; et se voyant encore poursuivi par les Athéniens et par les Lacédémoniens, il prit, par un coup de désespoir, un parti fort hasardeux, en se

[Thucyd. I, § 137.] réfugiant chez Admète, roi des Molosses. Ce prince, ayant autrefois demandé quelques secours aux Athéniens, et ayant été honteusement refusé par Thémistocle, qui avait alors la principale autorité, en avait conservé un vif ressentiment, et témoigné qu'il s'en vengerait, s'il en trouvait une occasion favorable; mais Thémistocle, qui jugea que, dans l'état où il se trouvait, l'envie encore toute récente de ses citoyens était plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce roi, voulut bien en courir le risque. Quand il arriva dans son palais, ayant appris qu'il était absent, il s'adressa à la reine, qui le reçut avec bonté, et lui enseigna la manière dont il devait faire sa supplique. Au retour d'Admète, Thémistocle prend entre ses bras le fils du roi, s'assied, au milieu de son foyer, entre ses dieux domestiques; et là, déclarant qui il était, et pour quel sujet il s'était réfugié chez lui, il implore sa clémence, reconnaît que sa vie et sa mort sont entre ses mains, l'exhorte à oublier le passé, et lui représente que rien n'est plus digne d'un grand roi que d'user de clémence. Admète, surpris et touché de voir à ses pieds, dans une posture si humiliante, le plus grand homme de la Grèce et le vainqueur de l'Asie, le releva aussitôt, et lui promit toute sa protection. En effet, les Athéniens et les Lacédémoniens étant venus le redemander, il refusa absolument de leur livrer un suppliant et un hôte qui s'était réfugié dans son palais dans l'espérance d'y trouver un asyle sacré et inviolable.

Pendant qu'il était à la cour de ce prince, un de ses amis trouva moyen d'enlever d'Athènes sa femme et ses enfants, qu'il lui envoya; et pour cet enlèvement il fut traduit en justice quelque temps après, et condamné

à mort. Pour ce qui est de ses biens, ses amis en sauvèrent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir dans la suite au lieu de sa retraite; mais tout ce qu'on en put découvrir, qui montait à cent talents[1], fut porté au trésor public. Il ne possédait pas la valeur de trois talents lorsqu'il entra dans le gouvernement de la république. Je laisse quelque temps cet illustre banni chez Admète pour reprendre la suite de l'histoire.

§ XVII. *Désintéressement d'Aristide dans le maniement des deniers publics; sa mort; son éloge.*

J'ai dit auparavant que le commandement de la Grèce avait passé de Sparte à Athènes. Jusque-là les villes et les peuples de la Grèce avaient bien contribué de quelques sommes d'argent pour fournir aux frais de la guerre contre les Barbares, mais cette répartition avait toujours causé de grands mécontentements, parce qu'elle ne se faisait pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, de placer dans l'île de Délos le trésor public et commun de la Grèce, d'établir un nouvel ordre pour les finances, et de fixer une taxe qui serait réglée sur le revenu de chaque ville et de chaque peuple, afin que, les charges étant également réparties sur tous les membres qui composaient le corps des alliés, personne n'eût un juste sujet de se plaindre. Il s'agissait de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate, et si pleine de dangers et d'inconvénients. Tous les alliés jetèrent les yeux sur Aristide; ils lui donnèrent un plein

Plut. in Arist. p. 333-335. Diod. l. II, pag. 36.

[1] Cent mille écus. = 550,000 fr. — L.

pouvoir, et s'en rapportèrent entièrement à sa prudence et à sa justice pour imposer à chacun sa taxe.

On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidélité et le désintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui; avec l'attention et l'activité d'un père de famille qui gouverne son propre revenu; avec la réserve et la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, ce qui est aussi difficile que rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénèque[1] rend à une personne chargée à-peu-près d'un pareil emploi, et le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un surintendant ou contrôleur-général des finances. On y reconnaît le portrait d'Aristide. Il montra tant d'équité et de sagesse dans l'exercice de ce ministère, que personne ne se plaignit; et dans la suite on regarda toujours ce temps comme le siècle d'or, c'est-à-dire comme le bon et l'heureux temps de la Grèce. En effet, la taxe, qu'il avait fixée en tout à quatre cent soixante talents, fut portée par Périclès à six cents, et bientôt après jusqu'à treize cents talents[2]; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisait beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athènes, en cé-

[1] « Tu quidem orbis terrarum rationes administras tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est. » (Senec. lib. *de Brevit. Vit.* cap. 18.)

[2] 460 talents, = 2,530,000 fr.
600 talents, = 3,300,000 fr.
1300 talents, = 7,150,000 fr.
C'est pour veiller à l'administration de ces richesses que furent créés à cette époque les magistrats athéniens appelés *hellénotames* (ἑλληνοταμίαι). — L.

lébrations de jeux et de fêtes, en constructions de temples et d'édifices publics, et que d'ailleurs les mains de ceux qui touchaient les deniers publics n'étaient pas toujours si pures ni si nettes que celles d'Aristide. Cette conduite si sage et si équitable lui assura le glorieux surnom de *juste*.

Plutarque néanmoins rapporte une action d'Aristide qui fait voir que les Grecs, et il en faut dire autant des Romains, avaient une idée très-limitée et très-imparfaite de la justice. Ils en bornaient l'usage à l'intérieur de la société civile, et convenaient que de particulier à particulier on était tenu d'en garder rigoureusement toutes les règles. Mais, quant à la patrie, à la république, qui était leur grande idole à laquelle ils rapportaient tout, ils pensaient tout autrement, et croyaient, par principe, devoir lui sacrifier non-seulement leurs biens et leur vie, mais la religion même et les engagements les plus sacrés, au mépris des serments les plus solennels : c'est ce qui paraît clairement dans le fait que je vais exposer.

Après la répartition des tributs dont je viens de parler, Aristide, ayant réglé tous les articles de l'alliance, fit jurer les alliés qu'ils les observeraient de point en point, et il jura lui-même pour les Athéniens; et, en prononçant les malédictions qui accompagnaient les serments, il jeta dans la mer, selon la coutume, des masses de fer tout ardentes : mais dans la suite les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles, et à gouverner un peu plus despotiquement, il les exhorta à rejeter sur lui ces malédictions, et à se décharger par-là de la peine due à un parjure que la nécessité de leurs affaires exigeait né-

Plut. in Arist. p. 333-334.

cessairement. En général (c'est toujours Plutarque qui parle), Théophraste écrit que cet homme, qui, dans tout ce qui le regardait en particulier, et dans toutes les affaires de ses citoyens, se piquait d'une exacte et rigoureuse justice, faisait dans le gouvernement de la république plusieurs choses selon l'exigence des cas, et selon qu'il était expédient à la patrie, qui, selon lui, avait quelquefois besoin de recourir à l'injustice pour se soutenir; et il en rapporte un exemple. Un jour, comme on délibérait dans le conseil de faire porter à Athènes, contre le traité, les trésors communs de la Grèce qui étaient en dépôt à Délos, les Samiens en ayant ouvert l'avis, quand ce fut à lui à parler, il dit que cela était injuste, mais utile, et fit prévaloir l'avis. Ce fait nous montre de quelles ténèbres la prétendue sagesse des païens était accompagnée.

Pour ce qui regarde le mépris des richesses, il est difficile de le porter plus loin qu'il le fit. Thémistocle, à qui les louanges d'autrui ne faisaient pas plaisir, voyant qu'on relevait avec beaucoup d'admiration le noble désintéressement d'Aristide dans l'administration des finances, ne fit que s'en moquer, faisant entendre que les louanges qu'on lui donnait sur cela ne marquaient en lui que le mérite d'un coffre-fort, qui garde fidèlement l'argent qu'on lui confie sans en rien retenir. Cette froide raillerie était une puérile vengeance d'un mot qui l'avait fort piqué. Car Thémistocle disant un jour qu'il estimait que la plus grande qualité d'un général d'armée était de savoir pressentir et prévoir les desseins des ennemis : « Cette qualité est nécessaire, « repartit Aristide; mais il en est une autre véritable-« ment belle et digne d'un général, c'est d'avoir les

« mains nettes, et de ne se laisser pas dominer par l'ar-« gent. » Aristide était en droit de lui parler ainsi, lui qui, après avoir passé par des emplois si lucratifs pour les autres, était réellement pauvre. Il paraissait aimer la pauvreté par goût et par estime; et, loin d'en rougir, il n'en tirait pas moins de gloire que de tous ses trophées et de toutes les victoires qu'il avait remportées. L'histoire nous en fournit une preuve très-éclatante.

Callias, très-proche parent d'Aristide, et le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisait sur-tout un crime de ce que, riche comme il était, il n'avait pas de honte de laisser dans l'indigence Aristide, aussi-bien que sa femme et ses enfants. Callias, voyant que ces reproches faisaient beaucoup d'impression sur l'esprit des juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'était pas vrai qu'il lui avait plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, et l'avait pressé avec instance de vouloir les accepter, et s'il ne les avait pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvait vanter à meilleur titre de sa pauvreté que lui de son opulence; que l'on pouvait trouver assez de gens qui usaient bien de leurs richesses, mais qu'on en rencontrait peu qui portassent la pauvreté avec courage, et même avec joie; et qu'il n'y avait que ceux qui étaient pauvres malgré eux, ou par leur faute, pour avoir été paresseux, intempérants, prodigues, déréglés, qui pussent en rougir. Aristide avoua que tout ce que son parent venait de dire était vrai, et il ajouta qu'une disposition d'ame qui retranche tout desir des choses superflues, et qui resserre

Plut. in compar. Arist. et Caton. pag. 355.

les besoins de la vie dans les bornes les plus étroites, outre qu'elle délivre de mille soins importuns, et laisse une liberté entière de ne s'occuper que des affaires publiques, approche en quelque sorte l'homme vertueux de la Divinité même, qui est sans soins et sans besoins. Il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée et ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être Aristide avec sa pauvreté que Callias avec toutes ses richesses.

Plutarque rapporte ici en abrégé un témoignage bien glorieux que Platon rend à la vertu d'Aristide, pour laquelle il le préfère infiniment à tous les autres grands hommes qui ont vécu de son temps. Car, dit-il, Thémistocle, Cimon et Périclès, ont rempli leur ville de superbes bâtiments, de portiques, de statues, de richesses, d'ornements, et d'autres vaines superfluités de ce genre; mais Aristide a travaillé à la remplir de vertus. Or, pour procurer à une ville un véritable bonheur, il faut la rendre vertueuse, et non pas riche.

Le même Plutarque observe encore un autre trait de la vie d'Aristide, qui, tout simple qu'il est, lui fait beaucoup d'honneur, et peut être d'une grande instruction. C'est dans le beau traité où il examine si les vieillards doivent continuer à se mêler du gouvernement, et où il montre d'une manière admirable les différents services qu'ils peuvent encore rendre à l'état, quoique dans un âge avancé. Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que, pour rendre service à ses citoyens, il soit nécessaire de se donner beaucoup de mouvement, de haranguer le peuple, d'occuper les premières places, de commander les armées. Un sage vieillard, sans même sortir de sa maison, peut y exercer une sorte

P. 795-797.

de magistrature, obscure et secrète à la vérité, mais qui n'en est pas moins importante, en formant la jeunesse par ses conseils, et lui traçant la route qu'elle doit tenir dans le maniement des affaires. Aristide, ajoute Plutarque, ne fut pas toujours en charge, mais il fut toujours utile à sa patrie. Sa maison était une école publique de vertu, de sagesse, de politique. Elle était ouverte à tous les jeunes gens d'Athènes qui avaient bonne volonté, et qui allaient le consulter comme un oracle. Il les recevait avec bonté, il les écoutait avec patience, il les instruisait familièrement, et s'appliquait sur-tout à leur relever le courage et à leur inspirer de la confiance. On marque en particulier qu'il rendit cet important service à Cimon dont le nom depuis devint si celèbre.

Plutarque [1] partageait en trois âges la vie des hommes d'état, des hommes destinés à gouverner. Il voulait que, dans le premier, ils s'instruisissent des principes du gouvernement; que, dans le second, ils les missent en pratique, et que, dans le dernier, ils en instruisissent les autres.

L'histoire ne nous dit rien de positif ni sur le temps, ni sur le lieu de la mort d'Aristide; mais elle rend à sa mémoire un témoignage bien glorieux, en marquant que ce grand homme, qui avait eu les premières charges de la république, et qui avait manié les finances avec une autorité absolue, mourut pauvre, et ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. Il fallut que l'état fît les frais de ses funérailles, et se chargeât de faire subsister

Plut. in Arist. p. 334-335.

[1] Il applique à cette occasion ce qui se pratiquait à Rome, où les vestales passaient les dix premières années à apprendre leurs fonctions dans une espèce de noviciat, les dix suivantes à les exercer, et les dix autres à les enseigner aux jeunes novices.

sa famille. Ses filles furent mariées, et Lysimaque son fils entretenu aux dépens du Prytanée, qui assigna aussi à la fille de ce dernier, après sa mort, le même entretien qu'on donnait à ceux qui avaient vaincu aux jeux olympiques. Plutarque[1] rapporte, à cette occasion, ce que firent les Athéniens en faveur de la postérité d'Aristogiton, leur libérateur, tombée dans la pauvreté; et il ajoute que de son temps encore, c'est-à-dire près de six cents ans après, ils faisaient paraître la même bonté et la même libéralité. Grand éloge pour une ville, de s'être conservée si long-temps généreuse et reconnaissante; et puissant motif pour enflammer le courage des particuliers, qui se voyaient assurés de laisser à leurs enfants les récompenses que la mort les aurait empêchés de recevoir eux-mêmes! Il était beau de voir les arrière-neveux des libérateurs et des défenseurs de la république, qui n'avaient reçu de leurs pères d'autre héritage que la gloire de leurs belles actions, entretenus encore long-temps après aux dépens du public, en considération des services que leur famille avait rendus à l'état. Ils subsistaient de la sorte bien plus honorablement, et rappelaient avec bien plus d'éclat la mémoire de leurs ancêtres, qu'une infinité d'autres citoyens à qui leurs pères n'avaient songé qu'à laisser de grandes richesses, lesquelles pour l'ordinaire ne survivent pas de beaucoup à ceux qui les ont acquises, et ne laissent souvent à leur postérité que l'odieuse mémoire des injustices dont elles sont le fruit.

Le plus grand honneur que l'antiquité ait fait à Aristide, est de l'avoir surnommé *le juste*. Ce ne fut

[1] Voyez au commencement de ce volume. = Tom. II, pag. 418 de cette édition. — L.

point quelque occasion particulière, mais le gros de sa conduite et le corps de ses actions qui lui valut ce titre illustre. Plutarque fait ici une réflexion bien remarquable, et que je ne crois pas devoir omettre.

De toutes les vertus d'Aristide, dit cet auteur sensé, la plus connue, et celle qui se fit le plus sentir, fut sa justice, parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continuel, dont les fruits se répandent sur un plus grand nombre de personnes, et qui est comme le fondement et l'ame de tout emploi et de toute administration publique. De là vint que, quoique pauvre, et du simple peuple, il mérita le surnom de *juste;* surnom, dit Plutarque, véritablement royal, ou, pour mieux dire, véritablement divin, mais que les princes et les grands n'ambitionnent guère, parce qu'ils n'en connaissent pas la beauté et l'excellence. Ils aiment mieux qu'on les appelle [1] des preneurs de villes, des foudres de guerre, des vainqueurs et des conquérants, quelquefois même des aigles et des lions; préférant ainsi le vain honneur de ces titres fastueux, qui n'annoncent que violence et ravage, à la solide gloire de ceux qui marquent la bonté et la vertu. Ils ignorent, continue toujours Plutarque, que des trois principaux attributs de la Divinité, dont les rois se font honneur d'être l'image, je veux dire l'immortalité, la puissance, la justice; que de ces trois attributs, dont le premier excite notre admiration et nos desirs, le second nous remplit de crainte et de frayeur, le troisième nous inspire l'amour et le respect, le dernier est le seul qui soit véritablement et personnellement communiqué à l'homme, et le seul qui puisse le conduire aux deux autres, l'homme ne pouvant de-

Plut. in vit. Arist. p. 321-322.

[1] Poliorcètes. Ceraunus. Nicanor.

venir véritablement immortel et puissant qu'en devenant juste.

An. M. 3532
de Rom. 302.

Avant que de reprendre la suite de l'histoire, il n'est pas hors de propos de remarquer que c'est à peu près dans le temps dont nous parlons ici que la réputation de la Grèce, plus célèbre encore par la sagesse de son gouvernement que par l'éclat de ses victoires, porta les Romains à avoir recours à ses lumières. Rome, formée sous les rois, manquait des lois nécessaires à la bonne constitution d'une république. Elle envoya[1] des députés pour rechercher les lois des villes de la Grèce, et surtout celles d'Athènes, plus conformes au gouvernement populaire, qui avait été établi depuis l'expulsion des rois. Sur ce modèle, dix magistrats, qu'on créa sous le nom de *décemvirs* avec une autorité absolue, rédigèrent les lois des douze tables, qui sont le fondement et la source du droit romain.

§ XVIII. *Mort de Xerxès, tué par Artabane. Son caractère.*

An. M. 3531.
Av. J.C. 473.
Ctes. cap. 2.
Diod. l. 11, pag. 52.
Justin. l. 3, cap. 1.

Les mauvais succès qu'avait eus Xerxès dans son expédition contre la Grèce, et qui avaient continué depuis, lui abattirent enfin le courage. Renonçant à tout projet de guerre et de conquête, il se livra entièrement au luxe et à la mollesse, et ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Artabane[1], Hyrcanien de naissance, capitaine de ses gardes, et depuis long-temps un de ses premiers

[1] « Missi legati Athenas, jussique inclytas leges Solonis describere, et aliarum Græciæ civitatum instituta, mores, juraque noscere... Decem tabularum leges perlatæ sunt (quibus adjectæ postea duæ) : qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias privatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. » (Liv. lib. III, n. 31 et 34.)

[1] Ce n'est pas Artabane, oncle de Xerxès.

favoris, s'aperçut que cette conduite lui avait attiré le mépris de ses sujets, et crut que c'était une occasion favorable de conspirer contre son maître; et il porta ses vues ambitieuses jusqu'à se flatter de remplir sa place et de monter sur son trône. Une autre raison put bien aussi le porter à ce crime. Xerxès lui avait ordonné de faire mourir Darius, l'aîné de ses fils : l'histoire ne nous apprend point pour quelle raison. Comme cet ordre avait été donné au milieu d'un repas et dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublierait, et il ne se hâta pas de l'exécuter. Mais il se trompa : le roi se plaignit de n'avoir point été obéi. Artabane craignit donc son ressentiment, et crut devoir le prévenir. Il engagea dans son complot Mithridate, l'un des eunuques du palais, et grand-chambellan du roi; et, par son moyen, il entra dans la chambre où couchait le prince, et le tua pendant qu'il dormait. De là il alla trouver Artaxerxe, troisième fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de son père, et en chargea Darius, son frère aîné, comme si l'impatience de régner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoutait que, pour se mettre pleinement en sûreté, son dessein était de se défaire encore de lui, qu'ainsi il était nécessaire qu'il se tînt sur ses gardes. Ces discours ayant fait sur Artaxerxe, encore jeune, toute l'impression que souhaitait Artabane, il alla sur-le-champ dans l'appartement de son frère, et, soutenu par Artabane et par ses gardes, il l'égorgea. Hystaspe, second fils de Xerxès, était celui à qui la couronne appartenait après Darius; mais comme il se trouvait alors dans la Bactriane, dont il était gouverneur, Artabane mit Artaxerxe sur le trône, dans l'intention de ne l'y laisser que jusqu'à ce qu'il eût formé un parti assez fort

Aristot. Politic. l 5, c. 10, p. 404.

pour l'en chasser et y monter lui-même. La grande autorité dont il avait joui lui avait acquis un grand nombre de créatures. Il avait outre cela sept fils[1], tous grands de taille, bien faits, pleins de force et de courage, et élevés aux plus grandes dignités de l'empire. Le secours qu'il s'en promettait était principalement ce qui l'avait porté à ce dessein ambitieux. Mais, pendant qu'il se hâtait de l'amener à sa fin, Artaxerxe, ayant découvert ce complot par le moyen de Mégabyze, qui avait épousé une de ses sœurs, travailla à le prévenir, et le tua avant qu'il eût pu exécuter sa trahison. Par sa mort ce prince s'affermit dans la possession du royaume.

Nous venons de voir périr Xerxès, un des princes les plus puissants qui aient jamais été. Je n'ai pas besoin de prévenir le lecteur sur le jugement qu'il en faut porter. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand et de plus éclatant selon les hommes : le plus vaste empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre et de mer dont le nombre paraît incroyable. Tout cela est autour de lui, non en lui, et n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais, par un aveuglement trop ordinaire aux grands et aux princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puissance sans bornes, dans une gloire qui ne lui avait rien coûté, il s'était accoutumé à juger de ses talents et de son mérite personnel par les dehors de sa place et de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane, son oncle, et de Démarate, qui seuls ont le courage de lui dire la vérité, et il se livre à des

[1] Ctésias ne lui donne que trois fils (*Persic.* c. 30). — L.

courtisans adorateurs de sa fortune, et uniquement occupés à le flatter dans ses passions. Il mesure et prétend régler le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition, et, dégoûté d'une obéissance trop prompte et trop facile, il se plaît à exercer sa domination sur les éléments, à percer les montagnes et à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu son pont, à entreprendre follement d'en captiver les flots par des chaînes qu'il y fait jeter. Plein d'une vanité puérile et d'un orgueil ridicule, il se regarde comme le maître de la nature : il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée; il compte avec une présomptueuse et folle assurance sur les millions d'hommes et de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais quand, après la bataille de Salamine [1], il vit les tristes restes et les honteux débris de ses troupes innombrables répandus dans toute la Grèce, il comprit quelle différence il y avait entre une armée et une foule d'hommes. En un mot, pour bien juger de Xerxès, il ne faut que le mettre à côté d'un simple bourgeois d'Athènes, d'un Miltiade, d'un Thémistocle, d'un Aristide. D'un côté est tout le bon sens, la prudence, l'habileté dans le métier de la guerre, le courage, la grandeur d'ame; de l'autre, on ne voit que vanité, orgueil, entêtement, une bassesse de sentiments qui fait pitié, et quelquefois même une brutalité et une barbarie qui font horreur.

[1] « Stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantùm ab exercitu turba distaret. » (SENEC. *de Benef.* lib. VI, cap. 32.)

LIVRE SEPTIÈME.

SUITE
DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

Ce livre renferme dans les chapitres I et III l'histoire des Perses et des Grecs pendant quarante-huit ans et quelques mois, qui est le temps que dura le règne d'Artaxerxe Longue-Main, dont les six dernières années concoururent avec les six premières de la guerre du Péloponnèse. Cet espace s'étend depuis l'an du monde 3531 jusqu'à l'an 3579.

Le deuxième chapitre renferme les autres affaires des Grecs arrivées, tant en Sicile qu'en Italie, pendant l'intervalle marqué ci-dessus.

CHAPITRE PREMIER.

Ce chapitre renferme l'histoire des Perses et des Grecs, depuis le commencement du règne d'Artaxerxe jusqu'à la guerre du Péloponnèse, qui commença la quarante-deuxième année du règne de ce prince.

§ I. *Artaxerxe détruit le parti d'Artabane et celui d'Hystaspe, son frère aîné.*

Les historiens grecs donnent à ce prince le surnom de *Longue-Main;* selon Strabon, à cause que ses mains étaient si longues, qu'étant tout droit, il en pouvait toucher ses genoux; selon Plutarque, parce qu'il avait la main droite plus longue que l'autre. A cela près, il passait pour le plus bel homme de son temps; mais on vantait encore plus sa bonté et sa générosité. Il régna près de quarante-neuf ans. An. M. 3531. Av. J.C. 473. Lib. 15, p. 735. In Artax. p. 1011.

Quoique Artaxerxe se vît délivré, par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur, il lui restait encore deux obstacles à vaincre avant que d'être paisible possesseur de la couronne : l'un dans son frère Hystaspe, gouverneur de la Bactriane; l'autre dans le parti d'Artabane. Il commença par le dernier. Ctesias, cap. 30.

Artabane avait laissé sept fils et un grand nombre de partisans, qui ne tardèrent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entre eux, et ceux qui tenaient pour Artaxerxe, une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles persans perdirent la vie. Artaxerxe, ayant pris enfin le dessus, extermina tous ceux qui étaient entrés dans cette conjuration. Il tira sur-tout une vengeance exemplaire de ceux qui avaient eu part au meurtre de son père, et particulièrement de l'eunuque Mithridate, qui l'avait trahi. Il le fit mourir du supplice des auges; ce qui se faisait de cette manière. On mettait le criminel à la renverse dans une auge; et, après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvrait d'une autre auge, à la réserve de la tête, des pieds et des mains, qui sortaient Plut. in Artax. p. 1019.

par des trous faits exprès. Dans cette posture incommode, on lui présentait la nourriture nécessaire, qu'on le forçait de prendre malgré lui. Pour boisson, on lui donnait du miel détrempé dans du lait, et on lui en frottait tout le visage; ce qui attirait sur lui une quantité incroyable de mouches, d'autant plus qu'il était toujours exposé aux rayons ardents du soleil. Les vers, engendrés de ses excréments, lui rongeaient les entrailles au-dedans. Ce supplice durait ordinairement quinze ou vingt jours, pendant lesquels le patient souffrait des tourments indicibles.

Ctes. cap. 31. Artaxerxe, ayant dissipé le parti d'Artabane, se trouva en état d'envoyer une armée dans la Bactriane, qui soutenait le parti de son frère; mais il n'y eut pas le même succès. Les deux armées en étant venues aux mains, Hystaspe [1] conserva si bien son terrain, que, s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut aussi aucun désavantage; de sorte que les deux armées se séparèrent avec un succès égal, et se retirèrent chacune de son côté pour se préparer à un second combat. Artaxerxe, ayant assemblé une plus grande armée que son frère, et ayant d'ailleurs tout l'empire pour lui, le défit dans une seconde bataille, et ruina entièrement son parti. Cette victoire le rendit paisible possesseur de l'empire.

Diod. l. 11, pag. 54. Pour se maintenir, il déposa tous les gouverneurs des villes et des provinces qu'il soupçonnait d'avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venait d'exterminer, et il leur en substitua d'autres en qui il avait une parfaite confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus et les désordres qui s'étaient intro-

[1] Selon Ctésias, les Bactriens avaient à leur tête, non Hystaspe, frère du roi, mais Artabane leur Satrape, différent du précédent. — L.

duits dans le gouvernement. Par une conduite si pleine de sagesse et de zèle pour le bien public, il s'acquit bientôt une grande réputation et une grande autorité, et il s'attira l'amour de ses sujets, qui est le principal soutien du pouvoir des souverains.

§ II. *Thémistocle se réfugie vers Artaxerxe.*

Ce fut vers ce prince que Thémistocle se réfugia, selon Thucydide, et au commencement de son règne; car d'autres auteurs, comme Strabon, Plutarque, Diodore, placent cet événement sous Xerxès son prédécesseur. M. Prideaux se range de leur côté, et il croit aussi que l'Artaxerxe dont nous parlons est le prince que l'Écriture appelle *Assuérus*, et dont Esther fut l'épouse; au lieu que nous supposons, avec le savant Ussérius, que ce fut Darius, fils d'Hystaspe, que cette illustre Juive épousa. J'ai déja déclaré bien des fois que je n'entrais pas dans ces sortes de disputes [1]. Je m'en tiens donc sur la retraite de Thémistocle en Perse, aussi-bien que sur l'histoire d'Esther, au sentiment d'Ussérius, mon guide ordinaire. AN. M. 3531

Nous avons vu que Thémistocle s'était retiré chez Admète, roi des Molosses, qui l'avait fort bien reçu. Les Athéniens et les Lacédémoniens ne l'y laissèrent pas en repos, et le redemandèrent à ce prince avec menace, s'il le refusait, de porter la guerre dans son pays. Admète, qui ne voulait point s'attirer sur les bras de si formidables ennemis, et encore moins trahir son hôte, l'avertit du danger où il était, et favorisa sa fuite. Thémistocle arriva par terre à Pydne, ville de la Macédoine, et là il s'embarqua sur un vaisseau mar-

Thucyd. l. 1, p. 90-91. Plut. in Themist. p. 125-127. Diod. l. 11, p. 42-44. Corn. Nep. in Themist. c. 8-10.

[1] V. la note 1, pag. 15 de ce volume. — L.

chand qui allait en Ionie. Il n'était point connu des passagers. Ce vaisseau ayant été porté par la tempête près de l'île de Naxe, qui était alors assiégée par les Athéniens, le pressant danger où il se vit l'obligea de déclarer qui il était au maître du vaisseau et au pilote, et, tant par prières que par menaces, il les força de passer outre, et de tenir la route d'Asie.

Plut. in Themist. p. 112.

Thémistocle put se souvenir alors d'un mot que son père lui avait dit lorsqu'il était encore fort jeune, pour l'avertir de ne pas compter beaucoup sur la faveur du peuple. Il se promenaient ensemble le long du port. En lui montrant de vieilles galères jetées et abandonnées sur le rivage : *Voyez-vous, mon fils,* lui dit-il, *voilà comment le peuple en use à l'égard de ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service.*

Il arriva donc à Cume, ville d'Éolie dans l'Asie mineure. Le roi de Perse avait mis sa tête à prix et promis deux cents talents à qui la lui livrerait [1]. Toute la côte était pleine de gens qui l'observaient pour le prendre. Il s'enfuit à Æges, petite ville d'Éolie, où il n'était connu de personne que de son hôte Nicogène, le plus riche du pays, et qui avait de grandes relations avec tous les seigneurs de la cour de Perse. Il demeura quelques jours caché chez lui, jusqu'à ce qu'il le fit conduire en sûreté et avec bonne escorte à Suse, dans un de ces chariots couverts dans lesquels les Perses, qui étaient fort jaloux, avaient accoutumé de mener leurs femmes; ceux qui le conduisaient publiant qu'ils menaient à un grand seigneur de la cour une jeune dame grecque.

Quand il fut arrivé à la cour de Perse, il s'adressa

[1] Deux cent mille écus. = 1,100,000 fr. — L.

au capitaine des gardes, et lui dit qu'il était Grec de nation, et qu'il venait pour parler au roi d'affaires importantes qui regardaient son service. L'officier l'avertit d'une cérémonie dont il savait que quelques Grecs étaient blessés, mais qui était absolument nécessaire pour parler au prince en personne : c'était de se prosterner profondément devant lui. « Car, dit-il, « notre loi nous ordonne d'honorer ainsi le roi, et de « l'adorer comme une image vivante du Dieu immor- « tel qui entretient et conserve toutes choses. » Thémistocle y consentit. Quand on l'eut admis à l'audience, il se prosterna profondément devant le roi, et l'adora; puis se relevant, « Grand roi [1], dit-il par un truche- « ment, je suis Thémistocle, Athénien, qui, ayant été « banni par les Grecs, viens ici chercher un asyle. J'ai « fait à la vérité beaucoup de maux aux Perses, mais « je ne leur ai pas fait moins de bien par les salutaires « avis que je leur ai fait donner plus d'une fois ; et « je suis en état de leur rendre encore de plus grands « services que jamais. Mon sort est entre vos mains. « Vous pouvez montrer ici ou votre clémence, ou votre « colère. Par l'une vous sauverez votre suppliant, par « l'autre vous perdrez le plus grand ennemi de la Grèce. »

Le roi ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens et pour sa hardiesse : mais on dit qu'avec ses amis il se félicita de cette aventure comme d'un très-grand bonheur, et qu'il pria son dieu Arimanius d'envoyer toujours à ses ennemis de semblables pensées, et de les porter à se défaire ainsi de leurs plus grands personnages. On

[1] Thucydide lui fait dire à-peu-près les mêmes choses, mais dans une lettre qu'il avait écrite au roi avant que de lui parler. [I, § 137.]

ajoute que, s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi, *J'ai Thémistocle l'Athénien.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands seigneurs de sa cour, et fit appeler Thémistocle, qui ne s'attendait à rien que de triste, surtout depuis que l'un des gardes, après qu'il eut entendu son nom, lui eut dit la veille dans la salle même du roi qu'il venait de quitter : *Serpent de Grèce, plein de ruse et de malice, la fortune du roi t'amène ici.* Mais la sérénité qui paraissait sur le visage du roi ne lui annonçait rien que d'heureux. En effet il lui fit un accueil très-favorable, et lui dit qu'il commençait par lui donner deux cents talents [1], somme qu'il avait promise à quiconque le lui livrerait, et qui, par cette raison, lui était due, puisqu'il avait apporté lui-même sa tête en se livrant à lui. Il lui ordonna ensuite de lui parler des affaires de la Grèce. Mais Thémistocle, ne pouvant s'expliquer que par le moyen d'un interprète, pria le roi de lui permettre d'apprendre la langue persane, espérant qu'alors il pourrait être en état d'expliquer mieux lui-même ce qu'il avait à lui communiquer, qu'il ne le pouvait faire par le moyen d'un autre. Il en est, dit-il, du discours de l'homme comme d'une tapisserie à personnages, qui a besoin d'être déployée et développée pour faire voir ce qu'elle renferme. Cette grace lui ayant été accordée, Thémistocle, dans l'espace d'un an, apprit si bien la langue du pays, qu'il parvint à parler le persan plus élégamment que les Perses mêmes [2],

[1] Deux cent mille écus. = 1,100,000 fr. — L.

[2] Thucydide se contente de dire qu'il apprit le persan *aussi bien qu'il put*, ὅσα ἐδύνατο (I, § 138). — L.

et il fut en état dans la suite de s'entretenir avec le roi sans truchement. Ce prince lui marqua une estime et une considération extraordinaires. Il lui fit épouser une dame des plus nobles familles de Perse : il lui donna une maison et un équipage convenable, et lui assigna les revenus nécessaires pour s'entretenir honorablement. Il le menait avec lui à la chasse, le mettait de tous ses plaisirs et de tous ses divertissements, et s'entretenait souvent avec lui en particulier, jusqu'à donner de la jalousie et de l'inquiétude aux grands seigneurs de sa cour. Il le présenta même aux princesses, qui l'honorèrent de leur affection, et lui donna les entrées chez elles. On rapporte, comme une marque particulière de faveur, que par son ordre spécial il fut admis à entendre les leçons et les discours des mages, et instruit par eux dans tous les secrets de leur philosophie.

On cite encore une autre preuve de son crédit. Démarate de Sparte, qui était dans ce même temps à la cour, ayant eu ordre du roi de lui demander un présent, il le supplia de lui permettre de faire son entrée à cheval dans la ville de Sardes avec la tiare royale sur la tête : vanité ridicule, également indigne de la noblesse d'un Grec et de la simplicité d'un Lacédémonien ! Le roi, choqué de l'insolence de cette demande, témoigna son mécontentement d'une manière fort vive, et parut ne vouloir jamais lui pardonner : mais Thémistocle, ayant intercédé pour lui, le remit dans ses bonnes graces.

Enfin, le crédit de Thémistocle fut si grand, que sous les règnes suivants, où les affaires des Perses furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lors-

que les rois voulaient attirer quelque Grec à leur service, ils lui écrivaient et lui promettaient en propres termes qu'il serait plus grand auprès d'eux que Thémistocle ne l'avait été auprès du roi Artaxerxe.

On dit aussi que Thémistocle, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré et recherché de tout le monde, qui s'empressait à lui faire la cour, dit un jour à ses enfants, voyant sa table magnifiquement servie : *Mes enfants, nous périssions, si nous n'eussions péri* [1].

Mais enfin, comme on crut que l'intérêt du roi demandait que Thémistocle fît son séjour dans quelqu'une des villes de l'Asie mineure, pour y être à portée de lui rendre service dans l'occasion, on l'envoya à Magnésie, située sur le Méandre, et on lui assigna pour son entretien, outre tous les revenus de cette ville qui étaient de cinquante [2] talents par an, ceux de Myunte et de Lampsaque. L'une de ces villes devait lui fournir son pain, l'autre son vin, la troisième sa viande. Quelques auteurs en ajoutent deux autres pour ses meubles et pour ses habits. Telle était la coutume des anciens rois d'Orient : au lieu de pensions, ils donnaient à ceux qu'ils voulaient gratifier des villes, et quelquefois même des provinces, qui, sous le nom de *pain*, de *vin*, etc., devaient leur fournir abondamment tout ce qui était nécessaire pour entretenir leur maison et leur train avec magnificence [3]. Thémistocle passa quelques années à Magnésie dans l'abondance et dans la splendeur, jusqu'à ce qu'il y finit ses jours de la manière que l'on verra dans la suite.

[1] Ἀπωλόμεθ' ἄν, εἰ μὴ ἀπωλόμεθα. — L.

[2] Cinquante mille écus. = 275,000 fr. — L.

[3] Il a été parlé plus haut de cet usage. Tom. II, pag. 277. — L.

§ III. *Cimon commence à paraître à Athènes. Ses premiers exploits. Double victoire remportée contre les Perses près du fleuve Eurymédon. Mort de Thémistocle.*

Athènes, qui venait de perdre un de ses plus considérables citoyens et de ses meilleurs généraux par la retraite de Thémistocle, chercha à réparer cette perte en confiant le commandement des armées à Cimon, qui ne lui était point inférieur en mérite. An. M. 3533 Av. J.C. 471. Diod. l. 11, p. 45. Plut. in Cim. p. 482-483.

Ses premières années ne lui avaient pas fait d'honneur, ni donné de lui une grande idée. L'exemple de cet illustre Athénien, dont la jeunesse fut fort décriée, et qui dans la suite se fit un si grand nom, montre que les dérangements de cet âge ne doivent pas faire désespérer d'un jeune homme, sur-tout lorsqu'on y remarque un fonds d'esprit, un bon cœur, des inclinations droites, et de l'estime pour les personnes de mérite. Or tel était le caractère de Cimon. Sa mauvaise réputation ayant indisposé le peuple contre lui, il en fut d'abord très-mal reçu; et, rebuté d'un si fâcheux accueil, il songeait à renoncer absolument aux affaires publiques. Aristide, découvrant en lui de grandes qualités à travers ses défauts, le consola, lui rendit l'espérance, le remit dans la voie, s'appliqua particulièrement à le former, et ne contribua pas peu, par les instructions qu'il lui donna, et par l'affection qu'il ne cessa de lui témoigner, à le rendre tel qu'on le vit dans la suite : service des plus importants qu'il pût rendre à sa patrie! Id. ibid. pag. 480.

Plutarque observe qu'après ces premiers éclats, il n'y eut rien dans les mœurs de Cimon que de grand et Pag. 481.

de noble : qu'il ne céda ni à Miltiade en courage et en hardiesse, ni à Thémistocle en prudence et en bon sens, mais qu'il fut plus juste et plus homme de bien que ni l'un ni l'autre ; et que, ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les surpassa de beaucoup tous deux dans les vertus morales.

Ce serait un grand avantage pour un état, que ceux qui excellent dans chaque profession se fissent un plaisir et un devoir d'instruire et de former les jeunes gens en qui ils connaissent de bonnes dispositions. Par là ils trouveraient le moyen de continuer à la patrie leurs services, même après leur mort, et d'y perpétuer par leurs élèves le goût du vrai mérite et la pratique des bonnes règles.

Peu de temps après la retraite de Thémistocle, les Athéniens, ayant mis en mer une flotte sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, conquirent Éïone sur le Strymon, Amphipolis, et d'autres endroits de la Thrace : et comme ce pays était très-fertile, Cimon y établit une colonie, et y fit passer dix mille Athéniens [1].

Herod. l. 7, cap. 107. Plut. in Cim. pag. 482.

Le sort d'Éïone est trop singulier pour n'être pas rapporté ici. Bogès [2] en était gouverneur pour le roi de Perse. Il témoigna à son maître un attachement et une fidélité qui a peu d'exemples. Assiégé par Cimon et par les Athéniens, il pouvait faire une capitulation honorable et se retirer en Asie avec tous ses effets et toute

[1] Non pas *dix mille Athéniens*, mais *dix mille hommes pris tant parmi les Athéniens que parmi leurs alliés ;* ἐπὶ δὲ Στρυμόνα πέμψαντες μυρίους οἰκήτορας αὐτῶν καὶ τῶν συμμάχων (Thucyd. I, § 100).—L.

[2] Plutarque l'appelle *Butès*. Hérodote paraît placer cette histoire sous Xerxès ; mais il y a plus d'apparence qu'elle est arrivée sous Artaxerxe, son successeur.

sa famille. Il ne crut pas qu'en honneur il le pût faire, et résolut de périr plutôt que de se rendre. Il essuya de rudes attaques, et se defendit toujours avec un courage incroyable. Quand il vit que les vivres lui manquaient absolument, il jeta du haut des murs dans le fleuve Strymon tout l'or et l'argent qui était dans la ville; puis il fit allumer un bucher, et ayant égorgé sa femme, ses enfants, et tous ceux qui composaient sa maison, il les fit jeter au milieu des flammes, et s'y précipita lui-même. Le roi ne cessait d'admirer et de déplorer en même temps une si merveilleuse générosité. Les païens pouvaient l'appeler ainsi : mais c'est plutôt férocité et barbarie.

Cimon se rendit maître aussi de l'île de Scyros, où il trouva les os de Thésée, fils d'Égée, qui, s'enfuyant d'Athènes, s'était retiré dans cette île et y était mort. Un oracle avait ordonné qu'on en fît la recherche. Il les fit charger dans sa galère, les orna magnifiquement, et les porta ainsi dans sa patrie près de huit cents ans depuis que Thésée en était parti. Le peuple les reçut avec de grandes marques de joie, et, pour conserver la mémoire de cet événement, il établit une dispute de poëtes tragiques qui fut très-célèbre, et qui contribua beaucoup à perfectionner le théâtre par l'émulation extraordinaire qu'elle jeta entre les écrivains dont les tragédies y étaient représentées. Car Sophocle, encore jeune, ayant fait jouer alors sa première pièce, l'archonte qui présidait à ces jeux, voyant parmi les spectateurs de grandes brigues et de grandes partialités, engagea Cimon et les autres généraux ses collègues, qui tous étaient au nombre de dix, un de chaque tribu, à faire la fonction de juges. Le prix fut adjugé à So-

phocle ; ce qui causa un si grand chagrin et une si grande douleur à Eschyle, qui jusque-là avait primé sur le théâtre, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athènes. Il en partit, se retira en Sicile, et y mourut.

Plut. in Cim. p. 484. Les alliés avaient fait quantité de prisonniers sur les Barbares dans les villes de Seste et de Byzance, et pour faire honneur à Cimon, ils le prièrent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nus, et de l'autre tous leurs ornements et toute leur depouille. Les allies se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inegalité : mais Cimon leur donna le choix. Ils prirent sans hésiter les ornements des Perses, et laissèrent les prisonniers aux Atheniens. Cimon partit donc avec le lot qui était resté, passant pour un homme fort malhabile et mal entendu à faire des partages : car les alliés emportaient beaucoup de chaînes, de colliers et de bracelets d'or, quantité de riches vêtements et de beaux manteaux de pourpre ; et les Athéniens n'avaient pour leur part que des corps tout nus, et qui étaient peu propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie et de la Lydie les parents et les amis de ces prisonniers, qui les rachetèrent jusqu'au dernier avec de grosses sommes d'argent ; de sorte que des deniers provenus de cette rançon Cimon eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, et qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public, sans compter ce qui lui en revint à lui-même. Il prenait plaisir dans la suite à raconter lui-même cette aventure, et il la rapportait toujours avec une sorte de complaisance.

Id. ibid. p. 484. Il faisait de ses biens un usage que le rhéteur Gorgias marque en peu de mots, mais d'une manière vive et

élégante [1]. *Cimon*, dit-il, *amassait des richesses pour s'en servir, et il s'en servait pour se faire estimer et honorer.* On peut voir ici en passant quel était le but, quelle était l'ame des plus belles actions du paganisme, et combien Tertullien avait raison de définir un païen, quelque parfait qu'il parût, un animal vain et glorieux: *animal gloriæ.* Cimon voulait que ses vergers et ses jardins fussent ouverts en tout temps aux citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendraient. Il avait tous les jours une table servie frugalement, mais honnêtement. Elle ne ressemblait en rien à ces tables somptueuses et délicates, où l'on n'admet que des personnes de distinction et en petit nombre, uniquement pour faire parade de sa magnificence ou de son bon goût. La sienne était simple, mais abondante, et tous les pauvres bourgeois de la ville y étaient indifféremment reçus. En bannissant ainsi de ses repas tout ce qui sentait le faste, le luxe, les délices, il se ménageait un fonds inépuisable, non-seulement pour les dépenses nécessaires de sa maison, mais pour les besoins de ses amis, de ses domestiques, et d'un très-grand nombre de citoyens : montrant par là qu'il connaissait bien mieux que la plupart des riches la destination naturelle des richesses et leur véritable usage.

Corn. Nep. in Cim. c. 4.

Il se faisait toujours suivre de quelques domestiques, qui avaient ordre de glisser secrètement quelque pièce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontrait, et de donner des habits à ceux qui en manquaient. Souvent aussi il pourvut à la sépulture de ceux qui étaient morts sans avoir laissé de quoi se faire inhumer. Et ce

[Athen. XII, p. 533.

[1] Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κτᾶσθαι μὲν ὡς χρῷτο, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῷτο.

qui est admirable, et que Plutarque ne manque pas d'observer, c'est qu'il ne faisait point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple, ni pour acheter ses suffrages; puisqu'en toute occasion on le vit toujours déclaré pour la faction contraire, c'est-à-dire, pour celle des citoyens les plus considérables par leurs richesses et par leur crédit.

Plut. in Cim. p. 485.

Quoiqu'il vît tous les autres gouverneurs de son temps enrichis par les concussions et par les voleries qu'ils faisaient sur le public, il se maintint pourtant toujours incorruptible, conserva ses mains pures non-seulement de toute concussion, mais encore de tout présent, et continua jusqu'à la fin de sa vie de faire et de dire gratuitement et sans aucune vue d'intérêt tout ce qui était utile et expédient pour la république.

Cimon joignait à beaucoup d'autres excellentes qualités un grand sens, une rare prudence, et une profonde connaissance du génie et du caractère des hommes. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des alliés était taxé, il devaient encore fournir un certain nombre d'hommes et de vaisseaux. Plusieurs d'entre eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne respiraient plus que le repos et ne songeaient plus qu'à cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues et des dangers de la guerre, aimaient mieux fournir de l'argent que des hommes, et laissaient aux Athéniens le soin de remplir de soldats et de rameurs les vaisseaux qu'ils étaient obligés de donner. Les autres généraux, sans prévoyance et sans vue pour l'avenir, les chagrinèrent d'abord, et voulurent les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon, quand il fut en place, garda une conduite tout opposée. Il les laissa jouir tranquillement de la paix,

sentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étaient auparavant, ne seraient plus propres qu'au labourage et au trafic, pendant que les Athéniens, qui auraient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriraient de plus en plus, et deviendraient de jour en jour plus puissants. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver, et ce furent ces peuples même qui, à leurs propres frais et dépens, se donnèrent des maîtres, et, de compagnons et d'alliés qu'ils étaient, devinrent en quelque sorte sujets et tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de capitaine grec qui rabaissât la fierté et la puissance du grand roi de Perse comme le fit Cimon. Après que les Barbares eurent été chassés de la Grèce, il ne leur laissa pas le temps de respirer; mais il les poursuivit vivement avec une flotte de plus de deux cents voiles, leur enleva leurs plus fortes places, et leur débaucha tous leurs alliés, en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le roi de Perse dans toute l'Asie, depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flotte ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle était près de l'embouchure du fleuve Eurymédon, composée de trois cent cinquante voiles, et soutenue de l'armée de terre campée sur le rivage. Elle fut bientôt mise en déroute. On prit plus de deux cents vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Plusieurs des Perses s'étaient jetés hors de leurs vaisseaux pour aller joindre leur armée de terre qui était sur le rivage. C'était une entreprise très-hasardeuse que de tenter une descente en présence de l'ennemi, et de mener des troupes déja fatiguées par un long combat contre des troupes fraîches

An. M 3534
Av. J.C. 470.
Plut. in Cim. p. 485-487.
Thucyd. l. I, pag. 66.
Diod. l. II, p. 45-47.

et supérieures en nombre. Mais Cimon, voyant que toute l'armée demandait d'aller contre les Barbares, crut devoir profiter de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avait extrêmement animés. Il les mit donc à terre[1], et il les mena droit contre les Barbares, qui les attendirent de pied ferme, et soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers et un butin immense. Cimon ayant dans un seul jour remporté deux victoires, qui égalaient presque la gloire des deux journées de Salamine et de Platée, alla, pour y mettre le comble, au-devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui venaient de Cypre pour joindre la flotte des Perses, et ne savaient rien de ce qui s'était passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, et presque tous les soldats tués ou noyés[2].

Cimon, après ces glorieux exploits, retourna triomphant à Athènes, et employa une partie des dépouilles à fortifier le port et à embellir la ville : digne usage des richesses qu'un général amasse dans ses campagnes, et qui lui fait sans comparaison beaucoup plus d'honneur que s'il les employait à se bâtir à lui-même de magnifiques palais, qui tôt ou tard passeraient à des étrangers, au lieu que ces ouvrages, construits pour l'utilité publique, lui appartiennent en quelque manière

[1] On ne voit pas que les Anciens se servissent de chaloupes pour faire leurs descentes, apparemment parce que leurs galères, étant plates, abordaient sans peine.

[2] Thucydide ne dit rien de cette seconde affaire ; il raconte que, dans le combat de l'Eurymédon, la flotte des Phéniciens, forte de deux cents trirèmes, fut prise ou détruite : ce qui rend peu probable qu'une autre flotte phénicienne de quatre-vingts vaisseaux, soit venue pour renforcer la première. Cette circonstance ne repose d'ailleurs que sur le témoignage de Plutarque. — L.

pour toujours, et font passer son nom jusqu'à la postérité la plus reculée. De tels embellissements dans une ville plaisent infiniment au peuple, toujours sensible, comme on le sait, à ces sortes de décorations; et c'est, comme Plutarque l'observe en parlant de Cimon, un des moyens les plus sûrs et en même temps les plus légitimes de gagner son amitié et de s'en faire estimer.

Plut. de ger. rep. p. 818.

L'année suivante, ce général fit voile vers l'Hellespont, et, ayant chassé les Perses de la Chersonèse de Thrace dont ils s'étaient emparés, il soumit aux Athéniens ce pays-là, quoiqu'il y eût lui-même plus de droit du chef de Miltiade son père, qui en avait eu la souveraineté. Il attaqua ensuite ceux de l'île de Thase, qui s'étaient révoltés contre les Athéniens, et défit leur flotte. Ils soutinrent leur révolte avec un acharnement qui a peu d'exemples. Comme s'ils avaient eu affaire à des ennemis cruels et barbares dont ils eussent les dernières extrémités à craindre, ils décernèrent peine de mort contre le premier qui parlerait de traiter avec les Athéniens. Le siege dura trois ans, et fit souffrir à ces malheureux citoyens tous les plus cruels maux de la guerre, sans pouvoir vaincre leur opiniâtreté. Les femmes secondèrent leurs efforts avec la même ardeur; et comme on manquait de cordes pour les machines, elles coupèrent toutes de bon cœur leurs chevelures, et les employèrent à cet usage[1]. La famine, étant devenue extrême dans la ville, enlevait tous les jours un grand nombre d'habitants. Hégétoride, Thasien, voyant avec douleur périr ses concitoyens, n'hésita point à sacrifier sa vie pour le salut de sa ville. Il se mit la corde au

An. M. 3535 Av. J.C. 469. Plut. in Cim. p. 487. Thucyd. l. 1, p. 66-67. Diod. l. 11, pag. 53.

Polyæn. Str. lib. 2.

Id. l. 8.

[1] Comme les femmes carthaginoises dans la troisième guerre punique. — L.

cou, et se présentant à l'assemblée, « Mes compatriotes, « dit-il, faites de moi ce qu'il vous plaira, et ne m'é- « pargnez pas, si vous le jugez à propos; mais sauvez le « reste du peuple par ma mort, en abolissant la loi « meurtrière que vous avez publiée contre votre propre « intérêt. » Les Thasiens, touchés de ce discours, abolirent la loi, et n'eurent garde de souffrir qu'il en coûtât la vie à un si généreux citoyen. Ils se rendirent aux Athéniens, qui leur laissèrent la vie sauve, et se contentèrent de démanteler leur ville.

Après que Cimon eut débarqué ses troupes sur le rivage opposé de la Thrace, il se saisit de toutes les mines d'or de ce côté-là, et soumit tout ce pays jusqu'en Macédoine. Il aurait pu en tenter la conquête, et il paraît qu'il ne lui aurait pas été difficile de se rendre maître d'une partie de ce royaume, s'il eût voulu profiter de l'occasion. Aussi, pour l'avoir négligée, fut-il, à son retour à Athènes, appelé en jugement, comme s'il se fût laissé corrompre par l'argent des Macédoniens et d'Alexandre leur roi. Il était bien éloigné d'une telle prévarication, et il se justifia pleinement.

An. M. 3538
Av. J.C. 466.
Thucyd. l. 1, p. 92.
Plut. in Themist. pag. 127.

Les conquêtes de Cimon, et la puissance des Athéniens, qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements, donnaient beaucoup d'inquiétude à Artaxerxe. Pour en prévenir les suites, il songea à envoyer Thémistocle dans l'Attique à la tête d'une nombreuse armée, et il lui en fit faire la proposition.

Thémistocle se trouva dans un grand embarras. D'un côté, la vue des bienfaits et des faveurs dont le roi l'avait comblé, la parole positive qu'il lui avait donnée de le servir avec zèle dans l'occasion, l'ordre

pressant du roi qui le sommait de sa promesse, ne lui laissaient pas la liberté de refuser cette commission. D'un autre côté, l'amour de la patrie, que les mauvais traitements et l'injustice de ses citoyens n'avaient pu étouffer en lui, la peine qu'il avait à flétrir la gloire de ses grandes actions et de ses anciens trophées par une si honteuse démarche, peut-être aussi la crainte de ne pas réussir dans une guerre où il aurait en tête d'excellents généraux, et sur-tout Cimon, qui jusque-là avait toujours été aussi heureux que brave : toutes ces pensées ne lui permettaient pas de se déclarer contre sa patrie dans une entreprise dont le succès, quel qu'il fût, ne pouvait tourner qu'à sa honte.

Pour se délivrer de ce cruel embarras, il résolut de mettre fin à sa vie [1], ne trouvant que cet unique moyen de ne point manquer ni à ce qu'il devait à sa patrie, ni à ce que le prince avait droit d'exiger de lui. Il fit donc un sacrifice solennel, auquel il invita tous ses amis; et, après les avoir embrassés et leur avoir dit les derniers adieux, il but du sang de taureau, ou, selon d'autres, il avala un poison fort prompt, et mourut ainsi à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il avait passé la plus grande partie dans le gouvernement de la république et dans le commandement des armées. Le roi, ayant appris la cause et la manière de sa mort, l'estima et l'admira encore davantage et continua de traiter favorablement ses amis et ses domestiques. Mais cette mort inopinée mit obstacle au dessein qu'il avait d'attaquer les Grecs. Les Magnésiens élevèrent à Thémistocle, dans la place publique, un ma-

Cic. de senect. n. 72.

[1] Les plus sages du paganisme ne croyaient pas qu'il fût permis de se donner la mort à soi-même.

gnifique tombeau, et accordèrent à ses descendants des priviléges et des honneurs particuliers. Ils en jouissaient encore du temps de Plutarque, c'est-à-dire depuis près de six cents ans, et le tombeau subsistait encore.

Brut. n. 42-43.

Atticus, dans le beau dialogue de Cicéron, intitulé *Brutus*, réfute avec esprit et agrément la manière tragique dont, après quelques écrivains, je viens de raconter la mort de Thémistocle, prétendant que c'était une pure fiction inventée par des rhéteurs, lesquels, sur le simple bruit qui avait couru que ce grand homme était mort de poison, avaient fourni le reste de leur propre fonds pour embellir ce récit, qui, sans cela, n'aurait rien eu d'intéressant ni de piquant. Il s'en tient au sentiment de Thucydide, historien sensé, qui était d'Athènes même, et presque contemporain. Cet auteur ne dissimule pas à la vérité le bruit qui avait couru du poison; mais il croit qu'il mourut simplement de maladie, et que ses amis transportèrent secrètement ses os à Athènes, où, du temps de Pausanias, on voyait encore son tombeau près du grand port. Ce récit paraît bien plus vraisemblable.

[Thucyd. I, § 138.]

Pausan. l. I, pag. I.

Thémistocle a été certainement un des plus grands hommes qui aient paru dans la Grèce. Il avait l'ame grande; un courage invincible, et que le danger même rendait plus ferme; une ardeur incroyable pour la gloire, que l'amour du bien public sut pourtant quelquefois lui faire modérer, mais qui le porta aussi quelquefois trop loin; une présence d'esprit [1] qui lui montrait dans l'instant même le parti qu'il fallait prendre;

[1] « De instantibus, ut ait Thucydides, verissimè judicabat, et de futuris callidissimè conjiciebat. » (Corn. Nep. *in Themist.* cap. I.)

enfin, une pénétration dans l'avenir qui lui découvrait clairement les desseins les plus cachés des ennemis, qui lui faisait prendre de loin des mesures justes pour les déconcerter, et qui lui inspirait des vues nobles, grandes, hardies, étendues, pour l'honneur de sa patrie. Les qualités du cœur, qui sont les essentielles, lui manquaient; je veux dire la probité, la sincérité, la droiture, la bonne foi. Il ne fut pas aussi exempt de soupçons d'avarice; ce qui est une grande tache dans la vie d'un homme d'état.

On rapporte de lui néanmoins une belle action et une belle parole, qui marquent un sentiment noble et désintéressé. Sa fille étant recherchée en mariage [1], il préféra un honnête homme pauvre à un riche dont la réputation était suspecte, et dit que, dans le choix d'un gendre, *il aimait mieux du mérite sans bien que du bien sans mérite.* Plut. in Themist. pag. 121.

§ IV. *Révolte de l'Égypte contre les Perses, soutenue par les Athéniens.*

Cependant les Égyptiens, pour se délivrer du joug des étrangers qu'ils ne portaient qu'avec une extrême impatience, se révoltèrent contre Artaxerxe, et prirent Inarus, prince des Libyens, pour leur roi. Il appelèrent à leur secours les Athéniens, qui, ayant alors une flotte de deux cents vaisseaux à l'île de Cypre, répondirent avec plaisir à cette invitation, et firent voile aussitôt vers l'Égypte, jugeant cette occasion très-favorable An. M. 3544 Av. J.C. 460. Thucyd. l. 1, p. 68, et 71-72. Ctes. cap. 32-35. Diod. l. 11, p. 54-59.

[1] « Themistocles, quum consuleretur utrùm bono viro pauperi, an minùs probato diviti filiam collocaret: EGO VERO, inquit, MALO VIRUM QUI PECUNIA EGEAT, QUAM PECUNIAM QUÆ VIRO. » (Cic. *de Offic.* lib. 2, cap. 71 [c. 20, § 5].)

pour affaiblir la puissance des Perses en les chassant d'un si beau royaume.

An. M. 3545 Av. J.C. 459. A la nouvelle de cette révolte, Artaxerxe assembla une armée de trois cent mille hommes, résolu de marcher lui-même contre les rebelles. Ses amis lui ayant conseillé de ne point hasarder sa personne, il confia le soin de cette expédition à Achéménide, l'un de ses frères. Quand celui-ci fut arrivé en Égypte, il campa avec sa nombreuse armée sur les bords du Nil. Dans ces entrefaites, les Athéniens, ayant défait en mer la flotte des Perses, et détruit ou pris cinquante de leurs vaisseaux, remontèrent ce fleuve, mirent leurs troupes à terre, sous le commandement de Charitimis, leur général; et, s'étant joints à Inarus et à ses Égyptiens, ils fondirent tous ensemble sur Achéménide, et le défirent dans un grand combat, où ce général persan et cent mille de ses soldats perdirent la vie. Ceux qui échappèrent se sauvèrent à Memphis. Les vainqueurs les y poursuivirent, et se rendirent maîtres d'abord de deux parties de la ville. Mais les Perses, s'étant fortifiés dans la troisième, appelée *la muraille blanche*[1], qui était la plus grande et la plus forte des trois, y soutinrent un siége de près de trois ans, pendant lequel ils se défendirent vaillamment, jusqu'à ce qu'ils furent délivrés par ceux qu'on envoya à leur secours.

An. M. 3546 Av. J.C. 458. Artaxerxe, ayant appris la défaite de son armée et la part que les Athéniens y avaient eue, pour faire diversion de leurs forces et les empêcher d'agir contre lui, envoya des ambassadeurs aux Lacédémoniens, avec une grande somme d'argent, pour les porter à faire la

[1] Ou plutôt le *château blanc :* car τεῦχος signifie souvent *castellum* (LARCHER *sur Hérodote*, tom. III, pag. 358). — L.

guerre aux Athéniens. Les Lacédémoniens n'y ayant point voulu entendre, ce refus ne ralentit point son ardeur. Il chargea Mégabyze et Artabaze du commandement dès troupes pour la guerre d'Égypte. Ils ne perdirent point de temps, et formèrent en Cilicie et en Phenicie une armée de trois cent mille hommes. Il fallut attendre que la flotte fût prête ; ce qui traîna jusqu'à l'année suivante. AN. M. 3547 Av. J.C. 457.

Alors Artabaze en prit le commandement, et fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyze, avec l'armée de terre, prit la route de Memphis. Il en fit lever le siége, et livra bataille ensuite à Inarus. Toutes les troupes de part et d'autre se trouvèrent à cette action. Inarus y fut entièrement défait : le carnage, qui fut grand, tomba principalement sur les Égyptiens révoltés. Après cette défaite, Inarus, quoique blessé par Mégabyze, fit sa retraite avec les Athéniens et ceux des Égyptiens qui voulurent le joindre, et gagna Byblos, ville située dans l'île de Prosopitis, qui est fermée par deux bras du Nil, tous deux navigables. Les Athéniens mirent leur flotte dans un de ces bras, où elle était à couvert des insultes de l'ennemi, et soutinrent dans cette île un siége d'un an et demi. AN. M. 3548 Av. J.C. 456.

Après la bataille, tout le reste de l'Égypte s'était soumis au vainqueur, et remis sous l'empire du roi Artaxerxe, excepté Amyrtée, qui avait encore un petit parti dans les marais, où il se maintint long-temps, par la difficulté que trouvèrent les Perses à pénétrer jusqu'à lui pour le réduire.

Le siége continuait toujours à Prosopitis. Les Perses, voyant qu'ils n'avançaient rien par la méthode ordinaire, parce qu'ils avaient affaire à des gens qui ne AN. M. 3550 Av. J.C. 454.

manquaient ni de cœur ni d'adresse à se bien défendre, eurent recours à un expédient extraordinaire, qui fit bientôt ce que la force n'avait pu faire. Ils saignèrent, par divers canaux, le bras du Nil dans lequel était la flotte athénienne, et la mirent à sec; et ils ouvrirent par là un passage à toute leur armée pour entrer dans l'île. Inarus, se voyant perdu, composa avec Mégabyze, pour lui, pour tous ses Égygtiens, et pour environ cinquante Athéniens, et se rendit à condition qu'on leur laisserait la vie sauve. Le reste des troupes auxiliaires, qui faisait un corps de six mille hommes, prit le parti de se défendre encore; et pour cet effet, ils mirent le feu à leurs vaisseaux, et se rangèrent en bataille, résolus de périr l'épée à la main, et de vendre bien cher leur vie, à l'imitation des Lacédémoniens qui s'étaient fait tuer aux Thermopyles. Les Perses, qui virent cette résolution désespérée, ne jugèrent pas à propos de les charger. On leur fit offrir la paix, en leur promettant qu'on leur accorderait de sortir d'Égypte, et qu'on leur laisserait un passage libre pour retourner dans leur pays, soit par mer, soit par terre. Ils acceptèrent ces conditions, mirent les vainqueurs en possession de Byblos et de toute l'île, et s'en allèrent par terre à Cyrène, où ils s'embarquèrent pour la Grèce. Mais la plupart des troupes qui avaient été employées dans cette expédition y périrent.

Ce ne fut pas encore tout ce que les Athéniens y perdirent. Une autre flotte de cinquante voiles qu'ils envoyaient au secours de leurs gens assiégés, entra dans une des bouches [1] du Nil fort peu de temps après que la place eut été rendue, dans le dessein d'aller les dé-

[1] La bouche Mendésienne. — L.

gager, ne sachant encore rien ds ce qui était arrivé. A peine y était-elle entrée, que la flotte des Perses [1], qui tenait la mer, vint l'y attaquer par-derrière pendant que l'armée lui faisait des décharges de traits de dessus les bords de la rivière. Il n'en échappa que quelques vaisseaux qui percèrent au-travers de la flotte ennemie, et tout le reste y périt. Ainsi finit la funeste guerre que les Athéniens firent en Égypte, et qui dura six ans. Après cela l'Égypte retourna sous le joug des Perses, et y demeura pendant tout le reste du règne d'Artaxerxe [2]. C'en était pour-lors la vingtième année. An. M. 3550
Mais le sort des prisonniers qu'on avait faits dans cette Av. J.C. 454.
guerre fut bien triste.

§ V. *Inarus livré à la mère du roi contre la foi du traité. Douleur de Mégabyze; sa révolte.*

Artaxerxe, après avoir résisté pendant cinq ans aux An. M. 5556
vives sollicitations et aux importunités continuelles de Av. J.C. 448. Ctes.
sa mère, qui lui demandait Inarus et les Athéniens qui cap. 35-40.
avaient été pris avec lui en Égypte, pour les sacrifier aux mânes de son fils Achéménide, les lui accorda enfin : aveugle et cruelle faiblesse d'un prince qui se rend perfide pour être complaisant, et qui, malgré les remords de sa conscience, viole son serment et le droit des gens, de peur d'affliger une mère injuste! Cette princesse inhumaine, sans aucun égard pour la foi donnée, fit crucifier Inarus, et trancher la tête à tout le reste. Mégabyze en fut au désespoir. Comme il leur

[1] Il faut lire la *flotte des Phéniciens*, Φοινίκων ναυτικόν. (Thucyd. lib. I, § 110.) — L.

[2] Seulement, Amyrtée se conserva une souveraineté dans la partie septentrionale du Delta, appelée les *Marais;* il était à la tête des plus braves des Égyptiens. — L.

avait donné sa parole qu'il ne leur serait fait aucun mal, l'affront retombait principalement sur lui. Il quitta la cour, et se retira en Syrie, dont il était gouverneur; et son mécontentement alla jusqu'à lever une armée et se révolter ouvertement.

An. M. 3557
Av. J.C. 447.

Le roi envoya contre lui Osiris [1] avec une armée de deux cent mille hommes. Cet Osiris était un des grands seigneurs de sa cour. Mégabyze lui livra bataille, le blessa, le fit prisonnier, et mit en fuite son armée. Artaxerxe le fit redemander, et Mégabyze le lui renvoya généreusement dès qu'il fut guéri.

An. M. 3558
Av. J.C. 446.

L'année suivante, le roi envoya contre lui une autre armée, dont il donna le commandement à Ménostane, fils d'Artarius, frère du roi, et gouverneur de Babylone. Ce général ne fut pas plus heureux que l'autre. Il fut aussi battu et mis en fuite; et cette victoire de Mégabyze ne fut pas moindre que la précédente.

Artaxerxe, voyant qu'il ne pouvait le réduire par la force, lui envoya son frère Artarius et sa sœur Amytis, qui était femme de Mégabyze, avec plusieurs autres personnes de la première qualité, pour le porter à rentrer dans son devoir. Leur négociation réussit: le roi lui pardonna, il revint à la cour.

Un jour qu'ils étaient à la chasse, un lion s'étant levé sur ses jambes de derrière, prêt à s'élancer sur le roi, Mégabyze, effrayé du danger où il le voyait, par affection et par zèle pour lui, lança un dard, et tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avait manqué de respect pour son prince en frappant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur Amytis et sa mère Amestris eurent bien de la peine à obtenir que

[1] Lisez *Ousiris*. — L.

cette sentence fût mitigée et changée en un exil perpétuel. Il fut envoyé à Cyrta, ville située sur la mer rouge, et condamné à y finir ses jours. Mais, au bout de cinq ans, il se sauva déguisé en lépreux, et revint chez lui à Suse, où, par le moyen de sa femme et de sa belle-mère, il rentra encore en grace, et même en faveur. Il s'y conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après, dans sa soixante et seizième année. Il fut extrêmement regretté du roi et de toute la cour. C'était le plus habile homme du royaume, aussi-bien que le meilleur capitaine. Artaxerxe lui devait et la couronne et la vie; mais il est bien dangereux à un sujet que son maître lui ait de trop grandes obligations [1]. Ce fut ce qui causa tous les malheurs qui arrivèrent à Mégabyze.

On est surpris de voir qu'un prince d'un esprit aussi solide qu'était Artaxerxe, ait été capable de prendre jalousie contre un seigneur de sa cour, parce que, dans une partie de chasse, il avait frappé le premier la bête qu'on poursuivait. Y a-t-il une faiblesse pareille à celle-là? et est-ce là placer en roi le point d'honneur? Cependant l'histoire nous en fournit plusieurs exemples. Un mot de Plutarque me ferait croire qu'Artaxerxe eut honte de l'excès furieux où cette fausse délicatesse de gloire l'avait porté, et qu'il en fit une espèce de réparation publique : car, selon cet auteur, il déclara par une ordonnance qu'il serait permis à quiconque assisterait à la chasse avec le prince de lancer le premier un trait

Plut. in Apophtheg. p. 173.

[1] « Beneficia eò usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse : ubi multum antevertêre, pro gratia odium redditur. » (TACIT. *Annal.* lib. IV, cap. 18.)

contre la bête, s'il le pouvait : et il fut le premier, dit Plutarque, qui donna cette permission.

§ VI. *Artaxerxe envoie à Jérusalem d'abord Esdras, puis Néhémie.*

Avant que de continuer ce qui regarde l'histoire des Perses et des Grecs, je rapporterai en peu de mots ce qui arriva pendant les vingt premières années d'Artaxerxe chez le peuple de Dieu : c'est une partie essentielle de l'histoire de ce prince.

An. M. 3537
Av. J.C. 467.
Esdr. cap. 7, etc.

La septième année d'Artaxerxe, Esdras obtint du roi et de ses sept conseillers une ample commission pour retourner à Jérusalem avec tous ceux de sa nation qui voudraient l'y suivre, pour y rétablir l'état et la religion des Juifs, et régler l'un et l'autre selon leurs propres lois. Esdras était un des descendants de Saraïa, qui était souverain pontife lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, et qui fut tué par son ordre. Il n'était pas moins savant que pieux. Ce qui le distinguait particulièrement des autres Juifs, était d'être fort versé dans la connaissance des saintes Écritures : c'est pourquoi il est qualifié de *docteur bien exercé dans la loi du Dieu du ciel.* Il partit de Babylone avec les dons et les offrandes dont le roi et ceux de sa cour, et tous ceux d'Israël qui étaient restés à Babylone, l'avaient chargé pour le temple, et qu'il remit exactement entre les mains des sacrificateurs dès qu'il fut arrivé à Jérusalem. Il paraît, par la commission que lui donna Artaxerxe, que ce prince avait beaucoup de respect pour le dieu d'Israël, puisqu'en ordonnant à ses officiers de fournir exactement aux Juifs tout ce qui sera néces-

saire pour le culte de leur dieu, il ajoute, *de peur que sa colère ne s'allume contre le royaume du roi et de ses enfants*. Cette commission l'autorisait, comme je l'ai déja dit, à régler la religion et l'état des Juifs selon la loi de Moïse, à rétablir des magistrats et des juges pour punir les réfractaires, non-seulement par emprisonnement et par confiscation de biens, mais encore par l'exil, et même par la peine de mort, selon la nature des crimes dont ils seraient trouvés coupables. Tel fut le pouvoir dont Esdras fut revêtu, et qu'il exerça fidèlement pendant treize ans, jusqu'à ce que Néhémie arriva de la cour de Perse avec une nouvelle commission.

Esdr. 1-23.

An. M. 3550
Av. J.C. 454.

Nehémie était Juif aussi, d'une piété et d'un mérite distingués, et l'un des échansons du roi Artaxerxe. Cette charge était très-considérable à la cour de Perse, à cause du privilége qu'elle donnait d'approcher souvent de la personne du prince, et de lui parler dans les moments les plus favorables. Ni l'éclat de cette charge, ni l'établissement fixe de sa famille dans ce pays de captivité, ne lui firent oublier la patrie de ses ancêtres ni leur religion : son amour pour l'une, et son zèle pour l'autre, ne se refroidirent point, et son cœur était toujours à Sion. Quelques Juifs venus de Jérusalem lui ayant représenté le triste état où se trouvait cette ville, ses murailles détruites, ses portes consumées par le feu, ses habitants exposés par là aux insultes de leurs ennemis et au mépris de tous leurs voisins ; le danger et l'affliction de ses frères, firent sur son cœur toute l'impression qu'on pouvait attendre de sa piété. Un jour qu'il faisait les fonctions de sa charge, le roi, lui ayant remarqué un air de tristesse qu'il n'avait pas accoutumé d'avoir, lui en demanda la cause ; ce qui marque dans

Nehem. cap. 1 et 2.

un prince un fonds de bonté, rare dans les personnes de son rang, et néanmoins beaucoup plus estimable que les qualités les plus brillantes. Néhémie saisit cette occasion pour lui parler du triste état où se trouvait son pays, lui avoua que c'était là le sujet de son affliction, et le supplia de lui permettre d'aller à Jérusalem pour en réparer les fortifications. Les rois de Perse, ses prédécesseurs, avaient permis aux Juifs de rebâtir le temple, mais non pas de relever les murs de Jerusalem. Artaxerxe sur-le-champ fit dresser un décret portant ordre de rebâtir les murailles et les portes de Jérusalem. Néhémie, en qualité de gouverneur de Judée, était chargé du décret et de l'exécution. Pour lui faire encore plus d'honneur, le roi lui donna une escorte de cavalerie, commandée par un officier considérable, pour le mener sûrement. Il écrivit aussi à tous les gouverneurs des provinces de deçà l'Euphrate de l'assister de tout leur pouvoir dans l'ouvrage pour lequel il était envoyé. Ce pieux Juif s'acquitta de sa commission avec un zèle et une activité incroyables.

C'est de ce décret, donné par Artaxerxe, la vingtième année de son règne, pour rebâtir les murs de Jérusalem, que se prend le commencement des soixante et dix semaines d'années de la célèbre prophétie de Daniel, après lesquelles le Messie devait paraître et être mis à mort. Je la rapporterai ici tout entière, mais sans en donner l'explication, que l'on peut trouver ailleurs, et qui ne fait point partie de l'histoire.

Dan. cap. 9, v. 24-27.

« Soyez attentif à ce que je vais vous dire, et com- « prenez cette vision. Dieu a abrégé et fixé le temps à « soixante et dix semaines en faveur de votre peuple et « de votre ville sainte, afin que ses prévarications soient

Dan. cap. 9, v. 23-26.

« abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit « effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, « que les visions et les prophéties soient accomplies, et « que le Saint des saints soit oint de l'huile sacrée. « Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit : « DEPUIS L'ORDRE QUI SERA DONNÉ POUR REBATIR JÉRU- « SALEM, jusqu'au Christ, chef de mon peuple, il y « aura sept semaines et soixante et deux semaines; et « les places et les murailles de la ville seront bâties de « nouveau parmi les temps fâcheux et difficiles. Et après « soixante et deux semaines, le Christ sera mis à mort; « et le peuple qui le doit renoncer ne sera point son « peuple. Un peuple, avec son chef qui doit venir, « détruira la ville et le sanctuaire; elle finira par une « ruine entière, et la désolation qui lui a été prédite « arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera son « alliance avec plusieurs dans une semaine, et à la « moitié de la semaine les hosties et les sacrifices seront « abolis, l'abomination de la désolation sera dans le « temple, et la désolation durera jusqu'à la consomma- « tion et jusqu'à la fin. »

Lorsque Esdras était en autorité, comme son prin- M. Bossuet, Hist. univ. cipal but était de rétablir la religion dans son ancienne pureté, il mit en ordre les livres saints, dont il fit une exacte révision, et ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu pour en composer les deux livres de Paralipomènes ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son temps, qui fut achevée par Néhémie. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moïse avait commencée, et que les auteurs suivants continuèrent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jerusalem. Le reste de l'histoire sainte n'est pas

écrit dans la même suite. Pendant qu'Esdras et Néhémie faisaient la dernière partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les auteurs profanes appellent le père de l'histoire, commençait à écrire. Ainsi les derniers auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier auteur de l'histoire grecque; et quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermait déja quinze siècles. Hérodote n'avait garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée; et les Grecs n'avaient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce ou un grand éclat leur faisait connaître. La Judée, qui commençait à peine à se relever de sa ruine, n'attirait pas alors les regards.

§ VII. *Caractère de Périclès. Moyens qu'il emploie pour gagner le peuple.*

Je reviens à la Grèce. Depuis la retraite de Thémistocle, et la mort d'Aristide, dont le temps précis n'est point marqué, deux citoyens partagèrent le crédit et l'autorité à Athènes, Cimon et Périclès. Le dernier était beaucoup plus jeune que l'autre, et d'un caractère bien différent. Comme il jouera un grand rôle dans l'histoire qui va suivre, il est important de bien connaître qui il était, comment il avait été élevé, quel plan et quelle route il suivit dans le gouvernement.

Plut. in vit. Pericl. p. 153-156.

Périclès, des deux côtés, descendait des premières maisons et des plus illustres familles d'Athènes. Son père Xanthippe, qui battit à Mycale les lieutenants du roi de Perse, épousa Agariste, nièce de Clisthène, qui chassa les Pisistratides, et établit à Athènes le gouvernement populaire. Périclès s'était préparé de loin au

dessein qu'il avait d'entrer dans le maniement des affaires publiques.

Il eut pour maîtres les plus savants hommes de son temps, et sur-tout Anaxagore de Clazomène surnommé *l'intelligence*, parce qu'il fut, dit-on, le premier qui attribua les événements humains, aussi-bien que la formation et le gouvernement de l'univers, non au hasard, comme quelques-uns, ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence supérieure qui réglait et conduisait tout avec sagesse. Ce dogme, ce sentiment était bien plus ancien que lui; peut-être qu'il le mit dans un plus grand jour que tous les autres, et l'enseigna avec méthode et par principes. Anaxagore instruisit à fond son disciple de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, et qui, pour cette raison, est appelée *physique* [1]. Cette étude lui donna une force et une grandeur d'ame qui l'éleva au-dessus d'une infinité de préjugés populaires, et de vaines observances généralement établies de son temps, qui, dans les affaires de l'état et dans les entreprises de la guerre, rompaient souvent les mesures les plus sages et les plus nécessaires, ou les faisaient échouer par de scrupuleux délais, autorisés et couverts du voile de la religion. Tantôt c'étaient des songes ou des augures; tantôt d'effrayants phénomènes, comme des éclipses de soleil ou de lune; d'autres fois des présages et des pressentiments, sans parler des folies de l'astrologie judiciaire. La connaissance des choses naturelles, dégagée des basses et timides superstitions qu'engendre l'ignorance,

[1] Les Anciens, sous ce nom, comprenaient ce que nous appelons *physique* et *métaphysique* : dont la première est la science des corps ; l'autre, celle des choses spirituelles, de Dieu et des esprits.

lui inspira, dit Plutarque, un piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame inébranlable, et d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Quelque attrait qu'eût pour lui cette étude, il ne s'y livra pas en philosophe, mais s'y appliqua en politique; et il sut, chose fort difficile, se prescrire des bornes dans la carrière de la science.

Mais le talent qu'il cultiva avec le plus de soin, parce qu'il le regardait comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire et manier le peuple, fut celui de la parole. En effet, c'est par là que, dans une république comme celle d'Athènes, on dominait dans les assemblées, qu'on entraînait les suffrages, qu'on se rendait maître des affaires, et qu'on exerçait sur les esprits et sur les cœurs un empire absolu. Il tourna donc toutes ses vues de ce côté-là; il rapporta et fit servir à ce but toutes ses autres connaissances, et tout ce qu'il avait appris d'Anaxagore, mettant [1], pour me servir de l'expression même de Plutarque, l'étude de la philosophie à la teinture de la rhétorique, c'est-à-dire que, pour orner et embellir son discours, il prêtait à la force et à la solidité du raisonnement les couleurs et les graces de l'éloquence.

Il n'eut pas lieu de se repentir du temps qu'il avait donné à cette étude, car le succès passa toutes ses espérances. Les poëtes de son temps disaient de lui qu'il foudroyait [2], qu'il tonnait, qu'il mettait toute la Grèce en mouvement, tant il excellait dans le talent de la parole. Il avait de ces traits vifs et perçants qui tou-

[1] Βαφῇ τῇ ῥητορικῇ τὴν φυσιολογίαν ὑποχεόμενοι.

[2] « Ab Aristophane poetâ fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. » (Cic. *in Orat.* n. 29.)

chent et qui pénètrent [1], et son discours laissait toujours dans l'esprit des auditeurs comme une pointe et un aiguillon. Il savait joindre l'agrément à la force; et Cicéron remarque que, dans le temps même qu'il combattait avec le plus de fermeté le goût et les desirs des Athéniens, il avait l'art de rendre populaire la sévérité même et l'espèce de dureté avec laquelle il parlait contre les flatteurs du peuple. On ne pouvait se défendre de la solidité de ses raisonnements, ni de la douceur de ses paroles; ce qui faisait dire que la déesse de la Persuasion, avec toutes ses graces, résidait sur ses lèvres. Aussi comme un jour on demandait à Thucydide [2], son adversaire et son rival, qui de lui ou de Périclès luttait le mieux : « Quand je l'ai renversé par « terre en luttant, répliqua-t-il, il assure le contraire « avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les « assistants, contre le témoignage de leurs propres « yeux, qu'il n'est point tombé. » Il n'était pas moins prudent et réservé dans ses discours que fort et véhément; et l'on a remarqué qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet, ou qui pût choquer le peuple. Quand il devait paraître dans l'assemblée, avant que de sortir il se disait à lui-même : *Songe bien, Périclès, que tu vas parler* [3] *à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.* Plut. in Symp. l. 1, p. 620.

[1] « Quid Pericles? de cujus dicendi copiâ sic accepimus, ut, quum contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus et jucundum videretur : cujus in labris veteres comici... leporem habitasse dixerunt : tantamque vim in eo fuisse, ut in eorum mentibus, qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. » (Cic. lib. III, *de Orat.* n. 138.)

[2] Ce n'est pas l'historien.

[3] Le texte porte, *que tu commandes à;* et non, *que tu vas parler*

Ce que les historiens rapportent du soin qu'eut Périclès de cultiver son esprit par l'étude des sciences, et de s'exercer dans le talent de la parole, est une grande leçon pour les personnes destinées aux places importantes de l'état, et une juste condamnation [1] de ceux qui, faisant peu de cas de tout ce qui s'appelle étude et science, ne portent dans ces places, où ils entrent sans lumières et sans connaissances comme sans vocation, qu'une folle estime d'eux-mêmes et une téméraire hardiesse de décider. Plutarque, dans un traité où il
Pag. 777. montre que c'est aux hommes d'état qu'un philosophe doit s'attacher préférablement à tous les autres, parce qu'en les formant il forme des villes et des républiques entières, cite en exemples les plus grands hommes, soit de la Grèce, soit de l'Italie, qui ont tiré ce secours de la philosophie : Périclès, dont il s'agit ici, qui fut instruit par Anaxagore; Dion de Syracuse, par Platon; plusieurs princes d'Italie, par Pythagore; Caton, le célèbre censeur, qui fit exprès un voyage pour aller trouver Athénodore; enfin le fameux Scipion, destructeur de Carthage, qui eut toujours auprès de lui le philosophe Panétius.

Un des premiers soins de Périclès fut aussi d'étudier à fond le génie des Athéniens, afin de connaître les ressorts secrets qu'il fallait mettre en mouvement pour les faire agir, et la manière dont il fallait se conduire

à : ὅρα, Περίκλεις, ἐλευθέρων ἄρχεις, Ἑλλήνων ἄρχεις, Ἀθηναίων ἄρχεις. On voit que Rollin a donné au verbe ἄρχω le sens de *commencer* (à parler); tandis qu'il ne peut signifier en cet endroit que *commander*.

Plutarque répète ce trait dans les *Apophthegmes* (p. 186). — L.

[1] « Nunc contrà plerique ad honores adipiscendos, et ad rempublicam gerendam, nudi veniunt et inermes, nullâ cognitione rerum, nullâ scientiâ ornati. » (Cic. lib. III, *de Orat.* n. 136.)

à leur égard pour gagner leur confiance [1]; car c'est en cela sur-tout qu'anciennement ces grands hommes faisaient consister leur habileté et leur politique. Il reconnut, par les réflexions qu'il faisait sur tout ce qui s'était passé de son temps, que ce qui dominait dans ce peuple était une haine souveraine de la tyrannie, et un amour violent de la liberté, qui lui inspirait des sentiments de crainte, de jalousie et de défiance à l'égard des citoyens qui étaient trop distingués par leur naissance, par leur mérite personnel, par leur propre crédit ou par celui de leurs amis. Outre qu'il ressemblait fort à Pisistrate par la douceur de sa voix et par sa grande facilité à parler, il avait aussi beaucoup de son air et des traits de son visage; et il remarqua que les plus vieux de la ville, qui avaient pu voir le tyran, étaient extrêmement frappés de cette ressemblance. D'ailleurs il était fort riche, d'une naissance illustre, et avait beaucoup d'amis très-puissants. Afin donc de ne se point rendre suspect au peuple, et pour ne point réveiller sa jalousie, il évita d'abord de se mêler des affaires publiques, qui demandaient une résidence assidue à la ville, et ne songea à se distinguer qu'à la guerre et dans les dangers.

Mais, voyant Aristide mort, Thémistocle chassé, et Cimon retenu la plupart du temps hors de la Grèce par des guerres étrangères, il commença à se produire en public avec plus de hardiesse, et se tourna entièrement du côté du peuple, non par goût ni par incli-

[1] « Olim noscenda vulgi natura, et quibus modis temperanter haberetur; senatûsque et optimatium ingenia, qui maximè perdidicerant, callidi temporum et sapientes habebantur. » (Tacit. *Annal.* lib. IV, cap. 33.)

nation, car son caractère n'était nullement populaire, mais pour écarter de soi tout soupçon qu'il songeât à la tyrannie, et encore plus pour se faire un ferme rempart contre le crédit et l'autorité de Cimon, qui était déclaré pour le parti des nobles.

En même temps il changea toutes ses façons de faire et sa manière de vivre, et prit en tout le caractère et la conduite d'un homme d'état, tout occupé des affaires, tout consacré au public. Jamais il ne paraissait dans les rues que pour aller à l'assemblée du peuple ou au conseil. Il renonça tout d'un coup à tous les festins, aux assemblées, et aux autres plaisirs de cette nature, auxquels il était accoutumé; et pendant tout le temps qu'il gouverna la république, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux noces d'un de ses plus proches parents.

Plut. de suî laude, pag. 541.

Il savait que le peuple [1], naturellement léger et inconstant, se dégoûte ordinairement de ceux qui sont toujours sous ses yeux, et qu'un trop grand empressement à lui plaire le lasse et l'importune; et l'on remarque que cette conduite nuisit beaucoup à Thémistocle. Pour éviter cet inconvénient, il allait rarement aux assemblées, et ne se présentait devant le peuple que par intervalles, afin de s'en faire desirer, et de conserver auprès de lui un crédit toujours nouveau, et qui ne fût point usé et comme flétri par une trop grande assiduité, se réservant avec prudence pour les grandes et importantes occasions : c'est ce qui fit dire qu'il imitait Jupiter, lequel, selon le sentiment de quel-

Plut. de ger. rep. pag. 811.

[1] « Ista nostra assiduitas, Servi, nescis quantum interdùm afferat hominibus fastidii, quantum satietatis... Utrique nostrûm desiderium nihil obfuisset. » (Cic. *pro Mur.* n. 21.)

ques philosophes, ne s'occupait, dans le gouvernement du monde, que des grands événements, et laissait le soin du détail à des divinités subalternes. En effet, pour ce qui regardait toutes les affaires de peu d'importance, Périclès les faisait par l'entremise de ses amis, et par quelques orateurs qu'il avait en sa disposition, du nombre desquels était Éphialte.

Il mit toute son application et toute son industrie à se concilier la faveur du peuple, pour contre-balancer le crédit et la gloire de Cimon. Mais il ne pouvait égaler la magnifique et généreuse libéralité de son rival, qui par ses richesses immenses se trouvait en état de faire des largesses, qui à peine nous paraissent croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Ne pouvant l'égaler de ce côté-là, il employa un autre moyen, non moins efficace peut-être, mais certainement moins légitime et moins honorable, pour gagner la populace. Il fut le premier qui fit partager aux citoyens les terres conquises, qui leur fit distribuer, pour leurs jeux et pour leurs spectacles, les deniers publics, et qui leur attribua des salaires pour toutes leurs fonctions publiques; de sorte qu'on leur donnait régulièrement de certaines sommes, tant pour leur place aux jeux que pour leur assistance aux tribunaux et au jugement des affaires. On ne peut dire combien cette malheureuse politique devint funeste à la république, et combien elle entraîna de maux après elle. Car ces nouveaux établissements, outre qu'ils épuisaient le trésor public, rendirent le peuple somptueux et dissolu, au lieu qu'auparavant il était sobre et modeste, et se contentait de gagner par son travail, et à la sueur de son corps, de quoi subsister.

Plut. in Pericl. pag. 156.

C'est par ces moyens que Périclès s'était acquis un tel crédit sur l'esprit du peuple, qu'on pourrait dire que, sous un gouvernement républicain, il s'était fait un pouvoir monarchique, donnant à la ville tel mouvement qu'il lui plaisait, et dominant avec une autorité absolue dans les assemblées [1]. Aussi Valère-Maxime ne met-il presque point d'autre différence entre Pisistrate et lui, sinon que l'un exerçait la tyrannie par la force des armes, et l'autre par le talent de la parole, dans lequel il s'était heureusement exercé sous Anaxagore.

Ce crédit, quelque énorme qu'il fût, n'empêchait point la comédie de lancer contre lui, en plein théâtre, plusieurs traits de satire des plus piquants; et l'on ne voit point qu'aucun des poëtes qui le maltraitaient avec une telle hardiesse ait été jamais ni puni, ni même repris par le peuple. Peut-être était-ce prudence et politique à Periclès de ne point entreprendre de réprimer cette licence du théâtre, ni de fermer la bouche aux poëtes, pour amuser et contenter le peuple par ce vain fantôme de liberté, et pour l'empêcher de s'apercevoir qu'en effet il était dominé et asservi.

Plut. in Pericl. p. 157; in Cim. pag. 488.

Périclès, pour mieux affermir son crédit, forma un dessein bien hardi et bien périlleux. Il entreprit d'affaiblir et d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, dont il n'était pas, parce que le sort ne lui était jamais échu d'être ni archonte [2], ni thesmothète, ni roi des sacri-

[1] « Pericles, felicissimis naturæ incrementis, sub Anaxagora præceptore summo studio perpolitus et instructus, liberis Athenarum cervicibus jugum servitutis imposuit: regit enim ille urbem et versavit arbitrio suo... Quid inter Pisistratum et Periclem interfuit, nisi quòd ille armatus, hic sine armis tyrannidem exercuit? » (Val. Max. lib. VIII, cap. 9.)

[2] Après quelques changements

fices, ni polémarque. C'étaient différentes charges de la république, qui de toute ancienneté se donnaient par sort; et il n'y avait que ceux qui y avaient bien servi qui pussent monter à l'Aréopage. Périclès, profitant de l'absence de Cimon, fit agir sous main Éphialte, qui lui était entièrement dévoué, et vint à bout d'humilier cette illustre compagnie, qui faisait la principale force des nobles. Le peuple, enhardi et soutenu par une si puissante faction, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa toutes les lois fondamentales et les anciennes coutumes, ôta au sénat de l'Aréopage la connaissance de la plupart des causes qui allaient devant lui, ne lui laissant que les plus communes, et en très-petit nombre, et se rendit maître absolu de tous les tribunaux.

Quand Cimon fut de retour à Athènes, il vit avec douleur la dignité du sénat foulée aux pieds, et tâcha par toutes sortes de moyens de le faire rentrer en possession de son autorité, et de remettre sur pied l'aristocratie, telle qu'elle avait été établie du temps de Clisthène. Mais ses ennemis se mirent à crier, et à exciter contre lui le peuple, en lui reprochant, outre beaucoup d'autres choses, le grand attachement qu'il avait pour les Lacédémoniens. Il avait donné lieu en quelque sorte à ce reproche, en ne ménageant pas assez la délicatesse des Athéniens. Car, en leur parlant, il ne cessait à tout propos d'exalter Lacédémone; et lorsqu'il

dans la forme du gouvernemeut d'Athènes, on confia l'autorité à neuf magistrats, appelés *archontes;* et elle ne durait qu'un an. L'un s'appelait *roi,* un autre, *polémarque,* un troisième, *archonte,* et c'était lui proprement qui était à la tête des autres, et qui donnait son nom à l'année; et six thesmothètes, qui avaient une intendance particulière sur les lois et sur les décrets.

blâmait en quelque chose leur conduite, il avait toujours coutume de leur dire : *Ce n'est pas là ce que font les Spartiates.* De tels discours lui attirèrent l'envie et la haine de ses citoyens. Mais un événement, auquel pourtant il n'avait point eu de part, y mit le comble.

§ VIII. *Tremblement de terre à Sparte. Sédition des Ilotes. Semences de division entre Athènes et Sparte. Cimon est banni.*

An. M. 3534 Av. J.C. 470. Plut. in Cim. v. 488-489. [Diod. Sic. XI, § 63].

La quatrième année du règne d'Archidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais ouï parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans des abîmes ; le Taygète et les autres monts furent ébranlés jusque dans leurs fondements ; plusieurs de leurs sommets détachés de leur place s'écroulèrent ; toute la ville fut bouleversée, excepté cinq maisons, qui restèrent seules au milieu de cette désolation épouvantable. Pour comble de malheur, les Ilotes, qui étaient les esclaves des Lacédémoniens, jugeant que c'était une occasion favorable de se remettre en liberté, accoururent de toutes parts pour exterminer ceux que le tremblement de terre avait épargnés. Mais les ayant trouvés armés et en bataille, par la sage prévoyance d'Archidamus, qui les avait assemblés autour de lui, ils se retirèrent dans les villes voisines, et commencèrent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, et se sentant fortifiés par les Messéniens, qui étaient alors actuellement en guerre avec les Spartiates [1].

[1] Une grande partie des Hilotes descendaient eux-mêmes des anciens

Dans cette extrémité, les Lacédémoniens envoyèrent à Athènes demander du secours. Éphialte s'y opposait, et protestait qu'on ne devait point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athènes; mais qu'il fallait la laisser ensevelir dans ses abîmes, et tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Une telle politique fit horreur à Cimon. Il n'hésita pas un moment à préférer l'utilité des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie, et représentant avec vivacité qu'*il ne convenait pas de laisser la Grèce boiteuse, ni Athènes sans contrepoids*, il entraîna le peuple dans son sentiment, et fit ordonner du secours. Sparte et Athènes pouvaient être regardées en effet comme les deux soutiens, les deux appuis de la Grèce : ainsi, l'une venant à périr, la Grèce demeurait comme boiteuse. Il est certain encore que le peuple d'Athènes, enflé de sa grandeur, était devenu si fier et si entreprenant, qu'il avait besoin d'un frein pour modérer sa fougue ; et il n'y en avait pas de meilleur que Sparte, seule capable de servir de contrepoids à l'emportement des Athéniens. Cimon marcha donc au secours des Lacédémoniens avec quatre mille hommes.

On voit ici ce que peut dans une république, dans un état, un homme de tête et de bon conseil, quand il joint à un grand fonds de mérite une réputation bien établie de probité, de désintéressement, d'amour du bien public. Cimon vient à bout, sans beaucoup de peine, d'inspirer aux Athéniens des sentiments nobles et magnanimes, contre leurs intérêts apparents, et malgré les sollicitations d'une jalousie secrète, qui ne

Messéniens, que les Lacédémoniens avaient réduits en servitude (THUCYD. I, § 101). — L.

manque pas de se faire sentir vivement dans de telles occasions. Par le crédit et l'ascendant que sa vertu lui donne, il les élève au-dessus d'une politique lâche et injuste, mais assez ordinaire, qui fait regarder les malheurs des voisins comme un avantage, dont l'intérêt de l'état permet et ordonne même de profiter. Les conseils de Cimon étaient pleins de sagesse et d'équité; mais il est étonnant qu'il ait pu les faire goûter à tout un peuple : c'est tout ce que l'on pourrait espérer d'une assemblée de sages et de graves sénateurs.

Plut. in Cim. Thucyd. l. 1, p. 67 et 68.

Quelque temps après, les Lacédémoniens appelèrent encore les Athéniens à leur secours contre les Messéniens et les Ilotes, qui s'étaient emparés d'Ithôme. Mais quand ces troupes furent arrivées sous la conduite de Cimon, ils commencèrent à craindre leur audace, leur puissance et leur grande réputation, et leur firent l'affront de les renvoyer comme suspects de mauvais desseins, et capables de tourner leurs armes contre eux.

Les Athéniens, s'en étant retournés pleins de colère et de ressentiment, se déclarèrent, dès ce jour-là, ennemis de tous ceux qui prenaient les intérêts de Lacédémone ; et, à la première occasion qu'ils en trouvèrent, ils bannirent Cimon par la voie de l'ostracisme. Voilà la première occasion où parut d'une manière fort marquée la mésintelligence entre ces deux peuples, qui s'entretint et se fortifia depuis par divers mécontentements réciproques. Elle fut néanmoins suspendue pendant quelques années par des traités et des trèves qui en arrêtaient les suites; mais elle éclata enfin sans ménagement par la guerre du Péloponnèse.

Ceux qui étaient enfermés dans Ithôme, après s'y être défendus pendant dix ans, se rendirent aux Lacé-

démoniens, qui leur laissèrent la vie sauve, à condition qu'ils ne rentreraient jamais dans le Péloponnèse. Les Athéniens, en haine de Lacédémone, les reçurent avec leurs femmes et leurs enfants, et les établirent à Naupacte, dont ils venaient de se rendre maîtres. Les Mégariens en même temps quittèrent le parti de Sparte pour embrasser celui des Athéniens. Il se forma ainsi plusieurs ligues des deux côtés; il se donna plusieurs combats, dont le plus célèbre fut celui de Tanagre en Béotie, que Diodore égale à ceux de Marathon et de Platée, et où Myronide, chef des Athéniens, vainquit les Spartiates, qui étaient venus au secours des Thébains.

Thucyd. l. 1, p. 69-71. Diod. l. 11, p. 59-65.

C'est dans cette occasion que Cimon, se croyant dispensé de garder son ban, se rendit avec ses armes dans sa tribu pour servir sa patrie, et pour combattre avec ses compatriotes contre les Lacédémoniens. Ses ennemis lui firent donner un ordre de se retirer. Avant que de partir, il exhorta ses compagnons, qu'on soupçonnait aussi-bien que lui d'être favorables à Lacédémone, de combattre de toutes leurs forces, et sans se ménager, afin que cette journée servît de preuve à leur innocence, et effaçât de l'esprit de leurs citoyens un soupçon qui leur était à tous si injurieux. Ces braves soldats, qui étaient au nombre de cent, animés par ces paroles, lui demandèrent son armure complète, qu'ils placèrent au milieu de leur petit bataillon, afin de l'avoir comme présent et sous leurs yeux. Ils combattirent avec tant de valeur et d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, et un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

An. M. 3548. Av. J.C. 456. Plut. in Cim. pag. 489.

Je passe sous silence plusieurs événements qui sont peu considérables.

§ IX. *Cimon est rappelé. Il rétablit la paix entre les deux villes. Il remporte plusieurs victoires qui obligent Artaxerxe de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs. Mort de Cimon.*

Plut. in Cim. pag. 490.

Les Athéniens, qui sentaient le besoin qu'ils avaient de Cimon, le rappelèrent de son bannissement, où il avait passé cinq ans. Ce fut Périclès même qui en proposa et en dressa le décret, tant, dit Plutarque, les querelles et les animosités étaient alors modérées, et prêtes à s'apaiser dès que l'utilité publique le demandait! et tant l'ambition, qui est une des plus vives et des plus fortes passions, cédait aux temps, et se conformait aux besoins de la patrie!

An. M. 3554 Av. J.C. 450. Plut. ibid. Diod. l. 12, p. 73-74.

Dès que Cimon fut de retour, il étouffa promptement la guerre qui commençait à s'allumer entre les Grecs, réconcilia les deux villes, et leur fit conclure une trève de cinq ans. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par tant d'heureux succès, l'envie et l'occasion d'attaquer leurs voisins et leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même temps et à enrichir ses citoyens. Il mit donc en mer une flotte de deux cents vaisseaux. Il en envoya soixante en Égypte au secours d'Amyrtée[1], et alla avec le reste contre l'île de Cypre. Artabaze était alors dans ces mers-là avec une flotte de trois cents voiles; et Mégabyze, l'autre général d'Artaxerxe, avec une armée de

[1] Voyez plus haut, p. 225. — L.

trois cent mille hommes, sur les côtes de la Cilicie. Dès que l'escadre que Cimon avait envoyée en Égypte eut rejoint sa flotte, il alla attaquer Artabaze, et lui prit cent de ses vaisseaux. Il en coula à fond plusieurs autres, et poursuivit le reste jusque sur les côtes de Phénicie. Comme si cette première victoire n'eût été qu'une préparation à une seconde, il fit en revenant une descente en Cilicie, chargea Mégabyze, le défit, et lui tua un nombre prodigieux d'hommes. Après cela il retourna en Cypre avec ce double triomphe, et forma le siége de Citium, qui était une place très-forte et très-importante. Son dessein était, après qu'il aurait achevé la conquête de cette île, de passer en Égypte, et d'y susciter de nouvelles affaires aux Barbares : car il n'avait point de médiocres vues, et il ne pensait à rien moins qu'à ruiner et détruire absolument l'empire du grand roi de Perse. Le bruit qui courait que Thémistocle devait commander son armée ajoutait un nouvel aiguillon à son courage, et, presque sûr du succès, il était ravi de mesurer ses forces avec lui. Mais nous avons déja vu que dans ce temps-là même Thémistocle se donna la mort.

Artaxerxe, las d'une guerre où il venait de faire de si grandes pertes, résolut, de l'avis de son conseil, d'y mettre fin par un accommodement. Il envoya ordre à ses généraux de faire la paix avec les Athéniens, et d'en tirer les meilleures conditions qu'ils pourraient. Mégabyze et Artabaze envoyèrent des ambassadeurs en faire l'ouverture à Athènes. On choisit de part et d'autres des plénipotentiaires : Callias était à la tête de ceux d'Athènes. Voici quelles furent les conditions du traité: 1° que toutes les villes grecques d'Asie auraient la

Diod. pag. 74-75.

liberté et le choix des lois et du gouvernement sous lequel elles voudraient vivre [1] : 2° qu'aucun vaisseau de guerre persan n'entrerait dans les mers qui sont depuis les îles Cyanées jusqu'aux îles Chélidoniennes [2] ; c'est-à-dire, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphylie : 3° qu'aucun commandant persan n'approcherait de ces mers avec des troupes à la distance de trois jours de marche : 4° que les Athéniens n'attaqueraient plus aucune des terres des états du roi. Ces articles furent ratifiés et jurés de part et d'autre, et la paix proclamée.

An. M. 3555
Av. J.C. 449.

Ainsi finit cette guerre, qui, depuis que les Athéniens eurent brûlé Sardes, avait duré cinquante et un ans entiers, et qui avait coûté la vie à une infinité d'hommes, tant du côté des Perses que de celui des Grecs.

Plut. in Cim. pag. 491.

Pendant qu'on travaillait à la conclusion du traité, Cimon mourut, soit de maladie, soit d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Citium. Se voyant près de mourir, il commanda à ses officiers de remener promptement la flotte à Athènes, en cachant soigneusement sa mort; ce qui fut exécuté avec tant de secret, que ni les ennemis, ni même les alliés, n'en eurent aucune connaissance; et ils retournèrent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore et sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours.

Cimon fut généralement regretté [3], ce qui n'est pas étonnant à l'égard d'un homme qui réunissait en lui seul tant d'excellentes qualités : fils plein de tendresse,

[1] Le grec dit, en un seul mot, qu'elles seraient *autonomes*. — L.

[2] Diodore de Sicile et Lycurgue (*adv. Leocrat.* p. 157) disent : *Depuis les îles Cyanées jusqu'à Phaselis*, ville située sur la limite de la Pamphylie et de la Lycie, au nord-est des îles *Chélidoniennes*. — L.

[3] « Sic se gerendo, minimè est mirandum, si et vita ejus fuit secura, et mors acerba. » (Corn. Nep. *in Cim.* cap. 4.)

ami fidèle, citoyen zélé pour sa patrie, grand politique, général accompli, modeste au milieu des plus grands emplois et des honneurs les plus éclatants, bienfaisant et libéral jusqu'à la magnificence, et presque jusqu'à la prodigalité; simple et éloigné de tout faste dans le sein même de l'abondance et des richesses; enfin amateur des pauvres citoyens, jusqu'à partager avec eux tous ses biens, et à ne point rougir de leur pauvreté. L'histoire ne parle point de statues ou de monuments [1] érigés en son honneur, ni d'obsèques magnifiques célébrées après sa mort. Les regrets du peuple en firent sans doute le plus bel ornement [2]. Et ce sont là des statues permanentes et stables, qui ne sont point sujettes à l'injure des temps, et qui rendent la mémoire des grands hommes respectable à jamais : car les monuments les plus superbes, les ouvrages de marbre et de bronze qu'on élève à la gloire des grands, sont méprisés par la postérité comme des sépulcres qui ne renferment que des ossements de morts, quand elle condamne leur mémoire.

La suite fit encore mieux connaître quelle perte la Grèce avait faite. Après Cimon, il n'y eut presque plus aucun des généraux grecs qui fît rien de considérable ni d'éclatant contre les Barbares. Animés par les orateurs qui se rendaient maîtres du peuple, et qui répandaient dans les assemblées un esprit de trouble et de division, ils se tournèrent les uns contre les autres,

[1] Plutarque dit au contraire que les ossements de Cimon furent apportés à Athènes et que, de son temps, le *monument* de Cimon subsistait encore, sous le nom de *Cimonia*, Κιμώνεια (*in Cim. sub finem*). — L.

[2] « Hæ pulcherrimæ effigies et mansuræ. Nam quæ saxo struuntur, si judicium posterorum in odium vertit, pro sepulcris spernuntur. » (Tacit. *Annal.* lib. IV, cap. 38.)

et en vinrent enfin à une guerre ouverte, sans que personne songeât à en arrêter les suites funestes : ce qui fut un répit bien utile pour les affaires du roi, et la ruine de celles des Grecs.

§ X. *On oppose Thucydide à Périclès. Envie contre celui-ci. Il se justifie, et vient à bout de faire bannir Thucydide.*

Plut. in Pericl. p. 158-161.

A Athènes, la noblesse, voyant Périclès au plus haut degré de la puissance, et fort au-dessus de tous les autres citoyens, chercha à lui opposer un homme qui pût en quelque façon lui tenir tête, et empêcher que cette grande autorité ne dégénérât en monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide, beau-frère de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avait pas à la vérité les grandes qualites de Périclès pour la guerre, mais qui n'etait pas moins propre que lui à conduire et à manier à son gré les asssemblées du peuple, et qui, ne sortant jamais de la ville et s'attachant toujours à combattre et à contredire Périclès, eut bientôt rétabli l'équilibre. Celui-ci, de son côté, cherchant à plaire en tout au peuple, lui lâcha encore plus la bride qu'il n'avait fait jusque-là. Il était attentif à lui procurer le plus souvent qu'il lui était possible des spectacles, des festins, des fêtes, ou d'autres divertissements.

Il trouvait moyen de soudoyer pendant huit mois de l'année un grand nombre de pauvres citoyens, en les faisant monter sur une flotte de soixante vaisseaux qu'il équipait tous les ans; et par là il rendait en même temps un service important à l'état, en formant pour sa défense de bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies dans la Chersonèse, à Naxos, à An-

dros, dans le pays des Bisaltes en Thrace. Il en envoya une fort nombreuse dans l'Italie, dont nous parlerons bientôt, et qui bâtit Thurium. Il avait plusieurs vues dans l'établissement de ces colonies, sans parler du dessein particulier qu'il pouvait avoir de gagner par là le peuple. Il le faisait pour décharger la ville d'une multitude oisive de fainéants toujours prêts à troubler dans un état; pour subvenir aux nécessités du menu peuple, qui n'avait pas d'ailleurs de quoi subsister; enfin, pour retenir les alliés dans la crainte et dans le respect, en établissant chez eux de véritables Athéniens comme autant de garnisons qui les empêcheraient de songer à rien entreprendre. Les Romains en usèrent de même, et l'on peut dire que cette sage politique fut un des moyens les plus efficaces dont ils se servirent pour affermir le repos et la sûreté de l'état.

Mais ce qui fit le plus d'honneur à Périclès dans l'esprit du peuple, fut la magnificence des bâtiments et des ouvrages dont il orna et embellit la ville, qui jetait les étrangers dans l'admiration et le ravissement, et leur donnait une grande idée de la puissance des Athéniens. C'est une chose étonnante de voir en combien peu de temps furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure [1], de peinture; et comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection : car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité et de promptitude n'ont point une grace solide et durable, ni l'exactitude régulière d'une beauté parfaite. Il n'y

[1] Je ne sais ce que Rollin entend par *gravure;* veut-il parler de la *ciselure?* Les Anciens ne connaissaient que la gravure en médailles et en pierres fines. — L.

a pour l'ordinaire que la longueur du temps, jointe à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver et de les faire triompher des siècles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, et qui ont pourtant duré si long-temps. Car chacun de ces ouvrages, dans le moment même qu'il fut achevé, avait une beauté qui sentait déja l'antique : et aujourd'hui encore, dit Plutarque, plus de cinq cents ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venaient que de sortir des mains de l'ouvrier; tant ils conservent encore une fleur de grace et de nouveauté qui empêche que le temps n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant et une ame exempte de vieillesse était répandue dans tous ces ouvrages.

Ce qui faisait l'admiration de toute la terre excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessaient de crier dans les assemblées que le peuple se déshonorait en s'appropriant l'argent comptant de toute la Grèce, qu'il avait fait venir de Délos où il était en dépôt : que les alliés ne pouvaient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voyant que les deniers qu'ils avaient fournis par force pour la guerre étaient employés par les Athéniens à dorer et à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, et à élever des temples qui coûtaient des millions. On n'exagérait point quand on parlait ainsi : car en effet le temple de Minerve, appelé *le Parthénon*, avait coûté trois millions de livres [1].

[1] On ne sait pas au juste ce que le *Parthénon* avait coûté. Thucydide dit que la dépense des ouvrages exécutés par Périclès, et celle du siége

Périclès, au contraire, remontrait aux Athéniens qu'ils n'étaient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avaient reçu : que c'était assez qu'ils les defendissent et qu'ils éloignassent les Barbares pendant que les alliés ne fournissaient ni soldats, ni chevaux, ni navires, et qu'ils en étaient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvu qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus et pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutait, qu'Athènes étant suffisamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour la guerre, il était convenable d'employer le reste de ses richesses à des ouvrages qui, étant achevés, produiraient à cette ville une gloire immortelle ; et qui, dans le temps qu'on y travaillait, répandaient par-tout l'abondance, et faisaient subsister un nombre infini de citoyens : qu'ils avaient toutes sortes de matériaux, le bois, la pierre [1], l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébène, et le cyprès ; et toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre [2], des

de Potidée, montaient à 3700 talents (Thucyd. II, § 13) ; ailleurs il dit que ce siége avait coûté 2000 talents (Id. *ibid.* § 70) : il resterait donc 1700 talents pour les monuments. Mais la somme doit avoir été un peu plus forte, parce qu'à l'époque dont Thucydide parle en premier lieu, le siége de Potidée n'était pas encore fini ; ainsi la dépense a pu être de 2000 talents environ. Héliodore, cité par Harpocration, prétend que la construction seule des propylées a coûté 2012 talents (*voce* προπύλαια) ; le texte de Thucydide prouve qu'Héliodore applique aux propylées seules la dépense de *tous* les monuments ensemble. Cette somme de 2012 talents s'élève à 11,066,000 francs : ce qui n'a rien d'étonnant, quand on songe à la magnificence du Parthénon, dont la statue était couverte d'une draperie pesant 40 talents d'or, valant 480 talents d'argent, ou 2,640,000 fr. — L.

[1] Λίθος signifie *du marbre* : en effet le Parthénon est tout en marbre. — L.

[2] L'énumération de ces divers genres d'ouvriers est curieuse, parce que Plutarque y comprend tous les

charpentiers [1], des maçons [2], des forgerons [3], des tailleurs de pierre [4], des teinturiers, des orfèvres, des ébénistes [5], des peintres, des brodeurs [6], des tourneurs [7]; des gens propres à les amener et à les conduire par mer, comme des marchands, des matelots, des pilotes expérimentés; et d'autres gens pour faciliter le transport par terre, des charrons, voituriers, charretiers, cordiers, tireurs de pierre [8], paveurs, fouilleurs de mines : qu'il était avantageux pour l'état de mettre en mouvement tous ces travailleurs et ces manœuvres, qui, comme autant de corps séparés, formaient tous ensemble une espèce d'armée domestique

travaux employés dans la construction du Parthénon, et le travail de la Minerve : comme Rollin a traduit inexactement plusieurs des termes dont se sert l'auteur grec, je vais les reprendre les uns après les autres dans les notes suivantes. Voici d'abord le texte entier de ce passage qu'on me paraît n'avoir jamais bien compris : Ὅπου γὰρ ὕλη μὲν ἦν λίθος, χαλκὸς, ἐλέφας, χρυσὸς, ἔβενος, κυπάρισσος, αἱ δὲ ταύτην ἐκπονοῦσαι καὶ κατεργαζόμεναι τεχναὶ, τεκτόνες, πλάσται, χαλκότυποι, λιθουργοὶ, βαφεῖς, χρυσοῦ μαλακτῆρες, ἐλέφαντος, ζωγράφοι, ποικιλταὶ, τορευταί. — L.

[1] Τεκτόνες, *des architectes.* — L.

[2] Πλάσται, *des sculpteurs en argile et en cire.* — L.

[3] Χαλκότυποι, *des sculpteurs en bronze*, ou *des ciseleurs.* — L.

[4] Λιθουργοὶ, *des sculpteurs en marbre :* ainsi Phidias, dans Aristote (*Ethic. ad Nicom.* VI, 7, p. 101. E), est appelé λιθουργός. — L.

[5] Le texte porte, βαφεῖς, χρυσοῦ μαλακτῆρες, ἐλέφαντος; je ne le comprends pas plus que la traduction latine et celle qu'en a donnée Rollin, *des teinturiers, des orfèvres, des ébénistes :* je change la ponctuation, et je lis, βαφεῖς χρυσοῦ, μαλακτῆρες ἐλέφαντος, *des teinturiers d'or* (c'est-à-dire, *faisant de l'or de couleur,* par l'alliage de plusieurs métaux); et *des ouvriers qui amollissent l'ivoire*, c'est-à-dire, qui lui font subir la préparation nécessaire avant de le travailler, ce qui se disait en grec ἐλέφαντα μαλάσσειν (voyez Quatremère de Quincy, *Jupiter Olympien*, p. 418). — L.

[6] Ποικιλταὶ, peut très-bien signifier *des brodeurs;* je serais disposé à voir ici des *damasquineurs.* — L.

[7] Τορευταὶ, *des sculpteurs en or et en ivoire;* et non pas *des tourneurs* (Quatremère de Quincy, ouvr. cit. pag. 93 et suiv.) — L.

[8] Au lieu de λιθουργοί, un manuscrit donne λινουργοί, *des tisserands :* je préfère cette leçon, de même que M. Coray. — L.

et pacifique, dont les différentes fonctions semaient et répandaient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge et de tout sexe : qu'enfin, pendant que les gens robustes et en âge de porter les armes, les matelots, les soldats, et ceux qui étaient en garnison dans les places, étaient soudoyés des deniers publics, il était juste que les autres citoyens qui demeuraient dans la ville le fussent aussi à leur manière, et qu'appartenant tous à la même république, ils en tirassent tous les mêmes avantages en lui rendant des services différents à la vérité, mais qui contribuaient tous ou à sa sûreté, ou à sa décoration.

Un jour, comme les plaintes s'échauffaient, Périclès s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvu que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avait fait cette dépense. A ces paroles, le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que, piqué d'émulation, il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvait prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Phidias, ce célèbre sculpteur, présidait à tout le travail et en avait l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue de Pallas [1], si estimée dans l'antiquité par les connaisseurs. Elle était d'ivoire et d'or, et haute de vingt-six coudées [2] (trente-neuf pieds). Il y avait parmi les ouvriers une ardeur et une émulation incroyables ; tous s'efforçaient à l'envi de se surpasser les uns les autres, et d'immortaliser leur nom par des chefs-d'œuvre de l'art.

[1] « Non Minervæ Athenis factæ amplitudine utemur, quum ea sit cubitorum XXVI. Ebore hæc et auro constat. » (PLIN. lib. 36, cap. 5.

[2] 11 mèt. 912, ou 37 pieds. — L.

L'odéon, ou théâtre de la musique, qui avait en dedans plusieurs rangs de siéges et de colonnes, et dont le comble s'étrécissait peu à peu en s'élevant, et finissait en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modèle du pavillon du roi Xerxès ; et ce fut Périclès même qui donna l'idée de se régler sur ce modèle. Ce fut alors qu'il proposa avec beaucoup d'empressement un décret, par lequel il était ordonné qu'on célébrerait des jeux de musique à la fête des panathénées ; et ayant été élu juge et distributeur des prix, il régla la manière dont les musiciens devaient jouer de la flûte et de la lyre, et chanter. Les jeux de musique furent toujours faits dans ce théâtre depuis ce temps-là.

J'ai déja fait remarquer que plus ces ouvrages frappaient par leur beauté et leur éclat, plus ils excitaient l'envie et les plaintes contre Périclès. Les orateurs qui étaient de la faction opposée ne cessaient de se déchaîner et de crier contre lui, l'accusant de dissiper les finances, et d'employer mal à propos les revenus de l'état pour des bâtiments d'une vaine magnificence. Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il fallait que l'un ou l'autre subît le ban de l'ostracisme. Il l'emporta sur Thucydide, vint à bout de le chasser, dissipa par ce moyen la faction qui lui était opposée, et se rendit maître absolu de la ville et de toutes les affaires des Athéniens. Il disposait à son gré des finances, des troupes, et des vaisseaux. Les îles et la mer lui étaient soumises, et il régnait seul dans cette vaste seigneurie, qui s'étendait non-seulement sur les Grecs, mais sur les Barbares, et qui était cimentée et fortifiée par l'obéissance et par la fidélité des nations soumises, par l'amitié des rois, et par des traités faits avec plusieurs princes.

Les historiens vantent beaucoup les ouvrages magnifiques dont Périclès embellit Athènes, et j'ai rapporté fidèlement leur témoignage : mais je ne sais si les plaintes qu'on formait contre lui étaient si mal fondées. Était-il raisonnable en effet d'employer en bâtiments superflus et en vaines décorations des sommes immenses[1], qui étaient destinées pour les fonds de la guerre? et n'aurait-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions, qui, sous le gouvernement de Périclès, furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étaient auparavant? Cicéron ne trouve d'ouvrages et de bâtiments véritablement dignes d'admiration que ceux qui ont pour but l'utilité publique, des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer; et il faut ranger parmi ce nombre ce que fit Périclès pour joindre Athènes au port du Pirée [2]. Mais Cicéron ne manque pas de remarquer que le même Périclès fut blâmé

Lib. 2, Offic. n. 60.

[1] Elles montaient à plus de dix millions.

= Voyez plus haut, p. 255. — L.

[2] Selon Plutarque (*in Cim.* § 13), Cimon avait élevé les deux longs murs qui joignaient la ville avec Phalère et le Pirée, de manière à assurer la communication d'Athènes avec ses ports. Il résulte au contraire du texte de Thucydide, que ces deux longs murs furent construits entre les années 458 et 457 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire, pendant l'exil de Cimon, qui dura depuis 461 jusqu'en 450.

Quoi qu'il en soit, le mur construit par Périclès était parallèle au mur du Pirée; en sorte que les longs murs furent au nombre de trois. L'objet de cette construction était de rendre plus assurée la communication des ports et d'Athènes; car l'espace qui les séparait se trouvait alors coupé en deux zônes parallèles : de telle sorte que si l'ennemi venait à s'emparer d'un des longs murs, et conséquemment à se rendre maître de l'une des deux zônes, la seconde restait encore pour la communication; et l'ennemi était obligé à de nouveaux efforts pour s'en emparer. Cette construction fut exécutée vers l'an 434 ou 433 avant Jésus-Christ.

C'est ce que j'ai expliqué en détail dans un Mémoire sur la topographie d'Athènes. — L.

d'avoir épuisé le trésor public pour enrichir sa ville d'ornements superflus. Platon, qui jugeait des choses selon la vérité, et non selon l'éclat extérieur, fait observer en plus d'un endroit, après Socrate son maître, que Périclès, avec tous ses beaux ouvrages, n'avait point contribué à rendre un seul de ses citoyens meilleur, mais plutôt à corrompre la pureté et la simplicité de leurs mœurs anciennes.

In Gorg. p. 515; in Alcib. p. 119

§ XI. *Périclès change de conduite à l'égard du peuple. Son extrême autorité, son désintéressement.*

Plut. in Pericl. p. 161.

Lorsque Périclès se vit ainsi revêtu de toute l'autorité, il commença à changer de manières, à ne plus se montrer si doux et si traitable, à ne plus céder ni s'abandonner aux caprices et aux fantaisies du peuple, comme à toutes sortes de vents; mais, dit Plutarque, tirant les rênes de ce gouvernement populaire trop mou et trop complaisant comme on bande les cordes d'un instrument qui sont trop lâches, il le convertit en un gouvernement aristocratique, ou plutôt en une espèce de royauté, sans néanmoins s'écarter jamais de l'utilité publique. Allant donc toujours droit à ce qui était le meilleur, et se rendant irrépréhensible en toutes choses, il vint si bien à bout du peuple, qu'il le tournait à son gré. Tantôt, par ses seuls avis et par la voie de la persuasion, il le conduisait doucement à ses fins, tirant de lui un consentement volontaire : tantôt, quand il trouvait en lui de la résistance et de l'opposition, il l'entraînait comme par force et malgré lui à ce qui était le plus expédient, imitant en cela un sage médecin qui, dans une maladie longue et opiniâtre, sait prendre

son temps pour accorder à son malade des choses innocentes qui lui font plaisir, et pour lui donner ensuite des remèdes plus forts, qui le tourmentent à la vérité, mais qui sont seuls capables de lui rendre la santé.

En effet, on comprend aisément combien il fallait d'art et d'habileté pour régir et manier uue multitude fière de sa puissance, et pleine de caprices : et c'est en quoi Périclès excellait merveilleusement. Il employait, selon les différentes conjonctures, tantôt la crainte, tantôt l'espérance, comme un double gouvernail, soit pour arrêter les fougues et les emportements du peuple, soit pour le relever de son abattement et de sa langueur. Il fit voir par cette conduite que l'éloquence, comme le dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier les esprits, et que le chef-d'œuvre de cet art est d'émouvoir à propos les diverses passions soit douces, soit violentes, lesquelles, étant à l'ame ce que sont les cordes à un instriment, n'ont besoin, pour produire leur effet, que d'être touchées par une main adroite et habile.

Il faut pourtant avouer que ce qui donna à Périclès cette grande autorité ne fut pas seulement la force de son éloquence, mais, comme dit Thucydide, la gloire [II, § 65.]
et la réputation de sa vie, et sa grande probité.

Plutarque fait remarquer en lui une qualité bien (Plut. in præc. de rep. ger. p. 812.) essentielle à un homme d'état, bien propre à attirer l'estime et la confiance du public, et qui suppose une grande supériorité d'esprit; c'est de ne vouloir pas tout faire par soi-même, de ne se pas croire capable de tout, d'associer à ses travaux et à ses soins des hommes de mérite, de les employer chacun selon leurs talents, et de se décharger sur eux d'un détail qui consume le

temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Cette conduite, dit Plutarque, produit deux grands biens : premièrement, elle éteint ou du moins elle amortit l'envie et la jalousie, en partageant en quelque sorte une puissance qui blesse et choque l'amour-propre quand on la voit réunie et concentrée dans un seul homme, comme s'il avait lui seul le mérite de tous les autres; en second lieu, elle avance et facilite l'exécution des affaires, et les fait réussir avec plus de sûreté. Plutarque, pour mieux expliquer sa pensée, emploie une comparaison fort naturelle et fort belle : la main, dit-il, pour être partagée en cinq doigts, loin d'être plus faible, en est au contraire plus forte, plus agile, plus propre au mouvement. Il en est de même d'un homme d'état qui sait partager à propos ses fonctions, et qui par là rend son autorité plus prompte, plus agissante, plus étendue, plus décisive : au lieu que l'empressement indiscret d'un petit esprit, à qui tout fait ombrage, et qui veut seul tout embrasser, ne sert qu'à mettre en évidence sa faiblesse et son incapacité, et à ruiner le succès des affaires. Périclès, dit Plutarque, n'en usait pas ainsi : semblable à un habile pilote, qui, demeurant presque immobile, met tout en mouvement, et qui veut bien quelquefois faire asseoir au gouvernail des officiers subalternes, il était l'ame de l'état, et, paraissant ne rien faire par lui-même, il remuait et gouvernait tout, mettant en œuvre l'éloquence de l'un, le crédit de l'autre, la prudence de celui-ci, la bravoure et le courage de celui-là.

Plut. in vit. Pericl. p. 161-162.

A ce que je viens de rapporter ajoutez une autre qualité non moins rare ni moins estimable, je veux dire l'élévation d'une ame noble et désintéressée. Pé-

riclès avait tant d'éloignement pour les présents, il méprisait si fort les richesses, et il était tellement au-dessus de toute cupidité et de toute avarice, que, quoiqu'il eût rendu sa ville riche et opulente au point que nous l'avons vue, qu'il eût surpassé en puissance plusieurs tyrans et plusieurs rois, qu'il eût manié longtemps avec un souverain pouvoir les finances de la Grèce, il n'augmenta pourtant pas d'une seule dragme le bien que son père lui avait laissé. Telle fut la source et la cause véritable du crédit suprême de Périclès dans la république, digne fruit de sa droiture et de son parfait désintéressement [1].

Ce ne fut pas pour quelques moments rapides seulement, ni pendant la première vivacité d'une faveur naissante, dont la fleur et la grace sont, pour l'ordinaire, d'une courte durée, qu'il conserva cette autorité. Il la maintint pendant quarante ans entiers, et cela malgré les Cimon, les Tolmide, les Thucydide, et beaucoup d'autres, tous déclarés contre lui; et de ces quarante années, il passa les quinze dernières sans rival depuis l'exil de Thucydide, et maître absolu des affaires. Cependant, au milieu de ce pouvoir suprême, qu'il avait rendu perpétuel et sans bornes en sa personne, il se conserva toujours invincible et insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien; car il ne ressemblait pas à ces seigneurs qui, malgré leurs revenus immenses, soit par négligence et défaut d'économie, soit par de fastueuses et de folles dépenses, sont tou-

[1] Thucydide lui rend le même témoignage : δυνατὸς ὢν τῷ τε ἀξιώματι καὶ τῇ γνώμῃ, χρημάτων τε διαφανῶς ἀδωρότατος γενόμενος (II, § 65). — L.

ours pauvres au milieu de leurs richesses, hors d'état et sans volonté de faire le moindre plaisir à de vertueux amis ou à de fidèles et zélés domestiques, et meurent enfin accablés de dettes, laissant leur nom et leur mémoire en exécration à de malheureux créanciers dont ils ont causé la ruine. Je ne parle point d'un autre excès où cette négligence et ce défaut d'économie conduisent assez ordinairement; je veux dire la rapine, l'amour des présents, les concussions; car ici, aussi-bien que pour les finances de l'état, la maxime de Tacite a lieu : Quand on a dissipé son bien [1], on ne songe qu'à en réparer la perte et à en remplir le vide par toutes sortes de voies, même les plus criminelles.

Périclès connaissait bien mieux l'usage qu'un homme d'état et employé dans le gouvernement doit faire des richesses. Il savait qu'il devait les destiner à servir utilement le public, pour s'attacher d'habiles coopérateurs dans son ministère, pour aider de bons officiers dépourvus souvent des biens de la fortune, pour récompenser et animer le mérite de quelque genre qu'il soit, et pour mille autres emplois pareils, auxquels sans doute, soit pour l'intime joie, soit pour la solide gloire qui en reviennent, personne n'oserait comparer les excessives dépenses de la table, du jeu, des équipages. C'est dans cette vue que Périclès ménageait son bien avec une extrême économie, ayant formé lui-même un ancien domestique pour gouverner ses affaires, se faisant rendre régulièrement, dans des temps marqués, un compte exact de la recette et de la dépense, se renfermant lui et sa famille dans un honnête nécessaire

[1] « Si ambitione ærarium exhauserimus, per scelera supplendum erit. » (TACIT. *Annal.* lib. 2, cap. 38.)

proportionné à son revenu et à son état, mais dont il écartait sévèrement toute vaine et ambitieuse superfluité. Il est vrai que cette manière de vivre ne plaisait point du tout à ses enfants lorsqu'ils furent en âge, et encore moins à sa femme. Ils trouvaient que la dépense pour leur entretien n'était pas suffisante, et ils se plaignaient de cette économie, basse et sordide à leur jugement, qui ne laissait voir aucune trace de l'abondance qui règne ordinairement dans les maisons où les richesses et l'autorité sont réunies. Périclès faisait peu de cas de ces plaintes, et se conduisait par des vues bien supérieures.

Je crois pouvoir appliquer ici une réflexion fort solide de Plutarque[1] dans le parallèle qu'il fait d'Aristide et de Caton. Après avoir dit que la vertu politique, c'est-à-dire, l'art de gouverner les villes et les royaumes, est la plus grande et la plus parfaite que l'homme puisse acquérir, il ajoute que l'*économie* n'est pas une des moindres parties de cette vertu. En effet, les richesses étant un des moyens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la perte des états, l'art qui enseigne à les régir et à en faire un bon usage, et qui est celui qu'on appelle *économique*, est sans contredit une partie de l'art de la politique; et il n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne faut pas une médiocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, et pour bannir d'un état la pauvreté et la trop grande opulence. C'est cet art qui, écartant avec soin les dépenses inutiles et frivoles, empêche qu'on ne soit forcé de surcharger les peuples, et tient toujours en réserve dans les coffres publics des fonds considérables pour fournir aux

[1] Ou l'auteur de ces *parallèles*, quel qu'il soit. — L.

nécessités imprévues, et aux guerres qui peuvent survenir. Or ce qu'on dit d'un royaume, d'une ville, il faut le dire des particuliers; car la ville, qui est un assemblage de maisons, et qui fait un tout de plusieurs parties ramassées, n'est forte et puissante dans son total qu'autant que sont forts et puissants tous les membres qui la composent. Périclès a réussi certainement dans cette science pour le gouvernement de sa maison : je ne sais si l'on en peut dire autant pour le maniement des deniers publics.

§ XII. *Jalousie et différends entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Traité de paix pour trente ans.*

Plut. in Pericl. p. 162.

Telle était la conduite de Périclès dans l'intérieur de sa maison : celle qu'il tenait au-dehors et pour les affaires publiques n'était pas moins admirable. Sur ce que les Lacédémoniens commençaient à être jaloux de l'accroissement des Athéniens, et à le supporter avec peine, Périclès, pour inspirer encore plus de grandeur d'ame et de courage à ses citoyens, fit un décret par lequel il ordonna qu'on avertirait tous les Grecs, en quelque partie de l'Europe et de l'Asie qu'ils habitassent, et toutes les villes, grandes ou petites, d'envoyer incessamment à Athènes leurs députés, pour délibérer sur les moyens de relever les temples qui avaient été brûlés par les Barbares, et de s'acquitter des sacrifices qu'on s'était engagé de faire pour le salut de la Grèce lorsqu'on était en guerre contre eux; comme aussi sur les expédients qu'il fallait prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous

naviguer sûrement et vivre en paix les uns avec les autres.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages qui avaient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens et les Doriens d'Asie, et les insulaires, jusqu'à Lesbos et à Rhodes; cinq vers les contrées de l'Hellespont et de Thrace, jusqu'à Byzance: cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide et le Péloponnèse, et de remonter de là par le pays des Locriens dans le continent supérieur, et de le parcourir jusqu'à l'Acarnanie et à Ambracie : les cinq derniers furent chargés de traverser l'Eubée, et d'aller vers les habitants du mont Œta et ceux du golfe de Malée, et chez les Phthiotes, les Achéens et les Thessaliens, pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athènes, et d'assister aux délibérations qui s'y prendraient pour la paix et pour les affaires générales de la Grèce. J'ai cru devoir entrer dans ce détail, qui m'a paru fort propre à faire connaître l'étendue de la domination des Grecs et l'autorité des Athéniens parmi eux.

Toutes ces sollicitations furent inutiles; les villes n'envoyèrent point de députés, parce que, dit-on, les Lacédémoniens s'y opposèrent : et il ne faut pas s'en étonner. Ils sentirent bien que le dessein de Périclès était de faire reconnaître Athènes comme la maîtresse et la souveraine de toutes les autres villes grecques; et Lacédémone n'avait garde de lui céder cet honneur. Un secret levain de dissension et de discorde avait commencé depuis quelques années à troubler le repos de la Grèce, et nous verrons que dans la suite les esprits ne feront que s'aigrir de plus en plus.

Périclès s'était acquis beaucoup de réputation par la sagesse avec laquelle il formait ses entreprises. Les troupes avaient une pleine confiance en lui, et le suivaient avec une entière assurance. Sa grande maxime dans la guerre était de ne point hasarder un combat sans être presque assuré du succès, et de ménager le sang des citoyens. Il avait coutume de dire que, s'il ne tenait qu'à lui, ils seraient immortels : que les arbres coupés et abattus revenaient en peu de temps, mais que les hommes morts étaient perdus pour toujours. Une victoire qui n'aurait été l'effet que d'une heureuse témérité lui paraissait peu digne de louange, quoique souvent elle fût fort admirée.

Son expédition dans la Chersonèse de Thrace lui fit beaucoup d'honneur, et fut très-salutaire à tous les Grecs de ce pays-là : car, non-seulement il fortifia les villes grecques de cette presqu'île par les colonies d'Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'isthme par une bonne muraille avec des forts de distance en distance, depuis une mer jusqu'à l'autre, mettant par là tout le pays à couvert des incursions continuelles des Thraces, qui en étaient fort voisins.

Il fit aussi une course autour du Péloponnèse avec cent vaisseaux, et porta par-tout la terreur des armes athéniennes, sans qu'aucun accident fâcheux en interrompît l'heureux succès.

Il pénétra jusqu'au royaume de Pont [1] avec une flotte très-nombreuse et très-magnifiquement équipée, et accorda aux villes grecques toutes les graces qu'elles lui demandèrent. En même temps il étala aux yeux des

[1] Lisez : *jusque dans le Pont-Euxin* : εἰς δὲ τὸν Πόντον εἰσπλεύσας. — L.

nations barbares qui habitaient aux environs, de leurs rois et de leurs princes, la grandeur de la puissance des Athéniens, et leur fit voir, par l'assurance avec laquelle il naviguait par-tout, qu'ils étaient en possession de l'empire de la mer sans concurrents.

Une fortune si brillante et si constante éblouit les Athéniens. Enivrés de l'idée de leur puissance et de leur grandeur, ils ne se repaissaient plus que de hardis et magnifiques projets. Ils parlaient sans cesse de faire de nouvelles tentatives sur l'Égypte, d'attaquer les provinces maritimes du grand-roi, de porter leurs armes dans la Sicile (fatal et malheureux desir qui pour-lors n'eut point de suite, mais qui se ralluma bientôt après), et de pousser leurs conquêtes d'un côté jusqu'à l'Étrurie, et de l'autre jusqu'à Carthage. Périclès était bien éloigné de se prêter à de si folles pensées, ou de les appuyer de son crédit et de son approbation. Il n'était occupé au contraire qu'à arrêter cette ardeur inquiète, et à réfréner une ambition qui ne connaissait plus ni bornes ni mesures. Selon lui, les Athéniens devaient n'employer leurs forces désormais qu'à garder et à assurer ce qu'ils avaient acquis, et il trouvait que c'était beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens, dont il songeait toujours à abaisser la puissance, ce qui parut particulièrement dans la guerre sacrée. Plut. in Pericl. p. 164.

On appela ainsi la guerre excitée au sujet de Delphes. Les Lacédémoniens, étant entrés en armes dans le pays où est situé ce temple, avaient dépouillé les peuples de la Phocide de l'intendance du temple, et l'avaient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils se furent retirés, Périclès y alla avec une armée, et rétablit les Phocéens. Id. ibid. Thucyd. l. 1, pag. 73.

Dans le même temps, l'Eubée s'étant révoltée, Périclès fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avaient pris les armes, et que les Lacédémoniens, sous la conduite de leur roi Plistonax [1], étaient sur les frontières de l'Attique [2]. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, et d'aller avec une extrême diligence au secours de sa patrie. Quand l'armée des Lacédémoniens se fut retirée [3], il retourna contre les rebelles, et remit toutes les villes de l'Eubée sur l'obéissance d'Athènes.

An. M. 3558 Av. J.C. 446. Thucyd. l. 1, pag. 75. Diod. p. 87.

Au retour de cette expédition, il y eut entre les Athéniens et les Lacédémoniens une trève de trente ans. Ce traité rétablit le calme pour le présent; mais comme il n'allait point jusqu'à la source du mal, et ne guérissait pas la jalousie et l'inimitié des deux peuples, ce calme ne fut pas de longue durée.

§ XIII. *Nouveaux sujets de plainte et de brouillerie entre les deux peuples par le siége de Samos que firent les Athéniens, par le secours qu'ils accordèrent à ceux de Corcyre, par le siége qu'ils mirent devant Potidée. Rupture ouverte.*

An. M. 3564 Av. J.C. 440. Thucyd. l. 1, pa.g 75-76.

Six ans après, les Athéniens se déclarèrent contre Samos en faveur de Milet. Ces deux villes étaient en dispute au sujet de celle de Priène, que chacune sou-

[1] La vraie orthographe est *Plistoanax*. — L.

[2] Plistoanax n'était pas seulement *sur les frontières* de l'Attique, il avait pénétré dans le pays, et ravageait Éleusis et la plaine Thriasienne. Ce prince n'alla point au-delà (Thucyd. I, 114). On l'accusa dans sa patrie de s'être laissé corrompre par Périclès. Il fut condamné à l'exil, et ne rentra dans sa patrie qu'après plus de vingt ans (*Id.* V, 16). — L.

tenait lui appartenir. On prétend que Périclès alluma cette guerre pour faire plaisir à une célèbre courtisane à laquelle il était fort attaché [1] : elle se nommait *Aspasie*, et elle était de Milet. Après plusieurs événements, après plusieurs combats qui se donnèrent de part et d'autre, Périclès assiégea la ville capitale de l'île de Samos. On dit qu'il se servit alors pour la première fois de machines de guerre, savoir de béliers et de tortues, inventées par l'ingénieur Artémon, qui était boiteux, et qui se faisait porter en chaise à ses batteries, d'où lui vint le surnom de *Périphorète*. L'usage de pareilles machines était connu depuis longtemps en Orient [2]. Au bout de neuf mois, les Samiens se rendirent. Périclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, et exigea d'eux, pour les frais de la guerre, des sommes immenses, dont ils payèrent une partie comptant; ils prirent un certain temps pour le reste, et donnèrent des ôtages pour la sûreté du paiement.

Diod. l. 12, p. 88-89. Plut. in Pericl. p. 165-167.

Après la réduction de Samos, Périclès, de retour à Athènes, fit des obsèques magnifiques à ceux qui étaient morts à cette guerre, et prononça lui-même leur oraison funèbre sur leurs tombeaux. Cette coutume se pratiqua régulièrement dans la suite. C'était toujours le sénat de l'Aréopage qui nommait l'orateur dans ces occasions. Il fut encore choisi dix ans après pour une pareille cérémonie au commencement de la guerre du Péloponnèse.

Périclès, qui prévoyait que la rupture entre les deux

An. M. 3572. Av. J.C. 432.

[1] Il est vraisemblable que les ennemis de Périclès cherchèrent à répandre ce bruit. Thucydide n'en dit rien. — L.

[2] Voyez la note tom. II, p. 291. — L.

Thucyd. l. 1, pag 17-37. Diod. l. 12, p. 90-93. Plut. in Pericl. p. 167.

peuples d'Athènes et de Lacédémone ne tarderait pas long-temps à éclater, conseilla aux Athéniens d'envoyer du secours à ceux de Corcyre attaqués par les Corinthiens, et d'attirer dans leur parti cette ville très-puissante sur mer, leur prédisant qu'ils allaient avoir sur les bras les peuples du Péloponnèse. Voici ce qui donna lieu à la querelle de Corcyre et de Corinthe, laquelle entraîna après elle la guerre du Péloponnèse, qui est un des événements les plus considérables de l'histoire des Grecs.

Épidamne [1], ville maritime de Macédoine [2] chez les Taulantiens, était une colonie des Corcyréens, dont Phalie de Corinthe fut le fondateur. Cette ville étant devenue avec le temps fort peuplée et fort puissante, la discorde s'y mit, et le peuple en chassa les plus riches habitants, qui se joignirent aux nations voisines, et l'infestèrent beaucoup par leurs courses. Dans cette extrémité, elle eut recours d'abord aux Corcyréens, et, à leur refus, aux Corinthiens, qui la prirent sous leur protection, y envoyèrent du secours, et y établirent de nouveaux habitants. Ils n'y furent pas long-temps en repos. Les Corcyréens, avec une flotte nombreuse, vinrent y mettre le siége. Ceux de Corinthe accoururent pour la secourir; mais ayant été battus sur mer, et ayant reçu un échec considérable, la ville se rendit le jour même, à condition que les étrangers seraient esclaves, et les Corinthiens prisonniers jusqu'à nouvel ordre. Les Corcyréens dressèrent un trophée, égorgèrent leurs prisonniers, à la réserve des Corinthiens, et firent un grand dégât dans tout le pays.

[1] C'est la même ville qui, dans la suite, fut nommée Dyrrachium.

[2] Épidamne était en *Illyrie*, non en Macédoine. — L.

L'année d'après la bataille, les Corinthiens mirent sur pied une nouvelle armée plus nombreuse que la première, et équipèrent une nouvelle flotte. Ceux de Corcyre, qui se voyaient hors d'état de résister seuls à des ennemis si puissants, envoyèrent rechercher l'alliance d'Athènes. Le traité de paix conclu entre les peuples de la Grèce laissait aux villes grecques, qui n'avaient point pris de parti, la liberté de prendre celui qui leur plairait. C'est l'état où se trouvait pour-lors Corcyre, qui avait cru ne devoir se ranger d'aucun côté, et était demeurée jusque-là sans alliés. Elle envoya donc à ce sujet à Athènes. Les Corinthiens, l'ayant appris, y députèrent aussi de leur côté. L'affaire fut discutée avec chaleur en présence du peuple, qui écouta les raisons de part et d'autre, et elle fut mise en délibération par deux fois dans l'assemblée. Les Athéniens opinèrent la première fois en faveur de ceux de Corinthe; mais changeant d'avis à la seconde, sans doute sur les remontrances de Périclès, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance. Elle n'alla pas pourtant jusqu'à faire ligue offensive et défensive, car ils ne pouvaient faire la guerre aux Corinthiens sans rompre avec tout le Péloponnèse; mais à se secourir réciproquement, si on les attaquait, soit en leurs personnes ou en celles de leurs alliés. Leur véritable dessein était de mettre aux mains ces deux peuples très-puissants sur mer, et de les laisser affaiblir l'un par l'autre dans une longue guerre, pour triompher ensuite du plus faible; car il n'y avait dans la Grèce alors que trois états qui eussent de puissantes flottes, Athènes, Corinthe et Corcyre. Ils avaient aussi en vue

les affaires d'Italie et de Sicile, à quoi l'île de Corcyre était fort commode.

Sur ce plan, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance, et leur envoyèrent dix galères, avec ordre de ne point combattre contre les Corinthiens, s'ils n'attaquaient l'île de Corcyre, ou quelque autre place de leurs alliés; ce qu'ils ajoutaient pour ne point rompre la trève.

Il était difficile de s'en tenir à ces termes. La bataille se donna entre les Corcyréens et les Corinthiens vers l'île de Sibote [1], vis-à-vis de Corcyre : c'est une des plus considérables qui se soient données entre les Grecs pour le nombre des vaisseaux. L'avantage fut à-peu-près égal de part et d'autre. Vers la fin du combat, lorsqu'il faisait déja nuit, arrivèrent vingt galères Athéniennes. Avec ce nouveau renfort, les Corcyréens firent voile le lendemain dès la pointe du jour vers le port de Sibote, où les Corinthiens s'étaient retirés, pour voir s'ils voudraient tenter encore une fois la fortune. Mais ceux-ci se contentèrent de sortir en bataille sans en venir aux mains. Les deux partis dressèrent un trophée dans l'île de Sibote; car chacun s'attribuait la victoire.

Thucyd. l. 1, p. 37-42. Diog. l. 12, p. 93-94.

De cette guerre en naquit une autre, qui donna lieu à la rupture ouverte entre les Athéniens et les Corinthiens, et ensuite à la guerre du Péloponnèse. Potidée, ville de Macédoine [2], était une colonie de Corinthe, qui y envoyait tous les ans des magistrats; mais elle dépendait pour-lors d'Athènes, et lui payait contribu-

[1] La vraie orthographe est *Sybotæ*. — L.

[2] Dans une position importante, étant située sur l'isthme qui joint la fertile presqu'île de Pallène avec le continent. — L.

tion. Les Athéniens, dans la crainte que cette ville ne vînt à se révolter [1], et n'entraînât dans sa révolte le reste de leurs alliés de la Thrace, ordonnèrent aux habitants de démolir leurs murailles du côté de la Pallène, de leur mettre en main des ôtages pour être garants de leur fidélité, et de renvoyer les magistrats que Corinthe leur avait donnés. Des demandes si injustes avancèrent la révolte. Potidée se déclara contre les Athéniens, et plusieurs villes voisines suivirent son exemple. Athènes et Corinthe armèrent chacune de leur côté, et y envoyèrent des troupes. Il y eut une action entre les deux armées près de Potidée. Celle des Athéniens remporta l'avantage. Alcibiade, encore tout jeune, et Socrate, son maître, s'y distinguèrent d'une manière particulière. C'est une chose assez curieuse de voir un philosophe endosser la cuirasse, et d'examiner comment il se tire d'un combat. Il n'y avait personne dans toute l'armée qui portât les travaux et soutînt les fatigues de la guerre comme Socrate. La faim, la soif, le froid, étaient des ennemis qu'il s'était accoutumé de longue main à mépriser et à vaincre sans peine. La Thrace, où se passait cette expédition, est un pays de glace et de frimas. Pendant que les autres soldats, revêtus de bons habits et de peaux très-chaudes, se tenaient dans leurs tentes bien clos et couverts, n'osant paraître à l'air, il sortait sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, et marchait pieds nus. C'était lui qui faisait la joie de la table par sa gaîté et par ses bons mots, et qui invitait les autres à boire par son exem-

Plut. in Conviv. p. 219-220; id. in Alcib. p. 194.

[1] Crainte d'autant mieux fondée, que Perdiccas, roi de Macédoine, avait ouvert des négociations avec Corinthe pour lui faire recouvrer cette ville (THUCYD. I, § 57). — L.

ple, mais sans prendre jamais de vin avec excès. Quand on en vint à l'action, ce fut là qu'il fit merveilleusement son devoir. Alcibiade ayant été blessé et porté par terre, Socrate se mit au-devant de lui, le défendit courageusement, et, à la vue de toute l'armée, il empêcha les ennemis de le prendre et de se rendre maîtres de ses armes. Le prix de la valeur était donc dû justement à Socrate; mais les généraux paraissant disposés à le donner à Alcibiade, à cause de sa naissance, Socrate, qui ne cherchait qu'à allumer encore davantage en lui le desir de la vraie gloire, contribua plus que tout autre, par le témoignage avantageux qu'il rendit à son courage, à lui faire adjuger la couronne et l'armure complète, qui était le prix d'honneur.

L'échec qu'avaient reçu les Corinthiens dans le combat ne fit point changer de sentiment à ceux de Potidée. Ils persistèrent constamment à refuser d'obéir aux ordres qu'on leur avait donnés. La ville fut donc assiégée. Les Corinthiens, craignant de perdre une place de cette conséquence, sollicitèrent fortement leurs alliés, et tous députèrent conjointement à Lacédémone pour se plaindre des Athéniens comme infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens leur donnèrent audience dans une de leurs assemblées ordinaires. Les Éginètes, quoique très-mécontents d'Athènes, n'osèrent y envoyer publiquement, de peur d'irriter une république sous la puissance de laquelle ils étaient; mais sous main ils agirent comme les autres. Ceux de Mégare se plaignirent amèrement de ce que, contre le droit des gens, et au préjudice de l'accord fait entre les Grecs, les Athéniens, par un décret public, leur avaient interdit l'entrée de leurs foires et de leurs marchés, et fermé tous les ports

Thucyd. l. 1, pag. 43-59.

qui étaient de leur dépendance. Par ce décret, selon Plutarque[1], les Athéniens déclaraient à Mégare une haine immortelle et irréconciliable, et ordonnaient que tous les Mégariens qui mettraient le pied[2] dans Athènes seraient punis de mort, et que tous les généraux athéniens, en prêtant le serment solennel, jureraient expressément qu'ils enverraient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie. Plut. in Pericl. p. 168.

Les principales plaintes furent de la part du député des Corinthiens. Il parla avec une grande force et une grande liberté. Il représenta aux Lacédémoniens que la bonne foi dont ils ne se départaient jamais dans les affaires, soit publiques, soit particulières, les rendait plus difficiles à croire la mauvaise foi des autres, et que leur modération les empêchait de découvrir l'ambition de leurs ennemis : qu'au lieu d'aller, par une prompte activité, au-devant des maux et des dangers, ils attendaient, pour y remédier, qu'ils en fussent accablés : que, par leur nonchalance et leur inaction, ils avaient laissé croître insensiblement les Athéniens, et parvenir à ce point de grandeur et de puissance où on les voyait : qu'il n'en était pas ainsi des Athéniens. « Actifs, vigilants, attentifs à tout, infatigables, ils ne « demeurent jamais en repos, et n'y laissent point les

[1] Plutarque dit que quelques-uns prétendaient que c'était Périclès qui avait fait donner ce décret pour venger l'injure particulière d'Aspasie, de chez qui les Mégariens avaient enlevé deux courtisanes ; et il cite les vers d'Aristophane qui, dans une comédie intitulée *les Acharnenses*, fait ce reproche à Périclès. Mais Thucydide, auteur contemporain, et qui était bien informé de ce qui se passait à Athènes, ne dit pas un mot de cet enlèvement ; et il est plus digne de foi qu'un poëte qui faisait profession de médisance et de satire.

[2] Le grec dit plus : *ceux qui mettraient le pied dans l'Attique*, ὃς δ' ἂν ἐπιβῇ τῆς Ἀττικῆς τῶν Μεγαρέων. — L.

« autres. Uniquement occupés de leurs projets, et ils « n'en forment que de grands et de hardis, ils déli- « bèrent promptement, et exécutent de même. Une « première entreprise leur sert de degré pour une se- « conde. Bons et mauvais succès, ils mettent tout à « profit, ne s'arrêtant et ne se rebutant jamais. Mais « vous, ayant en tête de tels ennemis, vous vous en- « dormez dans une funeste tranquillité; et vous ne « songez pas que, pour vivre en repos, ce n'est pas « assez de ne faire tort à personne, qu'il faut empêcher « qu'on ne nous en fasse; et que la justice ne consiste « pas seulement à ne point faire de mal, mais aussi à « venger celui qu'on nous fait. Oserai-je le dire? votre « probité est trop à l'antique pour les conjonctures où « nous nous trouvons. Il faut dans la politique, comme « dans tout le reste, se conformer aux temps et aux « besoins. Quand on est dans la tranquillité, on peut « garder ses anciennes maximes; mais quand on a plu- « sieurs affaires sur les bras, il faut tenter de nouveaux « moyens, et tout mettre en œuvre pour s'en tirer. « C'est par là que les Athéniens ont si fort accru leur « puissance. Si vous aviez imité leur activité, ils ne « nous auraient pas enlevé Corcyre, et n'assiégeraient « pas actuellement Potidée. Suivez au moins à présent « leur exemple, en secourant les Potidéens et vos autres « alliés, comme votre devoir vous y oblige; et ne for- « cez pas vos amis et vos voisins, en les abandonnant, « à recourir par désespoir à d'autres qu'à vous. »

L'ambassadeur d'Athènes, qui était venu à Sparte pour d'autres affaires, et qui était entré dans l'assemblée, ne crut pas devoir laisser ce discours sans réponse. Il fit souvenir les Lacédémoniens des services encore

récents que sa république avait rendus à la Grèce, qui méritaient bien qu'on eût pour elle quelque considération, et non qu'on lui portât envie, et qu'on cherchât à la rabaisser : qu'on ne pouvait pas accuser les Athéniens d'avoir usurpé l'empire sur la Grèce, puisque ce n'était qu'à la prière des alliés, et en quelque sorte du consentement de Sparte, qu'ils avaient été contraints de prendre le timon abandonné : que ceux qui se plaignaient le faisaient sans sujet, et seulement par la difficulté qu'ont tous les hommes de souffrir la dépendance et l'assujettissement, même le plus doux et le plus équitable : qu'il les exhortait à prendre du temps pour délibérer avant que de rompre, et de ne pas s'engager légèrement eux et toute la Grèce dans une guerre qui pouvait avoir de terribles suites : qu'il y avait des voies de douceur et d'accommodement pour vider les différends qui surviennent entre des alliés, sans se porter tout d'un coup à une violence ouverte : qu'au reste les Athéniens, si on les attaquait, sauraient bien opposer la force à la force, et qu'ils se prépareraient à une vigoureuse défense, après avoir invoqué contre Sparte les dieux vengeurs du parjure et du violement des traités.

Les députés s'étant retirés, et l'affaire ayant été mise en délibération, le plus grand nombre des voix allait à déclarer la guerre. Avant que la conclusion fût formée, Archidamus, roi de Sparte, se mettant au-dessus des passions qui entraînaient les autres, et portant ses vues dans l'avenir, prit la parole, exposa les suites funestes de la guerre où l'on était près de s'engager, montra quelles étaient les forces et les ressources des Athéniens, exhorta à tenter d'abord les voies de dou-

ceur dont eux-mêmes semblaient faire l'ouverture, à travailler cependant aux préparatifs nécessaires pour une entreprise si importante, sans craindre qu'on taxât de timide lâcheté leur modération et leur délai, soupçon dont leurs actions passées les mettaient assez à couvert.

Malgré de si sages remontrances, la guerre fut conclue. Le peuple fit rentrer les alliés, et leur déclara qu'il jugeait que les Athéniens avaient tort; mais qu'il fallait auparavant assembler tous ceux du parti pour faire la paix ou la guerre d'un commun consentement. Ce décret de Lacédémone fut fait la quatorzième année de la trêve, et ne fut pas tant un effet des plaintes des alliés que de la jalousie de la grandeur des Athéniens, qui avaient déja assujetti une bonne partie de la Grèce.

Thucyd. l. 1, pag. 77-84, et 93.

On assembla donc une seconde fois les alliés. Ils donnèrent tous leurs suffrages par ordre, depuis la plus grande ville jusqu'à la plus petite, et la guerre fut résolue d'un commun consentement. Mais, comme on n'avait rien de prêt, on fut d'avis de travailler promptement aux préparatifs, et cependant, pour gagner du temps et paraître garder toutes les formalités, d'envoyer des ambassadeurs à Athènes avec ordre de se plaindre de l'infraction du traité.

Les premiers qu'on y envoya, réveillant une ancienne plainte, demandèrent qu'on chassât d'Athènes les descendants de ceux qui avaient profané le temple de Minerve dans l'affaire de Cylon[1]. Comme Périclès était

[1] Ce Cylon s'était emparé de la citadelle d'Athènes, il y avait plus de cent ans. Ceux qui l'accompagnaient y étant assiégés, et réduits à une extrême famine, se réfugièrent dans le temple de Minerve comme dans un asyle, d'où on les tira, et ils furent égorgés. Les auteurs de ce meurtre furent déclarés coupables d'impiété et de sacrilége, et, comme tels, bannis. Quelque temps après on les rappela.

de cette famille du côté de sa mère, la vue des Lacédémoniens, dans cette demande, était ou de le faire bannir, ou de diminuer son crédit. Ils ne réussirent pas. Les seconds demandèrent qu'on levât le siége de Potidée; qu'on mît en liberté ceux d'Égine, et sur-tout qu'on révoquât le décret donné contre ceux de Mégare, sans quoi il ne pouvait y avoir d'accommodement. Enfin il vint une troisième ambassade, qui ne disait rien de tout cela, mais seulement que les Lacédémoniens voulaient la paix, et qu'il ne pouvait y en avoir si les Athéniens ne laissaient la Grèce en liberté.

§ XIV. *Affaires suscitées contre Périclès. Il détermine le peuple d'Athènes à soutenir la guerre contre les Lacédémoniens.*

Périclès s'opposa fortement à toutes ces demandes, et sur-tout à celle qui regardait les Mégariens. Il avait un grand crédit à Athènes, mais il y avait aussi beaucoup d'ennemis. N'osant pas d'abord l'attaquer dans sa propre personne, ils firent appeler en jugement devant le peuple les personnes qui lui étaient le plus attachées, Phidias, Aspasie, Anaxagore; et leur dessein était de pressentir par là les dispositions du peuple à l'égard de Périclès même. Plut. in Pericl. p. 168-169.

On accusait Phidias d'avoir volé des sommes considérables dans la construction de la statue de Minerve, qui était son bel ouvrage. La poursuite de cette affaire ayant été faite juridiquement dans l'assemblée, on n'y produisit aucune preuve des prétendus vols de Phidias. Car, dès le commencement, par le conseil de Périclès, il avait employé l'or de la statue de manière qu'on pouvait l'ôter entièrement, et le peser; ce que Périclès [Diod. Sic. XII, § 39. Philochori fragm. p. 54.]

ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde. Mais Phidias avait contre lui des témoins dont il ne pouvait contester la vérité, ni étouffer la voix : c'étaient la beauté et la réputation de ses ouvrages, causes toujours subsistantes de l'envie qu'on lui portait. Sur-tout on ne lui pardonnait point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la déesse, il s'y était représenté lui-même au naturel, aussi-bien que

[Pseudo-] Aristot. de mund. pag. 613.

Périclès : et, par un art imperceptible, il avait tellement lié et incorporé ces figures avec tout l'ouvrage, qu'il était impossible de les en ôter sans défigurer et mettre en pièces la statue entière[1]. Phidias fut donc traîné en prison, où il mourut, soit de maladie, soit de poison. D'autres auteurs disent qu'il fut seulement exilé, et que depuis ce temps-là il fit la célèbre statue de Jupiter qui était à Olympie[2]. Il n'est pas possible d'excuser, en aucune sorte, ni l'ingratitude des Athéniens, de payer ainsi par la prison ou par la mort le chef-d'œuvre de l'art; ni leur délicatesse outrée, de prendre au criminel et de punir comme une faute capitale une action qui paraît innocente en elle-même, ou qui n'est tout au plus qu'une vanité, bien pardonnable dans un ouvrier.

Aspasie, née à Milet en Asie, s'était établie à Athènes, et s'y était fait un grand crédit, moins par les attraits de sa beauté que par la vivacité et la solidité de son esprit, et par l'étendue de ses connaissances. Tout ce

[1] Phidias avait disposé de telle sorte la figure qui le représentait lui-même, que la tête de cette figure était en même temps un écrou de l'armature de la statue de Minerve. (Quatremère de Quincy, *Jupiter Olympien*, pag. 238.) — L.

[2] C'est ce qu'a prouvé M. Quatremère de Quincy dans l'ouvrage cité (pag. 220), où il établit que le Jupiter d'Olympie est d'une date postérieure à la Minerve du Parthénon. — L.

qu'il y avait de plus illustres citoyens dans la ville tenait à honneur de fréquenter sa maison. Socrate lui-même s'y rendait fort assidûment, et il ne rougit point de se donner pour son disciple, et d'avouer que c'était d'elle qu'il avait appris la rhétorique. Périclès prétendait aussi lui être redevable du talent de la parole, qui le distinguait si fort à Athènes, et s'être formé dans ses conversations aux principes de la politique; car elle avait une grande connaissance des règles du gouvernement. D'autres raisons encore plus fortes avaient formé leur liaison. Périclès n'aimait point sa femme; il la céda de bon cœur à un autre, et prit à sa place Aspasie, qu'il aima passionnément, quoiqu'elle fût d'une réputation plus que douteuse. Elle fut accusée d'impiété et de mauvaise conduite. Périclès ne la sauva qu'à peine par ses prières, et par la compassion qu'il fit aux juges en versant, pendant qu'on plaidait sa cause, beaucoup de larmes, peu honorables à son caractère et au rang de chef du plus puissant état de la Grèce.

Plat. in Menex. p. 235.

On avait fait un décret par lequel il était ordonné qu'on dénoncerait[1] tous ceux qui n'admettaient point ce qu'on attribuait au ministère des dieux, ou qui tenaient école et donnaient des leçons sur ce qui se passe dans les airs et dans le mouvement des cieux, matières qu'on regardait comme injurieuses à la religion établie. Le but de ce décret était de faire tomber le soupçon sur Périclès, à cause d'Anaxagore son maître. Ce philosophe enseignait qu'une seule intelligence avait dé-

[1] Τὰ θεῖα μὴ νομίζοντας ἢ λόγους περὶ τῶν μεταρσίων διδάσκοντας. Anaxagore, enseignant que l'intelligence divine donnait seule un mouvement réglé à toutes les parties de la nature, et présidait au gouvernement de l'univers, détruisait par ce système la pluralité des dieux, leur pouvoir, et toutes les fonctions particulières qui leur étaient assignées.

brouillé le chaos, et rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons : ce qui n'était autre chose que décréditer les dieux du paganisme. Périclès, désespérant de le pouvoir sauver, le fit sortir de la ville, et le mit en sûreté.

Quand les ennemis de Périclès virent que le peuple approuvait et recevait avec plaisir toutes ces dénonciations, ils l'accusèrent lui-même en personne, comme s'il avait volé le public pendant son gouvernement. On fit un décret par lequel il était porté que Périclès rendrait au plus tôt ses comptes, que l'affaire serait jugée par quinze cents juges, et que l'action serait appelée de rapine et de concussion. Il n'avait rien à craindre dans le fond, parce que, dans le maniement des affaires publiques, sa conduite avait toujours été irréprochable, sur-tout du côté de l'intérêt; mais la mauvaise volonté du peuple, dont il connaissait la légèreté et l'inconstance, ne laissait pas de l'inquiéter. Un jour qu'Alcibiade, encore très-jeune alors, alla à son logis pour le voir, on lui dit qu'il ne pouvait pas lui parler, parce qu'il était actuellement occupé à de grandes affaires. S'étant informé quelles étaient donc ces affaires si importantes, on lui répondit que Périclès songeait à rendre ses comptes. *Il devrait bien plutôt*, repartit le jeune homme, *songer à ne les rendre pas*. En effet, c'est à quoi Périclès se détermina. Pour conjurer l'orage, il prit le parti de ne plus s'opposer au penchant qu'avait le peuple pour la guerre du Péloponnèse, qui depuis long-temps se préparait, persuadé que par là les plaintes qu'on faisait se dissiperaient bientôt, que l'envie céderait à un motif plus fort, et que, dans un danger si pressant, la ville ne manquerait jamais de se jeter entre ses bras,

et de s'abandonner à sa conduite, à cause de sa puissance et de sa grande réputation.

C'est ce qu'ont rapporté quelques historiens; et les poëtes comiques, du vivant et sous les yeux de Périclès même, ne manquèrent pas de répandre ce bruit dans le public, pour donner atteinte, s'ils pouvaient, à sa réputation et à son mérite, qui lui attirait beaucoup d'envieux et d'ennemis. Plutarque, à ce sujet, fait une réflexion qui pourrait être d'un grand usage, non-seulement pour ceux qui sont chargés du gouvernement, mais pour toutes sortes de personnes et pour le commerce ordinaire de la vie. Il trouve étrange, lorsque les actions sont bonnes en elles-mêmes, et n'ont rien que de louable au-dehors, que, pour décrier les grands hommes, on aille fouiller dans leur cœur, et que par une lâche et noire malignité on leur prête des vues et des intentions qu'ils n'ont peut-être jamais eues. Il souhaiterait au contraire, quand le motif est obscur, et qu'une même action peut avoir deux faces, qu'on la regardât toujours du bon côté, et qu'on penchât à en juger favorablement. Il applique ce principe aux bruits qu'on avait répandus sur Périclès, comme s'il n'eût allumé la guerre du Péloponnèse que par des vues particulières et intéressées; au lieu que toute sa conduite passée devait faire juger que c'était par des raisons d'état, et pour le bien public, qu'il s'était enfin rendu à un sentiment auquel jusque-là il avait cru devoir s'opposer. Plut. de Herod. malign. p. 855-856.

Pendant que cette affaire était en mouvement à Athènes, les Lacédémoniens firent faire coup sur coup à Athènes, par plusieurs ambassades, les diverses demandes dont il a été parlé. L'affaire fut donc mise en délibération dans l'assemblée du peuple; et il y fut ré- Thucyd. l. 1, p. 93-99. Diod. l. 12, p. 95-97.

solu qu'on opinerait conjointement sur tous les chefs avant que de donner une réponse positive. Les avis furent partagés, comme c'est l'ordinaire ; et quelques-uns conclurent à abolir le décret fait contre Mégare, qui paraissait le principal obstacle à la paix.

Périclès parla en cette occasion avec une éloquence que la vue du bien public et de l'honneur de sa patrie rendit plus véhémente encore et plus triomphante qu'elle ne l'avait jamais paru. Il fit voir d'abord que le décret de Mégare, sur lequel on insistait le plus, n'était pas une chose aussi indifférente qu'on se l'imaginait : que la demande des Lacédémoniens à cet égard n'était qu'une tentative pour sonder la disposition des Athéniens, et connaître si on pouvait les entamer en les intimidant : que de reculer dans cette occasion, c'était montrer de la crainte et avouer sa faiblesse : qu'il ne s'agissait de rien moins que de céder aux Lacédémoniens l'empire dont les Athéniens s'étaient mis en possession depuis plusieurs années par leur courage et leur fermeté : que, si on se relâchait sur ce point, on leur imposerait aussitôt de nouvelles lois, comme à des gens qui ont peur ; au lieu qu'en résistant vigoureusement, on serait contraint de les traiter au moins comme égaux : que sur les contestations présentes on pouvait prendre des arbitres, pour les terminer à l'amiable ; mais qu'il ne convenait point aux Lacédémoniens d'ordonner à Athènes, d'un ton de maîtres, qu'elle eût à quitter Potidée, à affranchir Égine, à révoquer le décret de Mégare : que cette conduite impérieuse était directement contraire au traité, qui portait, en termes formels, que *s'il arrivait quelque différend entre les alliés, on le viderait par des voies pacifiques*, SANS

SE DESSAISIR DE CE QU'ON POSSÉDAIT; qu'au reste, le moyen le plus sûr de n'être pas toujours en peine de contester ce qu'on possède, c'est de prendre les armes en main, et de disputer ses droits à la pointe de l'épée: que les Athéniens avaient de ce côté-là tout lieu d'espérer gain de cause; et, pour leur en donner une plus vive idée, il fit une description magnifique de l'état présent des affaires d'Athènes, marquant en détail jusqu'où montaient ses fonds, ses revenus, ses flottes, ses troupes de terre et de mer, et celles de ses alliés, et comparant tout cela à la pauvreté de Lacédémone, destituée absolument de finances, qui sont pourtant le nerf de la guerre, et extrêmement faible du côté de la marine, qui en fait le principal succès. En effet, il se trouvait dans le trésor public [1], qu'on avait transporté de Délos à Athènes, neuf mille six cents talents [2], qui font près de vingt-huit millions. Les contributions des alliés, pour chaque année, étaient de quatre cent soixante talents [3], c'est-à-dire, près de quatorze cent mille livres. En cas de nécessité, on pouvait trouver des ressources infinies dans les ornements des temples, puisque ceux de la statue seule de Minerve montaient à cinquante talents d'or [4], c'est-à-dire, à quinze cent

Diod. l. 12, pag. 96-97.

[1] Ce n'est point dans cette circonstance que fut faite l'énumération des ressources d'Athènes. Thucydide place cette énumération dans le discours que Périclès prononça lors de l'invasion de l'Attique par les Lacédémoniens, la première année de la guerre du Péloponnèse (THUCYD. II, § 13). — L.

[2] Ceci est inexact : il y avait eu en effet 9700 talents dans le trésor de l'acropole; ce qui fait 53,350,000 fr.; mais Diodore de Sicile et Thucydide observent qu'il n'en restait plus que 6000 (environ 33,000,000), le reste ayant été dépensé pour le siége de Potidée et pour les monuments de Périclès (Voy. plus haut, p. 255). — L.

[3] 2,530,000 fr. — L.

[4] Thucydide ne donne que 40 talents d'or, qui valent 2,530,000 fr. Selon Philochorus, il y en avait 44

mille francs, que l'on pouvait ôter de la statue sans la détruire, et les remettre ensuite dans de meilleurs temps. Pour les troupes de terre, elles montaient à peu près à trente mille hommes, et la flotte à trois cents galères. Il les avertit sur-tout de ne point hasarder de combat dans leur pays contre les Péloponnésiens, qui avaient plus de troupes qu'eux; de ne compter pour rien le ravage de leurs terres, qui pouvait aisément se réparer, mais de compter pour tout la perte des hommes qui était irréparable; de faire consister toute leur politique à garder leur ville, et à se conserver l'empire de la mer, qui tôt ou tard les rendrait maîtres de leurs ennemis. Il régla le plan de la guerre, non pour une seule campagne, mais pour tout le temps qu'elle durerait, leur faisant entrevoir les maux qu'ils avaient à craindre s'ils s'écartaient de ce système. Périclès, après avoir ajouté d'autres considérations, tirées du caractère et du gouvernement intérieur des deux républiques : l'une incertaine et flottante dans ses délibérations, plus lente encore dans l'exécution, parce qu'elle est assujettie à attendre le consentement des alliés; l'autre, prompte, décidée, indépendante, et maîtresse des résolutions, ce qui n'est pas indifférent pour le succès des entreprises : Périclès, dis-je, termina son discours, et forma son avis. « Il ne reste « plus, dit-il, que de renvoyer les ambassadeurs, et de « leur répondre que nous permettons le commerce « d'Athènes à ceux de Mégare, pourvu que les Lacé- « démoniens n'interdisent le leur ni à nous, ni à nos « alliés. Pour les villes de la Grèce, nous laisserons

(2,904,000 fr.) : les 50 talents d'or feraient 3,300,000 fr. Thucydide mérite sans contredit le plus de confiance. — L-

« libres celles qui l'étaient lors de notre accord, à con- « dition qu'ils en feront autant à l'égard de celles qui « sont dans leur dépendance. Nous ne refusons point « de nous en rapporter à des arbitres pour tout ce qui « fait le sujet de nos disputes; et nous ne commence- « rons point les premiers la guerre, mais nous nous « défendrons fortement, si l'on nous attaque. »

On répondit aux ambassadeurs suivant l'avis de Périclès. Ils s'en retournèrent, et ne revinrent plus depuis. Bientôt après commença la guerre du Péloponnèse.

CHAPITRE II.

AFFAIRES DES GRECS, TANT EN SICILE QU'EN ITALIE.

Comme la guerre du Péloponnèse est un grand événement qui occupera un temps considérable, avant que d'y entrer, je crois devoir exposer en peu de mots ce qui c'était passé de plus important, jusqu'au temps où nous sommes, dans la grande Grèce soit en Sicile, soit en Italie.

§ I. *Défaite des Carthaginois dans la Sicile. Théron, tyran d'Agrigente. Règne de Gélon à Syracuse, et de ses deux frères. Rétablissement de la liberté.*

I. GÉLON.

Nous avons vu que Xerxès, qui ne se proposait rien moins que d'exterminer entièrement les Grecs, avait engagé les Carthaginois à porter la guerre contre ceux

An. M. 3520
Av. J.C. 484.
Diod. l. 11, p. 1, et 16-22.

qui habitaient dans la Sicile. Ils y passèrent avec une armée de terre de plus de trois cent mille hommes, et une flotte composée de deux mille vaisseaux, et de plus de trois mille petits bâtiments de charge. Amilcar, le plus habile capitaine qui fût alors à Carthage, fut chargé de cette expédition. Le succès ne répondit pas à un si formidable appareil. L'armée des Carthaginois fut entièrement défaite par Gélon, qui avait alors la principale autorité dans Syracuse.

Herod. l. 7, c. 153-167.

Ce Gélon était d'une ville de Sicile située sur la côte méridionale, entre Agrigente et Camarine, appelée *Géla*, d'où peut-être il tira son nom. Il s'était fort distingué dans les guerres qu'Hippocrate, tyran de Géla, eut à soutenir contre ses voisins, qu'il subjugua presque tous, et peu s'en fallut qu'il ne se rendît maître de Syracuse. Après la mort d'Hippocrate, Gélon, sous prétexte de défendre les intérêts et les droits des enfants du tyran, prit les armes contre ses propres citoyens, et, les ayant vaincus dans un combat, s'empara de l'autorité pour lui-même. Quelque temps après il se rendit maître aussi de Syracuse, par le moyen de quelques bannis qu'il y avait fait rentrer, et qui engagèrent la populace à lui en ouvrir les portes. Pour-lors il abandonna Géla à son frère Hiéron, s'appliqua à étendre les limites de l'empire de Syracuse, et se rendit très-puissant en fort peu de temps. On en peut juger par les troupes considérables [1] qu'il offrit aux ambassadeurs des Grecs, qui venaient implorer son secours contre le roi des Perses, et par la demande qu'il fit d'être déclaré le généralissime de leur armée, ce qu'on

[1] Il promettait de fournir deux cents vaisseaux, et trente mille hommes de troupes. = Voyez plus haut, p. 116. — L.

n'eut garde de lui accorder. La crainte où il était pour-lors de se voir bientôt attaqué par les Carthaginois l'empêcha sur-tout de donner du secours aux Grecs. Il agit au reste en rusé politique ; et quand il sut que Xerxès avait passé l'Hellespont, il envoya un homme affidé avec de grands présents, et lui donna ordre d'observer quel serait le succès du premier combat ; et, en cas qu'il fût favorable à Xerxès, de lui faire les soumissions de sa part, sinon de rapporter son argent. Il faut revenir aux Carthaginois.

Ils étaient venus en Sicile sur les vives sollicitations de Térillus, autrefois tyran d'Himère, mais dépouillé par Théron, autre tyran qui régnait à Agrigente. Ce dernier était d'une des plus illustres familles de toute la Grèce, descendant en droite ligne de Cadmus. Il s'allia avec la maison qui régnait alors à Syracuse, et qui était composée de quatre frères, Gélon, Hiéron, Polyzèle et Thrasybule. Il maria sa fille au premier, et il épousa la fille du troisième.

Amilcar, ayant débarqué à Panorme, commença par mettre le siége devant Himère. Gélon accourut au secours de son beau-père avec une armée nombreuse ; et tous deux ensemble défirent les Carthaginois. Cette victoire est peut-être la plus complète qui ait jamais été remportée.

Le combat se donna le jour même de l'action des Thermopyles [1]. J'en ai rapporté les circonstances dans l'histoire des Carthaginois. Il est remarquable qu'entre Plut. in Apophth pag. 175.

[1] Hérodote dit que cette bataille fut donnée le même jour que celle de Salamine ; ce qui paraît moins vraisemblable : car les Grecs, instruits du succès de Gélon, le prièrent de venir à leur secours contre Xerxès, ce qu'ils n'auraient pas fait après la bataille de Salamine, qui leur enfla tellement le courage, que depuis ce temps-là ils se crurent assez forts

les conditions de paix que Gélon imposa aux vaincus, une des principales fut qu'ils cesseraient d'immoler leurs enfants au dieu Saturne : ce qui marque en même temps et la cruauté des Carthaginois, et la piété de Gélon.

Les dépouilles furent immenses, et montaient à un prix infini. Gélon en destina la plus grande partie pour orner les temples de Syracuse. Le nombre des prisonniers fut aussi incroyable. Il en fit le partage avec une grande équité entre tous les alliés, qui les employèrent à cultiver leurs terres, et à construire de magnifiques édifices, tant pour la décoration que pour l'utilité des villes, en prenant la précaution de leur mettre des fers aux pieds. Plusieurs citoyens d'Agrigente en avaient chacun jusqu'à cinq cents.

An. M. 3525
Av. J. C. 479.

Gélon, après une victoire si glorieuse, loin d'en devenir plus fier et plus orgueilleux, se montra encore plus doux, plus affable, plus humain que jamais à l'égard des citoyens et des alliés. Au retour de cette campagne, il convoqua l'assemblée des Syracusains, qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui, il s'y rendit sans armes; il exposa à l'assemblée quelle avait été sa conduite, à quoi il avait employé les sommes qu'on lui avait confiées, et quel usage il avait fait de son auto-

pour résister à leurs ennemis et finir cette guerre à leur avantage sans le secours d'autrui.

= Diodore assure que les Grecs, apprenant la victoire de Gélon, en conçurent une nouvelle ardeur οἱ κατὰ Σικελίαν νικήσαντες ἐποίησαν τοὺς κατὰ τὴν Ἑλλάδα θαῤῥῆσαι (XI, § 23), mais non *que les Grecs implorèrent son secours*. Dans tous les cas, cette circonstance ne peut servir à décider que la bataille s'est donnée en même temps que le combat des Thermopyles; car il est tout simple que Diodore soit conséquent avec lui-même. Le témoignage d'Hérodote est confirmé par celui d'Aristote (*de Poetic.*, § 23) : et ces deux autorités doivent l'emporter sur celle de Diodore. — L.

rité, ajoutant que, si l'on avait quelque plainte à former contre lui, sa personne et sa vie étaient entre leurs mains. Tout le peuple, touché d'un discours si peu attendu, et encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnait à lui, répondit par une acclamation générale de joie, de louange et de reconnaissance, et sur-le-champ, d'un commun accord, lui déféra l'autorité souveraine avec le titre de roi; et pour conserver à jamais la mémoire de l'action mémorable de Gélon, qui était venu dans l'assemblée se mettre à la discrétion des Syracusains, ils lui érigèrent une statue, où il était représenté avec un simple habit de citoyen, sans ceinture et sans armes. Cette statue eut dans la suite un sort bien singulier, et digne des motifs qui la lui avaient fait ériger. Timoléon, plus de cent trente ans après, ayant rétabli la liberté à Syracuse, jugea à propos, pour n'y laisser aucune trace du gouvernement tyrannique, et en même temps pour subvenir aux besoins du peuple, de faire vendre à l'encan toutes les statues des princes et des tyrans qui l'avaient gouvernée jusque-là. Mais auparavant il leur fit faire leur procès en forme, comme on le fait à des criminels, écoutant sur chacune les témoins et les dépositions. Elles furent toutes condamnées d'un commun suffrage, excepté celle de Gélon, dont je parle ici, laquelle trouva un éloquent avocat dans la vive et sincère reconnaissance des citoyens pour ce grand homme, dont ils respectaient encore la vertu, comme s'il eût été vivant.

Plut. in Timol., p. 247. Ælian. l. 13, cap. 37 [et 6. c. 11].

Les Syracusains n'eurent pas lieu de se repentir d'avoir confié une entière autorité à Gélon. Elle n'ajouta rien au zèle qu'il avait eu jusque-là pour leurs intérêts, mais le mit seulement en état de leur être

Diod. l. 11, pag. 55. plus utile; car, par un changement jusque-là inouï, et dont Tacite [1] n'a vu depuis d'exemple que dans Vespasien, il fut le premier que la puissance souveraine ait rendu meilleur. Il donna le droit de bourgeoisie à plus de dix mille étrangers qui avaient servi sous lui. Ses vues étaient de peupler la capitale, de rendre l'état plus puissant, de récompenser les services de ces braves et fidèles soldats, et de les attacher plus fortement à Syracuse par le souvenir d'un établissement si avantageux qu'elle leur avait procuré en les adoptant au nombre de ses citoyens.

Plut. in Apophth. p. 175. Il se piquait sur-tout d'une sincérité, d'une vérité, d'une bonne foi à garder sa parole qui était à l'épreuve de tout : qualité essentielle dans un prince, seule capable de lui attirer la confiance de ses sujets et des étrangers, et qui doit être regardée comme la base de toute bonne politique et de tout bon gouvernement. Ayant besoin d'argent pour une expédition qu'il méditait (il y a apparence que c'était avant la victoire remportée contre les Carthaginois), il s'adressa au peuple pour en tirer cette contribution; mais voyant que les Syracusains avaient peine à se résoudre à prendre sur eux cette dépense, il dit que ce qu'il leur demandait n'était qu'un emprunt, et qu'il s'engageait à le leur rendre aussitôt après la guerre. Les sommes lui furent fournies, et il les rendit exactement au temps marqué. Quelle ressource pour l'état qu'une telle équité! Quel malheur et quel aveuglement d'y donner la plus légère atteinte!

Id. ibid. Une de ses principales attentions (et en cela il fut

[1] « Solus omnium ante se principum in melius mutatus est. » (*Hist.* l. 1, c. 50.)

imité par son successeur) était de mettre en honneur le labourage et la culture des terres. On sait combien la Sicile était un pays fertile en blé, et quel immense revenu on pouvait tirer d'un fonds si riche en le cultivant avec soin. Il animait le travail par sa présence, et se faisait un plaisir de paraître quelquefois à la tête des laboureurs, comme dans d'autres occasions on l'avait vu marcher à la tête des troupes. Son dessein n'était pas seulement, dit Plutarque, de fertiliser et d'enrichir le pays, mais encore d'exercer ses sujets, de les accoutumer et de les endurcir au travail, et de les préserver par ce moyen de mille désordres qui sont la suite inévitable d'une vie molle et oisive. Il est peu de maximes, en matière de politique, sur lesquelles les Anciens aient plus insisté que sur celle qui regarde la culture des terres; ce qui est une preuve de leur grande sagesse et de la profonde connaissance qu'ils avaient des solides appuis et des véritables ressources d'un état. Xénophon, dans un dialogue qui a pour titre *Hiéron*, et qui traite du gouvernement, montre quel avantage ce serait pour un état si le prince était attentif à récompenser ceux qui excelleraient dans le labourage et dans la culture des terres. Il en dit autant de la guerre, du commerce, et de tous les arts, où l'honneur qu'on rendrait à ceux qui s'y distingueraient mettrait tout en mouvement, exciterait une noble et louable émulation parmi les citoyens, et ferait inventer mille moyens pour conduire ces arts à leur perfection. P. 916-917.

Il ne paraît pas que Gélon eût été élevé comme l'étaient chez les Grecs les enfants des riches, à qui l'on apprenait avec grand soin la musique et l'art de toucher les instruments. Peut-être fut-ce un effet de

son peu de naissance, ou plutôt du peu de cas qu'il faisait de ces sortes d'exercices. Un jour qu'on présenta après le repas, comme c'était la coutume, une lyre à tous les convives, quand le rang de Gélon fut venu, au lieu de toucher cet instrument comme avaient fait tous les autres, il se fit amener son cheval, monta dessus avec une légèreté et une grace admirable, et fit voir qu'il avait appris quelque chose de meilleur que de jouer de la lyre.

Plut. in Apophth. pag. 175.

Depuis la défaite des Carthaginois en Sicile, toutes les villes y jouissaient d'un profond repos, et Syracuse sur-tout goûtait avec joie toutes les douceurs de la paix sous le sage gouvernement de Gélon. Il n'était pas de Syracuse, et cependant tous les Syracusains, si jaloux de leur liberté, s'étaient empressés de le faire leur roi. Quoique étranger, la souveraineté le vint chercher, sans autre brigue de sa part que celle du mérite. Il en connut tous les devoirs, il en sentit tout le poids. Il ne l'accepta que pour l'avantage des peuples. Il ne se crut roi que pour défendre l'état, que pour maintenir le bon ordre, que pour protéger l'innocence et la justice, que pour donner à tous ses sujets, par sa vie simple, modeste, réglée, appliquée, le modèle de toutes les vertus civiles. Il ne prit pour lui de la royauté que les peines et les soins, que le zèle pour le bien public, que la satisfaction sensible de procurer par ses veilles la tranquillité et le repos à des millions d'hommes; en un mot, il ne regarda la royauté que comme un engagement et comme un moyen de rendre plus d'hommes heureux. Il en bannit la pompe, le faste, la licence, et l'impunité de faire le mal. Il ne voulut point paraître régner; mais il se contenta de faire régner les lois. Il ne fit jamais sentir

Diod. l. 11, cap. 29-30.

à ses inférieurs qu'il était le maître ; il leur fit seulement comprendre qu'eux et lui devaient céder à la raison et à la justice. Pour se faire obéir, il aimait à n'employer que la persuasion et le bon exemple, qui sont les armes de la vertu, et qui produisent seuls une obéissance sincère et constante.

Une vieillesse respectée, un nom chéri et révéré par tous ses sujets, une réputation également répandue au-dedans et au-dehors, ont été le fruit de cette sagesse conservée sur le trône jusqu'au dernier soupir. Son règne fut court, et ne fit que le montrer à la Sicile, pour donner dans sa personne le modèle d'un bon et d'un véritable roi. Après avoir régné seulement sept ans, il mourut, infiniment regretté de tous ses sujets. Chaque famille croyait avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Le peuple lui érigea hors de la ville, dans l'endroit où sa femme Démarète avait été ensevelie, un superbe monument, environné de neuf tours d'une hauteur et d'une magnificence extraordinaire, et lui décerna les honneurs qu'on rendait alors aux demi-dieux, appelés autrement *les héros*. Les Carthaginois, dans la suite, abattirent ce monument, et Agathocle ces tours : mais, dit l'historien, ni la violence, ni l'envie, ni le temps qui ruine tout, n'ont pu détruire la gloire de son nom, ni abolir la mémoire de ses grandes vertus et de ses belles actions, gravées par l'amour et par la reconnaissance dans le cœur des Siciliens.

[Demetrius Phaler. de elocut. § 312.]

II. HIÉRON.

Après la mort de Gélon, le sceptre demeura encore dans sa famille près de douze ans. Hiéron, l'aîné de ses frères, lui succéda.

An. M. 3532
Av. J C. 472.

Il faut, pour concilier les auteurs au sujet de ce prince, dont les uns le donnent pour un bon roi, d'autres pour un tyran odieux; il faut, dis-je, distinguer les temps. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hiéron, dans les commencements de son règne, ébloui par l'éclat de la puissance souveraine, et corrompu par les flatteries des courtisans, prit à tâche d'abord de s'écarter de la route que son prédécesseur venait de lui marquer, et dont il s'était si bien trouvé. Ce jeune prince était avare, violent, injuste, et ne songeait qu'à satisfaire ses passions, sans se mettre en peine de s'attirer l'estime et l'affection des peuples, qui, de leur côté, avaient une extrême haine pour un prince qu'ils regardaient plutôt comme un tyran que comme un roi. Il n'y eut que le respect pour la mémoire de Gélon qui les empêcha d'éclater.

Diod. l. 11, pag. 51.

Quelque temps après qu'il fut monté sur le trône, il conçut de violents soupçons contre son frère Polyzèle, dont le grand crédit qu'il avait dans la ville lui fit craindre qu'il ne songeât à le détrôner. Pour se défaire sans bruit d'un ennemi, selon lui, fort dangereux, il voulut le mettre à la tête de quelques troupes qu'il envoyait au secours des Sybarites contre les Crotoniates, espérant qu'il périrait dans cette expédition. Le refus que fit son frère d'accepter ce commandement l'aigrit encore davantage contre lui. Théron, qui avait épousé la fille de Polyzèle, prit le parti de son beau-père. Il y eut à ce sujet de grands et de longs différends entre le roi de Syracuse et celui d'Agrigente : mais à la fin ils s'accommodèrent par la sage entremise du poëte Simonide; et, pour rendre leur accommodement durable, ils le cimentèrent par une nouvelle alliance.

Id. ibid. pag. 36.

Schol. in Pind.

Hiéron épousa la sœur de Théron. Depuis ce temps-là, les deux rois vécurent en bonne intelligence.

Une santé d'abord assez infirme, et éprouvée par de fréquentes maladies, laissa à Hiéron le temps de faire des réflexions, et lui fit naître la pensée d'appeler auprès de lui des personnes savantes, capables de l'entretenir agréablement, et de lui donner d'utiles instructions. Les plus célèbres poëtes de son temps se rendirent à sa cour : Simonide, Pindare, Bacchylide, Épicharme ; et l'on prétend que la douceur et les charmes de leur conversation ne contribuèrent pas peu à adoucir l'humeur dure et sauvage d'Hiéron. AElian. l. 4, cap. 15.

Plutarque rapporte de lui une parole qui marque une disposition excellente dans un prince. Il disait que sa maison et ses oreilles seraient toujours ouvertes à quiconque voudrait lui dire la vérité, et la lui dirait avec franchise et sans ménagement. In Apophth. pag. 175.

Les poëtes dont j'ai parlé n'excellaient pas seulement dans la poésie, mais avaient d'ailleurs un grand fonds d'érudition, et étaient regardés et consultés comme les sages de leur temps. C'est ce que Cicéron [1] dit en particulier de Simonide. Il avait beaucoup de crédit sur l'esprit du roi, et il s'en servait pour le porter à la vertu. Leurs entretiens roulaient assez souvent sur des matières de philosophie. J'ai déja remarqué ailleurs que, dans une de ces conversations, Hiéron demanda à Simonide ce qu'il pensait sur la nature et sur les attributs de la Divinité. Celui-ci demanda un jour pour y réfléchir ; le lendemain il en demanda deux, et alla toujours ainsi en augmentant. Pressé par le prince de rendre raison Cic. lib. 1, de Nat. deor. n. 60.

[1] Simonides, non poeta solùm suavis, verùm etiam cæteroqui doctus sapiensque traditur. » (Cic. *de nat. Deor.*, lib. 1, n. 60.)

de ces délais, il avoua que la matière était au-dessus de ses forces, et que plus il y pensait, plus il y trouvait d'obscurité.

Nous avons un excellent traité de Xénophon sur la manière de bien gouverner, qui a pour titre *Hiéron*, et qui est un dialogue entre ce prince et Simonide. Hiéron entreprend de prouver au poëte que les tyrans, les rois, ne sont pas si heureux qu'on se l'imagine. Entre un grand nombre de preuves qu'il en apporte, il insiste principalement sur le malheur qu'ils ont d'être privés du plus grand bien et de la plus grande douceur de la vie, c'est-à-dire d'un véritable ami, dans le sein duquel on puisse déposer sûrement ses chagrins, ses inquiétudes, ses secrets; qui partage avec nous nos joies et nos douleurs; en un mot, qui soit un autre nous-même, et qui ne fasse avec nous qu'un cœur et qu'une ame. Simonide, de son côté, lui donne d'admirables instructions sur les devoirs de la royauté. Il lui représente qu'un roi ne l'est pas pour lui, mais pour les autres; que sa grandeur consiste, non à se bâtir de superbes palais, mais à construire des temples, à fortifier et à embellir ses villes; que sa gloire est, non qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui; qu'un soin véritablement royal n'est pas d'entrer en lice avec le premier venu dans les jeux olympiques (c'était la passion des princes de ce temps-là, et en particulier d'Hiéron [1]), mais de disputer avec les rois voisins à

[1] On dit que Thémistocle, le voyant arriver aux jeux olympiques avec un grand équipage, fut d'avis qu'on ne l'y admît pas, parce qu'il n'avait point secouru les Grecs contre l'ennemi commun, non plus que son frère Gélon; et cet avis fit honneur au général athénien. (ÆLIAN. lib. 9, c. 5.)

qui réussira le mieux à répandre l'abondance dans ses états, et à rendre ses peuples heureux.

Un autre poëte, c'est Pindare, loue néanmoins ce même Hiéron sur la victoire qu'il avait remportée à la course équestre. « Ce prince, dit-il dans son ode, qui « gouverne avec équité les peuples de l'opulente Sicile, « a cueilli la plus pure fleur de toutes les vertus. Il se « fait un noble plaisir de ce que la poésie et la musique « ont de plus exquis. Il aime les airs mélodieux, tels « que nous avons coutume d'en jouer à la table des « personnes qui nous sont chères. Courage donc, prends « ta lyre, et monte-la sur le ton dorien. Si tu te sens « animé d'un beau feu en faveur de Pise [1] et de Phé- « rénice; s'ils ont fait naître en toi les plus doux trans- « ports lorsque ce généreux coursier, sans être piqué « de l'éperon, volait sur les bords de l'Alphée et portait « son maître au sein de la victoire, chante le roi de « Syracuse, l'ornement de nos courses équestres. »

On peut voir l'ode entière traduite par feu M. Massieu, dans le 6e tome des mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, d'où j'ai extrait le peu que j'en ai rapporté. J'ai été bien aise de faire connaître Pindare au lecteur par ce petit échantillon.

Cette ode est suivie immédiatement d'une autre composée en l'honneur de Théron, roi d'Agrigente, vainqueur à la course des chars. Plusieurs la regardent comme le chef-d'œuvre de Pindare, tant l'expression leur en paraît sublime, les sentiments nobles, la morale pure.

[1] Pise était la ville près de laquelle se célébraient les jeux olympiques: *Phérénice*, le nom du coursier d'Hiéron, qui signifie, *remporteur de victoires*.

Je ne sais pas jusqu'à quel point il faut compter sur les autres louanges que Pindare donne à Hiéron ; car les poëtes ne se piquent pas toujours d'une grande sincérité dans celles qu'ils accordent aux princes : mais au moins il est certain qu'il avait fait de sa cour le rendez-vous des beaux esprits, et qu'il avait su les y attirer par ses manières honnêtes et engageantes, et encore plus par ses libéralités, ce qui n'est pas un petit mérite pour un roi.

On ne peut donner à la cour d'Hiéron l'éloge que donne Horace à celle de Mécène [1], où régnait un caractère rare parmi les savants, mais infiniment plus estimable que toute leur science. On ne connaissait point, dit Horace, dans cette aimable cour les bas sentiments de l'envie et de la jalousie, et l'on y voyait, dans ceux qui partageaient la faveur du maître, un mérite ou un crédit supérieur, sans en prendre ombrage. Il n'en était pas ainsi chez Hiéron, ni chez Théron. On dit que Simonide et son neveu Bacchylide tâchaient par toutes sortes de critiques d'affaiblir l'estime que ces princes témoignaient pour les ouvrages de Pindare. Celui-ci, par droit de représailles, les rabaisse étrangement dans l'ode de Théron, en les comparant *à des corbeaux qui croassent inutilement contre le divin oiseau de Jupiter.* La vertu de Pindare n'était pas la modestie.

Scholiast. Pind.

Diod. lib. 11, pag. 37.

Hiéron, ayant chassé de Catane et de Naxe les an-

[1] Non isto vivimus illic,
Quo tu rere, modo. Domus hâc nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hîc aut est quia doctior. Est locus uni-
Cuique suus.
(Horat. *Sat.* 10 [9] lib. 1, [v. 49-52].)

ciens habitants, y établit une nombreuse colonie composée de dix mille hommes, dont cinq mille étaient Syracusains, et les cinq autres mille venus du Péloponnèse. C'est ce qui engagea les habitants de ces deux villes à lui décerner après sa mort les honneurs qu'on rendait aux héros ou demi-dieux, parce qu'ils le regardaient comme leur fondateur.

Il témoigna beaucoup de bonté aux enfants d'Anaxilaüs, qui avait été tyran de Zancle, et grand ami de Gélon son frère. Comme ils étaient parvenus à l'âge viril, il les exhorta à prendre en main les rênes du gouvernement, après s'être fait rendre compte par leur tuteur, qui s'appelait Micythe. Celui-ci, ayant assemblé les plus proches parents et les meilleurs amis des jeunes princes, rendit en leur présence un si bon compte de sa tutelle, que tous, ravis en admiration, donnèrent des louanges extraordinaires à sa prudence, à sa bonne foi et à sa justice. La chose alla si loin, que les jeunes princes mêmes le pressèrent très-vivement de vouloir bien continuer à se charger du gouvernement comme il avait fait jusque-là. Mais le sage tuteur, préférant la douceur du repos à l'éclat du commandement, et d'ailleurs persuadé que l'intérêt de l'état demandait que les jeunes princes gouvernassent par eux-mêmes, prit le parti de la retraite. Hiéron mourut après avoir régné onze ans.

Diod. lib. 11, pag. 50.

III. THRASYBULE.

Son frère Thrasybule lui succéda, et contribua beaucoup par sa mauvaise conduite à le faire regretter. Plein d'orgueil et d'une fierté brutale, il comptait pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étaient faits que pour

Id. ibid. pag. 51-52.

lui, et qu'il était d'une autre nature qu'eux. Il se livra entièrement au conseil flatteur des jeunes insensés qui l'environnaient. Il traitait tous ses sujets avec la dernière dureté, bannissant les uns, confisquant le bien des autres, et en faisant mourir un grand nombre. Les Syracusains ne purent souffrir long-temps une si dure servitude. Ils appelèrent à leur secours les villes voisines, intéressées comme eux à secouer le joug de la
[Av.J.C.465] tyrannie. Thrasybule fut assiégé dans Syracuse même, dont il avait retenu une partie sous sa domination, savoir, l'Achradine, et l'île, qui était très-fortifiée; le troisième quartier de la ville, nommé *Tyque*[1], était entre les mains de ses ennemis. Après une assez faible résistance, ayant demandé à capituler, il quitta la ville, et se retira en exil chez les Locriens. Il n'avait été sur le trône qu'un an. Syracuse rentra ainsi en liberté. Elle délivra aussi les autres villes de Sicile de la tyrannie, établit par-tout le gouvernement populaire, et s'y maintint elle-même pendant soixante ans, jusqu'au temps de Denys le tyran, qui l'asservit de nouveau.

An.M. 3544. Av. J.C. 460. Diod. lib. 11, p. 55, etc.

Depuis que la Sicile eut été délivrée de la domination des tyrans, et que la liberté eut été rendue à toutes les villes, comme le pays par lui-même était extrêmement fertile, et que la paix dont on jouissait par-tout laissait tout le loisir de s'appliquer à la culture des terres et à la nourriture des troupeaux, les peuples de cette île devinrent fort puissants, et amassèrent de grandes richesses. Pour conserver à jamais la mémoire de l'heureux jour où ils avaient secoué le joug de la

[1] J'ai prouvé ailleurs que le quartier de *Tychè* n'existait pas encore à cette époque; et que Diodore a confondu les temps (*Essai sur la Topographie de Syracuse*, p. 33). — L.

servitude par l'exil de Thrasybule, ils ordonnèrent dans l'assemblée générale de la nation que l'on érigerait une statue colossale à Jupiter Libérateur; que tous les ans, dans ce jour-là, on célébrerait une fête solennelle en action de graces du rétablissement de la liberté, et qu'on immolerait aux dieux quatre cent cinquante taureaux, qui serviraient aussi à traiter le peuple dans un festin commun.

Il resta toujours néanmoins dans l'esprit de plusieurs particuliers je ne sais quel levain secret de tyrannie qui troubla souvent la douceur de cette paix, et causa dans la Sicile divers mouvements dans le détail desquels je ne crois pas devoir descendre. Pour en prévenir l'effet, on établit à Syracuse le pétalisme, qui était à-peu-près la même chose que l'ostracisme à Athènes, et qu'on appela ainsi du mot grec πέταλον, qui signifie *une feuille*, parce qu'on donnait son suffrage sur une feuille d'olivier. Ce jugement s'exerçait contre les citoyens dont la puissance donnait lieu de craindre qu'ils ne songeassent à se faire tyrans, et les bannissait pour dix ans : mais il ne subsista pas longtemps, et fut bientôt aboli, parce que, la crainte d'y succomber ayant porté les plus gens de bien à se retirer et à renoncer au gouvernement, les premières places n'étaient plus remplies que par ceux des citoyens qui avaient le moins de mérite.

Diod. lib. 11, pag. 65.

[Diod. XI, § 87.]

Deucétius, selon Diodore, était chef des peuples appelés proprement *Siciliens* [1]. Les ayant tous réunis en un seul corps, excepté ceux d'Hybla, il devint fort puissant, et forma plusieurs grandes entreprises. Ce

Diod. p. 67-70.

[1] Σικελοί; les Grecs habitant la Sicile s'appelaient Σικελιῶται, *Sicéliotes*. (*Schol. Thucyd. ad* V, c. 5). — L.

fut lui qui bâtit la ville Palica, près du temple des dieux *palici*. Ce temple était fort célèbre par quelques merveilles qu'on en raconte, et encore plus par la sainteté et la religion des serments qu'on y prêtait, dont on dit que le violement était toujours suivi d'une punition prompte et exemplaire. C'était un asyle assuré pour tous ceux qu'une puissance supérieure accablait, et sur-tout pour les esclaves vexés injustement par leurs maîtres, ou traités par eux trop cruellement. Ils y demeuraient en sûreté jusqu'à ce que des arbitres et des médiateurs eussent fait leur paix ; et il n'y avait point d'exemple que jamais aucun maître eût manqué à la parole qu'il avait donnée de pardonner à ses esclaves, tant les dieux qui présidaient à ce temple étaient en réputation de venger sévèrement le parjure.

Ce Deucétius, après plusieurs succès fort heureux et plusieurs actions où il avait remporté de grands avantages sur les ennemis, et en particulier sur les Syracusains, vit tout d'un coup changer sa fortune par la perte d'une bataille, et fut abandonné de presque toutes ses troupes. Dans la consternation et l'abattement où le jeta une désertion si subite et si générale, il prit une résolution que le désespoir seul pouvait lui inspirer. Il se retira sur le soir et de nuit à Syracuse, avança jusque dans la place publique ; et là, humble suppliant prosterné au pied des autels, il abandonna sa vie et ses états à la merci des Syracusains, c'est-à-dire de ses ennemis déclarés. La singularité du spectacle attira un grand concours du peuple. Les magistrats aussitôt convoquèrent l'assemblée, et mirent l'affaire en délibération. On commença par entendre les orateurs chargés ordinairement de haranguer le peuple, qui l'animèrent

extrêmement contre Deucétius, comme contre un ennemi public que la Providence elle-même semblait leur présenter pour venger et punir par sa mort tous les torts qu'il avait faits à la république. Un tel discours fit horreur à tout ce qu'il y avait de gens de bien dans l'assemblée. Les plus sages et les plus anciens d'entre les sénateurs représentèrent « qu'il ne fallait pas con-« sidérer ici ce que méritait Deucétius, mais ce qui « convenait aux Syracusains : qu'ils ne devaient plus en-« visager en lui un ennemi, mais un suppliant, qualité « qui rendait sa personne sacrée et inviolable : qu'il y « avait une déesse (elle s'appelait *Némésis*) vengeresse « des crimes, sur-tout de la cruauté et de l'impiété, « laquelle sans doute ne laisserait pas celle-ci impunie : « qu'outre qu'il y a de la bassesse et de l'inhumanité « d'insulter à l'infortune des malheureux, et de vouloir « écraser ceux qu'on trouve déja abattus sous ses pieds, « il était de la grandeur et du bon naturel des Syra-« cusains de faire paraître de la bonté et de la clémence « à l'égard de ceux mêmes qui en sont le moins dignes. » Tout le peuple se rendit à cet avis, et d'un commun consentement conserva la vie à Deucétius. La ville de Corinthe, métropole et fondatrice de Syracuse, lui fut marquée pour lieu de sa retraite, et les Syracusains s'engagèrent à lui fournir tout ce qui lui était nécessaire pour y vivre honorablement. Qui ne comprend pas, en comparant ces deux avis, de quel côté est le beau et le grand ?

§ II. *De quelques personnes et de quelques villes célèbres dans la grande Grèce : Pythagore, Charondas, Zaleucus, Milon l'athlète; Crotone, Sybaris, Thurium.*

I. PYTHAGORE.

An. M. 3480 Av. J.C. 524. Diog. Laert. in vit. Pythag.

En traitant de ce qui regarde la grande Grèce en Italie, je ne dois pas omettre Pythagore, qui en a fait l'honneur. Il était de Samos. Après avoir parcouru beaucoup de pays et s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre de rares connaissances, il revint dans sa patrie, où il ne fit pas un long séjour, à cause du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par Polycrate, qui avait néanmoins pour lui tous les égards possibles, et qui faisait de son mérite le cas qu'il devait. Mais l'étude des sciences, et sur-tout de la philosophie, ne peut guère s'accorder avec la servitude, même la plus douce et la plus honorable. Il passa donc en Italie, et fit sa demeure ordinaire à Crotone, à Métaponte, à Héraclée, à Tarente. Servius Tullius, ou Tarquin-le-Superbe, régnait pour-lors à Rome : ce qui détruit absolument l'opinion de ceux qui croient que Numa Pompilius, second roi des Romains, qui vivait plus de cent ans auparavant, avait été disciple de Pythagore; opinion fondée apparemment sur la ressemblance de leurs mœurs, de leur caractère, et de leurs principes.

Liv. lib. 1, n. 18.

Tout le pays se ressentit bientôt de la présence de ce grave philosophe[1]. Le goût de l'étude et l'amour de la

[1] « Pythagoras, quum in Italiam venisset, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta est, et privatim et publicè, præstantissimis et institutis et artibus. (Cic. *Tuscul. Quæst.*, lib. 5, n. 10.)

sagesse s'y répandirent presque généralement en fort peu de temps. On accourait de toutes les villes voisines pour voir Pythagore, pour l'entendre, et pour profiter de ses salutaires avis. Tous les princes du pays se faisaient un plaisir et un honneur de l'avoir chez eux, de s'entretenir avec lui, et de prendre de ses leçons sur la manière de gouverner sagement les peuples. Son école devint la plus célèbre qui eût encore été. Il n'avait pas moins de quatre ou cinq cents disciples. Avant que de les admettre dans ce rang, il les éprouvait dans une espèce de noviciat qui durait cinq ans, et pendant tout ce temps-là il les condamnait à un rigoureux silence, parce qu'il voulait qu'ils fussent instruits avant que de parler. J'exposerai quels étaient ses dogmes et ses sentiments lorsque je parlerai des différentes sectes des philosophes : tout le monde sait que la métempsychose en était un des principaux. Ses disciples avaient un grand respect pour tout ce qui sortait de sa bouche, et, sans autre examen, il suffisait qu'il eût parlé pour se faire croire ; et pour assurer que quelque chose était vrai, ils avaient coutume de s'exprimer ainsi : *Le maître l'a dit*[1]. C'était porter trop loin la déférence et la docilité, que de renoncer ainsi à tout examen, et de faire le sacrifice absolu de sa raison et de ses lumières ; sacrifice qui n'est dû qu'à la seule autorité divine, infiniment supérieure à toute notre raison et à toutes nos lumières, et qui a droit par conséquent de leur imposer la loi et de leur parler en souveraine.

Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombre d'illustres disciples, qui firent un honneur infini à leur

[1] Αὐτὸς ἔφα.

maître, de sages législateurs, de grands politiques, des personnes habiles dans toutes les sciences, des hommes capables de gouverner les états et d'être les ministres des plus grands princes. Long-temps après sa mort [1], cette partie de l'Italie qu'il avait cultivée et instruite par ses leçons était encore regardée comme la pépinière et le séjour des savants en tout genre, et elle se maintint pendant plusieurs siècles dans cette glorieuse possession.

Plin. lib. 34, cap. 6.

Il fallait qu'à Rome on eût une grande idée du mérite et de la vertu de Pythagore, puisque, l'oracle de Delphes ayant ordonné aux Romains, pendant la guerre des Samnites, d'ériger deux statues dans l'endroit le plus célèbre de la ville, l'une au plus sage, l'autre au plus courageux des Grecs, ils les érigèrent dans le lieu des comices à Pythagore et à Thémistocle. On ne sait rien de certain sur le lieu ni sur le temps de la mort de Pythagore [2].

II. CROTONE. SYBARIS. THURIUM.

An. M. 3295. Av. J. C. 709. Strab. l. 6, p. 262 et 269. Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. 2, p. 121.

Crotone fut fondée par Myscellus, chef des Achéens, la troisième année de la 17[e] olympiade [3]. Ce Myscellus, étant allé à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon sur le lieu où il bâtirait sa ville, y trouva Archias le Corinthien, qu'un semblable dessein y avait amené. Le

[1] Pythagoras tenuit magnam illam Græciam cum honore et disciplinâ, cum etiam auctoritate; multaque secula posteà sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli alii docti viderentur. (Cic. *Tuscul. Quæst.*, lib. I, n. 38.)

[2] Selon Jamblique et Porphyre, il mourut lors de la conjuration de Cylon, contre les Sybarites, qui se rapporte à l'an 504 avant J. C. (Larcher, *chronol. d'Hérodote*, tom. VII, pag. 553). — L.

[3] La fondation de cette ville est de la même époque que celle de Syracuse, portée à l'an 758, par les marbres de Paros; à l'an 732 ou 735, selon Eusèbe et la chronologie de Thucydide (Larcher, *chronol.* VII, p. 447; R. Rochette, *Histoire des colon. grecques*, III. pag. 178. et suiv.). — L.

dieu les écouta favorablement, et après les avoir déterminés sur le lieu le plus convenable à leurs nouveaux établissements, il leur proposa différents avantages, et leur laissa entre autres le choix des richesses ou de la santé. Les richesses touchèrent Archias, Myscellus demanda la santé; et, si l'on en croit l'histoire, Apollon fut fidèle à tous les deux. Archias fonda Syracuse, qui devint en peu de temps la plus opulente ville de la Grèce. Myscellus fonda Crotone, si fameuse par la longue vie et par la force naturelle de ses habitants, qu'elle était passée en proverbe [1] pour signifier un lieu fort sain, et où l'air était d'une extrême pureté. Elle se signala par un grand nombre de victoires dans les jeux de la Grèce; et Strabon dit que, dans une même olympiade, sept Crotoniates furent couronnés aux jeux olympiques, et remportèrent tous les prix du stade.

Sybaris était située à dix lieues de Crotone [2] (200 stades), et avait été fondée aussi par les Achéens, mais avant l'autre. Cette ville dans la suite devint fort puissante. Elle avait sous sa dépendance quatre peuples voisins et vingt-cinq villes, de sorte qu'elle seule pouvait mettre sur pied trois cent mille hommes. Cette richesse et cette opulence furent bientôt suivies d'un luxe et d'un déréglement de mœurs qu'on a peine à croire. Les citoyens n'étaient occupés que de festins, de jeux, de spectacles, de parties de plaisir et de débauches. Il y avait des récompenses publiques et des marques de distinction pour ceux qui donnaient de plus magnifiques repas, et même pour les cuisiniers qui réussissaient le mieux dans l'art important de faire

Strab. l. 6, pag. 263. Athen. l. 12, p. 518-520.

[1] Κρότωνος ὑγιέστερος.

[2] 6 $\frac{2}{3}$ lieues. On ignore la position actuelle de ces deux villes. — L.

de nouvelles découvertes pour la bonne chère, et d'inventer de nouveaux raffinements pour satisfaire le goût. La délicatesse et la mollesse étaient portées si loin, qu'on écartait sévèrement de la ville tous les ouvriers qui faisaient trop de bruit en travaillant, et qu'on n'y souffrait point de coqs, de peur que leur chant aigu et perçant ne troublât la douceur du sommeil.

An. M. 3484. Av. J. C. 520. Diod. l. 12, p. 76-85.

A tous ces maux se joignirent la dissension et la discorde, ce qui causa leur ruine. Cinq cents des plus riches de la ville en ayant été chassés par la faction d'un particulier nommé *Télys*, se réfugièrent à Crotone. Télys les fit redemander; et sur le refus que firent les Crotoniates de les livrer, déterminés à cette généreuse résolution par l'avis de Pythagore, qui était alors chez eux, la guerre fut déclarée. Les Sybarites se mirent en campagne avec trois cent mille hommes, les Crotoniates avec cent mille seulement; mais ils avaient à leur tête Milon, ce fameux athlète dont il sera bientôt parlé, qui était couvert d'une peau de lion, et armé d'une massue, comme un autre Hercule. Ceux-ci remportèrent une victoire complète, et firent main-basse sur tous les fuyards, de sorte qu'il ne s'en sauva qu'un petit nombre, et que leur ville demeura déserte. Environ soixante ans après, des Thessaliens vinrent s'y établir; mais ils n'y demeurèrent pas longtemps en repos, et en furent chassés par les Crotoniates. Réduits à cette fâcheuse extrémité, ils implorèrent le secours de Sparte et d'Athènes. Les Athéniens, touchés de compassion pour le pitoyable état où ils étaient réduits, après avoir fait proclamer dans le Péloponnèse que ceux qui voudraient se joindre à cette colonie pouvaient le faire librement, envoyèrent aux

Sybarites une flotte de dix vaisseaux sous la conduite de Lampon et de Xénocrate.

Ils bâtirent une ville près de l'ancienne Sybaris, qu'ils appelèrent *Thurium*. Deux savants illustres, l'un orateur, l'autre historien, se joignirent à cette colonie : le premier était Lysias, âgé pour-lors seulement de quinze ans; il demeura à Thurium, jusqu'au malheur arrivé aux Athéniens dans la Sicile, et passa pour-lors à Athènes : le second était Hérodote; quoiqu'il fût natif d'Halicarnasse, ville de Carie, il fut pourtant censé être de Thurium, parce qu'il s'y établit avec cette colonie. J'en parlerai ailleurs plus au long.

An. M. 3560 Av. J.C. 444.

Dionys. Halicarn. in vit. Lys. p. 82.

Strab. l. 14, pag. 556.

La division se mit bientôt dans la ville à l'occasion des nouveaux habitants, que les autres voulaient priver de toutes les charges et de tous les priviléges. Mais comme ils étaient en bien plus grand nombre, ils chassèrent tous les anciens Sybarites, et demeurèrent seuls maîtres de la ville. Soutenus par l'alliance qu'ils firent avec les Crotoniates, ils devinrent en peu de temps fort puissants; et ayant établi dans leur ville le gouvernement populaire, ils en distribuèrent les citoyens en dix tribus, auxquelles ils donnèrent le nom des différents peuples d'où ils étaient sortis.

III. CHARONDAS, LÉGISLATEUR.

Alors ils ne songèrent plus qu'à affermir leur gouvernement par de sages lois, et pour cet effet choisirent entre eux Charondas, élevé dans l'école de Pythagore, qu'ils chargèrent du soin de les dresser. J'en rapporterai ici quelques-unes :

1° Il donna exclusion du sénat et de toute dignité publique à quiconque passerait à de secondes noces

[Diod Sic. XII, § 15, 19.]

après avoir eu des enfants d'un premier lit; persuadé qu'un homme si peu attentif aux intérêts de ses enfants ne le serait pas davantage à ceux de la patrie, et que, s'étant montré mauvais père, il serait mauvais magistrat.

2° Il condamna les calomniateurs à être conduits par toute la ville couronnés de bruyère, comme les plus méchants de tous les hommes; ignominie à laquelle le plus souvent ils ne pouvaient survivre. La ville, délivrée de cette peste, recouvra le repos et la tranquillité. Les calomniateurs [1] sont en effet la source la plus ordinaire des troubles publics et particuliers, et, selon la remarque de Tacite, trop épargnés dans la plupart des états.

3° Il établit une loi toute nouvelle contre une autre sorte de peste et de contagion, qui est dans une république la cause ordinaire de la corruption des mœurs; en donnant action contre ceux qui se lieraient d'amitié et de commerce avec les méchants, et les condamnant à une amende considérable.

4° Il voulut que tous les enfants des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres, dont l'effet propre est de polir et de civiliser les esprits, d'inspirer des mœurs douces et de porter à la vertu; ce qui fait le bonheur d'un état, et est également nécessaire à tous les citoyens. Dans cette vue, il stipendia des maîtres publics, afin que l'instruction, étant gratuite, pût devenir générale. Il regardait l'ignorance comme le plus grand des maux et la source de tous les vices.

5° Il fit une loi à l'égard des orphelins, qui paraît

[1] « Delatores, genus hominum publico exitio repertum, et pœnis quidem nunquam satis coercitum. » (Tacit. *Annal.* lib. 4, cap. 30.)

assez sensée, en confiant le soin de leur éducation aux parents du côté maternel, de qui il n'y avait rien à craindre contre leur vie, et l'administration de leurs biens aux parents du côté paternel, qui avaient intérêt de les conserver, pouvant en devenir les héritiers par la mort des pupilles.

6° Au lieu de punir de mort les déserteurs, et ceux qui quittaient leur rang et fuyaient dans le combat, il se contenta de les condamner à paraître pendant trois jours dans la ville revêtus d'un habit de femme, espérant que la crainte d'une telle honte ne produirait pas moins d'effet que celle de la mort, et d'ailleurs voulant donner lieu à ces lâches citoyens de réparer et de couvrir leur faute dans la première occasion.

7° Pour empêcher que ces lois ne fussent abrogées avec trop de facilité et de témérité, il imposa une condition bien dure et bien hasardeuse à ceux qui proposeraient d'y faire quelque changement. Ils devaient paraître dans l'assemblée publique avec une corde au cou, et, si le changement proposé ne passait point, être étranglés sur-le-champ. Dans toute la suite du temps, il n'arriva que trois fois de proposer de tels changements, et ils furent acceptés.

Charondas ne survécut pas long-temps à ses lois. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, et trouvant la ville en tumulte, il entra tout armé dans l'assemblée; ce qu'il avait défendu par une loi expresse. Un particulier lui reprocha qu'il violait lui-même ses lois. *Non*, dit-il, *je ne les viole point*, *mais je les scellerai de mon sang*, et sur-le-champ il se tua de son épée.

IV. ZALEUCUS, AUTRE LÉGISLATEUR.

Diod. l. 12, pag. 79-85. [ap. Stob. serm. 42, p. 279.]

Dans le même temps, il y eut chez les Locriens un autre législateur célèbre, nommé *Zaleucus*, disciple de Pythagore aussi-bien que Charondas. Il ne nous reste presque qu'une espèce de préambule qu'il avait mis à la tête de ses lois, qui en donne une grande idée. Il demande de ses citoyens, avant tout, qu'ils croient et soient fortement persuadés qu'il y a des dieux; et il ajoute qu'il ne faut que lever les yeux vers le ciel, et en considérer l'ordre et la beauté, pour se convaincre qu'un ouvrage si merveilleux ne peut point être l'effet du hasard ni de l'industrie humaine. Par une conséquence et une suite naturelle de cette persuasion, il les exhorte à honorer et respecter les dieux, comme auteurs de tout ce qu'il y a de bon, de juste et d'honnête parmi les mortels, et de les honorer, non simplement par des sacrifices et par de magnifiques présents, mais par une sage conduite et par des mœurs pures et chastes, qui plaisent aux dieux infiniment plus que tous les sacrifices.

Après cet exorde, si plein de religion et de piété, où il montre la Divinité comme la source primitive des lois, comme la principale autorité qui en commande l'observation, comme le plus puissant motif pour y être fidèle, et comme le parfait modèle auquel on doit se conformer, il passe au détail des devoirs que les hommes ont les uns à l'égard des autres, et leur donne un précepte fort propre à conserver dans le commerce de la vie la paix et l'union, en commandant de ne pas rendre éternelles les haines et les dissensions, ce qui marquerait un esprit féroce et indomptable; mais d'en

user à l'égard de leurs ennemis comme devant bientôt les avoir pour amis. Il ne faut pas attendre du paganisme une plus haute perfection.

Quant à ce qui regarde les juges et les magistrats, après leur avoir représenté qu'en prononçant les jugements, ils ne doivent se laisser prévenir ni par l'amitié, ni par la haine, ni par aucune autre passion, il se contente de les exhorter à éviter avec soin toute hauteur et toute dureté à l'égard des parties, qui sont assez à plaindre d'avoir à essuyer les peines et les fatigues qu'entraîne après elle la poursuite d'un procès. Leur place en effet, quelque laborieuse qu'elle soit, ne leur donne aucun droit de faire sentir leur mauvaise humeur aux parties. Ils leur doivent la justice par état, et par la qualité même de juges; et lorsqu'ils la leur rendent, même avec douceur et avec humanité, ce n'est qu'une dette dont ils s'acquittent, et non une grace qu'ils leur accordent.

Pour écarter de sa république le luxe, qu'il regardait comme la ruine certaine d'un état, il ne suivit pas la pratique établie parmi quelques nations, où l'on croit qu'il suffit, pour le réprimer, de punir les contraventions à la loi par des amendes pécuniaires. Il s'y prit, dit l'historien, d'une manière plus adroite et plus ingénieuse, et en même temps plus efficace. Il défendit aux femmes de porter des étoffes riches et précieuses, des habits brodés, des pierreries, des pendants d'oreilles, des colliers, des bracelets, des anneaux d'or, et d'autres ornements de cette sorte, n'exceptant de cette loi que les femmes prostituées. Il fit à l'égard des hommes un réglement semblable à proportion, n'en exceptant pareillement que ceux qui consentiraient à

passer pour débauchés et pour infâmes. Par cette voie[1], il détourna facilement et sans violence les citoyens de tout ce qui sentait le luxe et la mollesse. Car il ne se trouva personne qui eût assez renoncé à tout sentiment d'honneur pour vouloir porter aux yeux de toute une ville les marques de sa honte, s'attirer par là le mépris et la risée publique, et déshonorer pour toujours sa famille.

V. MILON L'ATHLÈTE.

Nous l'avons vu à la tête d'une armée remporter une fort grande victoire; mais il était encore plus célèbre par sa force athlétique que par son courage guerrier. On le surnommait *le Crotoniate*, du nom de Crotone sa patrie. C'est celui dont nous avons dit que Démocède, ce fameux médecin, qui était son compatriote, avait épousé la fille, après s'être sauvé de la cour de Darius pour revenir dans la Grèce.

Lib. 6, p. 369-370. [c. 14.] Pausanias dit que Milon fut sept fois victorieux aux jeux pythiens, une fois étant enfant; qu'il remporta six victoires aux jeux olympiques, toutes à la lutte, l'une desquelles lui fut adjugée aussi pendant son enfance; et que, s'étant présenté une septième fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre faute d'antagoniste. Il empoignait une grenade de manière que, sans l'écraser, il la serrait suffisamment pour la retenir, malgré les efforts de ceux qui tâchaient de la lui arracher. Il se tenait si ferme sur un disque[2] qu'on avait huilé pour le rendre plus glissant, qu'il était impossible de

[1] « More inter Veteres recepto, qui satis pœnarum adversùs impudicas in ipsa professione flagitii credebant. » (TACIT. *Annal.* lib. 2, c. 85.)

[2] Le disque était une espèce de palet de forme plate et ronde.

l'y ébranler. Il ceignait sa tête d'une corde comme d'un diadème; après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enflaient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsque, appuyant son coude sur son côté, il présentait la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre, à l'exception du pouce qu'il élevait, il n'y avait force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres.

Tout cela n'était dans Milon qu'une vaine et puérile ostentation de ses forces: le hasard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutait les leçons de Pythagore (car il était l'un de ses disciples les plus assidus), la colonne qui soutenait le plafond de la salle où l'auditoire était assemblé ayant été tout d'un coup ébranlée par je ne sais quel accident, il la soutint lui seul, donna le temps aux auditeurs de se retirer; et, après avoir mis les autres en sûreté, il se sauva lui-même. Strab. l. 6, p. 266.

Ce qu'on raconte de la voracité des athlètes est presque incroyable. Celle de Milon était à peine rassasiée de vingt mines (ou livres) de viande, d'autant de pain et de trois [1] conges de vin en un jour. Athénée rapporte qu'une fois, ayant parcouru toute la longueur du stade portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier dans la journée. Je passe volontiers le reste à Milon; mais y a-t-il la moindre vraisemblance qu'un homme puisse manger seul un bœuf entier en un jour? Athen. l. 10, p. 412. [E.]

On dit que Milon, dans son extrême vieillesse, voyant les autres athlètes s'exercer à la lutte, et considérant ses bras autrefois si robustes, mais que l'âge avait ex- Cic. de Senect. n. 27.

[1] Trente livres, ou quinze pintes.

trêmement affaiblis, s'écria en pleurant : *Ah! maintenant ces bras sont morts!*

Pausan. l. 6, pag. 370. [Strab. VI, p. 263.] Cependant il oublia ou se dissimula à lui-même son affaiblissement, et la confiance en ses forces, qu'il conserva jusqu'à la fin, lui devint fatale. Ayant trouvé en son chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avait enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains; mais comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ses mains se trouvèrent prises et serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent; de manière que, ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loups.

Ælian. l. 2, cap. 24. Un auteur remarque sensément que cet athlète, si robuste et si fier des forces de son corps, était le plus faible des hommes par rapport à une passion qui souvent terrasse et asservit les plus forts, et qu'il fut souverainement maîtrisé par une courtisane qui lui faisait faire tout ce qu'elle voulait.

CHAPITRE III.

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

An. M. 3573. Av. J.C. 431. La guerre du Péloponnèse, dont j'entreprends de parler, commença vers la fin de la première année de la 87e olympiade, et dura vingt-sept ans; Thucydide en a écrit l'histoire jusqu'à la vingt-unième année inclusivement. Il marque avec beaucoup d'exactitude tout ce qui s'est passé chaque année, qu'il divise en campagnes et en quartiers d'hiver. Je n'entrerai pas dans un si grand détail, et je me contenterai d'en ex-

traire ce qui me paraîtra de plus curieux et de plus intéressant. Plutarque et Diodore de Sicile me seront aussi d'un grand secours, et me fourniront beaucoup de lumières.

§ I. *Siége de Platée par les Thébains. Ravages mutuels de l'Attique et du Péloponnèse. Honneurs rendus aux Athéniens morts dans la première campagne.*

Première année de la guerre.

Le premier acte d'hostilité qui commença la guerre vint de la part des Thébains, qui attaquèrent Platée, ville de Béotie, et alliée d'Athènes. Ils y furent introduits par trahison; mais les citoyens, les ayant attaqués de nuit, les tuèrent tous, excepté près de deux cents qu'on fit prisonniers, et qui, peu de temps après, furent mis à mort. Les Athéniens, avertis de ce qui s'était passé à Platée, y envoyèrent aussitôt du secours, y firent porter des vivres, et en firent sortir toutes les bouches inutiles.

Thucyd. l. 2, p. 99-122. Diod. l. 12, p. 97-100. Plut. in Pericl. p. 170.

La trève étant manifestement rompue, on se prépara de part et d'autre ouvertement à la guerre, et l'on dépêcha par-tout des ambassadeurs pour se fortifier de l'alliance des Grecs et des Barbares. Tout était en mouvement dans la Grèce, hormis quelques peuples et quelques villes, qui demeurèrent dans la neutralité en attendant l'événement. Le grand nombre inclinait vers les Lacédémoniens, comme vers les libérateurs de la Grèce, et l'on se portait avec chaleur pour leur parti, parce que les Athéniens, oubliant que la modération

et la douceur du commandement leur avait d'abord attaché beaucoup d'alliés, les avaient ensuite presque tous aliénés par leur fierté et par la dureté de leur gouvernement, et s'étaient fait haïr non-seulement de ceux qui étaient déja sous leur puissance, mais de ceux qui appréhendaient d'y tomber : telle était la disposition des esprits. Voici quels étaient les alliés de chacun des deux peuples.

Les Lacédémoniens avaient tout le Péloponnèse pour eux, à la réserve d'Argos, qui était neutre. Les Achéens le furent aussi d'abord, excepté les Pelléniens; mais ils s'embarquèrent peu à peu dans cette guerre. Hors du Péloponnèse, ils avaient les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phocéens, les Ambraciotes, les Leucadiens et les Anactoriens.

Les alliés d'Athènes étaient Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plupart des Acarnaniens [1], les Corcyréens, les Céphalléniens et les Zacynthiens; sans parler de tous les pays tributaires, comme la Carie maritime, la Doride, qui en est proche, l'Ionie, l'Hellespont et les villes de la Thrace, excepté Chalcide et Potidée, toutes les îles qui sont entre la Crète et le Péloponnèse en tirant vers l'orient [2], et les Cyclades, hormis Mélos et Théra.

[1] Il faut ajouter les *Thessaliens*, qui envoyèrent de la cavalerie aux Athéniens; comme le dit Thucydide (II, 20). — L.

[2] On ne sait trop ce qu'il faut entendre par ces îles *qui sont entre le Péloponnèse et la Crète, en tirant vers l'orient;* mais cela est dans le texte de Thucydide : νῆσοι, ὅσαι ἐντὸς Πελοποννήσου καὶ Κρήτης πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα ; πᾶσαι αἱ ἄλλαι Κυκλάδες, πλὴν Μήλου καὶ Θήρας (Thucyd. II, 11). C'est un passage fort difficile, qu'on n'a jamais bien expliqué. Les mots πᾶσαι αἱ ἄλλαι Κυκλάδες prouvent que dans le nombre de ces *îles, situées entre le Péloponnèse et la Crète, en tirant vers l'orient*, quelques-unes des Cyclades étaient comprises. Il me sem-

Aussitôt après l'entreprise formée sur Platée, les Lacédémoniens avaient ordonné des levées dedans et dehors le Péloponnèse, et avaient fait préparer tout ce qui était nécessaire pour entrer dans le pays ennemi. Quand tout fut prêt, les deux tiers des troupes se rendirent à l'isthme de Corinthe, et l'autre demeura pour la garde du pays. Alors Archidamus, roi de Lacédémone, qui commandait l'armée, assembla les généraux et les principaux officiers, et leur remettant devant les yeux les grandes actions de leurs ancêtres, et celles qu'ils avaient faites eux-mêmes, ou dont ils avaient été les témoins, il les exhorta à soutenir courageusement l'ancienne gloire de leurs villes, aussi-bien que leur propre gloire. Il leur représenta que toute la Grèce avait les yeux attentifs sur eux, et que, dans l'attente du succès d'une guerre qui allait décider de son sort, elle ne cessait de faire des vœux au ciel pour un peuple qui lui était aussi cher que les Athéniens lui étaient devenus odieux : qu'au reste il ne pouvait leur dissimuler qu'ils marchaient contre un ennemi beaucoup inférieur, à la vérité, en nombre et en forces, mais d'ailleurs puissant, aguerri, entreprenant, et dont le courage sans doute s'augmenterait encore par la vue du danger et par le ravage de ses terres [1] : qu'ainsi il fallait faire des efforts extraordinaires pour jeter d'abord la terreur dans le pays où ils allaient entrer, et pour inspirer aux alliés

ble donc que Thucydide ne peut désigner ici que les îles les plus occidentales du groupe des Cyclades, c'est-à-dire, celles qui sont placées au sud-est du Péloponnèse et au nord-ouest du cap Salmonium, qui termine la Crète à l'est : ce sont les îles de *Cythnos*, *Seriphos*, *Siphnos*, *Cimolus*, *Polyægos*, *Sicinos*, *Pholegandros*, *Anaphé*. — L.

[1] « Gnarus primis eventibus metum aut fiduciam gigni. » (TACIT. *Annal.* lib. 13, cap. 31.)

une grande confiance. Tous répondirent par des cris de joie, et par des assurances réitérées de bien faire leur devoir.

L'assemblée s'étant séparée, Archidamus, toujours plein de zèle pour le salut de la Grèce, et attentif à ne rien négliger pour prévenir une rupture dont il prévoyait les funestes suites, envoya un Spartiate à Athènes, afin d'essayer, avant qu'on passât outre, de porter les Athéniens à se relâcher par la vue d'une armée prête à entrer dans l'Attique. Mais, bien loin de lui donner audience et d'écouter ses raisons, ils ne lui voulurent pas seulement permettre l'entrée dans leur ville; car Périclès avait obtenu qu'on ne recevrait ni héraut, ni ambassadeur de la part des Lacédémoniens, qu'ils n'eussent mis bas les armes. On lui fit donc commandement de se retirer du pays dans le jour même, et on lui donna des gens pour l'accompagner jusque sur la frontière, et pour l'empêcher de parler à personne dans le chemin. En prenant congé d'eux, il leur dit que ce jour-là serait le commencement de grands maux pour toute la Grèce. Archidamus, ne voyant plus aucune espérance d'accommodement, se mit en marche vers l'Attique avec une armée de soixante mille hommes, composée de troupes choisies.

Avant qu'il y entrât, Périclès déclara aux Athéniens que, si Archidamus, en ravageant leurs terres, épargnait celles qui lui appartenaient en propre, soit à cause du droit d'hospitalité qui était entre eux, ou pour donner occasion à ses ennemis et à ses envieux de le calomnier comme s'il était d'intelligence avec lui, il donnait dès ce jour-là à la ville d'Athènes ses terres et ses maisons. Il leur fit entendre que le salut de l'état

consistait à consumer les forces des ennemis en traînant la guerre en longueur, et que pour cela il fallait retirer en diligence des champs tous leurs effets, et se renfermer dans la ville sans jamais en venir à une bataille. En effet, leurs troupes n'étaient pas assez nombreuses pour entrer en campagne et pour tenir tête à l'ennemi. Ils avaient, sans les garnisons, treize mille soldats pesamment armés, et seize mille habitants, jeunes et vieux, bourgeois et autres[1], destinés pour la garde de la place : outre cela, douze cents chevaux, en comptant les archers à cheval, et seize cents archers à pied. Voilà à quoi montait l'armée des Athéniens. Mais leur principale force consistait dans une flotte de trois cents galères, dont une partie était destinée à ravager le pays ennemi, et l'autre à contenir dans le devoir les alliés dont on tirait des contributions, sans lesquelles on ne pouvait pas fournir aux frais de la guerre.

Les Athéniens, encouragés par les vives exhortations de Périclès, emmenèrent de la campagne leurs femmes, leurs enfants, leurs meubles et tous leurs effets, jusqu'à démolir leurs maisons et en emporter le bois. Pour le bétail et les bêtes de somme, ils les passèrent dans l'île d'Eubée et dans les îles voisines. Cette triste et précipitée transmigration ne laissa pas de les affliger sensiblement, et leur causa bien des larmes. Depuis la retraite des Perses, c'est-à-dire, depuis près de cinquante ans, ils avaient joui d'un paisible repos, uniquement occupés de la culture de leurs terres et de

[1] Le texte dit : et 16000 hommes, composés des *très-âgés et des très-jeunes* (c'est-à-dire de ceux qui avaient passé et de ceux qui n'avaient pas atteint l'âge de porter les armes), *et de ceux des Métèques qui étaient hoplites* (armés complètement). — L.

la nourriture de leurs troupeaux. Il fallait maintenant tout abandonner, et renoncer généralement à tout. Ils le firent, et se logèrent dans la ville du mieux qu'ils purent, se retirant chez leurs parents ou chez leurs amis, quelques-uns même dans les temples et dans les autres lieux publics.

Cependant les Lacédémoniens, s'étant mis en marche, entrèrent dans le pays, et vinrent camper à Œnoé, qui est la première place forte du côté de la Béotie. Ils furent long-temps à se préparer à l'attaque et à dresser des batteries[1]; ce qui faisait murmurer contre Archidamus, comme s'il eût fait la guerre négligemment, à cause qu'il n'avait pas été d'avis de l'entreprendre. On lui reprochait sa marche trop lente, et son séjour trop long près de Corinthe. On se plaignait encore de ce qu'il avait un peu tardé à assembler l'armée, comme s'il eût voulu donner le loisir aux Athéniens d'enlever ce qu'ils avaient à la campagne, au lieu qu'en y entrant brusquement, tout eût été saccagé. Mais son dessein avait été d'attirer les Athéniens par ces délais à un accommodement, et de prévenir une rupture dont il prévoyait que les suites seraient pernicieuses à toute la Grèce. Voyant qu'après plusieurs assauts il n'avait pu prendre la place, il leva le siége, et entra dans l'Attique au milieu de la moisson. Après avoir ravagé toute la contrée, il s'avança jusqu'à Acharnes, l'un des plus grands bourgs d'Athènes, et qui n'était qu'à quinze cents pas de la ville[2]. Il y campa, dans l'espérance que les Athéniens, indignés de le voir si près d'eux,

[1] *Battre la place avec toutes les machines et par tous les moyens* alors connus (THUCYD. II, 19). L.

[2] 60 stades, ou 2 lieues (THUCYD. II, 21). — L.

sortiraient pour défendre leur pays, et lui donneraient occasion de les attirer à une bataille.

Ils eurent effectivement beaucoup de peine, fiers et impétueux comme ils étaient, à soutenir cette sorte de bravade et d'insulte de la part d'un ennemi à qui ils ne se croyaient pas inférieurs en courage. Ils voyaient de leurs yeux le ravage de leurs terres et l'incendie de leurs maisons et de leurs fermes. Ils ne pouvaient supporter plus long-temps ce triste spectacle, et demandaient qu'à quelque prix que ce fût, on les fît combattre. Périclès vit bien que c'était tout hasarder, et exposer la ville à une perte certaine, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une armée de soixante mille combattants, et composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie et dans le Péloponnèse : d'ailleurs sa grande maxime était d'épargner le sang des citoyens, dont la perte était irréparable. Ainsi, toujours ferme dans son plan, et uniquement attentif à calmer cette impatience et cette fougue des Athéniens, il se donna bien de garde d'assembler ni le sénat, ni le peuple, de peur qu'on n'y prît malgré lui quelque fâcheuse résolution. Ses amis faisaient tous leurs efforts pour le fléchir par leurs prières; d'un autre côté, ses ennemis n'oubliaient rien pour l'ébranler par leurs menaces et par leurs mauvais discours. Ils tâchaient de le piquer par des chansons et par des satires, en décriant sa conduite comme celle d'un homme lâche et insensible, qui laissait tout en proie à leurs ennemis. Cléon [1] fut celui qui montra le plus d'acharnement contre lui. Il était fils de corroyeur, et corroyeur lui-même. Il s'était

[1] C'est le même Cléon qu'Aristophane a si fort décrié dans plusieurs de ses comédies = principalement dans celle des *chevaliers*. — L.

élevé par la brigue, et apparemment par une sorte de mérite tel qu'il le fallait pour réussir dans une république. Il avait une voix forte et imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple et de le mettre dans ses intérêts. Ce fut lui qui établit qu'on donnerait trois oboles à chacun des six mille juges [1], au lieu de deux qu'on donnait auparavant. Son caractère propre était une estime démesurée de lui-même, une folle confiance dans son mérite, et une hardiesse dans ses discours poussée jusqu'à l'impudence et l'effronterie, et qui n'épargnait personne.

Tous ces mouvements n'émurent point Périclès. Une force d'ame invincible le mettait au-dessus des bruits et des clameurs [2]. Comme un bon pilote dans une violente tempête, après avoir donné ses ordres, et pris tous les soins nécessaires, ne songe plus qu'à faire usage de son art, sans se laisser attendrir par les prières ni par les larmes de ceux à qui la crainte du danger ôte ou trouble la raison; lui de même, après avoir pourvu à la sûreté de la ville, et posé par-tout des gardes pour n'être par surpris, suivait les conseils que lui suggérait sa prudence, se mettant peu en peine des plaintes, des railleries et des emportements de ses citoyens, et persuadé qu'il savait mieux qu'eux comment il fallait les gouverner. Il parut bien pour-lors, dit Plutarque, que Périclès était véritablement maître des esprits, étant venu à bout, dans une telle circonstance [3], d'empêcher les Athéniens de sortir de la ville,

Plut. An seni ger. sit resp. pag. 784.

[1] Environ 46 centimes. Sur le Triobole, donné aux juges appelés *héliastes*, on peut voir Pollux (VIII, 20, 13.), et le scholiaste d'Aristophane (ad Nub. 861, et Ran. 140). — L.

[2] «Spernendis rumoribus validus.» (Tacit. [*Annal.* III. 10].)

[3] Διεκώλυσε, μονονοὺ τὰ ὅπλα τοῦ δήμου, καὶ τὰς κλεῖς τῶν πυλῶν ἀποσφραγισάμενος.

comme s'il eût tenu dans ses mains les clefs des portes, et qu'il eût apposé sur leurs armes le sceau de son autorité pour leur en interdire l'usage. Ce qu'il avait prévu arriva. Les ennemis, voyant que les Athéniens ne sortaient point de la ville, et apprenant que la flotte ennemie ravageait leurs terres [1], décampèrent; et, après avoir fait du dégât dans tout le pays qui se trouva sur leur route, ils rentrèrent dans le Péloponnèse, et se retirèrent chacun chez soi.

On peut demander pourquoi Périclès garde ici une conduite entièrement opposée à celle qu'avait gardée Thémistocle environ cinquante ans auparavant, lorsqu'à l'approche de Xerxès, il détermina les Athéniens à quitter leur ville et à l'abandonner aux ennemis. Il est aisé de voir que les circonstances sont fort différentes. Thémistocle, attaqué par toutes les forces de l'Orient, crut avec raison ne pouvoir soutenir dans une seule ville ce déluge de Barbares qui l'aurait inondée, et qui lui aurait fait perdre toute espérance d'être secourue de ses alliés. C'est la raison qu'en apporte Cicéron : *fluctum enim totius barbariæ ferre urbs una non poterat*. Il était donc de la sagesse de céder pour un temps, et de laisser à cette multitude confuse de Barbares le loisir de se détruire elle-même, et de se dissiper. Périclès n'avait pas à soutenir une guerre si accablante. Elle se faisait à forces presque égales, et il prévoyait qu'elle lui donnerait des intervalles pour respirer. Ainsi, en homme de tête et en habile poli-

[1] Une flotte de cent trirèmes et montée de 1000 hoplites et de 400 archers, était sortie du Pirée, sous la conduite de Carcinus, Protéas et Socrate, pour ravager les côtes du Péloponnèse. Cinquante galères de Corcyre, et quelques-unes des autres alliés, s'étaient jointes à cet armement (Thucyd. II, 25). — L.

tique, il se renferma constamment dans la ville, sans se laisser ébranler ni par les remontrances ni par les plaintes des citoyens. Cicéron, en écrivant à son ami Atticus, condamne absolument le parti qu'avait pris Pompée d'abandonner Rome à César, au lieu qu'à l'exemple de Périclès, il aurait dû s'y renfermer avec le sénat, les magistrats et la fleur des citoyens, qui étaient pour lui.

Lib. 7, epist. 11.

Après que les Lacédémoniens se furent retirés, les Athéniens distribuèrent des troupes pour garder tous les postes importants sur terre et sur mer, selon le plan qu'ils prétendaient suivre tant que durerait la guerre. On résolut aussi de tenir toujours en réserve mille talents [1], et cent galères, pour n'en faire usage qu'au cas que les ennemis attaquassent l'Attique par mer, avec peine de mort contre ceux qui proposeraient de les employer ailleurs.

Les galères qu'on avait envoyées contre le Péloponnèse y firent de grands ravages, et consolèrent un peu les Athéniens des pertes qu'ils avaient souffertes. Un jour qu'on fit l'embarquement, et que Périclès montait sur son vaisseau, tout d'un coup le soleil vint à s'éclipser entièrement, et la terre fut couverte de ténèbres. Ce phénomène jeta l'épouvante et la consternation dans l'esprit des Athéniens, qui étaient accoutumés, par superstition et par ignorance des causes naturelles, à regarder ces sortes d'événements comme des présages funestes. Périclès, voyant donc son pilote étonné et incertain de ce qu'il devait faire, lui jeta son manteau sur le visage, et lui demanda s'il voyait. Le pilote lui

[Plutarch. in Pericl. § 35.]

[1] Trois millions. = 5,500,000 fr. — L.

ayant répondu que le manteau l'en empêchait, Périclès lui fit comprendre qu'une pareille cause, c'est-à-dire le vaste corps de la lune interposé entre ses yeux et le soleil, l'empêchait d'en voir la clarté.

La première année de la guerre du Péloponnèse étant ainsi révolue, les Athéniens, pendant l'hiver, firent des funérailles publiques, selon l'ancienne coutume, si conforme à l'humanité et à la reconnaissance, à ceux qui avaient été tués dans cette campagne; et depuis ils pratiquèrent toujours cette cérémonie, tant que la guerre dura. Pour cela on dressait, trois jours auparavant, une tente, où l'on exposait les ossements des morts, et chacun jetait dessus des fleurs, de l'encens, des parfums, et autres choses semblables. Puis on les chargeait sur des chariots dans des cercueils de cyprès, chaque tribu ayant son cercueil et son chariot séparé; mais il y en avait un qui portait un grand cercueil vide [1] pour ceux dont on n'avait pu trouver les corps. La marche se faisait avec une pompe grave, majestueuse, et pleine de religion. Un grand nombre d'habitants, soit citoyens, soit étrangers, assistaient à cette lugubre cérémonie. Les parentes des défunts se trouvaient au sépulcre pour pleurer. On portait ces ossements dans un monument public au plus beau faubourg de la ville, appelé *le Céramique*, où l'on a renfermé de tout temps ceux qui sont morts à la guerre, excepté ceux de Marathon, qui, pour leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille. Ensuite on les couvrait de terre, et l'un des citoyens les plus considérables de la ville faisait leur oraison funèbre. Ici Périclès fut choisi pour remplir cette honorable fonction.

Thucyd. l. 2, p. 122-130.

[1] C'est ce qu'on appelle *cénotaphe*.

Quand la cérémonie fut achevée, il passa du sépulcre sur la tribune, pour être mieux entendu de tout le monde, et prononça son discours. Thucydide nous l'a conservé tout entier. Soit qu'il soit effectivement de Périclès [1], ou qu'il faille l'attribuer à son historien, on peut dire qu'il est véritablement digne de la réputation de ces deux grands hommes, par la noble simplicité du style, la solide beauté des pensées, et la grandeur des sentiments qui y règnent par-tout. Après qu'on avait ainsi payé solennellement ce double tribut de pleurs et de louanges à la mémoire des braves soldats qui avaient sacrifié leur vie pour la défense de la liberté commune, le public, qui ne bornait pas sa reconnaissance à des cérémonies et à des larmes stériles, prenait soin de la subsistance de leurs veuves, et des orphelins qui étaient restés en bas âge : puissant [2] aiguillon pour exciter le courage parmi les citoyens ! car les grands hommes se forment où le mérite est le mieux récompensé.

Thucyd. pag. 130.

Vers la fin de la même campagne, les Athéniens firent alliance avec Sitalcès, roi des Odrysiens dans la Thrace, et, en conséquence de ce traité, reçurent son fils [3] au nombre des citoyens d'Athènes. Il se réconcilièrent aussi avec Perdiccas, roi de Macédoine, en lui rendant la

[1] D'après la phrase citée par Aristote (*L'année a perdu son printemps*) comme faisant partie du discours de Périclès, et qu'on ne retrouve point dans celui que Thucydide lui prête, on doit croire que l'historien n'a fait que prendre le fond des idées de Périclès, et les a rédigées à sa manière. C'est ce que prouve d'ailleurs le style même de ce discours, qui offre toutes les qualités et tous les défauts du style de Thucydide, la force, le nerf, l'entortillage, et cette obscurité qu'il semble rechercher dans ses discours avec autant de soin que d'autres la clarté et l'élégance. — L.

[2] Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

[3] Son fils aîné Sadocus. — L.

ville de Thermes; après quoi il se joignit à eux pour faire la guerre ensemble dans la Chalcidique.

§ II. *L'Attique ravagée par la peste. Le commandement ôté à Périclès. Lacédémone a recours aux Perses. Prise de Potidée par les Athéniens. Rétablissement de Périclès; sa mort; celle d'Anaxagore.*

IIe et IIIe années de la guerre.

Au commencement de la seconde campagne, l'ennemi entra dans le pays comme auparavant, et y fit le dégât. Mais la contagion en fit un bien plus grand dans Athènes : on n'en avait jamais vu de semblable. On dit qu'elle avait commencé en Éthiopie, d'où elle descendit en Égypte, et de là gagna la Libye et une grande partie de la Perse, puis vint fondre tout-à-coup dans Athènes [1]. Thucydide, qui fut lui-même attaqué de cette maladie, en décrit toutes les circonstances et tous les symptômes dans un grand détail; afin, dit-il, qu'une relation exacte pût servir d'instruction à la postérité, si un pareil malheur arrivait une seconde fois. Hippocrate, qui fut employé à la cure des malades, en a fait aussi la description en médecin; et Lucrèce, en poëte. Le mal était au-dessus de tous les remèdes. Les corps les plus robustes n'avaient pas la force d'y résister. Les soins et l'habileté des médecins étaient pour eux une faible ressource. Dès

An. M. 3574 Av. J.C. 430. Thucyd. l. 2, p. 130-147. Diod. p. 101-102. Plut. in Pericl. p. 171.

Epidem. lib. 3, § 3.

Lib. 2, c. 47.

[1] La contagion fut sans doute apportée par quelque bâtiment qui venait d'Égypte; car Thucydide nous dit qu'elle commença au port du Pirée (Thucyd. II, 48). Évagrius, dans son histoire ecclésiastique, parlant d'une contagion qui, plusieurs siècles après celle d'Athènes, fit également de grands ravages, la fait venir aussi de l'Éthiopie καὶ ἤρχθη μὲν τῆς Αἰθιοπίας (*Hist. eccl.* IV, 29, p. 408). — L.

qu'on était attaqué, le désespoir saisissait les malades, et les empêchait de rien faire pour leur guérison. Le secours qu'on tâchait de leur donner leur était inutile, et devenait mortel pour ceux de leurs proches ou de leurs amis qui avaient le courage d'en approcher. La quantité de bagages qu'on avait transportés des champs dans la ville y causait une grande incommodité. La plupart, faute de logis, demeuraient sous de petites cabanes, où l'on ne pouvait respirer pendant l'ardeur de l'été; de sorte qu'on les voyait entassés confusément les uns sur les autres, tant les morts que les mourants, ou se traînant dans les rues, ou couchés autour des fontaines dont ils s'étaient approchés pour soulager la soif brûlante qui les consumait. Les temples mêmes étaient remplis de cadavres, et la ville n'offrait par-tout qu'une affreuse image de la mort, sans remède pour le présent, et sans espérance pour l'avenir.

Hippocrat. in Epist. [Plutarch. in Caton. Maj. 23.]

La peste, avant que de passer en Attique, avait déja fait de grands ravages dans la Perse. Dès qu'elle s'y fit sentir, Artaxerxe, qui avait entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate de Cos, le plus célèbre médecin qui fût alors, et qui ait été depuis, lui fit écrire par ses gouverneurs pour l'engager à venir dans ses états traiter ceux qui étaient attaqués de cette maladie. Il lui faisait les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucune borne aux récompenses dont il prétendait le combler, et, du côté de l'honneur, promettant de l'égaler à ce qu'il y avait de personnes plus considérables dans sa cour. Nous avons déja vu combien en Perse on faisait de cas des médecins de Grèce. Et peut-on payer trop cher des services si importants? Mais tout l'éclat de l'or et des dignités qu'on fit briller aux

yeux d'Hippocrate ne fut point capable de le tenter, et ne put étouffer dans son esprit le sentiment d'aversion et de haine qui était devenu naturel aux Grecs à l'égard des Perses depuis que ceux-ci étaient venus les attaquer. Sa réponse fut donc qu'il était sans besoins et sans desirs : qu'il devait ses soins à ses concitoyens et à ses compatriotes, et qu'il ne devait rien aux Barbares, ennemis déclarés des Grecs. Les rois ne sont pas accoutumés au refus. Artaxerxe, outré de dépit, envoya sommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, et où il était actuellement, de lui livrer cet insolent pour le punir comme il l'avait mérité, menaçant, en cas de désobéissance, de détruire tellement la ville et l'île, qu'il n'en resterait pas de traces. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius et de Xerxès n'avaient pu autrefois les porter à leur donner l'eau et la terre, ni à suivre leurs ordres : que celles d'Artaxerxe n'auraient pas plus d'effet : que, quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreraient point leur concitoyen, et qu'ils comptaient sur la protection des dieux.

Hippocrate avait écrit qu'il se devait à ses compatriotes. En effet, dès qu'il fut mandé à Athènes, il s'y rendit, et ne sortit point de la ville que la peste ne fût cessée. Il se consacra tout entier au service des malades; et, pour se multiplier en quelque sorte, il envoya plusieurs de ses élèves dans tout le pays, après les avoir instruits de la manière dont ils devaient traiter les pestiférés. Un zèle si généreux pénétra les Athéniens de la reconnaissance la plus vive. Ils ordonnèrent, par un décret public, qu'Hippocrate serait initié aux grands mystères de la même manière que l'avait été Hercule,

le fils de Jupiter : qu'on lui donnerait une couronne d'or de la valeur de mille [1] staters, ce qui montait à cinq cents pistoles de notre monnaie; et que le décret qui la lui accordait serait lu à haute voix par un héraut dans les jeux publics, à la grande fête des Panathénées: qu'il aurait le droit de bourgeoisie, et serait nourri dans le Prytanée pendant toute sa vie, s'il le voulait, aux dépens de l'état : enfin, que les enfants de ceux de Cos, dont la ville avait porté un si grand homme, pourraient être nourris et élevés à Athènes comme s'ils y étaient nés.

Cependant l'armée ennemie, étant entrée dans l'Attique, descendit vers la côte, et s'avançant toujours, ravagea tout le pays. Périclès, demeurant ferme dans le plan qu'il s'était fait de ne point exposer le salut de l'état au hasard d'un combat, ne permit point à ses troupes de sortir de la ville; mais avant que les ennemis quittassent le plat pays, il fit voile contre le Péloponnèse avec cent galères, pour hâter leur retraite par une puissante diversion; et, après avoir fait le dégât comme la première année, il revint dans la ville. La contagion y continuait toujours, aussi-bien que dans la flotte, et elle se communiqua aux troupes qui assiégeaient Potidée.

La campagne s'étant terminée de la sorte, les Athéniens, qui voyaient leur pays ravagé en même temps par deux grands fléaux, la guerre et la peste, commencèrent à perdre courage, et à murmurer contre Périclès, qu'ils regardaient comme l'auteur de tous leurs maux,

[1] Le stater attique était une monnaie d'or du poids de deux drachmes. L'original porte χρυσῶν χιλίων. = Le statère d'or pesait le double de la drachme d'argent et était estimé 20 drachmes, d'après la proportion dixième. Les 1000 statères pesaient donc 2000 drachmes ou environ 8 kilog. 7 hectogr. — L.

parce qu'il les avait engagés dans cette funeste guerre. Ils envoyèrent donc à Lacédémone pour tenter quelque voie d'accommodement, déterminés à céder ce qu'on leur demanderait : mais les ambassadeurs revinrent sans avoir pu rien obtenir. Alors les plaintes et les murmures recommencèrent de nouveau, et toute la ville était dans un trouble et dans une confusion qui faisait tout craindre. Périclès, dans une consternation si générale, ne put s'empêcher d'assembler le peuple, et il essaya de l'adoucir et de le rassurer en se justifiant lui-même. « Les raisons, dit-il, qui vous ont déterminés à entre-« prendre la guerre, et que vous avez tous approuvées « dans le temps, sont toujours les mêmes, et n'ont point « changé par le changement des conjonctures, qu'il ne « m'était pas possible non plus qu'à vous de prévoir. S'il « vous eût été libre de choisir entre la paix et la guerre, « le premier parti certainement eût été préférable; mais, « ne pouvant conserver votre liberté que par la voie des « armes, pouviez-vous délibérer ? Si nous sommes de « véritables citoyens, nos disgraces particulières doivent-« elles nous faire négliger l'intérêt commun de l'état ? « Chacun sent son mal, parce qu'il est présent; et nul « ne sent le bien qui en reviendra, parce qu'il ne paraît « pas encore. Avez-vous oublié quelle est la force et la « grandeur de votre empire? Des deux parties du monde, « la terre et la mer, vous possédez celle-ci absolument; « et il n'y a ni roi ni puissance qui puisse résister à « vos armées navales. Il s'agit maintenant de conserver « cette gloire et cet empire, ou d'y renoncer pour tou-« jours. Ne vous affligez donc point pour être privés de « la jouissance de quelques jardins et de quelques lieux « de plaisance, qui ne doivent être estimés que comme

« la bordure du tableau, quoique vous en vouliez faire « le principal. Considérez qu'en conservant la liberté, « vous les recouvrerez aisément; et qu'en la perdant, « vous perdez tout avec elle. Ne vous montrez pas « moins généreux que vos pères, qui pour la conserver « abandonnèrent même leur ville; et qui, n'ayant pas « reçu cette grandeur de leurs ancêtres, ont tout souffert « et tout entrepris pour vous l'acquérir. J'avoue que les « maux qui vous sont survenus sont extrêmes, et j'en « suis touché et attendri comme je le dois. Mais est-il « raisonnable de vous emporter de colère contre votre « chef pour un accident qui surpasse toute prudence « humaine, et de le rendre responsable d'un événement « où il n'a nulle part [1]? Il faut souffrir patiemment les « maux que le ciel nous envoie, et résister vigoureuse-« ment à ceux que nous font les hommes. Quant à ce « qui regarde la haine et la jalousie qui accompagnent « votre fortune, c'est le partage ordinaire de tous ceux « qui se sont estimés dignes de commander. Mais la « haine et l'envie ne dureront pas toujours, au lieu que « la gloire qui suit les belles actions est immortelle. « Représentez-vous donc sans cesse combien il est « honteux de céder à ses ennemis, et quel honneur il « y a de l'emporter sur eux; et, animés par cette double « vue, portez-vous aux dangers avec joie et courage, « sans rechercher lâchement et inutilement les Lacédé-« moniens comme vous faites; et songez que ceux qui

[1] Périclès touche un point fort délicat. Sans doute ce n'est pas lui qui avait amené la peste dans le port du Pirée; mais on peut dire qu'en laissant les Lacédémoniens pénétrer dans l'Attique, et en obligeant les habitants de la campagne de se réfugier dans la ville, et d'en encombrer les rues et les places, il fut la cause principale du terrible développement que prit la contagion. Cette circonstance n'a point échappé à la sagacité de Thucydide (II, 52). — L.

« témoignent le plus de cœur et de résolution dans les « dangers remportent le plus d'estime et le louange. »

Les motifs de gloire et d'honneur, le souvenir des belles actions de leurs ancêtres, le titre flatteur de maîtres de la Grèce, et sur-tout la jalousie contre Sparte, ancienne et perpétuelle rivale d'Athènes, étaient les moyens ordinaires qu'employait Périclès pour remuer et animer les Athéniens, et ils lui avaient toujours réussi. Mais ici le sentiment des maux présents l'emportait sur tout le reste, et étouffait toute autre pensée. Ils ne songèrent plus, à la vérité, à envoyer vers les Lacédémoniens pour parler de paix; mais la présence seule et la vue de Périclès les révoltait. Ils lui ôtèrent sa charge de général, et le condamnèrent à une amende, qui montait, selon les uns, à quinze talents [1], selon d'autres, à cinquante.

Cette disgrace publique de Périclès ne devait pas durer long-temps. La colère du peuple fut satisfaite par ce premier coup, et épuisée par ce mauvais traitement, comme l'abeille laisse son aiguillon dans la plaie. Il n'en fut pas de même de ses maux domestiques : car, outre qu'il avait perdu par la peste un grand nombre de ses parents et de ses amis, la division régnait depuis long-temps dans sa famille. Xanthippe, son fils aîné, qui aimait naturellement la dépense, et qui avait épousé une jeune femme qui ne l'aimait pas moins, ne pouvait supporter l'exacte économie de son père, qui ne fournissait que bien petitement à ses

[1] Quinze ou cinquante mille écus. = Diodore (XII, 45) fait monter cette amende à 80 talents (440,000 francs). Plutarque dit que les uns la portent à 50 talents (275,000 fr.), et les autres seulement à 15 (82,500 francs). Thucydide n'indique point le montant de l'amende. — L.

plaisirs. Il envoya donc emprunter quelque argent sous le nom de son père. Quand celui qui l'avait prêté voulut le redemander, non-seulement Périclès refusa de le payer, mais il l'appela en justice. Xanthippe, outré de dépit, s'emporta extrêmement contre son père, et il le décriait par-tout, se moquant ouvertement des assemblées qu'il tenait dans sa maison, et des conversations qu'il avait avec les sophistes. Il ne savait pas qu'un fils, quand même il serait maltraité injustement, ce qui n'était point ici, doit souffrir avec patience les injustices de son père, comme un citoyen est obligé de souffrir celles de sa patrie.

Xanthippe mourut de la peste. Périclès perdit en même temps sa sœur, avec plusieurs de ses parents et de ses amis les plus considérables, et qui lui étaient le plus nécessaires pour le gouvernement. Cependant il ne succomba point sous ces malheurs : la fermeté de son ame n'en fut point ébranlée; et on ne le vit ni pleurer, ni donner les marques ordinaires de douleur sur le tombeau d'aucun de ses proches, jusqu'à la mort de Paralus, qui était le dernier de ses enfants légitimes. Alors, étonné et ébranlé par un si rude coup, il fit tous ses efforts pour se maintenir dans son assiette naturelle, et pour ne laisser entrevoir aucune marque de trouble. Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soutenir cette cruelle vue, ni être le maître de sa douleur, qui éclata par des cris, par des sanglots, et par un torrent de larmes.

Périclès, séduit par les principes d'une mauvaise philosophie, s'imaginait que pleurer la mort de ses proches et de ses enfants serait une faiblesse qui ré-

pondrait mal à la grandeur d'ame qu'il avait toujours fait paraître, et qu'ici la sensibilité de père ternirait la gloire du conquérant : erreur grossière, illusion puérile, qui fait consister l'héroïsme dans une dureté féroce et barbare; ou qui, laissant dans le fond du cœur la même douleur et le même trouble, fait parade d'un vain dehors de force et de courage pour se donner en spectacle. Est-ce donc que la vertu guerrière éteint la nature? N'a-t-on plus de sentiment, parce qu'on est un homme important dans la république? L'empereur Antonin pensait bien plus sensément lorsqu'à l'occasion de Marc-Aurèle, qui pleurait la mort de celui qui l'avait élevé, il disait : *Permettez-lui d'être homme*[1]*; car ni la philosophie, ni la souveraineté, ne rendent point insensible.*

L'inconstance était le caractère dominant du peuple d'Athènes; et comme elle le portait subitement aux plus grands excès, elle le ramenait aussi bientôt à la modération et à la douceur. Il ne fut pas long-temps sans se repentir du mauvais traitement qu'il avait fait à Périclès, et il desira ardemment de le revoir dans ses assemblées. Les Athéniens, à force de souffrir, commençaient à s'endurcir peu-à-peu aux malheurs particuliers, et à devenir de jour en jour plus sensibles à la gloire de l'état; et, dans le desir qu'ils avaient d'en rétablir les affaires, ils ne voyaient personne qui en fût plus capable que lui. Il se tenait alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venait de faire. Alcibiade et ses autres amis lui persuadèrent de sortir et de se montrer. Le peuple lui de-

[1] « Permitte illi ut homo sit : neque enim vel philosophia vel imperium tollit affectus. » (JUL. CAPITOL. *in vit. Antonii Pii* [5, 10].)

manda pardon de son ingratitude; et Périclès, touché de ses prières, et persuadé qu'un bon citoyen ne doit jamais conserver de ressentiment contre sa patrie, reprit le gouvernement.

Vers la fin de la seconde campagne, il était parti de Lacédémone des ambassadeurs [1] chargés d'aller rechercher l'alliance du roi des Perses, et de l'engager à fournir de l'argent pour l'entretien de la flotte; démarche honteuse pour des Lacédémoniens, qui se donnaient pour les libérateurs de la Grèce, et qui par là rétractaient ou ternissaient tout ce qu'ils avaient fait de glorieux pour elle contre les Perses! Ils prirent leur chemin par la Thrace, dans le dessein de retirer Sitalcès de l'alliance des Athéniens, et de le porter à secourir Potidée. Ils rencontrèrent là des ambassadeurs d'Athènes, qui les firent arrêter comme perturbateurs du repos public, et les firent conduire à Athènes, où on les fit mourir le même jour sans vouloir leur donner audience, et l'on jeta leurs corps à la voirie, pour user de représailles à l'égard des Lacédémoniens, qui faisaient subir le même traitement à ceux qui n'étaient pas de leur parti. On a peine à comprendre comment deux villes unies peu de temps auparavant par une liaison si étroite, et qui devaient toutes deux se piquer de politesse et de douceur à l'égard l'une de l'autre, sont capables d'en venir à une haine si envenimée, et à une violence si cruelle, qui viole toutes les lois de la guerre, de l'humanité et du droit des gens, et qui les porte à de plus grands excès entre Grecs

[1] Au nombre de cinq, Anéristus, Nicolaüs et Pratodémus, de Lacédémone, Aristée de Corinthe, Timagoras de Tégée : Pollis d'Argos se joignit à eux, mais sans caractère public (Thucyd. II, 67). — L.

que si elles étaient en guerre contre les Barbares.

Potidée était assiégée depuis près de trois ans. Les habitants, réduits à l'extrémité, et manquant de vivres, jusque-là que quelques-uns vécurent de chair humaine, et n'espérant aucun secours du Péloponnèse, dont les efforts dans l'Attique avaient été vains, se rendirent et furent reçus à composition. Ce qui porta les Athéniens à user de douceur à leur égard, fut, d'un côté, les maux extrêmes que la rigueur de l'hiver faisait souffrir aux assiégeants, et de l'autre, la dépense excessive de ce siége, qui avait déja coûté deux [1] mille talents [2]. Ils sortirent donc avec leurs femmes et leurs enfants, tant citoyens qu'étrangers, sans avoir chacun plus d'un habit, et les femmes deux, et sans emporter autre chose que quelque peu d'argent pour leur retraite. Les Athéniens blâmèrent leurs généraux d'avoir fait cet accommodement sans leur ordre, parce que la ville, étant réduite à l'extrémité, se serait rendue à discrétion. On y envoya une colonie.

La première chose que fit Périclès après avoir été élu de nouveau général, ce fut de proposer qu'on cassât la loi que lui-même avait fait donner autrefois contre les bâtards lorsqu'il se voyait des fils légitimes. Elle portait qu'on ne tiendrait pour Athéniens naturels et véritables que ceux qui seraient nés de père et de mère athéniens; et elle avait été exécutée dans le moment avec beaucoup de rigueur. Car le roi [3] d'Égypte

An. M. 3575
Av. J.C. 429.

[1] Six millions.
= 11,000,000 francs. — L.

[2] L'armée qui assiégeait Potidée était de trois mille hommes, sans compter les seize cents qui avaient été envoyés sous la conduite de Phormion. Les soldats recevaient chacun par jour deux dragmes (vingt sols) pour maître et valet, et ceux des galères étaient payés de même. (Thucyd. II, pag. 182.)

[3] Plutarque ne nomme point ce

ayant envoyé à Athènes un présent de quarante mille mesures de blé pour être distribuées au peuple, on fit à tous les bâtards, sur les termes de la nouvelle ordonnance, mille procès et mille difficultés, qui jusque-là n'avaient point eu lieu, et auxquels on n'avait point pensé. On en compta près de cinq mille qui furent condamnés et vendus comme esclaves; il y eut quatorze mille quarante citoyens qui furent confirmés dans leurs priviléges et reconnus pour véritables Athéniens. Il paraissait fort étrange que l'auteur même et le promoteur de cette loi en demandât la cassation. Mais les calamités domestiques de Périclès touchèrent de compassion les Athéniens, et ils lui permirent de faire inscrire son bâtard dans les registres des citoyens de sa tribu, et de lui faire porter son nom.

An. M. 3576
Av. J.C. 428.

Peu de temps après il tomba malade de la peste. Comme il était à l'extrémité et sur le point de rendre l'ame, les principaux citoyens et les amis qui lui restaient, s'entretenant ensemble dans sa chambre de son rare mérite, parcouraient ses exploits, et comptaient le nombre de ses victoires : car, étant général des Athéniens, il avait érigé à la gloire de sa ville neuf trophées, pour autant de batailles qu'il avait gagnées. Ils ne croyaient pas être entendus du malade, qui paraissait n'avoir plus de connaissance ; mais il ne lui était pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avaient dit, et rompant tout d'un coup le silence : « Je m'étonne, « dit-il, que vous conserviez si bien dans votre mémoire

roi. Peut-être que c'est Inarus, fils de Psammitique, roi de Libye, qui avait fait révolter une partie de l'Égypte contre Artaxerxe, et à qui les Athéniens, environ trente ans auparavant, avaient envoyé du secours contre les Perses. (Thucyd. lib. I, pag. 68.)

« et que vous releviez si fort des choses auxquelles la « la fortune a tant de part, et qui me sont communes « avec tant d'autres capitaines, pendant que vous ou- « bliez ce qui est de plus grand dans ma vie et de plus « glorieux pour moi; *c'est*, ajouta-t-il, *qu'il n'y a pas « un seul citoyen à qui j'aie fait prendre le deuil.* » Belle parole, et que bien peu de ceux qui sont dans les premières places peuvent dire avec vérité! Il est aisé de juger combien Athènes regretta un tel citoyen.

On a remarqué sans doute, dans ce qui a été dit de Périclès, qu'il réunissait en lui seul presque toutes les sortes de mérites qui peuvent former les grands hommes : d'amiral, par son habileté dans la marine; d'excellent capitaine, par ses conquêtes et ses victoires; de surintendant des finances, par le bon ordre qu'il y mit; de grand politique, par l'étendue et la justesse de ses vues, par son éloquence dans les délibérations publiques, et par sa dextérité dans le maniement des affaires; de ministre d'état, par les moyens qu'il sut employer pour faire fleurir le commerce et tous les arts; enfin, de père de la patrie, par le bonheur dont il fit jouir tous les membres de la république, et qu'il se proposa toujours comme le véritable but de son gouvernement.

Mais je ne dois pas omettre ici un autre caractère, qui lui est propre uniquement. Il se conduisit avec tant de sagesse, de modération, de désintéressement, de zèle pour le bien public; il montra en tout une si grande supériorité de talents, et il donna une si haute idée de son expérience, de sa capacité et de sa droiture, qu'il gagna généralement la confiance de tous les Athéniens, et fixa en sa faveur leur inconstance naturelle pendant

un gouvernement de quarante ans. Il désarma la jalousie qu'une délicatesse excessive pour la liberté leur faisait concevoir contre tous les citoyens qui se distinguaient par leur mérite et par l'autorité du commandement. Et, ce qui est plus merveilleux, il fit tout cela par persuasion, sans contrainte, sans bas artifices, et sans aucun de ces moyens qu'une politique ordinaire se pardonne, sous le spécieux prétexte de la nécessité des affaires et des intérêts de l'état.

Plut. in Pericl. pag. 162.

Anaxagore mourut la même année que Périclès. Plutarque rapporte de lui un fait arrivé quelque temps auparavant, qui ne doit pas être omis. On dit que ce philosophe, qui s'était réduit volontairement à une extrême pauvreté pour mieux s'appliquer à l'étude, se voyant dans sa vieillesse négligé par Périclès, lequel, accablé d'affaires, n'avait pas toujours le temps de penser à lui, se coucha, la tête [1] couverte de son manteau, dans la résolution de se laisser mourir de faim. Périclès, en ayant été averti par hasard, courut à sa maison avec une extrême diligence, tout éperdu et désolé. Il employa les prières les plus tendres et les plus touchantes pour le porter à vivre, ajoutant que ce n'était pas lui qu'il pleurait, mais qu'il se pleurait lui-même, s'il était assez malheureux pour perdre un ami si sage, si fidèle, et si capable de lui donner de bons conseils dans les pressants besoins de la république. Alors Anaxagore, se découvrant un peu la tête, lui dit : *Périclès, ceux qui ont affaire de la lumière d'une lampe ont soin d'y verser de l'huile.* Le reproche était doux, mais vif et pénétrant. Périclès aurait dû le pré-

[1] C'était la coutume de se couvrir la tête lorsqu'on était dans le dernier désespoir, et qu'on renonçait à la vie.

venir. Bien des lampes s'éteignent ainsi, dans un état, par la faute et la négligence de ceux qui devraient les entretenir.

§ III. *Siége de Platée par les Lacédémoniens. Siége et prise de Mitylène par les Athéniens. Platée se rend. La peste recommence à Athènes.*

IVe et V^e années de la guerre.

Ce qu'il y eut de plus mémorable dans les années suivantes fut le siége que les Lacédémoniens avaient mis devant Platée, l'un des plus célèbres de l'antiquité par la grandeur des travaux de part et d'autre, mais sur-tout par la généreuse résistance des assiégés, et par l'industrieux et hardi stratagème à la faveur duquel plusieurs d'entre eux sortirent de la ville, et se dérobèrent à la fureur des ennemis. Les Lacédémoniens formèrent ce siége au commencement de la troisième campagne. Dès qu'ils se furent campés devant la ville pour faire le dégât aux environs, les Platéens envoyèrent représenter à Archidamus, qui commandait, qu'il ne pouvait justement les attaquer, parce qu'après la célèbre bataille de Platée, Pausanias, général des Grecs, sacrifiant dans leur ville à Jupiter Libérateur, en présence de tous les alliés, les avait affranchis pour récompense de leur valeur et de leur zèle, et qu'ainsi l'on devait les laisser jouir de la liberté qu'un Lacédémonien leur avait accordée. Archidamus répondit que leur demande serait raisonnable, s'ils ne s'étaient pas joints aux Athéniens, les ennemis déclarés de la liberté des Grecs; que, s'ils voulaient quitter leur parti, ou du moins demeurer neutres, on leur laisserait la par-

An. M. 3576.
Av. J.C. 428.
Thucyd. l. 2, p. 149-151.
Diod. l. 12, p. 102-109.

faite jouissance de leurs priviléges. Les députés repartirent qu'il leur était impossible de rien conclure sans la participation d'Athènes, où étaient leurs femmes et leurs enfants. On leur permit d'y envoyer. Sur l'assurance que leur donnèrent les Athéniens de les secourir de tout leur pouvoir, les Platéens résolurent de souffrir les dernières extrémités plutôt que de se rendre; et ils firent savoir aux Lacédémoniens, de dessus leurs murailles, qu'ils ne pouvaient faire ce qu'on desirait.

Alors Archidamus, après avoir pris les dieux à témoin qu'il ne violait pas le premier l'alliance, et qu'il n'était pas coupable de tous les maux qui arriveraient aux Platéens pour avoir refusé les conditions justes et raisonnables qu'on leur offrait, se prépara au siége. Il renferma la ville d'une contrevallation d'arbres étendus tout de leur long et près à près, avec toutes leurs branches entrelacées les unes dans les autres, et tournées du côté de la ville, pour empêcher que personne n'en sortît. Ensuite il fit élever une plate-forme ou cavalier pour dresser les batteries, dans l'espérance d'emporter bientôt la place, à cause du grand nombre des travailleurs. Il fit donc couper des arbres sur la montagne de Cythéron, et les entrelaça de fascines, pour soutenir la terrasse de part et d'autre; puis il fit jeter dedans du bois, de la terre et des pierres, en un mot, tout ce qui pouvait servir à la remplir. Toute l'armée y travailla jour et nuit, sans interruption, l'espace de soixante et dix jours, la moitié se reposant tandis que l'autre travaillait.

Comme les assiégés virent que l'ouvrage commençait à s'élever, ils dressèrent un mur de bois sur les murailles de la ville, vis-à-vis de la plate-forme, afin de

se conserver toujours la supériorité au-dessus des assiégeants, et remplirent le creux de cette muraille de bois, de briques, prises des démolitions des maisons voisines ; en sorte que les pièces de bois servaient comme de liaison et de défense pour empêcher que le mur ne s'éboulât en venant à s'élever. Il était garni par-dehors de peaux et de cuirs pour mettre à couvert le travail et les travailleurs contre les feux qu'on lançait. A mesure qu'il s'élevait, on haussait la plate-forme, qui devint ainsi fort haute. Mais les assiégés percèrent la muraille vis-à-vis pour enlever la terre qui soutenait la plate-forme ; ce que les assiégeants ayant aperçu, ils mirent des paniers de jonc remplis de mortier en la place de la terre que l'on avait enlevée, parce qu'on ne pouvait pas les emporter si aisément. Les assiégés donc, voyant leur première ruse éventée, minèrent sous terre jusqu'à la plate-forme, pour travailler à couvert, et pour en tirer les terres et les autres matériaux dont elle était composée, qu'ils se donnaient de main en main jusque dans la ville. Les assiégeants furent long-temps sans s'en apercevoir, jusqu'à ce qu'ils virent que leur ouvrage n'avançait point, et que la terre s'affaissait à mesure qu'on en mettait de nouvelle. Mais les assiégés, qui jugeaient que le plus grand nombre l'emporterait à la fin, sans plus s'amuser à ce travail, ni à élever davantage le mur du côté de la batterie, se contentèrent d'en construire un autre en dedans en forme de croissant, qui tenait des deux côtés à la muraille, pour servir de retraite quand le premier mur serait forcé, et pour obliger l'ennemi à un second travail.

Cependant les assiégeants, ayant dressé leurs ma-

chines, sans doute après avoir comblé le fossé, quoique Thucydide n'en parle point, donnèrent de violentes secousses au mur de la ville; ce qui alarma fort les assiégés, mais ne les découragea point. Il n'y eut point d'inventions qu'ils ne missent en œuvre contre les batteries des ennemis. Ils rompaient l'effort du bélier avec des cordes [1] qui en détournaient le coup. Ils usaient encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenaient de part et d'autre à deux grandes pièces de bois, lesquelles s'étendaient de côté et étaient appuyées sur la muraille; et lorsque la machine des ennemis venait à jouer, ils levaient cette poutre, et la laissaient tomber de travers sur la pointe du bélier; ce qui en émoussait toute la force, et le rendait sans effet.

Les assiégeants, voyant que l'attaque ne leur réussissait pas, et qu'on opposait un nouveau mur à leur plate-forme, désespérèrent de forcer la place, et se résolurent à la bloquer. Mais ils essayèrent auparavant d'y mettre le feu, croyant la pouvoir brûler aisément à cause de sa petitesse, en prenant l'occasion de quelque grand vent; car ils tentaient tous les moyens imaginables pour s'en rendre maîtres promptement et sans dépense. Ils jetèrent donc des fascines dans l'espace qui se trouvait entre les murs de la ville et les retranchements dont ils les avaient environnés, et remplirent en très-peu de temps cet intervalle à cause de la multitude de leurs gens, afin de mettre le feu en même temps dans différents quartiers : puis ils l'allumèrent

[1] Le bout d'en bas de ces cordes formait plusieurs branches en lacs courants, avec lesquels on saisissait la tête du bélier, qu'on élevait en haut par le moyen de la machine.

avec de la poix et du soufre; ce qui causa tout-à-coup un si grand embrasement, qu'il ne s'en est jamais vu de semblable. Cette invention faillit à perdre la ville, qui avait résisté à toutes les autres : car on ne pouvait aborder en plusieurs quartiers; et si le temps eût été favorable, comme l'espéraient les ennemis, c'était fait de la place : mais il survint en un instant, à ce que l'on dit, une grosse pluie qui éteignit le feu.

Ce dernier effort des assiégeants ayant été rendu inutile comme tous les précédents, ils convertirent le siége en blocus, et environnèrent la ville d'un mur de brique, revêtu en dedans et en dehors d'un fossé profond. Ce travail fut partagé entre toutes les troupes; et lorsqu'il fut fait, ils laissèrent des gens pour en garder la moitié, car les Béotiens s'offrirent à garder l'autre; et ils se retirèrent chacun chez soi, vers le mois d'octobre. Au reste, il n'y avait dans la ville que quatre cents habitants et quatre-vingts Athéniens, avec cent dix femmes pour leur apprêter à manger, sans aucune autre personne, soit libre ou esclave, le reste ayant été envoyé à Athènes avant le siége.

Il y eut pendant la campagne quelques actions entre les deux partis, tant par terre que par mer, que je passe sous silence, parce qu'elles ne sont pas importantes.

L'été suivant, qui était la quatrième année de la guerre [1], les habitants de Lesbos, à la réserve de ceux de Méthymne, résolurent de quitter l'alliance des Athé- Thucyd. l. 3, p. 174-207. Diod. l. 12, p. 108-109

[1] Cette même année, au commencement de l'été, les Lacédémoniens firent une troisième invasion dans l'Attique, sous la conduite de leur roi Archidamus. Cette invasion ne fut pas de longue durée, et fit peu de mal aux Athéniens (THUCYD. III, 1). — L.

niens. Ils avaient eu dessein de se soulever avant que la guerre fût déclarée; mais les Lacédémoniens ne voulurent pas alors les recevoir : ceux de Méthymne en donnèrent avis aux Athéniens, et leur firent dire que, si l'on ne se hâtait, l'île était perdue. Dans l'abattement où les maux causés par la peste et la guerre avaient jeté les Athéniens, ce fut pour eux un surcroît d'affliction d'apprendre la révolte d'une île si considérable, dont les forces, qui n'avaient point été affaiblies jusque-là, allaient passer aux ennemis, et les fortifieraient tout d'un coup d'une puissante armée navale. Ils firent donc partir sur-le-champ quarante galères, destinées pour le Péloponnèse, qui firent voile vers Mitylène. Les habitants, extrêmement surpris, parce qu'ils n'avaient encore rien de prêt, ne laissèrent pas, pour imposer à l'ennemi par une bonne contenance, de sortir du port avec leurs vaisseaux; mais, ayant été repoussés, ils parlèrent d'accommodement, et les Athéniens y prêtèrent l'oreille, dans l'appréhension de n'être pas assez forts pour faire rentrer l'île dans son devoir. On fit donc une suspension d'armes, pendant laquelle les Mityléniens envoyèrent des députés à Athènes. La crainte de ne pouvoir obtenir leur demande leur en fit dépêcher en même temps d'autres à Lacédémone pour demander du secours. Leur prévoyance n'avait pas été vaine : la réponse qu'on rapporta d'Athènes fut peu favorable.

Les ambassadeurs de Mitylène étant arrivés à Lacédémone après une dangereuse navigation, on remit à leur donner audience aux jeux olympiques, afin que les alliés pussent entendre leurs plaintes. Je rapporterai en entier le discours qu'ils y tinrent, qui peut donner

en même temps une juste idée et du style de Thucydide, et de la disposition des peuples à l'égard des Athéniens et des Lacédémoniens. « Messieurs, dirent-ils, nous savons « que c'est la coutume de traiter favorablement d'abord « les transfuges à cause du service qu'on en tire, mais « de les mépriser après comme des traîtres qui ont aban-« donné leur parti. Ce sentiment n'est pas injuste lors-« que rien ne les oblige à changer, et que de part et « d'autre c'est toujours même union et mêmes secours « réciproques. Les choses n'en sont pas là entre les « Athéniens et nous, et nous vous prions de ne point « vous prévenir contre notre démarche, sur ce qu'après « en avoir été traités favorablement pendant la paix, « nous nous retirons de leur alliance dans le temps de « leur disgrace : car, paraissant ici pour vous demander « de nous recevoir au nombre de vos alliés et de vos « amis, c'est sur l'équité et la nécessité de cette dé-« marche que nous devons commencer à nous justifier, « ne pouvant y avoir ni de véritable amitié entre les « particuliers, ni de solide alliance entre les villes, si « l'une et l'autre n'est fondée sur la vertu et sur l'uni-« formité de principes et de sentiments.

« Pour entrer donc en matière, le traité que nous « fîmes avec les Athéniens ne fut pas pour assujettir la « Grèce, mais pour l'affranchir du joug des Barbares, « et il fut conclu après la retraite des Perses, lorsque « vous abandonnâtes le commandement. Nous l'avons « entretenu de bon cœur, tandis qu'ils n'ont eu que de « justes desseins; mais, quand nous avons vu qu'ils « quittaient les ennemis pour faire la guerre aux alliés, « nous sommes entrés en défiance de leur conduite. Et « comme il était difficile, dans une si grande diversité

« d'intérêts et de sentiments, de demeurer tous bien « unis ensemble, et encore plus difficile de se soutenir « contre eux étant seuls et séparés, ils ont assujetti peu « à peu tous les alliés, excepté ceux de Chio et nous: « et ils se sont servis pour cela de nos forces; car, nous « laissant la liberté en apparence, ils nous ont contraints « de les suivre, quoique nous ne pussions plus nous « assurer sur leur parole, et que nous eussions grand « sujet d'appréhender pour nous le même traitement. « En effet, quelle apparence y a-t-il qu'ayant mis tous « les autres sous le joug, nous soyons les seuls qu'ils « respectent, et qu'ils souffrent de nous voir leurs égaux, « pouvant devenir nos maîtres, sur-tout leur puissance « croissant tous les jours, et la nôtre s'affaiblissant à « proportion? La crainte mutuelle que des alliés ont les « uns des autres est un puissant lien pour rendre une « alliance ferme, et empêcher des entreprises injustes « et violentes, en tenant tout dans l'équilibre. S'ils nous « ont donc laissé la liberté, ce n'a été que parce qu'ils « ne pouvaient pas encore se rendre maîtres des affaires « par la force ouverte, mais seulement par cette équité « et cette douceur apparente qu'ils ont montrée à notre « égard. Premièrement, ils prétendaient prouver, par « la conduite modérée qu'ils tenaient envers nous, que, « libres comme nous l'étions, nous n'eussions pas marché « avec eux contre les autres alliés, s'ils ne leur eussent « donné un juste sujet de plainte : en second lieu, n'at- « taquant d'abord que les plus faibles, et les domptant « l'un après l'autre, ils se mettaient en état, par la ruine « des premiers, de subjuguer sans peine les plus puis- « sants, qui se trouveraient à la fin seuls et sans appui; « au lieu que, s'ils eussent commencé par nous, dans

« le temps que les alliés avaient encore toutes leurs « forces et pouvaient former un parti, ils n'eussent « pas trouvé tant de facilité dans l'exécution de leurs « desseins. D'ailleurs notre flotte, qui était très-nom- « breuse, et capable de fortifier considérablement le « parti de ceux à qui nous nous joindrions, les tenait « en bride. Ajoutez à cela que le soin que nous avons « toujours eu de ménager leur république, et de nous « concilier ceux qui commandaient, a reculé notre ruine. « Mais c'en était fait de nous, si cette guerre ne fût sur- « venue; et le sort des autres ne nous laisse pas lieu « d'en douter.

« Quelle amitié donc et quelle alliance durable peut- « il y avoir entre des gens qui ne demeurent amis et « alliés que par force? car, s'ils étaient obligés de nous « caresser durant la guerre, pour nous empêcher de nous « joindre à leurs ennemis, nous étions contraints d'en « faire autant durant la paix, pour les empêcher de « nous attaquer. Ce que l'affection fait ailleurs, la crainte « le faisait ici : c'est ce qui a fait durer quelque temps « une alliance qui, de part et d'autre, pour être rompue, « n'attendait qu'une occasion favorable : que personne « donc ne nous impute de les avoir prévenus. Nous « n'avions pas toujours le moyen de nous sauver comme « ils avaient celui de nous perdre. Il a fallu ménager « l'occasion avant que d'éclater ouvertement.

« Voilà, messieurs, les raisons qui nous obligent « maintenant à rechercher votre alliance; raisons dont « l'équité et la justice, à ce qu'il nous semble, est frap- « pante, et qui ont dû nous porter à chercher notre « sûreté. Nous nous serions mis plus tôt sous votre « protection, si vous aviez voulu plus tôt nous recevoir;

« car, avant même que la guerre éclatât, nous nous « offrîmes à vous. Maintenant nous sommes venus, à « la persuasion des Béotiens, vos alliés, pour nous dé-« tacher des oppresseurs de la Grèce et prêter nos armes « à ses défenseurs, et afin de pourvoir en même temps « à notre sûreté, qui est dans un péril imminent. S'il y « a quelque chose à dire à notre conduite, c'est d'avoir « éclaté trop tôt, avec plus de générosité que de pru-« dence, et sans avoir aucuns préparatifs. Mais cela vous « doit porter aussi à nous secourir plus promptement, « pour ne pas perdre l'occasion de protéger les opprimés « et de vous venger de vos ennemis. Jamais elle ne fut « plus favorable que dans la conjoncture présente, où « la peste et la guerre ont consumé leurs forces et épuisé « leurs revenus, outre que leur armée navale est par-« tagée : et ils ne seront point en état de vous résister, « si vous les attaquez en même temps par mer et par « terre; car, ou ils nous quitteront pour aller à vous, « et nous laisseront la liberté de vous secourir, ou ils « nous entreprendront tous ensemble, et par ce moyen « vous n'aurez affaire qu'à la moitié de leurs forces.

« Du reste, que personne ne s'imagine que vous vous « mettiez en danger pour des gens qui ne vous peuvent « rendre de services. Il est vrai que notre état est reculé, « mais notre secours est proche. Car la guerre sera, « non dans l'Attique comme on se l'imagine, mais dans « le pays qui fait subsister l'Attique par ses revenus; « et nous n'en sommes pas loin. Faites aussi réflexion « qu'en nous abandonnant vous augmenterez leur puis-« sance de la nôtre, et que personne n'osera plus se « déclarer contre eux. Mais en nous assistant, vous vous « fortifierez d'une armée navale qui vous manque; vous

« donnerez lieu à plusieurs de se ranger de votre côté « à notre exemple, et vous éviterez le reproche qu'on « vous fait d'abandonner ceux qui ont recours à votre « protection, ce qui ne sera pas pour vous d'un mé- « diocre avantage pour le succès de la guerre.

« Nous vous prions donc, messieurs, au nom de Jupiter « Olympien, dans le temple duquel nous sommes, de « ne pas frustrer l'espérance des Grecs, et de ne pas « rejeter des suppliants dont la conservation peut vous « être fort utile, et la ruine infiniment pernicieuse. « Montrez-vous ici tels que le demandent et l'idée qu'on « a conçue de votre générosité, et l'extrémité du danger « où nous nous trouvons, c'est-à-dire les protecteurs des « affligés, et les libérateurs de la Grèce. »

Les alliés, touchés de ces raisons, les reçurent dans l'alliance du Péloponnèse. Aussitôt il fut résolu qu'on entrerait promptement dans le pays ennemi, et que les alliés se trouveraient à Corinthe avec les deux tiers de leurs forces. Les Lacédémoniens s'y rendirent les premiers, et préparèrent là des machines pour transporter les vaisseaux du golfe de Corinthe en la mer d'Athènes, afin d'attaquer l'Attique par terre et par mer. L'ardeur fut grande de leur côté : mais les alliés, occupés à leur moisson, et commençant déja à se lasser de la guerre, furent long-temps à s'assembler.

Cependant les Athéniens, qui voyaient que tous ces préparatifs se faisaient contre eux par l'opinion qu'on avait de leur faiblesse, pour détromper les esprits, et faire voir qu'ils étaient en état d'entretenir une armée navale sans toucher à celle de Lesbos, mirent en mer une flotte de cent voiles, qu'ils remplirent tant de citoyens que d'étrangers, sans exempter aucun des

citoyens, sinon ceux qui étaient obligés de servir à cheval, ou qui avaient de revenu cinq cents mesures de blé. Ayant paru à la hauteur de l'isthme de Corinthe pour faire parade de leur puissance, ils descendirent où ils voulurent dans le Péloponnèse.

Jamais ils n'avaient eu une plus belle armée navale. Ils gardaient leur pays et les côtes de l'Eubée et de Salamine avec une flotte de cent voiles : ils voguaient autour du Péloponnèse avec une autre de pareil nombre, sans compter les navires qui étaient devant Lesbos et ailleurs. Le tout montait à plus de deux cent cinquante galères. La dépense de ce puissant armement acheva de consumer leurs trésors, qui avaient déja été fort diminués par celle du siége de Potidée.

Les Lacédémoniens, fort surpris d'un si terrible appareil auquel ils ne s'étaient pas attendus, revinrent promptement dans leur pays, et se contentèrent d'ordonner quarante galères pour le secours de Mitylène. Les Athéniens y avaient envoyé un renfort de troupes de mille soldats pesamment armés, par le secours desquels on fit une contrevallation, avec des forts aux endroits les plus commodes; de sorte qu'elle se trouva bloquée par mer et par terre au commencement de l'hiver. Dans le besoin pressant où se trouvèrent les Athéniens d'avoir de l'argent pour pousser ce siége, ils se virent contraints de se cotiser eux-mêmes, ce qu'ils n'avaient point encore fait, et y firent tenir deux cents talents [1].

An. M. 3577
Av. J.C. 427.
Les Mitylénéens, manquant de tout et ayant inutilement attendu le secours que les Lacédémoniens leur avaient fait espérer, se rendirent à condition qu'on ne

[1] Deux cent mille écus. = 1,000,000 francs. — L.

ferait mourir ni emprisonner personne jusqu'au retour des députés qu'on enverrait à Athènes, et que cependant on laisserait entrer les troupes dans la ville. Quand les Athéniens en furent maîtres, les factieux, qui d'abord avaient eu recours à la franchise des autels, furent conduits à Ténédos, et quelque temps après menés à Athènes. On y mit en délibération l'affaire des citoyens de Mitylène. Comme leur révolte avait extrêmement aigri le peuple, parce qu'elle n'avait été précédée d'aucun mauvais traitement, et qu'elle paraissait n'avoir été l'effet que de leur haine contre les Athéniens, dans le premier mouvement de colère on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitants, et à réduire les femmes et les enfants en servitude, et l'on fit partir sur-le-champ une galère pour mettre le décret à exécution.

La nuit donna lieu aux réflexions. La sévérité parut excessive et poussée au-delà des justes bornes. On se représenta le sort de cette malheureuse ville abandonnée tout entière au carnage, et l'on se repentit d'avoir confondu les innocents avec les coupables. Ce changement subit des esprits donna quelque lueur d'espérance aux députés de Mitylène, et ils obtinrent des magistrats qu'on remît de nouveau l'affaire en délibération. Cléon, auteur du premier décret, homme violent et d'une grande autorité parmi le peuple, soutint son sentiment avec beaucoup de force et de chaleur. Il montra combien il était indigne d'un sage gouvernement de changer ainsi à tout vent, et de casser le matin ce qu'on avait ordonné la veille, et de quelle importance il était pour les suites d'arrêter par une punition exemplaire les révoltes prêtes à éclater par-tout.

Diodore [1], qui avait déja contredit Cléon dans la première assemblée, le fit encore ici plus vivement. Après avoir décrit d'une manière touchante et pathétique le déplorable état de Mitylène livrée aux troubles et aux tourments d'une cruelle inquiétude dans l'attente d'une sentence qui devait décider de leur vie ou de leur mort, il fit ressouvenir les Athéniens de la réputation de bonté, de douceur et de clémence qui leur avait fait jusque-là tant d'honneur, et qui les avait distingués si glorieusement entre tous les autres peuples. Il leur fit remarquer que le peuple de Mitylène n'avait été entraîné dans la révolte que malgré lui, et la preuve en était qu'il leur avait livré la ville sitôt qu'il en avait été le maître : c'étaient donc leurs bienfaiteurs qu'ils égorgeaient par leurs suffrages, se montrant ingrats et injustes en même temps, puisqu'ils punissaient également les innocents et les coupables. Il ajoutait que, quand même ils seraient tous criminels, leur propre intérêt demandait qu'on dissimulât pour ne point irriter le reste des alliés par la rigueur du châtiment ; et que le moyen d'apaiser le mal était de laisser une porte au repentir, et non de jeter les hommes dans le désespoir par un refus absolu et irrévocable du pardon. Son avis fut donc d'examiner avec maturité la cause des factieux qu'on avait amenés à Athènes, et d'accorder le pardon au reste des habitants.

Les opinions furent partagées, et l'avis de Diodore ne l'emporta que de quelques voix. On fit partir sur l'heure

[1] Rollin l'appelle par-tout Diodore : son nom est Diodote. Ce personnage ne paraît dans l'histoire qu'en cette circonstance. — L.

même une seconde galère. Elle fut pourvue de tout ce qui pouvait hâter sa course, et les députés de Mitylène promirent une grande récompense à ceux qui la conduisaient, si elle arrivait à temps. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. Ils ne quittèrent point leurs rames pour prendre leur nourriture, mais ils mangeaient et buvaient en ramant, et dormaient tour à tour; et heureusement le vent leur était favorable. La première galère avait eu un jour et une nuit d'avance: mais comme elle portait une triste nouvelle, elle ne s'était pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y avait répandu la consternation. Elle augmenta infiniment quand on eut lu en pleine assemblée l'arrêt de mort prononcé contre tous les citoyens. Ce ne furent que cris et hurlements dans toute la ville. Dans le moment qu'on se préparait à exécuter l'arrêt, on apprit qu'il était arrivé une seconde galère. Tout fut suspendu. On convoqua de nouveau l'assemblée, et la lecture de l'arrêt qui accordait la grace fut écoutée avec une silence et une joie qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer.

Pour les factieux que l'on avait pris, ils furent tous exécutés, quoiqu'ils fussent au nombre de plus de mille. La ville ensuite fut démantelée, les vaisseaux livrés, et toute l'île, excepté la ville de Méthymne, partagée en trois mille parts, dont on consacra trois cents au service des dieux; le reste fut distribué au sort à des habitants d'Athènes qu'on y envoya, à qui ceux du pays donnèrent deux mines [1] de revenu pour chaque part, moyennant quoi ils demeurèrent possesseurs de

[1] La mine attique valait cent dragmes, c'est-à-dire cinquante livres. = 91 francs 66 cent. — L.

l'île, quoiqu'ils n'en fussent plus les propriétaires. Les villes qui appartenaient aux Mityléneens sur la côte d'Asie, furent réduites à l'obéissance d'Athènes.

Thucyd. l. 3, p. 185-188. Pendant l'hiver de la campagne précédente, ceux de Platée, se voyant sans espérance de secours, et manquant de vivres, firent dessein de se sauver à travers les troupes des ennemis : mais la moitié, étonnés de la grandeur du péril et de la hardiesse de l'entreprise, perdirent courage lorsqu'il la fallut exécuter; le reste, qui montait environ à deux cent vingt soldats, persista dans sa résolution, et se sauva de la manière que je vais dire.

Avant que d'en commencer la description, je dois avertir en quel sens je prends certaines expressions que j'y emploierai. A proprement parler, la ligne ou fortification qu'on dresse autour d'une ville assiégée pour en empêcher les sorties s'appelle *contrevallation;* et celle qu'on dresse pour empêcher le secours de dehors se nomme *circonvallation*. L'une et l'autre se trouvent ici : mais pour abréger, je me servirai du premier terme.

La contrevallation était composée de deux murs, à seize pieds de distance. L'espace d'entre les deux murs étant en manière de plate-forme ou de terrasse, ne paraissait qu'un seul bâtiment, et formait un corps de casernes où logeaient les soldats dans les chambres qui y étaient pratiquées. On y avait bâti de hautes tours d'espace en espace qui s'étendaient d'un mur à l'autre, pour se pouvoir défendre en même temps contre ceux du dedans et contre ceux du dehors. On ne pouvait passer d'une chambre à une autre qu'en traversant ces tours, et le haut de la muraille était bordé des deux

côtés d'un parapet où l'on faisait garde ordinairement : mais durant la pluie les soldats se mettaient à couvert dans les tours, qui servaient comme de corps-de-garde. Voilà l'état de la contrevallation, qui avait un fossé de part et d'autre, dont la terre avait servi à faire la brique du mur.

Les assiégés commencèrent par prendre la hauteur du mur en comptant les rangs de brique dont il était composé, ce qui se fit à plusieurs fois et par diverses personnes, pour ne se pas abuser au compte. Il fut d'autant plus facile de s'en assurer que, le mur n'étant pas fort éloigné, on le découvrait tout à plein. On fit donc les échelles à proportion.

Lorsque tout fut prêt pour l'exécution du dessein, les assiégés sortirent pendant une nuit qui était sans lune, et où il faisait une grande pluie et un grand vent. Après avoir passé le premier fossé, ils s'approchèrent de la muraille sans être découverts, à cause de l'obscurité de la nuit, outre que le vent et la pluie empêchaient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchaient un peu éloignés afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étaient légères pour les rendre plus agiles ; et ils n'avaient des chaussures qu'à un pied, pour ne pas glisser si facilement dans la boue. Ceux qui portaient les échelles les posaient dans l'espace qui était entre les tours, où ils savaient qu'il n'y avait personne en garde à cause de la pluie. A l'instant montèrent douze hommes, sans autres armes que la cuirasse et le poignard, et marchèrent aussitôt vers les tours, six d'un côté, et six de l'autre. Ils furent suivis par des soldats armés seulement de javelots, pour monter plus aisément ; et l'on

portait après eux leurs boucliers, afin qu'ils pussent s'en servir dans la mêlée.

Comme la plupart de ceux-ci étaient au haut du mur, ils furent découverts par le moyen d'une tuile que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet afin de se tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, et tout le camp s'approche du mur sans savoir ce que c'était, à cause de l'orage et de la nuit. D'ailleurs, ceux qui étaient restés dans la ville donnèrent l'alarme en même temps d'un autre côté pour faire diversion; de sorte que l'ennemi en suspens n'osait quitter son poste. Mais un corps de réserve de trois cents hommes, destiné pour les accidents inopinés, sortit de la contrevallation pour courir au bruit, et on leva des flambeaux du côté de Thèbes pour montrer que c'était de ce côté-là qu'il fallait courir. Ceux de la ville, pour rendre ce signal inutile, en levèrent d'autres en même temps de divers endroits; car ils les tenaient tout prêts sur la muraille pour cet effet.

Cependant les premiers qui étaient montés s'étant saisis des deux tours qui flanquaient l'intervalle où étaient plantées les échelles, et ayant tué ceux qui les gardaient, s'y postèrent pour en défendre le passage et pour empêcher qu'on ne vînt à eux. Alors posant des échelles du haut de la muraille contre les deux tours, ils y firent monter un bon nombre de leurs gens pour en défendre l'approche à coups de traits, tant contre ceux qui accouraient au pied du mur, que contre ceux qui venaient des tours prochaines. Pendant ce temps-là on eut le loisir de planter plusieurs échelles et d'abattre

le parapet pour faire monter le reste plus aisément. A mesure qu'ils montaient, ils descendaient de l'autre côté, et se rangeaient sur le bord du fossé qui était en dehors pour tirer contre ceux qui se présentaient. Après qu'ils furent passés, ceux qui étaient dans les tours descendirent les derniers, et coururent au fossé pour passer comme les autres.

Dans ce moment arriva la garde des trois cents avec des flambeaux. Toutefois, comme on les voyait mieux à la clarté des flambeaux qu'on n'en était vu, on tirait contre eux plus juste, de sorte que les derniers passèrent le fossé sans être attaqués au passage : mais ce ne fut pas sans peine, parce que le fossé était gelé, et que la glace ne portait pas à cause du dégel et de la pluie. La violence de l'orage fut pour eux d'un grand secours.

Lorsqu'ils furent tous passés, ils prirent le chemin de Thèbes pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avait pas d'apparence qu'ils se dussent sauver vers une ville ennemie. Aussi virent-ils les assiégeants avec des flambeaux qui les cherchaient sur le chemin d'Athènes. Après avoir suivi celui de Thèbes pendant six ou sept stades[1], ils tournèrent tout court vers la montagne et reprirent la route d'Athènes, où deux cent douze se sauvèrent de deux cent vingt qui étaient sortis, le reste ayant rebroussé chemin faute de cœur, à la réserve d'un archer qui fut pris sur le bord du fossé de la contrevallation. Les assiégeants, après les avoir poursuivis en vain, retournèrent à leur camp.

Cependant ceux qui étaient dans la ville, croyant que leurs compagnons avaient été tous tués, parce que ceux qui étaient de retour le disaient pour se justifier, en-

[1] Plus d'un quart de lieue. = 1110 mètres ou 1295. — L.

voyèrent un héraut pour redemander les corps : mais ayant appris la vérité, il se retira.

Thucyd. l. 3, p. 208-220. Diod. l. 12, pag. 109.

Vers la fin de la campagne suivante, qui est celle où Mitylène fut prise, ceux de Platée manquant de vivres et de tout moyen de se défendre, se rendirent à condition qu'on ne les punirait qu'avec connaissance de cause et par les formes de la justice. Il vint pour cet effet cinq commissaires de Lacédémone, qui, sans les charger d'aucun crime, leur demandèrent simplement s'ils avaient rendu quelque service dans cette guerre à Lacédémone et aux alliés. Cette demande les surprit et les embarrassa. Ils sentirent bien qu'elle venait des Thébains, leurs ennemis déclarés, qui avaient juré leur perte. Ils firent ressouvenir les Lacédémoniens des services qu'ils avaient rendus à la Grèce en général, tant à la bataille d'Artémise qu'à celle de Platée; et en particulier à Lacédémone, lors du tremblement de terre qui fut suivi de la révolte de leurs esclaves : que si depuis ils avaient embrassé le parti des Athéniens, ce n'avait été que pour se défendre de la violence des Thébains, contre lesquels ils avaient imploré inutilement le secours de Lacédémone : que si on leur faisait un crime de ce qui avait été leur malheur, ce crime au moins ne devait pas effacer entièrement le souvenir de leurs anciens services. « Jetez les yeux, leur dirent-ils, « sur les tombeaux de vos ancêtres que vous voyez ici, « à qui nous rendons chaque année tous les honneurs « qu'on peut rendre à la mémoire des morts. Vous avez « voulu que nous fussions les dépositaires de leurs corps, « aussi-bien que les témoins de leur valeur; et vous « voudriez maintenant livrer leurs dépouilles à leurs « meurtriers, en nous abandonnant aux Thébains, qui

« combattaient contre eux à la bataille de Platée? As-
« servirez-vous une province où la Grèce a recouvré sa
« liberté? Détruirez-vous les temples des dieux, à qui
« vous devez la victoire? Abolirez-vous la mémoire de
« leurs fondateurs, qui ont tant contribué à votre salut?
« Ici, nous osons le dire, nos intérêts sont joints à votre
« gloire, et vous ne pouvez livrer vos anciens amis et
« vos bienfaiteurs à l'injuste haine des Thébains sans
« vous couvrir vous-mêmes d'une éternelle infamie. »

De si justes remontrances paraissaient devoir faire quelque impression sur l'esprit des Lacédémoniens; mais ils furent plus sensibles à la réplique que firent les Thébains, qui était pleine d'amertume et de fiel contre ceux de Platée; et d'ailleurs ils avaient apporté leurs ordres de Lacédémone. Ils persistèrent donc dans leur première demande : *Si les Platéens leur avaient rendu quelque service depuis la guerre?* et les faisant passer l'un après l'autre, à mesure qu'ils répondaient *non*, on les égorgeait sans pardonner à pas un. Il en mourut environ deux cents de la sorte, avec vingt-cinq Athéniens, qui, se trouvant parmi eux, subirent le même sort. Leurs femmes, qui avaient été prises, furent réduites en captivité. Ensuite les Thébains peuplèrent la ville de quelques bannis de Mégare et de Platée; mais l'année d'après, ils la rasèrent entièrement. C'est ainsi que les Lacédémoniens, dans l'espérance de tirer de grands avantages des Thébains, sacrifièrent Platée à leur animosité, quatre-vingt-treize ans après qu'elle était entrée dans l'alliance des Athéniens.

La sixième année de la guerre de Péloponnèse, la peste recommença à Athènes, et y emporta encore bien du monde.

An. M. 3578.
Av. J.C. 426.
Thucyd. l. 3, p. 232.

§ IV. *Les Athéniens prennent Pyle, puis y sont assiégés. Lacédémoniens enfermés dans la petite île de Sphactérie : Cléon s'en rend maître. Mort d'Artaxerxe.*

VI[e] et VII[e] années de la guerre.

J'omets plusieurs événements particuliers des campagnes suivantes, qui se passaient toujours de la même sorte, les Lacédémoniens faisant régulièrement chaque année des courses dans l'Attique, et les Athéniens dans le Péloponnèse, outre quelques attaques de places de part et d'autre en différents endroits. Celle de Pyle, petite ville de Messénie, éloignée seulement de quatre cents stades [1] de Lacédémone, fut une des plus considérables. Les Athéniens, sous la conduite de Démosthène, s'en étaient rendus maîtres, et s'y étaient extrêmement fortifiés : c'était la septième année de la guerre. Les Lacédémoniens abandonnèrent aussitôt l'Attique pour reprendre cette place, et ils l'attaquèrent par terre et par mer. Brasidas, l'un de leurs chefs, s'y distingua par des actions de bravoure extraordinaires. Il y avait vis-à-vis de la ville une petite île nommée *Sphactérie*, qui pouvait incommoder extrêmement les assiégés et fermer l'entrée du port. Ils y jetèrent un corps de troupes, qui était l'élite des Lacédémoniens ; ils étaient au nombre de quatre cent vingt, sans compter les Ilotes. Il se donna un combat sur mer où les Athéniens eurent l'avantage, et ils dressèrent un trophée. Ensuite ils environnèrent

An. M. 3579. Av. J.C. 425.

Thucyd. l. 4, p. 253-280. Diod. l. 12, p. 112-114.

[1] Vingt lieues. = On a lieu de soupçonner qu'il peut y avoir une erreur en cet endroit du texte de Thucydide ; car la distance de Lacédémone à Pylos est de plus de 400 stades. — L.

l'île, et firent garde tout autour pour empêcher que ceux qui y étaient n'en sortissent, et qu'on n'y fît entrer des vivres.

La nouvelle de la défaite étant venue à Sparte, la magistrat crut l'affaire de telle conséquence, qu'il se transporta sur le lieu pour voir de plus près ce qu'il fallait faire; et jugeant qu'il était impossible de sauver ceux qui étaient dans l'île, et qu'on les prendrait à la fin, soit par famine ou autrement, il fit proposer un accord. On consentit à une suspension d'armes pour donner le temps aux Lacédémoniens d'envoyer à Athènes, à la charge qu'ils livreraient cependant toutes leurs galères, et qu'ils ne pourraient attaquer la place, ni par mer ni par terre, jusqu'au retour des députés : qu'en satisfaisant à ces conditions, les Athéniens souffriraient qu'on portât des vivres à ceux qui étaient dans l'île, à raison de tant pour le maître [1], et de moitié pour le valet, le tout publiquement à la vue des deux armées : que les Athéniens, de leur côté, pourraient faire garde autour de l'île, pour empêcher que rien n'y entrât ou n'en sortît, sans faire pourtant aucune attaque : qu'au cas qu'il y eût la moindre contravention à cet accord, la trève serait rompue, sinon qu'elle durerait jusqu'au retour des députés, que les Athéniens s'obligeaient de mener et ramener; et qu'alors on rendrait aux Lacédémoniens leurs navires en l'état qu'ils les auraient donnés. Tels furent les articles du traité. Les Lacédémoniens commencèrent à l'exécuter, en livrant environ

[1] Pour les maîtres, deux chœnix attiques de farine, qui montent à-peu-près à quatre livres et demie, deux cotyles de vin, c'est-à-dire une grande chopine, et un morceau de viande; et la moitié pour les valets.

soixante vaisseaux, et envoyèrent à Athènes leurs députés.

Quand ils furent admis à l'audience du peuple, ils avouèrent d'abord qu'ils venaient demander aux Athéniens la paix qu'ils avaient été peu de temps auparavant en état de leur accorder : qu'il ne tenait qu'à eux de se procurer la gloire d'avoir pacifié toute la Grèce, puisqu'ils voulaient bien les prendre pour arbitres du traité : que le danger de leurs citoyens enfermés dans l'île les avait déterminés à une démarche qui devait sans doute coûter beaucoup à des Lacédémoniens : qu'il n'y avait pourtant encore rien de désespéré pour eux, et qu'ainsi c'était le temps d'établir entre les deux peuples une amitié ferme et solide, parce que de part et d'autre les choses étaient encore en balance, et que la fortune ne s'était point encore absolument déclarée : que souvent les dieux abandonnent ceux à qui leurs heureux succès sont un sujet de fierté, en faisant succéder à leurs plus grandes faveurs les disgraces les plus complètes : qu'ils se souvinssent que les armes sont journalières, et que le moyen d'établir une paix ferme n'est pas de triompher de son ennemi en l'accablant, mais de se réconcilier avec lui à des conditions justes et raisonnables; car alors, vaincu par la générosité, et non par la force, et occupé désormais, non du desir de la vengeance, mais des sentiments de gratitude, il se fait un devoir et un plaisir de garder les conventions avec une fidélité inviolable.

Les Athéniens avaient une belle occasion de terminer la guerre par une paix qui n'aurait pas été moins glorieuse pour eux qu'utile et salutaire à toute la Grèce.

Mais Cléon, qui avait une grande autorité parmi le peuple, empêcha un si grand bien. Ils répondirent donc, par son avis, qu'il fallait auparavant que ceux qui étaient dans l'île se rendissent à discrétion, et qu'ils fussent conduits à Athènes, à la charge de les renvoyer lorsque les Lacédémoniens auraient rendu les places qu'on avait été contraint d'abandonner par le dernier traité, et qu'après cela on ferait une paix ferme et stable. Les Lacédémoniens demandèrent qu'on nommât des députés, et que l'on convînt de s'en tenir à ce qu'ils accorderaient ensemble. Mais Cléon s'emporta contre cette proposition, et dit qu'on voyait bien qu'ils n'agissaient pas de bonne foi, puisqu'ils ne voulaient pas traiter avec le peuple, mais avec des particuliers qu'ils pourraient corrompre; et que, s'ils avaient quelque chose à dire, ils le fissent sur-le-champ. Les Lacédémoniens, voyant qu'il ne leur était pas possible de traiter avec le peuple sans la participation de leurs alliés, et que, s'ils avaient accordé quelque chose à leur préjudice, ils en seraient responsables, se retirèrent sans rien faire, persuadés qu'on ne pouvait rien attendre d'équitable de la part des Athéniens, dans l'état et la disposition où les avait mis leur prospérité.

Sitôt qu'ils furent de retour à Pyle, la suspension cessa. Mais comme ils redemandèrent leurs vaisseaux, on refusa de les rendre, sous prétexte de quelques infractions du traité en des choses de peu d'importance. Les Lacédémoniens se récrièrent fort sur ce refus, comme sur une perfidie manifeste, et l'on se prépara à la guerre avec plus de vigueur, d'animosité qu'auparavant. La fierté dans les succès, et la mauvaise foi dans l'observation des traités, attirent tôt ou tard sur un

peuple de grands malheurs. La suite nous fera connaître ce qui en sera.

Les Athéniens faisaient une garde exacte autour de l'île pour n'y laisser rien entrer, et espéraient réduire bientôt les ennemis par la famine. Mais ceux de Lacédémone engagèrent tout le pays à les secourir par l'appât du gain, en taxant fort haut le prix des vivres, et donnant la liberté aux esclaves qui venaient à bout d'y en porter. On en amenait donc, au péril de la vie, de tous les endroits du Péloponnèse. Il y avait même des plongeurs qui passaient de la côte dans l'île vis-à-vis du port, et traînaient après eux des peaux de bouc où il y avait de la graine de lin pilée, et de celle de pavot détrempée avec du miel.

Ceux qui étaient assiégés dans Pyle ne souffraient guère moins de leur côté, manquant d'eau et de vivres. Quand on eut appris à Athènes que, bien loin d'affamer les ennemis, ils étaient affamés eux-mêmes, on craignit que, la flotte ne pouvant subsister pendant l'hiver le long d'une côte déserte et ennemie, ni demeurer à l'ancre dans une rade mal assurée, la garde de l'île ne vînt à se relâcher, et que les prisonniers ne se sauvassent. Mais ce que l'on appréhendait le plus, c'était que les Lacédémoniens, voyant leurs gens hors de danger, ne voulussent plus entendre à la paix; et l'on commença à se repentir de ne l'avoir pas acceptée.

Cléon sentait bien que toutes ces plaintes retombaient sur lui. Il commença par traiter de faux rapports tous les bruits qui couraient sur la disette où étaient les Athéniens, tant au-dedans de Pyle qu'au-dehors. Ensuite il décria devant le peuple la lenteur et la nonchalance des chefs qui assiégeaient l'île, prétendant qu'avec

un peu de vigueur et de courage, on pouvait aisément s'en rendre maître, et que, s'il était en leur place, il en viendrait bientôt à bout. On le nomma pour chef de cette expédition, Nicias, qui devait y commander, lui ayant cédé volontiers cet honneur, soit par faiblesse, car il était naturellement timide, soit par politique, pour le décréditer auprès du peuple par le mauvais succès qu'on comptait qu'il aurait dans cette entreprise. Cléon fut surpris et embarrassé; car il ne s'attendait pas qu'on dût le prendre au mot, étant plus habile discoureur que brave guerrier, et se servant mieux de la langue que de l'épée. Il se défendit quelque temps, et s'excusa le mieux qu'il put sous divers prétextes; mais, voyant que plus il reculait, plus il était pressé, il changea de ton, et, substituant la rodomontade au courage, il déclara en pleine assemblée, avec un air ferme et assuré, qu'il ramènerait dans vingt jours ceux de l'île prisonniers, ou qu'il y périrait. Toute l'assemblée se mit à rire; car on le connaissait.

Cependant, contre toute apparence, la chose arriva comme il l'avait promis. Lui et Démosthène, qui était l'autre chef, entrèrent dans l'île, attaquèrent vivement l'ennemi, le poussèrent de poste en poste, et, gagnant toujours du terrain, l'acculèrent enfin dans le fond de l'île. Les Lacédémoniens avaient gagné un fort[1] qui paraissait inaccessible. Là ils se rangèrent en bataille, firent face du côté seul où l'on pouvait les attaquer, et s'y défendirent avec un courage de lions. Comme le combat avait duré une grande partie du jour, et qu'ils étaient tous abattus de chaud, de soif et de lassitude,

[1] C'était un ancien fort, situé vis-à-vis de Pylos (THUCYD. IV, 32). —L.

le général des Messéniens, s'adressant à Cléon et à Démosthène, leur dit que tout ce qu'ils faisaient était inutile, si l'on ne prenait l'ennemi en queue, et promit que, si on voulait lui donner quelques gens de trait, il tournerait tant, qu'il trouverait un passage. En effet, il grimpa avec sa troupe par des lieux escarpés qu'on ne gardait point, et, se coulant dans le fort sans être aperçu, parut tout à coup au dos des Lacédémoniens; ce qui abattit leur courage, et acheva leur défaite. Ils ne se défendaient donc presque plus; et, vaincus par le nombre, attaqués de toutes parts, et abattus de langueur et de désespoir, ils commencèrent à reculer; mais les Athéniens se saisirent de tous les passages pour leur empêcher la retraite. Alors Cléon et Démosthène, voyant que, si on les pressait davantage, il n'en échapperait pas un, et étant bien aises de les emmener vifs à Athènes, arrêtèrent leurs gens, et firent crier par un héraut qu'ils missent bas les armes et qu'ils se rendissent à discrétion. A ces mots, la plupart baissèrent leurs boucliers, et frappèrent des mains en signe d'approbation. Il se fit une espèce de suspension d'armes, et leur commandant demanda qu'il lui fût permis d'envoyer au camp pour savoir la résolution des chefs. On ne le voulut pas souffrir, mais on appela des hérauts de dessus la côte; et, après quelques allées et venues, un Lacédémonien vint dire tout haut qu'on leur permettait de traiter, pourvu qu'ils ne fissent rien contre leur honneur. Sur cette parole, ayant délibéré entre eux, ils se rendirent à discrétion, et on les garda jusqu'au lendemain. Alors les Athéniens ayant dressé un trophée et rendu aux Lacédémoniens leurs morts, s'embarquèrent pour le départ, après avoir distribué les prison-

niers dans les vaisseaux, et en avoir confié la garde aux capitaines des galères.

Il mourut dans le combat cent vingt-huit Lacédémoniens, de quatre cent vingt qu'ils étaient; ainsi il en resta un peu moins de trois cents, dont il y avait six vingts Spartiates, c'est-à-dire habitants de Sparte même. Le siége de l'île, à compter dès le commencement, y compris le temps de la trève, avait duré soixante-douze jours. Chacun se retira de devant Pyle, et la promesse de Cléon, toute vaine et téméraire qu'elle était, se trouva accomplie à la lettre. Mais ce qui surprit le plus fut l'accord même qui venait de se faire; car on croyait que les Lacédémoniens, au lieu de rendre les armes, mourraient tous l'épée à la main.

Lorsqu'ils furent arrivés à Athènes, on ordonna qu'ils demeureraient prisonniers jusqu'à la paix, pourvu que les Lacédémoniens n'entrassent point dans le pays; mais que, s'ils y entraient, on les ferait tous mourir. On laissa garnison dans Pyle. Les Messéniens de Naupacte, qui l'avaient possédée autrefois, y envoyèrent de leur plus brave jeunesse, laquelle incommoda fort par ses courses les Lacédémoniens; et comme ces Messéniens parlaient le langage du pays, ils attirèrent dans leur parti un grand nombre d'esclaves. Les Lacédémoniens, dans la crainte d'un plus grand mal, députèrent plusieurs fois à Athènes, sans pouvoir jamais rien obtenir de la prospérité orgueilleuse des Athéniens, à qui un si grand succès donnait de plus hautes espérances.

La septième année de la guerre du Péloponnèse, Artaxerxe envoya aux Lacédémoniens un ambassadeur nommé Artapherne, chargé d'une lettre de sa part écrite en assyrien, où il leur marquait qu'il lui était venu

Thucyd. l. 4, p. 285-286.

plusieurs ambassadeurs de leur part qui lui avaient exposé des choses si différentes, qu'il ne comprenait point du tout ce qu'ils souhaitaient de lui ; que, dans cette incertitude, il avait pris le parti de leur envoyer ce Persan pour leur faire savoir que, s'ils avaient quelque chose à lui proposer, ils n'avaient qu'à faire partir avec lui un homme de confiance qui pût l'informer précisément de ce qu'ils desiraient. Cet ambassadeur, en arrivant à Eïone, sur la rivière de Strymon, dans la Thrace, y fut pris, vers la fin de cette année, par un des amiraux de la flotte athénienne, qui l'envoya à Athènes. Il y fut traité avec toutes les honnêtetés et tout le respect possibles, parce que les Athéniens cherchaient à se remettre dans les bonnes graces du roi son maître.

L'année suivante, dès que la saison permit de se mettre en mer, ils le renvoyèrent dans un vaisseau de l'état aux dépens du public, et nommèrent quelques-uns de leurs citoyens pour aller avec lui à la cour de Perse en qualité d'ambassadeurs. En débarquant à Éphèse, ils apprirent la mort d'Artaxerxe. Les ambassadeurs, ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle, prirent congé d'Artapherne, et s'en retournèrent à Athènes.

LIVRE HUITIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS.

Ce livre renferme, dans les chapitres I et II, l'histoire de la guerre du Péloponnèse depuis la septième année jusqu'à la vingt-septième, qui en est la dernière : cet espace est de vingt et un an, sous les règnes de Xerxès II, de Sogdien, de Darius Nothus, depuis l'an du monde 3579 jusqu'à l'an 3600. La Grèce et la Sicile furent le théâtre de cette funeste guerre, dans laquelle les Grecs, vainqueurs des Barbares, tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Du côté des Athéniens, Périclès, Nicias, Démosthène, Alcibiade; de celui des Lacédémoniens, Brasidas, Gylippe, Lysander, s'y distinguèrent d'une manière particulière. On voit, après la déroute des Athéniens dans la Sicile, le retour glorieux d'Alcibiade à Athènes, les exploits de Lysander et de Callicratidas, Lacédémonien; la prise d'Athènes, qui termina la guerre du Péloponnèse; et la mort de Darius Nothus.

CHAPITRE PREMIER.

Ce chapitre renferme l'histoire de treize années de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la dix-neuvième inclusivement.

§. I. *Règnes fort courts de Xerxès et de Sogdien. Darius Nothus leur succède. Il apaise la révolte de l'Égypte et celle de Médie. Il donne à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le commandement en chef de toute l'Asie mineure.*

An. M. 3579
Av. J.C. 425.
Ctes. cap. 47-51.
Diod. l. 12, p. 115.

Artaxerxe mourut vers le commencement de la quarante-neuvième année [1] de son règne. Xerxès, qui lui succéda, était le seul fils qu'il eût de la reine sa femme; mais il en avait dix-sept autres de ses concubines, et entre autres Sogdien, que Ctésias appelle *Sécondien* [2], Ochus et Arsite. Sogdien, de concert avec Pharnacias, un des eunuques de Xerxès, vint un jour surprendre le nouveau roi, qui, après s'être enivré un jour de fête, s'était retiré dans sa chambre pour y cuver son vin. Il le tua aisément dans cet état, au bout d'un règne de quarante-cinq jours, et fut déclaré roi à sa place.

An. M. 3580
Av. J.C. 424.

A peine était-il sur le trône, qu'il fit mourir Bagoraze, le plus fidèle des eunuques de son père : c'était cet eunuque qui avait été chargé des funérailles d'Ar-

[1] Diodore de Sicile lui donne en deux endroits 40 ans de règne (XI, 69; XII, 64). Le canon de Ptolémée, Eusèbe et le Syncelle lui en donnent 45; Ctésias, 42 (*in Pers.* 43). Je ne vois pas sur quoi peut être fondée la durée de 49 ans que Rollin assigne au règne de ce prince. — L.

[2] Sécyndien. — L.

taxerxe, et de la reine, mère de Xerxès, morte le même jour que son mari. Après avoir conduit ces deux corps en Perse dans le tombeau ordinaire des rois, il trouva à son retour Sogdien sur le trône, qui le reçut assez mal, à cause de quelques différends qu'ils avaient eus du vivant de son père. Le nouveau roi ne s'en tint pas à ces premières marques de mécontentement : il ne fut pas long-temps sans lui chercher querelle sur je ne sais quoi qui regardait les funérailles de son père, et il le fit lapider.

Par ces deux meurtres, celui de son frère Xerxès et celui de Bagoraze, il devint l'horreur de l'armée et de la noblesse; et il ne se crut pas beaucoup en sûreté sur un trône dont l'acquisition lui avait coûté de si grands crimes. Il soupçonna ses frères d'un dessein pareil au sien; et ses soupçons tombèrent principalement sur Ochus, à qui son père avait laissé le gouvernement d'Hyrcanie. Il le manda, pour se défaire de lui quand il serait arrivé; mais Ochus, qui pénétra son dessein, trouva divers prétextes pour se dispenser de ce voyage, et différa tant, qu'enfin, quand il vint, ce fut à la tête d'une bonne armée, dont il déclara ouvertement qu'il se servirait pour venger la mort de son frère Xerxès. Cette déclaration lui attira quantité de gens de qualité, et plusieurs gouverneurs de provinces que la cruauté et la mauvaise conduite de Sogdien firent passer dans le parti d'Ochus. On lui mit sur la tête la tiare, marque de la royauté, et on le proclama roi. Sogdien, se voyant ainsi abandonné, fit voir autant de lâcheté à défendre sa couronne qu'il avait montré d'injustice et de cruauté à l'usurper. Contre l'avis de ses meilleurs amis, et des plus sages de ceux qui demeu-

raient encore attachés à lui, il entra en traité avec son frère, qui, s'étant rendu maître de sa personne, le fit jeter dans la cendre, où il mourut d'une mort cruelle. C'était un supplice particulier à la Perse, et dont on ne se servait que pour de grands criminels. On remplissait de cendre jusqu'à une certaine hauteur une tour des plus hautes; du haut de cette tour on jetait le criminel dedans, la tête la première; et ensuite encore, avec une roue, on remuait sans cesse cette cendre autour de lui, jusqu'à ce qu'enfin elle l'étouffât. Ce fut ainsi que ce prince scélérat perdit la vie avec l'empire, dont il ne jouit que six mois et quinze jours.

Val. Max. lib. 9, cap. 2. II. Machab. c. 13 [5, 7].

An. M. 3581 Av. J.C. 423.

Par la mort de Sogdien, Ochus se trouva maître de l'empire. Il ne s'y vit pas plus tôt bien établi, qu'il changea son nom d'Ochus en celui de Darius. Pour le distinguer, les historiens y ajoutent l'épithète de *Nothus*, qui en grec veut dire *le bâtard*. Son règne dura dix-neuf ans.

Arsite, voyant comment Sogdien avait supplanté Xerxès, et avait été détrôné lui-même par Ochus, voulut en faire autant à ce dernier. Quoiqu'il fût son frère de mère aussi-bien que de père, il se révolta ouvertement contre lui, et fut soutenu dans sa révolte par Artyphius, fils de Mégabyse. Ochus, que nous ne nommerons plus désormais que *Darius*, envoya Artasyras, un de ses généraux, contre Artyphius, et marcha en personne, à la tête d'une autre armée, contre Arsite. Artyphius, avec des troupes grecques qu'il avait à sa solde, battit deux fois le général qu'on lui avait opposé; mais dans une troisième bataille, on les lui débaucha, il fut battu lui-même, et se vit réduit à la nécessité de se rendre, sur quelques espérances de pardon qu'on

lui donna. Le roi voulait le faire mourir; mais la reine Parysatis, sœur et femme de Darius, l'en détourna. Elle était aussi fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mère que Darius. C'était une femme habile, intrigante et rusée, dont le roi, son mari, suivait presqu'en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occasion était d'une profonde perfidie. Elle lui conseilla d'user de clémence envers Artyphius, et de le bien traiter, afin de faire espérer à son frère, lorsqu'il verrait sa générosité pour un serviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins aussi favorable, et l'engager par là à se soumettre. Elle ajouta que, quand il serait une fois maître de la personne de ce prince, il ferait à l'un et à l'autre ce qu'il jugerait à propos. Darius suivit son conseil, et il lui réussit. Arsite, informé de la douceur dont on usait à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui était frère du roi, serait traité encore plus favorablement; et sur cette espérance il traita avec son frère et se rendit. Darius penchait beaucoup à lui sauver la vie; mais Parysatis, à force de lui représenter que la punition de ce rebelle était nécessaire pour sa sûreté, le détermina à s'en défaire en le faisant périr misérablement dans la cendre avec Artyphius : ce ne fut pourtant pas sans se faire une grande violence qu'il consentit à ce sacrifice, car il aimait tendrement ce frère. Il fit encore quelques autres exécutions qui ne lui procurèrent pas la tranquillité qu'il en attendait; car son règne, dans la suite, fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laissèrent pas beaucoup de repos.

Une des plus dangereuses fut celle que lui suscita la rébellion de Pisuthne, qui, étant gouverneur de Lydie, voulut secouer le joug de l'empire des Perses, et se

AN. M. 3590
Av. J.C. 414.
Ctes. cap. 51.

rendre souverain dans sa province. Ce qui lui fit espérer d'y réussir fut le corps de troupes grecques qu'il avait ramassées et prises à son service sous le commandement de Lycon, Athénien. Darius envoya Tissapherne contre ce rebelle, et lui donna, avec une bonne armée, la commission de gouverneur de Lydie, dont il fallait déposséder l'autre. Tissapherne, qui était un homme plein de ruse, et capable de jouer toutes sortes de personnages, trouva le moyen de parler aux Grecs de Pisuthne; et, à force de présents et de promesses, il gagna et les troupes et le général, qui se donnèrent à lui. Le rebelle, trop affaibli par cette désertion pour soutenir la démarche qu'il avait faite, se rendit, dans l'espérance d'obtenir sa grace, comme on l'en avait flatté; et, dès qu'on l'eut amené devant le roi, il fut condamné à être étouffé dans la cendre, et eut le même sort que les rebelles qui l'avaient précédé. Sa mort n'apaisa pas entièrement tous les troubles. Amorgas, son fils, avec le reste de son armée, se maintint encore contre Tissapherne; et, pendant deux ans, il ravagea les provinces maritimes de l'Asie mineure, jusqu'à ce qu'enfin il fût pris par les Grecs du Péloponnèse, à Jase, ville d'Ionie, et livré par eux à Tissapherne, qui le fit mourir.

Thucyd. l. 8, p. 554-567-568.

Un autre grand embarras où se trouva Darius fut celui où le jeta l'un de ses eunuques. Ces sortes d'officiers s'étaient depuis long-temps rendus tout-puissants dans la cour des rois de Perse; et la suite de l'histoire nous fera voir qu'ils y dominèrent toujours absolument. On peut connaître et leur caractère, et le danger dont ils sont pour les princes, par le portrait que Dioclétien, après s'être réduit à une condition privée, faisait des affranchis, qui s'étaient de même

Ctes. cap. 52.

Vopis. in vit. Aurelian. imper.

rendus maîtres des empereurs romains. « Il ne faut, « disait-il, que quatre ou cinq personnes bien unies « entre elles, et bien déterminées à tromper le prince, « pour y réussir. Ils ne lui montrent jamais les choses « que par le seul côté qui peut les lui faire approuver. « Ils lui cachent tout ce qui contribuerait à l'éclairer; « et, comme ils l'obsèdent seuls, il ne peut être instruit « que par leur canal, et il ne sait que ce qu'il leur « plaît de lui dire. Ainsi il accorde les magistratures à « qui il les faudrait refuser; il destitue, au contraire, de « leurs emplois ceux qui en sont les plus dignes. En un « mot, le meilleur prince souvent est vendu par eux « malgré sa vigilance, et malgré même ses défiances et « ses soupçons. » *Quid multa? ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus venditur imperator.*

Voilà comment était gouvernée la cour de Darius. Trois eunuques s'y étaient emparés de toute la puissance: marque certaine [1] d'un mauvais gouvernement et d'un prince sans mérite. Mais parmi ces trois eunuques il y en avait un qui dominait sur les autres, et qui en était le chef; il se nommait Artoxare. Il avait su observer le faible de Darius, pour gagner sa confiance. Il avait étudié toutes ses passions pour les favoriser, et le gouverner par elles. Il ne l'occupait que de plaisirs et d'amusements, pour s'attirer toute l'autorité. Enfin, sous le nom et sous la protection de la reine Parysatis, des volontés de laquelle il se montrait fidèle esclave, il disposait de toutes les affaires de l'empire, et tout se réglait par ses ordres. Enivré par l'autorité souveraine que lui donnait la faveur de son maître, il se mit en

[1] « Scis præcipuum esse indicium non magni principis, magnos libertos. » (PLIN. *ad Trajan.*)

tête de se rendre souverain, au lieu de premier ministre qu'il était, et forma le dessein de se défaire de Darius et de monter sur le trône. Mais sa trame ayant été découverte, il fut arrêté et mis entre les mains de Parysatis, qui lui fit souffrir les plus cruels et les plus honteux supplices.

Euseb. in Chron.

Le plus grand des malheurs qui arrivèrent à Darius pendant tout le cours de son règne, fut la révolte de l'Égypte. Ce coup terrible éclata dans la même année que la révolte de Pisuthne. Darius ne put réduire l'Égypte comme il réduisit ce rebelle. Les Égyptiens, las de la domination des Perses, accoururent de toutes parts après d'Amyrtée Saïte, qui était enfin sorti des marais où il s'était toujours maintenu depuis que le révolte d'Inarus avait été étouffée. Les Perses furent chassés, et Amyrtée déclaré roi d'Égypte; et il y régna six ans.

Thucyd. l. 1, cap. 72-73.

Après s'être bien affermi sur le trône, et avoir entièrement chassé d'Égypte; les Perses, il se préparait à les poursuivre jusque dans la Phénicie, et avait déja pris des mesures avec les Arabes pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le roi de Perse lui fit rappeler la flotte qu'il avait promise aux Lacédémoniens, pour l'employer à garder ses propres états.

Pendant que Darius faisait la guerre en Égypte et en Arabie, les Mèdes se soulevèrent; mais ils furent battus, et ramenés à leur devoir par la force. Pour châtier cette rébellion, on appesantit leur joug, qui avait été assez doux jusque-là. C'est ce qui ne manque jamais d'arriver à des sujets rebelles, quand la puissance à laquelle ils avaient voulu se soustraire reprend le dessus.

Les armes de Darius semblent avoir eu le même

succès contre les Égyptiens. Amyrtée étant mort après avoir régné six ans (peut-être même fut-il tué dans quelque action), Hérodote remarque que ce fut par la faveur des Perses que son fils Pausiris lui succéda. Il fallait donc pour cela qu'ils fussent maîtres de l'Égypte, ou du moins que leur parti y fût le plus fort. Herod. l. 3, cap. 15.

Après être venu à bout des rebelles en Médie, et avoir rétabli les affaires d'Égypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie mineure; commission importante, qui soumettait à ses ordres tous les gouverneurs particuliers de cette partie de l'empire. An. M. 3597 Av. J.C. 407.

J'ai cru devoir anticiper les temps, et mettre tout de suite ces faits qui regardent les rois de Perse, pour n'être point obligé d'interrompre si souvent l'histoire des Grecs, à laquelle il est temps de revenir.

§ II. *Les Athéniens se rendent maîtres de l'île de Cythère. Expéditions de Brasidas dans la Thrace. Il prend Amphipolis. Exil de Thucydide l'historien. Combat près de Délie, où les Athéniens sont vaincus.*

VIIIe année de la guerre.

Dans les trois ou quatre campagnes qui suivirent la réduction de la petite île Sphactérie, il ne se passa guère d'événements considérables.

Les Athéniens, sous la conduite de Nicias, se rendirent maîtres de l'île de Cythère, qui est sur la côte de Lacédémone, près du cap de Malée, et de là ils infestaient tout le pays. An. M. 3580 Av. J.C. 424. Thucyd. l. 4, pag. 286.

D'un autre côté, Brasidas marcha vers la Thrace. Les P. 304-311.

Diod. l. 12, pag. 117. [c. 67]. Lacédémoniens étaient portés à cette expédition par plus d'un motif. Ils comptaient faire une diversion des forces d'Athènes, qui leur étaient tombées sur les bras dans leur pays. Les peuples de cette contrée les y appelaient, et s'offraient à payer l'armée. Enfin, ils étaient bien aises de profiter de cette occasion pour se défaire des Ilotes, dont ils appréhendaient un soulèvement depuis la prise de Pyle. Ils s'étaient déja défait de deux mille d'entre eux, par une voie qui fait horreur. Sous le spécieux prétexte de récompenser le mérite jusque dans les esclaves mêmes, mais en effet pour se délivrer de ceux dont ils redoutaient plus le courage, ils firent proclamer par un édit public que ceux des Ilotes qui auraient le mieux servi l'état dans les dernières campagnes vinssent inscrire leurs noms dans le registre public, pour être délivrés de la servitude. Deux mille se présentèrent. On les promena par les temples avec des chapeaux de fleurs, comme si l'on eût eu envie en effet de leur accorder la liberté. Après cette cérémonie ils disparurent tous, sans qu'on ait jamais su depuis ce qu'ils étaient devenus [1]. On voit ici comment une politique ombrageuse, et une domination jalouse et pleine de défiance, porte aux plus noires perfidies, et ne craint point de faire servir à l'exécution de ses desseins criminels la sainteté même de la religion et l'autorité des dieux.

Ils envoyèrent donc encore sept cents Ilotes avec Brasidas, qu'ils avaient choisi pour cette entreprise. Ce général engagea plusieurs villes dans son parti, soit par force, soit par intelligence, et encore plus par sa sagesse et sa modération. Les principales furent Acanthe

[1] On en a déja parlé. Tom. II, p. 391. — L.

et Stagyre, qui étaient deux colonies d'Andros. Il marcha aussi dans la suite vers Amphipolis, colonie d'Athènes, sur le fleuve Strymon. Les habitants dépêchèrent en hâte vers Thucydide [1], général des Athéniens, qui était alors à Thase, petite île de la mer Égée, à demi-journée d'Amphipolis. Il partit aussitôt avec sept navires, qui se trouvèrent près de lui, pour rassurer la place avant que Brasidas s'en pût saisir, ou en tout cas pour se jeter dans Éïone, qui était fort près d'Amphipolis. Brasidas, qui l'appréhendait à cause du crédit qu'il avait dans tout ce pays-là, où il possédait des mines d'or, se hâta de prévenir son arrivée; et il offrit des conditions si avantageuses aux assiégés, qui n'espéraient pas si tôt du secours, qu'ils se rendirent. Thucydide arriva le soir même à Éïone; et, s'il eût manqué à s'y rendre ce jour-là, Brasidas s'en serait rendu maître le lendemain dès le point du jour. Quoique Thucydide eût fait toute la diligence possible, cependant les Athéniens lui imputèrent la prise d'Amphipolis, et le condamnèrent à l'exil [2]. Thucyd. l. 4, p. 320-324.

La perte de cette place leur fut fort sensible, tant parce qu'ils en tiraient de grands revenus, et du bois à faire des navires, que parce que c'était une porte pour entrer dans la Thrace. Ils craignaient une révolte générale des alliés qu'ils avaient dans ce quartier-là, d'autant plus que Brasidas témoignait beaucoup de modération et d'équité, et ne cessait de publier qu'il venait pour affranchir le pays. Il déclarait aux peuples qu'à son départ de Sparte il avait prêté serment devant les magistrats de laisser libres tous ceux qui entreraient

[1] C'est celui qui a écrit l'histoire de la guerre du Péloponnèse.

[2] Pour 20 ans (Thucyd. V, 26). — L.

dans leur alliance, et qu'il mériterait d'être regardé comme le dernier des hommes, s'il se servait de la religion du serment pour tendre un piége à leur crédulité. « Car, selon lui, une tromperie palliée d'un pré« texte spécieux déshonore infiniment plus les personnes « constituées en dignité qu'une violence ouverte; parce « que l'une est l'effet de la puissance que la fortune nous « a mise en main, et l'autre n'est fondée que sur la « trahison et la perfidie, qui sont les pestes de la société « humaine. Or je rendrais, disait-il, un bien mauvais « service à ma patrie, outre que de la déshonorerais « pour toujours, si, en lui procurant d'abord quelques « légers avantages, je lui faisais perdre la réputation de « justice et de fidélité à garder sa parole, qui la rend « beaucoup plus puissante que toutes ses forces réunies « ensemble, parce qu'elle lui attire l'estime et la con« fiance des peuples. » C'est sur ces principes d'honneur et d'équité que Brasidas régla toujours sa conduite, persuadé que le rempart le plus sûr d'un état est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont les voisins et les alliés qu'on est incapable d'usurper leurs terres, ou de les vouloir dépouiller de leur liberté. Par cette conduite, il enleva aux ennemis un grand nombre de leurs alliés.

Thucyd. l. 4, p. 311-319.

Les Athéniens[1], commandés par Démosthène et Hippocrate, étaient entrés en Béotie, dans l'espérance que plusieurs villes embrasseraient leur parti dès qu'ils se montreraient. Les Thébains marchèrent à leur ren-

[1] Thucydide dit que *les Athéniens se levèrent en masse, citoyens, métèques et étrangers.*

Ἀθηναίους πανδημεὶ, αὐτοὺς, καὶ τοὺς μετοίκους καὶ ξένων ὅσοι παρῆσαν (Thucyd. IV, 90). On exposera plus bas ce qu'étaient les Métèques et les étrangers dans l'Attique. — L.

contre près de Délie. Il s'y donna un combat assez considérable. Les Athéniens furent défaits et mis en fuite. Socrate se trouva à cette action; et Lachès, qui l'y accompagna, lui rend ce témoignage dans Platon, que, si tous les autres avaient fait leur devoir comme lui, Athènes n'aurait pas reçu cet échec à Délie. Il fut entraîné dans la fuite avec les autres : il était à pied. Alcibiade, l'ayant aperçu de dessus son cheval, s'approcha de lui, et ne le quitta plus, le défendant avec courage contre les ennemis qui le poursuivaient.

Plat. in Lachet. p. 181; in conviv. p. 221. Plut. in Alcib. p. 195.

Après la bataille, les vainqueurs assiégèrent la ville. Entre les autres machines qu'ils dressèrent pour la battre, ils en employèrent une fort extraordinaire. C'était une longue pièce de bois coupée en deux, puis creusée et rejointe, de sorte qu'elle ressemblait assez à une flûte. A l'un des bouts était attaché un long tuyau de fer où pendait une chaudière; si bien qu'en soufflant avec de grands soufflets à l'autre bout de la pièce de bois, le vent, porté de là dans le tuyau, allumait un grand brasier, qui était dans la chaudière avec de la poix et du soufre. Cette machine, apportée sur des chariots jusqu'au rempart, à l'endroit où il était revêtu de pieux et de fascines, causa un si grand embrasement, que, le rempart étant aussitôt abandonné, et la palissade consumée, il fut aisé de prendre la ville.

§ III. *Trève d'un an entre les deux peuples. Mort de Cléon et de Brasidas. Traité de paix conclu entre les Athéniens et les Lacédémoniens pour cinquante ans.*

IXe X^e et XIe années de la guerre.

Il y avait à peu près égalité de pertes et d'avantages

An. M. 3581
Av. J.C. 423.

Thucyd. l. 4, p. 328-333. Diod. l. 12, p. 120.

de côté et d'autre, et les deux peuples commençaient à se lasser d'une guerre qui leur coûtait de grands frais et ne leur procurait aucun bien réel. Il se fit donc une trève d'un an entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Les premiers s'y résolurent pour arrêter les progrès de Brasidas, pour donner ordre à la sûreté de leurs places, et pour passer de là à une paix générale, si la chose leur était avantageuse. Les autres s'y portèrent pour leur en faire naître l'envie par la douceur du repos, et pour retirer d'entre leurs mains ceux de leurs citoyens que les Athéniens avaient fait prisonniers dans l'île de Sphactérie; ce qu'ils ne pouvaient espérer absolument, si Brasidas poussait plus loin ses conquêtes. Ce général n'apprit qu'avec une extrême douleur la nouvelle d'un accommodement qui l'arrêtait au milieu de sa course, et qui déconcertait tous ses projets. Il ne put même se résoudre à abandonner la ville de Scione qu'il avait prise deux jours après le traité, mais sans en avoir connaissance. Il alla encore plus loin, et ne fit point difficulté de recevoir Mende, petite ville voisine de Scione, qui se rendit à lui à l'exemple de la première, ce qui était contrevenir manifestement au traité : mais il prétendait avoir d'autres contraventions à reprocher aux Athéniens.

On juge bien que ceux-ci ne souffrirent pas tranquillement une telle conduite. Cléon, dans toutes les assemblées, animait les esprits et soufflait le feu de la guerre [1]. L'heureux succès de l'expédition contre Sphactérie avait infiniment augmenté son crédit parmi le

Plut. in vit. Niciæ, pag. 528.

[1] Telle était l'influence qu'il exerçait sur le peuple, qu'il en obtint un décret, ordonnant que les habitants de Scione seraient mis à mort, lorsqu'on aurait repris la ville (THUCYD. IV, 122). — L.

peuple, et lui avait inspiré une fierté insupportable et une audace que l'on ne pouvait plus réprimer. Il avait une sorte d'éloquence véhémente, impétueuse, emportée, qui entraînait les esprits, moins par la force des raisons que par la hardiesse et la violence de son style et de sa déclamation. Ce fut lui qui le premier donna l'exemple de crier à pleine tête dans les assemblées, où jusque-là on avait gardé beaucoup de décence et de modération; de rejeter son vêtement en arrière pour donner plus de liberté à son geste, de se frapper les cuisses, d'aller et de venir sur la tribune en haranguant. En un mot, il introduisit parmi les orateurs, et parmi tous ceux qui se mêlaient du gouvernement, une licence effrénée et un mépris de toutes les bienséances : licence et mépris qui produisirent bientôt un bouleversement général et une horrible confusion dans les affaires.

Ainsi deux hommes de part et d'autre s'opposaient à la paix de la Grèce, et y mettaient un obstacle insurmontable, mais par des voies bien différentes : c'étaient Cléon et Brasidas ; le premier, parce que la guerre couvrait ses vices et sa méchanceté; le second, parce qu'elle donnait un nouveau lustre à sa vertu. En effet, elle fournissait à l'un des occasions de commettre de grandes injustices, et à l'autre celles de faire de grandes et de belles actions. Leur mort, qui suivit de près, donna lieu à un nouvel accommodement. Id. ibid.

Les Athéniens avaient mis Cléon à la tête des troupes pour aller contre Brasidas, et pour réduire les villes qui s'étaient révoltées. Amphipolis était celle qui leur tenait le plus à cœur : Brasidas s'y jeta pour la défendre. Cléon avait mandé à Perdiccas, roi de Macédoine, et au roi des Odomantes, de lui amener des troupes le

An. M. 3582. Av. J.C. 422. Thucyd. l. 3, p. 342-351. Diod. l. 12, p. 121-122.

plus tôt et dans le plus grand nombre qu'ils pourraient. Il les attendait et avait résolu de ne pas marcher d'abord à l'ennemi. Mais comme il vit ses soldats qui l'avaient suivi à regret et malgré eux se lasser de demeurer si long-temps oisifs, et comparer sa lâcheté et son peu d'expérience avec la valeur et l'habileté de Brasidas, il ne put souffrir ni leur mépris ni leurs plaintes, et s'estimant grand capitaine par la prise de Sphactérie, où il avait si bien réussi, il crut qu'il en arriverait de même d'Amphipolis. Il s'en approcha donc simplement, disait-il, pour reconnaître la place en attendant que toutes ses forces fussent arrivées; non qu'il crût en avoir besoin pour la prendre, ou qu'il se défiât de l'événement, car il se tenait assuré que personne n'oserait lui tenir tête, mais pour être en état de l'investir de tous côtés et d'y faire donner l'assaut. Il vint donc se camper devant la place, considérant à loisir sa situation, et persuadé qu'il pourrait se retirer quand il voudrait sans combat : car personne ne sortait ni ne paraissait sur les murailles, et toutes les portes de la ville étaient fermées; de sorte qu'il commençait à se repentir de n'avoir pas amené les machines, croyant qu'il ne lui manquait que cela pour s'en rendre maître. Brasidas, qui connaissait parfaitement son caractère, affectait exprès une sorte de réserve et de crainte pour amorcer sa témérité et augmenter la bonne opinion qu'il avait de lui-même : d'ailleurs il savait que Cléon avait amené avec lui l'élite des troupes d'Athènes, et la fleur de celles de Lemnos et d'Imbros. En effet, Cléon, plein de mépris pour un ennemi qui n'osait paraître devant lui et se tenait lâchement renfermé dans sa place, allait de côté et d'autre la tête levée, sans prendre aucune précaution,

et sans garder aucune discipline parmi ses troupes. Brasidas, dont la vue était de l'attaquer à l'improviste avant que toutes ses forces fussent arrivées, crut que le moment en était venu. Il avait pris toutes les mesures et donné tous les ordres nécessaires. Il fit donc brusquement une sortie qui étonna et déconcerta les Athéniens. L'aile gauche se détacha aussitôt du gros pour se sauver à la course. Brasidas tourna toutes ses forces contre l'aile droite, où il trouva beaucoup de résistance. Ayant été blessé et mis hors de combat, ses gens l'emportèrent sans que les Athéniens s'en aperçussent. Pour Cléon, comme il n'avait pas résolu de combattre, il prit la fuite, et fut tué par un soldat qui le rencontra. Les troupes qu'il commandait se défendirent pendant quelque temps, et soutinrent deux ou trois attaques sans lâcher le pied; mais enfin elles furent mises en déroute, et tout plia. Brasidas fut porté dans la ville, où il ne survécut que de quelques moments à sa victoire.

Toute l'armée, de retour de la poursuite, après avoir dépouillé les morts, dressa un trophée. Ensuite tous les alliés en armes firent des funérailles publiques à Brasidas, et les habitants d'Amphipolis lui rendirent depuis, chaque année, des honneurs funèbres comme à un héros, avec des jeux, des combats et des sacrifices. Ils le considéraient comme leur fondateur; et pour lui en mieux assurer le titre, ils démolirent tous les monuments de celui [1] qui l'avait été en effet, pour ne pas paraître devoir leur établissement à un Athénien, et pour faire mieux leur cour à Lacédémone, d'où ils attendaient tout leur salut. Les Athéniens, après avoir emporté leurs morts, du consentement du vainqueur,

[1] Agnon, Athénien.

retournèrent à Athènes, tandis que les autres donnèrent ordre aux affaire d'Amphipolis.

Diod. p. 122. [Plutarch. Apopht. Lacon. 219.]

On rapporte une parole de la mère de Brasidas qui marque bien le caractère spartain. Comme on louait en sa présence les grandes qualités et les grandes actions de son fils, et qu'on l'élevait sans exception et sans comparaison au-dessus de tous les autres : *Vous vous trompez*, dit-elle, *mon fils était brave, mais Sparte a plusieurs citoyens qui le sont encore plus que lui.* Cette générosité d'une mère qui préférait la gloire de l'état à celle de son fils fut admirée, et ne demeura point sans récompense. Les éphores lui rendirent des honneurs publics.

Thucyd. l. 5, p. 351-354.

Après cette dernière action, où les deux hommes qui étaient le plus grand obstacle à la paix moururent, les esprits se trouvèrent disposés à un accommodement, et la guerre fut comme suspendue de part et d'autre. Les Athéniens, depuis la perte des deux batailles de Délie et d'Amphipolis, avaient beaucoup rabattu de leur fierté, et étaient détrompés de la haute opinion qu'ils avaient conçue de leurs forces, qui leur avait fait refuser les offres avantageuses de leurs ennemis. D'ailleurs ils appréhendaient la révolte de leurs alliés, qui, découragés par leurs pertes, pourraient les abandonner comme plusieurs avaient déja fait. Ces réflexions leur inspirèrent un vif repentir de n'avoir pas traité après les avantages de Pyle. Les Lacédémoniens, de leur côté, ne se flattaient plus de l'espérance de les pouvoir ruiner en ravageant leur pays, et ils étaient abattus et effrayés de la perte qu'ils avaient soufferte dans l'île, la plus grande qu'ils eussent faite jusqu'alors. Ils considéraient encore que leur pays était ravagé par

les garnisons de Pyle et de Cythère ; que leurs esclaves désertaient, et qu'ils avaient à appréhender une plus grande révolte ; et que, la trève qu'ils avaient faite avec ceux d'Argos étant près d'expirer, ils avaient lieu de craindre d'être abandonnés de quelques alliés de Péloponnèse, comme ils le furent en effet. Tous ces motifs, joints au desir de recouvrer leurs prisonniers, dont la plupart étaient des plus considérables citoyens de Lacédémone, leur faisaient souhaiter la paix.

Ceux qui s'y portèrent avec le plus d'empressement et qui y avaient le plus d'intérêt, étaient les deux principaux des deux états, Plistonax, roi de Lacédémone, et Nicias, général des Athéniens. Le premier était revenu depuis peu de son exil, où il avait été condamné parce qu'on le soupçonnait d'avoir reçu de l'argent pour retirer ses troupes du pays d'Athènes [1] ; et l'on imputait à cette retraite précipitée plusieurs malheurs dont elle avait été suivie. On l'accusait aussi d'avoir corrompu à force de présents la prêtresse de Delphes, qui avait ordonné de la part du dieu de le rappeler d'exil. Il desirait donc la paix pour éviter tous ces reproches, que les maux continuels de la guerre renouvelaient chaque jour. Pour Nicias, le plus heureux capitaine de son temps, il craignait de ternir sa gloire par quelque infortune, et il était bien aise de jouir en repos des fruits de la paix, et d'en faire jouir son pays.

Les deux peuples commencèrent d'abord par faire une suspension d'armes d'un an, pendant laquelle se trouvant tous les jours les uns avec les autres, et goûtant les douceurs de la sûreté et du repos, et les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis

Thucyd. l. 5, p. 353. Plut. in Nic. p. 528-529.

[1] Lors de la première invasion en 445. — L.

et avec les étrangers, ils desiraient avec passion de mener une vie douce et tranquille, loin des alarmes de la guerre et des horreurs du carnage et du sang. Ils entendaient avec de grandes démonstrations de joie les chœurs de leurs tragédies chanter, *que les araignées fassent désormais leurs toiles sur nos lances et sur nos boucliers!* Et ils se ressouvenaient avec plaisir de celui qui a dit, *que ceux qui s'endorment dans le sein de la paix ne sont point réveillés en sursaut par le son des trompettes, et que leur sommeil n'est dissipé que par le paisible chant du coq.*

Diod. l. 12, pag. 122.

Tout l'hiver se passa en pourparlers et en entrevues, dans lesquelles chacun proposait ses droits et faisait valoir ses prétentions. Enfin la paix fut conclue et signée pour cinquante ans, et l'un des principaux articles fut qu'on se rendrait réciproquement les villes[1] et les prisonniers. Ce traité fut fait dix ans entiers et quelques jours depuis la première déclaration de la guerre. Les Béotiens et les Corinthiens en furent fort mécontents, et firent tout ce qu'ils purent pour exciter de nouveaux troubles. Mais Nicias persuada aux Athéniens et aux Lacédémoniens d'ajouter comme un dernier sceau et un dernier lien à cette paix, en faisant ensemble une ligue offensive et défensive qui les rendrait plus redoutables à ceux qui voudraient se séparer d'eux, et plus sûrs les uns des autres. En conséquence de ce traité, les Athéniens rendirent enfin les prisonniers qu'ils avaient faits dans l'île de Sphactérie.

An. M. 3583
Av. J.C. 421.

Thucyd. l. 5, p. 358-359.

[1] Cependant il fut convenu que les Athéniens garderaient Nisée, le port de Mégare, parce que les Béotiens refusaient de rendre Platée (Thucyd. V, 17). — L.

§ IV. *Alcibiade commence à paraître. Son caractère. Opposé en tout à Nicias, il fait rompre le traité que Nicias avait conclu. L'exil d'Hyperbolus met fin à l'ostracisme.*

XII[e] année de la guerre.

Alcibiade commençait alors à se pousser dans le gouvernement et à paraître dans les assemblées [1]. Socrate s'était attaché à lui depuis plusieurs années, et avait enrichi son esprit d'une infinité de belles connaissances. Plut. in Alcib. p. 192-194.

La liaison intime d'Alcibiade avec Socrate est une des particularités de sa vie les plus remarquables. Ce philosophe, découvrant en lui d'excellentes qualités, que l'éclat de sa beauté rendait encore plus aimables, s'appliqua avec un soin incroyable à cultiver une plante si précieuse, dans la crainte qu'étant négligée, elle ne se flétrît et ne dégénérât absolument. En effet, tout était danger pour lui : la noblesse de sa naissance, la grandeur de ses richesses, la considération où était sa famille, le crédit de ses tuteurs, ses qualités personnelles, sa rare beauté, et plus que tout cela encore les flatteries et les complaisances de tous ceux qui l'approchaient. Il semble, dit Plutarque, que la fortune l'avait environné et investi de tous ces prétendus avantages comme d'autant de barrières et de remparts pour le rendre inaccessible et invulnérable aux traits de la phi-

[1] Alcibiade était petit-fils de Clinias, qui se distingua à la bataille d'Artemisium, avec une trirème équipée à ses frais ; le père d'Alcibiade, également nommé Clinias, avait péri à la bataille de Coronée (Plat. *Alcib.* I, p. 112). Sa mère Dinomaché était fille de Mégaclès, chef des Alcméonides, la première famille d'Athènes, et conséquemment Alcibiade se trouvait très-proche parent de Périclès. — L.

losophie, à ces traits salutaires qui pénètrent jusqu'au vif, et qui laissent dans le cœur l'aiguillon de la vertu et de la solide gloire. Mais ce furent ces obstacles mêmes qui redoublèrent le zèle de Socrate.

Quelques efforts qu'on fît pour détourner le jeune Athénien d'un commerce qui seul pouvait l'arracher à tant de piéges, il s'y livra pleinement. Comme il avait beaucoup d'esprit, il sentit tout le mérite de Socrate, et ne put résister aux attraits et aux charmes de son éloquence douce et insinuante, qui l'emportèrent pour-lors sur ceux de la volupté. Disciple zélé d'un si habile maître, il le suivait par-tout, prenait un singulier plaisir à sa conversation, goûtait extrêmement ses principes, recevait ses leçons, et même ses réprimandes avec une docilité merveilleuse, et était touché et attendri de ses discours jusqu'à verser des larmes, et à ne pouvoir plus se souffrir lui-même, tant la force de la vérité était grande dans la bouche de Socrate, et tant elle lui faisait apercevoir de difformité et de laideur dans les vices auxquels il s'abandonnait.

Alcibiade, dans ces moments où il écoutait Socrate, était tout autre, et on ne l'eût pas reconnu. Mais son caractère vif et fougueux, et son penchant naturel pour le plaisir, irrités encore et enflammés par les discours des jeunes gens, le replongeaient bientôt dans ses premiers désordres et l'arrachaient à son maître, qui ensuite était obligé de courir après lui comme après un esclave fugitif qui lui était échappé. Cette alternative de fuites et de retours, de bonnes résolutions et de rechutes dans ses vices, dura fort long-temps, Socrate ne se rebutant point de sa légèreté, et se flattant toujours de l'espérance de le ramener à son devoir. Et ce

fut là sans doute la source de ce mélange de bien et de mal qui parut toujours dans sa conduite, les instructions qu'il avait reçues de son maître prenant quelquefois le le dessus, et d'autres fois la fougue de ses passions l'entraînant comme malgré lui dans des partis tout opposés.

Cette liaison dura autant que leur vie, et ne fut pas exempte de soupçons. D'habiles gens [1] prétendent que ces soupçons, lorsqu'on les approfondit, disparaissent, et doivent être regardés comme l'effet de la malignité des ennemis de l'un et de l'autre. Nous avons dans un des dialogues de Platon un entretien de Socrate avec Alcibiade fort propre à faire connaître le génie et le caractère de ce dernier, qui aura désormais une grande part dans les affaires de la république d'Athènes, et y jouera un grand rôle. J'en donnerai ici un extrait fort abrégé, et j'espère qu'on ne m'en saura pas mauvais gré.

Socrate, dans ce dialogue, s'entretient avec Alcibiade, qui était actuellement sous la tutelle de Périclès [2]. Il était encore tout jeune, et avait été élevé de la manière dont l'étaient tous les Athéniens, c'est-à-dire qu'on l'avait instruit dans les lettres, qu'on lui avait appris à jouer des instruments, et qu'on l'avait formé à la lutte et aux autres exercices du corps. Il ne paraît pas que Périclès eût pris jusque-là beaucoup de soin de son éducation (faute assez ordinaire aux plus grands hommes), puisqu'il lui donna pour gouverneur Zopyre, Thrace de nation, déja fort vieux, celui de tous les

Plat. in Alcib. I [pag. 122].

[1] M. l'abbé Fraguier justifie Socrate dans une de ses dissertations. Mémoire de l'académie des Belles-Lettres (tom. 4, p. 372).

[2] D'après un passage de ce dialogue, on voit qu'Alcibiade allait entrer alors dans sa vingtième année. — L.

esclaves de Périclès qui était le moins en état, et par son âge, et par son caractère, de former ce jeune Athénien. Aussi Socrate dit-il à Alcibiade, que s'il se comparait avec les jeunes gens de Lacédémone, en qui l'on voyait un courage, une grandeur d'ame, un vif desir de la gloire, un amour du travail, accompagnés de douceur, de modestie, de tempérance, et d'un parfait assujettissement à la discipline de Sparte, il paraîtrait comme un enfant à leur égard. Cependant sa naissance, ses grands biens, ses alliances, le crédit de son tuteur, tout cela lui avait extrêmement enflé l'esprit. Il était plein d'estime pour lui-même, et de mépris pour tous les autres. Il se préparait à entrer dans le maniement des affaires publiques, et, à l'entendre parler, il ne se promettait rien moins que d'effacer la gloire et la réputation de Périclès même, et d'aller attaquer le roi des Perses jusque sur son trône. Socrate le voyant donc tout près de monter dans la tribune aux harangues pour donner conseil au peuple sur les affaires de l'état, lui démontre par plusieurs interrogations qu'il lui fait, et par ses propres réponses, qu'il ignore absolument les affaires dont il entreprend de parler, puisqu'il n'a pu les connaître par lui-même, et qu'il ne s'en est point fait instruire par d'autres. Après cet aveu tiré de sa propre bouche, il lui peint avec de vives couleurs le ridicule de sa conduite, et lui en fait toucher au doigt d'absurdité. Que penserait Amestris, dit Socrate (c'était la mère d'Artaxerxe qui régnait actuellement en Perse), si on lui disait qu'il y a à Athènes un homme qui songe à déclarer la guerre à son fils, et même à le détrôner? Elle s'imaginerait sans doute qu'on lui parle de quelque vieux général, homme d'un courage intrépide, d'une

rare sagesse, d'une expérience consommée, qui est maître d'assembler une armée nombreuse pour la faire marcher à ses ordres, et qui de loin a pris toutes les mesures nécessaires pour un si grand dessein. Mais si elle apprenait qu'il n'y a rien de tout cela, et qu'il s'agit d'un jeune homme qui à peine a atteint l'âge de vingt ans, qui est sans aucune connaissance des affaires publiques, sans aucun usage de la guerre, sans aucune autorité dans sa ville, et sans aucun crédit chez les alliés, pourrait-elle s'empêcher de rire de la folie et de l'extravagance d'une telle entreprise? Voilà pourtant votre état et votre portrait, dit Socrate en s'adressant à Alcibiade; et malheureusement c'est celui de la plupart de ceux qui s'ingèrent dans le gouvernement. Il excepte néanmoins de ce nombre Périclès, dont le solide mérite et la grande réputation étaient le fruit de l'étude sérieuse qu'il avait faite pendant un fort long temps de tout ce qui était capable de lui former l'esprit, et de le disposer au maniement des affaires publiques. Alcibiade ne put disconvenir que ce ne fût là son état : il en eut honte, et rougissant de se voir si pauvre et si dépourvu de mérite, il demanda ce qu'il fallait faire pour en acquérir. Socrate, qui ne voulait pas le décourager, lui dit qu'à l'âge où il était le mal n'était point sans remède, et ne cessa dans la suite de lui donner de sages conseils. Il eut tout le loisir d'en profiter, puisque, entre le temps de cet entretien et celui où il commença à être employé dans le gouvernement, il se passa plus de vingt années.

Alcibiade avait un caractère souple et flexible, propre à prendre toutes les impressions que demandait la différente conjoncture des temps, se portant avec la même facilité et la même ardeur au bien et au mal, et pas-

sant d'un excès à un autre tout contraire presque sans intervalle, de sorte qu'on lui appliquait ce que dit Homère du terroir de l'Égypte, *qu'il portait beaucoup de drogues médicinales très-excellentes, et aussi beaucoup de poisons*[1]. On pourrait dire de lui que ce n'était point un homme seul, mais, si l'on osait s'exprimer ainsi, un composé de plusieurs hommes[2] : sérieux, enjoué; austère, affable; maître impérieux et plein de hauteur, esclave rampant et plein de bassesse; ami de la vertu et des vertueux, livré au vice et aux méchants; capable des plus pénibles fatigues et de la vie la plus dure, insatiable de délices et de volupté.

Plut. in Alcib. p. 195.

On parlait beaucoup de ses désordres et de ses déréglements dans la ville, et il aurait fort souhaité faire cesser ces bruits, mais sans changer de vie, comme un mot de lui le fait entendre. Il avait un chien d'une taille extraordinaire et d'une grande beauté, qu'il avait acheté soixante et dix mines[3], c'est-à-dire trois mille cinq cents livres. On voit que le goût pour les chiens est de vieille date. Il lui fit couper la queue, qui était justement ce qu'il avait de plus beau. Ses amis lui en firent de grands reproches, et lui dirent que toute la ville murmurait contre lui, et le blâmait extrêmement d'avoir gâté un si beau chien. *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant : *je veux que les Athéniens s'entretiennent du traitement que j'ai fait à mon chien, afin qu'ils ne parlent pas d'autre chose, et qu'ils ne disent pas pis de moi.*

[1] ...Τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα Φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα, πολλὰ δὲ λυγρά. (*Odyss.* Δ. 229.) — L.

[2] « Quemvis hominem secum attulit ad nos. » (JUVENAL. [III, 75].)

[3] 6410 francs. — L.

De toutes les passions qui paraissaient en lui, la plus marquée et la plus vive était un esprit de domination qui voulait tout emporter de hauteur, et qui ne pouvait souffrir ni supérieur ni égal [1]. Quoique sa naissance et ses rares talents lui ouvrissent une grande porte au gouvernement de la république, cependant il n'y avait rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit et l'autorité qu'il desirait d'acquérir sur le peuple qu'à la force de son éloquence et à la grace persuasive de ses discours; c'est en quoi son intime liaison avec Socrate put lui être d'un grand secours.

Plut. in Alcib. p. 195-196.

Alcibiade, qui, du caractère dont nous venons de le marquer, n'était pas né pour le repos, avait fait tous ses efforts pour traverser le traité qui venait de se conclure entre les deux peuples; mais, n'ayant pu y réussir, il travailla à en empêcher l'effet. Il était piqué contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne s'adressaient qu'à Nicias, dont ils avaient une très-grande opinion, et qu'au contraire ils paraissaient ne faire aucun cas de lui, quoique ses ancêtres eussent eu droit d'hospitalité avec eux.

An. M. 3584. Av. J.C. 420. Thucyd. l. 5, p. 368-378. Plut. in Alcib. p. 197-198.

La première chose qu'il fit pour rompre la paix, c'est qu'ayant su que ceux d'Argos ne cherchaient qu'une occasion de se séparer des Spartiates, qu'ils craignaient autant qu'ils les haïssaient, il les flatta secrètement de l'espérance que les Athéniens leur donneraient du secours, en leur faisant entendre qu'ils étaient près de rompre une paix qui leur était désavantageuse.

En effet, les Lacédémoniens n'étaient pas fort at-

[1] Τὸ φιλόνεικον, καὶ τὸ φιλόπρωτον.

tentifs à en observer religieusement les conditions, ayant fait alliance avec les peuples de la Béotie contre l'esprit et la teneur du traité, et n'ayant rendu aux Athéniens le fort de Panacte que démoli [1], et non pas fortifié et dans l'état où il était lors de la conclusion du traité, comme ils s'y étaient engagés. Alcibiade, qui vit les Athéniens extrêmement indignés de cette mauvaise foi, n'oublia rien pour les irriter davantage; et, profitant de cette conjoncture pour pousser à bout Nicias, il souleva contre lui le peuple, en le rendant suspect de trop d'attachement aux Lacédémoniens, et formant contre lui des accusations qui ne manquaient pas tout-à-fait de vraisemblance, quoique dans le fond elles fussent destituées de vérité.

Cette nouvelle attaque déconcerta Nicias. Heureusement il arriva dans le moment même des ambassadeurs de Lacédémone avec plein pouvoir de terminer tous les différends. Ayant été introduits dans le conseil [2], c'est-à-dire dans le sénat, ils déduisirent leurs plaintes, et firent leurs demandes; et il n'y eut personne qui ne les trouvât très-justes et très-raisonnables. Le peuple devait leur donner audience le lendemain. Alcibiade, qui craignait le succès de cette assemblée, mit tout en œuvre pour obliger les ambassadeurs à entrer avec lui en conférence. Il leur représenta que le conseil traitait toujours avec beaucoup de modération et d'humanité ceux qui s'adressaient à lui, mais que le peuple était hautain et excessif dans ses prétentions; que, s'ils parlaient de pleins-pouvoirs, il ne manquerait pas de

[1] Il avait été démantelé par les Béotiens eux-mêmes (THUCYD. V, 42). Il paraît que les Lacédémoniens n'avaient point eu part à cette démolition. — L.

[2] Dans le conseil des *cinq cents*. — L.

s'en prévaloir, et les forcerait de lui accorder tout ce qui lui viendrait en tête. Au reste, il leur promit de les aider de tout son crédit, pour leur faire rendre Pyle, pour empêcher l'alliance d'Argos, et pour faire renouveler la leur; et il confirma ces promesses par serment. Les ambassadeurs sortirent de cette conférence très-contents, et pleins d'admiration pour la profonde politique et l'extrême habileté d'Alcibiade, qu'ils regardaient comme un homme extraordinaire; et en cela ils ne se trompaient point.

Le lendemain, le peuple étant assemblé, les ambassadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le sujet de leur ambassade et la nature de leurs pouvoirs. Ils répondirent d'abord qu'ils venaient proposer quelque voie d'accommodement, mais qu'ils n'avaient pas le pouvoir de rien conclure. Sur cela, Alcibiade s'élève et crie contre eux, les traite de fourbes et de perfides, appelle le conseil à témoin du discours qu'ils avaient tenu la veille, et exhorte le peuple à ne croire ni écouter des hommes qui mentaient si impudemment, et qui, sur le même sujet, disaient aujourd'hui une chose et demain une autre.

On ne saurait exprimer la surprise et le trouble des ambassadeurs, qui, se regardant l'un l'autre, ne pouvaient en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles sur ce qu'ils voyaient et entendaient. Nicias, qui ignorait la ruse et la tromperie d'Alcibiade, ne pouvait concevoir un changement si étrange, et se donnait la torture pour en chercher la raison. Le peuple, sur l'heure, se mettait en devoir de faire venir les ambassadeurs d'Argos pour conclure avec eux la ligue; mais, dans ce moment, un grand tremblement de terre vint au secours de Ni-

cias, et rompit l'assemblée. Il obtint avec beaucoup de peine, dans celle du lendemain, une surséance, jusqu'à ce qu'on eût envoyé des députés à Lacédémone. Il fut mis à leur tête; mais il revint sans avoir rien fait. Les Athéniens se repentirent fort alors d'avoir renvoyé, à sa persuasion, les prisonniers de l'île, qui tenaient aux plus puissantes maisons de Sparte. Cependant, quelque grande que fût leur colère, ils ne se portèrent à aucun excès contre lui; ils élurent seulement Alcibiade pour général, firent une ligue avec les Mantinéens et les Éléens [1], qui avaient quitté le parti de Lacédémone, y joignirent les Argiens, et envoyèrent des troupes à Pyle faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongèrent dans la guerre qu'ils avaient voulu éviter.

Plut. in Alcib. p. 198.

Plutarque, après le récit de l'intrigue d'Alcibiade, ajoute : « Personne ne saurait approuver le moyen dont « il se servit pour arriver à son but; mais se fut pour- « tant un coup de partie d'avoir désuni et ébranlé pres- « que tout le Péloponnèse, et suscité en un seul jour « tant d'ennemis aux Lacédémoniens. » Il me semble que c'est condamner bien faiblement une fourberie et une perfidie aussi noires que celles-ci, dont le succès le plus heureux ne peut couvrir l'horreur, et qui ne peuvent être assez détestées.

Id. ibid. p. 196-197; in Nic. p. 530-531.

Il y avait à Athènes un citoyen nommé Hyperbolus, fort méchant homme, et que les poëtes comiques prenaient ordinairement pour l'objet de leurs railleries et de leurs invectives. Il s'était endurci à la mauvaise ré-

[1] Le texte de Thucydide porte : *Une ligue offensive et défensive de cent ans, avec les Argiens, les Éléens et les alliés de ces deux peuples* (THUCYD. V, 46-47). Ainsi, Athènes, par suite de cette intrigue machiavélique, se trouva placée à la tête d'une confédération, dans le Péloponnèse même (MITFORD's *Hist. of Greece*, III, 378). — L.

putation, et était devenu insensible à l'infamie par une extinction entière de tout sentiment d'honneur, qui ne peut être que l'effet d'une ame désespérément livrée au vice. Cet homme ne plaisait à personne; mais le peuple ne laissait pas de s'en servir pour humilier ceux qui étaient élevés en dignité, et pour leur susciter des affaires. Deux citoyens partageaient alors à Athènes toute l'autorité, Nicias et Alcibiade. La vie peu réglée de celui-ci blessait les Athéniens, outre qu'ils redoutaient son audace et sa fierté. D'un autre côté, Nicias, en s'opposant toujours sans ménagement à leurs injustes desirs, et en les obligeant toujours de prendre les partis les plus utiles, leur était devenu très-odieux. Il paraissait, dans cette aliénation des esprits, que l'ostracisme aurait lieu à l'égard de l'un ou de l'autre. Des deux partis qui dominaient alors dans la ville, l'un des jeunes gens, qui voulaient la guerre, l'autre des vieillards, qui souhaitaient la paix, le premier s'efforçait de faire tomber le ban sur Nicias, et l'autre de le détourner sur Alcibiade. Hyperbolus, dont l'audace faisait tout le mérite, dans l'espérance de succéder au crédit de celui qui serait chassé, se déclara contre eux, et il ne cessait d'irriter le peuple contre l'un et contre l'autre : mais, les deux factions s'étant réunies, il fut lui-même banni, et mit fin par son exil à l'ostracisme, qui parut avoir été flétri et déshonoré en tombant sur un sujet si indigne; car jusque-là il y avait eu une sorte d'honneur et de dignité dans cette punition. Hyperbolus fut donc le dernier qui fut condamné à ce ban, comme Hipparque, proche parent du tyran Pisistrate, l'avait souffert le premier.

[Plut. in Nic. l.l. in Aristid. § 7.]

§ V. *Alcibiade engage les Athéniens dans la guerre de Sicile.*

XVIe et XVIIe années de la guerre.

An. M. 3588. Av. J.C. 416. Thucyd. l. 8, p. 350-409.

Je passe sous silence plusieurs événements peu considérables, pour venir au plus important de tous, qui est l'expédition des Athéniens en Sicile, à laquelle Alcibiade sur-tout les détermina. C'est ici la seizième année de la guerre du Péloponnèse.

Plut. in Alcib. p. 198-200; in Nic. pag. 531.

Alcibiade avait pris un ascendant merveilleux sur les esprits, quoique pourtant il fût bien connu pour ce qu'il était; car ses grandes qualités étaient jointes à des vices encore plus grands, qu'il ne se mettait point en peine de dissimuler. Il vivait plongé dans un luxe prodigieux, et dans une mollesse qui déshonorait la ville; ce n'étaient tous les jours que festins, que réjouissances, que parties de plaisirs et de débauches. Il montrait peu de respect pour les coutumes du pays, et encore moins pour la religion et pour les dieux. Les gens sages et sensés, outre l'aversion que leur inspiraient tous ces déréglements, craignaient extrêmement les suites de cette audace, de cette profusion et de ce profond mépris des lois, qu'ils regardaient comme autant de moyens et de degrés pour arriver à la tyrannie.

Les Grenouilles, act. 5, sc. 4.

Aristophane, dans une de ses comédies, marque admirablement par un seul vers la disposition du peuple à son égard : *Il le hait*, dit-il, *et ne se peut passer de lui.* En effet, les largesses dont Alcibiade comblait le peuple, la somptuosité des jeux et des spectacles qu'il lui donnait, la magnificence des présents qu'il faisait à la ville, qui passe tout ce qu'on peut dire, la grace et la beauté

de toute sa personne, son éloquence, sa force de corps, jointe au courage et à l'expérience, en un mot, toutes ses grandes qualités faisaient que les Athéniens lui pardonnaient ses défauts, et les supportaient patiemment, tâchant toujours de les diminuer et de les couvrir sous des noms doux et favorables; car ils les appelaient des jeux, des gentillesses, et des marques d'humanité et de bon naturel.

Timon le misanthrope, tout sauvage qu'il était, en jugea plus sainement. L'ayant rencontré un jour comme il sortait de l'assemblée, très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avait demandé, et de se voir généralement honoré par le peuple, qui le reconduisait en foule, loin de l'éviter comme il évitait tout le monde, il alla au-devant de lui, et, lui tendant amiablement la main, *Courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'agrandir et de t'élever, car c'est pour la ruine de tout ce peuple.* La guerre de Sicile prouvera que Timon ne se trompait pas.

Dès le temps de Périclès, les Athéniens s'étaient mis en tête de conquérir la Sicile. Ce sage conducteur fut toujours attentif à réfréner par sa prudence cette folle ambition. Il leur répétait souvent qu'en se tenant en repos, en s'appliquant avec soin à la marine, en se contentant de conserver leurs conquêtes, et en ne précipitant point leur ville dans des entreprises hasardeuses, ils rendraient leur république florissante, et seraient toujours au-dessus de leurs ennemis. L'autorité qu'il avait prise sur les esprits fut bien capable de les empêcher pour-lors de passer en Sicile, mais elle ne leur en fit pas perdre le desir, et ils tournèrent toujours les yeux de ce côté-là. Quelque temps après la mort de

Diod. l. 12, pag. 99.

Périclès, les Léontins, attaqués par ceux de Syracuse, avaient député à Athènes pour demander du secours. Ils étaient originaires de Chalcis, colonie d'Athènes. Les députés avaient à leur tête Gorgias, célèbre rhéteur, qui passait pour le plus éloquent homme de son temps. Son discours élégant, fleuri, et plein de figures brillantes qu'il mit le premier en usage, enleva les Athéniens, extrêmement sensibles aux beautés et aux charmes de l'éloquence. L'alliance fut conclue, et ils envoyèrent des vaisseaux à Rhége pour secourir les Léontins. L'année suivante, ils en envoyèrent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après, ils envoyèrent une nouvelle flotte un peu plus forte; mais les Siciliens ayant renoncé à leurs divisions par les conseils d'Hermocrate, la flotte fut renvoyée; et les Athéniens, ne pouvant pardonner à leurs généraux de n'avoir pas conquis la Sicile, en exilèrent deux, Pythodore et Sophocle, et condamnèrent le troisième, qui était Eurymédon, à une grosse amende: tant leur prospérité les avait aveuglés, en leur persuadant que rien n'était capable de leur résister. Ils firent encore depuis plusieurs tentatives; et, sous prétexte d'envoyer de temps en temps des secours d'armes et de troupes aux villes opprimées ou maltraitées par les Syracusains, ils s'ouvraient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces.

Mais celui qui alluma le plus cette ardeur fut Alcibiade, en repaissant le peuple de magnifiques espérances, dont lui-même était sans cesse occupé, ou, pour mieux dire, enivré. Toutes les nuits dans ses songes, il prenait Carthage, soumettait l'Afrique, passait de là en Italie, et se rendait maître du Péloponnèse entier, regardant la Sicile, non comme le but et la fin de cette guerre,

mais comme le commencement et le premier degré des exploits qu'il méditait. Il avait pour lui tous les citoyens, qui, sans rien approfondir, étaient enchantés des grandes espérances qu'il leur donnait. On ne parlait plus partout que de cette expédition. Les jeunes gens dans les lieux d'exercice, et les vieillards dans leurs boutiques et dans les endroits où ils s'assemblaient pour causer, ne s'occupaient qu'à tracer la figure de la Sicile, et qu'à s'entretenir de la nature et de la qualité de la mer dont cette île est environnée, de la bonté de ses ports, et des plages qu'elle a du côté de l'Afrique : car, infatués par les discours d'Alcibiade, ils comptaient comme lui ne faire de la Sicile que leur place d'armes et leur arsenal, d'où ils partiraient pour aller conquérir Carthage, et se rendre maîtres de toute l'Afrique et de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule.

On dit que Socrate et Méton l'astronome ne se promettaient rien de bon de cette entreprise : l'un, inspiré, comme il voulait le faire croire, par son esprit familier, qui ne manquait jamais de l'avertir des malheurs dont il était menacé; et l'autre, conduit par sa raison et son bon sens, qui, lui montrant dans l'avenir ce qu'il avait à craindre, le porta à contrefaire le fou et à demander que, vu l'état malheureux où il se trouvait, on lui laissât son fils, et qu'on le dispensât de porter les armes.

Plut. in Alcib. p. 199; in Nic. pag. 532.

§ VI. *Dénombrement des peuples qui ont habité la Sicile.*

Avant que d'entrer dans la description de la guerre de Sicile, il ne sera pas hors de propos de tracer un plan du pays et des peuples qui l'habitent : c'est par où Thucydide commence.

Thucyd. l. 6, p. 410-413. Les Lestrigons et les Cyclopes l'ont habitée les premiers, mais on n'en connaît que ce qu'en disent les poëtes.

Les plus anciens après eux sont les Sicaniens, qui se disaient naturels du pays, mais qu'on croit y être venus d'Espagne, des environs d'un fleuve nommé *Sicanus*, dont ils donnèrent le nom à l'île, appelée auparavant *Trinacrie* : ils furent depuis réduits à l'occident de l'île. Quelques Troyens, après l'embrasement de Troie, s'y vinrent établir près d'eux, et bâtirent Éryx et Égeste[1], prenant tous ensemble le nom d'*Élymes;* et quelques habitants de la Phocide, au retour du siége de Troie, se joignirent à eux. Ceux qu'on nomme proprement *Siciliens* vinrent d'Italie en grand nombre, et, ayant remporté une grande victoire sur les Sicaniens, les renfermèrent en un coin de l'île environ trois cents ans avant la venue des Grecs; et du temps de Thucydide ils habitaient encore le milieu des terres et le côté septentrional. C'est d'eux que l'île fut appelée *la Sicile.* Les Phéniciens se répandirent aussi le long de la côte pour la commodité du commerce, et dans les petites îles qui la bordent : mais depuis que les Grecs commencèrent à s'y établir, ils se retirèrent dans la contrée des Élymes pour être plus voisins de Carthage, et abandonnèrent le reste. C'est ainsi que les Barbares se sont établis en Sicile.

An. M. 3294 Av. J.C. 710. Pour les Grecs, les premiers qui y passèrent furent les Chalcidiens de l'Eubée, sous la conduite de Théoclès, qui fonda Naxe. L'année d'après, qui, selon Denys

Pag. 121. d'Halicarnasse, était la 3e de la 17e olympiade, Archias, Corinthien, fonda Syracuse. Au bout de sept ans, les

[1] Elle est appelée *Ségeste* par les Latins.

Chalcidiens établirent Léonte et Catane, après avoir chassé les habitants du pays, qui étaient les Siciliens. D'autres Grecs, partis de Mégare, ville d'Achaïe, à peu près dans le même temps, fondèrent Mégare appelée *Hybléenne*, ou simplement *Hybla*, du nom d'Hyblon, un roi de Sicile, qui leur avait donné retraite dans ses terres. On sait combien le miel d'Hybla était renommé chez les Anciens. Les habitants de cette ville, cent ans après, bâtirent Sélinonte. Gèle, bâtie sur un fleuve du même nom, quarante-cinq ans après la fondation de Syracuse, fonda elle-même Agrigente environ cent huit ans depuis. Zancle, nommée depuis *Messana* ou *Messène* par Anaxilas, tyran de Rhége, qui était de Messène, ville du Péloponnèse, eut divers fondateurs, et en différents temps. Les Zancliens bâtirent la ville d'Himère; les Syracusains, Acre, Casmène et Camarine. Voilà à peu près toutes les nations, tant grecques que barbares, qui ont pris des établissements en Sicile.

§ VII. *Les Égestains implorent le secours d'Athènes. Nicias s'oppose en vain à la guerre de Sicile : Alcibiade l'emporte sur lui. Ils sont nommés tous deux généraux avec Lamachus.*

Athènes était dans la disposition que nous avons marquée ci-devant, lorsqu'il y arriva des ambassadeurs des Égestains, lesquels, en qualité de leurs alliés, venaient implorer leur secours contre ceux de Sélinonte, que Syracuse soutenait. C'était la seizième année de la guerre du Péloponnèse. Ils représentaient entre autres choses que, si on les abandonnait, les Syracusains, après s'être emparés de leur ville comme ils avaient fait de celle de Léonte, se rendraient maîtres de toute la

An. M. 3588
Av. J.C. 416.
Thucyd. l. 6, p. 413-415.
Diod. l. 12, p. 129-130.
Plut. in Alcib. p. 200; in Nic. pag. 531.

Sicile, et ne manqueraient pas de secourir les Péloponnésiens, qui étaient leurs fondateurs; et, afin de leur être moins à charge, ils offraient de payer les troupes qu'on y enverrait. Les Athéniens, qui depuis long-temps n'attendaient qu'une occasion favorable pour se déclarer, dépêchèrent à Égeste pour s'informer de l'état des choses, et pour voir s'il y avait assez d'argent dans l'épargne pour soutenir une si grande guerre. Les habitants de cette ville avaient eu l'adresse d'emprunter aux peuples voisins un grand nombre de vases d'or et d'argent, qui montaient à des sommes immenses, et ils en firent parade quand les Athéniens furent arrivés.

An. M. 3589
Av. J.C. 415.

Ces députés revinrent avec ceux d'Égeste, qui apportaient soixante talents en lingots [1] pour le paiement d'un mois de soixante galères qu'ils demandaient, avec assurance de plus grandes sommes qui étaient toutes prêtes, à ce qu'ils disaient, tant dans le trésor public que dans les temples. Le peuple, touché de ces belles apparences, dont il ne se laissa point le temps d'approfondir la vérité, et séduit par le rapport avantageux que lui firent ses députés dans la vue de lui plaire, accorda sur-le-champ aux Égestains leur demande, et nomma Alcibiade, Nicias et Lamachus pour commander la flotte, avec plein pouvoir, non-seulement de secourir Égeste et de rétablir Léonte, mais d'ordonner des affaires de la Sicile conformément aux intérêts de la république.

Nicias fut nommé un des généraux malgré lui : car, sans compter les autres raisons qui lui faisaient craindre cet emploi, il le fuyait à cause d'Alcibiade qu'on lui donnait pour collègue. Mais les Athéniens se promettaient un plus heureux succès de cette guerre, s'ils n'en

[1] 330,000 francs. — L.

abandonnaient pas la conduite à Alcibiade seul, et s'ils tempéraient son ardeur et son audace par la sagesse et le flegme de Nicias.

Cinq jours après, pour hâter l'exécution du décret et pourvoir à tout ce qui était nécessaire, il se tint une seconde assemblée. Nicias, qui avait eu tout le loisir de faire de mûres réflexions sur l'affaire proposée, et qui en sentait de plus en plus les dangers et les inconvénients, se crut obligé en cette occasion de parler avec quelque force contre un projet dont il prévoyait que les suites pouvaient être très-funestes pour la république. Il dit « qu'il était étonnant qu'une affaire de l'importance dont « était celle-ci eût été presque aussitôt décidée que mise « en délibération : que, sans rien examiner, ni rien « approfondir, on en croyait sur leur parole des étrangers « à qui les promesses les plus magnifiques ne coûtaient « rien, et qui avaient intérêt de tout promettre pour se « tirer du péril où ils étaient. Quelle utilité après tout « peut-il en revenir à la république? Est-ce que nous « n'avons pas assez d'ennemis près de nous sans en aller « chercher au loin? Est-il de votre sagesse de hasarder « ce que vous possédez, sur l'espérance d'un avantage « incertain? de songer à faire de nouvelles conquêtes « avant que d'avoir assuré les anciennes? de ne vous « occuper que de votre agrandissement, et de négliger « absolument le soin de votre propre sûreté? Pouvez- « vous compter sur une trêve que vous savez ne tenir à « rien, à laquelle vous ne pouvez vous dissimuler qu'on « a déja donné plusieurs atteintes, et que le moindre « échec reçu de notre part peut changer tout d'un coup « en une guerre déclarée? Vous n'ignorez pas quelle a « toujours été et quelle est encore la disposition des Lacé-

Thucyd. l. 6, p. 415-428.

« démoniens à notre égard. Ils abhorrent notre gouver-
« nement comme contraire au leur, ils voient avec
« douleur et dépit l'empire de la Grèce entre nos mains,
« ils regardent notre gloire comme un sujet de honte et
« de confusion pour eux, et il n'y a rien qu'ils ne soient
« prêts à faire pour humilier et abaisser une puissance
« qui leur fait ombrage et les tient toujours dans la
« crainte. Voilà quels sont nos véritables ennemis, voilà
« contre qui nous devons être en garde. Sera-t-il temps
« de faire ces réflexions lorsque après avoir partagé nos
« troupes, et pendant que nous serons occupés ailleurs
« et hors d'état de leur résister, toutes les forces du
« Péloponnèse viendront fondre sur nous? A peine
« commençons-nous à respirer des maux infinis que la
« guerre et la peste nous ont causés, et voilà que sans
« nécessité nous nous jetons nous-mêmes dans un péril
« encore plus grand. Si nous voulons porter nos armes
« au loin, ne serait-il pas plus expédient d'aller réduire
« les rebelles de Thrace, et d'autres encore qui sont
« chancelants et mal assurés dans leur devoir, que de
« courir au secours des Égestains, qui nous doivent être
« assez indifférents? et nous convient-il d'entreprendre
« la vengeance de leurs injures tandis que nous ne
« témoignons aucun ressentiment des nôtres? Laissons
« les Siciliens dans leur île vider entre eux leurs querelles
« sans nous y embarrasser. Que les Égestains se tirent
« sans nous d'une guerre qu'ils ont entreprise sans nous.
« Que si quelqu'un de vos généraux vous conseille cette
« entreprise par ambition ou par intérêt pour faire parade
« de ses magnifiques équipages, ou pour trouver de quoi
« fournir à ses dépenses, ne soyez pas assez imprudents
« pour sacrifier les intérêts de la république aux siens,

« ou pour souffrir qu'il la ruine en se ruinant lui-même. « Cette entreprise est trop grande pour la remettre à « la conduite d'un jeune homme. Souvenez-vous que « c'est la prudence qui fait réussir les affaires, et non « la passion. » Enfin il conclut en déclarant que son avis était de remettre de nouveau l'affaire en délibération, pour prévenir les suites funestes d'un conseil précipité.

Il était bien clair qu'il en voulait à Alcibiade, et que c'était son luxe énorme qu'il avait attaqué. En effet il le poussait à un excès incroyable, et faisait des dépenses infinies, tant en chevaux qu'en meubles et en équipages, sans parler de la délicatesse et de la somptuosité de sa table. Il disputa le prix aux jeux olympiques avec sept attelages de chariots, ce qu'aucun particulier n'avait jamais fait avant lui; et il y fut couronné plus d'une fois. Il avait besoin de ressources extraordinaires pour soutenir un tel luxe; et comme l'avarice en est souvent une pour l'ambition, ce n'était point sans fondement qu'on le soupçonnait de chercher dans la conquête de la Sicile et dans celle de Carthage, qu'il prétendait lui faire succéder, autant à enrichir sa famille qu'à la couvrir de gloire. On juge bien qu'il ne laissa pas le discours de Nicias sans réplique.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, que le mérite a « excité la jalousie, et que la gloire a fait des envieux. « On me fait un crime, j'ose le dire, de ce qui fait « honneur à ma patrie, et de ce qui devrait m'attirer « des louanges. L'état dans lequel je vis, les dépenses « que je fais, sur-tout dans les assemblées publiques, « outre qu'elles sont justes et légitimes, relèvent la « gloire d'Athènes dans l'esprit des étrangers, et font

« voir qu'elle n'est point épuisée d'argent comme nos « ennemis se l'imaginent. Mais ce n'est point de quoi « il s'agit maintenant. Qu'on juge de moi par mes ac- « tions, et non par d'injurieux préjugés. Est-ce un « petit service que celui que j'ai rendu à la république « en faisant entrer dans son alliance en un seul jour « les Éléens, les Mantinéens, les Argiens, c'est-à-dire « les principales forces du Péloponnèse ? Servez-vous « donc de la jeunesse et de la folie d'Alcibiade, puisque « ses ennemis la nomment ainsi, aussi-bien que de la « sagesse et de l'expérience de Nicias, pour l'agrandis- « sement de votre empire, sans vous repentir, sur de « vaines craintes, d'une entreprise publiquement réso- « lue, qui peut vous être d'une gloire et d'une utilité « infinies. Les villes de Sicile, lasses du gouvernement « injuste et cruel de leurs princes, et encore plus de « l'autorité tyrannique que Syracuse exerce sur elles, « n'attendent qu'un moment favorable pour éclater, et « sont prêtes à ouvrir leurs portes à quiconque s'offrira « pour rompre le joug sous lequel elles gémissent de- « puis long-temps. Quand les Égestains, comme vos « alliés, n'auraient pas droit à votre protection, la « gloire d'Athènes devrait vous engager à les soutenir. « C'est en secourant les opprimés que les états s'agran- « dissent, et non en demeurant oisifs. Dans la conjonc- « ture où vous vous trouvez, harceler les uns, arrêter « les autres, donner de l'occupation à tous, et porter « au loin vos armes, c'est l'unique moyen d'abattre le « courage de vos ennemis et de montrer que vous ne « les craignez point. Athènes n'est point née pour le « repos, et ce n'est point par cette voie que nos an- « cêtres l'ont portée au point de grandeur où nous la

« voyons. Au reste, que hasardez-vous dans l'entre-« prise dont il s'agit? Si elle réussit, elle vous rendra « maîtres de toute la Grèce : et si le succès ne répond « pas à vos desirs, votre flotte vous laissera la liberté « de vous retirer quand il vous plaira. Il est vrai que « les Lacédémoniens peuvent entrer dans notre pays : « mais, outre que nous ne saurions l'empêcher quand « nous n'irions pas en Sicile, nous demeurerons tou-« jours, malgré eux, maîtres de la mer; et c'est ce qui « ôte à nos ennemis toute espérance de pouvoir jamais « nous vaincre. Que les raisons de Nicias ne vous tou-« chent donc point. Elles ne tendent qu'à semer de la « division entre les jeunes gens et les vieillards, qui ne « peuvent rien les uns sans les autres : puisque c'est de « la prudence et du courage, du conseil et de l'exécu-« tion que dépend le succès de toutes les entreprises. « Celle-ci ne peut tourner qu'à votre gloire et à votre « avantage. »

Les Athéniens, qui se trouvaient agréablement flattés par le discours d'Alcibiade [1], persistèrent dans leur premier avis. Nicias, de son côté, n'en changea pas non plus, mais il n'osa point insister davantage. Son caractère était naturellement doux et timide. Il n'avait point, comme Périclès, cette éloquence vive et véhémente qui abat, qui renverse, qui entraîne tout : aussi celui-ci, en plusieurs occasions et à différentes reprises, était toujours venu à bout d'arrêter la fougue du peuple qui avait dès-lors en tête l'expédition de Sicile, parce qu'il tint toujours ferme, et ne relâcha jamais les rênes de cette autorité et de cette espèce d'empire

Plut. in præc. de ger. rep. p. [802].

[In Nicia, § 2, 14.]

[1] Entraînés d'ailleurs par les prières des exilés d'Égeste et de Léontium (THUCYD. VI, 19). — L.

qu'il avait su prendre sur les esprits; au lieu que Nicias[1], parce qu'il agissait et parlait mollement, loin d'attirer à lui le peuple, se laissa entraîner lui-même par force, à la vérité, et malgré lui; mais enfin il se rendit et accepta le commandement dans une guerre dont il prévoyait toutes les suites funestes.

C'est Plutarque qui fait cette réflexion dans le beau traité où, parlant des qualités que doit avoir un homme d'état, et qui est appelé au gouvernement, il montre combien le talent de la parole et la fermeté d'ame lui sont nécessaires.

Nicias, n'osant donc plus combattre de front Alcibiade, essaya de le faire par une voie indirecte, en y opposant beaucoup de difficultés, tirées sur-tout de la grandeur des dépenses nécessaires pour cette expédition. Il représenta que, puisqu'on était déterminé à la guerre, il fallait la faire d'une manière qui répondît à la haute réputation d'Athènes : qu'une armée de mer ne suffisait pas contre une puissance aussi formidable que celle des Syracusains et de leurs alliés : qu'il en fallait une de terre, composée d'une bonne infanterie et d'une bonne cavalerie, si l'on voulait agir d'une manière digne d'un si grand dessein : qu'outre la flotte qui devait les rendre maîtres de la mer, il fallait avoir un grand nombre de vaisseaux pour porter continuellement des vivres à l'armée, qui ne pouvait subsister autrement dans un pays ennemi : qu'il était nécessaire de porter avec soi beaucoup d'argent, sans s'attendre à celui des Égestains, qui peut-être n'était prêt qu'en paroles, et pourrait bien leur manquer : qu'il fallait

[1] Καθάπερ ἀμβλεῖ χαλινῷ τῷ λόγῳ πειρώμενος ἀποστρέφειν τὸν δῆμον, οὐ κατέσχεν. [Plut. *Reipubl. ger. præcept.* p. 802.]

faire réflexion sur la différence qui se trouverait entre eux et leurs ennemis pour les commodités et les besoins de l'armée, les Syracusains étant dans leur pays, au milieu d'alliés puissants, disposés par leur inclination et engagés par leur intérêt à les aider d'hommes, d'armes, de chevaux, de vivres; au lieu que les Athéniens feraient la guerre dans un pays éloigné et ennemi, d'où en hiver ils ne pourraient recevoir des nouvelles qu'au bout de quatre mois, où tout leur serait contraire, et où ils ne pourraient rien avoir qu'à la pointe de l'épée : qu'il serait honteux aux Athéniens d'être obligés de quitter leur entreprise, et de s'exposer au mépris et à la risée des ennemis, faute d'avoir pris d'abord les précautions que demandait un projet si important : que, pour lui, il était déterminé à ne point partir s'il n'était muni de tout ce qui était nécessaire, parce que de là dépendait le salut de toute l'armée, et qu'il ne voulait point le faire dépendre du caprice ou de la mauvaise foi des alliés.

Il avait prétendu par ce discours ralentir l'ardeur du peuple, il ne fit que l'augmenter. On décerna sur-le-champ plein pouvoir aux généraux de lever autant de troupes et d'équiper autant de galères qu'ils le jugeraient à propos, et l'on travailla aussitôt à l'exécution, tant à Athènes qu'ailleurs, avec une activité et un empressement qui ne se peut exprimer. Diod. l. 13, pag. 134.

§ VIII. *On se prépare au départ. Sinistres présages. Mutilation des statues de Mercure: Alcibiade accusé ne peut obtenir qu'on juge l'affaire. Départ triomphant de la flotte.*

Quand tout fut prêt pour le départ, et qu'on appa- An. M. 3589 Av. J.C. 415.

Thucyd. l. 6, pag. 428. Plut. in Alcib. p. 200-201. reillait déja pour faire voile, il arriva plusieurs signes tristes et de mauvais augure, qui jetèrent du trouble et de l'inquiétude dans les esprits. Les femmes célébraient alors les fêtes d'Adonis [1], pendant lesquelles toute la ville était en deuil, pleine d'images de mort et de convois funèbres, et retentissait des cris et des gémissements des femmes qui les suivaient en se lamentant; ce qui fit craindre que cet armement si brillant et si magnifique ne perdît bientôt tout cet éclat, et ne se flétrît comme une fleur [2].

L'inquiétude fut encore augmentée par un autre accident. Toutes les statues de Mercure qu'on voyait de forme carrée à l'entrée des maisons et des temples se trouvèrent mutilées en une nuit, et particulièrement au visage, sans qu'on pût découvrir l'auteur de ce coup hardi, quoiqu'on promît de grandes récompenses à quiconque le dénoncerait. On ne put s'empêcher de prendre un événement si extraordinaire, non-seulement pour un sinistre présage, mais encore pour un complot de factieux qui avaient de mauvais desseins. De jeunes gens furent accusés d'avoir déja fait quelque chose de Plut. in præc. de rep. p. 800. [Andocid. de Myster. p 20. Thucyd. VI, § 28.] semblable dans une partie de débauche, et d'avoir contrefait en particulier les mystères de Cérès et de Proserpine, ayant à leur tête Alcibiade, qui représentait le grand-prêtre. Il est d'une grande importance pour tous ceux qui sont en place et en autorité de s'observer en tout, et de ne donner aucune prise sur eux à la critique la plus maligne. Ils doivent se souvenir, dit Plutarque,

[1] Cette superstition avait pénétré jusqu'au peuple de Dieu. « Et ecce ibi mulieres sedebant, plangentes Adonidem. » (Ezech. VIII, 14.)

[2] L'historien fait allusion aux plantes et aux fleurs qu'on portait dans cette cérémonie, et que l'on appelait *les jardins d'Adonis.*

que tous les yeux sont ouverts sur leur conduite, et toujours très-clairvoyants en ce point : qu'on n'examine pas seulement leurs actions extérieures, mais qu'on pénètre jusque dans l'intérieur et dans les réduits les plus reculés de leur maison pour y observer leurs conversations, leurs repas, leurs divertissements, et ce qui s'y passe de plus secret et de plus caché. C'est cette crainte des yeux perçants du peuple qui tenait Thémistocle et Périclès dans une circonspection continuelle, et qui les obligeait à s'interdire la plupart des plaisirs que les autres s'accordaient.

Pour Alcibiade, il ne savait ce que c'était que de se contraindre. Aussi, comme on le connaissait, on n'eut pas de peine à croire qu'il pouvait bien avoir eu quelque part à ce qui venait d'arriver. Son luxe, son libertinage, son irréligion, donnaient beaucoup de vraisemblance à cette accusation, et son dénonciateur ne craignit point de se nommer. La constance d'Alcibiade ne laissa pas d'être ébranlée par ce coup : mais voyant que les soldats et les matelots déclaraient qu'ils n'allaient à cette guerre si éloignée et à cette expédition d'outre-mer que pour l'amour d'Alcibiade, et que si on lui faisait le moindre tort, ils se retireraient sur l'heure même, il reprit courage et se présenta à jour nommé pour se défendre. Ses ennemis, sous prétexte que le départ de la flotte pressait, firent surseoir le jugement. Il eut beau demander qu'on lui fît son procès s'il était coupable, sans attendre qu'il fût absent pour le perdre, et représenter qu'il y avait une dureté et une injustice criantes à l'obliger de partir pour une guerre si importante sans éclaircir des accusations et des calomnies si atroces, qui le tiendraient dans des inquiétudes et

dans des craintes continuelles; il ne put rien obtenir du peuple, et le départ fut ordonné.

Thucyd. p. 430-432. Diod. l. 13, p. 135.

L'armée se prépara donc à mettre à la voile, après avoir donné le rendez-vous à Corcyre à la plupart des alliés et des vaisseaux qui portaient les vivres et les équipages. Tout ce qu'il y avait de citoyens ou d'étrangers à Athènes se rendit dès le point du jour au port du Pirée. Les premiers conduisaient leurs enfants, leurs parents, leurs amis, leurs camarades, avec une joie mêlée de quelque tristesse, voyant partir pour une expédition éloignée et pleine de périls ce qu'ils avaient de plus cher au monde, sans savoir si jamais ils les reverraient, mais cependant pleins d'espérance que cette expédition aurait un succès heureux. Les étrangers étaient accourus pour jouir d'un spectacle bien digne de leur curiosité; car jamais appareil de guerre d'une seule ville n'avait approché de celui-ci. Les armées navales qu'on envoya contre Épidaure et contre Potidée étaient bien aussi grandes pour le nombre des soldats et des navires; mais elles n'étaient pas si magnifiques, ni le voyage si grand, ni l'entreprise si importante. On voyait ici deux armées, l'une de terre et l'autre de mer, équipées avec grand soin, aux dépens des particuliers et du public, de tout ce qui leur était nécessaire, à cause de la longueur du chemin et de la durée de la guerre. Il y avait cent galères que la ville fournissait vides, savoir soixante légères, et quarante pour porter les soldats pesamment armés. Chaque homme de mer recevait par jour une dragme de paie [1], c'est-à-dire dix sous, sans ce que les capitaines de navires donnaient en particulier aux

[1] 91 centimes. — L.

rameurs du premier rang [1]. Ajoutez à cela la pompe et la magnificence de l'appareil, où ils avaient essayé à l'envi de se surpasser les uns les autres, et le soin que chacun avait pris de rendre son vaisseau le plus léger aussi-bien que le plus leste. Je ne parle point du choix des soldats, qui étaient l'élite d'Athènes, ni de leur émulation pour ce qui concernait la beauté des armes et de l'équipage, non plus que de celle des officiers, qui avaient fait une dépense considérable pour se distinguer des autres et se faire valoir dans l'esprit des étrangers : de sorte que ce spectacle ressemblait plutôt à un tournoi où l'on étale tout ce qu'il y a de plus magnifique qu'à une expédition de guerre et à un appareil militaire; mais la hardiesse et la grandeur du dessein en surpassaient encore les frais et la pompe.

Quand les vaisseaux furent chargés et les troupes embarquées, la trompette ayant sonné, on fit des vœux solennels pour le départ; on emplit par-tout des coupes d'or et d'argent, on fit les effusions accoutumées, avec les acclamations du peuple qui bordait le rivage, et qui levait les mains vers le ciel pour souhaiter à leurs concitoyens un voyage heureux et un succès favorable. Après l'hymne chantée et les cérémonies achevées, les vaisseaux défilèrent l'un après l'autre du port, puis essayèrent à l'envi de se devancer, jusqu'à ce que toute la flotte se réunît à Égine : de là on tira vers Corcyre, où l'armée des alliés s'assemblait avec le reste des navires.

[1] On les appelait θρανῖται. Ils avaient des rames plus longues, et par conséquent plus de peine à ramer que les autres.

§ IX. *Alarme de Syracuse. La flotte athénienne arrive en Sicile.*

Thucyd. l. 6. p. 432-445. Diod. l. 13, p. 135-136.

Cette nouvelle ayant été portée de tous côtés à Syracuse, on n'en voulut rien croire d'abord, tant la chose paraissait hors de toute vraisemblance; mais comme elle se confirmait de jour à autre, on songea sérieusement aux préparatifs de la guerre, et l'on dépêcha par toute l'île pour demander du secours aux uns et en porter aux autres. On mit aussi garnison dans les châteaux et dans les forts qui étaient à la campagne, on fit la revue tant des chevaux que des soldats, on examina ce qu'il y avait d'armes dans les magasins, et l'on donna ordre à tout, comme si l'ennemi eût été présent.

Cependant la flotte, partagée en trois escadres, chacune sous son général, mit à la voile. Elle était composée de cent trente-six vaisseaux, dont cent étaient d'Athènes, et le reste des alliés. Il y avait sur ces vaisseaux cinq mille soldats pesamment armés, dont deux mille deux cents étaient citoyens d'Athènes, savoir quinze cents du nombre de ceux qui avaient des biens en fonds, et sept cents [1] qui n'en avaient point, mais qui étaient également citoyens : les alliés composaient le reste. Pour l'infanterie légère, il y avait quatre-vingts archers de Crète avec quatre cents autres, sept cents frondeurs de Rhodes, et six-vingts bannis de Mégare. Il n'y avait qu'une compagnie de cavalerie de trente maîtres, qui s'était embarquée sur un vaisseau propre à porter des chevaux. La flotte et les troupes furent

[1] On les appelait θῆτες.

beaucoup augmentées dans la suite. Trente vaisseaux menaient les vivres et ceux qui avaient le soin de les apprêter, avec des maçons et des charpentiers, et leurs outils; le tout suivi de cent barques pour le service, sans compter les vaisseaux marchands, qui étaient en grand nombre. Tout cela partit ensemble de Corcyre. Ayant été assez mal reçus par ceux de Tarente et de Locres, ils cinglèrent vers Rhége, où ils s'arrêtèrent quelque temps. Les Athéniens pressaient ceux de Rhége de secourir les Léontins, originaires comme eux de Chalcis; mais ils répondirent qu'ils demeureraient neutres, et n'agiraient que de concert avec le reste de l'Italie. Là on délibéra sur la manière dont il fallait conduire cette guerre, et l'on y attendit les vaisseaux qu'on avait envoyés à la découverte pour savoir où l'on pourrait aborder, et si l'argent des Égestains était prêt. Étant de retour, ils rapportèrent qu'il n'y avait que trente talents [1] dans l'épargne. Nicias l'avait bien prévu, mais il avait trouvé les oreilles fermées à tous les salutaires conseils.

Il ne manqua pas, sur cette nouvelle, de faire valoir ses anciens raisonnements, de montrer le tort qu'on avait eu de s'embarquer dans cette guerre, et d'exagérer les suites funestes qu'on en devait attendre : en quoi il se conduisait en homme peu sage et peu sensé. Il avait eu grande raison de s'y opposer d'abord, et de faire tous ses efforts pour rompre ce malheureux projet; mais la chose ayant été résolue, et lui-même ayant été contraint d'accepter le commandement, il ne convenait point de tourner toujours la tête en arrière en répétant sans cesse que cette guerre avait été en- Plut. in Nic. p. 532.

[1] 165,000 francs. — L.

treprise contre toutes les règles de la prudence, et de refroidir par là les deux autres généraux, d'abattre le courage des troupes, et d'émousser cette pointe de confiance et d'ardeur qui assure le succès des grandes actions. Il fallait marcher avec courage contre l'ennemi, le presser vivement, et jeter par-tout l'épouvante par une attaque subite et inopinée.

Mais il fit tout le contraire. Son avis, dans le conseil de guerre, fut qu'on devait tirer vers Sélinonte, qui était le premier sujet du voyage; et, si les Égestains s'acquittaient de leur promesse et payaient une montre à l'armée, passer outre; sinon les obliger à fournir la subsistance de soixante galères qu'ils avaient demandées, et demeurer là jusqu'à ce qu'on eût fait leur accord avec les Sélinontins, soit par force ou autrement. Il disait qu'ensuite on retournerait à Athènes après avoir fait montre de leurs forces, et de l'assistance qu'on donnait à ses alliés, si ce n'était qu'il se présentât une occasion de faire quelque chose pour les Léontins, ou d'attirer quelque ville à leur parti.

Alcibiade répliqua qu'il serait honteux, après un si grand armement, de s'en retourner sans rien faire, et qu'il fallait essayer auparavant de gagner l'alliance des Grecs et des Barbares pour les détacher de Syracuse, et en tirer des troupes et des vivres, et sur-tout députer à Messine, qui était comme la clef de la Sicile, et dont le port était capable de contenir toute la flotte. Il disait que, après avoir reconnu les amis et les ennemis, et s'être fortifié d'un nouveau secours, on attaquerait Sélinonte ou Syracuse, si l'une ne voulait s'accommoder avec Égeste, et l'autre souffrir le rétablissement de Léonte.

Lamachus ouvrit un troisième avis, qui n'était peut-

être pas le moins sage : c'était d'aller droit à Syracuse, sans lui donner le loisir de revenir de l'étonnement où elle était, ni de se préparer à la défense. Il disait que le premier abord d'une armée était toujours le plus terrible, et qu'en laissant à l'ennemi le temps de se reconnaître, on lui donnait aussi celui de se rassurer; au lieu qu'en l'attaquant brusquement et pendant qu'il était encore déconcerté, on était presque sûr de la victoire : que, s'étant rendus maîtres du plat pays, ils ne manqueraient de rien, et contraindraient les Siciliens à prendre parti : qu'enfin ils s'établiraient à Mégare, qui était déserte et voisine de Syracuse, et y mettraient leur flotte en sûreté. Mais son avis n'étant pas suivi, il revint à celui d'Alcibiade. Ainsi l'on fit voile pour la Sicile, où Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise.

§ X. *Alcibiade est rappelé. Il se sauve, et est condamné à mort par contumace. Il se retire à Sparte. Souplesse de son génie.*

Ce fut là le premier et le dernier exploit qu'il fit dans cette expédition, ayant été d'abord rappelé par les Athéniens pour être jugé sur l'accusation qu'on avait intentée contre lui; car, depuis le départ de l'armée, ses ennemis, qui se souciaient peu du bien et du salut de la patrie, et qui, sous prétexte de zèle de religion, qui couvre souvent les plus noirs attentats, ne songeaient qu'à satisfaire leur haine et leur vengeance; ses ennemis, dis-je, profitant de son absence, avaient poussé l'affaire plus vivement que jamais. Tous ceux qu'on dénonça furent mis en prison sans qu'on daignât seulement les entendre, et sur la déposition des citoyens les plus décriés pour leurs

Thucyd. l. 6, p. 446-450. Plut in Alcib. p. 202.

mœurs, comme si, dit Thucydide, il y eût eu moins de mal à punir les innocents qu'à laisser échapper les coupables. Un des délateurs fut convaincu de faux par ses propres paroles, ayant assuré qu'il avait reconnu un des accusés au clair de la lune, lorsqu'il n'y en avait point. Cette fausseté ne ralentit point la fureur du peuple. Le souvenir de la tyrannie des Pisistratides lui en faisait appréhender une pareille; et, prévenu de cette crainte, il n'écoutait rien.

Il envoya donc enfin le vaisseau [1] de Salamine, avec ordre au commandant de ne point emmener par force Alcibiade, de peur de quelque tumulte dans l'armée, mais de lui ordonner seulement qu'il se vînt présenter à Athènes pour adoucir le peuple. Alcibiade obéit sur-le-champ, et partit sur sa galère; mais dès qu'il fut arrivé à Thurium, et qu'il eut mis pied à terre, il disparut, et éluda toutes les poursuites de ceux qui le cherchèrent. Comme on lui demandait s'il ne se fiait pas à sa patrie sur le jugement qu'elle devait rendre à son sujet : « Je « ne me fierais pas à ma mère même, dit-il, dans la « crainte que par mégarde elle ne prît une fève [2] noire « pour une blanche. » La galère de Salamine revint seule, le commandant étant tout honteux d'avoir laissé ainsi échapper sa proie. Alcibiade fut condamné à mort par contumace. Tous ses biens furent confisqués, et il fut enjoint à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire. Parmi ces dernières, il s'en trouva une, nommée *Théano*, qui eut seule le courage de s'opposer

[1] C'était un vaisseau sacré, destiné pour amener les coupables = ou les accusés (Schol. *Aristoph. Av.* 147, v. 1204). — L.

[2] Les juges se servaient de fèves pour donner leur suffrage, et la noire marquait qu'ils condamnaient.

à ce décret[1], disant qu'*elle était prêtresse pour bénir, et non pas pour maudire.* Quelque temps après, comme on lui porta la nouvelle que les Athéniens l'avaient condamné à mort : *Je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je suis en vie.*

Ce fut à peu près dans ce temps-là qu'arriva à Athènes l'affaire de Diagore le Mélien. Il était venu s'établir dans cette ville, et il se mit à y enseigner l'athéisme. On lui intenta procès sur sa mauvaise doctrine. Il se sauva par la fuite, et évita le supplice; mais il ne put éviter la flétrissure de la sentence qui le condamnait à mort. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les principes impies qu'il débitait, qu'ils allèrent jusqu'à mettre sa tête à prix, et à promettre un talent de récompense pour celui qui le leur livrerait mort ou vif.

Joseph. contr. Apion. [t. II, p. 493. Aristoph. in av. 1073.]

[Diod. Sic. XIII, 6.]

Environ vingt ans auparavant, on avait déja fait une affaire toute pareille à Protagore, pour avoir simplement traité la matière de problématique. Il avait dit au commencement d'un de ses livres : « Si les dieux « existent ou n'existent pas, c'est une question où je « ne sais si je dois prendre l'affirmative ou la négative. « Pour éclaircir une question si épineuse, notre enten- « dement est trop aveugle et la vie humaine trop courte. » Les Athéniens ne purent souffrir qu'on mît en doute une chose de cette nature. Ils firent proclamer par le crieur public que tous ceux qui avaient des exemplaires de cet ouvrage les apportassent au magistrat. On les fit brûler comme infames et impies, et l'auteur fut banni de l'état à perpétuité.

Diog. Laert. in Protag. [IX, 52.] Sext. Emp. adv. Math. p. 319]. Joseph. contr. Apion. [II, 493]. Cic. lib. 1, de nat. deor. n. 62.

Diagore et Protagore avaient été disciples de Démo-

[1] Φάσκουσα, εὐχῶν οὐ καταρῶν ἱερείαν γεγονέναι.

crite, l'inventeur de la philosophie des atomes. J'en parlerai ailleurs.

Thucyd. p. 452-453. Plut. in Nic. p. 533.

Depuis le départ d'Alcibiade, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias; car Lamachus, son collègue, quoique homme de courage et d'expérience, était sans crédit à cause de son extrême pauvreté, qui le rendit méprisable aux troupes. Les Athéniens n'avaient pas toujours pensé de la sorte, et nous avons vu qu'Aristide, tout pauvre qu'il était, n'en fut ni moins estimé ni moins respecté; mais dans cette dernière expédition un goût de luxe et de magnificence avait saisi tous les esprits, et l'estime des richesses en est une suite naturelle. Comme donc Nicias se trouva seul maître, tout se ressentit de son caractère de timidité et de lenteur, et il laissa tout languir, tantôt en se tenant en repos sans rien entreprendre, tantôt en ne faisant que tourner çà et là le long des côtes, tantôt en perdant le temps à consulter et à délibérer; ce qui dissipa bientôt d'un côté l'ardeur et la confiance que ses troupes avaient d'abord témoignées, et de l'autre la crainte et la frayeur dont les ennemis avaient été saisis à la première vue d'un armement si formidable. Il mit le siége devant Hybla, qui n'était qu'une petite ville, et l'ayant levé peu de jours après, il tomba lui-même dans un très-grand mépris. Enfin il se retira à Catane sans avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'était la courtisane Laïs, qui, fort jeune encore alors, fut vendue parmi les autres prisonniers et menée dans le Péloponnèse.

Plut. in Alcib. pag. 203.

Cependant Alcibiade, étant parti de Thurium, arriva à Argos; et comme il renonçait entièrement à l'espérance d'être rappelé dans sa patrie, il envoya demander

aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sûreté, sous leur protection et sauvegarde. Il leur donnait sa foi et sa parole que, s'ils voulaient le regarder comme leur ami, il leur rendrait plus de services qu'il ne leur avait causé de dommage pendant qu'il avait été leur ennemi. Les Spartiates le reçurent à bras ouverts. Quand il fut arrivé à Sparte, il y eut bientôt gagné l'estime et l'affection de tous les habitants. Il les charma tous et les enchanta en se conformant en tout à leur manière de vivre. Ceux qui voyaient qu'il se rasait jusqu'à la peau, qu'il se baignait dans l'eau froide, qu'il mangeait d'un gâteau fort pesant et fort grossier, dont l'usage était très-commun parmi eux, et qu'il s'accommodait à merveille de leur sauce noire, ne pouvaient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuisinier, qu'il eût connu de parfumeur, qu'il eût porté de fines étoffes de Milet; en un mot, qu'il eût vécu jusque-là dans les délices et dans la bonne chère. Cette souplesse était le caractère dominant d'Alcibiade. Véritable caméléon, il ne lui coûtait rien de prendre toutes sortes de couleurs et de formes pour se concilier ceux avec qui il avait à vivre. Il saisissait d'abord toutes leurs manières; il entrait dans tous leurs goûts, comme s'ils lui eussent été naturels; et quoique dans le fond il y sentît en lui-même une très-grande répugnance, il savait la couvrir par un air aisé, simple, et qui paraissait sans contrainte. Avec les uns, il avait toutes les graces et tout l'enjouement de la jeunesse la plus gaie; avec d'autres, tout le sérieux de l'âge le plus grave. A Sparte, il était laborieux, frugal et austère; en Ionie, il n'aimait que la joie, la paresse et la volupté; en Thrace, il était

toujours à cheval, ou passait les journées à boire; et lorsqu'il était avec le satrape Tissapherne, il surpassait en luxe et en dépense toute la magnificence des Perses.

Il ne se contenta pas de l'estime des Lacédémoniens. Il sut si bien gagner les bonnes graces de Timée, femme du roi Agis, qu'il en eut un fils, qu'on appelait en public *Léotychide*, mais que sa mère en particulier, parmi ses femmes et ses amies, ne rougissait point d'appeler *Alcibiade*, tant sa passion pour cet Athénien était violente. Agis n'ignora pas ce commerce, et il refusa de reconnaître Léotychide pour son fils; ce qui fut cause que dans la suite ce fils fut exclu du trône.

§ XI. *Description de Syracuse.*

Comme le siége de Syracuse est un des plus considérables dont il soit parlé dans l'histoire des Grecs, et dont j'ai cru par cette raison devoir marquer toutes les circonstances particulières, pour donner une idée de la manière dont les Anciens faisaient les siéges, il m'a paru nécessaire, avant que d'entrer dans ce détail, de présenter ici aux yeux du lecteur une description et un plan de la ville de Syracuse, où il trouvera aussi les différents travaux dont il est parlé dans ce siége, tant de la part des Athéniens que de celle des assiégés.

Cic. Verr. 6, n. 117-119. Syracuse était située sur la côte orientale de Sicile. Sa vaste étendue, sa situation avantageuse, la commodité de son double port, ses fortifications construites avec grand soin, la multitude et la richesse de ses citoyens, la rendirent une des plus grandes, des plus belles et des plus puissantes villes grecques. On dit [1] que l'air y était

[1] « Urbem Syracusas elegerat, cujus hic situs atque hæc natura esse

si pur et si net, qu'il n'y avait point de jour dans l'année, quelque nébuleux qu'il fût, où le soleil n'y parût.

Elle fut fondée par Archias le Corinthien, un an après que le furent Naxe et Mégare sur la même côte. An. M. 3595 Av. J.C. 709. Strab. lib. 6, p. 269.

Lorsque les Athéniens en formèrent le siége, elle était composée de trois parties, qui sont l'île, l'Achradine, Tyque. Thucydide ne parle que de ces trois parties. On y en ajouta deux autres dans la suite, savoir : Néapolis et Épipole.

L'île, située au midi, était appelée *Nasos*, qui est le mot grec qui signifie *île*, mais prononcé selon le dialecte dorique, et *Ortygie*[1]. Elle était jointe au continent par un pont. C'est dans cette île qu'on bâtit dans la suite le palais des rois et la citadelle. Cette partie de la ville était très-importante, parce qu'elle pouvait rendre ceux que la possédaient maîtres des deux ports qui l'environnent. C'est pour cela que les Romains, quand ils eurent pris Syracuse, ne permirent plus à aucun Syracusain de demeurer dans l'île. Cic. Verr. 7, n. 97.

Il y avait dans cette île une fontaine fort célèbre, qu'on nommait *Aréthuse*. Les Anciens, ou plutôt les poëtes, fondés sur des raisons qui sont sans aucune vraisemblance, ont supposé que l'Alphée, fleuve d'Élide dans le Péloponnèse, conduisait ses eaux à travers ou sous les flots de la mer, sans jamais s'y mêler, jusqu'à la Strab. l. 6, p. 270. Senec. Nat. Quæst. l. 3, cap. 26.

loci cœlique dicitur, ut nullus unquam dies tam magnâ turbulentâque tempestate fuerit, quin aliquo tempore solem ejus diei homines viderint. » (Cic. *Verr.* 7, n. 26.)

[1] Ce fut dans cette île que s'établit d'abord la colonie d'Archias (Thuc. VI, 3). Voyez mon *Essai sur la topogr. de Syracuse* (p. 12 et 93). — L.

fontaine d'Aréthuse. C'est ce qui a donné lieu à ces vers de Virgile :

Virg. eclog. 10.

> Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem...
> Sic tibi, quum fluctus subterlabêre Sicanos,
> Doris amara suam non intermisceat undam.

Achradine, située entièrement sur le bord de la mer, et tournée vers l'orient, était de tous les quartiers de la ville le plus spacieux, le plus beau et le plus fortifié.

Tyque [1], ainsi appelée du temple de la fortune (Τύχη), qui ornait cette partie, s'étendait le long de l'Achradine au couchant, depuis le septentrion vers le midi. Elle était fort habitée. Elle avait une porte célèbre nommée *Hexapyle*, qui conduisait dans la campagne, et elle était située au septentrion de la ville.

Épipole était une hauteur hors de la ville, et qui la commandait; elle était située entre Hexapyle et la pointe d'Euryèle, vers le septentrion et le couchant; elle était en plusieurs endroits fort escarpée, et, par cette raison, d'un accès fort difficile. Lors du siége dont nous parlons, elle n'était point fermée de murailles : les Syracusains la gardaient avec un corps de troupes contre les attaques des ennemis. Euryèle était l'entrée et le passage qui conduisait à Épipole. Sur la même hauteur d'Épipole, était un fort nommé *Labdale.*

Ce ne fut que long-temps après, sous Denys le tyran, qu'Épipole fut environnée de murs, et enfermée dans la ville, dont elle fit une cinquième partie, mais qui était peu habitée. On y en avait déja ajouté une

[1] Le Tyque n'était pas encore réuni à la ville de Syracuse, du temps de Thucydide. — L.

quatrième, appelée *Neapolis* [1], c'est-à-dire *Ville-neuve*, qui couvrait Tyque.

La rivière Anape coulait à une petite demi-lieue de la ville. L'espace qui les séparait était une belle et grande prairie, terminée par deux marais, l'un appelé *Syraco*, qui avait donné son nom à la ville; et l'autre, *Lysimélie*. Cette rivière allait se rendre dans le grand port. Près de l'embouchure, vers le midi, était une espèce de château appelé *Olympie* [2], à cause du temple de Jupiter Olympien qui y était, et où il y avait de grandes richesses. Il était à cinq cents pas de la ville.

Plut. in Dionys. vit. p. 970.

Syracuse avait deux ports tout près l'un de l'autre, et qui n'étaient séparés que par l'île : le grand et le petit, appelé autrement *Lacus*. Selon la description qu'en fait l'orateur romain [3], ils étaient l'un et l'autre environnés des édifices de la ville.

Le grand avait de circuit un peu plus de cinq mille pas [4], ou de deux lieues. Il avait un golfe appelé *Dascon*. L'entrée de ce port n'avait que cinq cents pas de large [5] : elle était formée, d'un côté, par la pointe de l'île Ortygie, et de l'autre, par la petite île et par le

[1] Ce quartier, avant d'être réuni à la ville, portait le nom de *Téménite*, tiré du *Téménos*, ou *enceinte sacrée* d'Apollon-Archagète. Les Syracusains l'avaient environné de murs pendant que les Athéniens hivernaient à Naxos (Thucyd. VI, 55). — L.

[2] *Olympieium* (Ὀλυμπιεῖον) : il y avait un bourg de même nom, situé près de ce temple, et qu'on appelait *Polichna* (V. mon *Essai* déja cité, p. 54). Rollin appelle toujours ce temple *Olympie*. — L.

[3] « Portus habet prope in ædificatione aspectuque urbis inclusos. » (Cic. *Verr.* 6, n. 117.)

[4] Strabon lui donne de circuit 80 stades, qui feraient le double de ce qu'il a actuellement d'étendue : preuve certaine qu'il y a faute dans le texte de Strabon. (Cluvier, p. 167.) — Selon toute apparence, les copistes ont confondu la lettre μ qui signifie 40 avec la lettre π qui signifie 80. — L.

[5] 8 stades (Thucyd. VII, 59), ou 760 toises. — L.

cap de Plemmyre, qui était commandé par un château de même nom.

Au-dessus [1] de l'Achradine était un troisième port, nommé *le port de Trogile.*

§ XII. *Nicias, après quelques actions, forme le siége de Syracuse. Lamachus est tué dans un combat. La ville est réduite à l'extrémité.*

XVIIIe année de la guerre.

Thucyd. l. 6, p. 453-461. Plut. in Nic. p 533-534. Diod. l. 13, p. 137-138.

Sur la fin de l'été, Nicias eut nouvelle que les Syracusains, ayant repris courage, se disposaient à venir l'attaquer les premiers. Déja leur cavalerie s'avançait avec insolence pour l'insulter jusque dans son camp, et lui demandait avec de grandes risées s'il était donc venu en Sicile pour s'établir à Catane. De si piquants reproches le réveillèrent un peu : il résolut de faire voile vers Syracuse. L'entreprise était hardie et périlleuse. Il ne pouvait, sans un extrême danger, tenter le débarquement en présence d'un ennemi qui les attendait de pied ferme, et qui ne manquerait pas de les attaquer à la descente avec toutes ses forces. Il n'y avait pas plus de sûreté à faire avancer ses troupes par terre, parce que, n'ayant point de cavalerie, celle des Syracusains, qui était nombreuse, au premier bruit de leur marche leur tomberait sur les bras, et les accablerait.

Pour se tirer d'embarras, et se mettre en état de s'emparer sans obstacle d'un poste avantageux qui lui avait été désigné par un banni de Syracuse, Nicias usa de stratagème. Il fit donner un faux avis aux ennemis, que, moyennant un complot qui devait éclater un cer-

[1] C'est-à-dire *au nord.* — L.

tain jour, ils pourraient s'emparer de son camp et se rendre maîtres de toutes les armes et de tout le bagage. Les Syracusains, sur cette assurance, marchèrent vers Catane, et se vinrent camper sur les terres de Léonte. Dès que les Athéniens en eurent avis, ils s'embarquèrent avec toutes leurs munitions et toutes leurs troupes, et tirèrent sur le soir vers Syracuse. Ils arrivèrent au point du jour dans le grand port, et prirent terre près d'Olympie [1], à l'endroit qu'on leur avait enseigné, et s'y retranchèrent. Les ennemis, se voyant honteusement trompés, s'en retournèrent tout court à Syracuse; et pleins de dépit, ils se mirent en bataille quelques jours après devant les murailles de la ville. Nicias sortit de ses retranchements, et l'on en vint aux mains. La victoire fut long-temps en balance; mais une grande pluie, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, étant survenue, les Syracusains, qui étaient sans expérience, et dont la plupart faisaient alors le premier essai de leurs armes, furent étonnés et intimidés de cet orage, tandis que les autres s'en moquaient comme d'un effet de la saison, et ne considéraient autre chose que l'ennemi, qui était bien plus à craindre que l'orage. Après une longue et vigoureuse résistance, les Syracusains furent obligés de plier. On ne put pas les poursuivre fort loin, à cause que leur cavalerie, qui était entière et n'avait point été battue, couvrit leur retraite. Ils rentrèrent en bon ordre dans la ville, après avoir jeté des troupes dans le temple d'Olympie pour en empêcher le pillage.

Ce temple était assez près du camp des Athéniens, qui auraient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il était plein d'offrandes d'or et d'argent, que la re-

ligion des rois et des peuples y avait consacrées. Nicias, ayant différé d'y envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, et donna le temps aux Syracusains d'y faire passer, comme on vient de le dire, un détachement pour le défendre. On croit qu'il le fit à dessein et par respect pour les dieux, parce que, les soldats venant à piller ce temple, le public n'en aurait tiré aucun profit, et le sacrilége serait retombé sur lui seul.

Après le combat, les Athéniens, qui ne se trouvaient pas encore en état d'attaquer Syracuse, se retirèrent sur leur flotte à Naxe et à Catane pour y prendre leurs quartiers d'hiver, dans le dessein de revenir au commencement du printemps pour former le siége. Ils avaient besoin pour cela d'argent, de vivres, et surtout de cavalerie, qui leur manquait absolument. Ils comptaient tirer une partie de ces secours des peuples de Sicile, qu'ils espéraient que la nouvelle de leur victoire ferait bientôt passer dans leur parti; et ils envoyèrent en même temps à Athènes pour y solliciter les mêmes secours. Ils recherchèrent aussi l'alliance de Carthage, et députèrent vers quelques villes d'Italie situées sur les côtes de la mer de Toscane, qui leur avaient promis de les secourir.

A Syracuse, on ne perdit point espérance. Hermocrate, celui de leurs chefs qui se distinguait le plus par sa valeur, son bon sens et son expérience, leur représenta, pour rassurer les esprits, qu'on n'avait pas manqué de courage, mais de conduite : que l'ennemi, quoique brave, devait plutôt sa victoire à son bonheur qu'à son mérite : que la multitude des chefs, qui est toujours suivie de peu d'ordre et d'obéissance, leur

avait nui (ils étaient au nombre de quinze) : qu'il fallait choisir des généraux expérimentés pour contenir le reste dans la discipline, et bien exercer les troupes pendant tout l'hiver. Cet avis ayant été suivi, il fut élu général avec deux autres ; après quoi l'on dépêcha à Corinthe et à Lacédémone, tant pour renouveler l'alliance que pour les engager à faire diversion, afin d'obliger les Athéniens, s'il se pouvait, de rappeler leurs troupes de Sicile, ou de les empêcher au moins d'y envoyer du renfort. Leur principale application fut de fortifier Syracuse. Ils enfermèrent dans la ville, par un mur, tout le terrain qui regarde Épipole, depuis l'extrémité septentrionale de Tyque, en descendant du côté de l'occident vers la partie appelée depuis *Neapolis*, afin d'éloigner davantage l'ennemi et de lui rendre la contrevallation plus difficile, en l'obligeant de lui donner plus d'étendue. Cet endroit avait apparemment été négligé, parce qu'il paraissait se défendre soi-même par sa situation inégale et escarpée. Ils mirent aussi garnison dans Mégare et dans Olympie, et plantèrent des pieux sur le bord de la mer par-tout où la descente paraissait facile. Ensuite, ayant su que les Athéniens étaient à Naxe, ils allèrent brûler le camp de Catane, et se retirèrent après avoir fait le dégât aux environs.

Les ambassadeurs de Syracuse, étant arrivés chez les Corinthiens, leur demandèrent du secours, comme à leurs fondateurs, qui leur fut aussitôt accordé avec une ambassade vers les Lacédémoniens pour les faire déclarer en leur faveur. Alcibiade appuya leur demande de tout son crédit et de toute son éloquence, à laquelle son ressentiment contre Athènes ajoutait une nouvelle force. Il conseilla et persuada aux Lacédé-

Thucyd. l. 6, p. 471-482. Plut. in Alcib. p. 203; in Nic. p. 534-535. Diod. l. 13, pag. 138.

moniens d'envoyer Gylippe pour général en Sicile, et d'attaquer de leur côté les Athéniens pour faire une puissante diversion : en troisième lieu, il les porta à fortifier Décélie dans l'Attique; ce qui acheva de perdre et de ruiner la ville d'Athènes, qui ne put jamais s'en relever : car ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne, de sorte que les Athéniens ne pouvaient plus jouir de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, ni être secourus par leurs voisins, Décélie étant devenue l'asyle de tous les mécontents et de tous les partisans de Sparte.

An. M. 3590
Av. J.C. 414.

Nicias avait reçu quelque secours d'Athènes. Il consistait en deux cent cinquante cavaliers, à qui l'on avait supposé que la Sicile fournirait des chevaux (ils en avaient simplement apporté l'équipage), et en trente archers à cheval, avec trois cents talents[1], c'est-à-dire, trois cent mille écus. Il commença donc à se mettre en mouvement. On l'accusait de manquer souvent l'occasion d'agir en perdant le temps à force de raisonner, de différer et de se précautionner; mais quand il entrait en action, il était aussi vif et aussi ardent à exécuter qu'il avait été timide et lent à entreprendre, comme il le fit voir ici.

Ceux de Syracuse, ayant appris qu'il était arrivé de la cavalerie aux Athéniens, et qu'ils viendraient bientôt assiéger leur ville, et sachant qu'ils n'en pouvaient approcher ni faire de contrevallation s'ils ne se rendaient maîtres de la hauteur d'Épipole, qui commandait Syracuse, ils résolurent d'en garder l'avenue, qui était le seul passage par où l'on pût y arriver, tout le reste étant escarpé et inaccessible. Étant donc descendus

[1] 1,650,000 francs. — L.

dans la prairie qui borde la rivière d'Anape, et y ayant fait la revue de leurs troupes, ils choisirent sept cents hommes d'infanterie sous le commandement de Diomile, pour garder ce poste important, avec ordre de s'y rendre au premier signal qu'on leur en donnerait. Nicias ne leur en laissa pas le loisir, tant il conduisit son dessein avec prudence, promptitude et secret. Il partit de Catane avec toute sa flotte sans que les ennemis en eussent le moindre soupçon. Étant arrivé au port de Trogile, près de Léonte, qui n'est éloigné d'Épipole que d'un bon quart de lieue (six ou sept stades), il fit mettre à terre ses troupes de débarquement, puis se retira avec sa flotte à Thapse, petite péninsule près de Syracuse, dont il ferma l'entrée avec une estacade.

Les troupes de terre coururent se saisir d'Épipole, en montant par Euryèle, avant que les ennemis, qui étaient dans la prairie d'Anape, éloignée de plus d'une lieue, eussent rien appris de leur arrivée. Au premier bruit, les sept cents hommes de Diomile accoururent en désordre, et furent aisément battus; il en demeura trois cents sur la place avec leur chef. Les Athéniens, après avoir érigé un trophée, bâtirent un fort à Labdale, sur le sommet d'Épipole, pour y renfermer et y mettre en sûreté leur bagage et ce qu'ils avaient de plus précieux, lorsqu'il faudrait en venir aux mains ou travailler à la contrevallation.

Peu de temps après les habitants d'Égeste envoyèrent aux Athéniens trois cents cavaliers, et quelques alliés de Sicile y en ajoutèrent cent autres; ce qui, avec les deux cent cinquante qu'Athènes avait envoyés auparavant, et qui s'étaient fournis de chevaux dans le pays, faisait six cent cinquante hommes de cavalerie.

Le plan de Nicias pour prendre Syracuse était d'environner toute la ville, du côté de la terre, d'une bonne contrevallation, qui couperait aux assiégés toute communication avec les troupes de dehors, espérant sans doute être ensuite en état d'empêcher, par le moyen de sa flotte, qu'on ne pût y faire entrer par mer ni secours ni vivres.

Ayant laissé une garnison à Labdale, il descendit de la hauteur, s'avança vers l'extrémité septentrionale de Tyque; et, s'y étant arrêté, il employa toute l'armée à construire un mur de contrevallation pour enfermer la ville du côté du nord, depuis Tyque jusqu'à Trogile, situé sur le bord de la mer. L'ouvrage avança avec une rapidité qui effraya les Syracusains. Ils crurent devoir s'y opposer, et firent quelques sorties et quelques attaques, qui leur réussirent toujours mal : leur cavalerie même fut mise en déroute. Le lendemain de l'action, la contrevallation du côté du nord fut continuée par une partie de l'armée, pendant que l'autre portait des pierres et des matériaux vers Trogile pour l'achever.

Les assiégés, sur l'avis d'Hermocrate, jugèrent à propos de ne plus hasarder de combat contre les Athéniens, et ne songèrent qu'à empêcher, ou du moins à rendre inutiles leurs ouvrages, en construisant eux-mêmes de leur côté un mur qui coupât le terrain par où les Athéniens devaient conduire le leur. Ils jugeaient que, si l'on ne troublait point leur travail, et qu'on leur laissât achever le mur, les Athéniens ne pourraient pas passer outre; ou que, s'ils venaient pour les empêcher, il suffirait aux Syracusains de leur opposer une partie de leurs troupes, après avoir pris la précaution de fermer les avenues les plus accessibles par de bonnes

palissades, et que les Athéniens au contraire seraient obligés de faire venir toutes leurs forces et d'abandonner absolument le travail.

Ils sortirent donc, et, travaillant avec toute l'ardeur possible, ils commencèrent à construire un mur; et, pour en faciliter le travail, il le couvrirent par une bonne palissade, et le flanquèrent de tours de bois d'espace en espace, afin de le pouvoir défendre. Les Athéniens les laissèrent travailler tranquillement sans les troubler, parce que s'ils n'avaient mené contre eux qu'une partie de leurs troupes ils auraient été trop faibles, et que, pour les y mener toutes, il aurait fallu interrompre leurs travaux; ce qu'ils ne voulaient pas faire. L'ouvrage étant achevé, les Syracusains y laissèrent un corps de troupes pour défendre la palissade et garder le mur, après quoi ils rentrèrent dans la ville.

Cependant les Athéniens coupèrent les canaux qui conduisaient de l'eau dans la ville; et voyant que les soldats syracusains qui avaient été laissés pour garder le mur s'acquittaient assez mal de leur devoir, les uns rentrant sur le midi dans la place ou dans leurs tentes, et les autres faisant très-mauvaise garde, ils détachèrent pour l'attaque de ce poste trois cents soldats choisis et quelque infanterie légère, pendant que le reste de l'armée marcha vers la ville pour empêcher le secours. Les trois cents soldats, ayant forcé la palissade, poursuivirent ceux qui la gardaient jusqu'à la porte du mur de la ville qui couvrait le Téménite, où, étant entrés pêle-mêle avec eux, ils furent repoussés par les habitants avec perte. Toute l'armée ensuite démolit le mur, arracha les palissades du retranchement, et les emporta.

Après cet heureux succès, qui laissait les Athéniens

maîtres du côté du nord, ils entreprirent dès le lendemain un nouveau travail encore plus important, et qui devait achever la clôture de la ville : c'était de conduire du côté du couchant un mur, depuis les hauteurs d'Épipole, à travers la plaine et le marais, jusqu'au grand port. Pour l'empêcher, les assiégés, recommençant la même manœuvre qu'ils venaient de faire de l'autre côté, tirèrent de la ville au travers du marais un fossé revêtu de palissades, pour empêcher les Athéniens de pousser leur contrevallation jusqu'à la mer. Mais ceux-ci, après avoir achevé la première partie du mur sur la hauteur d'Épipole, prirent la résolution de faire l'attaque du fossé revêtu. Pour cet effet, ils donnent ordre à leur flotte de se rendre de Thapse au grand port de Syracuse; car jusque-là elle était toujours restée dans cette petite rade, et les assiégés avaient toujours la mer libre; ce qui obligeait les assiégeants à faire venir leurs convois de Thapse par terre. Les Athéniens descendirent donc d'Épipole dans la plaine avant la pointe du jour, et, jetant des ais et des portes à l'endroit où le marais était simplement boueux et plus ferme qu'ailleurs, ils emportèrent incontinent après la plus grande partie du fossé revêtu de palissades, et le reste ensuite, après avoir eu l'avantage du combat; car les ennemis lâchèrent le pied et se retirèrent, ceux de la droite vers la ville, et les autres du côté de la rivière. Trois cents Athéniens d'élite voulant couper à ceux-ci le passage, coururent vers le pont; mais la cavalerie ennemie, qui y était en bataille pour la plus grande partie, les repoussa, vint fondre ensuite sur l'aile droite des Athéniens, et mit les premiers bataillons en désordre. Ce que Lamachus ayant aperçu de l'aile

gauche où il commandait, il y accourut avec les Argiens et quelques archers; mais ayant franchi un fossé, et se trouvant abandonné de ses troupes, il y fut tué avec cinq ou six qui l'avaient suivi. Les ennemis transportèrent aussitôt leurs corps au-delà de la rivière, et, voyant venir le reste de l'armée, se retirèrent.

Dans le même temps leur aile droite, qui était retournée vers la ville, reprit courage par ce succès, et se vint mettre en bataille devant les Athéniens, après avoir détaché quelques troupes pour attaquer le fort bâti sur la hauteur d'Épipole, qui servait de dépôt aux ennemis, et qu'on croyait sans défense. Elles forcèrent un retranchement qui couvrait le fort; mais Nicias le sauva. Il était resté malade dans ce fort, et était actuellement dans son lit, sans avoir auprès de lui que ses domestiques. Animé par le danger même et par la présence de l'ennemi, il fait un effort; il se lève, et ordonne à ses gens de mettre promptement le feu à tout le bois qui était entre le retranchement et le fort pour les machines, et aux machines mêmes. Cet incendie inopiné arrêta les Syracusains, sauva Nicias, le fort et toutes les richesses des Athéniens; car ceux-ci accoururent d'en bas au secours. Dans le même temps, on vit entrer la flotte dans le grand port, comme l'ordre en avait été donné. Ce que les Syracusains ayant aperçu d'en haut, et craignant d'être pris par derrière et accablés par les troupes de débarquement, ils se retirèrent et rentrèrent dans la place avec toutes leurs forces, désespérant, après la perte qu'ils venaient de faire de leur fossé revêtu de palissades, de pouvoir empêcher que la contrevallation ne fût poussée jusqu'à la mer.

Cependant les Athéniens, qui s'étaient contentés de

construire un simple mur dans les hauteurs d'Épipole, et au travers des endroits escarpés et de difficile accès, étant descendus dans la plaine, commencèrent à élever au pied des hauteurs un double mur[1] qui devait être prolongé jusqu'à la mer; savoir, un mur de contrevallation contre les assiégés, et un autre mur de circonvallation contre les troupes syracusaines du dehors, et contre celles des alliés qui pouvaient venir au secours de la ville.

Depuis ce jour, Nicias, qui était resté seul général, conçut de grandes espérances; car plusieurs peuples de Sicile, qui jusque-là n'avaient point encore pris de parti, vinrent se joindre à lui, et de tous côtés il lui arrivait des vaisseaux chargés de provision pour son armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires avaient pris le dessus, et qu'il avait eu en tout un bonheur extraordinaire. Déja même les Syracusains, se trouvant bloqués par terre et par mer, et n'espérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faisaient des propositions d'accommodement. Gylippe, qui venait de Lacédémone à leur secours, ayant appris en chemin l'extrémité où ils étaient réduits, et croyant toute l'île perdue, continua sa route, non plus dans le dessein de défendre la Sicile, mais pour conserver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avaient, s'il en était encore temps et si cela était possible; car la renommée avait répandu de tous côtés que les Athéniens étaient déja maîtres de tout, et qu'ils avaient à leur tête un capitaine que sa prudence et son bonheur rendaient invincible. Nicias lui-même, devenu, contre son naturel,

[1] Dont la construction fut analogue à celui que les Lacédémoniens élevèrent autour de Platée. — L.

plein de confiance en ses forces et enflé par ses heureux succès, persuadé d'ailleurs, par les nouvelles secrètes qu'il avait tous les jours de Syracuse et par les gens qu'on lui envoyait, qu'incessamment il allait avoir la ville par composition, ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, et ne prit aucune précaution pour l'empêcher d'aborder, sur-tout depuis qu'il eut appris qu'il avait fort peu de vaisseaux avec lui; et il le traitait de corsaire et de pirate, qui ne méritait pas qu'on s'en mît en peine. Un bon général doit bien se donner de garde de relâcher ses soins et sa vigilance dans les bons succès, la moindre négligence étant capable de tout ruiner : que Nicias eût envoyé le plus petit détachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il était maître de Syracuse, et tout était fini.

§ XIII. *Syracuse songe à capituler. L'arrivée de Gylippe change la face des choses. Nicias, forcé par ses collègues, donne un combat sur mer et est vaincu. Ses troupes de terre sont aussi battues.*

XIXe année de la guerre.

Les ouvrages des Athéniens étaient presque entièrement achevés, et ils avaient tiré un double mur de la longueur de près d'une demi-lieue le long de la plaine et du marais vers le grand port, et il s'en fallait peu qu'ils n'y fussent arrivés; il ne restait plus aussi du côté de Trogile qu'une petite partie du mur à achever. Syracuse était donc près de sa ruine, et se voyait sans ressource, n'étant point en état de résister par elle-même aux ennemis, et n'espérant plus de secours. Ainsi l'on

Thucyd. l. 7, p. 485-489. Plut. in Nic. p. 535-536. Diod. l. 13, p. 138-139.

résolut de se rendre. On convoqua l'assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devait présenter à Nicias; et plusieurs étaient d'avis qu'on hâtât la conclusion de cette affaire avant que la ville fût entièrement enfermée.

C'est dans ce moment-là même, et dans l'extrémité la plus pressante, qu'un officier, nommé *Gongyle*, arrive de Corinthe sur une galère à trois rangs de rames. A son arrivée toute la ville s'assemble en foule autour de lui. Il déclare à haute voix que Gylippe arrive incessamment, et qu'il est suivi de plusieurs autres galères qui viennent à leur secours. Les Syracusains étonnés, ou plutôt étourdis de cette nouvelle, n'osent y ajouter foi. Pendant qu'ils étaient ainsi flottants et incertains, survient un courrier de Gylippe, qui leur annonce sa venue et leur ordonne de sortir avec toutes leurs troupes au-devant de lui. Lui-même, après avoir pris en passant un fort[1], marcha en bataille droit à Épipole, et étant monté par Euryèle, comme avaient fait les Athéniens, il se mit en état de les attaquer par-dehors, pendant que les Syracusains les attaqueraient de leur côté avec les forces de Syracuse et les siennes. Les Athéniens, surpris de sa venue plus qu'on ne le peut dire, se rangèrent en bataille sous leurs murs, à la hâte et avec peu d'ordre. Pour lui, mettant bas les armes quand il fut proche, il leur envoya dire par un héraut qu'il leur donnait cinq jours pour sortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à une telle proposition. Quelques-uns des soldats, se mettant à rire, demandèrent au héraut *si la présence d'une cape lacédémonienne et d'un méchant bâton pouvait apporter*

[1] Nommé Jéges.

quelque changement à l'état présent de la ville. On se prépara donc au combat de part et d'autre.

Gylippe emporta d'assaut le fort de Labdale, où il fit main-basse sur tout ce qui y était. Le même jour, une galère athénienne fut prise en entrant dans le port; ensuite les assiégés tirèrent un mur en montant de la ville vers Épipole, pour couper le mur simple des Athéniens vers l'extrémité, et leur ôter toute communication avec les troupes postées dans les retranchements qui environnaient la ville du côté du nord vers Tyque et vers Trogile. Les Athéniens, après avoir achevé le mur qui allait jusqu'à la mer vers le grand port, étaient remontés sur les hauteurs. Gylippe, ayant remarqué que dans le mur simple bâti par les Athéniens sur les hauteurs d'Épipole il y avait un endroit plus faible et plus bas que les autres, y marcha de nuit avec ses troupes: mais ayant été découvert par les Athéniens qui campaient dehors, il fut contraint de se retirer, les voyant venir droit à lui. Il rehaussèrent le mur, et se chargèrent de le garder eux-mêmes, après avoir distribué leurs alliés dans les postes du reste du retranchement.

Nicias, de son côté, trouva à propos de fortifier le cap de Plemmyre, qui, s'avançant dans la mer, étrécissait l'embouchure du grand port; et son dessein était de faciliter les convois de vivres et des autres choses nécessaires; parce que les Athéniens, en occupant ce poste, s'approchaient du petit port, où étaient les principales forces navales de Syracuse, et se mettaient en état d'en mieux observer tous les mouvements, et que d'ailleurs, ayant toute la liberté de la mer, ils ne seraient pas réduits à tirer toute leur subsistance du fond du grand port, comme cela arriverait nécessai-

rement, si les ennemis, se rendant maîtres de l'entrée, les forçaient à se tenir renfermés dans le port de la même manière qu'ils l'étaient actuellement; car, depuis l'arrivée de Gylippe, Nicias n'avait plus d'espérance que du côté de la mer. Faisant donc passer là sa flotte et et une partie de ses troupes, il y bâtit trois forts, à la faveur desquels les bâtiments demeuraient à l'ancre: de sorte qu'il y renferma une grande partie du bagage et des munitions. Ce fut alors que les gens de mer souffrirent beaucoup; car, comme il fallait aller loin au bois et à l'eau, ils étaient investis par la cavalerie des ennemis, dont le tiers était posté à Olympie pour empêcher la garnison de Plemmyre de sortir, et était maître de la campagne. Nicias, ayant appris que la flotte de Corinthe arrivait, envoya contre elle vingt galères, avec ordre d'observer les ennemis du côté de Locres et de Rhége, et des autres avenues de la Sicile.

Cependant Gylippe, se servant des pierres mêmes que les Athéniens avaient amassées pour leur usage, continuait de bâtir le mur que les Syracusains avaient commencé de conduire au travers d'Épipole, et se mettait tous les jours devant en bataille, comme les Athéniens le faisaient aussi de leur côté. Lorsqu'il vit le temps propre pour donner, il commença le combat dans l'espace qui était entre les deux murailles. La situation étroite du lieu ayant rendu sa cavalerie et ses gens de trait inutiles, il eut du désavantage. Les Athéniens dressèrent un trophée. Gylippe, pour ranimer ses troupes, en leur rendant justice, eut le courage de prendre sur lui le reproche du mauvais succès, et de leur déclarer hautement que sa défaite n'était pas arrivée par leur faute, mais par la sienne, parce qu'il

les avait fait combattre dans un lieu trop serré. Il leur promit de leur donner bientôt occasion de rétablir leur honneur et le sien; et en effet, le lendemain, après les avoir exhortés à bien soutenir leur ancienne réputation, il les mena contre l'ennemi. Nicias, voyant que, quand il n'aurait pas envie de donner bataille, il faudrait nécessairement empêcher les ennemis de continuer leur mur au-delà de la contrevallation, dont ils étaient déja fort proche, parce qu'autrement c'était leur accorder une victoire certaine, marcha contre les Syracusains. Gylippe fit avancer ses troupes au-delà de l'endroit où de part et d'autre finissaient les murs, afin d'avoir plus d'espace pour s'étendre; et chargeant l'aile gauche des ennemis avec sa cavalerie, il la mit en fuite, et bientôt après renversa l'aile droite. On voit ici ce que peut l'expérience et l'habileté d'un grand capitaine; car Gylippe, avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, les mêmes lieux, en changeant seulement son ordonnance de bataille, défit les Athéniens, et les mena battant jusque dans leur camp. La nuit suivante, les vainqueurs poussèrent leur mur au-delà de la contrevallation des Athéniens, et par là leur ôtèrent toute espérance de pouvoir les enfermer.

Après cet heureux succès, les Syracusains, à qui la flotte de Corinthe était arrivée sans avoir été aperçue de celle d'Athènes, reprirent courage, armèrent plusieurs galères, et, sortant en campagne avec leur cavalerie et d'autres troupes, firent beaucoup de prisonniers. Ils députèrent à Lacédémone et à Corinthe pour faire venir du renfort. Gylippe alla lui-même par toutes les villes de Sicile pour les solliciter de se joindre à lui, et il en gagna la plus grande partie, qui lui donnèrent

Thucyd. l. 7, p. 490-494. Plut. in Nic. pag. 536. Diod. lib. 13, pag. 139.

de puissants secours. Nicias, voyant que ses forces diminuaient tous les jours, et que celles des ennemis augmentaient, recommença à perdre courage; et non content d'envoyer aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit lui-même très-fortement. Je rapporterai ici sa lettre en entier, parce qu'elle expose très-nettement l'état où étaient les affaires à Syracuse, et que d'ailleurs elle peut servir de modèle pour ces sortes de relations.

« Athéniens, je vous ai déja informés par plusieurs « dépêches de ce qui se passait ici : mais il est néces- « saire que vous sachiez l'état présent des affaires pour « y donner ordre. Après que nous avons remporté l'avan- « tage dans plusieurs combats, et que nous avons presque « achevé notre contrevallation, Gylippe est entré dans « Syracuse avec des troupes de Lacédémone et de Si- « cile, et ayant été battu la première fois, a été victo- « rieux la seconde par le moyen de sa cavalerie et de ses « gens de trait. Nous demeurons donc renfermés dans « nos retranchements sans oser rien entreprendre, ni « pouvoir achever notre contrevallation, à cause des « forces supérieures des ennemis : car une partie de nos « soldats sont occupés à garder nos forts; de sorte que « nous ne pouvons pas nous servir de toutes nos troupes « dans un combat. D'ailleurs, comme les Syracusains « ont coupé nos lignes par un mur à l'endroit où elles « n'étaient pas achevées, nous ne pouvons plus enve- « lopper la place, à moins que nous ne forcions leurs « retranchements; et d'assiégeants nous sommes deve- « nus assiégés, sans oser nous écarter, dans la crainte « de leur cavalerie.

« Non contents de ces avantages, ils font venir de

« nouveaux secours du Péloponnèse, et ont envoyé Gy-
« lippe pour obliger les villes neutres de la Sicile à se dé-
« clarer, et les autres à leur envoyer des hommes et des
« vaisseaux pour nous attaquer par mer et par terre.
« Je dis par mer, ce qui peut paraître étonnant, mais
« qui n'est que trop vrai; car notre flotte, considérable
« auparavant par le bon état des galères et par celui
« des équipages, manque maintenant par ces deux en-
« droits-là mêmes, et est infiniment affaiblie.

« Les galères font eau de tous côtés, parce qu'on ne
« peut les retirer à sec pour les radouber, à cause de
« la crainte où nous sommes que celles des ennemis,
« qui sont en plus grand nombre et en meilleur état
« que les nôtres, ne viennent tout d'un coup nous at-
« taquer comme elles paraissent à chaque moment dis-
« posées à le faire. D'ailleurs, nous nous trouvons dans
« une indispensable nécessité d'en envoyer plusieurs de
« côté et d'autre pour escorter les convois qu'il faut
« faire venir de bien loin, et faire passer à la vue des
« ennemis; de sorte que, pour peu qu'on se relâchât de
« ces soins, nous affamerions notre armée.

« Pour l'équipage, il dépérit tous les jours à vue d'œil,
« parce que plusieurs, s'écartant pour la maraude ou
« pour aller chercher du bois et de l'eau, sont surpris
« et tués par la cavalerie. Les esclaves, tentés par le
« voisinage du camp des ennemis, désertent et s'y ren-
« dent en grand nombre. Les étrangers qu'on a levés
« par force se dissipent, et ceux qu'on a enrôlés pour
« de l'argent, qui pensaient venir au pillage plutôt qu'au
« combat, trouvant tout le contraire, vont se rendre
« aux ennemis qui sont proche, ou se cachent dans la

« Sicile, ce qu'ils peuvent faire aisément, parce que « l'île est fort grande. Beaucoup de citoyens, exercés « depuis long-temps et habiles dans la manœuvre, ayant « gagné les capitaines des galères, ont substitué à leur « place des hommes qui sont sans expérience et inca- « pables de servir, et par là ont ruiné toute la discipline. « J'écris à des personnes qui connaissent la marine, et « qui savent que, quand le bon ordre est ainsi négligé, « tout va en dépérissant, et que la flotte se ruine.

« Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'avec toute « mon autorité de général je ne puis empêcher ce dés- « ordre. Car vous savez, messieurs, que vous êtes d'un « caractère à ne vous pas laisser aisément gouverner; « et d'ailleurs je ne sais où prendre des matelots, au lieu « qu'il en vient de tous côtés à nos ennemis. Nos alliés « de Sicile sont hors d'état de nous aider; et si les villes « d'Italie d'où nous tirons notre subsistance, apprenant « l'extrémité où nous sommes réduits et que vous ne « songez point à nous envoyer de secours, se joignent « aux Syracusains, nous sommes absolument perdus, « sans que l'ennemi ait besoin de nous livrer aucun « combat.

« Je pourrais vous mander des choses plus agréables, « mais non plus utiles ni plus propres à vous mettre au « fait des affaires présentes sur lesquelles vous avez à « délibérer. Je sais que vous aimez à n'entendre que des « nouvelles qui vous fassent plaisir : mais je sais aussi « que, lorsque les affaires tournent autrement que vous « ne l'avez espéré, vous vous en prenez à ceux qui vous « ont trompés; et c'est ce qui m'a déterminé à vous « écrire avec la dernière sincérité et sans vous rien dis-

« simuler. Du reste, vous n'avez jusqu'ici aucun sujet « de vous plaindre ni des officiers ni des troupes, qui « se sont fort bien acquittés de leur devoir.

« Mais maintenant que la Sicile réunit toutes ses forces « contre nous, et qu'elle attend du Péloponnèse une « nouvelle armée, posez pour fondement de vos délibé« rations que les troupes que nous avons ne sont point « suffisantes; et qu'ainsi il faut, ou nous rappeler, ou « envoyer ici une armée de terre et de mer aussi nom« breuse que la première, et de l'argent à proportion. « Il faut se disposer aussi à m'envoyer un successeur, « ne pouvant plus porter le poids du commandement à « cause de ma néphrétique. Je crois avoir mérité cette « grace par les bons services que je vous ai souvent « rendus, tant que la santé me l'a permis, dans tous les « commandements que j'ai eus.

« Au reste, quelque résolution que vous preniez, ce « que je vous demande, messieurs, c'est que vous l'exé« cutiez promptement, sans délai, et dès le commen« cement du printemps. Les ressources que nos enne« mis trouvent dans la Sicile sont toutes prêtes : celles « qu'ils attendent du Péloponnèse peuvent tarder davan« tage. Mais songez que, si vous ne vous évertuez, les « Lacédémoniens ne manqueront pas, comme cela est « déja arrivé, de vous surprendre et de vous prévenir. »

La lecture de cette lettre toucha extrêmement les Athéniens, et fit sur eux toute l'impression que Nicias en pouvait attendre. On ne jugea pas à propos de lui nommer un successeur : on lui donna seulement deux des officiers qui étaient avec lui, savoir, Ménandre et Euthydème, pour le soulager en attendant qu'on envoyât d'autres généraux. Eurymédon et Démosthène

furent choisis pour remplacer Lamachus et Alcibiade. Le premier partit sur-le-champ avec dix galères et quelque argent[1], environ le solstice d'hiver, pour assurer Nicias d'un prompt secours, tandis que l'autre levait des troupes et des contributions pour faire voile au commencement du printemps.

Thucyd. l. 7, p. 494-496, et 502-504. Diod. l. 13, p. 140.

D'un autre côté les Lacédémoniens, soutenus par ceux de Corinthe, faisaient de grands préparatifs pour envoyer des renforts en Sicile et pour entrer dans l'Attique, afin d'empêcher la flotte d'Athènes de faire voile vers cette île.

An. M. 3591 Av.J. C. 413.

Ils entrèrent donc de bonne heure dans l'Attique sous le commandement du roi Agis, et, après avoir ravagé la campagne, ils fortifièrent Décélie, ayant partagé l'ouvrage entre toutes les troupes pour l'achever plus promptement. Ce poste est environ à six-vingts stades d'Athènes[2], c'est-à-dire près de six lieues, et à même distance de la Béotie. Alcibiade ne s'était point donné de repos jusqu'à ce qu'enfin il eût obtenu qu'on y travaillât. C'est ce qui nuisit le plus aux Athéniens : car, au lieu qu'auparavant, l'ennemi se retirant après avoir fait le dégât, on était libre le reste de l'année; depuis que Décélie eut été fortifiée, la garnison qu'on y laissait ne cessait de faire des courses et de tenir toujours les Athéniens en inquiétude, Athènes étant devenue comme une place de guerre; car de jour on faisait garde tout autour aux portes, et de nuit toute la ville était sur les murailles ou sous les armes. Les vaisseaux qui apportaient de l'île d'Eubée des vivres, et dont auparavant la route par Décélie était beaucoup plus courte[3],

[1] 20 talents, 110,000 fr. — L.

[2] Environ 4 lieues. — L.

[3] Cette phrase est obscure. Rollin semble dire que les vaisseaux pas-

étaient contraints de prendre un grand tour pour doubler le cap de Sunium, ce qui rendait les vivres plus chers. Il en était de même de toutes les marchandises qui venaient de dehors. Pour surcroît de malheur plus de vingt mille esclaves, dont la plupart étaient artisans, passèrent chez les ennemis pour se dérober à l'extrême misère qui désolait la ville. Tout le bétail périt avec les bêtes de voiture. La plupart des chevaux demeurèrent estropiés, parce qu'ils étaient toujours en garde ou en course. Tout étant ainsi ravagé, et les Athéniens se trouvant privés des revenus de la campagne, la disette d'argent devint fort grande, et ils furent obligés de prendre le vingtième de tout ce qui venait par mer pour remplacer la perte des revenus ordinaires.

Cependant Gylippe, qui avait fait le tour de la Sicile, amena le plus de gens qu'il avait pu rassembler dans toute l'île, et porta ceux de Syracuse à équiper une flotte la plus nombreuse qu'ils pourraient, et à hasarder un combat naval, sur l'espérance d'un succès digne d'une si grande entreprise. Cet avis fut fortement appuyé par Hermocrate, qui exhorta les Syracusains à ne pas céder à leurs ennemis la gloire de la marine. Il leur représenta que les Athéniens eux-mêmes ne l'avaient pas reçue de leurs ancêtres, et ne l'avaient pas toujours possédée : que c'était la guerre des Perses qui

Thucyd. l. 7, p. 497-500. Plut. in Nic. p. 536. Diod. p. 140.

saient autrefois par Décélie pour se rendre à Athènes, ce qui ne peut se concevoir.

Selon le texte de Thucydide, avant le siége de Decélie, les vivres fournis par l'île d'Eubée étaient apportés par terre d'Orope à Décélie, et de là dans la ville d'Athènes; mais depuis le siége, on était obligé d'envoyer ces vivres par mer, sur des vaisseaux qui doublaient le cap Sunium.

Ce moyen de transport, dit l'historien, était plus dispendieux. De nos jours, il le serait beaucoup moins que l'autre. Rien ne prouve mieux l'état d'imperfection de la navigation chez les Grecs. — L.

les avait comme forcés à se rendre habiles sur mer, malgré l'opposition qu'ils y avaient et par leur inclination naturelle, et par la situation même de leur ville, assez éloignée de la mer : qu'ils s'étaient rendus terribles aux autres peuples, moins par leurs forces que par leur courage et leur hardiesse : qu'il fallait profiter de leur exemple et, contre des ennemis toujours prêts à tout entreprendre, devenir aussi entreprenant qu'eux.

Cet avis fut goûté et suivi. On équipa une flotte nombreuse. Gylippe fit sortir de nuit toutes ses troupes de terre pour attaquer les forts de Plemmyre. Trente-cinq galères des Syracusains qui étaient dans le grand port, et quarante-cinq dans le petit, où il y avait un arsenal pour les navires, eurent ordre de s'avancer vers Plemmyre pour étonner les Athéniens, qui se verraient attaqués en même temps et par terre et par mer. Sur ces nouvelles les Athéniens s'embarquèrent aussi, et avec vingt-cinq voiles voguèrent contre les trente-cinq de Syracuse qui venaient contre eux du grand port, et en opposèrent trente-cinq autres aux quarante-cinq des ennemis qui étaient parties du petit port. Le combat fut vif à l'embouchure du grand port, les uns s'efforçant d'entrer, et les autres de leur défendre l'entrée.

Ceux qui gardaient les forts de Plemmyre étant accourus au rivage pour voir le combat, Gylippe attaqua les forts à l'improviste dès le point du jour, et ayant emporté d'assaut le plus grand, donna une telle épouvante aux deux autres, qu'ils furent en un instant abandonnés. Cet avantage fut suivi aussitôt d'une perte considérable du côté des Syracusains; car les vaisseaux de Syracuse qui combattaient à l'entrée du port, après avoir forcé les Athéniens, s'entre-choquèrent rudement en y entrant

en désordre, et livrèrent par ce moyen la victoire à leurs ennemis, qui ne se contentèrent pas de les poursuivre, mais donnèrent encore la chasse à ceux qui étaient victorieux dans le grand port. Onze galères de Syracuse furent coulées à fond, et plusieurs de ceux qui étaient dessus tués. On en prit trois; mais les Athéniens en perdirent aussi trois de leur côté : après avoir remorqué celles des ennemis, ils dressèrent un trophée dans une petite île qui était devant Plemmyre, et se retirèrent dans l'enceinte de leur camp.

Les Syracusains dressèrent aussi trois trophées pour la prise des trois forts et, ayant rasé l'un des petits, rétablirent les fortifications des deux autres et y mirent garnison. Plusieurs Athéniens y avaient été tués ou faits prisonniers, et l'on prit quantité d'argent qui y était, tant du public que des marchands et des capitaines de galères, outre une grande quantité de munitions, parce que c'était comme le magasin de toute l'armée. On y perdit aussi l'équipement et les agrès de quarante galères, avec trois vaisseaux qui étaient retirés à sec. Mais, ce qui est plus considérable encore, Gylippe ôta par là à Nicias la facilité des convois. Car, pendant que celui-ci tenait Plemmyre, le transport des vivres était sûr et prompt; au lieu qu'après l'avoir perdu, il était difficile et hasardeux, parce qu'il ne pouvait se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce fort. Ainsi les Athéniens ne pouvaient plus avoir de vivres qu'à la pointe de l'épée; ce qui abattit le courage des soldats et mit l'armée dans une grande consternation.

Il y eut ensuite quelques escarmouches pour la défense d'une estacade que les habitants avaient faite dans la mer, à l'entrée du vieux havre, pour mettre en sû- Thucyd. l. 7, p. 500-501.

reté leurs navires. Les Athéniens, ayant dressé des tours et des parapets sur un gros bâtiment, l'avancèrent le plus près qu'ils purent de l'estacade pour servir comme de rempart à des barques qui portaient des machines avec lesquelles on arrachait les pieux à l'aide des poulies et des cordages, outre ceux que l'on sciait par le moyen des plongeurs; les assiégés se défendant de leur havre, et les autres de leur tour. Les pieux qu'on avait enfoncés à fleur d'eau, pour faire échouer les vaisseaux qui en approchaient, donnèrent le plus de peine. Les plongeurs en vinrent encore à bout pour de l'argent, et la plupart furent arrachés : mais on en remit d'autres aussitôt en leur place. Il n'y eut point de tentatives ni d'efforts qu'on ne fît de part et d'autre pour l'attaque et pour la défense.

Thucyd. l. 7, p. 509-513. Plut. in Nic. p. 536. Diod. p. 140-141.

Ce qui paraissait de capital aux assiégés, fut de tenter un second combat tant sur terre que sur mer, avant l'arrivée du secours et de la flotte des Athéniens. Ils avaient pris de nouvelles mesures pour le combat naval, en profitant de ce qu'ils avaient reconnu avoir manqué au dernier. Le changement qu'ils firent dans leurs galères consistait en ce qu'ils rendirent les proues plus courtes qu'auparavant, et en même temps plus fermes et plus solides. Pour cela ils y mirent de grosses pièces de bois en saillie de chaque côté des proues; et à ces pièces de bois ils joignirent encore des solives en forme d'étais. Ces solives s'étendaient jusqu'à six coudées sur les deux côtés du vaisseau en dedans et en dehors. Ils espéraient par là remporter l'avantage sur les galères athéniennes, qui n'osaient pas, à cause de la faiblesse de leurs proues, prendre l'ennemi de front, mais seulement en flanc : outre que, le combat se faisant

dans le port, elles n'auraient pas la liberté de s'étendre ni de couler entre deux galères, en quoi consistait leur adresse, ni de revirer de bord après qu'elles auraient été repoussées, pour revenir à la charge, au lieu que les Syracusains, étant maîtres de toute l'étendue du port, auraient tous ces avantages, et pourraient s'entre-secourir les uns les autres. Voilà sur quoi ces derniers fondaient l'espérance de la victoire.

Gylippe fit donc sortir du camp premièrement toute l'infanterie, et s'avança vers la contrevallation des Athéniens du côté qui regardait la ville, pendant que les troupes d'Olympie s'approchaient de l'autre, et que leurs galères mettaient à la voile.

Nicias ne voulait point tenter la fortune d'un second combat, disant que, dans le temps qu'ils attendaient à toute heure une nouvelle flotte et un grand renfort que Démosthène leur amenait en diligence, c'était une folie, avec des troupes inférieures en nombre et déja fatiguées, de hasarder un combat sans nécessité. Au contraire, Ménandre et Euthydème, qui venaient d'être nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Démosthène, piqués d'ambition et de jalousie contre ces deux généraux, se hâtaient de faire quelque exploit éclatant pour en dérober la gloire à l'un, et surpasser, s'il se pouvait, celle de l'autre. Le prétexte qu'ils prenaient était la réputation d'Athènes ; et ils soutinrent avec tant d'ardeur qu'elle serait entièrement perdue et ruinée si l'on évitait le combat que présentaient les Syracusains, qu'enfin ils forcèrent Nicias à donner la bataille. Les Athéniens avaient soixante et quinze galères, et les Syracusains quatre-vingts.

Le premier jour, les flottes demeurèrent en présence l'une de l'autre dans le grand port sans en venir à un combat, et se contentant de quelques légères escarmouches, après quoi elles se retirèrent de part et d'autre; et il en fut de même des troupes de terre. Le second jour, les Syracusains ne firent aucun mouvement. Nicias, profitant de ce repos, fit mettre les bâtiments de charge sur une même ligne à quelque distance les uns des autres, pour former une enceinte qui pût servir de retraite à ses galères en cas de disgrace. Le lendemain les Syracusains se présentèrent plus tôt même qu'à l'ordinaire : une bonne partie du jour se passa encore en escarmouches, et ils se retirèrent. On ne comptait pas qu'ils dussent revenir, et on attribuait leur retraite à crainte et à lâcheté. Mais ayant pris promptement de la nourriture, et étant remontés dans leurs galères, ils allèrent fondre sur les Athéniens, qui ne s'attendaient à rien moins. Contraints de se rembarquer à la hâte, ils remontèrent en désordre sur leurs vaisseaux sans avoir le temps de se ranger en battaille, et étant la plupart à jeun. La victoire ne balança pas. Les Athéniens, après une courte et légère résistance, se sauvèrent derrière l'enceinte des bâtiments de charge. Les ennemis les poursuivirent jusque-là, et furent arrêtés par les antennes de ces bâtiments, auxquelles on avait attaché des dauphins de plomb [1] d'un très-grand poids, qui, venant à tomber rudement sur les galères des ennemis, les auraient coulées à fond. Les Athéniens perdirent dans ce combat sept galères et grand nombre de soldats qui furent tués ou pris.

[1] Cette machine perçait une galère depuis le pont jusqu'au fond de cale, tant elle tombait avec roideur.

Cette perte jeta Nicias dans la dernière consternation. Tous les malheurs qui lui sont arrivés pendant qu'il a été seul capitaine en chef lui reviennent dans l'esprit; et en voici un plus grand qu'il s'est attiré par la faute que lui ont fait commettre ses collègues. Pendant qu'il s'occupait de ces tristes pensées, on voit arriver la flotte de Démosthène dans un appareil magnifique, et qui devait jeter la terreur parmi les ennemis : c'était le lendemain du combat. Elle était composée de soixante et treize galères qui portaient cinq mille combattants, et environ trois mille tant archers que frondeurs et gens de trait. Toutes ces galères étaient richement parées, ornées aux proues d'éclatantes banderoles, équipées de bons rameurs, commandées par de bons officiers, et retentissaient du bruit des clairons et des trompettes, Démosthène ayant affecté de s'avancer ainsi fièrement comme en pompe et en triomphe pour effrayer les ennemis.

Thucyd. l. 7, p. 513-518. Plut. in Nic. pag. 537. Diod. p. 141-142.

Cet appareil en effet les alarma au-delà de ce qu'on peut dire. Ils ne voyaient ni fin ni trève à leurs maux. Tout ce qu'ils avaient fait et souffert jusque-là devenait inutile, et il fallait recommencer sur nouveaux frais. Quelle espérance de lasser la patience des Athéniens après qu'un camp ennemi, retranché au milieu de l'Attique, n'avait pu les empêcher d'envoyer en Sicile une armée aussi-grande que la première, et que leur puissance aussi-bien que leur courage semblait, malgré toutes leurs pertes, s'accroître de jour en jour, loin de diminuer?

Démosthène, s'étant bien informé de l'état des choses, crut qu'il ne fallait pas perdre le temps comme avait fait Nicias, qui, ayant d'abord répandu par-tout la terreur à son arrivée, était ensuite tombé dans le mépris pour

avoir passé l'hiver à Catane au lieu d'aller droit à Syracuse, et dans la suite avait donné lieu à Gylippe d'y jeter des troupes. Il se flattait d'emporter la place d'emblée en profitant de l'alarme que sa venue y avait jetée, et de terminer ainsi promptement la guerre : sinon, son dessein était de lever le siége, sans fatiguer davantage les troupes par tant de combats qui ne décidaient de rien, et pour ne point épuiser la ville d'Athènes par des dépenses inutiles.

Nicias, effrayé d'une résolution si brusque et si hardie, le conjurait de ne rien précipiter, et de prendre du temps pour peser toutes choses mûrement, et pour ne laisser aucun lieu au repentir. Il lui représentait que les délais étaient tous contre les ennemis : qu'ils n'avaient plus ni vivres, ni argent : que leurs alliés étaient prêts à les abandonner : que bientôt, pressés par la disette, ils prendraient le parti de se rendre comme ils l'avaient voulu faire auparavant; car il y avait dans la place des gens qui entretenaient avec lui une secrète intelligence, et qui l'exhortaient à ne pas s'impatienter, parce que les Syracusains étaient fatigués de la guerre et las de Gylippe; et que, pour peu que la nécessité où ils étaient réduits vînt à s'augmenter, ils se remettraient à sa discrétion.

Comme Nicias ne s'expliquait pas clairement, et ne voulait pas déclarer en termes formels qu'il était instruit par des voies sûres de tout ce qui se passait dans la ville, on regarda ses remontrances comme un effet de sa timidité et de la lenteur qu'on lui avait toujours reprochées. « Voilà, disaient-ils, ses longueurs ordinaires, ses remises, « ses défiances, ses craintives précautions, par lesquelles « il a émoussé toute la vivacité et éteint toute l'ardeur de

« ses troupes, en ne les menant pas d'abord contre l'en- « nemi, et en attendant pour l'attaquer que ses forces « fussent affaiblies et méprisées. » Cela fit que les autres généraux et tous les officiers se rangèrent à l'avis de Démosthène, et Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre.

Démosthène, après avoir fait une tentative inutile contre le mur qui coupait la contrevallation des assiégeants, se restreignit à l'attaque d'Épipole, dans la créance qu'en étant le maître, personne n'oserait plus demeurer à la défense du mur. Il prend donc pour cinq jours de vivres, avec les ouvriers, les outils, et tout l'équipage nécessaire pour fortifier et défendre ce poste quand il s'en serait emparé. Comme on n'y pouvait monter de jour sans être découvert, il s'y rend de nuit avec toutes les troupes, suivi d'Eurymédon et de Ménandre; car Nicias était demeuré à la garde du camp. Ils montent par Euryèle, comme on avait fait la première fois, sans être aperçus des sentinelles, attaquent le premier retranchement et le forcent, après avoir tué une partie de ceux qui le défendaient. Non content de cet avantage, Démosthène passe outre, pour ne point laisser refroidir l'ardeur des soldats, ni retarder l'accomplissement de son dessein. Sur ces entrefaites les troupes de la ville, soutenues par Gylippe, sortent en armes hors des retranchements. Dans l'étonnement et la surprise où elles étaient, que l'obscurité de la nuit augmentait encore beaucoup, elles sont d'abord repoussées et mises en fuite. Mais comme les Athéniens s'avançaient en désordre pour forcer tout ce qui résistait, de peur que l'ennemi ne se ralliât si on lui donnait le loisir de se reconnaître et de respirer, ils sont arrêtés tout court par

les Béotiens, qui font ferme et, marchant contre les Athéniens les piques baissées, les chassent avec de grands cris et en font un carnage horrible. Le trouble et l'effroi se répandent dans le reste de l'armée. Les fuyards entraînent avec eux ceux qui venaient à leur secours, ou même tournent leurs armes contre eux, les prenant pour des ennemis. Tout est pêle-mêle, dans le désordre et la confusion, n'étant pas possible de discerner les objets dans l'horreur d'une nuit qui n'était ni si obscure qu'on ne pût rien voir, ni assez claire pour distinguer ce que l'on voyait. Les Athéniens s'entre-cherchaient sans se pouvoir rencontrer; et à force de demander le mot[1], qui était la seule voie de se pouvoir reconnaître, il se faisait une confusion de voix qui ne causait pas peu de trouble, outre qu'on le divulguait par ce moyen aux ennemis, sans qu'on pût savoir le leur, parce qu'étant ensemble et vainqueurs ils n'avaient pas besoin de le dire. Cependant ceux qu'on poursuivait se précipitaient du haut des rochers, et plusieurs furent écrasés de la chute : et de ceux qui se sauvèrent, la plupart, égarés dans la campagne et écartés les uns des autres, furent massacrés le lendemain par la cavalerie ennemie qui sortit après eux. Il y eut deux mille morts du côté des Athéniens, et l'on prit un grand nombre d'armes, parce que les fuyards les jetaient pour se sauver plus facilement par les précipices.

[1] Le mot d'ordre. — L.

§ XIV. *Consternation des Athéniens. Ils hasardent un nouveau combat naval, et le perdent. Ils prennent le parti de se retirer par terre. Poursuivis vivement par les Syracusains, ils se rendent. Nicias et Démosthène sont condamnés à mort, et exécutés. Effet que produit à Athènes la nouvelle de la défaite de l'armée.*

Après un échec si considérable, les généraux athéniens étaient bien embarrassés à résoudre ce qu'ils devaient faire dans le découragement et le désespoir de l'armée, qui dépérissait tous les jours par les maladies de l'automne et par le mauvais air du marais où l'on campait. Démosthène était d'avis de partir sans plus tarder, après avoir manqué une entreprise de la plus grande importance; d'autant plus que le temps était encore propre à la navigation, et qu'on avait assez de vaisseaux pour forcer le passage en cas que les ennemis voulussent le disputer. Il disait qu'il était bien plus avantageux de faire lever le blocus d'Athènes que de continuer celui de Syracuse, en se consumant en frais inutiles : qu'il ne leur viendrait pas certainement une nouvelle armée, et qu'avec celle qui leur restait ils ne pouvaient pas espérer de venir à bout des ennemis. Thucyd. l. 7, p. 518-520. Plut. in Nic. p. 538-542. Diod. p. 142.

Nicias sentait bien que son collègue, dans ce qu'il venait de dire, raisonnait fort sensément, et il était de son avis : mais il craignait qu'un aveu si public de leur faiblesse, et la résolution qu'ils prendraient de se retirer, dont le bruit ne manquerait pas d'arriver jusqu'aux ennemis, n'achevassent de ruiner leurs affaires et ne les missent peut-être hors d'état d'exécuter cette résolution

quand ils le voudraient. D'ailleurs il n'était point sans espérance que les assiégés, réduits eux-mêmes à une grande extrémité par le manque de vivres et d'argent, ne songeassent enfin à faire une composition honorable. Ainsi, quoique dans le fond il fût encore incertain et flottant, il faisait entendre dans ses discours qu'il ne partirait point sans l'ordre des Athéniens, parce qu'il savait bien qu'ils ne le trouveraient pas bon : que leurs juges, n'ayant pas vu l'état des choses, n'opineraient pas comme eux, et ne manqueraient pas de les condamner à la persuasion de quelque orateur : que la plupart de ceux qui criaient maintenant le plus haut à cause des incommodités qu'ils souffraient, parleraient alors d'une manière toute différente, et les accuseraient d'avoir pris de l'argent pour lever le siége : que connaissant, comme il faisait, le caractère et le naturel des Athéniens, il aimait mieux périr glorieusement par la main des ennemis, s'il le fallait, que de subir une honteuse condamnation de la part de ses citoyens.

Ces raisons, quelque fortes qu'elles parussent, ne convainquirent point Démosthène, et il demeura toujours persuadé que l'unique bon parti qui restait à prendre était celui de la retraite. Mais, comme il ne s'était pas bien trouvé de son premier avis, il n'osa pas insister davantage sur celui-ci, et il eut d'autant moins de peine à donner les mains à celui de Nicias, qu'il crut, comme beaucoup d'autres, que ce général pouvait avoir quelque ressource secrète, puisqu'il s'opiniâtrait si fort à demeurer.

Thucyd. l. 7, p. 521-548. Plut. in Nic. pag. 538.

Gylippe, après avoir fait le tour de la Sicile, avait ramené avec lui un grand nombre de troupes. Ce nouveau renfort arrivé aux ennemis effraya extrêmement les

Athéniens, dont l'armée dépérissait tous les jours par les maladies; et ils commencèrent à se repentir de n'avoir pas levé le siége, d'autant plus que les assiégeants se préparaient à les attaquer par terre et par mer. D'ailleurs Nicias ne s'opposait plus à cette résolution; il voulait seulement qu'elle ne fût pas rendue publique. On donna donc ordre au départ le plus secrètement qu'il fut possible, afin que la flotte pût faire voile au premier jour.

Diod. l. 1
p. 142-161

Quand tout fut en état, au moment qu'on allait mettre à la voile sans que les ennemis se doutassent de rien, parce qu'ils ne s'attendaient pas à un départ si précipité, la lune tout-à-coup vint à s'éclipser au milieu de la nuit, et à perdre entièrement sa lumière, ce qui remplit de frayeur Nicias et tous les autres, qui, par ignorance et par superstition, étaient étonnés d'un changement si subit dont ils ne connaissaient point la cause[1], et dont ils redoutaient les suites. On consulta les devins, qui, n'étant pas plus habiles que les autres, ne servirent qu'à augmenter la crainte. La coutume était, après ces sortes d'accidents, de ne suspendre ses entreprises que pendant trois jours. Les devins prononcèrent qu'on ne devait partir qu'après trois fois neuf jours, ce sont les termes de Thucydide; nombre mysté-

[1] La crainte de Nicias venait de superstition, non d'ignorance. Il est impossible qu'à cette époque, 28 ans après que Méton eut fait agréer le cycle lunaire, un homme, tel que Nicias, ignorât la cause des éclipses. Aussi, Thucydide ne le dit pas: « Nicias, fort adonné aux superstitions « et sur-tout à celles de ce genre, etc. » (VII, 50). Si nous en croyons Plutarque, le peuple même savait déja que vers le trente du mois la lune peut éclipser le soleil; mais on ignorait, dit-il, comment il se faisait que la lune pouvait être éclipsée tout-à-coup (*in Nicia*, § 23). Cela est-il possible? Peut-on connaître la cause du premier phénomène, et ignorer celle du second? — L.

rieux sans doute dans l'esprit des peuples. Nicias, scrupuleux jusqu'à l'excès, et plein d'un respect mal entendu pour ces interprètes aveugles de la volonté des dieux, déclara qu'il voulait attendre la révolution entière de la lune, et son retour à pareil jour du mois suivant, comme s'il ne l'avait pas vue bien claire et bien nette dès le moment qu'elle fut sortie de l'espace ombragé et obscurci par l'interposition du corps de la terre.

On ne lui en laissa pas le temps. La nouvelle du départ projeté s'étant bientôt répandue dans la ville, on résolut d'attaquer les assiégeants par terre et par mer. Les Syracusains commencèrent le premier jour par l'attaque des retranchements, et remportèrent contre les ennemis un léger avantage. Le lendemain ils y firent une seconde attaque, pendant qu'avec soixante et seize galères ils voguaient contre quatre-vingt-six des Athéniens. Eurymédon, qui commandait la droite de la flotte d'Athènes, s'étant étendu le long du rivage pour les envelopper, ce mouvement fut la cause de sa perte. Car, comme il s'était détaché du corps de la flotte, les Syracusains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui était au milieu, tournèrent contre lui, le poussèrent vivement dans le fond du golfe appelé *Dascon*, et l'y défirent entièrement. Il fut tué dans le combat. Ils poursuivirent ensuite le reste des galères, et les poussèrent contre le rivage. Gylippe, qui commandait l'armée de terre, voyant que les vaisseaux des Athéniens étaient poussés contre terre sans pouvoir rentrer dans leur estacade, descendit avec une partie de ses troupes sur le rivage pour combattre les soldats à la descente, s'ils étaient contraints d'échouer, et pour donner plus de

moyen à ceux de son parti de remorquer les galères qu'ils auraient prises. Mais il fut repoussé par les Thyrrhéniens qui étaient en garde de ce côté-là, et obligé par les Athéniens qui accoururent pour les soutenir de se retirer avec quelque perte jusqu'au marais Lysimélie, qui était tout proche. Ceux-ci sauvèrent la plupart de leurs vaisseaux, excepté dix-huit que les Syracusains prirent, dont ils tuèrent tout l'équipage. Ensuite, voulant brûler les autres, ils remplirent un vieux vaisseau de matières combustibles, et y ayant mis le feu, ils le poussèrent à l'aide du vent contre les Athéniens, qui trouvèrent le moyen d'éteindre le feu et d'éloigner ce vaisseau.

Chacun dressa de son côté des trophées : ceux de Syracuse pour la défaite d'Eurymédon, et pour l'avantage remporté le jour précédent; et les Athéniens, pour avoir poussé une partie des ennemis dans le marais, et fait prendre la fuite à l'autre. Mais les dispositions des deux peuples étaient bien différentes. Les Syracusains, que l'arrivée de Démosthène avec sa flotte avait jetés dans la consternation, se voyant vainqueurs dans un combat naval, conçurent de nouvelles espérances, et se promirent une pleine victoire de leurs ennemis. Les Athéniens au contraire, frustrés de l'unique ressource qui leur restât, et vaincus sur mer contre leur attente, perdirent absolument courage, et ne songèrent plus qu'à la retraite.

Les ennemis, pour leur en ôter tout moyen, et pour empêcher qu'ils ne leur échappassent, fermèrent l'embouchure du grand port, qui avait environ cinq cents pas de largeur[1], avec des galères en travers, et d'autres

[1] Voyez plus haut, p. 450, n. 1.

vaisseaux arrêtés par des ancres et des chaînes de fer; et en même temps préparèrent tout pour le combat, en cas qu'ils eussent encore le courage de le tenter. Quand les Athéniens se virent ainsi enfermés, les généraux et les colonels [1] s'assemblèrent pour délibérer sur l'état présent des affaires. Ils manquaient absolument de vivres, parce qu'ils avaient défendu à ceux de Catane d'en apporter, sur l'espérance de la retraite; et ils ne pouvaient en faire venir d'ailleurs, s'ils ne se rendaient maîtres de la mer. Ils prirent donc le parti de hasarder un combat naval. Dans cette vue, ils résolurent d'abandonner leur ancien camp et leurs murailles, qui allaient jusqu'au temple d'Hercule, et de se retrancher sur le bord près de leurs navires, dans le moindre espace qu'ils pourraient. Leur dessein était de laisser là quelques troupes pour garder leur bagage et les malades, et de combattre avec le reste sur tout ce qui leur restait de vaisseaux. Ils faisaient état de se retirer à Catane, s'ils étaient victorieux, sinon, de mettre le feu à leurs navires, et de gagner par terre la plus prochaine ville de leurs alliés.

Cette résolution prise, Nicias fit embarquer promptement sa meilleure infanterie, et en remplit cent dix galères, les autres n'ayant plus de rames, et mit le reste des troupes en bataille sur le rivage, et sur-tout les gens de trait. Parce qu'on craignait extrêmement les éperons des galères de Syracuse, Nicias s'était muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup et

[1] Les *Taxiarques* (ταξίαρχοι), dont le grade correspond à-peu-près à celui de *capitaine*. Il paraît que, dans cette circonstance critique, on appela au conseil, des officiers qui, par leur rang, n'en faisaient pas ordinairement partie. C'est l'opinion du scholiaste (ad hunc loc. VII, 60), et je l'adopte : il est vraisemblable que par ϛρατηγοί (*commandants*), Thucydide entend parler de tous les officiers supérieurs de l'armée. — L.

d'en venir d'abord aux mains comme sur terre ; mais les ennemis, qui s'en étaient aperçus, couvrirent de cuir la proue et le haut des galères, pour ne pas donner tant de prise. De part et d'autre les chefs avaient exhorté leurs troupes, et jamais les motifs n'avaient été plus pressants, le combat qui allait se donner devant décider non-seulement de leur liberté et de leur vie, mais du sort de leur patrie.

Le combat fut des plus rudes et des plus sanglants. Les Athéniens, étant arrivés à l'embouchure du port, se rendirent aisément maîtres des vaisseaux qui en défendaient l'ouverture ; mais quand ils voulurent rompre la chaîne des autres pour rendre le passage plus libre, les ennemis accoururent de toutes parts. Comme près de deux cents galères venaient de part et d'autre fondre toutes en un même endroit qui était assez étroit, la confusion ne pouvait être que très-grande, et l'on ne pouvait pas facilement ni avancer, ni reculer, ni tourner pour revenir à la charge. Les éperons des galères, par cette raison, ne firent pas beaucoup d'effet, mais les décharges [1] étaient rudes et fréquentes. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres, qui portent toujours leur coup, de quelque endroit qu'on les jette, au lieu qu'ils ne se défendaient qu'en jetant des dards et des traits, dont l'agitation de la mer, par le mouvement du vaisseau, rendait le coup incertain, et faisait que la plupart se perdaient inutilement, ne portant point où l'on visait. C'était un conseil que le pilote Ariston avait donné aux Syracusains. Après ces décharges, les soldats pesamment armés essayaient d'en-

[1] Dans le grec, *αἱ δὲ προσβολαὶ... πυκνοτέραι ἦσαν*, ce qui s'entend du choc des vaisseaux garnis d'éperons, contre les autres vaisseaux. — L.

trer dans le vaisseau ennemi pour en venir aux mains; et il arrivait assez souvent que, tandis qu'ils montaient d'un côté, on entrait de l'autre dans le leur, et que deux ou trois navires se trouvaient accrochés à un seul, ce qui causait une grande confusion et un grand embarras : d'ailleurs, le bruit des vaisseaux qui s'entre-choquaient, joint aux différents cris des vainqueurs et des vaincus, ne permettait point d'entendre ni l'ordre des officiers, ni celui du comite. Les Athéniens voulaient qu'on forçât le passage, à quelque prix que ce fût, pour s'assurer le retour en leur patrie; et les ennemis faisaient tous leurs efforts pour l'empêcher, afin de remporter une victoire plus entière et plus glorieuse. Les deux armées de terre rangées sur le haut du rivage, et les habitants de la ville qui étaient accourus sur les murs pendant que les autres, prosternés dans les temples, priaient pour leurs citoyens, distinguaient clairement, à cause du peu de distance, tout ce qui se passait dans cette action, et contemplaient la bataille comme de dessus un amphithéâtre, non sans inquiétude et sans frayeur. Attentifs et tremblants à tous les mouvements et à toutes les vicissitudes qui arrivaient, ils marquaient la part qu'ils prenaient au combat, leur crainte ou leur espérance, leur douleur ou leur joie, par différents cris et différents gestes, étendant leurs mains tantôt vers les combattants pour les animer, tantôt vers le ciel pour implorer le secours et la protection des dieux. Enfin, après un long combat et une vigoureuse résistance, la flotte des Athéniens prit la fuite, et fut poussée par les ennemis contre le rivage. Un cri universel de joie, de la part des Syracusains spectateurs, annonça à toute la ville l'heureuse nouvelle de la victoire. Le vainqueur de-

meura maître de la mer, et, cinglant vers Syracuse, dressa un trophée, tandis que les Athéniens abattus et accablés ne songeaient pas seulement à redemander leurs morts pour leur rendre les derniers devoirs.

Il ne leur restait pour ressource que deux partis : ou de tenter une seconde fois le passage ; et ils avaient encore assez de vaisseaux et de troupes pour le faire ; ou de se retirer par terre, en abandonnant leur flotte aux ennemis. Démosthène proposa le premier ; mais les matelots tout éperdus refusèrent d'obéir, ne se croyant point en état de soutenir un nouveau choc. On s'en tint donc au second parti, et l'on se prépara à partir de nuit, pour dérober aux ennemis la marche de l'armée

Hermocrate, qui s'en douta, sentit de quelle importance il était de ne pas laisser échapper de si nombreuses troupes, qui pourraient se cantonner dans quelque coin de la Sicile, et de là recommencer de nouveau la guerre. Les Syracusains étaient actuellement dans la joie et dans les festins, et ne songeaient qu'à se délasser des fatigues du combat ; outre que, ce jour-là même, ils célébraient la fête d'Hercule. Leur proposer en cet état de reprendre les armes pour courir sus aux ennemis, et vouloir les arracher par persuasion ou par force à leurs divertissements, c'eût été chose fort inutile. On s'y prit autrement. Hermocrate envoya des gens à cheval crier, comme s'ils eussent été amis, qu'on dît à Nicias qu'il attendît le jour pour se retirer, parce que les Syracusains lui avaient dressé des embûches, et s'étaient saisis des passages. Ce faux avis l'arrêta tout court, et l'on ne partit pas même le lendemain, afin que le soldat eût plus de loisir de se préparer au

départ, et d'emporter ce qui était nécessaire pour sa subsistance en abandonnant le reste.

Les ennemis eurent tout le temps de s'emparer des avenues. Le lendemain dès le matin, ils occupèrent les passages les plus difficiles, fortifièrent les gués des rivières, rompirent les ponts et répandirent des détachements de cavalerie çà et là dans la plaine, de sorte qu'il ne resta pas un seul lieu par où les Athéniens pussent passer sans combat. Ils se mirent en marche le troisième jour d'après le combat [1], dans le dessein de se retirer à Catane. Toute l'armée était dans une consternation qui ne se peut exprimer, à la vue des morts et des mourants, dont on laissait les uns exposés aux bêtes, et les autres à la cruauté des ennemis. Les malades et les blessés les conjuraient avec larmes de les emmener avec eux, et les retenaient quand ils voulaient partir; ou, se traînant après eux, ils les suivaient le plus loin qu'il leur était possible; et quand les forces venaient à leur manquer, ils avaient recours aux pleurs, aux plaintes, aux imprécations, et poussant vers le ciel, d'une voix plaintive et mourante, des cris douloureux, ils invoquaient contre eux et les dieux et les hommes; et tout retentissait de gémissements.

L'état de l'armée n'était pas moins déplorable. Une morne tristesse avait saisi tous les esprits : ils se sentaient intérieurement déchirés de dépit et de rage quand ils venaient à se représenter la grandeur d'où ils étaient déchus, l'extrémité de la misère où ils se trouvaient, et les maux encore plus grands auxquels ils prévoyaient

[1] Le surlendemain du combat. Les Grecs comptaient le jour même d'une action, pour le premier jour; le lendemain était le second; le surlendemain, le troisième, et ainsi de suite. — L.

ne pouvoir échapper. Ils ne pouvaient soutenir la comparaison qui s'offrait sans cesse à leur esprit, de l'état triomphant dans lequel ils étaient partis d'Athènes au milieu des vœux et des acclamations de tout le peuple, avec la honte de leur retraite ignominieuse, accompagnée des cris et des imprécations de leurs parents et de leurs concitoyens.

Mais le spectacle le plus triste et le plus digne de compassion, c'était Nicias : abattu et exténué par une longue maladie, manquant des choses les plus nécessaires dans un temps où son âge et ses infirmités en avaient le plus de besoin, pénétré non-seulement de sa douleur particulière, mais encore plus de celle des autres qu'il portait tous dans son cœur, ce grand homme, supérieur à tous ses maux, ne songeait qu'à consoler les troupes, et à ranimer leur courage et leur espérance. Il allait criant par-tout qu'il n'y avait encore rien de désespéré, et que d'autres armées avaient échappé à de plus grands dangers; qu'il ne fallait point s'accuser ni s'affliger sans mesure des maux dont l'on n'était point coupable; que, s'ils avaient offensé quelque dieu, sa vengeance devait être maintenant satisfaite; que la fortune se lasserait de les poursuivre et de les maltraiter, après s'être montrée si long-temps favorable à leurs ennemis; qu'au reste ils étaient encore formidables par leur nombre et par leur valeur (les restes de l'armée montaient à près de quarante mille hommes) : qu'aucune ville de Sicile ne pourrait soutenir leur effort, ni les empêcher de s'établir où ils voudraient; que chacun seulement prît soin de sa sûreté et marchât en bon ordre; que, par une retraite prudente et courageuse, qui était devenue leur unique ressource, non-

seulement ils se sauvaient eux-mêmes, mais conservaient leur patrie, et la mettaient en état de recouvrer son ancienne grandeur.

L'armée marchait en deux corps de bataille, rangés l'un et l'autre en carré en forme de phalange ; le premier commandé par Nicias, et l'autre par Démosthène, avec le bagage au milieu. Lorsqu'ils furent arrivés à la rivière d'Anape, ils forcèrent le passage, et eurent ensuite sur les bras toute la cavalerie ennemie, et les gens de trait qui tiraient sans cesse contre eux. Ils furent ainsi harcelés pendant plusieurs jours de marche, ne trouvant point de débouché libre, ne pouvant gagner pays qu'à la pointe de l'épée. Les ennemis ne voulaient point hasarder de combat contre des troupes que le désespoir seul pouvait rendre invincibles ; et dès que les Athéniens se présentaient pour combattre, ils lâchaient le pied ; puis, lorsqu'ils se mettaient en marche, ils venaient fondre sur eux dans leur retraite.

Démosthène et Nicias, voyant le mauvais état des troupes qui étaient sans vivres avec quantité de blessés, furent d'avis de se retirer vers la mer par un chemin tout contraire à celui qu'ils tenaient, et de tirer droit vers Camarine et Gèle, au lieu d'aller à Catane, ce qui avait été leur premier dessein. Ils partirent de nuit, après avoir allumé quantité de feux. Il y eut beaucoup de confusion et de désordre dans la retraite, comme il arrive pour l'ordinaire aux grandes armées dans l'horreur des ténèbres, sur-tout lorsque l'ennemi est près. L'avant-garde, qui était commandée par Nicias, ne laissa pas de s'avancer en bon ordre ; mais plus de la moitié de l'arrière-garde se détacha du gros, et s'égara avec Démosthène. Le lendemain, les Syracusains, qui,

sur le bruit de leur retraite, avaient fait une diligence extraordinaire, lui tombèrent sur les bras vers le midi, et, l'ayant investi avec leur cavalerie, le poussèrent dans un lieu étroit et fermé d'un petit mur, où ses soldats se défendirent comme des lions. Comme ils les virent sur la fin du jour accablés de fatigue et percés de coups, ils permirent aux insulaires de se retirer, ce qui fut accepté de quelques-uns, et ensuite ils accordèrent la vie aux autres, qui se rendirent à discrétion avec Démosthène, après avoir stipulé qu'en leur laissant la vie sauve, on ne pourrait les retenir dans une prison perpétuelle. Environ six mille soldats se rendirent à ces conditions.

Le soir même Nicias arriva à la riviere d'Érinée, et l'ayant passée, se campa sur une montagne, où les ennemis l'atteignirent le lendemain, et le sommèrent de se rendre comme avait fait Démosthène. Il ne voulut point croire d'abord que ce qu'on lui disait de Démosthène fût vrai, et demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers s'en informer. Sur leur rapport, il offrit de rembourser les frais de la guerre, pourvu qu'on le laissât aller avec ses troupes, et de donner autant d'Athéniens pour ôtages qu'il y aurait de talents à payer. Les ennemis rejetèrent cette proposition avec mépris et insulte, et recommencèrent à le charger. Quoique Nicias manquât absolument de tout, il ne laissa pas de soutenir leurs attaques toute la nuit, et marcha vers le fleuve Asinare. Quand ils furent sur le bord, les Syracusains, les ayant joints, en précipitèrent la plus grande partie dans le courant, les autres s'y étant déja jetés dans l'impatience de se désaltérer. Là se fit le plus grand et le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant

massacrés sans miséricorde pendant qu'ils buvaient. Nicias, ne voyant plus de ressource, et ne pouvant soutenir un tel spectacle, se rendit à discrétion, à condition que Gylippe ferait cesser le combat, et épargnerait le reste de son armée. Le nombre des morts fut grand, et celui des prisonniers encore plus; de sorte que toute la Sicile en fut remplie. Il paraît que les Athéniens furent mécontents que leur chef se fût ainsi rendu à discrétion; et c'est pour cela que dans un monument public, où l'on avait inscrit les noms des chefs qui étaient morts pour la république, le sien fut omis.

Pausan. l. I, pag. 66.

Les vainqueurs décorèrent des armes captives les plus beaux et les plus grands arbres qui fussent sur les bords de la rivière, dont ils firent comme des trophées; et se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, et ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrèrent en triomphe dans Syracuse, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais eue entre eux, et remporté par leur force et leur valeur une victoire très-signalée et très-complète. Le lendemain on convoqua l'assemblée pour délibérer sur ce qu'il fallait faire des prisonniers. Dioclès, l'un des chefs les plus accrédités parmi le peuple, proposa cet avis, que tous les Athéniens de condition libre, et les Siciliens qui avaient embrassé leur parti, seraient mis en prison dans les carrières, où on leur donnerait seulement par jour deux mesures de farine et une d'eau [1]; que les esclaves et tous les alliés

[1] Évaluons ces mesures pour connaître la triste position des Athéniens : ils avaient, dit Thucydide, deux cotyles de farine et une d'eau (VII, 87). La cotyle était le tiers de la chénice (POLLUX, IV, 168); et comme la chénice était le 48e du médimne égal, à 3 ½ boisseaux de

seraient vendus publiquement; que les deux généraux des Athéniens, après avoir été battus de verges, seraient mis à mort.

Ce dernier article révolta extrêmement tout ce qu'il y avait de gens sages et modérés à Syracuse. Hermocrate, qui avait une grande réputation de probité et de justice, voulut faire des remontrances au peuple, il ne fut point écouté, et les cris qu'on jeta de tous côtés ne lui permirent pas de continuer son discours. Alors un vieillard[1], respectable par son âge et par sa gravité, qui avait perdu dans cette guerre deux enfants, seuls héritiers de son nom et de ses biens, se fit conduire par ses domestiques sur la tribune aux harangues. Dès qu'il y parut, on fit un profond silence. « Vous voyez, dit-il, « un père infortuné, qui a senti plus qu'aucun autre « Syracusain les funestes effets de cette guerre par la « mort de deux fils qui faisaient toute la consolation et « toute la ressource de sa vieillesse. Je ne puis point « à la vérité ne pas admirer leur courage et leur bonheur « d'avoir sacrifié au salut de la république une vie que « la loi commune de la nature leur aurait tôt au tard « enlevée : mais je ne puis aussi ne pas sentir la plaie « cruelle que leur mort a faite à mon cœur, et ne point « haïr et détester les Athéniens, auteurs de cette malheureuse guerre, comme les homicides et les meurtriers de mes enfants : cependant je ne puis le dissimuler, je suis moins sensible à ma douleur qu'à

Diod. l. 13, p. 149-161.

Paris, la cotyle de blé pesait 68 grammes, et avait une contenance de la 41[e] partie du boisseau, c'est-à-dire de 16 pouces cubiques environ, ou le tiers à-peu-près du litre.

Il résulte de ces calculs que les Syracusains ne donnaient aux Athéniens par jour que 136 grammes ou 4 onces 3 gros de farine, et $\frac{1}{3}$ de litre d'eau. — L.

[1] Nicolaüs.

« l'honneur de ma patrie; et je la vois prête à se dés-
« honorer pour toujours par le cruel avis qu'on vous
« propose. Les Athéniens, il est vrai, méritent toutes
« sortes de supplices et de mauvais traitements pour
« l'injuste guerre qu'ils nous ont déclarée : mais les
« dieux, justes vengeurs du crime, ne les ont-ils pas
« assez punis, et ne nous ont-ils pas assez vengés? Quand
« leurs chefs ont mis bas les armes, et se sont rendus
« à nous, n'a-ce pas été dans l'espérance de conserver
« leur vie? et pouvons-nous la leur ôter sans encourir
« le juste reproche d'avoir violé le droit des gens, et
« d'avoir déshonoré notre victoire par une barbare
« cruauté? Quoi! vous souffrirez que votre gloire soit
« ainsi flétrie dans tout l'univers, et qu'on dise qu'un
« peuple qui le premier a érigé un temple dans sa ville
« à la Miséricorde n'en a point trouvé dans la vôtre?
« Sont-ce les victoires et les triomphes qui rendent à
« jamais illustre une ville, et non pas la clémence pour
« des ennemis vaincus, la modération dans la plus
« grande prospérité, et la crainte d'irriter les dieux
« par un orgueil fier et insolent? Vous n'avez point
« sans doute oublié que ce même Nicias, sur le sort
« duquel vous êtes près de prononcer, est celui qui
« plaida votre cause dans l'assemblée des Athéniens, et
« qui employa tout son crédit et toute son éloquence
« pour les détourner de vous faire la guerre. Une sen-
« tence de mort prononcée contre ce digne chef est-
« elle donc une juste récompense du zèle qu'il a té-
« moigné pour vos intérêts? Pour moi, la mort me serait
« moins triste que la vue d'une telle injustice commise
« par ma patrie et par mes concitoyens. »

Le peuple parut touché par ce discours, d'autant

plus que, voyant paraître ce vieillard sur la tribune, il s'était attendu qu'il allait demander vengeance contre les auteurs de tous ses maux, et non pas implorer sa clémence en leur faveur. Mais les ennemis d'Athènes ayant exagéré avec force et véhémence les cruautés inouïes que cette république avait exercées contre plusieurs villes de leurs ennemis, et même de leurs anciens alliés, l'acharnement de ses chefs contre Syracuse, et les maux qu'ils lui auraient fait souffrir s'ils avaient été vainqueurs; la douleur et les gémissements d'une infinité de Syracusains, qui pleuraient la mort de leurs enfants et de leurs proches, dont les mânes ne pouvaient être appaisés que par le sang de leurs meurtriers, le peuple rentra dans ses premiers sentiments, et suivit en tout l'avis de Dioclès. Gylippe fit de vains efforts pour obtenir que Nicias et Démosthène fussent conduits à Lacédémone, d'autant plus qu'ils étaient ses prisonniers. Sa demande fut rejetée avec hauteur et insulte, et les deux généraux furent mis à mort.

Les personnes sages et modérées ne purent refuser des larmes à la fin tragique de ces deux grands hommes[1], et sur-tout à celle de Nicias, qui de tous ceux de son temps paraissait le moins digne de cette infortune. Quand on se rappelait dans l'esprit les discours qu'il avait tenus et les remontrances qu'il avait faites pour empêcher cette guerre, et que, d'un autre côté, l'on considérait l'attachement inviolable qu'il avait toujours eu pour tout ce qui regarde la religion, la plupart

[1] Cette qualification est un peu forte pour des hommes tels que Nicias et Démosthène. Ils sont loin d'avoir déployé dans cette guerre, l'un la fermeté, l'autre les talents qui pourraient leur donner quelque droit au titre dont les gratifie notre auteur. — L.

étaient tentés d'accuser hautement la Providence en voyant qu'un homme qui avait toujours témoigné un respect infini pour les dieux, et qui n'avait jamais rien épargné quand il s'agissait de leur honneur et de leur culte, en était si mal récompensé, et n'éprouvait point une fortune plus heureuse que les plus méchants et les plus scélérats des hommes. Il n'est pas étonnant que les malheurs des gens de bien inspirassent de telles pensées aux païens, et les jetassent dans le murmure et le découragement, vu qu'ils ne connaissaient ni la sainteté de Dieu, ni la corruption de la nature humaine.

Les prisonniers furent enfermés dans des carrières, où ils souffrirent des maux incroyables pendant l'espace de huit mois, entassés les uns sur les autres dans ces lieux étroits; exposés aux injures de l'air et du temps; brûlés pendant le jour par l'ardeur du soleil, puis glacés pendant la nuit par les froids de l'automne; empoisonnés par la puanteur et de leur propre ordure, et des cadavres de ceux qui mouraient de leurs blessures ou de maladie; enfin, consumés par la faim et par la soif, car on ne leur donnait à chacun par jour qu'une petite mesure d'eau, et deux de farine. Ceux qu'on tira de là, deux mois après, pour les vendre comme esclaves, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs citoyens qui avaient déguisé leur état, éprouvèrent un sort moins fâcheux. Leur sagesse, leur patience, et un certain air de probité et de retenue, leur furent d'un grand secours; car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurèrent auprès de leurs maîtres, qui les traitèrent avec toute sorte d'estime et de considération. Il y en eut même plusieurs qui dûrent leur salut

à Euripide, des pièces duquel ils avaient récité les plus beaux endroits aux Siciliens, qui en étaient fort curieux; et à leur retour dans leur patrie, ils allèrent le saluer comme leur libérateur, en lui racontant ce ce qui leur était arrivé à l'occasion de ses vers.

La nouvelle de la défaite ayant été portée à Athènes, on n'en voulut rien croire d'abord; et l'on était si éloigné d'y ajouter foi, qu'on condamna au supplice celui qui le premier l'avait répandue : mais, quand on l'eut avérée, la consternation fut générale parmi les Athéniens; et comme si ce n'avait pas été eux qui eussent décerné la guerre, leur dépit et leur colère éclata, et contre les orateurs qui avaient favorisé l'entreprise, et contre les devins qui, par des oracles ou des prodiges supposés, leur en avaient fait espérer un heureux succès. Jamais ils ne s'étaient vus dans un pareil état. On se trouvait sans cavalerie, sans infanterie, sans argent, sans galères, sans matelots, en un mot, dans le dernier désespoir; de sorte qu'on s'attendait à toute heure que les ennemis, enflés d'une si grande victoire, et fortifiés par la révolte des alliés, viendraient foudre sur Athènes par mer et par terre avec toutes les forces du Péloponnèse. Cicéron[1] a raison de dire, en parlant du combat naval donné dans le port de Syracuse, que c'est là que les forces d'Athènes, aussi-bien que ses galères, furent ruinées et coulées à fond, et que c'est dans ce port que la gloire et la puissance des Athéniens firent un funeste naufrage.

Thucyd. l. 8, p. 551-553. Plut. de Garrulit. pag. 509.

Ils ne se laissèrent pourtant point abattre, et ne

[1] « Hìc primùm opes illius civitatis victæ, comminutæ, depressæque sunt: in hoc portu Atheniensium nobilitatis, imperii, gloriæ naufragium factum existimatur. » (Cic. *Verrin.* 7, n. 97.)

perdirent point courage. On résolut d'amasser de l'argent de tous côtés, et de faire venir du bois pour construire des vaisseaux, afin de retenir les alliés dans leur devoir, et particulièrement l'île d'Eubée. On retrancha toutes les dépenses superflues, et l'on établit un nouveau conseil de vieillards pour agiter les affaires avant que de les proposer au peuple. Enfin, l'on n'omit rien de tout ce qui pouvait être utile dans la conjoncture présente, l'alarme où l'on était et le danger commun rendant les esprits attentifs à tous les besoins de l'état, et dociles à tous les bons avis.

CHAPITRE II.

Ce chapitre renferme l'histoire des huit dernières années de la guerre du Péloponnèse, pendant autant d'années de Darius Nothus, roi de Perse.

§ I. *Suite de la défaite des Athéniens en Sicile. Révolte des alliés. Alcibiade devient puissant auprès de Tissapherne.*

XIXe et XXe années de la guerre.

An. M. 3591 Av. J.C. 413. Thucyd. l. 8, pag. 553.

La défaite des Athéniens devant Syracuse causa de grands mouvements dans toute la Grèce. Les peuples qui n'avaient point encore pris parti, et qui attendaient que l'événement les déterminât, résolurent de se déclarer contre eux. Les alliés des Lacédémoniens crurent que le temps était venu de se délivrer pour toujours des dépenses d'une guerre qui leur était fort

à charge, en achevant promptement la ruine d'Athènes. Ceux des Athéniens qui ne les suivaient que par contrainte, n'envisageant dans l'avenir aucune ressource pour cette république après le terrible échec qu'elle venait de recevoir, crurent devoir profiter d'une conjoncture si favorable pour secouer le joug de la dépendance et se mettre en liberté. Ces dispositions inspiraient aux Lacédémoniens de grandes vues, qui étaient encore soutenues par l'espérance dont ils se flattaient que leurs alliés de Sicile arriveraient au printemps avec une armée navale, augmentée des débris de celle d'Athènes.

En effet, les peuples de l'Eubée, ceux de Chio et de Lesbos, et plusieurs autres, firent savoir aux Lacédémoniens qu'ils étaient prêts à quitter le parti d'Athènes, s'ils voulaient les prendre sous leur protection. Il arriva en même temps des députés de la part de Tissapherne et de Pharnabaze. Le premier était gouverneur de la Lydie et de l'Ionie, l'autre de l'Hellespont. Ces deux vice-rois de Darius ne manquaient ni d'application ni de zèle pour les intérêts de leur maître commun. Tissapherne, promettant aux Lacédémoniens de fournir à leurs troupes toute la dépense nécessaire, les pressait d'armer au plus tôt, et de se joindre à lui, parce que la flotte des Athéniens l'empêchait de lever dans son département les contributions ordinaires, et qu'il s'était vu hors d'état d'envoyer au roi celles des années précédentes. D'ailleurs, il espérait avec ce puissant secours se rendre maître plus aisément d'un seigneur qui s'était révolté vers la Carie, et qu'il avait ordre du roi d'amener vif ou mort : c'était Amorgès, bâtard de Pisuthne. Pharnabaze, en même temps,

Thucyd. l. 8, p. 553-558.

demandait des vaisseaux, afin de détacher les villes de l'Hellespont de l'obéissance des Athéniens, qui l'empêchaient aussi de lever les tributs de sa province.

On crut à Lacédémone devoir commencer par satisfaire Tissapherne, et le crédit d'Alcibiade contribua beaucoup à faire prendre cette résolution. Il partit avec Chalcidée pour Chio, qui se souleva à leur arrivée, et se déclara pour les Lacédémoniens. Sur la nouvelle de cette révolte, il fut résolu à Athènes qu'on tirerait du trésor les mille talents [1] qui y étaient en réserve depuis le commencement de la guerre, après avoir cassé l'arrêt qui le défendait. Milet se révolta aussi peu de temps après. Tissapherne, ayant joint ses troupes à celles de Lacédémone, attaqua et prit la ville d'Iase, où s'était renfermé Amorgès, qui fut pris vif
Thucyd. l. 8, pag. 568. et envoyé en Perse. Ce satrape donna un mois de paie à toute l'armée, sur le pied d'une dragme [2], c'est-à-dire de dix sous à chaque soldat par jour, marquant qu'il avait ordre de n'en donner à l'avenir que la moitié.

P. 561-571. 572-576. Ce fut alors que Chalcidée, au nom de Lacédémone, fit un traité avec Tissapherne, dont un des principaux articles était, que tout le pays qui avait appartenu au roi ou à ses prédécesseurs lui demeurerait. Il fut renouvelé quelque temps après par Théramène, autre général des Lacédémoniens, avec quelques légers changements. Mais, quand on vint à examiner ce traité à Lacédémone, on trouva que l'on avait trop accordé au roi de Perse en lui cédant tous les lieux qui avaient été tenus par ses ancêtres, ce qui était le rendre maître de la plus grande partie de la Grèce, de la Thessalie,

[1] Trois millions. = 5,500,000 fr. — L.

[2] 91 centimes. — L.

de la Locride, de tout le pays jusqu'à la Béotie, sans parler des îles; et qu'il se trouverait par là que les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Grèce en liberté, l'auraient asservie. Il fallut donc y faire encore des changements; Tissapherne et les autres satrapes eurent bien de la peine à y consentir. On fit un nouveau traité, comme je le marquerai dans la suite.

Cependant plusieurs villes d'Ionie se déclarèrent pour Lacédémone, et Alcibiade y contribuait beaucoup. Agis, qui était déja son ennemi, à cause de l'injure qu'il en avait reçue, ne pouvait souffrir la gloire qu'il acquérait; car rien ne se faisait que par l'avis d'Alcibiade, et on disait communément que c'était lui qui faisait réussir tout ce qu'on entreprenait. Les plus puissants et les plus ambitieux des Spartiates, animés des mêmes sentiments de jalousie, le regardaient de mauvais œil; et enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligèrent les principaux magistrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade, secrètement informé de cet ordre, ne laissa pas de rendre encore de bons services aux Lacédémoniens; mais il se tint si bien sur ses gardes, qu'il évita tous les piéges qu'on lui tendait.

Thucyd. l. 8, p. 577-579. Plut. in Alcib. p. 204. Diod. p. 164-165.

Pour plus grande sûreté, il se jeta entre les bras de Tissapherne, satrape du grand-roi, à Sardes; et il ne fut pas long-temps sans se voir au premier degré de crédit et d'autorité à la cour de ce barbare; car ce Perse, plein de fraude et de ruse, grand ami des fourbes et des méchants, et qui ne faisait nul cas de la simplicité et de la sincérité, ne se lassait point d'admirer la souplesse d'Alcibiade, la facilité avec laquelle il prenait toute sorte de mœurs et de caractères, et sa grande habileté dans le maniement des affaires : aussi

An. M. 3593 Av. J.C. 411.

n'y avait-il point de cœur si dur, ni de naturel si sauvage qui pût tenir contre les graces et les charmes de sa conversation et de son commerce. Ceux mêmes qui le craignaient le plus, et qui lui portaient le plus d'envie, enchantés en quelque sorte par son air affable et ses manières prévenantes, ne pouvaient dissimuler le plaisir infini qu'ils sentaient à le voir et à le fréquenter.

Tissapherne donc, quoique d'ailleurs très-féroce, et celui de tous les Perses qui haïssait le plus les Grecs, fut tellement séduit par les complaisances et par les flatteries d'Alcibiade, qu'il se livra entièrement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, et le flattant encore plus qu'il n'en était flatté; jusques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade à celui de ses jardins qui était le plus beau et le plus délicieux, tant par l'abondance de ses eaux et par la fraîcheur des bocages, que par la beauté surprenante des retraites et des solitudes que l'art et la nature embellissaient à l'envi, et où éclatait une magnificence royale.

Alcibiade, qui ne trouvait plus de sûreté pour lui dans le parti des Spartiates, et qui craignait toujours le ressentiment d'Agis, commença à leur rendre de mauvais offices auprès de Tissapherne, pour l'empêcher de les secourir de toutes ses forces et de ruiner entièrement les Athéniens. Il n'eut pas de peine à faire entrer le satrape dans ses vues, qui étaient conformes aux intérêts de son maître et aux ordres qu'il en avait reçus : car, depuis le fameux traité conclu sous Cimon, les rois de Perse n'osant plus attaquer ouvertement les Grecs, travaillèrent à les ruiner par une autre voie. Ils cherchèrent à exciter sous main parmi eux des di-

visions, et à les fomenter par des sommes considérables d'argent, qu'ils faisaient couler tantôt à Athènes et tantôt à Lacédémone. Ils s'appliquèrent à balancer si bien les forces des deux républiques, que l'une ne pût pas opprimer tout-à-fait l'autre. Ils n'accordaient que des secours légers, et qui n'étaient point décisifs, afin de miner insensiblement et de consumer peu-à-peu les deux partis en les affaiblissant l'un par l'autre.

C'est dans cette sorte de conduite que la politique fait consister l'habileté des ministres, qui du fond de leur cabinet, sans se donner de grands mouvements, sans faire de grandes dépenses, sans mettre sur pied des armées nombreuses, parviennent à affaiblir les états dont la puissance leur donne de l'ombrage, soit en semant des divisions dans le sein même de ces états, soit en entretenant des jalousies parmi les peuples voisins pour les mettre aux prises les uns contre les autres.

Il faut pourtant avouer que cette politique ne donne pas une idée bien avantageuse des rois de Perse. Se réduire, puissants comme ils étaient, à ces voïes basses, obscures et détournées, c'était avouer leur faiblesse et l'impuissance où ils se croyaient d'attaquer à force ouverte leurs ennemis, et d'en tirer raison par des voies d'honneur. D'ailleurs est-il permis d'employer de tels moyens à l'égard de peuples contre lesquels on ne forme aucune plainte, qui vivent en paix sous la foi des traités, et dont tout le crime est la crainte qu'on a qu'ils ne puissent nuire un jour? Peut-on, par des corruptions secrètes, tendre des piéges à la fidélité des sujets, et se rendre complice de leur trahison en armant leurs mains contre leur propre patrie?

Quel nom, quelle réputation ne se serait point acquis un roi de Perse, si, content des vastes et riches états que la Providence lui avait donnés, il eût employé ses bons offices, sa puissance, ses richesses même, pour concilier entre eux les peuples voisins, pour dissiper leurs jalousies, pour empêcher les injustices; et si, redouté et respecté de tous, il s'était rendu le médiateur de leurs différends, le lien de la paix et le garant des traités! Y a-t-il conquête, quelque grande qu'elle soit, qui approche de cette gloire?

Tissapherne agissait selon d'autres principes, et il ne songeait qu'à mettre les Grecs hors d'état d'attaquer les Perses, leurs ennemis communs. Il entra donc volontiers dans les vues d'Alcibiade; et, dans le temps même qu'il se déclarait ouvertement pour les Lacédémoniens, il ne laissait pas d'assister sous main et par mille voies détournées les Athéniens, soit en différant le paiement de la flotte des Lacédémoniens, soit en retardant l'arrivée de celle de Phénicie, qu'il leur faisait espérer depuis long-temps. Il ne perdait aucune occasion de donner à Alcibiade des marques de son estime et de son amitié; ce qui rendit ce général également considérable aux deux partis. Les Athéniens, qui se trouvaient fort mal de s'être attiré sa haine, n'étaient pas à se repentir de la condamnation qu'ils avaient prononcée contre lui. Alcibiade aussi, de son côté, très-fâché de voir les Athéniens dans une si triste situation, commença à craindre que, la ville d'Athènes venant à être entièrement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates, qui le haïssaient mortellement.

§ II. *On ménage le retour d'Alcibiade à Athènes, à condition d'y établir l'aristocratie à la place de la démocratie. Tissapherne conclut un nouveau traité avec les Lacédémoniens.*

Ce qui actuellement occupait le plus les Athéniens, était Samos, où ils avaient toutes leurs forces. De là, avec leur flotte, ils remettaient sous leur obéissance les villes qui les avaient abandonnés, retenaient les autres dans le devoir, et se trouvaient encore en état de faire tête à leurs ennemis, sur lesquels ils avaient remporté plusieurs avantages. Mais ils craignaient Tissapherne, et les cent cinquante vaisseaux de Phénicie qu'il attendait incessamment; et ils voyaient bien qu'après la jonction d'une si puissante flotte il n'y avait plus de salut pour leur ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui se passait chez eux, envoya secrètement à Samos vers les principaux des Athéniens pour sonder leurs sentiments, et pour leur faire entendre qu'il n'était pas éloigné de retourner à Athènes, pourvu qu'on donnât l'administration de la république aux grands et aux puissants, et non pas à la vile populace, qui l'avait chassé. Quelques-uns des premiers officiers partirent de Samos dans le dessein de concerter avec lui les mesures qu'il était à propos de prendre pour faire réussir cette entreprise. Il promit de procurer aux Athéniens non-seulement l'amitié de Tissapherne, mais même celle du roi, à condition qu'on abolirait la démocratie, c'est-à-dire, le gouvernement populaire, parce que le roi prendrait plus d'assurance sur la parole des grands que sur celle d'un peuple inconstant et léger.

Thucyd. l. 8, p. 579-587. Plut. in Alcib. p 204-205.

Les députés prêtèrent volontiers l'oreille à ces pro-

positions, et conçurent de grandes espérances de se décharger eux-mêmes d'une partie des impositions publiques, parce qu'étant les plus riches, ils étaient aussi les plus foulés; et de rendre leur patrie triomphante après s'être emparés du gouvernement. A leur retour, ils commencèrent par gagner ceux qui étaient les plus propres à entrer dans leur dessein; puis ils firent répandre parmi les troupes, que le roi paraissait disposé à se déclarer en faveur des Athéniens, et à payer l'armée, à condition qu'on rétablît Alcibiade et qu'on abolît le gouvernement populaire. Cette proposition étonna d'abord les soldats, et trouva de l'opposition dans la plupart; mais l'appât du gain, et l'espérance d'un changement qui leur serait utile, adoucit bientôt ce qu'elle avait de dur et de choquant, et les fit passer jusqu'à un desir violent de rappeler Alcibiade.

Phrynique, l'un des chefs, jugeant, comme il était vrai, qu'Alcibiade se souciait aussi peu de l'oligarchie que de la démocratie, et qu'en décriant la conduite du peuple il ne cherchait qu'à se mettre dans les bonnes graces des nobles pour se faire rétablir, eut la hardiesse de s'opposer aux résolutions qu'on voulait prendre. Il représenta que le changement qu'on méditait pourrait bien exciter une guerre civile qui causerait la ruine de l'état: qu'il y avait peu d'apparence que le roi de Perse préférât l'alliance des Athéniens à celle des Spartiates, qui lui était bien plus avantageuse: que ce changement ne retiendrait pas les alliés dans le devoir, et n'y ferait pas rentrer ceux qui en étaient sortis, parce qu'ils aimeraient encore mieux leur liberté: que le gouvernement d'un petit nombre d'hommes riches et puissants ne serait pas plus favorable aux citoyens ou

aux alliés que celui du peuple, parce que c'était l'ambition qui causait tous les maux dans une république, et que c'étaient les riches qui excitaient tous les troubles pour leur agrandissement : qu'il se faisait plus de violences dans un état sous la domination des grands que sous celle du peuple, dont l'autorité les tenait en bride, et servait d'asyle à ceux qu'ils voulaient opprimer : que les alliés le savaient assez par leur propre expérience, sans qu'il fût besoin qu'on leur fît des leçons sur ce sujet.

Ces remontrances, quelque sages qu'elles fussent, n'eurent aucun effet. Pisandre fut envoyé à Athénes avec quelques-uns de la même faction, pour proposer le retour d'Alcibiade et l'alliance de Tissapherne, avec l'abolition de la démocratie. Ils firent entendre qu'en changeant de gouvernement, et en rappelant Alcibiade, on tirerait du roi de Perse de puissants secours, qui seraient un moyen sûr de triompher de Lacédémone. A cette proposition, le grand nombre se récria, et sur-tout les ennemis d'Alcibiade. Ils alléguaient, entre autres raisons, les imprécations et les exécrations prononcées par les prêtres et par tous les autres ministres de la religion contre Alcibiade, et même contre ceux qui proposeraient de le rappeler. Mais Pisandre, s'avançant parmi la foule, leur demanda s'ils savaient quelque autre moyen de sauver la république dans le triste état où elle était réduite. Et, comme ils avouaient que non, il ajouta qu'il s'agissait de sauver l'état, et non pas l'autorité des lois, auxquelles on pourrait pourvoir dans la suite ; mais que pour le présent c'était là l'unique voie de parvenir à l'amitié du roi et à celle de Tissapherne. Quoique ce changement déplût fort au peuple,

il y consentit à la fin, dans l'espérance de rétablir un jour la démocratie, comme Pisandre le promettait, et ordonna qu'il irait, suivi de dix députés, traiter avec Alcibiade et Tissapherne : et cependant Phrynique fut révoqué, et l'on en nomma un autre à sa place pour commander la flotte.

Les députés ne trouvèrent pas Tissapherne aussi bien disposé qu'on le leur avait fait espérer. Il craignait les Péloponnésiens, mais il ne voulait pas rendre ceux d'Athènes trop puissants. Sa politique était, selon le conseil d'Alcibiade, de laisser les deux partis toujours en guerre, pour les affaiblir et les consumer l'un par l'autre. Il se rendit donc fort difficile. Il demanda d'abord que les Athéniens lui abandonnassent toute l'Ionie; ensuite, qu'ils y ajoutassent les îles voisines; et quand on lui eut accordé ces demandes, il exigea encore, dans une troisième entrevue, qu'on lui permît d'équiper une armée navale, et de courir les mers de la Grèce, ce qui était formellement défendu par le célèbre traité conclu sous Artaxerxe. Alors on rompit avec colère, et les députés reconnurent qu'Alcibiade les avait joués.

Tissapherne, sans perdre de temps, conclut un nouveau traité avec les Péloponnésiens. On y réforma ce qui avait déplu dans les deux précédents. L'article par lequel on cédait à la Perse généralement tous les pays que Darius actuellement régnant ou ses prédécesseurs avaient possédés, fut restreint aux provinces de l'Asie. Le roi s'engagea à entretenir sur le pied ordinaire la flotte des Lacédémoniens dans l'état où elle était actuellement, et cela jusqu'à l'arrivée de celle de Perse; après quoi ils seraient tenus de l'entretenir eux-mêmes, s'ils

n'aimaient mieux que le roi la payât, à condition qu'ils le rembourseraient après la fin de la guerre. Le traité portait qu'ils joindraient ensemble leurs forces pour faire la guerre ou la paix d'un commun accord. Tissapherne, pour tenir sa promesse, manda la flotte de Phénicie. Ce traité fut fait la onzième année du règne de Darius, et la vingtième de la guerre du Péloponnèse.

§ III. *Quatre cents hommes, ayant été revêtus de toute l'autorité à Athènes, en abusent tyranniquement. Ils sont cassés. Alcibiade est rappelé. Après divers accidents et plusieurs conquêtes considérables, il retourne triomphant à Athènes, et est nommé généralissime. Il fait célébrer les grands mystères, et part avec la flotte.*

XXIe-XXVe années de la guerre.

Thucyd. l. 8, p. 590-594. Plut. in Alcib. p. 105.

Pisandre, de retour à Athènes, trouva les choses bien avancées pour le changement qu'il avait proposé en partant, et il y mit bientôt la dernière main. Pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, il fit nommer dix commissaires avec un pouvoir absolu [1], qui devaient pourtant, dans un temps marqué, rendre compte au peuple de ce qu'ils auraient fait. Quand ce temps fut expiré, ils convoquèrent l'assemblée. On commença par statuer qu'il serait permis à chacun de proposer ce qu'il lui plairait, sans qu'on pût l'accuser d'avoir violé les lois, ni lui faire rien souffrir en con-

[1] Non pas *avec un pouvoir absolu*, mais *avec plein pouvoir de faire des lois, de dresser une constitution ;* c'est là le sens du mot Ξυγγραφεῖς dont Thucydide se sert : εἶπον γνώμην, δέκα ἄνδρας ἑλέσθαι, Ξυγγραφέας αὐτοκράτορας (THUCYD. VIII, 67). — L.

séquence. Ensuite il fut arrêté qu'on formerait un nouveau conseil, qui serait maître des affaires et qui élirait de nouveaux magistrats. Pour cet effet, on établit cinq présidents, qui nommèrent cent hommes dont ils faisaient partie, et chacun d'eux en choisit et en associa trois à sa volonté; ce qui faisait en tout quatre cents, auxquels on donna un pouvoir absolu. Mais pour amuser le peuple et le consoler par une ombre de gouvernement populaire pendant qu'ils établissaient une véritable oligarchie, il fut dit que ces quatre cents appelleraient au conseil cinq mille citoyens quand ils le jugeraient à propos. Le conseil et les assemblées du peuple se tenaient à l'ordinaire; mais rien ne se faisait pourtant que par l'ordre des quatre-cents. C'est ainsi que le peuple d'Athènes fut dépouillé de sa liberté, dont il jouissait depuis près de cent ans qu'il avait aboli la tyrannie des Pisistratides.

Après que ce décret fut passé sans contradiction, et que l'assemblée fut séparée, les quatre-cents, armés de poignards et accompagnés de six-vingts jeunes hommes, dont ils se servaient lorsqu'il fallait faire quelque exécution, entrèrent dans le sénat, et contraignirent les sénateurs de se retirer après leur avoir payé ce qui leur était dû de leurs appointements. Ils nommèrent de nouveaux magistrats [1] tirés de leur corps, observant dans ce choix les cérémonies ordinaires. Ils ne jugèrent pas à propos de rappeler les bannis, pour n'être point obligés de faire revenir Alcibiade, dont ils redoutaient l'esprit de domination, et qui se serait bientôt rendu maître du peuple. Usant tyranniquement de leur pouvoir, ils tuaient les uns, bannissaient les

[1] De nouveaux Prytanes. — L.

autres, et confisquaient impunément leurs biens. Tous ceux qui osaient s'opposer à ce changement, ou même s'en plaindre, étaient égorgés sous quelque faux prétexte, et on aurait été mal reçu à demander justice des meurtriers. Les quatre-cents, aussitôt après leur établissement, envoyèrent dix députés à Samos pour le faire agréer à l'armée.

On y avait déja appris tout ce qui s'était passé à Athènes, et sur cette nouvelle les soldats étaient entrés en fureur. Ils déposèrent sur-le-champ plusieurs des chefs qui leur étaient suspects, et en mirent d'autres en leur place, dont Thrasyle et Thrasybule étaient les principaux et les plus accrédités. Alcibiade fut rappelé, et choisi par toute l'armée pour généralissime. Ils voulaient dans le moment même faire voile vers le Pirée et aller attaquer les tyrans. Mais il s'y opposa, représentant qu'il fallait auparavant qu'il eût une entrevue avec Tissapherne, et que, puisqu'on l'avait élu général, on pouvait se reposer sur lui des soins de la guerre. Il partit sur-le-champ pour se rendre à Milet. Son principal dessein était de se faire voir à ce satrape avec toute la puissance dont on l'avait revêtu, et de lui montrer qu'il était en état de lui faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Aussi arriva-t-il de là que, comme il avait tenu en bride les Athéniens par Tissapherne, il tint aussi en respect Tissapherne par les Athéniens, et la suite fera voir que cette entrevue ne fut pas inutile.

Thucyd. l. 8, p. 595-604. Plut. in Alcib. p. 205. Diod. p. 165.

Alcibiade, de retour à Samos, y trouva les esprits encore plus échauffés qu'auparavant. Les députés des quatre-cents y étaient arrivés pendant son absence, et avaient entrepris en vain de justifier devant les soldats

le changement qui s'était fait à Athènes. Leur discours, qui fut souvent interrompu par des cris tumultueux, ne servit qu'à les irriter de plus en plus, et ils demandaient avec instance que sur-le-champ on les menât contre les tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occasion ce qu'aurait fait tout autre que lui, qui se serait vu élevé à une si haute dignité par la faveur du peuple; car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout et ne rien refuser à ceux qui, de fugitif et de banni qu'il était, l'avaient fait capitaine-général d'une flotte de tant de vaisseaux, et d'une armée si nombreuse et si formidable; mais, en homme d'état et en grand politique, il se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle qui allait les précipiter dans un danger évident, et de les empêcher de commettre une faute qui n'aurait pas manqué d'entraîner leur ruine entière. Cette sage fermeté sauva la ville d'Athènes; car, s'ils eussent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis se seraient rendus maîtres sans résistance de l'Ionie, de l'Hellespont et de toutes les îles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auraient consumé toutes leurs forces les uns contre les autres. Il empêcha qu'on ne maltraitât les députés, et les renvoya en disant qu'il ne s'opposait pas à ce que les cinq-mille citoyens eussent la souveraine autorité dans la république, mais qu'il fallait déposer les quatre-cents et rétablir le sénat.

Thucyd. [VIII, 87.] Pendant tous ces mouvements, la flotte de Phénicie, que les Lacédémoniens attendaient avec impatience, approchait, et l'on apprit qu'elle était arrivée à Aspende [1]. Tissapherne partit pour aller au-devant, sans

[1] Ville de Pamphylie.

qu'on pût deviner au juste la cause de ce voyage. Il avait d'abord mandé cette flotte pour flatter les Péloponnésiens de l'espérance de ce puissant secours, et pour arrêter leurs progrès en la leur faisant attendre. On croit qu'il partit pour la même raison, afin qu'ils ne fissent rien en son absence, et que leurs soldats et leurs matelots se débandassent faute de paie. Quoi qu'il en soit, il ne l'amena point, sans doute pour tenir toujours la balance égale, ce qui était l'intérêt du roi de Perse, et pour consumer les uns et les autres par la longueur de la guerre; car il lui eût été bien facile de la terminer par le secours de cette nouvelle flotte, puisque celle du Péloponnèse était déja aussi forte toute seule que celle d'Athènes. L'excuse frivole qu'il allégua, de ne l'avoir pas amenée parce qu'elle n'était pas complète, marque assez qu'il avait eu une autre raison.

Le retour infructueux des députés qu'on avait envoyés à Samos et la réponse d'Alcibiade excitèrent de nouveaux troubles dans la ville, et portèrent un coup mortel à l'autorité des quatre-cents. Le tumulte augmenta encore infiniment quand on eut appris que les ennemis, après avoir battu la flotte que les quatre-cents avait envoyée au secours de l'Eubée, s'étaient rendus maîtres de l'île. Cette nouvelle répandit la terreur et le découragement dans Athènes; car ni la défaite de Sicile, ni aucune autre des précédentes, n'était aussi considérable que la perte de cette île, d'où la ville recevait des secours considérables, et d'où elle tirait presque toutes ses provisions. Si, dans la confusion où était alors Athènes, partagée en deux factions, la flotte victorieuse était venue fondre dans le port,

Thucyd. p. 607-614. Plut. in Alcib. p. 206-210. Diod. p. 171-172, et 175-177 et 189-192.

comme elle le pouvait, l'armée de Samos n'aurait pu se dispenser d'accourir au secours de sa patrie; et pour-lors il ne fût resté à la république de tout son empire que la ville d'Athènes; car l'Hellespont, l'Ionie et toutes les îles, se voyant abandonnés, auraient été contraints de prendre parti, et de passer du côté des Péloponnésiens. Mais les ennemis ne furent pas capables d'un si haut dessein; et ce n'est pas la première fois qu'on a remarqué que les Lacédémoniens ont perdu leurs avantages par leur lenteur naturelle.

[Plutarch. Alcib. § 27]. On n'hésita plus dans Athènes à déposer les quatre-cents comme auteurs des troubles et des divisions qui la déchiraient. Alcibiade fut rappelé d'un commun consentement, et on le pressa d'accourir promptement au secours de la ville. Mais lui, jugeant que, s'il retournait sur-le-champ à Athènes, il ne devrait son rappel qu'à la compassion et à la faveur du peuple, il voulut, pour rendre son retour glorieux et triomphant, mériter ce rappel par quelque exploit considérable.
An.M. 3595. Av. J.C. 409. C'est pourquoi, étant parti de Samos avec un petit nombre de vaisseaux, il croisait autour des îles de Cos et de Cnide; et ayant appris que Mindare, amiral de Sparte, naviguait vers l'Hellespont avec toute sa flotte, et que les Athéniens le poursuivaient, il tourna de ce côté-là avec une extrême diligence pour secourir les Athéniens[1]; et heureusement il arriva avec ses dix-

[1] Plutarque, d'où ce récit est tiré (*in Alcibiad.* § 27.), est en contradiction avec Thucydide : en décrivant le combat naval dans l'Hellespont entre les Athéniens, commandés par Thrasyle et Thrasybule, et les Péloponnésiens, commandés par Mindare, ce dernier historien ne parle point de l'arrivée d'Alcibiade (Thucyd. VIII, 105-106). Selon Thucydide, Alcibiade était alors sur la côte de Lycie et de Carie (id. 108). Il me paraît donc que Plutarque a négligé de faire mention de ce combat dont les résultats furent très-importants, puisqu'il ranima le courage abattu

huit vaisseaux dans le temps que les deux flottes étaient engagées, vis-à-vis d'Abydos, dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, et dans lequel chacune était battue d'un côté pendant qu'elle avait l'avantage de l'autre. Son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates, qui le croyaient encore ami, et abattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant sur son bord amiral les enseignes athéniennes, fondit sur les Lacédémoniens, qui étaient les plus forts et qui poursuivaient vivement l'ennemi, les mit en fuite, les poussa contre la terre; et, animé par ce succès, il brisa leurs vaisseaux et fit un grand carnage des soldats qui s'étaient jetés dans l'eau pour se sauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les secourir, et qu'à la tête de ses troupes il se fût avancé sur le rivage pour favoriser leur fuite et pour sauver leurs vaisseaux. Enfin les Athéniens, s'étant rendus maîtres de trente de leurs navires, et ayant repris ceux qu'ils avaient perdus, érigèrent un trophée. [Plutarch. l. 1.]

Alcibiade, enflé de ce grand succès, eut l'ambition de vouloir paraître devant Tissapherne dans ce triomphant appareil, et de lui faire des présents fort riches, tant en son nom qu'au nom des Athéniens. Il alla donc le trouver avec un train magnifique et digne du général des Athéniens. Mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avait attendu : car Tissapherne, qui se voyait accusé par les Lacédémoniens, et qui craignait [An. M. 3596 Av. J.C. 408.] [Plut. l. 1.]

des Athéniens; peut-être en a-t-il confondu les détails avec ceux d'un second combat qui eut lieu peu de temps après, et que Xénophon a raconté (Hellenic. I, 1, 4).

C'est au récit du premier combat et de ses suites, que finit l'histoire de Thucydide : le récit du second, dans lequel Alcibiade décida la victoire avec ses dix-huit vaisseaux, commence les Helléniques de Xénophon. — L.

que le roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ses ordres, trouva qu'Alcibiade s'offrait à lui fort à propos, le fit arrêter, et l'envoya prisonnier à Sardes, pour se mettre à couvert par cette injustice des accusations des Lacédémoniens.

[Plut. l. 1. Xenophon. Hellen. l. 1, 1, 10 sq.]

Trente jours après, Alcibiade, ayant trouvé moyen d'avoir un cheval, échappa à ses gardes, s'enfuit à Clazomène; et, pour se venger de Tissapherne, il sema le bruit que c'était lui qui l'avait relâché. De Clazomène, il se rendit à la flotte des Athéniens, où Théramène le joignit avec vingt vaisseaux de Macédoine, et Thrasybule avec vingt autres de Thasos. Il fit voile à Parium dans la Propontide. Tous ses vaisseaux, au nombre de quatre-vingt-six, y étant arrivés, il en partit la nuit, et arriva le lendemain matin à Proconèse, petite île vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare était à Cyzique avec Pharnabaze, qui y avait son armée de terre. Il se reposa tout le jour à Proconèse. Le lendemain il harangua ses soldats, et leur représenta la nécessité qu'il y avait d'attaquer les ennemis par terre et par mer, et de se rendre maître de Cyzique, leur faisant voir que, si leur victoire n'était entière et complète, ils ne trouveraient ni vivres ni argent. Sa grande attention avait été que les ennemis ne pussent être avertis de son approche. Par bonheur pour lui, une grosse pluie, accompagnée de furieux tonnerres et suivie d'une épaisse obscurité, lui servit si bien à cacher son entreprise, que non-seulement les ennemis ne s'aperçurent pas qu'il approchait, mais que les Athéniens mêmes, qu'il avait fait embarquer avec précipitation, ne sentirent pas qu'on avait levé l'ancre et qu'ils étaient partis.

Quand l'obscurité fut dissipée, on aperçut les vaisseaux du Péloponnèse qui, ayant pris un peu le large, s'exerçaient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignit que les ennemis, voyant le grand nombre des vaisseaux qui le suivaient, ne gagnassent la rade, ordonna aux capitaines de demeurer un peu derrière et de ne le suivre que de loin; et, prenant seulement quarante vaisseaux, il va se présenter aux ennemis, et leur offre la bataille. Les ennemis, trompés par ce stratagème et méprisant son petit nombre, s'avancent contre lui et engagent le combat. Mais, voyant arriver les autres vaisseaux athéniens, ils perdent courage tout d'un coup et prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit vivement les fuyards, et en tue un fort grand nombre. Mindare et Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts : il tue le premier, qui combattait avec une valeur surprenante, et met l'autre en fuite.

Les Athéniens, par cette victoire, qui les rendait maîtres des morts, des armes, des dépouilles et généralement de tous les vaisseaux, et par la prise de Cyzique, s'assurèrent non-seulement la domination de l'Hellespont, mais chassèrent encore les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres par lesquelles ces derniers, avec une précision fort laconique, donnaient avis aux éphores du grand échec qu'ils avaient reçu. Elles étaient écrites en ces termes [1] : *La fleur de*

[1] Voici le texte de cette lettre remarquable, qui donne une idée du dialecte et du style des Lacédémoniens: ἔῤῥει τὰ καλά. Μίνδαρος ἀπέσσουα. Πεινῶντι τὤνδρες. Ἀπορέομες τὶ χρὴ δρᾷν (*ap. Xenoph.* I, 1, 23; et *Plutarch. in Alcibiad.* § 28). Les mots ἔῤῥει τὰ καλά signifient non pas, comme le dit Rollin, *la fleur de votre armée a péri*, mais : *c'en est fait de*

votre armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, et nous ne savons que faire ni que devenir.

Diod. l. 13, p. 177-179.

Autant la nouvelle du gain de cette bataille répandit de joie à Athènes, autant les Lacédémoniens en furent consternés. Ils envoyèrent sur-le-champ des ambassadeurs pour demander qu'on mît fin à une guerre également funeste aux deux peuples, et qu'on fît à des conditions raisonnables une paix qui rétablît entre eux l'ancienne concorde et l'ancienne amitié dont on avait senti pendant plusieurs années des effets si salutaires. Tout ce qu'il y avait de citoyens sages et sensés à Athènes était d'avis de profiter d'une conjoncture si favorable, et de travailler à conclure un traité qui finît toutes les jalousies, qui apaisât tous les ressentiments, et qui guérît toutes les défiances. Mais ceux qui trouvaient leur avantage dans les troubles de l'état empêchèrent l'effet d'une si heureuse disposition. Cléophon entre autres, le plus accrédité des orateurs de ce temps, étant monté sur la tribune aux harangues, anima le peuple par un discours violent et séditieux, lui faisant entendre que par une secrète intelligence avec les Lacédémoniens on trahissait ses intérêts, qu'on voulait lui faire perdre tout le fruit de l'importante victoire qu'il venait de remporter, et lui ôter pour toujours l'occasion de se venger pleinement de tous les torts et de tous les maux que Sparte lui avait fait souffrir. Ce Cléophon était un homme de rien, un ouvrier d'instruments de musique. On prétend même qu'il avait été

AEsch. in orat. de fals. legat. [p. 254. Isocrat. Συμμαχ. § 27. ed. Cor.]

notre prospérité, ou *tout est perdu* (cf. VALCKENAER *ad Theocrit. Adoniaz.* pag. 264). Une locution analogue (ἔῤῥει τὰ θεῖα) existe dans un chœur de Sophocle (*OEdip. Tyr.* v. 910). Elle rappelle νοσεῖ τὰ θεῶν d'Euripide (*Troades*, v. 27). — L.

esclave [1], et qu'il s'était fait inscrire par fraude dans le registre des citoyens. Il porta l'audace et la fureur jusqu'à menacer d'enfoncer son poignard dans la gorge de quiconque parlerait de paix. Les Athéniens, enivrés de leur prospérité présente, oubliant tous les maux passés, se promettant tout du courage et du bonheur d'Alcibiade, rejetèrent avec hauteur toute proposition d'accommodement, sans faire réflexion qu'il n'y a rien de si journalier ni de si incertain que le succès des armes. Les ambassadeurs se retirèrent sans avoir pu rien obtenir. Un tel enivrement, un orgueil si déraisonnable, sont les avant-coureurs ordinaires de quelque grand désastre.

Alcibiade sut bien profiter de la victoire qu'il avait remportée. Il alla sur-le-champ assiéger Chalcédoine, qui s'était révoltée contre les Athéniens, et qui avait reçu garnison de Lacédémone. Pendant ce siége il prit une autre ville nommée *Sélymbrie*. Pharnabaze, effrayé de la rapidité de ses conquêtes, fit un traité avec les Athéniens, qui portait : « que Pharnabaze leur « compterait une certaine somme [2] : que les Chalcédo- « niens rentreraient dans l'obéissance et dans la dépen- « dance des Athéniens, et leur paieraient tribut [3] : et « que les Athéniens ne commettraient aucun acte « d'hostilité sur les terres de Pharnabaze, qui s'enga- « geait de faire conduire en toute sûreté leurs ambas- « sadeurs au grand-roi. » Byzance et plusieurs autres villes se soumirent aux Athéniens. [Xenophon. Hellen. I. 1. 20.]

Alcibiade, qui souhaitait avec une passion déme- An. M. 3597 Av. J.C. 407.

[1] Selon Aristophane (*Ranæ*, 678), il était Thrace de naissance. — L.

[2] *Vingt talents*, ou 110,000 fr. — L.

[3] Il y a dans le texte : *leur paieront le tribut accoutumé et l'arriéré* (Xenoph. *Hellen.* I. 3. 9.). — L.

[Xenoph. Hellen. I, 4. 17. Diod. Sic. XIII, 69. Plutarch. in Alcibiad. 32.]

surée de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses citoyens après tant de victoires qu'il avait remportées sur les ennemis, reprit le chemin d'Athènes. Tous ses vaisseaux étaient bordés de boucliers et de toutes sortes de dépouilles en forme de trophées; et traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avait pris, il étalait encore les enseignes et les ornements de ceux qu'il avait brûlés, et qui étaient en plus grand nombre, car les uns et les autres faisaient environ deux cents vaisseaux. On remarque que, dans le souvenir de tout ce qui avait été fait contre lui, en s'approchant du port il fut saisi de quelque mouvement de crainte, et qu'il n'osa débarquer qu'après qu'il eut vu du haut du tillac un grand nombre de ses parents et de ses amis qui étaient venus sur le rivage pour le recevoir, et qui le pressaient de descendre.

Le peuple était sorti en foule de la ville pour aller à sa rencontre. Dès qu'il parut, ce furent de tous côtés des cris de joie incroyables. Au milieu de ce nombre infini d'officiers et de soldats, tous les yeux étaient uniquement arrêtés sur lui comme s'il eût été seul, et on le regardait comme descendu du ciel, et comme la Victoire même. Tous, s'empressant autour de lui, le caressaient, le bénissaient, et le couronnaient à l'envi. Ceux qui ne pouvaient l'approcher ne se lassaient point de le contempler de loin, et les vieillards le montraient à leurs enfants. On rapportait avec éloge toutes les belles actions qu'il avait faites pour sa patrie, et l'on ne pouvait refuser son admiration à celles mêmes qu'il avait faites contre elle pendant son exil, dont ils s'imputaient la faute

à eux seuls. Cette allégresse publique était mêlée de regrets et de larmes qu'arrachait le souvenir de leurs maux passés, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de comparer avec leur félicité présente. « Jamais, disaient-ils, « ils n'auraient manqué la conquête de la Sicile; jamais « toutes les autres espérances qu'ils avaient conçues « n'auraient avorté, s'ils avaient remis toutes leurs « affaires et toutes leurs forces entre les mains d'Alci- « biade seul. En quel état se trouvait Athènes quand « il en avait pris la protection et la défense! Non-seule- « ment elle avait perdu la domination presque entière « de la mer, mais elle était à peine demeurée maîtresse « de ses faubourgs; et, pour surcroît de malheur, elle « se voyait encore déchirée par une horrible guerre « civile. Il l'avait pourtant relevée et tirée de ses ruines; « et, non content de l'avoir remise en possession de « l'empire de la mer, il l'avait aussi rendue par-tout « victorieuse sur la terre-ferme, comme si le sort d'A- « thènes eût été entre les mains de cet homme seul, « soit pour sa ruine, soit pour son rétablissement, et « que la victoire fût attachée à sa personne et prît ses « ordres. »

Ce favorable accueil qu'on venait de faire à Alcibiade ne l'empêcha pas de demander une assemblée du peuple, afin qu'on l'entendît dans ses justifications, sentant bien la nécessité qu'il y avait pour sa sûreté qu'il fût absous dans les formes. Il comparut donc, et après avoir déploré ses malheurs, dont il n'accusa que fort légèrement le peuple, et qu'il rejeta entièrement sur sa mauvaise fortune et sur quelque démon envieux de sa prospérité, il les entretint des desseins de leurs ennemis, et les exhorta à ne concevoir que de grandes

espérances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernèrent des couronnes d'or, le nommèrent général sur terre et sur mer sans donner de bornes à sa puissance, lui rendirent tous ses biens, et ordonnèrent aux Eumolpides et aux Céryces [1] de l'absoudre des malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui par ordre du peuple, s'efforçant de réparer l'injure et la honte de son exil par la gloire de son rappel, et d'effacer le souvenir des anathèmes qu'eux-mêmes avaient ordonnés, par les vœux et les prières qu'ils faisaient en sa faveur. Tous les Eumolpides et les Céryces étant occupés à révoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé *Théodore*, eut le courage de dire : *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la ville;* insinuant, par cette parole hardie, que les malédictions, étant conditionnelles, ne pouvaient ni tomber sur la tête des innocents, ni être détournées de celle des coupables.

Au milieu de cette gloire et de cette prospérité brillante d'Alcibiade, la plus grande partie du peuple ne laissait pas d'être troublée quand on considérait le temps de son retour : car il était arrivé justement le jour où les Athéniens célébraient une fête en l'honneur de Minerve, adorée sous le nom d'*Agraule*. Les prêtres ôtaient à la statue de la Déesse tous ses ornements pour la laver, ce qui fit appeler cette fête *Plunteria*, et la couvraient ensuite; et ce jour était regardé comme un des plus funestes et des plus malheureux. C'était le 25 du

[Meursius. lection. Att. II, 13.]

[1] Les Eumolpides et les Céryces étaient deux familles à Athènes, employées à différentes fonctions dans les mystères de Cérès. Ces noms venaient d'Eumolpus et de Céryx, les premiers qui avaient exercé ces fonctions. Peut-être que le ministère des derniers avait quelque rapport à celui des *hérauts*, κήρυκες.

mois thargélion, qui répond au second jour de notre mois de juillet[1]. Cette circonstance déplut à ce peuple superstitieux, parce qu'il semblait que la déesse patrone et protectrice d'Athènes ne recevait pas Alcibiade agréablement et avec un visage serein, puisqu'elle se couvrait et se cachait comme pour le repousser et l'éloigner d'elle.

Toutes choses lui ayant pourtant réussi selon ses desirs, et les cent vaisseaux qu'il devait commander étant prêts, il différa son départ par une louable ambition de célébrer les grands mystères : car depuis le jour que les Lacédémoniens avaient fortifié Décélie et occupé tous les chemins qui mènent d'Athènes à Éleusis, la fête n'avait pas été célébrée avec toute sa pompe, et on avait été obligé de conduire la procession par mer. On peut voir dans le volume suivant toutes les cérémonies particulières de cette solennité. Plut. in Alcib. p. 210.

Alcibiade crut que ce serait une très-belle action qui lui attirerait les bénédictions des dieux et les louanges des hommes, s'il rendait à cette fête tout son lustre et toute sa solennité en conduisant la procession par terre, et en la faisant escorter par ses troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis : car, ou Agis la laisserait passer tranquillement malgré les nombreuses troupes qu'il avait à Décélie, ce qui diminuerait considérablement la réputation de ce roi et ternirait sa gloire ; ou, s'il prenait le parti de l'attaquer et de s'opposer à sa marche, il aurait alors la satisfaction de livrer un saint combat, un combat agréable aux

[1] Selon d'autres, au 25 septembre. — L.

dieux, pour le plus grand et le plus vénérable de tous leurs mystères, sous les yeux de sa patrie et de ses propres citoyens, qui seraient les témoins de son courage et de son respect pour les dieux. Il y a beaucoup d'apparence que, dans cet acte public et extérieur de religion, qui frappait d'une manière sensible les yeux du peuple, et qui était extrêmement de son goût, le principal dessein d'Alcibiade était d'effacer entièrement des esprits les soupçons d'impiété que la mutilation des statues et la profanation des mystères y avaient fait naître.

Cette résolution prise, il avertit les Eumolpides et les Céryces de se préparer, envoie des sentinelles sur les hauteurs, détache quelques coureurs dès la pointe du jour, et, prenant les prêtres, les initiés et les confrères avec ceux qui les initiaient, et les couvrant de son armée, il conduit toute cette pompe avec un ordre merveilleux, et dans un très-grand silence. Jamais il n'y eut, dit Plutarque, de spectacle plus auguste ni plus digne de la majesté des dieux, que cette procession guerrière et cette expédition religieuse, où ceux qui ne portaient point d'envie à la gloire d'Alcibiade étaient obligés d'avouer qu'il ne réussissait pas moins à faire les fonctions de grand-prêtre [1] que celles de général. Aucun des ennemis n'osa paraître, ni troubler cette pompeuse marche; et Alcibiade ramena la sacrée troupe dans Athènes avec une entière sûreté. Ce succès lui éleva encore plus le courage, et augmenta si fort la

[1] Alcibiade ne faisait point les *fonctions de grand-prêtre* : le sens du texte est très-différent : θέαμα σεμνὸν καὶ θεοπρεπὲς τὴν ϛρατηγίαν ἐκείνην ἐπιδεικνύμενος, ὑπὸ τῶν μὴ φθονούντων ἱερϛφαντίαν καὶ μυϛαγωγίαν προσαγορευομένην. (PLUTARCH. *in Alcib.* § 34). — L.

fierté et l'audace de son armée, qu'elle se regardait comme invincible pendant qu'il la commanderait.

Il gagna tellement l'affection des pauvres et de tout le bas peuple, qu'ils souhaitaient avec une passion démesurée de l'avoir pour roi. Plusieurs s'en expliquaient hautement, et il y en eut qui, s'adressant à lui-même, l'exhortèrent à se mettre au-dessus de l'envie, à ne s'embarrasser ni des lois, ni des décrets, ni des suffrages, à écarter les brouillons qui troublaient l'état par leurs vains discours, et à se rendre entièrement maître des affaires pour gouverner avec une pleine autorité, sans craindre les délateurs. Pour lui, on ne saurait dire quelle était sa pensée sur la tyrannie, ni quel était son dessein; mais les plus puissants, craignant un embrasement dont ils voyaient déja des étincelles, le pressèrent de partir sans différer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, et en lui donnant pour collègues les généraux qui lui étaient les plus agréables. Il mit donc à la voile avec cent vaisseaux, et dirigea sa course vers l'île d'Andros qui s'était révoltée. Sa haute réputation, et le bonheur qu'il avait toujours eu dans toutes ses entreprises, faisaient qu'on n'attendait rien de lui que de grand et d'extraordinaire.

§ IV. *Les Lacédémoniens nomment pour amiral Lysandre. Il devient fort puissant auprès du jeune Cyrus qui commandait en Asie. Il bat près d'Éphèse la flotte des Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. On ôte le commandement à celui-ci, et l'on nomme dix généraux à sa place. Callicratidas succède à Lysandre.*

XXVI[e] année de la guerre.

Xenoph. Hellen. l. 1, p. 440-442. Plut. in Lys. p. 434-435. Diod. l. 13, p. 192-197.

Les Lacédémoniens, justement alarmés du retour et des heureux succès d'Alcibiade, comprirent qu'un tel ennemi demandait qu'on lui opposât un habile général, capable de lui tenir tête. Dans ce dessein ils choisirent Lysandre, et lui donnèrent le commandement de la flotte. Quand il fut arrivé à Éphèse, il trouva la ville très-favorablement disposée pour lui, et très-affectionnée pour Sparte, mais d'ailleurs dans une triste situation; car elle était en danger de devenir barbare en prenant les mœurs et les coutumes des Perses, qui y avaient un grand commerce, tant à cause du voisinage de la Lydie que parce que les généraux du roi y passaient pour l'ordinaire leurs quartiers d'hiver. Cette vie oisive et voluptueuse, pleine de luxe et de faste, ne pouvait pas manquer de déplaire infiniment à un homme tel que Lysandre, élevé dès son enfance dans la simplicité, la pauvreté et les durs exercices qui étaient en usage à Sparte. Ayant conduit son armée à Éphèse, il commanda qu'on y assemblât de tous côtés des vaisseaux de charge, y fit un arsenal pour la construction des galères, en ouvrit les ports aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit

tous les arts en mouvement et en honneur; et par ce moyen il remplit la ville de richesses, et jeta dès-lors les fondements de cette grandeur et de cette magnificence qu'on y vit dans la suite : tant l'industrie et l'habileté d'un homme seul est capable d'apporter de changement dans une ville et dans un état!

Pendant qu'il donnait ces ordres, il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du roi, était arrivé à Sardes : ce prince ne pouvait alors avoir plus de seize ans, étant né depuis l'avénement de son père à la couronne, qui était dans la dix-septième année de son règne. Parysatis, sa mère, en était idolâtre, et elle pouvait tout sur l'esprit de son mari. Ce fut elle qui lui fit donner le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie mineure : commandement qui soumettait à ses ordres tous les gouverneurs particuliers de la partie la plus importante de l'empire. La vue de Parysatis était sans doute de mettre ce jeune prince en état de disputer la couronne à son frère après la mort du roi, comme on verra qu'il le fit effectivement. Une des principales instructions que lui donna son père, en l'envoyant dans son gouvernement, fut d'accorder des secours effectifs aux Lacédémoniens contre ceux d'Athènes : ordre bien opposé à la politique qu'avaient suivi jusque-là Tissapherne et les autres gouverneurs de ces provinces. Leur maxime avait été constamment d'aider tantôt un parti, et tantôt l'autre, pour balancer si bien leurs forces, que l'un ne pût jamais accabler tout-à-fait l'autre : d'où il arrivait qu'ils s'affaiblissaient tous deux par la guerre, et que jamais l'un des partis ne se trouvait en état de former des entreprises contre l'empire des Perses.

Lysandre, ayant donc appris que Cyrus était arrivé à Sardes, partit d'Éphèse pour aller le saluer, et pour se plaindre des longueurs et de la mauvaise foi de Tissapherne, qui, malgré les ordres qu'il avait reçus de soutenir les Lacédémoniens et de chasser les Athéniens de la mer, avait toujours sous main favorisé les derniers par considération pour Alcibiade, à qui il s'était livré, et avait été seul la cause de la perte de la flotte par le peu de provisions qu'il lui fournissait. Ce discours fit plaisir à Cyrus, qui regardait Tissapherne comme un fort méchant homme, et comme son ennemi particulier. Il répondit qu'il avait ordre du roi de secourir puissamment les Lacédémoniens, et qu'il avait reçu pour cela cinq cents talents [1]. Lysandre, contre le caractère ordinaire des Spartiates, était souple, pliant, plein de complaisance pour les grands, toujours disposé à leur faire sa cour, et supportant, pour le bien des affaires, tout le poids de leur orgueil et de leur faste avec une patience incroyable : en quoi plusieurs font consister la plus grande habileté et le plus grand mérite d'un courtisan.

Il ne s'oublia pas dans cette occasion-ci, et, mettant en œuvre tout ce que l'industrie et la souplesse d'un habile courtisan lui pouvait suggérer de manières flatteuses et insinuantes, il gagna parfaitement les bonnes graces du jeune prince. Après l'avoir loué de sa générosité, de sa magnificence et de son zèle pour les Lacédémoniens, il le pria de donner une dragme [2] par jour à chaque soldat ou matelot, pour débaucher par ce moyen ceux des ennemis, et mettre ainsi plus tôt

[1] 500 mille écus. = 2,750,000 francs. — L.

[2] Dix sols. = 91 centimes. — L.

fin à la guerre. Cyrus approuva fort son projet; mais il dit qu'il ne pouvait pas changer l'ordre du roi, et que le traité qu'on avait fait avec eux ne portait qu'un demi-talent [1] par mois pour chaque galère. Cependant le prince, à la fin d'un repas qu'il lui donna avant son départ, buvant à sa santé, et le pressant de lui demander quelque grace, Lysandre le pria de vouloir ajouter une obole à la paie qu'on donnait chaque jour aux matelots. Il le fit, leur donna quatre oboles [2] au lieu de trois qu'ils recevaient auparavant, leur paya tous les arrérages qui leur étaient dus et un mois d'avance, et pour cela fit compter sur-le-champ à Lysandre dix mille dariques [3], c'est-à-dire cent mille francs.

Cette largesse remplit de joie et d'ardeur toute la flotte, et rendit presque vides toutes les galères des ennemis, la plupart des matelots accourant où la paie était la plus forte. Les Athéniens, au désespoir de cette nouvelle, tentèrent de se concilier Cyrus par l'entremise de Tissapherne; mais il ne voulut pas les écouter, quoique ce satrape lui représentât que l'intérêt du roi était, non d'agrandir les Lacédémoniens, mais de balancer la puissance des uns par celle des autres, pour perpétuer la guerre, et les ruiner par leurs divisions.

Quoique Lysandre eût fort affaibli les ennemis par la nouvelle augmentation de paie pour les matelots, et

[1] Quinze cents livres. = 2750 fr.

[2] La dragme était composée de six oboles, et est évaluée à dix sols de notre monnaie. Une obole fait un sol huit deniers. Ainsi ces quatre oboles faisaient six sols huit deniers par jour, au lieu de cinq sols que valaient les trois oboles. = Les quatre oboles équivalent à 60 $\frac{2}{3}$ centimes. — L.

[3] Le darique valait une pistole. = On a vu plus haut (t. I, p. 531) que la valeur intrinsèque du darique est de 20 fr. 11 c. Sa valeur nominale étant de 20 drachmes attiques, elle ne représentait réellement que 18 fr. 33 c. Les 10,000 dariques valaient donc 183,333 francs. — L.

que par là il eût fort incommodé leur marine, il n'osait hasarder contre eux un combat naval, redoutant surtout Alcibiade, qui était homme d'exécution, qui avait un plus grand nombre de vaisseaux, et qui jusqu'à ce jour n'avait jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné sur terre ou sur mer. Mais, après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée, dans l'Ionie, ramasser de l'argent, dont il avait besoin pour payer ses troupes, et qu'il eut laissé le commandement de sa flotte à Antiochus, avec défense expresse de combattre en son absence et d'attaquer les ennemis, ce nouveau commandant, pour faire parade de courage et pour braver Lysandre, entra dans le port d'Éphèse avec deux galères ; et, après avoir fait grand bruit et de grandes risées, il se retira avec un air de mépris et d'insulte. Lysandre, indigné de cet affront, détacha promptement quelques galères, et se mit à le poursuivre. Mais, comme les Athéniens venaient au secours d'Antiochus, il fit venir aussi de son côté d'autres galères, et peu-à-peu tous leurs vaisseaux étant arrivés pour les soutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lysandre remporta la victoire ; et ayant pris quinze galères des Athéniens, il dressa un trophée. Alcibiade, de retour à Samos, alla lui présenter la bataille jusque dans le port ; mais Lysandre, content de sa victoire, ne jugea pas à propos de l'accepter. Ainsi il se retira sans avoir rien fait.

An. M. 3598
Av. J.C. 406.

En même temps Thrasybule, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans son armée, partit du camp, et alla l'accuser à Athènes. Pour enflammer encore davantage les ennemis qu'il avait dans la ville, il dit au peuple, en pleine assemblée, « qu'Alcibiade avait entièrement

« ruiné les affaires et perdu la marine des Athéniens « par la licence qu'il y avait introduite : qu'il s'était ab- « solument livré à des hommes décriés par leurs dé- « bauches et leur ivrognerie [1], qui par là de simples « matelots étaient parvenus à avoir tout crédit auprès « de lui : qu'il leur abandonnait toute son autorité pour « aller s'enrichir à son aise dans les provinces, et pour « s'y plonger dans la crapule et dans toutes sortes d'in- « famies qui déshonoraient Athènes, pendant qu'il lais- « sait sa flotte en présence de celle des ennemis. »

On tirait un autre chef d'accusation contre lui des forts qu'il avait bâtis près de la ville de Byzance [2], pour se préparer un asyle et une retraite, comme ne pouvant ou ne voulant plus vivre dans sa patrie. Les Athéniens, peuple léger et inconstant, ajoutèrent foi à toutes ces accusations. La perte de la dernière bataille, et le peu de succès qu'il avait eu depuis son départ d'Athènes, au lieu qu'on attendait de lui des actions grandes et merveilleuses, le décrièrent entièrement ; et l'on peut dire que ce furent sa propre gloire et sa réputation qui le ruinèrent : car on le soupçonnait de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avait pas fait, et l'on refusait de croire qu'il ne l'eût pas pu, parce que l'on était fortement persuadé que rien de tout ce qu'il voulait ne lui était impossible. Ils faisaient un crime à Alcibiade de ce que la rapidité de ses victoires ne répondait point

[1] Il veut désigner par là Antiochus, homme de néant et fort déréglé, qui avait gagné les bonnes graces d'Alcibiade en lui rapportant une caille qu'il avait laissé échapper.

[2] Non pas *Byzance*, mais *Bisanthe* (PLUTARCH. *in Alcib.* 36), ville située sur la côte nord de la Propontide, et non loin de Périnthe, près de laquelle ces forts avaient été construits, selon Cornelius Nepos (*in Alcib.* 7, 4); ils étaient vraisemblablement placés entre Périnthe et Bisanthe. — L.

à celle de leur imagination, sans considérer que, manquant d'argent, il faisait la guerre à des peuples qui avaient le grand-roi pour trésorier, et qu'il était très-souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher de quoi fournir à la paie et à la subsistance de ses troupes. Quoi qu'il en soit, Alcibiade fut déposé, et l'on nomma à sa place dix généraux. Quand il en eut appris la nouvelle, il se retira, sur sa galère, vers quelques châteaux qu'il avait dans la Chersonèse de Thrace.

Diod. p. 196.

Vers ce temps mourut Plistonax [1], l'un des rois de Lacédémone : il eut pour successeur Pausanias, qui régna quatorze ans. Ce dernier fit une belle réponse à un homme qui lui demandait pourquoi à Sparte il n'était point permis de rien changer des anciennes coutumes : *C'est qu'à Sparte* [2], dit-il, *les lois commandent aux hommes, et non les hommes aux lois.*

Xenoph. Hellen. l. 1, p. 442-444. Plut. in Lys. p. 435-436. Diod. p. 197-198.

Lysandre, qui songeait à établir dans toutes les villes le gouvernement des nobles, pour avoir toujours en sa disposition ces gouverneurs, qu'il aurait choisis, et qu'il aurait affranchis de la dépendance de leurs peuples, fit venir à Éphèse ceux d'entre les principaux des villes qu'il connaissait plus hardis, plus entreprenants, plus ambitieux que les autres. Il les mettait à la tête des affaires, les poussait aux grands honneurs, les élevait aux premiers emplois de l'armée, se rendant par là, dit Plutarque, le complice de toutes leurs injustices et de toutes leurs fautes, pour les avancer et pour les enrichir : aussi lui furent-ils toujours très-attachés, et

[1] Lisez : Plistoanax. — L.

[2] Ὅτι τοὺς νόμους τῶν ἀνδρῶν, οὐ τοὺς ἄνδρας τῶν νόμων κυρίους εἶναι δεῖ. (Plut. *in Apophtheg.* p. 230.)

ils le regrettèrent infiniment, lorsque Callicratidas vint pour lui succéder et pour prendre le commandement de la flotte. Il ne le cédait point à Lysandre pour le courage et la science militaire, mais l'emportait infiniment sur lui du côté des mœurs. Sévère à lui-même comme aux autres, inaccessible à la flatterie et à la mollesse, ennemi déclaré du luxe, il avait conservé la modestie, la tempérance, l'austérité des premiers Spartiates; vertus qui commençaient à se faire remarquer, parce qu'elles n'étaient plus si communes. C'était un homme d'une probité et d'une justice à l'épreuve de tout, d'une simplicité et d'une droiture ennemies de tout mensonge et de toute fraude, et en même temps d'une noblesse et d'une grandeur d'ame véritablement spartaine. Les nobles et les puissants ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa vertu; mais ils se seraient mieux accommodés de la facilité et de la condescendance de son prédécesseur, qui fermait les yeux sur toutes les injustices et les violences qu'ils commettaient.

Ce ne fut point sans dépit et sans jalousie que Lysandre le vit arriver à Éphèse pour remplir sa place; et par une lâcheté et une trahison criminelle assez ordinaires à ceux qui, peu touchés du bien public, n'écoutent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais services qu'il put. Des dix mille dariques que Cyrus lui avaient donnés pour l'augmentation de la paie des matelots, il renvoya à Sardes ce qu'il lui en restait, disant à Callicratidas qu'il pouvait s'adresser au roi pour lui demander cette somme, et que c'était à lui à chercher des moyens de faire subsister son armée. Cette réponse le jeta dans un extrême embarras et dans une fâcheuse extrémité; car il n'avait point apporté d'argent

de Lacédémone; et il ne pouvait se résoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déja trop foulées.

Plut. in Apophtheg. pag. 222.

Dans ce pressant besoin, un particulier lui ayant offert cinquante talents [1] (c'est-à-dire cinquante mille écus) pour obtenir de lui une grace injuste, il les refusa : « Je les accepterais, lui dit Cléandre, l'un de ses « officiers, si j'étais à votre place. — Et moi de même, « répliqua le général, si j'étais à la vôtre. »

Il ne lui restait donc d'autre ressource que d'aller à la porte [2] des généraux et des lieutenants du roi leur en demander, comme avait fait Lysandre : or c'est à quoi il était moins propre qu'aucun homme du monde. Nourri et élevé dans l'amour de la liberté, plein de grands et de nobles sentiments, infiniment éloigné de toute flatterie et de toute bassesse, il était convaincu dans le fond du cœur qu'il serait moins triste et moins déshonorant pour les Grecs d'être battus par les Grecs que d'aller faire honteusement la cour et mendier à la porte de ces barbares, qui n'avaient d'autre mérite que leur or et leur argent. En effet, toute la nation était flétrie et déshonorée par une si lâche prostitution.

Cicéron, dans ses Offices, peint deux caractères bien différents de personnes employées dans le gouvernement, et en fait l'application aux deux généraux dont nous parlons ici. Les uns [3], dit-il, amateurs zélés de la

[1] 275,000 francs. — L.

[2] C'est-à-dire *au palais*. Il était d'usage en Perse d'employer le mot *Portes*, θύραι βασιλέως, ou simplement θύραι (toujours au pluriel) pour désigner la *cour*, le *palais du roi de Perse*, comme on dit la *Porte ottomane* (HUTCHINSON, *Dissert. Cyropædiæ præmiss.* p. 76). Aussi, dans Xénophon, ἐπὶ τὰς θύρας ἰέναι, ἥκειν, παρεῖναι, φοιτᾶν etc. signifie *aller faire sa cour* au roi de Perse ou à ses lieutenants. — L.

[3] « Sunt his alii multùm dispares, simplices et aperti ; qui nihil ex occulto, nihil ex insidiis agendum putant; veritatis cultores, fraudis inimici : itemque alii, qui quidvis per-

vérité, et ennemis déclarés de toute fraude, se piquent de simplicité et de candeur, et ne croient pas qu'il convienne jamais à un homme de bien de tendre des piéges, ni d'user d'artifice. D'autres, préparés à tout faire et à tout souffrir, ne rougissent pas des dernières bassesses, pourvu que, par ces moyens indignes, ils puissent espérer de venir à bout de leurs desseins. Cicéron met dans le premier rang Callicratidas, et il range dans le second Lysandre, à qui il donne deux épithètes qui ne lui font pas beaucoup d'honneur, et qui ne conviennent guère à un Spartiate, en l'appelant *très-rusé et très-patient*, ou plutôt *très-complaisant*.

Cependant Callicratidas, forcé par la nécessité, alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus, et pria qu'on dît à ce prince que l'amiral de la flotte des Grecs était venu pour lui parler. On lui dit que Cyrus était à table dans une partie de plaisir [1]. Il répondit d'un ton et d'un air modeste qu'il n'était point pressé, et qu'il attendrait que le prince fût sorti. Les gardes se mirent à rire, admirant la simplicité de ce bon étranger, qui avait peu les airs du monde, et il fut obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, et fut refusé de même. Pour-lors il s'en retourna à Éphèse, chargeant d'imprécations et de malédictions ceux qui les premiers avaient fait la cour aux Barbares, et qui, par leurs flatteries et leurs bassesses, leur avaient appris à tirer de leurs richesses un titre et un droit d'insulter

petiantur, cuivis deserviant, dum, quod velint, consequantur. Quo in genere versutissimum et patientissimum Lacedæmonium Lysandrum accepimus, contràque Callicratidam. » (*Offic.* lib. I, n. 109.)

[1] Le grec dit à la lettre *qu'il buvait*, πίνει. Les Perses se piquaient de boire beaucoup, et c'était chez eux une gloire, comme on le verra dans la lettre de Cyrus aux Lacédémoniens.

au reste des hommes ; et, s'adressant à ceux qui étaient auprès de lui, il jura que, dès qu'il serait de retour à Sparte, il mettrait tout en œuvre pour réconcilier les Grecs entre eux, afin que désormais ils fussent eux-mêmes redoutables aux Barbares, et qu'ils n'eussent plus besoin de leurs secours pour s'attaquer et se ruiner les uns les autres. Mais ce généreux Spartiate qui avait des pensées si nobles et si dignes de Lacédémone, et qui, par sa justice, par sa magnanimité et par son courage, s'était rendu comparable à tout ce que les Grecs avaient eu de plus excellent et de plus parfait, n'eut pas le bonheur de retourner dans sa patrie pour travailler à un si grand ouvrage et si digne de lui.

§ V. *Callicratidas est défait par les Athéniens près des Arginuses. Les Athéniens condamnent à mort plusieurs de leurs généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étaient morts dans le combat. Socrate seul a le courage de s'opposer à un jugement si injuste.*

Xenoph. Hellen. l. 1, p. 444-452. Diod. l. 13, p. 198-201, et 217-222.

Callicratidas, après avoir remporté plusieurs victoires contre les Athéniens, avait en dernier lieu poursuivi Conon, l'un de leurs chefs, dans le port de Mitylène, et l'y tenait bloqué. C'était la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse. Conon, se voyant assiégé par terre et par mer, sans espérance de secours et sans vivres, trouva le moyen de faire savoir à Athènes l'extrême danger où il était. On fit des efforts extraordinaires pour le dégager, et en moins d'un mois on équipa une flotte de cent dix galères, où l'on embarqua tous ceux qui étaient en état de porter les armes, tant

libres qu'esclaves, avec plusieurs cavaliers. Quand elle fut arrivée à Samos, quarante galères des alliés s'y joignirent, et toutes ensemble firent route vers les îles Arginuses, situées entre Mitylène et Cume. Callicratidas l'ayant appris, laissa Étéonice au siége avec cinquante galères, et se mit en mer avec les six-vingts autres pour faire face à l'ennemi et empêcher le secours. Du côté des Athéniens, l'aile droite était commandée par Protomaque et Thrasybule, qui avaient chacun quinze galères : ils étaient soutenus par une seconde ligne avec pareil nombre de vaisseaux conduits par Lysias et Aristogène. L'aile gauche, pareille à la première, et rangée aussi sur deux lignes, était commandée par Aristocrate et Diomédon, qui étaient soutenus par Érasinide et Périclès [1]. Le corps de bataille, composé à peu près de trente galères, parmi lesquelles étaient les trois amirales athéniennes, était rangé sur une seule ligne. Ils avaient soutenu chacune de leurs ailes par une seconde ligne pour les fortifier, parce que leurs galères n'étaient ni si vites ni si faciles à manier que celles des ennemis, de sorte qu'il y avait à craindre qu'ils ne coulassent entre-deux. Les Lacédémoniens et leurs alliés, qui se sentaient inférieurs en nombre, se contentèrent de se ranger tous sur une même ligne pour égaler le front des ennemis, et pour se conserver une plus grande liberté de glisser entre les galères des Athéniens et de tourner légèrement autour d'elles. Le pilote de Callicratidas, effrayé de cette inégalité, lui conseillait de ne point hasarder le combat et de se retirer; mais il lui répondit qu'il ne pouvait fuir sans honte, et que sa mort importait peu à la république :

[1] C'était le fils du grand Périclès.

Sparte, dit-il, *ne tient pas un seul homme.* Il commandait l'aile droite, et Thrasondas, Thébain, la gauche.

C'était un grand et terrible spectacle que de voir la mer couverte de trois cents galères prêtes à s'entrechoquer. Jamais armées navales des Grecs plus nombreuses que celles-ci n'avaient combattu l'une contre l'autre. L'habileté, l'expérience et le courage des chefs qui commandaient les deux flottes ne laissaient rien à desirer. Ainsi l'on avait tout lieu de croire que le combat qui allait se donner déciderait du sort des deux peuples, et terminerait la guerre, qui durait depuis si long-temps. Dès qu'on eut donné les signaux, les deux armées poussèrent de grands cris, et le choc commença. Callicratidas, qui, sur la réponse des augures, s'attendait à périr dans ce combat, fit des actions extraordinaires de valeur. Il attaqua les ennemis avec un courage et une hardiesse incroyable, coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux, en mit beaucoup d'autres hors d'état de combattre en brisant leurs rames, et leur perçant le flanc avec le bec de sa proue. Enfin il attaqua celui de Périclès, et le perça de mille coups; mais celui-ci l'ayant accroché avec un crampon de fer, il ne lui fut plus possible de se dégager, et il fut dans l'instant environné de plusieurs vaisseaux athéniens. Le sien fut bientôt rempli d'ennemis, et après un horrible carnage il tomba mort [1], plutôt accablé par le

[1] Xénophon dit formellement que Callicratidas, du premier choc de son vaisseau, tomba dans la mer qui l'engloutit : ἐμβαλούσης τῆς νεὼς, ἀποπεσὼν ἐς τὴν θάλατταν, ἠφανίσθη (XENOPH. *Hellen.* I, 6, 33). Rollin a suivi Diodore de Sicile qui dit.... τὸ τελευταῖον, ὑπὸ τοῦ πλήθους πανταχόθεν τι τιρωσκόμενον, καταπονηθῆναι (XIII, 99). Mais il est vraisemblable que cet historien a écrit καταποντισθῆναι. Quoique καταποντίζεσθαι signifie plus fréquemment *être précipité dans la mer*

nombre que vaincu. L'aile droite, qu'il commandait, ayant perdu son amiral, fut mise en déroute. La gauche, composée des Béotiens et de ceux de l'Eubée, fit encore une longue et vigoureuse résistance, par l'intérêt pressant qu'ils avaient de ne pas tomber entre les mains des Athéniens, contre qui ils s'étaient révoltés; mais enfin elle fut obligée de plier et de se retirer en désordre. Les Athéniens se retirèrent aux Arginuses, et y dressèrent un trophée. Ils perdirent dans le combat vingt-cinq galères, et les ennemis plus de soixante et dix, parmi lesquelles, de dix qu'avaient fournies les Lacédémoniens, il en périt neuf.

Plutarque égale Callicratidas, général lacédémonien, pour sa justice, sa magnanimité et son courage, à tous ceux qui, dans la Grèce, s'étaient rendus les plus dignes d'admiration. Plut. in Lys. pag. 436.

Cependant il le blâme extrêmement d'avoir hasardé mal à propos aux Arginuses le combat naval, et il montre que, pour éviter le reproche d'avoir lâchement pris la fuite, il avait, par ce point d'honneur mal entendu, manqué au devoir essentiel de sa charge. En effet, dit Plutarque, si, pour me servir de la comparaison d'Iphicrate [1], l'infanterie légère ressemble aux mains, la cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine, et si le général tient lieu de la tête, ce général, qui s'abandonne témérairement à l'impétuosité de son courage, n'expose et ne néglige pas tant sa vie qu'il expose et néglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien. Notre commandant lacédémonien Id. in Pelop. p. 278.

(comme supplice), Diodore l'emploie dans le sens d'*être englouti*, ex.: ἐπιγενομένου δὲ πνεύματος, αἱ πλεῖςαι (ναῦς) μὲν ὑπὸ θαλάσσης κατεποντίσθησαν (XVIII, 20). —L.

[1] C'était un général des Athéniens.

avait donc tort (c'est toujours Plutarque qui parle) de répondre au pilote qui l'exhortait à se retirer : *Sparte ne tient pas à un seul homme* : car il est bien vrai que Callicratidas, combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, *n'était qu'un seul homme* ; mais, commandant une armée, il rassemblait en lui tous ceux qui lui obéissaient, et celui en la personne duquel tant de milliers d'hommes pouvaient périr *n'était plus un seul homme.* Cicéron, avant Plutarque, avait porté le même jugement. Après avoir dit[1] qu'il s'était trouvé bien des personnes prêtes à sacrifier à la patrie leurs biens et même leur vie, mais qui, par une fausse délicatesse de gloire, n'auraient pas voulu pour elle hasarder le moins du monde leur réputation, il cite en exemple Callicratidas, qui répondit à ceux qui l'exhortaient à se retirer des Arginuses : *Que Sparte pouvait équiper une nouvelle flotte, si celle-ci périssait ; mais que, pour lui, il ne pouvait prendre la fuite sans se couvrir de honte et d'infamie.*

Je reviens aux suites du combat livré près des Arginuses. Les généraux des Athéniens ordonnèrent à Théramène, à Thrasybule et à quelques autres officiers de retourner avec environ cinquante galères enlever les débris et les corps morts pour leur donner la sépulture, tandis qu'on voguait avec le reste contre Étéo-

[1] « Inventi multi sunt, qui non modò pecuniam, sed vitam etiam profundere pro patria parati essent, iidem gloriæ jacturam ne minimam quidem facere vellent, ne republicâ quidem postulante : ut Callicratidas, qui quum Lacedæmoniorum dux fuisset Peloponnesiaco bello, multaque fecisset egregiè, vertit ad extremum omnia, quum consilio non paruit eorum qui classem ab Arginusis removendam, nec cum Atheniensibus dimicandum putabant. Quibus ille respondit, Lacedæmonios, classe illâ amissâ, aliam parare posse ; se fugere sine suo dedecore non posse. » (Cic. *de Offic.* lib. I, n. 48.)

nice, qui tenait Conon assiégé devant Mitylène. Mais une rude tempête, qui survint dans le moment, empêcha d'exécuter cet ordre. Étéonice, averti de la défaite, et craignant que cette nouvelle ne jetât l'alarme et le découragement parmi ses troupes, renvoya ceux qui l'avaient apportée, avec ordre de revenir couronnés de chapeaux de fleurs, et de crier que toute la flotte d'Athènes avait péri et que Callicratidas avait remporté la victoire. A leur retour, il fit des sacrifices d'action de graces; et, ayant fait prendre de la nourriture à ses troupes, il fit partir promptement les galères, parce que le vent était favorable, tandis qu'il gagna Méthymne avec l'armée de terre, après avoir brûlé son camp. Conon, délivré ainsi du blocus, se joignit à la flotte victorieuse, qui regagna aussitôt Samos.

Cependant, quand on eut appris à Athènes que les morts avaient été laissés sans sépulture, le peuple entra dans une grande colère, et fit tomber tout le poids de son indignation sur ceux qu'il croyait coupables de cette faute. C'en était une grande, dans l'esprit des Anciens, que de ne pas procurer aux morts la sépulture; et nous voyons qu'après toutes les batailles, le premier soin des vaincus, malgré le sentiment actuel de leurs maux et la vive douleur d'une sanglante défaite, était de demander au vainqueur une suspension d'armes pour rendre à ceux qui étaient restés sur le champ de bataille les derniers devoirs, d'où ils étaient persuadés que dépendait leur bonheur pour l'autre vie. Ils avaient peu d'idée de la résurrection des corps. Mais cependant les païens, par l'intérêt que l'ame prenait au corps après le trépas, par le respect religieux qu'on lui portait, par les honneurs solennels qu'on s'empres-

sait de lui rendre, marquaient qu'ils en avaient un sentiment confus, qui subsistait parmi toutes les nations, et qui venait de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne le démêlassent pas bien clairement.

[Xenophon. Hellen. l. 1, cap. 7.]

Voilà ce qui mit en fureur le peuple d'Athènes. Il nomma sur-le-champ de nouveaux généraux, sans conserver de tous les anciens que Conon, à qui l'on donna pour collègues Adimante et Philoclès. Des huit autres, deux s'étaient retirés, et six seulement étaient revenus à Athènes. Théramène, le dixième des généraux, qui avait pris les devants, accusa devant le peuple les autres chefs, les rendant responsables de n'avoir pas enlevé les morts après le combat; et, pour sa décharge, il lut la lettre qu'ils avaient écrite au sénat et au peuple, où ils s'excusaient sur la violence de la tempête, sans charger personne. Il y avait une noirceur détestable dans cette calomnie, d'abuser contre eux du ménagement qu'ils avaient eu de ne le pas nommer dans leur lettre, et de ne pas rejeter sur lui la faute dont il pouvait paraître plus coupable que tout autre. On ne reconnaît point ici le caractère de Théramène, qui dans la suite fait paraître beaucoup de probité et de zèle pour le bien public. Les généraux n'ayant pu, à leur retour, obtenir autant de temps qu'il en fallait pour se défendre, se contentèrent de représenter en peu de mots comment la chose s'était passée, et prirent à témoin de ce qu'ils disaient les pilotes et tous ceux qui étaient alors présents. Le peuple parut recevoir favorablement leurs excuses, et plusieurs particuliers s'offrirent pour cautions; mais on trouva à propos de remettre l'assemblée, parce qu'il était nuit, et que, le peuple ayant accoutumé de donner son suffrage en le-

vant la main, on ne pourrait reconnaître quel avis l'emporterait; outre que le conseil devait opiner auparavant sur ce qu'on voulait proposer au peuple.

La fête des Apaturies étant survenue, où l'on a coutume de s'assembler par familles, les parents de Théramène apostèrent plusieurs personnes vêtues de deuil et rasées, qui se dirent alliées de ceux qui étaient morts au combat, et obligèrent Callixène à accuser les généraux dans le sénat. Il fut ordonné que, puisqu'en la dernière assemblée on avait ouï l'accusation et la défense, le peuple, distingué par tribus, porterait son suffrage, et que, si les accusés étaient jugés coupables, ils seraient punis de mort, leurs biens confisqués, et la dixième partie consacrée à la déesse [1]. Quelques sénateurs s'opposèrent à ce décret, comme injuste et contraire aux lois. Mais comme le peuple, excité par Callixène, menaçait d'envelopper les opposants dans la même cause et dans le même crime que les généraux, ils eurent la lâcheté de se désister de leur opposition, et ils sacrifièrent ces généraux innocents à leur propre sûreté, en consentant au décret. Socrate (c'est le célèbre philosophe) seul d'entre les sénateurs demeura ferme, et s'opposa constamment à un décret si visiblement injuste et si contraire à toutes les lois. Le peuple s'assembla. L'orateur, qui était monté sur la tribune pour prendre la défense des généraux, montra « qu'ils n'avaient manqué en rien à leur devoir, puis« qu'ils avaient ordonné qu'on enlevât les corps morts : « que si quelqu'un était coupable, c'était celui qui, « étant chargé de cet ordre, ne l'avait pas exécuté ; « mais qu'il n'accusait personne, et que la tempête sur-

[1] C'était Minerve.

« venue dans ce moment-là même était une puissante « apologie qui disculpait pleinement les accusés. Il de- « manda qu'on leur accordât un jour entier pour se « défendre, grace qu'on ne refusait point même aux « plus criminels, et qu'on les jugeât séparément. Il re- « présenta que rien ne les obligeait de hâter avec tant de « précipitation un jugement où il s'agissait de la vie des « citoyens les plus illustres : que c'était en quelque sorte « s'attaquer aux dieux que de [1] rendre les hommes res- « ponsables de la violence des vents et de la tempête : « qu'il y avait une ingratitude et une injustice criantes « à faire mourir les vainqueurs, que l'on aurait dû cou- « ronner, et à livrer les défenseurs de la patrie à la « rage de leurs envieux : que, s'ils le faisaient, un « jugement si inique serait suivi d'un prompt mais « inutile repentir, qui leur laisserait dans le cœur une « douleur cuisante, et les couvrirait d'une honte éter- « nelle. » Le peuple d'abord avait paru touché de ces raisons; mais, animé par les accusateurs, il prononça une sentence de mort contre les huit généraux, et six, qui étaient présents, furent arrêtés pour être conduits au supplice. L'un d'eux, c'était Diomédon, homme d'une grande réputation pour son courage et sa probité, demanda d'être entendu. Quand on eut fait silence : « Athéniens, dit-il, je souhaite que le jugement « que vous venez de prononcer contre nous ne tourne « point à la perte de la république; mais j'ai une grace « à vous demander pour mes collègues et pour moi, « c'est de nous acquitter envers les dieux des vœux « que nous leur avons faits pour vous et pour nous,

[1] « Quem adeò iniquum, ut sceleri assignet, quod venti et fluctus deliquerint? » (TACIT. *Annal.* lib. 14, cap. 3.)

« et que nous sommes hors d'état d'accomplir; car c'est « à leur protection, invoquée avant le combat, que « nous reconnaissons être redevables de la victoire que « nous avons remportée sur les ennemis. » Il n'y eut point de bon citoyen qui ne fût attendri jusqu'aux larmes par un discours si plein de douceur et de religion, et qui n'admirât avec surprise la modération d'un citoyen qui, se voyant condamné si injustement, ne laissait pourtant échapper aucune parole d'aigreur ni même de plainte contre ses juges, mais était uniquement occupé, en faveur de l'ingrate patrie qui les faisait périr, de ce qu'elle et eux devaient aux dieux pour la victoire qu'on venait de remporter.

A peine les six généraux furent-ils exécutés [1] que le peuple ouvrit les yeux et sentit toute l'horreur de ce jugement; mais son repentir ne pouvait rendre la vie aux morts. Callixène l'accusateur fut mis en prison, et on refusa de l'écouter. Ayant trouvé le moyen de se sauver, il s'enfuit à Décélie vers les ennemis, d'où il revint quelque temps après à Athènes, et il y mourut de faim, haï et détesté généralement de tout le monde, comme le devraient être tous les calomniateurs. Diodore remarque que le peuple lui-même porta la juste peine de son crime, les dieux l'ayant livré peu de temps après, non à un seul maître, mais à trente tyrans, qui le traitèrent avec la dernière cruauté.

[Xenoph. Hellen. I. 7, 38. Lysias, contra Eratosth. p. 123.]

On reconnaît au naturel, dans le récit que je viens de faire, ce que c'est qu'un peuple; et Platon [1], à l'oc-

Plat. in Axioch. p. 368-369.

[1] Ce n'est pas Platon, mais l'auteur inconnu du dialogue intitulé *Axiochus*, que quelques-uns attribuent à Eschine le socratique, avec peu de fondement, comme je l'ai montré dans le *Journal des savants* (*Année* 1820, cahier de novembre). — L.

casion de ce même événement, en fait en peu de mots une peinture bien vive et bien ressemblante. Le peuple [1], dit-il, est un animal inconstant, ingrat, cruel, jaloux, incapable de se laisser conduire par la raison. Et cela n'est pas étonnant, ajoute-t-il, puisque c'est comme la lie d'une ville, et un assemblage informe de tout ce qu'on y trouve de plus mauvais.

Ce même récit nous fait connaître ce que peut la crainte sur l'esprit des hommes, même de ceux qui passent pour les plus sages, et combien il y en a peu qui soient capables de soutenir la vue d'un danger et d'une disgrace présente. Quoique dans le sénat la justice de la cause des généraux accusés fût clairement connue, du moins par le plus grand nombre, dès qu'on parle de colère du peuple et qu'on fait gronder de terribles menaces, ces graves sénateurs, dont la plupart avaient commandé les armées, et qui tous s'étaient souvent exposés aux plus grands périls de la guerre, se rangent dans le moment du côté de la calomnie prouvée et de l'injustice la plus criante qui fut jamais : preuve éclatante qu'il y a un courage très-rare, et infiniment supérieur à celui qui porte tous les jours tant de milliers d'hommes à affronter dans les combats les plus terribles dangers !

Entre tous ces juges, un seul, véritablement digne de sa réputation (c'est le grand Socrate), dans cette trahison et cette perfidie générale, demeure ferme et inébranlable ; et quoiqu'il sache que son suffrage et sa faible voix ne sera d'aucun secours pour les accusés, c'est un hommage qu'il croit devoir à l'innocence op-

[1] Δῆμος ἀψίκορον, ἀχάριστον, ὠμὸν, βάσκανον, ἀπαίδευτον.

primée, et [1] il trouve qu'il est indigne d'un homme de bien de se livrer par crainte et lâcheté à la fureur d'un peuple aveugle et forcené. Voilà jusqu'où la justice peut être abandonnée! On juge bien qu'elle ne fut pas mieux défendue devant le peuple. De plus de trois mille citoyens qui composaient l'assemblée, deux seulement en prirent la défense, Euryptolémus et Axiochus : Platon nous en a conservé les noms, et il a donné celui du dernier au dialogue d'où j'ai tiré une partie de mes réflexions.

La même année que se donna le combat des Arginuses, Denys s'empara de la tyrannie en Sicile. Je diffère à en parler dans le volume suivant, où je rapporterai de suite l'histoire des tyrans de Syracuse. An. M. 3598 Av. J.C. 406.

§ VI. *Lysandre commande la flotte des Lacédémoniens. Cyrus est rappelé à la cour par son père. Lysandre remporte près d'Ægos-Potamos une célèbre victoire contre les Athéniens.*

XXVII[e] et dernière année de la guerre du Péloponnèse.

Après la défaite des Arginuses, les affaires des Péloponnésiens étant allées en décadence, les alliés, appuyés en cela du crédit de Cyrus, envoyèrent une ambassade à Sparte pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lysandre, avec promesse de servir avec plus d'affection et de courage, s'il les commandait. Comme il y avait à Sparte une loi qui défendait que le même homme fût deux fois amiral, les Lacédémoniens, qui voulaient faire plaisir aux alliés, An. M. 3599 Av. J.C. 405. Xenoph. Hellen. l. 2, p. 454. Plut. in Lys. p. 436-437. Diod. l. 13, p. 223.

[1] Οὐ γὰρ ἐφαίνετό μοι σεμνὸν δήμῳ μαινομένῳ συνεξάρχειν.

donnèrent le titre d'amiral à un certain Aracus, et envoyèrent avec lui Lysandre, à qui ils ne donnèrent en apparence que le titre de vice-amiral, mais qu'ils revêtirent en effet de toute l'autorité de l'amiral même.

Tous ceux qui dans les villes avaient le plus de part au gouvernement et y étaient le plus en crédit le virent arriver avec une extrême joie, se promettant tout de son autorité pour achever de détruire par-tout la démocratie. Son caractère complaisant pour ses amis et indulgent pour toutes leurs fautes accommodait bien mieux leurs vues ambitieuses et injustes, que l'austère équité de Callicratidas; car Lysandre était un homme profondément corrompu, et qui faisait gloire de n'avoir nul principe sur la vertu et sur les devoirs les plus sacrés. Il ne faisait aucun scrupule d'employer en tout la ruse et la fourberie. Il n'estimait la justice qu'autant qu'elle pouvait lui servir; et quand elle ne favorisait point ses intérêts, il lui préférait sans hésiter l'utile, qui chez lui était le seul beau et le seul honnête, persuadé que la vérité n'avait par sa nature nul avantage sur le mensonge, et qu'il fallait mesurer le prix de l'une et de l'autre au profit qui en revenait. Et pour ceux qui lui représentaient que c'était une chose indigne des descendants d'Hercule d'employer le dol et la fraude, il s'en moquait ouvertement: *Car*, disait-il, *par-tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

[Plut. Apophtheg. p. 190. Apophtheg. Lacon. p. 229].

On rapporte de lui un mot qui marque bien le peu de compte qu'il faisait de se parjurer. Il avait coutume de dire, *qu'on amusait les enfants avec des osselets, et les hommes avec les serments*[1], montrant par une

[1] Le texte grec peut recevoir un autre sens, qui n'est peut-être pas

irréligion si déclarée qu'il faisait encore moins de cas des dieux que de ses ennemis : car celui qui trompe par un faux serment déclare ouvertement par là qu'il craint son ennemi, mais qu'il méprise Dieu.

Ici finit la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse. C'est dans cette année que le jeune Cyrus, ébloui de l'éclat du commandement, auquel il était peu accoutumé, et jaloux des moindres marques d'honneur qui pouvaient relever son rang et son autorité, découvrit par une action éclatante le secret de son cœur. Élevé dès l'enfance dans la maison régnante, nourri à l'ombre du trône parmi les soumissions et les prosternements des gens de cour, entretenu de longue main, par les discours d'une mère ambitieuse qui l'idolâtrait, dans le desir et l'espérance de la royauté, il commençait déja à en exercer les droits et à en exiger les respects avec une hauteur et une rigidité qui étonnent. Deux Perses de la famille royale, ses cousins germains, et dont la mère était sœur de Darius son père, avaient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial qui ne s'observait qu'à l'égard des rois de Perse : Cyrus, choqué de cette omission comme d'un crime capital, les condamna à mort, et les fit impitoyablement exécuter à Sardes. Darius, aux pieds de qui les parents vinrent se jeter pour lui demander justice, fut fort touché de la mort tragique de ses deux neveux, et regarda cette action de son fils comme un attentat contre lui-même, à qui seul cet honneur était dû. Il prit la résolution

Xenoph. Hellen. l. 2, p. 454.

moins bon : *que les enfants pouvaient tromper, user de supercherie* (c'est ce qu'ils appellent *tricher*) *au jeu des osselets, et les hommes dans les serments.* Ἐκέλευε τοὺς μὲν παῖδας ἀστραγάλοις, τοὺς δ' ἄνδρας ὅρκοις ἐξαπατᾷν.

de lui ôter son gouvernement, et il le manda à la cour sous prétexte qu'étant malade il avait envie de le voir.

Avant que de partir pour s'y rendre, Cyrus fit venir Lysandre à Sardes, et lui remit en main de grosses sommes d'argent pour payer sa flotte, lui en promettant encore davantage pour l'avenir. Et par une ostentation de jeune homme, pour lui faire voir combien il avait envie de lui faire plaisir, il l'assura que, quand le roi son père ne lui fournirait rien, il lui donnerait plutôt du sien propre; et que, si tout venait à lui manquer, il ferait fondre son trône d'or et d'argent massif, sur lequel il s'asseyait pour rendre la justice. Enfin, sur le point de partir, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs et les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ses provinces; et, l'embrassant, il le conjura de ne point donner de bataille en son absence, s'il n'était supérieur en force, parce que le roi ni lui ne manquaient pas de pouvoir ni de volonté pour le rendre plus puissant que ses ennemis; et il lui promit, avec les assurances les plus fortes de son affection, de lui amener grand nombre de vaisseaux de la Phénicie et de la Cilicie.

Xenoph. Hellen. l. 2, p. 455-458. Plut. in Lys. p. 437-440; id. in Alcib. pag. 212. Diod. l. 13, p. 223-226.

Après le départ de ce prince, Lysandre tourna du côté de l'Hellespont, et mit le siége par mer devant Lampsaque. Thorax, s'y étant rendu en même temps avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son côté. La ville fut emportée de force, et Lysandre l'abandonna au pillage. Les Athéniens, qui le suivaient de près, mouillèrent au port d'Éléonte dans la Chersonèse avec cent quatre-vingts galères. Mais sur la nouvelle de la prise de Lampsaque, ils allèrent promptement à Sestos; et, après s'y être fournis de vivres, ils

firent voile, en remontant le long de la côte, jusqu'à un lieu appelé *Ægos-Potamos*[1], où ils s'arrêtèrent vis-à-vis des ennemis, qui étaient encore à l'ancre devant Lampsaque. L'Hellespont n'a pas dans cet endroit deux mille pas de largeur[2]. Les deux armées se voyant si proche, toutes les troupes ne pensèrent qu'à se reposer ce jour-là, dans l'espérance que dès le lendemain on en viendrait à une bataille.

Mais Lysandre roulait un autre dessein dans son esprit. Il commanda à ses matelots et à ses pilotes de monter sur leurs galères, comme si effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de se tenir là, et d'y attendre ses ordres dans un profond silence. Il commanda de même à son armée de terre de se tenir tranquillement en bataille sur la côte en attendant le jour. Le lendemain, dès que le soleil fut levé, les Athéniens commencèrent à voguer contre eux avec toute leur flotte sur une ligne et à les défier. Lysandre, quoique ses galères fussent bien rangées en bataille, les proues tournées contre l'ennemi, se tint en repos et ne fit aucun mouvement. Sur le soir, les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ses soldats de descendre à terre qu'après que deux ou trois galères qu'il avait envoyées à la découverte furent de retour, et qu'elles eurent rapporté qu'elles avaient vu débarquer les ennemis. Le lendemain on fit la même manœuvre, le troisième jour encore, et jusqu'au quatrième. Cette conduite, qui montrait de la réserve et

[1] La rivière de la Chèvre.

[2] Xénophon dit 15 stades (II, 1, 24), ce qui, en stades olympiques, donne environ 2,770 mètres : sur la carte dressée par les ordres de M. le comte de Choiseul-Gouffier, l'Hellespont, entre le cap, voisin d'Égos-Potamos, et le cap Abarnis, sur la côte opposée, a 2,800 mètres environ de largeur. — L.

de la timidité, augmenta extrêmement la confiance et l'audace des Athéniens, et leur inspira un grand mépris pour une armée que la crainte, selon eux, empêchait de paraître et de rien tenter.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui était près de là, montant à cheval, vint trouver les généraux athéniens, et leur représenta qu'ils se tenaient sur une côte fort désavantageuse, où ils n'avaient ni ports ni villes voisines; qu'ils étaient obligés de faire venir avec beaucoup de peine et de danger leurs provisions de Sestos; et qu'ils avaient grand tort de souffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étaient à terre, s'éloignassent et s'écartassent chacun de son côté, pendant qu'ils voyaient vis-à-vis d'eux une flotte ennemie, accoutumée à exécuter avec une prompte obéissance et au plus léger signal les ordres du général. Il offrait même de venir attaquer par terre les ennemis avec de nombreuses troupes de Thraces et de les forcer de combattre. Les généraux, sur-tout Tydée et Ménandre, jaloux du commandement, ne se contentèrent pas de refuser ses offres, dans la pensée que, si le succès des armes était malheureux, tout le blâme en retomberait sur eux, et que, s'il était favorable, Alcibiade en aurait tout l'honneur; mais ils rejetèrent encore avec insulte ces conseils si sages et si salutaires, comme si un homme disgracié perdait le sens et l'esprit en perdant la faveur de sa république. Alcibiade se retira.

Le cinquième jour, les Athéniens se présentèrent encore pour donner la bataille, et se retirèrent le soir comme de coutume, avec des airs encore plus insultants que les premiers jours. Lysandre détacha à l'ordinaire quelques galères pour les observer, avec ordre de

retourner en toute diligence dès qu'ils auraient vu les Athéniens descendus à terre, et d'élever sur chaque proue un bouclier d'airain quand ils seraient arrivés au milieu du canal; lui cependant sur sa galère parcourait toute la ligne, en exhortant les pilotes et les officiers à tenir les matelots et les soldats prêts à voguer et à combattre au premier signal.

Dès que le bouclier fut élevé sur la proue et que de la galère amirale le son de la trompette eut donné le signal, toute la flotte en belle ordonnance partit. En même temps l'armée de terre se hâta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le canal qui sépare les deux continents n'a de largeur qu'environ quinze stades [1], c'est-à-dire trois quarts de lieue. Cet espace fut bientôt franchi par les efforts et par la diligence des rameurs. Conon, général des Athéniens, fut le premier qui aperçut de terre cette flotte qui venait l'assaillir en grand appareil. Il se mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saisi de douleur et de trouble, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, et il force les autres de monter sur leurs galères; mais tous ces efforts et tout cet empressement furent inutiles, les soldats étant dispersés çà et là; car ils n'étaient pas plus tôt descendus sur le rivage, que les uns avaient couru aux vivandiers, les autres étaient allés se promener dans la campagne, ceux-ci s'étaient mis à dormir dans leurs tentes, et ceux-là avaient commencé à préparer leur souper. C'était l'effet du peu d'attention et du peu d'expérience de leurs capitaines, qui, ne soupçonnant pas le moindre danger, se tenaient en repos et y laissaient leurs soldats.

[1] 1875 pas. = Voyez la note à la page 541 ci-dessus. — L.

Déja les ennemis se portaient sur eux avec de grands cris et un grand bruit de rames, lorsque Conon, se dérobant avec neuf galères, du nombre desquelles était la galère sacrée, nommée *la Paralienne*[1], prit la route de Cypre, et s'y retira auprès d'Évagoras. Les Péloponnésiens, tombant sur les autres galères, enlèvent d'abord celles qui sont vides, choquent et brisent celles qui commencent à se remplir. Les soldats, qui accourent au secours sans ordre et sans armes, sont tués au pied des galères où ils veulent monter, ou, prenant la fuite dans les terres, ils sont taillés en pièces par les ennemis descendus pour les poursuivre. Lysandre fit trois mille prisonniers, prit tous les généraux, et se rendit maître de toute la flotte. Après avoir pillé le camp et attaché à la poupe de ses galères celles des ennemis, il s'en retourna à Lampsaque au son des flûtes et parmi les chants de triomphe. Il eut la gloire d'avoir exécuté avec très-peu de perte un des plus grands exploits guerriers dont il soit parlé dans l'histoire, et d'avoir terminé dans l'espace d'une heure une guerre qui avait déja duré vingt-sept ans, et qui peut-être sans lui en aurait encore duré davantage. Lysandre envoya aussitôt porter cette agréable nouvelle à Lacédémone.

Les trois mille prisonniers qu'on avait faits à cette bataille ayant été condamnés à mort par le conseil, Lysandre appela Philoclès, l'un des généraux athéniens. C'était lui qui avait fait précipiter du haut d'un rocher tous les prisonniers de deux galères prises sur les ennemis, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe, et qui

[1] La *Paralienne* fut envoyée à Athènes pour porter la nouvelle de la défaite (Xenoph. *Hellen.* II, 1, 29). — L.

avait autrefois persuadé au peuple d'Athènes d'ordonner qu'on couperait le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, et qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Lysandre le fit donc venir, et il lui demanda à quoi il se condamnait lui-même pour avoir porté ses citoyens à donner le cruel décret dont on vient de parler. Philoclès, sans rien rabattre de sa fierté, malgré l'extrémité du danger où il se trouvait, lui répondit : « N'accuse point des gens qui n'ont point de juges, et « puisque tu es vainqueur, use de tes droits, et fais « contre nous ce que nous eussions fait contre toi si « nous t'avions vaincu. » En même temps il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique, et marcha le premier au supplice. Tous les prisonniers furent égorgés, à la réserve d'Adimante, qui s'était opposé à ce décret.

Après cette expédition, Lysandre alla avec sa flotte par toutes les villes maritimes, et il ordonnait à tous les Athéniens qui s'y trouvaient de se retirer au plus tôt dans Athènes, sans leur permettre de prendre une autre route, et en leur déclarant qu'après un certain temps marqué, il punirait de mort tous ceux qu'il rencontrerait hors de la ville ; ce qu'il faisait, en habile politique, pour affamer la ville plus promptement, et la mettre hors d'état de soutenir un long siége. Il s'appliqua ensuite à ruiner dans toutes les villes la démocratie et toutes les autres sortes de gouvernement, et il laissa dans chacune un gouverneur lacédémonien, appelé *harmoste*, et dix archontes ou magistrats, qu'il tirait des sociétés qu'il y avait établies. Il s'assurait par là en quelque sorte le gouvernement général et comme

la principauté de toute la Grèce, ne mettant en place que des personnes qui lui étaient entièrement attachées.

§ VII. *Athènes, assiégée par Lysandre, capitule et se rend. Lysandre y change la forme de gouvernement et y établit trente commandants. Il envoie devant lui à Sparte Gylippe, avec tout l'or et l'argent qu'il avait pris sur les ennemis. Décret de Sparte sur l'usage qu'on en doit faire. Ainsi finit la guerre du Péloponnèse. Mort de Darius Nothus.*

An. M. 3600
Av. J.C. 404.
Xenoph. Hellen. l. 2, p. 458-462.
Plut. in Lys. p. 440-441.

Quand on apprit à Athènes, par un vaisseau [1] qui arriva de nuit dans le Pirée, la défaite entière de l'armée, la consternation fut générale. On n'entendit qu'un cri de douleur et de désespoir dans toute la ville. Ils croyaient déja voir l'ennemi aux portes. Ils se représentaient les maux d'un long siége et d'une cruelle famine, la ruine et l'incendie de la ville, les insultes d'un fier vainqueur, et la honteuse servitude où ils allaient être livrés, plus triste pour eux et plus insupportable que les plus durs supplices, et que la mort même. Le lendemain on convoqua l'assemblée, et il fut résolu qu'on boucherait tous les ports, excepté un seul, qu'on réparerait les brèches, et qu'on ferait la garde pour se préparer à un siége.

En effet, Agis et Pausanias, les deux rois de Lacédémone, s'approchèrent d'Athènes avec toutes leurs troupes. Lysandre, bientôt après, aborda au port du Pirée [2] avec cent cinquante voiles, et empêcha qu'au-

[1] La Paralienne. (Voyez la note, pag. 544). — L.

[2] Il n'*aborda point au Pirée;* mais il *mouilla en face du Pirée*, dans

cun navire n'y entrât et n'en sortît. Les Athéniens, assiégés par terre et par mer, sans vivres, sans vaisseaux, sans espérance de secours et sans aucune ressource, rétablirent tous ceux qui avaient été flétris par quelque décret, sans parler néanmoins de capituler, quoique plusieurs mourussent déja de faim. Mais, quand on n'eut plus de blé, on députa vers Agis pour traiter avec Lacédémone, en conservant seulement la ville et le port, et abandonnant le reste. Il renvoya à Sparte les députés, comme n'ayant pas le pouvoir de traiter. Lorsqu'ils furent arrivés à Sellasie sur la frontière de Lacédémone, et qu'ils eurent exposé leur commission aux éphores, ils eurent ordre de se retirer et de revenir avec d'autres propositions, s'ils voulaient avoir la paix. Les éphores avaient demandé qu'on abattît douze cents pas [1] de murailles de part et d'autre du Pirée; mais un Athénien qui osa le conseiller fut mis en prison, et défense fut faite de proposer désormais rien de semblable.

Les choses étant dans ce triste état, Théramène dit tout haut dans l'assemblée que, si on voulait l'envoyer vers Lysandre, il saurait si la proposition que faisaient les Lacédémoniens de démanteler la ville était pour la ruiner plus aisément, ou pour l'empêcher de se révolter. Les Athéniens l'ayant député, il fut plus de trois mois sans revenir, apparemment pour les obliger, par l'extrémité de la famine, à accepter les conditions qu'on leur proposerait, quelles qu'elles fussent. Il dit, à son retour, que Lysandre l'avait arrêté tout ce temps-là,

la rade, ὡρμίσατο πρὸς τὸν Πειραῖα, selon l'expression de Xénophon (*Hellen.* II, 2, 9). — L.

[1] 10 stades (Xenoph. *Hellen.* II, 2, 15), ou 1850 mètres. — L.

et qu'à la fin on lui avait dit qu'il s'adressât aux éphores. Il fut donc renvoyé, lui dixième, à Lacédémone, avec plein pouvoir de traiter. Quand ils y furent arrivés, les éphores leur donnèrent audience dans l'assemblée générale, où les Corinthiens, et plusieurs autres alliés, particulièrement ceux de Thèbes, soutinrent qu'il fallait détruire absolument la ville, sans plus parler de traité : mais les Lacédémoniens, préférant la gloire et la sûreté de la Grèce à leur propre grandeur, répondirent qu'il ne leur serait jamais reproché d'avoir détruit une ville qui avait rendu à toute la Grèce de si grands services, dont le souvenir devait faire sur l'esprit des alliés une plus forte impression que le ressentiment des injures particulières qu'ils en avaient reçues. La paix fut donc faite à ces conditions : « qu'on démolirait les « fortifications du Pirée, avec la longue muraille [1] qui « joignait le port à la ville ; que les Athéniens livre- « raient toutes leurs galères, à la réserve de douze ; « qu'ils abandonneraient toutes les villes dont ils « s'étaient emparés, et se contenteraient de leurs terres « et de leur pays ; qu'ils rappelleraient leurs bannis, et « qu'ils feraient ligue offensive et défensive avec les La- « cédémoniens, et les suivraient par-tout où ils les vou- « draient mener. »

Les députés, étant de retour, furent environnés d'une foule innombrable de peuple qui appréhendait qu'on n'eût rien conclu ; car on ne pouvait plus tenir à cause de la multitude de ceux qui mouraient tous les jours de faim. Le lendemain, ils rendirent compte de leur négociation : le traité fut ratifié, malgré l'opposition de quelques particuliers ; et Lysandre, suivi des

[1] Les longues murailles. — L.

bannis, entra dans le port. C'était le jour même où les Athéniens avaient gagné autrefois la bataille navale de Salamine. Il fit démolir les murailles au son des flûtes et des trompettes, avec toutes les marques extérieures d'une joie et d'une allégresse extraordinaires, comme si toute la Grèce eût recouvré ce jour-là sa liberté. Ainsi fut terminée la guerre du Péloponnèse, après avoir duré l'espace de vingt-sept ans.

Lysandre, sans donner aux Athéniens le temps de se reconnaître, changea toute la forme de leur gouvernement, établit dans la ville trente archontes, ou plutôt trente tyrans, mit une bonne garnison dans la citadelle, et y laissa pour *harmoste* ou gouverneur le Spartiate Callibius. Agis licencia son armée. Lysandre, avant que de congédier la sienne, s'avança vers Samos, qu'il pressa si vivement, qu'il l'obligea enfin de capituler. Après y avoir rétabli les anciens habitants, il songea à retourner à Sparte avec les galères des Lacédémoniens, celles du Pirée, et les éperons des autres qu'il avait prises.

Il avait envoyé devant lui Gylippe, qui avait commandé l'armée en Sicile, pour porter à Lacédémone l'argent et les dépouilles qui étaient le fruit de ses glorieuses campagnes. L'argent, sans compter les couronnes d'or sans nombre que les villes lui avaient données, montait à quinze cents talents [1], c'est-à-dire à quinze cent mille écus. Gylippe, porteur d'une somme si considérable, ne put résister à la tentation de s'en approprier quelque partie. Les sacs étaient scellés d'un cachet, et semblaient ne laisser aucun lieu au vol. Il les décousit par le fond; et, après avoir tiré de chacun

[Plutarch. de educand. liber. p. 10; in Lysand. § 16.]

[1] 8,250,000 francs. — L.

l'argent qu'il voulut, qui montait à trois cents talents [1], il les recousit fort proprement, et se crut bien en sûreté : mais, quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avait mis dans chaque sac le décélèrent. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de Sparte, emportant par-tout la honte d'avoir terni par une si basse et si sordide avarice la gloire de toutes ses belles actions.

Sur ce fâcheux exemple, les plus sages et les plus sensés des Spartiates, craignant cette force impérieuse de l'argent, qui subjuguait, non-seulement les hommes du commun, mais aussi les plus grands personnages, blâmèrent extrêmement Lysandre de vouloir donner ainsi atteinte aux lois fondamentales de Sparte, et représentèrent vivement aux éphores qu'il était de leur devoir [2] de chasser de Sparte tout cet or et tout cet argent, et de le charger de malédictions et d'anathèmes, comme une peste fatale qui ravageait tous les autres états, et qu'on voulait introduire dans Sparte pour corrompre la saine constitution du gouvernement qui, depuis tant de siècles, l'avait heureusement maintenue dans un état de force et de vigueur. Les éphores, sur-le-champ, firent un décret pour proscrire cet or et cet argent, et ordonnèrent que l'on continuerait à ne se servir que de la monnaie reçue, c'est-à-dire de la monnaie de fer ; mais les amis de Lysandre s'étant op-

[1] Trois cent mille écus.

= 1,650,000 francs. Cette somme est bien forte. Il est difficile de croire que Gylippe ait dérobé le cinquième de la somme. Plutarque (*in Nicia*, § 28) réduit le vol à 30 talents, ou 165,000 francs, ce qui est bien plus vraisemblable. Je pense qu'il faut lire τριάκοντα (30), au lieu de τριακόσια (300), dans Diodore de Sicile. — L.

[2] Ἀποδιοπομπεῖσθαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας ἐπαγωγίμους. [Plut. *in Lys.* § 17.]

posés à ce décret, et ayant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or et cet argent à Sparte, l'affaire fut mise de nouveau en délibération. Il semble que naturellement il n'y avait que deux partis à proposer, qui étaient de donner un libre cours aux espèces d'or et d'argent, ou de les décrier absolument et de les proscrire. Les prudents, les politiques en trouvèrent un troisième, qui, selon eux, conciliait les deux autres par un heureux tempérament, en prenant un sage milieu entre les deux excès vicieux de trop de sévérité ou de trop de relâchement. Il fut donc ordonné que la nouvelle monnaie d'or et d'argent ne serait employée que par le trésor public, qu'elle n'aurait cours que pour les seules affaires de l'état, et que tout particulier qui s'en trouverait saisi serait mis à mort sur l'heure.

Étrange expédient! s'écrie Plutarque; comme si Lycurgue avait craint les espèces d'or et d'argent, et non pas l'avarice que ces espèces font naître : avarice que l'on éteignait bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammait en permettant à la ville entière d'en amasser et de s'en servir; car il était impossible qu'en voyant cette monnaie en honneur et en estime dans le public, on la méprisât en particulier comme inutile, et que chacun regardât comme de nulle valeur pour ses affaires domestiques ce que la ville estimait et recherchait si fort pour les siennes, les mauvais usages autorisés par les mœurs publiques étant mille fois plus dangereux pour les particuliers que les vices des particuliers ne le sont pour le public. Ainsi, dit encore Plutarque, les Lacédémoniens, en infligeant peine de mort contre ceux qui feraient usage en particulier de la nouvelle monnaie, furent assez imprudents

et assez aveugles pour croire qu'il suffisait de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi et la crainte du supplice, pour empêcher l'or et l'argent d'y entrer, pendant qu'ils laissaient le cœur de leurs citoyens ouvert à l'admiration et au desir des richesses, et qu'ils y introduisaient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande et honorable de devenir riche.

An. M. 3600. Av. J.C. 404. Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponnèse que mourut, après un règne de dix-neuf ans, Darius Nothus, roi de Perse. Cyrus était arrivé à la cour avant sa mort, et Parysatis sa mère, dont il était l'idole, non contente d'avoir fait sa paix malgré toutes les fautes qu'il avait commises dans son gouvernement, pressait encore le vieux roi de le déclarer son successeur, à l'exemple de Darius, premier de ce nom, qui avait donné la préférence à Xerxès sur tous ses frères, parce qu'il était né, comme celui-ci, depuis l'avénement de son père à la couronne. Mais Darius ne poussa pas jusque-là sa complaisance pour elle. Il donna la couronne à Arsace, son aîné, et fils aussi de Parysatis; il est appelé Arsicas dans Plutarque : il ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avait déja.

FIN DU TOME TROISIÈME DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES, DES MACÉDONIENS ET DES GRECS.

LIVRE SIXIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

LIVRE SEPTIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE HUITIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

PAGE 253, NOTE [1].

Les anciens connaissaient et pratiquaient aussi ce que nous appelons *gravure sur métaux*, c'est-à-dire *la gravure linéaire en creux*.

TOME II, PAGE 17.

Le stade de 400,000 à la circonférence du globe est de 100 mètres et non de 111, ce qui modifie un peu les dimensions que j'ai données à Ninive. D'après ce module, cette ville avait 15,000 mètres de long, 9,000 de large, 48,000 de tour.

PAGE 23, NOTE [1].

46,000 mètres, *lisez* 42,000, ou environ 8 lieues.



